ॐ

CINQUIÈME ANNÉE

AN 4995 DE KALY-YUG





LE LOTUS BLEU

REVUE THEOSOPHIQUE MENSUELLE

Fondée par

H. P. BLAVATSKY

DIRECTEUR
Arthur ARNOULD



ADMINISTRATEUR
Ed. BAILLY

MARS — FÉVRIER

1894-1895

Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin

Prix du Numéro, **1** *fr.* — *Abonnements : France*, **10** *fr.* — *Etranger*, **12** *fr.*

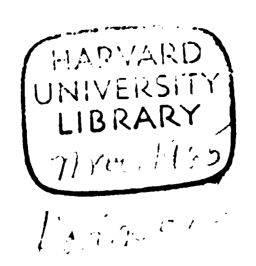
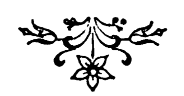


TABLE DES MATIÈRES

De la Cinquième Année

MARS 1894 — FÉVRIER 1895





AN 4996 DE KALI-YUG — (27 Mars 1895) — SIXIÈME ANNÉE (Numéro 1)

LE LOTUS BLEU

LES CORPS ASTRALS

M. C. — Il existe une grande confusion dans l'esprit des gens au sujet des différentes sortes d'apparitions, ombres, fantômes ou esprits. Ne devrait-on pas donner, une fois pour toutes, la signification de ces termes ?

Vous dites qu'il y a différentes espèces de « Doubles » ?

Quels sont-ils ?

H. P. B. — Notre philosophie occulte nous enseigne qu'il y a trois sortes de « Doubles », pour employer le mot dans son sens le plus large. L'homme a son « Double » ou ombre, comme on l'appelle, autour duquel le corps physique du fœtus, — l'homme futur, — est bâti. L'imagination de la mère, un accident qui affecte l'enfant, affecteront aussi le Corps Astral. Le Corps Astral et le corps physique existent l'un et l'autre, avant que l'âme ne se soit développée au point de pouvoir agir et avant que « l'Atma » ne s'éveille. Ceci arrive quand l'enfant atteint l'âge de sept ans, et dès lors existe la responsabilité, qui est l'apanage d'un être sensible et conscient. Ce « Double » naît avec l'homme, meurt avec lui et ne peut jamais s'éloigner beaucoup du corps physique pendant la vie, et, quoiqu'il lui survive, il se désintègre, « pari passu », avec le cadavre. C'est lui que l'on voit quelquefois, dans certaines conditions atmosphériques, au-dessus des tombes, revêtant la forme lumineuse de l'homme qui fut. Dans son aspect physique, il est, pendant la vie, le double vital de l'homme, et, après la mort, il n'est que les gaz qui s'échappent du corps en putréfaction. Mais, quant à son origine et à son essence, il est quelque chose de plus. Ce « Double » est ce que nous avons convenu d'appeler le « Linga Sarira », mais que je proposerais d'appeler, pour plus de clarté, le corps « protéen » ou « plastique ».

M. C. — Pourquoi protéen ou plastique ?

H. P. B. — Parce qu'il peut prendre toutes les formes ; comme, par exemple, chez les « bergers magiciens » que la rumeur populaire accuse, peut-être non sans quelque raison, d'être des loups-garous, et chez les « médiums en cabinets, » dont les « Corps plastiques » jouent le rôle de grand'mères matérialisées et de « John Kings ».

S'il en était autrement, d'où viendrait l'invariable coutume des « chers anges disparus » de ne guère s'avancer qu'à une longueur de bras du médium, entransé ou non. Remarquez que je ne nie pas du tout qu'il n'y ait des influences étrangères dans ce genre de phénomène. Mais j'affirme que ces interventions extérieures sont rares, et que la forme matérialisée est toujours celle du « Corps Astral » ou corps protéen du médium.

M. C. — Mais comment ce Corps Astral est-il créé ?

H. P. B. — Il n'est pas créé ; il vient avec l'homme, ainsi que je vous l'ai dit, et il existe à l'état rudimentaire, même avant que l'enfant soit né.

M. C. — Et que nous dites-vous du deuxième ?

H. P. B. — Le deuxième est le « Corps de la Pensée » ou plutôt le Corps du Rêve, connu par les Occultistes sous le nom de Mayavi-Rupa ou « Corps illusoire ». Pendant la vie, cette image est à la fois le véhicule de la pensée et des passions et désirs animaux, empruntant en un même temps au terrestre Manas inférieur (Mental) et au Kama l'élément du désir. Il est double comme potentialité, et, après la mort, il forme ce qui, en Orient, est appelé Bhut ou Kama-Rupa, mais qui est mieux connu aux Théosophes sous le nom de « Larve ».

M. C. — Et le troisième ?

H. P. B. — Le troisième est le réel *Ego*, appelé, en Orient, par un nom qui signifie « Corps Causal », mais qui, dans les écoles *trans*-himalayéennes, est toujours appelé le « Corps Karmique », ce qui est la même chose ; car Karma ou action est la cause des incessantes renaissances ou réincarnations. Il *n'est pas* la Monade, ni le Manas proprement dit ; mais il leur est, dans un sens, lié indissolublement et est un composé de la Monade et de Manas en Dévachan.

M. C. — Il y a donc trois Doubles ?

H. P. B. — Si vous voulez appeler « trois dieux » les trinités chrétiennes ou autres, alors je vous accorderai qu'il y a trois doubles. Mais, en vérité, il n'y en a qu'un seul, vu sous trois phases ou aspects : sa portion la plus matérielle disparaît avec le corps ; sa partie moyenne survit aux deux, comme une entité indépendante, mais temporaire, dans la demeure des ombres ; la troisième est immortelle, durant tout le Manvatara, à moins que Nirvâna ne l'absorbe auparavant.

M. C. — Mais ne pourrait-on pas nous demander quelle différence il y a entre le Mayavi-Rupa et le Kama-Rupa, ou, comme vous pro-

posez de les appeler, entre le « Corps du Rêve » et la « Larve » ?

H. P. B. — Très vraisemblablement, et nous ajouterons à ce qui a été déjà dit que le « pouvoir de la pensée », aspect du Mayavi-Rupa, ou « Corps illusoire, » s'immerge entièrement, après la mort, dans le Corps Causal ou *Ego* conscient et *pensant*. Les éléments animaux, ou pouvoir du désir du « Corps du Rêve », absorbent, après la mort (par leur insatiable désir de vivre), ce que ce dernier a recueilli pendant la vie, — c'est-à-dire toute la vitalité astrale, aussi bien que toutes les impressions de ses actes *matériels* et de ses pensées, pendant qu'il était en possession de son corps physique, — et forment la « Larve » ou Kama-Rupa. Nos théosophes savent bien qu'après la mort le Manas *supérieur* s'unit à la Monade et entre en Dévachan, tandis que les déchets du Manas *inférieur*, ou intelligence animale, forment cette Larve. Cette Larve possède la vie, mais elle est à peine consciente ; elle ne l'est pour ainsi dire que par procuration, quand elle est attirée dans le courant d'un médium.

M. C. — Est-ce là tout ce qui peut être dit sur ce sujet ?

H. P. B. — Pour le présent, c'est assez de métaphysique, je pense. Tenons-nous-en au « Double, » dans sa phase terrestre.

Que voudriez-vous savoir ?

M. C. — Dans chaque pays du monde l'on croit plus ou moins au « Double » ou *doppelganger*. Sa plus simple forme est l'apparition du fantôme d'un homme, peu de temps après, ou au moment de la mort, à son ami le plus cher. — Est-ce là le Mayavi-Rupa ?

H. P. B. — C'est cela même, parce qu'il est produit par la pensée du mourant.

M. C. — Est-il inconscient ?

H. P. B. — Il est inconscient, parce que le mourant ne le forme pas avec connaissance de cause ; aussi ne se doute-il pas qu'il apparaît ainsi. Il arrive ceci : S'il pense, avec intensité, au moment de la mort, à la personne qu'il désire ardemment voir, ou qu'il aime le mieux, il peut lui apparaitre. La pensée devient objective ; le Double, ou ombre d'un homme, n'étant que sa reproduction fidèle, répète, comme la réflexion dans un miroir, ce que le mourant accomplit, même en pensée. C'est pourquoi les fantômes apparaissent souvent, dans ces cas, revêtus des vêtements qu'il porte à ce moment spécial et que *l'image* reproduit même l'expression du mourant. Si l'on voyait le Double d'un homme qui se baigne, ce Double semblerait immergé dans l'eau ; c'est ainsi que, lorsqu'un noyé apparaît à un ami, son image paraît ruisselante. L'explication de ces phénomènes peut tenir à une cause inverse ; par exemple, le mourant peut penser ou ne pas penser du tout à la personne à qui son image apparaît ; mais c'est cette personne qui est sensitive. Peut-être encore sa sympathie ou sa haine pour l'individu, dont le spectre est ainsi évoqué, est très intense physiquement ou psychiquement, et, dans ce cas, l'apparition est créée par l'intensité de la pensée et en

dépend. Voici ce qui se produit alors : désignons le mourant par la lettre A, et par B celui qui voit son Double.

Ce dernier, à cause de son amour, de sa haine ou de sa crainte, a l'image de A si profondément imprimée dans sa mémoire psychique, qu'une réelle attraction ou répulsion magnétiques s'établissent entre les deux, qu'ils le sachent et le sentent ou non. Quand A meurt, le sixième sens ou intelligence psychique spirituelle de *l'homme interne* qui est en B connaît le changement survenu à A et, aussitôt, en informe les sens physiques de l'homme qu'il anime, en projetant devant ses yeux la forme de A, telle qu'elle est au moment de sa mort.

Il en est de même, quand un mourant a le désir intense de voir quelqu'un ; *sa* pensée télégraphie, consciemment ou non, à son ami par le fil de la sympathie, et devient objective. C'est ce que la société des Recherches « sur les larves » appellerait pompeusement, quoique improprement, le *contact télépathique*.

M. C. — Ceci s'applique à la forme la plus simple de l'apparition du « Double ». Que dire des cas où le « Double » fait ce qui est contraire au sentiment et au désir de l'homme ?

H. P. B. — Ceci est impossible. Le « Double » ne peut agir que si la caractéristique de cet acte est imprimée dans le cerveau de l'homme à qui ce « double » appartient, que cet homme vienne de mourir, qu'il soit vivant, en bonne ou en mauvaise santé. Si cet individu s'est arrêté sur sa pensée, une seconde, un temps suffisant pour lui donner une forme, avant d'avoir passé à d'autres peintures mentales, cette seconde suffit pour l'*objectivisation* de sa personnalité sur les vagues astrales, comme elle suffit pour fixer votre visage sur la plaque sensibilisée d'un appareil photographique. Rien n'empêche alors cette forme d'être saisie par les Forces environnantes, — comme une feuille sèche tombée d'un arbre est enlevée et emportée au loin par le vent, — et d'être contrainte à caricaturiser ou à fausser la pensée.

M. C. — Et si le « Double » exprimait en vraies phrases une pensée qui n'est pas habituelle à cet homme, et qu'il l'exprimât, par exemple, à un ami éloigné, sur un autre continent peut-être ? J'en ai connu des exemples.

H. P. B. — C'est parce que l'image créée est saisie et employée par une « Coque » ; tout comme dans une « séance spirite, » lorsque les « images » des morts, — lesquelles peuvent se trouver, peut-être inconsciemment, dans la mémoire ou même dans les auras des assistants, — sont saisies par des Elémentals ou par des Ombres élémentaires et objectivées devant l'assistance et même forcées à agir au commandement de celle des personnes présentes dont la volonté est la plus forte. Dans votre cas, cependant, il faut qu'il existe un lien de communication, — un fil télégraphique, — entre les deux personnes, un point de sympathie psychique sur lequel la pensée voyage aussitôt. Il faut donc qu'il y ait, dans chaque cas, une rai-



son sérieuse pour que cette pensée particulière prenne cette direction ; elle doit être liée, d'une façon quelconque, avec l'autre personne. Sans cela, de telles apparitions se produiraient communément et journellement.

M. C. — Ceci semble très simple ; mais alors pourquoi donc ces faits ne se produisent-ils qu'avec certaines personnes ?

H. P. B. — Parce que le pouvoir plastique de l'imagination est beaucoup plus fort chez certaines personnes que chez d'autres. L'intelligence possède une double potentialité : elle est physique et métaphysique. Sa partie supérieure est unie à l'âme spirituelle ou Buddhi, et sa partie inférieure à l'âme animale, le principe Kamique. Il y a des personnes qui, pour penser, n'emploient jamais leurs facultés supérieures ; celles qui les emploient, au contraire, sont la minorité et, en un sens, sont *plus haut*, sinon au-dessus de la moyenne du genre humain. Celles-là pensent sur ce plan *supérieur*, même quand il s'agit de choses ordinaires. L'idiosyncrasie de la personne détermine dans quel « principe » du mental la pensée est produite ; les facultés acquises dans une vie antérieure et, parfois, l'hérédité physique, peuvent y concourir aussi.

C'est pourquoi il est si difficile pour un matérialiste, — chez qui la partie métaphysique de l'intelligence est presque atrophiée, — d'élever ses pensées, ou pour un autre, dont le mental est naturellement élevé, de descendre au niveau de la pensée vulgaire et commune. L'optimisme et le pessimisme en dépendent aussi dans une grande mesure.

M. C. — Mais l'habitude de diriger sa pensée sur les plans supérieurs peut être développée, sans quoi les personnes qui désirent changer leur façon de vivre et s'élever devraient perdre tout espoir. Il est certain que cela doit être possible, sans quoi il n'y aurait pas d'espérance pour le monde.

H. P. B. — Certainement, cette habitude peut être développée, mais seulement avec beaucoup de difficulté, une ferme détermination et beaucoup d'abnégation. Mais elle est relativement facile pour ceux qui l'apportent comme un don, en naissant. Pourquoi se fait-il qu'une personne voit de la poésie dans un chou ou dans un pourceau conduisant ses petits, tandis qu'une autre ne verra les choses les plus élévées que sous leur aspect le plus matériel, rira de la « *musique des sphères* » et ridiculisera les conceptions et les philosophies les plus sublimes ? Cette différence provient simplement du Pouvoir inné du Mental de penser sur le plan supérieur ou sur le plan grossier, avec le cerveau *astral* (dans le sens donné à ce mot par saint Martin), ou avec le cerveau physique. De grands pouvoirs intellectuels ne témoignent pas toujours de conceptions justes et spirituelles, ils sont plutôt un obstacle pour elles ; témoin la plupart des grands hommes de science. On doit plutôt les plaindre que les blâmer.

M. C. — Mais comment se fait-il que la personne qui pense sur les



plans supérieurs produise des images et des formes objectives plus parfaites et plus potentielles ?

H. P. B. — Il n'en est pas seulement ainsi pour cette « personne », mais généralement pour toutes celles qui sont *sensitives*. La personne douée de cette faculté de penser sur les plans supérieurs possède, par suite de ce don, un Pouvoir de formation plastique, dans son imagination même, pour ainsi dire. Quoi que pense une telle personne, sa pensée sera d'une intensité tellement supérieure à celle d'un homme ordinaire que cette intensité même lui donnera le pouvoir créateur. La Science a établi positivement que la pensée est une énergie. Cette énergie, dans son action, trouble les atomes de l'atmosphère astrale environnante. Je vous l'ai déjà dit : Les rayons de la pensée ont le même pouvoir potentiel de produire des formes dans l'atmosphère astrale que les rayons du soleil dans une lentille. Chaque pensée émanée ainsi du cerveau produit, *nolens volens*, une forme.

M. C. — Cette forme est-elle absolument inconsciente ?

H. P. B. — Parfaitement inconsciente, à moins qu'elle ne soit créée par un Adepte, qui a un but déterminé d'avance en lui donnant la conscience, ou plutôt qui lui donne assez de sa volonté et de son intelligence pour la faire paraître consciente. Ceci devrait nous rendre plus prudents sur nos pensées. Mais on doit avoir présente à l'esprit la grande différence qui existe, sur ce point, entre l'Adepte et l'homme ordinaire. L'Adepte peut, à sa volonté, se servir de son Mayavi-Rupa, ce que l'homme ordinaire, à de rares exceptions près, ne peut pas faire. Le Mayavi-Rupa est ainsi appelé parce qu'il est une forme illusoire créée pour servir dans un cas particulier et qu'il contient très suffisamment en lui de l'intelligence de l'Adepte pour accomplir le but qu'on se propose. L'homme ordinaire crée simplement une pensée-image, dont les propriétés et les pouvoirs lui sont entièrement inconnus, au moment de sa production.

M. C. — On peut dire alors que la forme d'un Adepte, apparaissant à distance de son corps, comme *Ram Lal*, dans *Mr Isaacs*, par exemple, est simplement une image ?

H. P. B. — Parfaitement. C'est une pensée ambulante.

M. C. — Et dans ce cas un Adepte peut-il apparaître presque simultanément en plusieurs endroits à la fois ?

H. P. B. — Il le peut. Tout comme Apollonius de Tyane que l'on vit à deux endroits différents, à la fois, pendant que son corps était à Rome. Mais il doit être entendu que *tout l'astral* de l'Adepte n'est pas présent dans chaque apparition.

M. C. — Il est donc très nécessaire que les personnes qui ont quelque imagination ou des pouvoirs psychiques veillent sur leurs pensées ?

H. P. B. — Certainement, car chaque pensée a une forme qui prend *l'apparence de l'homme engagé dans l'action à laquelle il pense.*



S'il en était autrement, les clairvoyants pourraient-ils voir dans votre Aura, votre passé et votre présent? Ce qu'ils voient est comme un panorama fugitif de vous-même, dans lequel vous êtes représenté par vos pensées dans vos actes successifs. — Vous me demandez si nous sommes punis pour nos pensées?

Non pour toutes, car quelques-unes sont *mort-nées;* mais, pour les autres, celles que nous appelons « silencieuses, » mais qui sont « potentielles, » oui. Prenez un cas extrême, celui par exemple d'une personne assez mauvaise pour désirer la mort de quelqu'un; à moins que cette personne si mal intentionnée ne soit un Dugpa, un grand Adepte en Magie Noire, — auquel cas le Karma est retardé, — un tel désir se borne à retourner à son point de départ.

M. C. — Mais, en supposant que cette personne, sans être un Dugpa, ait une volonté puissante, la mort de l'autre personne pourrait-elle se produire ?

H. P. B. — Elle ne se produirait que si la personne malveillante possède le *mauvais œil,* c'est-à-dire un grand pouvoir plastique de l'imagination, agissant involontairement et amenant ainsi inconsciemment de mauvais résultats. Car, qu'est-ce que le pouvoir du *mauvais œil*? Simplement un grand pouvoir plastique de la pensée, si grand qu'il peut produire un courant imprégné de la potentialité de toute espèce de malheurs ou d'accidents, et cette potentialité s'attache à la personne qui se met en contact avec ce courant. Un *jettatore* (celui qui a le *mauvais œil*) n'a même pas besoin d'être imaginatif, ni d'avoir de mauvaises intentions ou de mauvais désirs. Il peut être simplement une personne naturellement désireuse d'assister à des scènes à sensation ou d'en lire le récit : meurtres, exécutions capitales, accidents, etc. Elle peut même ne penser à aucune de ces choses, au moment où ses yeux se jettent sur sa victime future ; mais les courants ont été produits déjà et existent dans son rayon visuel, prêts à entrer en action, dès qu'ils trouveront un sol favorable, semblables à une graine tombée le long du chemin, prête à germer à la première occasion.

M. C. — Mais que se passe-t-il pour les pensées que vous appelez *silencieuses*? Reviennent-elles à leur point de départ?

H. P. B. — Absolument comme une balle, qui, ne pouvant pénétrer un objet, rebondit sur celui qui l'a lancée. Ceci arrive même à quelques « Dugpas » ou sorciers, quand ils ne sont pas suffisamment forts, ou quand ils ne se conforment pas aux *règles,* — car il y a des *règles* auxquelles ils doivent obéir; — cela n'arrive pas à ceux qui sont devenus des *magiciens noirs* régulièrement et pleinement développés, car ceux-là ont le Pouvoir d'accomplir ce qu'ils veulent.

M. C. — Puisque vous parlez de règles, il faut que je termine cette causerie, en vous demandant ce que tout individu, qui s'intéresse tant soit peu à l'Occultisme, désire savoir. Quelle est la principale indication pour ceux qui possèdent ces Pouvoirs et qui désirent s'en



servir convenablement, — c'est-à-dire qui veulent entrer dans l'Occultisme ?

H. P. B. — Le premier pas et le plus important de l'Occultisme, c'est d'apprendre à *adapter* vos pensées et vos idées à votre Pouvoir plastique.

M. C. — Pourquoi est-ce aussi important ?

H. P. B. — Parce qu'autrement vous créez des choses au moyen desquelles vous vous faites un mauvais Karma. Nul ne devrait entrer dans l'Occultisme, ni même y toucher, avant de connaître parfaitement ses propres Pouvoirs et de savoir les proportionner à ses actes. Il ne peut y arriver qu'en étudiant profondément la Philosophie Occulte, avant de commencer l'entraînement pratique. Sans cela, il *tomberait fatalement dans la Magie Noire.*

H. P. BLAVATSKY.

ESQUISSE DU MAHAYANA

D'après les enseignements de Bouddha.

Par S. KURODA, Surintendant de l'éducation de la Secte japonaise de Jodo.

Cet écrit a été soigneusement examiné par les savants des Sectes Tendai, Shingon, Rinzai, Soto et Shin, et traduit en anglais par M. Waku, principal instructeur, Y. Kano et M. Narita, professeurs d'anglais à la Jodoshuga-gaku-honko, pour être distribué aux membres du Parlement des Religions, tenu à Chicago, pendant l'Exposition universelle.

Edité par la Bukkyo-Gakkuwai, Akasuko, Tokyo, Japon, 26e année de Meiji (1893).

INTRODUCTION

Il y a 2920 ans (1027 avant J.-C.), que notre grand sage, Siddhartha, honoré par le monde entier, naquit dans le palais de son père, le rajah Suddhodana, dans la ville de Kapilavastu, au pays de Magadha.

Affligé de voir que les hommes sont sujets, d'une façon inévitable, à la maladie, à la vieillesse, à la mort, en sa dix-neuvième année, il renonça au trône et à toutes ses richesses et quitta secrètement son palais pour aller dans les montagnes chercher le sentier par



lequel il pourrait échapper aux souffrances qui sont le lot de l'humanité et atteindre à l'émancipation parfaite.

Il passa six ans dans la méditation et la vie ascétique ; découvrant alors que l'ascétisme n'était pas le chemin qu'il cherchait, il l'abandonna et se retira sous l'arbre Bodhi, pour méditer sur la vérité de la nature.

A la fin, ayant clairement perçu la vraie nature de l'esprit, il atteignit l'Illumination totale et devint Sakya-Muni. Cela eut lieu en sa trentième année ; ensuite, pendant cinquante ans, il s'occupa à enseigner et à éclairer les êtres sentants, puis il mourut, à 79 ans.

Les préceptes et la doctrine de Bouddha sont considérables en nombre et en étendue ; tous sont contenus dans le Mahayana et dans le Hinayana.

La doctrine du Hinayana nous enseigne à parvenir à Nirvâna, en renonçant aux misères de la naissance et de la mort, c'est pourquoi on l'appelle « la doctrine conduisant à l'Illumination par la perception de la misère. »

Dans le Mahayana, la naissance, la mort, le Nirvâna sont considérés comme une seule et même chose ; il enseigne que le moyen de cueillir le fruit suprême de l'état de Bouddha est de cultiver la Grande Sagesse. C'est pourquoi on l'appelle « la doctrine conduisant à l'Illumination par la perception de la non existence des choses. »

Bien que ces deux doctrines ne soient pas sans différences, elles furent toutes deux enseignées par le Bouddha ; elles ont le même but, qui est d'écarter les illusions pour conduire les hommes à l'Illumination. Ce sont seulement deux aspects du même principe, adapté à la capacité de comprendre de ceux à qui il fut prêché ; c'est pourquoi la doctrine du Mahayana contient en elle-même toute celle du Hinayana.

Mille seize ans après que Bouddha eut quitté ce monde, (67 ans après J.-C.) le Bouddhisme fut introduit en Chine, et 485 ans plus tard (552) il vint au Japon. Les doctrines ainsi propagées furent celles du Mahayana et du Hinayana.

Toutes les sectes qui naquirent au Japon s'appuient sur la première doctrine ; le Hinayana n'y fut étudié par les savants bouddhistes qu'à titre de branche secondaire de la connaissance religieuse.

Dans l'Inde méridionale, à Ceylan, en Birmanie, au Siam, on n'enseigne que le Hinayana. Dans le Népaul (Inde du nord), le Thibet, la Chine et la Corée, la doctrine du Mahayana prévaut.

Au bout des trois mille ans pendant lesquels le Bouddhisme se répandit largement dans tout l'Orient, les deux doctrines du Mahayana et du Hinayana sont encore distinctes et florissantes dans notre pays.

Le son d'une grande cloche s'étend au loin, mais à la condition que la cloche soit sonnée ; les doctrines d'un grand Sage ne sont



pas faites seulement pour une petite contrée ; mais il faut mettre à profit les occasions qui s'offrent pour les propager. Il y a lieu de regretter que le Bouddhisme ne se soit répandu qu'en Orient et non en Occident ; mais on ne peut pas changer le passé. L'avancement des sciences semble pousser les peuples chrétiens de l'Occident à prendre connaissance du Bouddhisme. Dès qu'il fut mis à leur portée, déjà la doctrine du Hinayana, telle qu'elle est connue dans le sud de l'Inde, excita leur admiration. Combien davantage n'admireront-ils pas la merveilleuse doctrine du Mahayana ! Depuis la restauration de Meiji, les bouddhistes japonais ont toujours eu le dessein de propager leur doctrine dans les contrées de l'Occident ; ils n'attendaient que l'occasion favorable. Le Parlement des Religions, qui doit se tenir cette année, à l'Exposition Universelle de Chicago, nous offre justement l'occasion de faire connaître aux peuples chrétiens la doctrine du Mahayana. La Bukkyo-Gakkuwai, société ayant pour unique but la propagation du Bouddhisme, a résolu de profiter de cette occasion pour communiquer la lumière du Bouddhisme aux chrétiens désireux de la recevoir, afin d'accomplir ainsi envers eux les devoirs qui lui sont imposés par le Bouddhisme et par la fraternité humaine.

C'est dans ce but qu'ils ont chargé l'auteur de ces lignes de rédiger un court traité sur le Bouddhisme ; une vive sympathie l'a engagé à entreprendre cette tâche. Après avoir invoqué l'assistance de Bouddha et consulté les écrits des anciens sages, il a rédigé, sans partialité envers les différentes sectes, ce résumé du Mahayana, dans lequel il est tenu compte aussi de la doctrine du Hinayana.

La doctrine du Mahayana est à la fois large et profonde, et il n'est pas possible de la traiter complètement ; mais, si les lecteurs veulent bien étudier attentivement les quelques chapitres de ce traité, ils pourront s'en faire une claire idée. Quelques mots sur la disposition des chapitres qui suivent et sur les rapports qu'ils ont entre eux ne seront pas inutiles pour les lecteurs.

Le but des prédications de Bouddha fut de mettre au jour la Vérité permanente, de révéler la racine de toutes les souffrances, et, par là, de faire entrer tous les êtres sentants sur le sentier conduisant à l'émancipation parfaite à l'égard de toutes les passions. Sur ce sentier apparaissent toutes les beautés de la vertu, toutes les vérités de la science ; en le suivant, toutes les classes d'hommes, monarques ou sujets, nobles ou humbles, riches ou pauvres, forts ou faibles, sont éclairés, et il en résulte que les pays deviennent prospères.

Ceux qui ne connaissent pas le but de Bouddha sont exposés, en pratiquant le Bouddhisme, à s'en tenir à un seul de ses côtés et à négliger les trois autres, et, par suite, à se former des opinions hérétiques contraires à l'Émancipation parfaite. Ceux qui étudient le Bouddhisme ne doivent pas perdre cela de vue ; c'est pourquoi l'au-



teur expose dans le premier chapitre les principes de l'enseignement de Bouddha.

Nombreux sont les avantages que répand le Bouddhisme. On peut les résumer en disant qu'il conduit les hommes à l'Emancipation parfaite, en déchirant le voile d'illusions dont ils sont entourés et en les rendant capables de faire du bien aux dieux et aux hommes, par la sagesse et la félicité qu'ils acquièrent. Quelque excellente que soit une religion, quelque élevée que soit une vertu, quelque profond que soit le savoir, quelque grande que soit la sagesse, on n'est pas sur le sentier de l'Émancipation, si ces choses-là restent entachées d'un seul préjugé.

Aussi, les bonnes maximes et la bonne conduite de ceux qui ne connaissent pas la Vérité sont-ils comparés, par le Bodhisattva Nagarjuna, à ces mots que tracent accidentellement sur une planche les vers qui la rongent, car ces maximes et cette conduite ne sont pas inspirées par la lumière de la Vérité.

Le but du Bouddhisme est de faire parvenir les hommes à la vraie connaissance. en rompant les remparts d'illusions qui les entourent, et de les conduire à Nirvâna, par le sentier de la parfaite Émancipation ; c'est pourquoi l'auteur traite de l'Émancipation et de Nirvâna dans le second chapitre.

Pour atteindre à l'Emancipation parfaite, qui est le but dernier du Bouddhisme, il faut comprendre la loi de Causalité et croire à son action. Tous les phénomènes du monde, la naissance et la mort, les faits visibles et invisibles, tout est rigidement gouverné par la loi de Cause et d'Effet. C'est seulement par ce principe que la non-individualité peut être comprise et qu'il est possible d'arriver à la parfaite Emancipation ; par lui seulement la bonne conduite et toutes les vertus, telles que la pitié, la bienveillance, sont appelées à l'existence, et les bases de la vertu, telles que la patience, l'énergie, sont perfectionnées. Le rapport causal entre les actions et leurs effets est le sujet du troisième chapitre.

Après avoir compris la loi de Causalité, il faut savoir que l'état dans lequel se trouvent les Bouddhas, les Bodhisattvas et les dieux, ainsi que les résultats qui apparaissent dans les trois mondes et les six états d'existence, dépendent de la loi de causalité et qu'ils sont sans limites. L'aspect déterminé des choses pures et impures est en conséquence traité dans le quatrième chapitre.

Bien que la loi de Causalité s'étende à toutes choses et soit sans limites dans son étendue, toutes choses ne sont pourtant que des ondes parcourant la mer mystérieuse de l'esprit humain. Il n'y a ni Bouddhas, ni dieux naturels.

Il nous faut croire à la nature mystérieuse de l'esprit humain et essayer de découvrir sa véritable essence, en pratiquant la vertu, dans les infinitudes du temps et de l'espace ; c'est par là que Sakya-Muni et tous les autres Bouddhas des temps antiques sont arrivés à l'Illumination parfaite.



Suivons donc la trace sacrée des Bouddhas et obtenons la parfaite Illumination, car la merveilleuse essence de notre esprit n'est pas différente de celle des Bouddhas. En conséquence, le cinquième chapitre est consacré à la discussion de ce principe que toutes choses sont uniquement de l'Esprit.

On évalue les doctrines de Bouddha à plus de quatre-vingt mille ; mais c'étaient seulement des doctrines applicables à des circonstances particulières. Quoique les portes soient si nombreuses, toutes conduisent au palais de l'Emancipation parfaite, qui est le but du Bouddhisme.

La séparation des adhérents à la doctrine du Mahayana en différentes sectes, après le départ de Bouddha de ce monde, est due à des circonstances spéciales ; mais toutes les sectes, malgré leurs différences, vont au même but. L'auteur termine ce traité par un chapitre sur les Sectes du Bouddhisme.

La doctrine du Mahayana est à la fois large et profonde. Il est bien difficile de la commnniquer par le langage et de la comprendre par la pensée ; il est certainement impossible d'en exposer le sens complet dans un traité aussi court que celui-ci, qui ne contiendra, par conséquent, qu'une esquisse rudimentaire de cette doctrine.

De plus, l'auteur n'a aucune prétention aux capacités littéraires, et il pourra se trouver des passages qui ne seront pas suffisamment clairs. Mais si les lecteurs veulent bien se donner la peine de lire et de relire ce traité et de réfléchir sur son contenu, le secours des Bouddhas pourra venir à leur aide, la merveilleuse nature de leur propre esprit pourra leur être révélée par intuition, et ils pourront comprendre clairement la nature du Mahayana.

CHAPITRE I

PRINCIPES DE L'ENSEIGNEMENT DE BOUDDHA. — LA VRAIE NATURE DU BOUDDHISME

Tous les êtres sentants, enveloppés d'une absurde cupidité, souffrent des peines innombrables, sans être capables de jouir d'un bonheur élevé et durable. Bhagavat Sakya, prenant pitié de leur condition misérable, vint en ce monde et en brisant leur attachement à la cupidité, leur montra le sentier de la vraie Moksha, la parfaite Émancipation à l'égard de toutes les passions.

Il n'y a rien dans les choses qui nous permette de trouver en elles du bien ou du mal, du juste ou de l'injuste. Ce n'est que la fantaisie de l'homme qui les apprécie et lui fait choisir les unes et rejeter les autres.

La vue de Bouddha, qui pénétrait la nature des choses, ses paroles et ses actions, étaient en parfait accord avec la Vérité même ; dans les enseignements de sa vie entière, il eut soin de ne jamais établir de doctrine immuable, en posant des dogmes fixes. Quoique



Anatman (non-individualité) soit le principe général du Bouddhisme, ses enseignements sur ce principe n'avaient pas tant pour but de faire connaître le vrai sens d'Anatman que de détruire l'attachement trompeur de l'homme à son Moi. C'est pourquoi Katyana, un de ses disciples, fut justement réprimandé par lui, à cause de son insistance sur la doctrine d'Anatman.

Quand Bouddha disait : Les choses existent, il n'avait pas l'intention de montrer leur *réelle* existence, ni celle de démontrer leur *non existence* quand il disait : Les choses n'existent pas. Il avait seulement l'intention de repousser l'attachement à l'une ou à l'autre de ces doctrines et de conduire les hommes à suivre l'absolue vérité de la nature. Confucius, bien qu'il ait enseigné le devoir filial de diverses manières, en différentes occasions, maintenait toujours le principe essentiel de ce devoir ; les moyens de gouverner les nations, quelque variés qu'ils soient, ont toujours pour unique objet le bien-être et le bonheur du peuple ; il en est ainsi de tout ce que Bouddha a dit ou fait. Bien qu'on puisse interpréter de diverses façons les mots et les phrases de son enseignement, son seul but fut toujours de conduire les hommes au sentier de la vraie Moksha.

On estime que les doctrines du Bouddhisme sont au nombre de 84 mille ; cependant, elles n'ont aucune forme fixe ; de sorte que, dans les enseignements donnés par Bouddha, durant toute sa vie, on ne peut pas trouver une doctrine invariable, ni un penchant déterminé vers l'une d'entre elles. Dans les Sutras (discours de Bouddha), il est écrit que Bouddha ne prononça jamais un mot, après qu'il eut atteint l'Illumination ; dans l'Abhidharma (discours de Bodhisattva), on blâme le penchant à observer les disciplines et les préceptes.

Celui qui essayera de découvrir l'essence du Bouddhisme dans les paroles des Sutras ne parviendra jamais à la comprendre, quand même il lirait des milliers de volumes, et le peu qu'il croira en avoir compris pourra encore être entaché de doctrines erronées.

Ainsi Mahadeva, qui vécut un siècle environ, après Bouddha, lut tout le Tripitaka et n'y trouva rien, tandis que Suddhipamhaka, disciple de Bouddha, qui ne lut qu'un court morceau des Sutras, découvrit l'essence du Bouddhisme, tout en se livrant à ses occupations journalières de balayeur de son monastère.

Le véritable sens du Bouddhisme ne doit pas être cherché dans les mots et les phrases des Sutras. Ceux qui étudient le Bouddhisme, sans comprendre la vraie raison de l'enseignement de Bouddha, et qui y trouvent des doctrines fixes, déterminées, invariables, sont simplement des hérétiques. On peut les comparer à des aveugles au bord d'un précipice. De même que l'eau pure avalée par le gosier d'un reptile venimeux devient du venin, de même, en passant par l'intellect ordinaire qui cherche l'essence du Bouddhisme dans les mots et les phrases des Sutras, chaque mot et chaque phrase s'imprègnent de préjugés qui empêchent de trouver le vrai sentier de Moksha.



CHAPITRE II

MOKSHA ET NIRVANA. — L'OBJET DU BOUDDHISME

Les êtres sentants, errant dans les deux sphères de la peine et du plaisir, cherchent celui-ci et fuient l'autre. Ce désir est la manifestation en eux de l'attribut naturel des choses, mais forcés, par suite de leur Karma (actions), de jouir du plaisir ou de souffrir de la peine, et déterminés par les circonstances favorables ou défavorables, ils ne sont pas libres.

Dans les anciens temps, il y avait dans l'Inde 95 écoles d'hérétiques, dont les vues, quoique différentes dans les détails, étaient toutes d'accord sur ce point que le « Palais du Ciel » était la place de l'Émancipation. Cette fausse opinion résultait de leur manque de compréhension de la loi de Causalité, de ce qu'ils ne se rendaient pas compte que les effets dépendent des causes ; par suite de cette ignorance, ils pensaient que le monde de l'homme est la région des souffrances et des crimes, tandis que le Palais du Ciel est l'endroit de la félicité et de l'émancipation.

Les esprits ordinaires, ignorant les causes de la peine et du plaisir et incapables de comprendre la vraie nature de Moksha, sont, par suite de leurs fausses distinctions et de leurs attachements aveugles, errants dans le monde de l'homme, dans le ciel et dans les mondes de la misère sans mélange. De tous ces mondes, les pires sont les trois mondes de la misère (celui des bêtes, celui des fantômes affamés et l'enfer) ; le meilleur est celui du ciel, et le monde humain est un endroit où le bien et le mal sont mélangés. Ceux qui sont dans le monde humain sont exempts des pires misères, et ceux qui sont dans le ciel sont exempts de tous les maux qui sont rencontrés dans le monde humain. Mais être délivré du mal, en partie, n'est pas être émancipé ; la jouissance d'une portion du bonheur n'est pas la Félicité parfaite. Il n'y a pas de contrainte dans les choses, ni de distinctions dans l'esprit. Lorsqu'on est délivré de ces contraintes et de ces distinctions, l'esprit devient pur, et la vraie Moksha est atteinte, que ce soit dans le ciel ou sur la terre.

Il n'y a pas de distinction entre le juste et l'injuste, dans les choses; *c'est l'idéation de l'homme qui produit les distinctions.* Dans n'importe quelle doctrine, il n'y a rien qui soit essentiellement agréable ou désagréable ; c'est l'opinion humaine qui lui donne l'une ou l'autre de ces qualités.

Les hommes sont adonnés à la joie ou au chagrin, leurs dispositions sont capricieuses; aveuglés par les choses du monde, ils ne voient pas le Vrai Sentier.

Il y en a qui pensent posséder le savoir le plus profond et qui dédaignent celui des autres ; il en est d'autres qui, convaincus d'avoir reçu un excellent enseignement, sentent grandir leur res-



pect pour leur propre croyance et en même temps leur dégoût pour les croyances des autres ; tout cela vient des préjugés et d'une trop grande confiance en soi.

Faute de savoir qu'ils sont les maîtres de leur intelligence, ces hommes prennent leur intelligence pour maître ; de là l'abondance des controverses triviales. L'illusion des attachements, des distinctions entre son Moi et celui des autres, entre l'intérieur et l'extérieur, entre le sujet et l'objet, le rude et le doux, le superficiel et le profond, l'épais et le mince, etc., est clairement expliquée dans l'Abhidharmapitaka.

S'élever au dessus de l'amour et de la haine, ne voir ni ami ni ennemi, ni juste ni injuste, demeurer dans la Vérité, même au milieu de ses rapports mondains, passer le temps paisiblement et obtenir ainsi l'affranchissement de toutes les contraintes, c'est l'état de la vraie Moksha.

Être libre de toutes les peines infligées par la contrainte et atteindre le Bonheur parfait et durable, c'est là le plus haut Nirvâna. Car alors tous les phénomènes mentaux, tels que les désirs aveugles, etc., sont annihilés. Quand tous ces phénomènes sont annihilés, apparaît la Vraie nature de l'Esprit, avec ses fonctions innombrables et ses actions miraculeuses. Nirvâna n'est donc pas un état d'extinction, d'anéantissement, Moksha n'est pas nécessairement loin de nous. Il est dit, dans les Sutras, qu'un Bodhisattva voit Moksha dans les intelligences enténébrées de tous les êtres vivants ; il est encore dit, dans l'Abhidharma, que Moksha est à la portée de tous, du clergé et des laïques, des puissants et des faibles, des grands et des humbles.

Dans le Hinayana, on considère l'intelligence et le corps comme les causes de la souffrance ; en conséquence, Moksha est considérée comme l'abandon des six genres d'existence : Déva, Homme, Asura, Bête, Fantôme affamé, Enfer ; comme la délivrance, l'évasion hors de l'intelligence et du corps, dont Nirvâna est l'annihilation. Cette opinion est le résultat de la doctrine appelée *la recherche de l'extinction*, et ne contient qu'une partie du Bouddhisme. La vraie nature de Moksha et de Nirvâna ne peut pas être comprise du point de vue du Hinayana seulement.

CHAPITRE III

ACTIONS ET RÉSULTATS. — CAUSES ET EFFETS. — LOI DE GÉNÉRATION ET D'EXTINCTION DE TOUTES CHOSES

Dans tous les temps, la Vérité est une et identique ; elle est universelle. Quand les nuages s'assemblent et que la pluie tombe, les plantes poussent. La loi de Causalité régit toutes les choses de l'Univers et se manifeste partout où les causes sont accompagnées de conditions favorables à leur action. Où il y a une cause, il y a un



effet, comme l'écho est la suite du son. S'il n'a pas semé, le cultivateur attendra en vain une récolte; le monarque qui opprime ses sujets ne peut pas espérer la paix ; l'attente de ces deux hommes serait contraire à la loi de Causalité.

Une Cause est invariablement accompagnée de son Effet correspondant ; un Effet a, de toute nécessité, une Cause correspondante qui l'a produit. Cependant, pour produire un effet, une cause a besoin d'une aide extérieure ; cette aide lui est fournie par ce qu'on appelle les Conditions. Il n'y a pas de raison pouvant empêcher une cause de produire son effet, quand elle est accompagnée de conditions favorables. *Samsara*, le cours ininterrompu des naissances et des morts dans les six mondes, la distinction entre le pur et l'impur, la génération de toutes choses, sont strictement soumis à la loi de la Causalité et des Conditions. Même les Bouddhas des trois temps, passé, présent et futur, n'ont jamais été et ne seront jamais capables d'altérer cette loi.

Parmi les hérétiques, on reconnaît aussi la loi de Causalité, sous certaines formes ; mais ils ne reconnaissent pas que la naissance et la mort sont déterminées aussi par la coopération des Causes et des Conditions.

Il y a une école d'hérétiques qui soutient que la nature de toutes choses est permanente. Avant que les choses prennent leurs formes, elles sont contenues dans l'Unité ; quand elles prennent des formes, elles apparaissent comme montagnes, rivières, hommes, etc., et quand elles disparaissent, elles sont de nouveau absorbées dans l'Unité. Cette Unité est appelée Prakriti (l'élément caché), et ce qui prend des formes est appelé les vingt-trois tattwas (réalités), Prakriti étant leur racine.

Il y a une autre école d'hérétiques qui soutient que les quatre grands principes, terre, eau, feu, air, sont les éléments dont toutes les choses et tous les êtres sont produits. Par la combinaison de ces principes sont formés l'intelligence et le corps et de même les cieux et la terre, les montagnes et les rivières.

Il y a encore une autre école d'hérétiques qui croient que l'Univers et toutes choses ont été créés par un Créateur.

Ces opinions proviennent des fausses conceptions nommées Nastika drishti et Astika drishti. Ces hérétiques considèrent la nature des choses comme permanente ou comme créée par un agent, alors que toutes choses ne sont produites que par les Causes et Conditions.

L'opinion erronée appelée Astika drishti attribue la Réalité aux produits de la fantaisie ; on peut la comparer à la tentative d'attacher la lune sur l'eau, au moyen de poils de tortue.

Les autres, incapables de percevoir la véritable origine de la misère, nient que toutes choses soient le résultat de Causes et de Conditions ; ignorants du cours ininterrompu des naissances et des morts, ils ne reconnaissent que les phénomènes de composition et

de décomposition des choses. Cette opinion est la Nastika drishti; ceux qui la suivent diminuent la nature des choses par leur fantaisie; on peut comparer ce qu'ils font à la tentative de faire voguer un navire dans une plaine.

Les présomptueux et les orgueilleux chérissent ces préjugés appelés Nastika drishti et Astika drishti, dans leur ignorance de la loi des Causes et des Conditions.

Mais si ces hérétiques comprenaient convenablement cette grande loi, leurs théories de Prakriti ou de l'existence d'un Créateur pourraient être réconciliées avec le Bouddhisme.

Le passage dans les six états d'existence dépend uniquement de la loi de Causalité. Il n'y a ni créateur ni choses créées; les hommes ne sont pas des êtres réels; ce sont les Actions et les Causes qui, dans des conditions favorables, leur donnent naissance. Les hommes ne sont pas autre chose que la combinaison temporaire des cinq Skandhas ou constituants; matière, perception, conception, volonté, connaissance. Le commencement de cette combinaison est leur naissance; sa décomposition est leur mort. Pendant qu'ils demeurent, pendant que la combinaison dure, ils font des actions bonnes et mauvaises, ils sèment des graines de bonheur et de souffrance à venir, et l'alternance de la naissance et de la mort continue sans jamais s'arrêter. Les hommes ne sont pas des êtres *reels* qui se promènent entre la naissance et la mort, de leur propre volonté; il n'y a pas non plus de Créateur qui les oblige à cette occupation; mais ce sont leurs propres actions qui produisent ce résultat.

L'agrégat des actions de tous les êtres sentants donne naissance à la variété des choses, comme les montagnes, les rivières, les pays, etc. Tout cela est causé par l'agrégat des actions, c'est pourquoi on l'appelle *Adhipati p'hala* (fruits agrégés).

L'agrégat des actions des hommes produit invariablement ses fruits; ceux qui sont vertueux dans leur cœur n'ont jamais la contenance des gens vicieux; dans les contrées où régnent les bonnes mœurs, on ne voit pas de mauvais présages, et dans celles dont les peuples sont vicieux les calamités ne manquent pas d'apparaître. Par les actions particulières de tous les individus, chaque homme reçoit une intelligence et un corps correspondant avec les Causes qui leur ont donné naissance, les Causes internes des actions étant favorisées par les Conditions extérieures.

Comme ces bonnes et mauvaises actions donnent leurs fruits, non au moment où elles sont exécutées, mais plus tard, on appelle ces fruits *Vipaka p'hala* (fruits à récolter dans l'avenir).

La période séparant la naissance de la mort, pendant laquelle le corps subsiste, est la vie de l'homme; la période qui s'écoule entre leur formation et leur destruction, pendant laquelle ils prennent leurs formes, est celle de l'existence des pays, des montagnes, des rivières, etc. La naissance et la mort des êtres sentants, aussi bien que la formation et la destruction des pays, des montagnes, des ri-

2



vières, sont incessantes. *Comme le cercle qui n'a pas de bouts, elles sont sans commencement et sans fin.* Bien qu'il n'existe ni hommes réels, ni choses réelles, les effets apparaissent et disparaissent partout où les actions sont accompagnées de Conditions, tout juste comme l'écho suit le son, et toutes choses, polies ou rudes, petites ou grandes, vont et viennent, surgissent et s'évanouissent, sans avoir de formes fixes. Les hommes et les choses, par conséquent, sont simplement des noms appliqués aux durées des formes semblables.

Notre vie présente n'est que la réflexion, le résultat d'actions passées; les hommes considèrent ces réflexions comme leur essence réelle. Ils imaginent que leurs yeux, leur nez, leurs oreilles, leur langue, leur corps, sont à eux, de même que leurs jardins, leurs bois, leurs fermes, leurs habitations, leurs domestiques, alors qu'en réalité toutes ces choses sont incessamment produites par d'innombrables actions. En suivant à rebours les traces de toutes choses, jusqu'aux ténèbres du passé, jusqu'à ses extrêmes limites, *il est impossible de trouver un commencement à quoi que ce soit;* de même, si nous suivons par l'imagination le développement des choses, jusqu'aux extrêmes limites de l'avenir, *nous ne leur trouvons pas de fin.* C'est pourquoi il est dit que la naissance et la mort sont sans commencement.

Ce sont ces faits qui ont déterminé les Bodhisattvas à prendre la ferme résolution d'atteindre Nirvâna et par là de sauver tous les êtres. Ceux qui, par cette résolution, abandonnent tous les vices, pratiquent toutes les vertus et atteignent ainsi la plus haute Moksha, sont appelés Bouddhas.

S. Kuroda.

(*à suivre*).

LE PROBLÈME

I

Qu'est-ce qu'un être, et particulièrement qu'est-ce qu'un être humain ?

C'est la question la plus importante que puisse aborder la philosophie ; on peut même dire que c'est l'unique question qu'elle doive aborder.

Elle est condensée dans le *Connais-toi* des Grecs. Et pourtant la



pensée humaine fut toujours devant cette question. Ne se sentant point capable de la résoudre de prime-abord, au pied levé, elle préfère s'en éloigner pour aller vagabonder dans les profondeurs de l'espace, espérant y trouver des objets moins difficiles à connaître.

Là, au lieu d'observations patientes et fatigantes et ennuyeuses, on a recours à l'imagination qui peut déployer librement toutes ses aptitudes.

De cette fuite de la pensée humaine, loin du seul problème important pour elle, sont venus à l'existence ces alignements d'idées imaginaires qu'on appelle Cosmogonie, Astronomie, Sciences physiques et naturelles.

Il y a des gens qui croient fermement que l'Astronomie est une science positive et même exacte, et qui sont loin de se douter que c'est une collection d'idées beaucoup plus imaginaires que celles avec lesquelles on a bâti les Contes de Fées et les Mille et une Nuits.

En fait d'êtres, chacun n'en peut connaître réellement qu'un : lui-même ; et il ne peut parvenir à une connaissance approchée des autres que par ce qu'il trouve d'identique en eux et en lui.

Aussi longtemps qu'il ne possède pas la connaissance de lui-même, l'homme ne peut connaître quoi que ce soit ; il ne connaît le monde qu'en proportion de la connaissance qu'il a de lui-même, et comme en Europe cette connaissance est très faible, les sciences dont nous sommes si fiers n'ont pas grande valeur, et nous pourrions pendant des siècles poursuivre nos études dans la voie sur laquelle actuellement elles sont faites, sans arriver à aucun résultat important.

Faute de connaissances philosophiques, et la philosophie est condensée dans la psychologie, les savants cultivant une branche particulière du savoir européen : mécanique, physique, chimie, anatomie, physiologie, biologie, — si éminent que soit leur renom dans leur spécialité, — font l'effet, à celui qui possède seulement quelques idées rudimentaires de philosophie, d'enfants balbutiant des mots vagues pour traduire des impressions qu'ils ne savent comment exprimer, lorqu'ils essayent de parler des principes généraux de leur science.

Qu'est-ce qu'un être humain ? — est le premier problème à résoudre pour parvenir à la connaissance du monde. Et c'est si vrai que toutes les notions qu'on a sur le monde, à une époque déterminée, ont leur racine dans l'opinion qu'on a sur l'homme à la même époque.

Ainsi l'apparition en apparence spontanée, c'est-à-dire sans conditions antécédentes, des idées et des volitions dans l'homme, a donné directement naissance à la conception d'un créateur faisant le monde de rien. Ensuite sont venus les matérialistes, qui, remarquant que la pensée et les volitions apparaissaient toujours dans un



cerveau humain pourvu d'appendices sensitifs et actifs, dont l'ensemble forme son corps, ont dit : la matière constituante du corps humain est la condition antécédente des idées et des volitions de l'homme, conséquemment la matière est la condition antécédente du monde.

Et depuis de longs siècles on en est resté là. Pour varier, on a nommé le rien de la première conception, tantôt esprit, tantôt force, tantôt énergie ; mais cela ne veut pas dire autre chose que le rien de la première notion, puisque cela signifie toujours quelque chose apparaissant spontanément, sans conditions antécédentes.

Aussi longtemps qu'on n'ira pas plus loin dans la connaissance de l'être humain, on n'ira pas plus loin dans la connaissance du monde.

Ce qu'on connaît de l'homme, on le connaît du monde, rien de plus ; des télescopes qui mettraient à la portée de nos yeux la vie des habitants peuplant les astres hypothétiques de la Voie Lactée, ne nous apprendraient rien, ni sur le monde ni sur nous, aussi longtemps que nous n'aurions pas trouvé en nous ce que nous verrions manifesté au dehors.

Notre voisin est aussi mystérieux pour nous que les habitants des planètes lointaines, tant que nous n'avons pas trouvé en nous ce par quoi il nous apparaît ce qu'il nous apparaît.

Fixez un peu votre attention sur la façon dont on s'y prend pour juger les autres, pour apprécier leur conduite, et vous verrez que toujours on cherche en soi l'explication de leurs actes.

Les gens du vulgaire, dont la pensée ne suit pas des méandres bien compliqués, nous en fournissent à chaque instant la preuve ; à tout propos, on entend sortir de leur bouche : moi, à sa place j'aurais fait ceci ; — moi, dans la même situation, j'aurais fait cela ; — moi, s'il m'en arrivait autant, je ferais telle chose.

On ne peut pas exprimer plus clairement qu'ils cherchent en eux l'explication des autres. Ils sont d'avis, sans le savoir, que l'humanité ne peut être connue que par ce que chacun connaît de lui-même.

De là suit qu'en étendant la connaissance qu'on a de Soi, on étend celle qu'on a de l'Humanité.

II

L'*Illumination de Bouddha*, c'est la solution du problème de l'Être.

Qu'enseigne la philosophie bouddhiste? Ceci : Les êtres humains sont l'agrégation des *cinq Skandhas* : matière, perception, conception, volonté, connaissance.

Notre corps est une certaine quantité de Matière ; notre Perception s'exerce sur lui, comme sur tous les autres corps de notre milieu ; la Conception s'exerce ensuite sur les perceptions ; des élé-



ments contenus en celles-ci, elle tire des choses nouvelles, les idées abstraites : couleur, genre, espèce ; il y a encore dans l'homme la peine et le plaisir : ce sont des phénomènes accompagnant les perceptions et les conceptions, se manifestant en elles ; peine et plaisir constituent la Volonté ; nous voulons éprouver le plaisir, nous voulons ne pas sentir la peine ; ce sont les deux directions opposées de la volonté ; celle-ci est le plaisir et la peine à l'état potentiel ; la Connaissance englobe la matière, les perceptions, le plaisir et la peine dans les perceptions, les conceptions, le plaisir et la peine dans les conceptions, la volonté, synthèse contenant potentiellement le plaisir et la peine. La Connaissance est le plus subtil des Skandhas qui pénètre les quatre autres. La Volonté est la force universelle entrant dans la conscience, connaissance existant en nous, par les perceptions et les conceptions, et sortant de la conscience par les volitions et les actes.

Dans l'Univers manifesté, il n'y a pas autre chose que les cinq Skandhas ; chaque homme qui apparaît à l'existence en est une agrégation. De même que l'eau, où qu'elle soit, est toujours une combinaison d'oxigène et d'hydrogène, un homme est toujours une combinaison des cinq Skandhas. Agrégés, les Skandhas forment l'être humain ; désagrégés, l'être humain disparaît. C'est là l'aspect matérialiste du Bouddhisme ; c'est ainsi qu'il est compris par l'Eglise du Sud ; pour elle, il n'y a pas d'âme permanente, d'individualité qui se réincarne pour de nouvelles existences. Quand une personnalité humaine a disparu, c'en est fait d'elle, à jamais.

L'opinion des Bouddhistes n'est pourtant pas exactement pareille à celle des matérialistes d'Europe ; elle va plus loin. Si la personnalité humaine disparaît à la mort, il y a pourtant quelque chose d'elle qui ne disparaît pas en même temps, ce sont ses actes. Cherchons à comprendre par analogie :

Suivant ce qu'une plante a pris de lumière, d'air, d'eau, de sels terrestres, ses graines sont douées de qualités particulières ; ces qualités dépendent des actions de la plante, de ce qu'elle a fait pendant sa vie ; comme une plante, la personnalité humaine produit des graines, pendant son existence terrestre, et ces graines sont capables de reproduire une nouvelle personnalité, en tombant au milieu des conditions nécessaires à la naissance d'un être humain. La plante qui a produit la graine a bien disparu pour toujours ; jamais plus la même tige ne produira des feuilles qui se baigneront dans la lumière, des fleurs qui parfumeront les vents ; mais, en produisant des graines, elle perpétue son espèce. Ce qui dure dans l'existence, c'est l'Humanité, dont les personnalités humaines sont des manifestations.

Or l'existence humaine est mauvaise, puisque l'homme ne vit que pour être soumis aux misères de la naissance, de la maladie, de la vieillesse, de la mort ; puisqu'il aspire sans cesse au bonheur et qu'il ne le rencontre jamais. Le bonheur n'étant pas rencontré dans l'exis-



tence humaine ne peut être qu'en dehors de cette existence ; il faut donc la supprimer, l'éteindre, pour trouver le bonheur. L'extinction de la vie humaine, c'est Nirvâna. Comment éteindre la vie ? En ne la propageant plus. Comment cesser de propager la vie ? En n'agissant plus. L'homme qui n'agit plus ne produit plus de graines d'existence ; sans graines, l'espèce cesse de se progager.

L'homme se fait-il personnellement, individuellement ? Non ; il est le résultat de causes antérieures, de conditions qui ont déterminé son existence ; il est le produit des actes qui ont été accomplis par les individualités humaines d'autrefois ; il est le développement de la graine engendrée par les ancêtres. Comme graine, il doit évoluer ; le Bouddhisme ne conseille pas le suicide, parce que celui-ci est un acte, une graine d'existence, le germe d'une nouvelle agrégation de Skandhas qui continuerait à propager l'espèce.

Au cours de son évolution, l'homme peut acquérir la capacité de se stériliser, de devenir une plante ne produisant plus de graines d'existence, plus de germes d'agrégation des Skandhas. L'acquisition de cette capacité, c'est Nirvâna.

Est-ce l'anéantissemeut ? Non ; c'est l'affranchissement de la nécessité de renaître humainement ; c'est la possession du Bonheur, en vain cherché dans l'existence terrestre.

Que tous les êtres soient heureux ! C'est là le souhait de Nirvâna pour tout ce qui existe.

Les Européens ont imaginé qu'il n'y a pour les êtres que deux voies : ou l'existence ou le néant. C'est là une illusion. On peut ne pas exister et *être*. L'Etre, l'Absolu, n'*existe pas*, IL EST. Exister, étymologiquement, veut dire être dehors ; si l'être a un dehors, il a un dedans ; l'opposé de l'existence n'est pas le néant, mais l'*Inistence*, l'être en dedans. Une longue impuissance philosophique a résulté pour l'Europe de la confusion des idées d'*être* et d'*existence*. L'être est la synthèse de l'*existence* et de l'*inistence*, du manifesté et du non manifesté. *Nirvâna* est le domaine du non manifesté, comme le *Samsara* est le domaine du manifesté. Fuir l'existence, c'est rentrer dans l'être et non disparaître dans le Néant, comme on l'entend en Europe.

Puisque nous avons et la conception et le désir du bonheur, c'est qu'il est. Nous le cherchons en vain dans l'existence ; il ne s'y trouve donc pas ; pour le rencontrer, il faut aller dans l'*inistence*, il faut quitter le *manifesté* pour nous immerger dans le *non manifesté*.

Ce n'est pas en supprimant sa vie par le suicide qu'on peut entrer dans le non manifesté, comme l'ont cru, dit-on, des disciples de Schopenhauer, tirant des conclusions de la doctrine du maître, avant de l'avoir comprise ; c'est en supprimant en soi le *désir* de vivre, le désir de l'existence ; c'est en se stérilisant, en faisant disparaître sa faculté de produire des graines d'humains futurs. Semer l'existence, c'est condamner aux misères de la vie terrestre les gé-



nérations à venir. Ce n'est pas en engendrant physiquement des enfants qu'on sème l'existence, comme peuvent le croire des esprits hâtifs à conclure, des gens trop intelligents, comprenant trop vite, et qui, au fond, ne comprennent pas du tout. Les enfants qui naissent sont le produit de Causes d'existence antérieures à leurs progéniteurs; ceux-ci sont simplement une des Conditions de l'apparition de ce produit; aussi le Bouddhisme ne prêche ni la stérilité ni le célibat. La naissance de ceux qui viennent est nécessaire; elle ne peut pas être évitée; tout ce qu'on peut faire, c'est de changer les conditions de leur apparition sur terre; mais il n'y a pas de pouvoir capable d'empêcher cette apparition, qui résulte d'un décret de Karma. Des milliards de germes humains doivent apparaître sur terre; empêcher leur venue dans un pays serait simplement les obliger à naître dans un autre, et cet empêchement serait un acte semeur de nouveaux germes; il irait donc contre son but.

Ce qui sème l'existence, ce sont les *actes* des hommes, parce que dans un acte tous les Skandhas sont en jeu, tous jettent des potentialités, comme la plante jette toutes ses potentialités dans ses graines.

En nous stérilisant karmiquement, nous ne détruisons pas d'êtres, l'être est indestructible, mais nous assurons aux êtres l'*Inistence*, le bonheur nirvanique, au lieu de leur infliger l'existence.

C'est l'Humanité elle-même qui crée les hommes, elle crée même les autres êtres terrestres; — c'est elle-même qui sème les générations qui grouillent à la surface du globe; en cessant de les semer, ces générations cesseront de grouiller dans les misères de la vie terrestre.

Le Bonheur est-il dans l'existence que nous passons ici? Le gémissement ininterrompu des générations répond : Non! en une clameur formidable. Alors, cherchons le bonheur où il est, dans l'*Inistence*, dans la paix suprême du Nirvâna.

Que tous les êtres soient heureux!

GUYMIOT

LA TRANSMIGRATION DES ÊTRES

L'entrée des Êtres dans l'Unité, est-elle leur absorption définitive, ou bien est-ce un état transitoire?

Cette question, la plus haute, la plus abstraite, à coup sûr, de celles qui s'agitent sur les sommets de la Théosophie, a déjà été abordée dans le *Lotus*, nos 5, 6, 7 et 8, de l'année 1893.



Mon état de santé ne m'a pas permis, alors, de prendre part à la discussion ; — j'y reviens aujourd'hui, quoique tardivement.

Un tenant de la Grande Science s'était montré plein d'effroi à cette idée de recommencements sans fin du Circulus Evolutionniste, ou des transmigrations, et, voulant être rassuré, a provoqué une réponse à la question qu'il avait posée.

On a répondu, en effet, même assez longuement, mais ces réponses n'ont pas jeté et ne pouvaient pas jeter, du reste, une vive lumière dans l'esprit des lecteurs, car, faisant intervenir les plus hautes autorités, il est dit que, pour les uns, comme H. P. Blavatsky, « la Monade humaine, arrivée au seuil du Paranirvâna, reprend son essence primordiale et redevient l'Absolu », tandis que, selon d'autres, les Lamas Thibétains, par exemple, « la Monade survît en Nirvâna et reste indestructible ».

Coulomb considère comme probable que le Nirvana suprême, de même que les nirvanas mineurs, n'est pas définitif, toute période de repos appelant une période d'activité ; et il ajoute que l'idée des recommencements n'a absolument rien d'effrayant, au contraire, et est bien préférable à celle du Paradis chrétien.

Ainsi donc, loin d'être tranchée, la question reste entière, avec toute son incertitude.

Cependant, si les plus hauts Initiés, seuls, dit-on, peuvent comprendre ce qu'est l'état de Paranirvâna, — ce dont je doute, car je me demande si la molécule organique pourra jamais savoir ce qu'est l'homme, tout en faisant partie intime du corps humain, — peut-être pourrait-on élucider quelque peu, en s'appuyant sur autre chose que des probabilités, cet autre point de savoir si l'absorption en Parabrahm est complète, absolue, définitive, ou si, au contraire, elle n'est que partielle et si, enfin, le Paranirvâna n'est qu'une transition.

Tout d'abord, lorsqu'on cherche à résoudre le problème de la Vie, il faut faire abstraction de son être tout entier et se trouver dans un état d'esprit tel que l'idée de l'anéantissement vous laisse sans trouble, si cela devait contribuer au bien général, universel, comme celle des recommencements, des étapes de l'Evolution, vous trouve sans effroi, absolument calme, tranquille, de la plus grande sérénité d'âme, pénétrés qu'il nous faut être de cette autre idée que, quoi qu'il en soit, nous sommes en présence de *l'inévitable*.

En un mot, il faut nous considérer comme n'étant rien, tout en contribuant à la Vie du Tout.

Revenant à la question posée, pour lui chercher une solution, il faut avant tout essayer de l'asseoir sur une base aussi solide que possible. Or, si nous admettons comme Vérité absolue, comme chose nette et claire, parfaitement compréhensible, cette donnée d'Hermès Trismegiste, que « Tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en deçà comme ce qui est au délà », cette base paraît établie.



Car ce qui est écrit sur la table d'émeraude, se comprend et veut dire que la même Loi régit tout, de l'Univers à l'atome, de la généralité des mondes à l'homme ; que le mécanisme de la Vic, qui se manifeste dans l'atome et dans l'homme, est le même, en principe, car il faut tenir compte de la différence des degrés ou des plans, que celui de la Vie de l'Univers considéré comme la Synthèse suprême, comme l'Homme Céleste Infini, et de telle sorte qu'en connaissant l'homme différencié, on connait l'Homme Tout.

Il y a donc Correspondance particulière ; nous pourrions dire : Analogie, d'où le Panthéisme Intégral.

Maintenant voyons l'homme.

Sans nous arrêter à ses sept principes, les mêmes que ceux de l'Univers, sans l'étudier dans l'agglomération de ses cellules organiques, — où nous constatons que ces cellules se meuvent dans une atmosphère spéciale et sont animées d'un double mouvement, tournant à la fois sur elles-mêmes et autour d'un centre, ganglion nerveux, solaire, absolument comme notre système planétaire, ce qui, de la partie au tout, en fait un petit univers, un microcosme en face du macrocosme dans lequel il se meut, — nous allons plus spécialement l'envisager au point de vue de son organisme en fonctions, puisque nous savons que le corps humain est formé par des organes, dont le fonctionnement régulier le constitue en action, ainsi : la digestion, la respiration, la circulation, etc., etc., etc...

Pour ce qui nous intéresse, nous ne voulons retenir, et sommairement, que la circulation du sang, ce qui, tout en étant éminement suggestif, pourra nous conduire à une conclusion rationnelle.

La circulation est la fonction par laquelle le sang, dans son mouvement progressif, pénètre toutes les parties de l'économie, pour leur distribuer les matériaux nécessaires à leur nutrition, et en revient chargé de ceux qui doivent être éliminés, ou qui doivent servir à le réintégrer.

Le sang semble donc parcourir (et parcourt, en effet) un cercle, revenant sans cesse à son point de départ.

Pour ne pas compliquer notre démonstration, évitant au contraire qu'elle devienne de compréhension difficile pour quiconque n'est pas versé dans les études anatomiques et physiologiques, nous laisserons de côté la circulation abdominable, qui est une circulation à part, et exposerons seulement, comme dans un schéma, la circulation générale, avec son mouvement de retour ayant pour but de ramener les matériaux de déchet qui doivent servir à la réintégration du sang, laissant de côté, également, ceux qui doivent être éliminés et prendre un plus long détour, pour revenir, plus tard, contribuer à la nutrition générale.

Cela suffit amplement au développement de notre thèse.

Tout d'abord disons que le sang qui revient chargé des matériaux qui doivent servir à le réintégrer, est le sang veineux.

Ce sang se dirige vers le cœur droit, qui le pousse aux poumons, où l'oxigène de l'air inspiré le purifie en le brûlant dans ce qu'il a de plus grossisr, èn l'oxydant, et le revivifie, en fait du sang artériel, qui se rend au cœur gauche, d'où il est entraîné aux extrémités avec une énergie d'impulsion qui dépasse celle de la circulation veineuse, subissant, dans son parcours, l'action de la lumière et d'autres fluides vitaux : électrique et magnétique.

Aux limites ultimes de ce parcours, ce sang artériel pénètre dans la profondeur des tissus et leur est *assimilé, dans ce qu'il a de plus pur* ou de plus approprié, concourant ainsi par ses globules vivants, animés, à la nutrition de tout l'organisme, de l'homme conséquemment, faisant partie de lui, étant lui, en un mot, l'édifiant en l'admirable synthèse que nous expérimentons.

Et cette opération chimique intime, qui s'accomplit dans la trame organique, en *développant* de *la chaleur*, donne un produit de déchet, de qualité inférieure, conséquemment, au sang d'arrivée, repris, ce déchet, par les capillaires et tombant dans le torrent circulatoire de retour, c'est-à-dire veineux, où il subit, jusqu'au cœur droit, des modifications diverses, constatées par l'analyse, pour recommencer le cycle que nous venons de décrire et qui, après l'avoir à nouveau rendu plus pur, le rend encore une fois propre à la nutrition du corps, et toujours ainsi jusqu'à la mort physique.

Arrivons maintenant à ce que l'Enseignement Théosophique, que la science officielle corrobore en bien des points déja, nous apprend des grandes lignes de l'Evolution.

« Tout sort de l'Unité et retourne à l'Unité ».

Voilà le *principe*, la Loi Immuable. « Au sortir de l'unité, les « êtres, moins titrés en valeur spirituelle, que lorsqu'ils y « retournent, subissent une marche descendante.

« Perdant sans cesse et lentement de leur Spiritualité, ils arrivent, « par dégradations successives, à se condenser de plus en plus, « à se matérialiser, caractérisant ainsi ce qu'on appelle la « chute ou la descente de l'Esprit dans la matière (Involution) ; « puis, parvenus au dernier dégré descendant, ils sont sur le point « tournant, pour opérer ensuite leur montée, actionnés par l'Esprit « agissant sur la matière, et, sous cette impulsion, s'épurant, « s'épandant, s'éthérisant, se spiritualisant, jusqu'au seuil de « l'Unité. »

Lente est la descente, plus rapide la montée.

Dès maintenant, comparons :

La sortie de l'Unité, de qualité inférieure, c'est le sang veineux sortant de la trame organique, de l'unité humaine ; la descente, la matérialisation, l'épaississement, l'Involution, c'est encore le sang veineux, subissant des altérations diverses jusqu'au bout de son parcours ; le point tournant, c'est l'espace du cœur droit au cœur gauche, traversant le poumon, où la revivification s'opère, où l'Esprit commence à se manifester.



L'impulsion ascendante, plus marquée, plus puissante que son opposite, est celle qui part du cœur gauche, les fluides vitaux actionnant, comme l'Esprit la matière, le sang devenu artériel et de plus en plus titré, jusqu'à son arrivée dans la profondeur de l'organisme, l'Unité.

Continuons :

Les Êtres ayant réalisé leur plus haut dégré de Spiritualité, entrent dans l'Unité, et, comme les globules sanguins, doivent obéir à la Loi.

Pénétrant la *Substance Divine*, ils concourent à sa nutrition, sont assimilés par Elle, dans leur quintescence, qui les fait devenir Elle.

De l'opération d'assimilation se dégage, comme dans le corps humain, de la chaleur : le Feu Central, toujours embrâsé, *jamais* éteint, l'Amour dans sa pure Essence.

Puis vient la désassimiliation, le déchet, le rejet de ce déchet, ou la sortie de l'Unité, comme le sang veineux sortant de la trame organique, enfin le recommencement du Grand Cycle Universel, ou la Descente et la Montée.

Les éliminations qui s'opèrent dans le trajet, sont les monades qui s'en vont aux minéraux, aux végétaux, et, comme les éliminations du sang veineux, prennent un long détour pour rentrer ensuite dans la circulation générale et concourir à la nutrition du *Tout*.

En résumé, si « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », de ce qui précède on peut donc, en s'appuyant sur ce qui se passe chez l'homme, dans sa fonction de circulation, dans l'assimilation du sang artériel, le rejet du déchet de la désassimilation, déchet qui doit servir, comme sang veineux, à sa réintégration, on peut tirer cette conclusion que la Monade, à son entrée dans l'Unité, est en vibration avec Elle, sans être, dans son tout, complètement absorbée par Elle, qu'elle ne se perd pas à tout jamais, absolument en Elle, mais lui donne sa quintescence qui l'alimente, qu'Elle s'assimile, qu'elle fait Elle, pour ce qui s'en déduit comme déchet ou produit de la désassimilation être éliminé, sortir de l'Unité, et, de même que le sang veineux, recommencer le circulus de la descente et de la montée, qui doit le réintégrer, réintégrer la Monade pour lui faire récupérer les qualités nécessaires à sa nouvelle entrée dans l'Unité.

Et éternellement ainsi.

Donc, sans cesse, les molécules spirituelles qui sont des Univers mûrs à point, avec leur mobilier humain, concourent à l'alimentation de Parabrahm, pour être rejetées ensuite et remplacées par d'autres de même valeur, renouvelant ainsi l'Organisme divin.

Mais si l'état de Paranirvâna n'est qu'une transition pour la Monade. — Parabrahm EST éternellement *réqi*, Lui même, par



la Loi qui s'accomplit dans la Durée sans fin, dans l'Espace sans limites.

Et cette manière d'interpréter les choses, sans nous étendre autrement, concilie les deux opinions contraires énoncées en commençant et peut, en présence de l'*Inévitable*, rendre le calme aux esprits trop inquiets.

J. LEMAITRE.

NOTRE DEVOIR

Que chacun fasse son devoir et ne cherche pas à vouloir faire le devoir d'un autre.

Le Devoir est simplement ce que chacun a à faire, au moment présent. Ce qui est fait ne peut plus être changé, et l'avenir est dans les ténèbres, mais chaque moment de l'existence apporte un devoir, et c'est cela que nous devons faire. Ne cherchons donc pas le devoir, mais faisons-le d'après notre meilleur jugement, puis une fois fait, Karma fait le reste. Nous apprenons en faisant ce que nous avons à faire, car en faisant cela, nous marchons en harmonie avec la nature, et tout acte ainsi accompli agrandit notre Savoir, toute opposition à la nature produit l'Ignorance. En faisant notre devoir, nous devenons forts, car bien souvent il est désagréable, contraire à nos désirs, et par un tel acte nous vainquons nos passions et nos mauvaises tendances. L'idée même du Devoir est opposée au mal. Nous apprenons en même temps à connaître le mal et sa connexité avec nos désirs. En un mot, nous nous instruisons dans le Savoir, par des actes.

Il est inutile de réfléchir longuement sur notre Devoir, car il est facile à reconnaître dans sa robe blanche de vérité, car il est le contraire du mensonge. En nous concentrant dans le Devoir, nous faisons abstraction des plaisirs et des souffrances que son accomplissement peut produire dans le faux *Ego*, mais sans le savoir nous nous concentrons dans notre *Ego* réel, qui reste à jamais caché pour celui qui ne fait pas son Devoir.

Le Devoir est un et non multiple, il forme la base de tous les actes qui sont à faire ; les actes sont divers, mais le Devoir est l'âme unique des actes. Comme l'esprit de tous les hommes est Un, ainsi le Devoir de tous nos actes est un. C'est le lien réel qui nous attache aux actes et qui leur donne leur caractère, qui en fait des entités liées à nous, à notre *Ego*.



Les actes et nous faisant un, ceux-ci nous suivent et déterminent d'autres actes. Nous apprenons à nous connaître et à nous juger, à savoir si nous pouvons compter sur nous. L'accomplissement du Devoir engendre la confiance en nous même, et nous marchons d'un pas plus ferme, sans peur, quoi qu'il puisse arriver. Nous n'avons pas peur de l'avenir, car nous savons qu'en toute circonstance nous agirons comme nous devons le faire. L'accomplissement de notre Devoir est un exemple salutaire pour les autres, car lorsqu'on voit en nous la droiture, on cherche à nous imiter.

Chacun en toute circonstance à son propre devoir à remplir, et cela à chaque moment ; et comme toute la vie est composée de moments, personne, en faisant son propre devoir, n'a le temps de faire le devoir d'un autre. Ce dernier est donc une impossibilité, une absurdité, car il n'est pas à accomplir. Du reste, personne ne connaît le Devoir d'un autre ; comment un homme pourrait-il connaître le lien de conscience d'un autre avec ses actes ? Comment savoir si un autre a bien fait ou mal fait, comment juger un autre ? Par l'accomplissement de son propre Devoir, on reconnaît l'impossibilité de juger les autres, et on devient tolérant.

Tolérant est déjà un mot faux, car il signifie ceci : Je reconnais qu'un autre a mal fait, mais j'ai en moi un sentiment par lequel j'excuse ce mal et j'appelle ce sentiment tolérance.

Eh ! bien, cela est déjà trop, personne ne saurait juger si un autre fait mal ou bien, et le mot tolérance ne doit pas s'appliquer dans ce cas. La tolérance est juste, quand nous pardonnons à un autre une tendance qui nous fait souffrir nous-mêmes, un acte qui nous cause de la peine, et ce mot ne peut s'appliquer, en général, que quand notre être s'est purifié, quand nous sommes devenus tellement sensibles, que tout acte mauvais provenant de n'importe où, fait par n'importe qui, nous procure une réelle souffrance.

On parle du *Devoir envers soi-même*. Cela n'existe pas, mais cette conception est basée sur une fausse conception du Soi.

Qu'est-ce que notre *Ego* réel a à faire avec nos actes ! C'est suivant le sens, suivant l'idée que l'*Ego* personnel, le faux *Soi*, introduit dans l'acte, que cet *Ego* personnel s'approche ou s'éloigne de l'*Ego* réel ; mais ce dernier est en tout temps spectateur, toujours prêt à tendre les bras, mais non affecté par les actes de la personne transitoire et illusoire. Dire qu'on doit ceci ou cela à *soi-même*, c'est s'éloigner du *Soi*, car le *Soi* n'a besoin de rien, et c'est s'attacher au faux-*Soi* personnel que se figurer qu'on lui doit quelque chose. L'accomplissement du Devoir est toujours un acte altruiste dans le vrai sens du mot, car on ne se doit rien, on ne doit qu'aux autres.

Notre Devoir le plus sublime est la reconnaissance que nous devons avoir à notre *Ego* spirituel, ce *Mânasaputra* qui, pour nous aider dans notre évolution, s'est incarné en nous. Nous ne pouvons nous faire une idée assez large de cet énorme sacrifice. Supposons

que, pour aider un animal, ou une plante, dans son évolution, nous nous joignions à cet être, pendant des millions de siècles, suivant son évolution pas à pas, pour arriver, au bout d'un temps incommensurable, à élever cet être jusqu'à nous. Et sachant ce que nous devons à ces *fils de la lumière*, et sachant qu'en faisant notre Devoir en toute chose et à chaque moment, nous soulageons leur tâche, en nous approchant d'eux, ceci devrait être l'impulsion la plus puissante pour nous faire faire toujours notre Devoir.

Alors nous reconnaîtrons que toute conception d'*Ego personnel* est fausse, que nous sommes nous-mêmes réellement ces fils de la lumière, et que toute idée d'*Ego* personnel devra disparaître, quand notre vue spirituelle ne sera plus obscurcie par les voiles qui nous entourent encore.

M. A. Oppermann.

A la suite de la lecture de ce qui précède, dans une réunion de la *Branche de Charleroi*, un membre faisait les remarques suivantes :

Question n° 1. — Mais qui me prouvera que mon Devoir n'est pas celui d'un autre ? Si ma conscience me porte à entrer dans la vie d'un autre homme, à travailler pour lui, à l'aider à faire son devoir, à le faire même entièrement pour lui, qui me dira si j'accomplis, dans ce cas, mon Devoir ou celui d'un autre ? *Exemple* : En toute loyauté, en toute conscience, je crois un homme incapable de remplir ses devoirs de père envers son enfant ; j'interviens et je remplace le père auprès de cet enfant. Ai-je fait mon Devoir ou le Devoir d'un autre ? Et en bien d'autres cas, en accomplissant les devoirs des autres hommes, croyant que ce devoir m'incombe, où sera alors la pierre de touche qui me fera distinguer mon propre Devoir de celui des autres ?

Question n° 2. Je vois quelqu'un maltraiter un être plus faible que lui — (Un homme maltraite cruellement un enfant). — Puis-je juger si cet acte est coupable ? Non. — Dois-je intervenir, dans ce cas, et empêcher peut-être par mon intervention l'enfant d'expirer sous les coups ? — Tolstoi parle de cela, je pense.

Réponse à la question n° 1. Un acte est inévitable, car nous avons créé antérieurement par nos pensées ce qui se produit en acte maintenant. Nous pensons maintenant, et nos pensées actuelles déterminent les actes que nous ferons dans notre prochaine incarnation. Par nos pensées nous possédons le libre arbitre, mais, une fois une pensée émise, l'acte inévitable en découle. Nous pouvons donc introduire dans l'acte ce que nous voulons, et nous pouvons y introduire le sentiment appelé : — le Devoir. Donc si les actes que nous accomplissons, dans cette vie, contiennent notre idée de Devoir, l'idée de notre Devoir, alors ils sont réellement accomplis. L'idée du Devoir ne compte pas sur le résultat quelconque obtenu, donc nous ne travaillons pas pour nous, en égoïstes, pour l'obtention de quelque chose, quand nous introduisons ce noble sentiment dans nos actes. Prenons maintenant le cas que vous citez, où vous agissez en père pour un enfant dont le père ne s'oc-



cupe pas. Vous faites tout cela pour l'enfant, parce que vous pensez que c'est votre Devoir, mais gardez-vous bien de penser que vous faites *le Devoir à la place* du père de l'enfant. Que savez-vous du lien qui vous lie à cet enfant ? Les rapports entre les humains ne sont pas uniquement d'ordre physique. Ces derniers sont les moins solides et sont limités au corps terrestre. Si la Société humaine a décrété par ses lois qu'un père doit quelque chose à son enfant, quelle sanction ont ces lois terrestres sur les autres plans d'existence ? Ne pensez donc pas que le Devoir que vous faites pour cet enfant soit quelque chose due par le père physique. C'est parce que ce n'est que vous-même qui pouvez introduire *votre* idée de Devoir dans un de vos actes et que vous ne pouvez pas y introduire l'idée d'un autre, que vous ne pouvez jamais faire le Devoir d'un autre. Autre chose serait d'influencer quelqu'un par votre exemple, par votre raisonnement, par votre cœur, pour que celui-ci introduise son sentiment de Devoir dans ses actes ; mais vous ne pouvez pas le faire pour lui.

Réponse à la question n° 2. — Cette question a été traitée assez longuement par Annie Besant, dans *Lucifer*. Elle conclue, commeTolstoi, que nous ne devons pas résister au mal. Elle pense qu'en y résistant nous créons un mal nouveau. Pour ma part, je pense autrement. Je distingue entre le mal fait à vous et le mal fait à un autre. Dans le premier cas, n'y résistez pas, ayez la force de subir l'insulte et le mauvais traitement. Mais, quand vous voyez qu'un fort maltraite un plus faible que lui, alors intervenez. Si vous réussissez à protéger le faible, vous sentirez immédiatement en vous que vous avez bien fait, — et qui est votre juge, sinon vous-même ? Cette intervention ne vous pose pas en juge des actes d'un autre. Vous protégez, mais vous ne jugez pas. Si vous recevez des coups destinés à un autre, vous protégez celui-ci et vous agissez en altruiste. Tout acte altruiste comprend une privation ; sans elle, c'est un acte indifférent et qui peut devenir égoïste. Dans cette question, vous devez toujours observer que l'acte que vous accomplissez est inévitable, et que c'est l'ignorance seule qui vous fait dire : « J'aurais mieux fait en agissant autrement. » — Mais, quand vous agissez, mettez-y toute votre âme pour colorer l'acte de la couleur brillante qui est celle du joyau placé dans votre cœur.

M. A. Oppermann.



LE BUT

Imité de Swinburne.

La mer est descendue et ses lentes paroles
Ont la douceur des mots murmurés sous les saules
Par les ruisseaux d'été. De baie en cap filant,
Ainsi qu'au long des rocs le vol d'un goëland,
Sous mes pas le chemin en m'invitant s'allonge ;
Sa déserte blancheur monte ici, là-bas plonge ;
On dirait qu'il s'en va vers un but non trouvé,
Vers un but fugitif, toujours plus loin sauvé,
Et mon esprit le suit ayant pour guide un rêve :
Le but existe-t-il quelque part sur la grève ?

Au fond des calmes cieux, on ne voit point d'oiseaux ;
Sous l'œil du clair midi s'assoupissent les eaux ;
Dans les airs, on entend la marche du silence ;
Ainsi qu'en un berceau que la mère balance,
Le jeune enfant s'endort, la vie aussi s'endort ;
La vague parle bas, tout bas, aux sables d'or,
Et je crois voir tout près, sur leur jaune étendue,
Le but que le chemin a promis à ma vue,
Le but qu'on veut trouver, mais qui n'existe pas,
Et qu'on cherche sans fin, dans les jours d'ici-bas.

Ainsi qu'au goëland les écumeuses lames,
Ainsi qu'aux grands troupeaux la verdure des prés,
Le but qu'on n'atteint pas est charmeur à nos âmes ;
Le secret qu'on pressent dans les soirs empourprés,
Celui qu'en son baiser dit l'aurore à l'abîme,
Aucun sens ne l'atteint, aucun mot ne l'exprime.
Aux routes de la vie on le poursuit en vain ;
C'est un but qui n'est pas et qui toujours nous tente ;
Qu'on s'élance après lui, qu'on reste dans l'attente,
Il nous fuit aujourd'hui, comme il fuira demain.

Ami, que trouvons-nous au bord des mers grondantes,
Près des écumeux flux, près des eaux descendantes ?
Pour un instant des buts d'où notre âme repart :
Poésie et pensée, amour au doux regard,
Sont des reflets du but qu'on trouvera plus tard.

MARCEL MIOGHI.



COMMENT A ÉTÉ ÉCRITE LA DOCTRINE SECRÈTE

RÉCIT DE W. Q. JUDGE

On m'a demandé de dire ce que je savais personnellement sur la manière dont *Secret Doctrine* a été écrite par H. P. B. Je ne sais pas grand chose à ce sujet, parce que je ne me suis que très peu trouvé auprès de l'auteur, à cette époque. Le plan de l'ouvrage était depuis longtemps élaboré dans l'esprit de H. P. B., lorsqu'elle m'écrivit plusieurs lettres, dont je citerai la suivante :

Wurzbourg, 24 mars 1886.

Cher W. Q. J. — Je désirerais bien que vous puissiez passer deux ou trois mois auprès de moi, à Ostende, où je suis revenue. Je me chargerais des frais de voyage. Vous travailleriez pour la Société, car j'ai besoin de vous pour l'arrangement de *Secret Doctrine*. Des faits, Judge, des faits comme ceux que produisent les Maîtres, réjouiraient votre cœur de vieux théosophe. Vous m'aideriez notamment pour les calculs, et vous ne perdriez pas votre temps. Pensez-y donc et croyez-moi sincèrement à vous. H. P. B.

Je ne pus, pour diverses causes, accepter cette pressante invitation; mais je n'ai jamais cessé de le regretter.

Je me rappelle plutôt quelques incidents antérieurs. C'était en 1884, à Paris, où j'étais allé voir H. P. B., à son premier retour de l'Inde. Elle habitait la villa de la comtesse d'Adhémar, et j'y reçus également l'hospitalité.

H. P. B. m'avait chargé de revoir *Isis unveiled* pour en relever les passages qu'il convenait de développer dans le nouvel ouvrage projeté, c'est-à-dire *Secret Doctrine*. Elle m'avait donné, à cet effet, son fameux crayon de couleur, avec lequel je notais divers passages. Elle voulut bien me dire que mes indications lui avaient grandement servi.

C'est pendant ce séjour que j'assistai à divers phénomènes psychiques, dont quelques-uns eurent de nombreux témoins, tandis que quelques autres ne furent perçus que par H. P. B. et par moi. Durant le silence des nuits, alors que tout le monde dormait, que les mille interférences du jour étaient suspendues, des sonneries astrales éclataient çà et là dans la maison, manifestant les forces occultes qui se trouvaient alors en action.

Dans la journée, H. P. B. travaillait sans relâche. Parfois, elle

s'arrêtait et devenait soudainement si absorbée que tout paraissait changé en elle, ses manières, ses traits même. Dans ces instants, elle roulait encore ses cigarettes, comme automatiquement, et les allumait, mais elle ne les fumait pas, elle les laissait s'éteindre, les rejettait comme si elles étaient consumées et en reprenait d'autres.

Je lui demandai, un jour, si, dans son ouvrage, elle comptait parler beaucoup de la question des Elémentals. Elle répondit que cela dépendrait des ordres qu'elle recevrait, parce que ce n'était pas sans importance. Elle me chargea en même temps de jeter sur le papier tout ce que je savais sur ce sujet, pour lui permettre de se rendre compte si cela pouvait supporter la critique des Invisibles.

Je rédigeai, en conséquence, un assez long travail sur les Elémentals, qu'elle mît de côté, dès que je le lui eus remis. Elle se prit soudainement alors à être très absorbée. La journée, je m'en souviens, était agréable et chaude. Tout à coup, aussi, et sans que l'apparence du temps ait changé, la température s'abaissa notablement. Il semblait que du froid sortit de H. P. B. ; j'en fis la remarque à haute voix, en disant : — On dirait qu'une porte donnant sur les monts Himalaya vient de s'ouvrir, et que le Vent en arrive dans la chambre... — Peut-être, bien répartit H. P. B., en souriant. — Et en fait, je dus prendre un tapis pour me couvrir, tant j'avais froid. Trois jours après, H. P. B. nous dit que mon petit traité sur les Elémentals n'avait pas été jugé assez exact pour être compris dans les documents de Secret Doctrine ; et, en effet, il n'en fut fait aucun usage.

J'ajouterai, pour ceux qui admettent que H. P. B. ait été en relations suivies avec les Maîtres, éloignés, qu'il y eut effectivement de fréquents échanges de communications au sujet de *Secret Doctrine ;* qu'il fut positivement dit que l'ouvrage était conçu dans un but suggestif, pour faire pressentir des Vérités que l'avenir devait plus amplement développer, parce que le siècle n'était qu'une époque de transition, et que les révélations plus entières n'étaient pas pour cette génération. Il importe donc, pour l'étudiant sérieux, d'étudier à fond toutes les parties de l'ouvrage. C'est tout ce que je puis dire sur cet intéressant sujet.

W. Q. Judge.

LA RÉGION DU SILENCE

Sur chaque plan d'existence, il y a une région de Silence qui se trouve entre les contraires, dans la zone où ils se font équilibre, en agissant l'un contre l'autre. Ni l'un ni l'autre des contraires ne peut



franchir cette région ; l'homme qui sait se placer là voit les courants des forces courir et bouillonner à distance, se choquer, se combattre, et lui reste hors de leurs atteintes. Il est dans le calme, comme le navire qui se trouve au centre d'un cyclone, là où le ciel est bleu, et qui se déplace toujours avec ce centre.

Dans la région du Silence, sur le plan matériel, on est fort contre le plaisir et contre la douleur, parce qu'ils sont indifférents.

Dans le Silence du plan passionnel, on est fort contre l'amour et fort contre la haine, car on ne leur est pas soumis ; le fort est celui qui peut ne pas se soumettre, qui peut rester lui, toujours capable de vouloir, sans obéir à des influences étrangères.

Dans le Silence intellectuel, on est fort contre les apparences de vrai et contre les apparences de faux.

Dans le Silence, on est affranchi des contraires, on échappe à l'illusion de leur opposition, car, en réalité, ils sont le reflet l'un de l'autre, leur nature fondamentale étant la même.

L'opposition apparente, c'est la vie de l'Illusion, Maya ; sans contraire, rien ne serait manifesté, et toute manifestation se fait dans l'Illusion.

Dès qu'une chose apparaît, son contraire prend naissance.

Un et son contraire ensemble, dit le *Tao.*

Tout créateur d'un dieu est créateur du diable correspondant, qui en est, d'ailleurs, l'exacte inversion. Par création d'un dieu, il faut entendre la conception humaine du Divin, sous une forme quelconque. Ce qui est en soi-même, éternel, immuable, est au-dessus de toute conception humaine.

Le *Sohar,* au-dessus des eaux, fait s'élever une tête lumineuse, souriante et calme, qui, au même instant, par ombre et reflet, provoque l'apparition dans l'eau de la tête inverse, noire, grimaçante, infernale.

C'est le symbolisme de la Dualité, sous un aspect saisissant.

Le Silence n'est pas le néant, mais une frontière entre le monde matériel et le monde spirituel.

Comme du centre du cyclone qui fait rage au loin sur l'étendue des mers on aperçoit le ciel pur, de la région du Silence on peut percevoir les plans supérieurs. Dans les parties de la mer où sévit la tempête pas d'azur, pas d'étoiles, rien que des nuages lourds et bas, des vents hurleurs, des vagues bondissantes.

C'est l'image du *Samsara* des Indiens.

C'est le monde aspiré dans notre conscience par les sens ; mais au delà de cette zone troublée, toujours bouleversée par les vents de l'émotion, par les orages de la passion, il existe une région centrale de calme, où peuvent entrer en jeu des sens plus subtils que ceux qui nous font prendre contact avec le monde extérieur, qui introduisent dans notre conscience le chaos de ses phénomènes. A mesure que nous nous retirons du tumulte des faits externes, que



nous pénétrons dans le domaine du Silence intérieur, nos sens subtils se développent et se fortifient.

On appelle *intuition* l'exercice des sens subtils ; c'est elle qu'il faut chercher tout d'abord et de plus en plus.

C'est au Centre silencieux que tombe la lumière d'en haut. De là, l'homme peut contempler toute la sphère qui l'entoure, bien mieux que lorsqu'il s'enfonce dans ses zones ténébreuses, bruyantes, agitées par la tempête.

C'est au Centre où règne le calme que l'appelle sans cesse la voix de sa conscience. S'il l'écoutait toujours, il évoluerait rapidement en Spiritualité.

Que faut-il pour qu'il en soit ainsi ? Avoir le courage de se maintenir dans le Silence : résister aux appels de la chair, à ceux de la passion, aux invitations insidieuses de l'intellectualité, qui nous sollicite par la curiosité, par la fallacieuse espérance de nous montrer le vrai dans l'épaisseur des ténèbres.

Et l'homme écoute ces voix attirantes comme celles des sirènes, et il s'éloigne du Silence et il plonge dans les eaux troublées ; il se laisse emporter sur le dos des lames bondissantes que sont les formes illusoires, toujours fuyantes, dès qu'on les atteint. La vérité est là, je vais la tenir, — disparue ; — non, là-bas, — encore disparue ; — non, plus loin, toujours plus loin du calme où tombe la claire lumière des régions supérieures.

Et les jours et les ans passent, et les vagues fuient toujours vainement poursuivies, jusqu'à l'instant où, entre deux lames, on descend dans l'ignorance avec un hoquet : — c'est la mort.

Dans la région du calme descendent la lumière et les voix d'en haut ; dans la zone des tempêtes ce sont les voix d'en bas qui hurlent et rugissent sans trêve. Et toutes ces voix et tous ces cris et tous ces hurlements et tous les élans et tous les croulements des vagues passent dans l'âme de l'homme qui se disperse à tous les coins de l'horizon, poussière de connaissance emportée à tous les vents, comme les embruns de lames.

La Connaissance de l'homme, pour refléter les plans supérieurs de l'existence, doit être réunie au Centre de son âme et y rester pure et tranquille, comme l'eau d'un lac abrité de tous les vents. Alors le soleil y épanche ses clartés, et les étoiles de la nuit y mirent leurs lumières mystérieuses, et le lac semble un morceau du ciel endormi sur la terre.

Fuyez loin de la mer agitée du *Samsara*, réfugiez-vous dans le Silence, que la solitude soit dans votre cœur, et les résonnances d'en haut s'y feront entendre de plus en plus claires, de plus en plus harmonieuses.

Tout homme a au centre de son cœur la Caverne des Sages ; c'est là qu'il doit faire reposer sa conscience ; le *creux du cœur* est le seul endroit où jaillise la source de la Vie ; c'est là qu'il faut aller boire les eaux qui donnent l'Immortalité.

G. Mihaut.



VARIÉTÉS OCCULTES

PHÉNOMÈMES DE H. P. B.

Le 29 mars 1879, à Bombay, H. P. B. dit à Mouljî Sackerji d'aller chercher une voiture dans laquelle elle monta avec lui. Elle ne répondit pas à sa demande sur l'endroit où elle voulait qu'on la conduisît ; il devait se contenter de donner au cocher l'ordre de tourner à droite ou à gauche ou de marcher tout droit, suivant les indications qu'elle fournirait le long du chemin. Au retour Mouljî, me raconta ce qui était arrivé. La voiture, suivant les indications de H. P. B. avait tourné par de nombreuses rues dans la ville et par beaucoup de chemins dans la campagne, jusqu'au moment où ils arrivèrent dans un faubourg de Bombay, à 8 ou 10 milles de distance (de 12 à 16 kilomètres), dans un bosquet de pins. Mouljî connaissait cet endroit pour avoir fait brûler dans le voisinage le corps de sa mère défunte. Les routes et les sentiers se croisaient en tous sens dans ce bois de pins, mais H. P. B. indiquait sans la moindre hésitation le chemin à suivre, qui les mena finalement au bord de la mer ; puis, au grand étonnement de Mouljî, ils s'arrêtèrent devant la grille d'une propriété particulière composée d'un bungalow avec de larges vérandas, devant lequel s'étendait un jardin de roses magnifiques. H. P. B. descendit de voiture, en disant à Mouljî de l'attendre à cet endroit et de ne pas chercher à pénétrer dans la maison, sous peine de mort. Il attendit, ne sachant que penser, car, lui qui avait vécu toute sa vie à Bombay, n'avait jamais entendu parler de l'existence d'une pareille demeure à cet endroit. Il appela vers la voiture un des nombreux jardiniers qui soignaient les roses, mais l'homme ne voulut rien lui dire, ni le nom de son maître, ni le temps depuis lequel il habitait là, ni l'époque à laquelle le bungalow avait été bâti ; cette réserve de la part d'un serviteur hindou n'était pas la chose la moins merveilleuse de l'aventure.

H. P. B. avait marché droit à la maison, à la porte de laquelle un Hindou de haute taille et d'apparence distinguée, habillé de blanc, lui avait fait une réception cordiale, et tous deux étaient entrés.

Au bout d'un moment, tous deux reparurent, le mystérieux étranger lui dit adieu, en lui remettant un gros bouquet de roses qu'un des jardiniers venait d'apporter. H. P. B. remonta dans la voiture et commanda de revenir au logis.

Tout ce que Mouljî put obtenir de H. P. B. fut que l'étranger était un Occultiste avec qui elle se trouvait en relations et qu'elle avait

eu besoin de voir ce jour-là. Elle lui apprit encore qu'il lui avait remis les roses pour le colonel Olcott.

Ce qu'il y avait de plus étrange dans cette aventure, c'est que H. P. B., qui n'était pas sortie une fois seule depuis notre arrivée à Bombay, ne pouvait avoir aucune connaissance du faubourg, ni du chemin qui y conduisait ; cependant, elle s'était dirigée là avec une parfaite connaissance des lieux.

Moulji était tellement émerveillé qu'il racontait l'événement à tous ses amis et connaissances. Quelqu'un qui connaissait parfaitement le faubourg paria 100 roupies qu'il n'y avait aucun bungalow comme celui qu'il décrivait, au bord de la mer, et qu'il serait incapable de le faire voir à qui que ce soit.

Moulji ayant parlé de ce pari à H. P. B., celle-ci, à son tour, lui offrit de parier qu'il perdrait ; là-dessus, il se déclara capable de suivre pas à pas le chemin parcouru la première fois et soutint le pari. Je fis appeler une voiture, dans laquelle nous montâmes tous trois ; par un interprète hindou, je fis dire au cocher de suivre strictement les indications de Moulji, et nous partîmes. Après une longue course, nous atteignîmes le bois sous les ombrages duquel le bungalow devait se trouver. Le sol était formé de sable marin et jonché d'aiguilles de pin. Il y avait de nombreuses routes, parmi lesquelles Moulji se dirigeait avec assurance, malgré les plaisanteries de H. P. B. qui lui affirmait qu'il pouvait déjà considérer ses 100 roupies comme perdues. Après avoir erré pendant une heure, juste au moment où Moulji se déclarait sûr de son fait, affirmant que nous allions tout droit sur le bungalow du bord de la mer, un train passa bruyamment à l'endroit où il pensait trouver l'Océan, lui montrant qu'il était allé tout à l'opposé de la bonne direction, Moulji s'avoua battu, et nous reprîmes le chemin de la maison. H. P. B. nous dit alors que Moulji aurait retrouvé le bungalow mystérieux, si sa vue n'avait pas été trompée par des perceptions illusoires. Ce bungalow, comme tous les endroits habités par les Adeptes, était protégé contre l'intrusion des étrangers par un cercle d'illusions soigneusemeut entretenues par des Elémentals. Ce bungalow, sous la garde d'un agent sur lequel on pouvait compter, était employé comme lieu de repos et de rencontre par des Gourous et des Chélas pendant leurs voyages.

H. S. Olcott.

LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE

Nous vivons dans un siècle vraiment étrange ; il y a quelques dizaines d'années à peine, on aurait jugé digne de Charenton celui qui se serait avisé de dire que la pensée peut être projetée à distance et qu'une communication mentale peut ainsi s'établir entre deux personnes : mieux que cela, plus d'une âme compassionnée aurait



cru possédé du démon le malheureux mortel qui aurait donné la preuve de cette assertion.

Aujourd'hui, au contraire, c'est une course folle, parmi les savants, pour démontrer que les superstitions de jadis sont vérité banale; on évoque des spectres, on les pèse, on les photographie, on leur tâte le pouls (*Crookes*) : on fait sortir les vivants de leur corps, et on leur donne de cette manière un avant-goût de la mort (*de Rochas*); on constate que tous les corps émanent une lueur phosphorescente visible, dans l'obscurité, à l'œil des « sensitifs » (*Reichembach*); on exhume le passé, on prévoit l'avenir, on voyage en « corps astral, » l'on essaye, en un mot, de ranimer tous les prodiges de la magie antique.

La transmission de la pensée, — la *télépathie* comme on l'appelle maintenant, — a toujours existé, mais le cycle de matérialisme, en déifiant la substance objective, avait relégué les plans invisibles dans le royaume des chimères; il y avait bien des exemples nombreux de lecture de la pensée, mais on trouvait toujours une excuse à ce qu'on croyait un miracle : chez les saints, on pensait à l'intervention de Dieu, chez les autres, à celle du Démon.

Le scepticisme actuel a un beau côté dans sa médaille terne : il n'admet que ce qui lui semble prouvé, mais il raisonne et cherche sincèrement la vérité.

Les savants officiels, qui les premiers ont commencé l'investigation des royaumes invisibles, étaient des sceptiques; ils ont voulu examiner les phénomènes avec rigueur, mais avec impartialité, et c'est ainsi qu'ils sont devenus, pour la plupart, des croyants sincères. Ils ont constaté des faits, mais ils n'ont pas crié au miracle, car ils savent que la Loi est immuable; ils n'ont pas admis l'intervention de Dieu, car l'Être Absolu ne peut agir en être personnel et limité (tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas!); ils ont repoussé l'immixtion du diable, car il n'est qu'un être fictif, le symbole synthétique des forces de mal. Dans ces conditions, ils se sont bornés à noter et classer leurs découvertes, en attendant qu'une explication plausible pût en être donnée.

Quand il s'est agi d'étudier les faits de transmission de la Pensée, des recherches minutieuses ont été alliées à des précautions rigoureuses contre l'erreur; de ces travaux sont sortis des monuments précieux : en Angleterre, les *Hallucinations télépathiques*; en France, la *Suggestion mentale*, la *Télépathie*, etc...

Quelque nombreux et imposants que soient les faits ainsi recueillis, ils sont loin d'être aussi intéressants que ceux que l'on peut trouver chez les peuplades qui ont conservé le pouvoir télépathique à travers les siècles et jusqu'à nos jours.

Ce pouvoir est extrêmement développé chez les Hindous, les Peaux-Rouges, les Druses, les Kourdes, les Lapons, les Tartares et chez un très grand nombre d'autres débris de races disparues ou en dégénérescence : il existe chez ces tribus une véritable télégraphie



mentale qui les lie étroitement aux heures de danger. Pendant la guerre que les Anglais eurent à soutenir dans l'Inde contre les cipayes révoltés, les nouvelles de la lutte arrivaient dans les *bazars* indiens, bien avant les dépêches télégraphiques officielles.

Napoléon Ney raconte (*Les Sociétés secrètes musulmanes*) qu'en 1883 M. de Lesseps explorait les chotts de la Tunisie. Pendant son séjour à Sfax, il lut aux notables indigènes, assemblés, une lettre d'Abd-el-Kader,qui leur recommandait de favoriser l'application du projet du colonel Roudaire. Le soir du même jour, il s'embarqua pour Gabès, où il arrivait le lendemain matin. Le soir du même jour, il se trouvait au village de Menzel, où le chef des anciens le félicita de la lettre de l'émir, ajoutant que la bonne nouvelle leur était arrivée de Sfax, dans la journée : or, de Sfax à Gabès, il y a, par voie de terre, *sept jours de marche*, et il avait été impossible au chef de recevoir des renseignements par la voie de mer que M. de Lesseps avait prise.

Le *Missouri républicain* publiait, il y a quelques années, un curieux article sur la *télégraphie mentale*, chez les Peaux-Rouges : « La façon dont ils parviennent à communiquer entre eux, disait-il, reste un mystère qu'ils n'ont jamais voulu révéler... La seule chose bien établie, sans qu'il soit possible d'en donner une théorie plausible, c'est que de telles communications sont envoyées et reçues entre des personnes très éloignées les unes des autres et qu'après enquête, il a toujours été constaté que les communications étaient parfaitement certaines et exactes. On est d'ailleurs universellement d'accord sur le fait lui-même,et nul ne nie l'existence de ce pouvoir de communiquer mentalement à distance, pouvoir qui paraît concentré chez certains individus de la tribu. » La preuve en a été donnée, bien des fois, pendant la guerre que les Anglais firent à ces peuplades en 1759.

Chez la mystérieuse secte des Druzes, dans le Liban, le secret télépathique est merveilleusement conservé ; ils se tiennent ainsi au courant de tout ce qui peut les intéresser à l'extérieur.

Les convulsionnaires du siècle actuel, comme ceux du siècle dernier, avaient le pouvoir de lire la pensée, et l'histoire de la *Démonomanie de Loudun* en fournit un curieux exemple. Mais il ne suffit pas de transmettre la pensée, il faut savoir la recevoir.

Quel est le mécanisme de ces faits?

La science officielle dit que la pensée produit dans l'éther un ébranlement qui propage la vibration jusqu'au cerveau récepteur, et que ce dernier la reçoit, s'il est « accordé » à l'unisson du cerveau transmetteur. Cette explication ne contient qu'un point de vérité. Les Théosophes paraissent bien mieux dans la vérité, quand ils disent que l'*homme est là où il pense* ; il y est dans le « corps subtil ; » s'il peut concentrer suffisamment sa pensée et la projeter assez vigoureusement sur le cerveau de la personne à qui il veut la transmettre, elle sera reçue. Mais, pour une réception consciente de cette



pensée, il faut que le cerveau du destinataire du télégramme mental ne soit pas occupé ; sinon la pensée arrive, pénètre l'aura cérébrale, et se perd dans le tumulte de l'organe en action.

Quand deux personnes veulent user de ce téléphone mental, il faut qu'elles conviennent d'une heure et que, alternativement, chacune se mette en passivité (*récepteur*), tandis que l'autre est active (*transmetteur*).

Chez les individus entraînés,il n'est pas besoin de convenir d'une heure; l'appel est entendu et consiste en un petit mouvement intérieur bien reconnaissable qui avertit de se mettre en passivité pour recevoir le message; dès ce moment, la conversation commence et peut se poursuivre indéfiniment.

Dr Pascal.

LE CORDON SACRÉ

Les Parsis ont, comme les Brahmines, un cordon sacré qu'ils appellent *Kousti*. C'est une corde de laine faite de 72 fils, creuse comme un tuyau, fermée à ses deux bouts qui ressemblent à l'extrémité de la queue d'une vache. On la porte autour du corps, entre la poitrine et le ventre, où elle fait trois tours, avec un nœud par devant qui repose sur le plexus cardiaque et un autre en face sur le dos.

On met le *Kousti* aux enfants parsis, garçons et filles, à sept ans, époque à laquelle on les considère comme doués d'une âme et responsables de leurs actions. Il est gardé jusqu'à la mort, avec une chemise blanche mince, qui sont les signes de reconnaissance entre les disciples de Zoroastre.

Les trois tours du *Kousti* représentent peut-être les trois *nadis* principaux du corps, *Ida*, *Souchoumna*, *Pingala*, dans lesquels coulent incessamment les courants de Prana.

Ces trois nadis donnent naissance à 72 mille nadis, qui nous semblent représentés par les 72 fils du *Kousti*.

La laine dont il est formé attire une classe d'Élémentals appelés *Drugas*. On les repousse en secouant trois fois le *Kousti* et en récitant certains *mantras*, après les ablutions ou après le bain.

D. Fortin.

(Traduit de *The Prasnottara*).



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

FRANCE.

Avec ce Numéro de Mars, commence la sixième année d'existence du *Lotus Bleu.*

Lorsque nous fondions, en mars 1890, cet organe de la *Société Théosophique*, sous les auspices et avec le concours de notre Maître vénéré, H. P. Blavatsky, nous disions :

« L'œuvre que nous entreprenons est une *œuvre de Science et d'Enseignement*, de *propagande désintéressée* ; — et, grâce au dévouement de » quelques vrais théosophes, cette œuvre est assurée, désormais, de » longues années d'existence, et ne périra plus. »

En effet, le *Lotus Bleu* a vécu, et aux dévouements de la première heure, sont venus s'ajouter de nouveaux dévouements, non moins précieux.

C'est grâce à eux que, non seulement l'œuvre entreprise a continué, mais qu'elle a pu se développer et se perfectionner d'année en année.

Des penseurs, des écrivains de premier ordre, notamment nos frères Guymiot, le Dr Pascal, M. A. Oppermann, d'autres qui se cachent sous le pseudonyme ou de simples initiales, nous ont donné, sans relâche, avec un zèle admirable, des articles du plus haut intérêt, aussi remarquables souvent par la beauté de la forme que par la profondeur de la Science, l'élévation des vues, la clarté puissante des Enseignements, puisés aux seules sources de l'Esotérisme oriental.

Des collaborateurs nouveaux se sont peu à peu formés, se forment autour de la Revue, et tout cela nous a permis et nous permettra d'apporter sans cesse plus de variété à la rédaction, d'aborder et d'embrasser un plus grand nombre de sujets.

Le *Lotus Bleu* a eu encore le bonheur de pouvoir révéler au public français une femme hors ligne, dont la parole éloquente et la propagande ont retenti à travers le monde entier, — et que, cependant, la France ne connaissait guère que de nom : — nous voulons parler de Madame Annie Besant, le disciple préféré de H. P. B., en ses dernières années.

Non content d'avoir reproduit en entier la Conférence publique qui a eu tant de retentissement à Paris, le *Lotus Bleu* a publié la première traduction de *La Mort et l'Au-delà*, et un certain nombre d'articles épars, et achèvera de faire connaître cette femme éminente, qui a l'esprit et l'âme d'un apôtre.

Dans l'année qui commence, encouragés par le succès croissant qui



nous a prouvé que nous étions dans la bonne voie, nous chercherons encore à élargir le cercle de nos investigations, à faire de plus en plus de notre *Revue* un recueil unique, à justifier, chaque jour davantage, la définition que nous en donnions, lorsqu'il y a cinq ans, nous écrivions :

« Le *Lotus Bleu* s'adresse à tous les chercheurs désintéressés et de » bonne foi, qui veulent sérieusement remonter à la source *Directe* et » *primitive* de l'Esotérisme, connaître, dans sa pureté, l'Enseignement et » la Science occultes.

» Il s'adresse à tous ceux qui ont soif de l'Inconnu, qui veulent pénétrer dans l'Invisible, qui, « las d'apprendre, veulent enfin SAVOIR. »

Nous ajoutions :

« La collection du *Lotus Bleu* formera, ainsi, l'Encyclopédie la plus « *complète*, l'enseignement le plus *direct*, et le plus *exact*, — étant puisé « à la source même, de la SCIENCE OCCULTE et de la THÉOSOPHIE. »

Ce programme, nous l'avons suivi, nous le suivrons jusqu'au bout, et nous n'y apporterons de modification, nous le répétons, que pour l'agrandir, aujourd'hui, surtout, que s'est formé peu à peu un noyau, sans cesse grossi, de chercheurs, de disciples, de lecteurs, dont chacun devient, à son tour, un foyer rayonnant, le porte-paroles d'une nouvelle Evolution de l'esprit humain, qui, chose jusqu'à présent inconnue dans l'histoire, renouvelle et transforme toutes les données du Savoir et de la Foi, sans rien détruire, parce qu'Elle développe tout ce qu'Elle touche, et remplace tout ce qu'Elle écarte.

LA DIRECTION.

Petites nouvelles.

Beaucoup d'activité déployée en Europe et plus particulièrement à Londres et à Dublin.

Une nouvelle Loge a été fondée à Londres, elle porte le nom de *H. P. B. Lodge.*

En Hollande, les doctrines s'implantent assez rapidement, grâce au dévouement de Mme de Neufville et de quelques travailleurs énergiques.

*
* *

Le développement théosophique est si grand en Australie que ce continent vient de se constituer en *Section Australienne*, avec M. Staples comme secrétaire général. Tout cela est dû à l'initiative de nos frères océaniens, aidés par le succès des conférences de Mme Cooper-Oakley et surtout par le voyage triomphal récemment accompli par Mme A. Besant.

Tout va pour le mieux aussi à Auckland. On attend la comtesse Wachtmeister à Sydney.



INDE

A la Convention d'Adyar, fin décembre, 300 délégués de toutes les parties du monde étaient présents.

A Ramnad, Sa Sainteté Sri Jagat Gourou, disciple de Sankaracharya, a ouvert une école de sanscrit, dont les frais seront couverts au moyen des impôts payés par cinq villages, en vertu d'un bail perpétuel consenti, au Gourou, par le rajah de Ramnad. Si la richesse produite par le travail physique n'était jamais plus mal employée, le monde se trouverait dans les meilleures conditions d'existence.

Le rajah de Ramnad, sur les représentations, à lui faites par Sa Sainteté Jagat Gourou, a mis fin à la pratique cruelle et moralement fort dangereuse, qui consistait à immoler un millier d'animaux, chaque année, dans le temple de Sri Rajesouari Amman, situé dans l'intérieur de son palais.

En décembre dernier, l'ascète (Souami) Ganechananda, a pratiqué en public, au collège de Patna, quelques opérations de Hatha Yoga. Entre autres choses, il montra la manière d'entrer en *Samadhi*. Pour cela, il fit disparaître complètement sa langue dans son gosier, pendant plusieurs minutes. Ses yeux, convulsés en haut, laissèrent échapper un flot de larmes, puis toute apparence de vie cessa. Pour le faire revenir à lui, ses *Chélas* lui frictionnèrent vigoureusement l'épine dorsale.

Voici les titres des conférences faites en mars à Calcutta par Annie Besant :

La Démolition du Matérialisme par la science.
Le Pèlerinage de l'Ame.
L'Utilité du Mal.
Les Castes orientales et les Classes d'Occident.
Le Rôle de la Politique dans la vie d'une nation.
Pourquoi les nations vivent ou meurent.
Les Moyens de régénérer l'Inde.

ETATS UNIS.

Miss Louise Off, directrice du *New Californian*, secrétaire, depuis 1886, de la Branche de Los Angèles, est morte, le 6 janvier dernier. Elle avait été le pionnier de la Théosophie dans cette région de la Californie et conserva toujours son zèle et sa foi à travers les vicissitudes de l'existence et malgré la maladie. Le 7 janvier, son enveloppe terrestre a été brûlée.

Pendant les mois de décembre et de janvier, Claude Falls Wright a fait, en diverses villes, les conférences suivantes : Les *états après la mort*, l'*Occultisme*, l'*Hypnotisme*, *la Théosophie* et *l'Occultisme*, la *Concentration*, *la Constitution de l'Homme*, *la Théologie et l'Occultisme*, *le Boudhisme ésotérique*, *l'Homme est-il immortel ?*

W. Q. Judge a fait des conférences ayant pour titres : *Comparaisons*



entre la Théosophie et les idées modernes sur la vie, la Culture spirituelle et le véritable ascétisme, la Théosophie d'un point de vue général, Personnalité, Individualité et Eternité.

Le *Path* avertit les membres de la S. T. que de mauvais plaisants et des gens mal intentionnés envoient à ceux qu'ils croient naïfs de prétendus messages occultes. Des courants de malignité sont actuellement en jeu dans le monde contre la S. T. Mais elle a déjà subi des chocs plus rudes, sans sombrer, et son influence n'a fait que croître, après l'arrêt des attaques impuissantes. Il en sera de même pour cette fois. A la convention de 1893, le colonel Olcott se déclarait avisé de ces attaques et des troubles momentanés qu'elles occasionneraient, ainsi que de leur échec final. Ces troubles périodiques sont simplement des épreuves auxquelles est soumise la conviction des membres. Les forts ne s'en laissent pas émouvoir, les faibles se laissent secouer par l'orage et en sont effrayés. Puis le ciel reparaît bleu pour des années, et ceux qui sont restés fidèles au poste continuent à travailler avec une ardeur nouvelle.

Les idées théosophiques se recommandent par leur propre valeur, et leurs graines semées par les vents du monde intellectuel germent, grandissent et fleurissent,dans nombre de cerveaux qui ne soupçonnent même pas leur provenance.

LES LIVRES.

Nombreux et intéressants sont les livres que nous avons reçus, depuis quelques semaines.

Aussi regrettons-nous vivement que le manque de place et le caractère tout spécial du *Lotus Bleu* ne nous permettent pas de leur accorder le compte rendu un peu développé que la plupart d'entre eux mériteraient et nous condamnent, la plupart du temps, à une simple et brève mention de quelques mots ou de quelques lignes.

Parmi ces livres, nous signalerons :

De M. Georges Polti, un joli volume ayant pour titre : LES TRENTE-SIX SITUATIONS DRAMATIQUES, que nous ne pouvons guère qu'indiquer au passage, malgré sa saveur personnelle, son érudition, l'originalité des vues d'un esprit qui pense par lui-même, et, dès lors, fait penser les autres. — Mais le sujet de ce livre s'éloigne trop de nos études ordinaires, bien qu'il y parle abondamment du *Théâtre Hindou*, pour que nous puissions y insister ici, et faire autre chose que dire à tous ceux qui s'intéressent aux questions d'art et de littérature, traitées par un esprit éminemment observateur, méthodique et philosophique : — Lisez.

Nous ajouterons que M. Georges Polti se rattache à nos travaux, d'ailleurs, par des travaux antérieurs, notamment par sa *Théorie des tempéraments*, opuscule du plus vif intérêt, et que nous avons le profond regret que des déceptions et des désillusions personnelles aient semblé l'éloigner des Etudes d'Occultisme et de Théosophie, où il eût trouvé un



aliment à la curiosité éveillée de son cerveau, tout en rendant de réels services à la diffusion des vérités qui sont en train de révolutionner le monde intellectuel et psychique.

*
* *

De notre distingué confrère, M. Jean Paul Clarens, une petite Brochure : — M. Brunetière et le Vatican, et un volume : — Strada, beaucoup trop important et d'un caractère trop élevé, pour qu'il ne lui soit pas consacré une Etude à part, ce qui sera fait dans un de nos plus prochains numéros.

*
* *

De M. Maurice Largeris, un volume de vers : — Les Effluves, dont il suffit de donner les divisions : *Voix des Sens — Voix de l'Esprit — Union avec l'Être*, pour constater que nous sommes en pleines tendances théosophiques, ainsi que le prouverait, au besoin, ces deux vers :

« *L'Être infini seul* EST *et notre être n'est rien*
« *Qu'un des moments de Dieu. Quelque chose est-il mien ?* etc. »

*
* *

De M. Alfred Erny : — Le Psychisme Expérimental, *Etude des phénomènes psychiques*, autrement dit,des phénomènes spirites.

Ce livre est dédié à M. Victorien Sardou. C'est un travail très documenté, plein de faits puisés aux bonnes sources, c'est-à-dire empruntés aux expériences des William Crookes, Russel Wallace, de tous ceux qui, en France, en Italie, en Allemagne, en Amérique, se sont occupés de la question, en y apportant une méthode scientifique et les garanties sérieuses qui manquent trop souvent dans les ordinaires réunions médiumnimiques, — livre écrit, du reste, dans un grand esprit d'indépendance, dont nous félicitons l'auteur.

Evidemment, la démonstration de la réalité des *phénomènes psychiques* ou Spirites est, aujourd'hui, faite pour tout homme sincère et de bonne foi, malgré le charlatanisme dont ils ont été souvent l'objet, et le très intéressant travail de M. Alfred Erny, en donne la démonstration claire et irréfutable.

Malheureusement, la question n'est pas-là. — Jamais les Théosophes n'ont nié l'existence de ces phénomènes, connus, dès la plus haute antiquité, et maniés, à d'autre époques reculées, avec infiniment plus de science et de puissance qu'aujourd'hui, par des Initiés qui savaient ce qu'ils faisaient et dominaient ces forces, qui sont de plus d'une nature, et qui ont plus d'une origine.

Derrière les faits sont les causes, et ce sont les causes qu'il s'agit, à présent, de connaître, de comprendre et d'étudier, sans quoi les *faits spirites*, toujours les mêmes, ne dépassant jamais et ne pouvant dépasser, dans l'état actuel, un horizon très restreint, ne nous conduisent pas à



un résultat de quelque valeur réelle, et ne nous donneront que des solutions apparentes, incomplètes et contradictoires, par conséquent entachées d'erreurs nombreuses.

Le *Spiritisme*, d'ailleurs, dans notre Occident matérialiste et déshabitué de penser réellement, a été fort utile, au début, en agissant sur les foules, et en poussant à la recherche, à la curiosité de problèmes depuis longtemps délaissés, niés ou moqués.

∴

De M. Verdad (Lessard) une étude philosophique, ayant pour titre: — LA VÉRITÉ EXISTE-T-ELLE ? Livre très intéressant, écrit avec une grande bonne foi et un véritable esprit de méthode, par un homme dont la pensée ne saurait se contenter des à peu près.

On y entrevoit, en plus d'un passage, la Doctrine théosophique, qui se retrouve fatalement dans ce qu'il y a de juste au fond de toute spéculation intellectuelle, comme au fond de toute Science et de toute Religion.

A. A

∴

LE QUATRIÈME SALON DE LA ROSE ✝ CROIX a ouvert ses portes au public, le mercredi 20 mars, 5, *rue de la Paix*, et les fermera le 20 avril.

Rappelons, pour ceux de nos lecteurs que ces questions intéressent, qu'une troisième édition de l'*Art Réaliste et Mystique*, doctrine Rose-Crucienne, vient de paraître chez M. Chamuel, (1 beau vol. in-18, 3 fr. 50.)

Dans ce livre, excessif mais compétent, le SAR PELADAN répond à toutes les questions d'esthétique contemporaine, et légitime son effort avec une indiscutable érudition.

Signalons l'apparition de la *Revue Rose-Crucienne* qui contient le catalogue du Quatrième Salon.

Correspondance.

Nous avons reçu la lettre suivante que nous recommandons à toute l'attention et à toute la sympathie de nos lecteurs :

Cinnamon Gardens
Colombo-Ceylan

1er février 1895.

A Monsieur Arthur Arnould.

Monsieur et frère,

Vous avez, peut-être, entendu parler de l'Ecole que nous avons fondée ici pour les filles Bouddhistes.



Il y a seulement quelques années, toute l'éducation des femmes était entre les mains des Missionnaires, et beaucoup de Bouddhistes ne voulaient pas envoyer leurs filles à des Ecoles, où on ne leur enseignait qu'à haïr la religion de leurs parents. Aussi, la plupart de ces pauvres enfants restaient privées de toute instruction.

L'ignorance des femmes Bouddhistes est vraiment déplorable.

Il y a trois ans que je travaille ici. Avec l'aide de trois collaborateurs américains, nous avons fondé un *pensionnat* et une *Ecole*, et nous avons aussi recueilli un certain nombre d'orphelines qui dépendent entièrement de nous.

Nous demeurons avec nos élèves dans une maison, dont le toit est de feuilles de Coco, et qui ne peut être qu'un abri temporaire.

M. Peter de Abrew a fait présent d'une pièce de terre pour y élever une maison permanente, mais, pour cela, il nous faut de l'argent. — Nous ne sommes pas riches et nous ne subsistons que de la générosité de nos amis.

Nous venons donc faire appel à nos frères de France et vous prier de dire quelques mots en notre faveur, en portant notre œuvre à la connaissance des *Théosophes* et des Membres de la *Loge Ananta*.

Madame Annie Besant et la Comtesse Wachtmeister, qui ont visité notre Ecole, au mois de décembre, sont nos protectrices.

Je suis votre sœur,

Marie Higgins, née Musaeus.

Le Directeur-Gérant : Arthur Arnould.

Nous rappelons à nos abonnés qu'ils ont droit à recevoir La Curiosité, *dont l'habile et érudit rédacteur en chef est* M. Ernest Bosc, *contre la somme de* trois francs, *adressée directement à M. Ernest Bosc, à* Nice.

C'est là une véritable prime, *que nous offrons à nos abonnés et nous les engageons vivement à en profiter.*

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, Bussière Frères

AN 4996 DE KALI-YUG — (27 Avril 1895) — SIXIÈME ANNÉE (Numéro 2)

LE LOTUS BLEU

A NOS LECTEURS

Nous commençons aujourd'hui une série du plus haut intérêt.

C'est l'exposé méthodique par deux Etudiants en Occultisme d'une des questions, toutes si importantes, traitées par H. P. Blavastsky, dans **Doctrine Secrète.**

Nos lecteurs et abonnés nous sauront gré, sans doute, de les mettre ainsi à même d'aborder, ne fut-ce que par un détail, cette œuvre prodigieuse et colossale, qui n'a pas encore été traduite en français, et qui, malheureusement, ne le sera pas de longtemps.

Pour traduire une œuvre de cette portée, bien avant des idées actuelles et des données de nos sciences contemporaines, il faut plusieurs années de travail de la part d'un théosophe, déjà au courant de la Doctrine ésotérique.

En attendant que nous puissions réaliser ce rêve, — ce que nous espérons bien, — nous sommes assurés, dès à présent, de pouvoir publier, soit des analyses exactes de tel ou tel sujet pris en particulier et exposé d'une façon complète, soit quelques chapitres séparés, choisis pour notre public, de la **Doctrine Secrète,** en une succession de traductions, dont nous inaugurons la première aujourd'hui.

Nous sommes heureux aussi de pouvoir annoncer, qu'avec le prochain n° du 27 mai, nous commencerons la publication d'un travail *inédit*, écrit spécialement pour le *Lotus Bleu*, par un éminent orientaliste, un érudit et un penseur de premier ordre, qui est au même degré un littérateur et un écrivain délicat, — **M. EMILE BURNOUF.**

Ce travail remarquable du traducteur de la *Bhagavad Gitâ*, pour ne citer qu'un de ses titres à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux Etudes de l'ordre le plus élevé, est intitulé :

MÉTAPHYSIQUE

L'Espace, Le Temps, Le Mouvement.



NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

INTRODUCTION

Nous sommes littéralement ce que notre signature indique, deux étudiants, rien de plus. Si nous sommes aussi ce qu'on a appelé des *écoliers communicatifs*, c'est parce que nous sentons que les autres rencontreront probablement les mêmes difficultés que nous, et qu'entre étudiants on peut quelquefois se prêter un mutuel secours pour un passage difficile. A la lecture de la *Doctrine Secrète*, l'étudiant est susceptible d'être dérouté et même ébloui par l'érudition qui s'y trouve, par la richesse de ses exemples, le nombre considérable de ses digressions et celui de ses allusions littéraires. Dévas et Démons, Dhyani-Buddhas et Kumaras, Yugas et Cycles, Satyres et Fakirs, Alchimistes et Adeptes, Manus et Monades, tout cela l'entoure d'une phantasmagorie éblouissante, et, après des heures d'efforts, ce qu'il y a de plus certain pour lui, c'est le mal de tête. Le système, qui nous a paru le plus pratique, est celui qui consiste à s'attacher à une seule question, à la suivre dans tous ses méandres, avec une persévérance opiniâtre, à chercher avec constance tout ce qui, dans les deux volumes, peut s'y rapporter, sans se laisser attirer par l'attrait des chemins détournés et des trouées pleines de séduction, jusqu'à ce que l'on trouve au complet le sujet auquel on s'était borné, avec toutes les modifications qui y ont été faites du commencement jusqu'à la fin, et cela, d'une façon claire, précise et compréhensible. C'est le cas de se rappeler ce Protée, qui ne consentait à vous fournir d'intéressants renseignements, qu'au moment où, étant parvenu à mettre la main sur lui, on le contraignait à reprendre sa propre forme. C'est ainsi qu'en poursuivant les formes Protéennes renfermées dans la *Doctrine Secrète*, si on arrive à mettre *la main dessus*, on est sûr d'en être récompensé à la fin.

Nos premières notes seront relatives aux *Sept Rondes*, car notre but est de suivre la Monade dans son long pèlerinage, de son point de départ, sur le premier globe, dans notre chaîne, pour la première ronde, jusqu'à ce que nous la perdions dans l'éblouissant rayonnement de son triomphe final. Une courte introduction, dans laquelle nous donnerons les grandes lignes des principes fondamentaux de l'Evolution cosmique, précédera utilement cette étude détaillée ; car l'intelligence de ces principes est essentielle pour bien comprendre leur rôle dans notre Manvantara.



LE CYCLE DE L'ACTIVITÉ (1).

Partout, dans la nature, nous constatons une alternance rythmique, comme l'état de veille et le sommeil, le jour et la nuit, l'activité et le repos, la vie et la mort. Et il en est ainsi, *en haut comme en bas*, dans le Macrocosme comme dans le Microcosme. Aussi, aux yeux de l'Ésotériciste, l'Existence a son jour d'activité ou de veille, sa nuit de repos ou de sommeil, la Vie universelle s'écoule dans l'Univers des formes, et de l'Univers des formes retourne dans le Non-Être sans forme. *Jours et Nuits de Brahma*, suivant l'expression allégorique hindoue, expiration et inspiration du sans limite UN qui est TOUT. « C'est le seul qui soit la Vie, le seul « éternel, invisible et cependant présent partout, sans commence- « ment, ni fin, et cependant régulier dans ses manifestations pério- « diques. Dans le temps, qui sépare ces périodes, règne l'obscur « mystère du Non-Être ; inconscient, et cependant absolu dans sa « conscience ; irréalisable, et cependant la seule Réalité existant par « elle-même ; à vrai dire *un Chaos pour les sens, un Kosmos pour la* « *raison*. Son seul attribut, qui n'est pas autre chose que Lui- « même, éternel, sans repos, est désigné, dans le langage ésoté- « rique par le *Grand Souffle*, ou mouvement perpétuel de l'Univers, « dans le sens de l'espace éternel et sans limite. » (Vol. I, p. 2). Nous savons qu'il doit en être ainsi, de même que *Rien* n'aurait pu ni ne saurait être ; mais, en présence de ces mystères, la pensée humaine est abandonnée à elle-même, sans force, *le silence est plus respectueux que la parole*.

La période d'activité est un *Manvantara*, celle du repos un *Pralaya*, et ils se succèdent l'un à l'autre éternellement. *L'aurore de la différenciation* est celle du jour manvantarique ; l'évolution commence à partir de ce moment et continue jusqu'à la fin du cycle, époque à laquelle vient le repos, avec la nuit Pralayique. C'est là que l'étudiant rencontre sa première pierre d'achoppement. Dans les enseignements secrets, tout est envisagé sous un *septuple* aspect, et le même mot est souvent employé, pour chacune des idées subsidiaires, comme pour la chose complète qu'il représente. Le mot Manvantara, ou Manu-Antara, signifie littéralement : *entre deux Manus*, et, comme nous le verrons plus loin, il y a des Manus principaux (Root Manus) pour des Rondes, et des Manus subsidiaires pour des globes. De là vient que nous avons le Manvantara mineur pour la vie d'un seul globe, le Manvantara majeur pour une Ronde de sept globes, le Maha (grand) Manvantara, pour la vie du Kosmos. Tous ces Manvantaras et d'autres périodes se compren-

(1) Les références, ne comprenant que le volume et la page, se rapportent à la Doctrine Secrète, 1re édition.



dront au fur et à mesure que nous avancerons ; il suffit, pour le moment, de saisir clairement l'idée que Manvantara représente une période d'activité, et qu'il est préférable, dans le commencement, de ne pas l'identifier avec un nombre déterminé d'années.

Il en sera de même pour les termes *Manu*, *Dhyani-Buddha*, *Dhyani Chohan* et d'autres, que nous rencontrerons à chaque instant dans la *Doctrine Secrète*. Ce sont des termes génériques et non individuels ; ainsi Manu, le *Penseur*, est *seulement l'idée personnifiée de la pensée Divine*, (vol. I, p. 63) et le mot est employé pour désigner Ceux qui se tiennent au début d'un nouveau cycle d'évolution, qu'il soit grand ou qu'il soit petit. L'étudiant est exposé à s'embrouiller, quand il a trouvé *Manu* à la tête des sept races, et qu'il le retrouve à la tête d'une seule race, c'est-à-dire dans une situation comparativement inférieure ; ou bien quand, après avoir reconnu qu'un *Manvantara* se trouve entre deux Manus, il apprend tout d'un coup qu'il y a quatorze Manus dans le Manvantara qu'il étudie. Mais les sept paires marquent les plus petits Manvantaras dans le plus grand. Le mot *Dhyani* est synonyme de *Déva*, qui est une Entité spirituelle élevée, tandis que Buddha est la Sagesse même ; les *Seigneurs de Sagesse* donnant quelque idée des Dhyani-Buddha, et ces Entités se subdivisant en beaucoup de classes ou grades. Tout en employant nous-mêmes de préférence les noms ésotériques, nous essayerons, en commençant, d'en donner les équivalents, d'autant plus que les difficultés des étudiants viennent de ce qu'ils ne saisissent pas la variété avec laquelle des noms, quelquefois grecs, hindous ou thibétains, sont employés indifféremment pour exprimer la même pensée. La philosophie ésotérique n'est pas identique avec le Bouddhisme exotérique ou le Brahmanisme exotérique, et nos lecteurs rencontreront souvent, par exemple, des exposés de doctrine qui sont en opposition avec ceux de M. Rhys Davids. Cet érudit orientaliste étudie les enseignements publics d'une religion, comme, nous, nous étudions la Doctrine Secrète, qui sert de base à toutes les religions ; et ceci doit frapper l'esprit, surtout quand on tient compte des différences rencontrées dans les nombres.

En ce qui regarde la vérité ou la fausseté de l'esquisse de l'évolution cosmique indiquée dans la *Doctrine Secrète*, il est impossible de la prouver à l'homme de notre temps, doué d'une intelligence moyenne, pas plus que vous ne pourriez lui prouver les théories mathématiques abstruses, qui nécessitent l'existence des quatre dimensions de l'espace. « *C'est ainsi que les choses ont évolué*, dit le Maître, *et vous pouvez le vérifier vous-même, si vous voulez vous élever au plan que nous occupons pour voir les choses. Tel que vous êtes, vous ne pouvez y atteindre du premier élan : vous pouvez vérifier et éprouver les plus simples parties de nos enseignements ; mais, pour le moment, ce qui est compliqué est au-dessus de vos forces. Acceptez-le comme une théorie, une hypothèse, ou, si vous le*



préférez, laissez-le et bornez-vous à la partie la plus simple de nos doctrines. »

Nous allons maintenant passer à :

L'AURORE DU MAHA-MANVANTARA

« Le seul Principe de VIE, éternel, invisible » se manifeste dans l'Espace et le Temps. Il est l'*Absolu* ; les Hindous l'appellent *Sat*, les Védantins *Parabrahm*, les Bouddhistes *Adi-Buddha*, les Kabbalistes *Ain-Soph*, et Hegel, avec son école, l'*Etre Absolu* et le *Non-Etre*. Il est « ce Principe omniprésent, éternel, illimité et immuable, sur lequel toute spéculation est impossible, puisqu'il est au-dessus de la puissance de compréhension de l'homme et qu'il ne saurait être que rapetissé par toute expression ou comparaison humaine. Il est hors de portée pour la pensée, et, suivant l'expression de Mandukya, on ne peut ni la penser, ni la nommer.... « cette Essence, qui est hors de toute relation avec l'existence conditionnée, et dont l'existence consciente n'est qu'un symbole conditionné » (vol. I, pp. 14 et 15).

La Cause sans Cause, la Racine sans Racine, l'Occultisme l'a appelé CELA (*That*), essayant ainsi d'imaginer l'inimaginable. CELA est symbolisé dans la *Doctrine Secrète* sous deux aspects. D'une part, l'Espace abstrait, absolu, représentant la Subjectivité simple, la seule chose que l'esprit humain ne peut concevoir par lui même ni exclure d'une conception quelconque. D'autre part, le Mouvement abstrait, absolu, représentant la conscience inconditionnée.

Nos penseurs occidentaux ont démontré que la Conscience est inconcevable pour nous sans le changement, et le mouvement symbolise le mieux le changement qui est sa caractéristique essentielle. Le dernier aspect de la Réalité UNE est aussi symbolisé par l'expression *le Grand Souffle* : « Symbole suffisamment clair pour n'avoir pas besoin d'explication. » (Vol. I, p. 14). C'est le premier axiôme fondamental de la *Doctrine Secrète*, qui est essentiellement Panthéiste dans sa philosophie.

Ayant établi la Vie Absolue, en dehors de la relation, ce qui est pour nous inimaginable, nous essayerons de considérer la Vie Universelle comme périodique, au commencement de la période manvantarique. Les Hindous, en représentant Parabrahm par un cercle, ont placé un point au milieu de ce cercle, pour symboliser *Mulaprakriti*, la Racine de la Substance, appelée par Subba Row *une sorte de voile placé sur la Réalité absolue et inconditionnée*. Le terme est appliqué par les Védantins à un aspect de Parabrahm : « Sous sa forme objective (le Logos), Parabrahm apparaît comme Mulaprakriti » (vol. I, p. 10, note).

A ce réveil de la vie Périodique, la Première différenciation est le *Premier Logos* ou le *non manifesté*, pour employer le mot grec



reçu, *Dorjechang* en Thibétain. Cette première émanation est l'*Inconscient* d'Hartmann, un *brillant* rayon émané de l'*obscurité* de l'*Un* seul Inconnu.

« Comme le Seigneur de tous les mystères, il ne peut se manifester », et du Premier émane le Second Logos, le manifesté, Dorjesempa, appelé poétiquement, le *cœur diamant* du Premier, envoyé dans le monde de manifestation. C'est *Purusha-Prakriti*, l'*Esprit-Matière*, la Vie, l'Esprit de l'Univers (comparez les pages 16 et 571 du vol. I). C'est l'*Atman* des Védantins, l'*Homme céleste* du Philosophe Hermétique, le *Dieu créateur* de toutes les religions, le *Démiurge*, l'*Osiris* des Egyptiens, le *Azura-Mazda* des Zoroastriens, *Brahmâ* aux quatre faces des Hindous (p. 110). C'est la Substance d'où tout est sorti, et la vie qui anime le Tout. De là vient que « les occultistes... ramènent tous les atômes dans l'univers, qu'ils soient simples ou composés, à la seule unité ou *Vie* Universelle » ; ils n'admettent pas qu'il y ait dans la nature quelque chose qui *ne soit pas* organique » ; ils « ne connaissent rien qui soit matière morte...» Le *mouvement ondulatoire des particules vivantes* devient compréhensible avec la théorie d'*une vie* spirituelle unique, d'un principe vital universel indépendant de *notre* matière, et se manifestant comme *énergie atomique*, seulement sur *notre* plan de conscience. » (vol. II, p. 672). « Les *Flammes de Vie* sont en toutes choses, et il n'existe pas un seul atôme qui en soit privé. » (vol. II, p. 267).

Cet Esprit-Matière se manifeste lui-même dans le Kosmos, en Sept différents états ; le Premier et le Second, ou les règnes élémentals sous-physiques, le Troisième ou le royaume terrestre, le Quatrième ou le domaine Astral, le Cinquième ou celui de l'intelligence, le Sixième ou celui de l'Esprit, chacun ayant son propre protyle, origine et source de tous ses phénomènes. Le Septième état, le plus élevé, est le royaume du Logos lui-même. (vol. II. p. 737). Pour l'Occultiste, ce qui est appelé *Esprit* et ce qu'on appelle *Matière*, c'est-à-dire normalement l'intangible et le tangible, sont seulement les deux pôles d'un Esprit-Matière universel, la Vie-Substance, l'Unité sous ses deux aspects. La caractéristique de la matière dans chaque stage, sur chaque *plan*, ne peut être connue de nous que si nous développons les sens qui peuvent la saisir sur ces plans, quand ils sont devenus aussi faciles à expérimenter que l'est pour nous actuellement la matière à son troisième degré.

En représentant le Kosmos par une sphère, le cycle cosmique s'étendra du pôle de l'Esprit à celui de la Matière, dans l'arc descendant, et du pôle de la Matière à celui de l'Esprit, dans l'arc ascendant. Comme la Vie-Substance est Une, le procédé consistera à cristalliser et à transformer l'Ether en une matière grossière, et à sublimer et raréfier cette matière en Éther. Ainsi, pour notre Manvantara actuel, le progrès est figuré comme se developpant sur sept globes disposés sur quatre plans : dans les trois premiers a lieu « la descente dans la matière » ; dans le quatrième a lieu la plus grande



densité et le point tournant; dans les trois derniers a lieu la remontée. C'est l'Involution et l'Évolution, principes complémentaires de l'univers, « éternel principe en spirale dans la matière, avec une *obscuration* proportionnelle de l'esprit, bien que les deux ne fassent qu'un, obscuration suivie d'une montée en sens inverse, en esprit, et de la défaite de la matière » (vol. II. p. 732).

Si cette conception centrale est clairement saisie par l'étudiant, et appliquée, malgré les différences de détail, à chaque cycle, grand ou petit, les difficultés du chemin seront bien diminuées. C'est la clef qui sert à comprendre le sens général de l'Évolution du Kosmos, de la chaîne Planétaire, des globes, des races et des individus. Une de ces correspondances, l'Évolution d'un globe, n'a jamais été exposée par un Maître plus clairement que de la façon suivante :

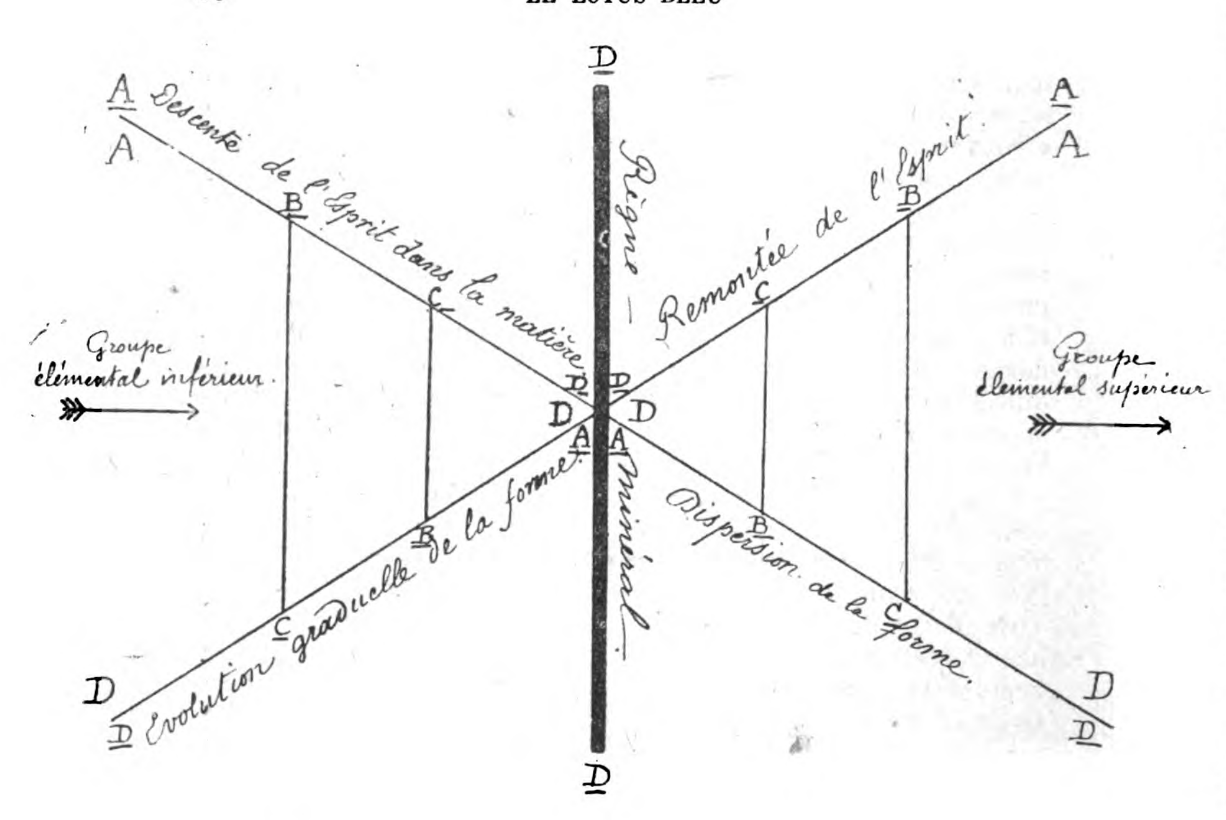
« *Il y a sept règnes. Un premier groupe comprend trois degrés d'Elémentals ou centres de forces naissantes, s'étendant du Premier degré de la différenciation de Mulaprakriti à son Troisième degré, c'est-à-dire de la pleine Inconscience à la demi-perception ; un Second groupe plus élevé comprend les règnes qui vont du végétal à l'homme ; le règne minéral formant alors le centre ou point tournant dans les degrés de l'*Essence monadique, *considérée comme Énergie en Évolution. Les trois stages dans le monde élémental, le règne minéral, et les trois stages dans le monde physique objectif, voilà les Sept lignes de la chaîne évolutionnaire. Une descente de l'Esprit dans la Matière, équivaut à une montée dans l'Evolution physique ; une remontée des plus grandes profondeurs de la matérialité (le minéral) vers son* Statu quo ante, *avec une dissipation correspondante d'organismes concrets, jusqu'au Nirvâna, représente le point où disparaît la matière différenciée.*

« *Un simple diagramme nous aidera peut-être* (1).

« *La ligne AD représente l'obscuration graduelle de l'esprit pendant qu'il passe dans la matière concrète ; le point D indique la position évolutionnaire du règne minéral depuis son commencement D jusqu'à sa dernière concrétion en A ; C, B, A, du côté gauche de la figure, sont les trois degrés de l'évolution élémentale ; c'est-à-dire les trois degrés successifs traversés par l'impulsion spirituelle (à travers les Elémentals dont il n'est pas permis de dire grand chose), avant qu'ils soient emprisonnés dans la forme matérielle la plus concrete ; et A, B, C, sur le côté droit, sont les trois degrés de la vie organique, les végétaux, les animaux et l'homme. L'obscuration totale de l'esprit correspond à la perfection entière de son antithèse polaire, la matière ; et cette idée est exprimée par les lignes AD et DA. Les flèches montrent la direction du travail de l'impulsion évolutionnaire, au moment où elle entre dans son tourbillon et se répand dans la Subjectivité de l'Absolu. La grosse ligne centrale DD représente le règne minéral.* » (5 années de Théosophie, p. 276-278).

(1) *Voir la page suivante.*





Dans cette description, l'étudiant remarquera l'identité de l'Idée-Matière et la différence de l'application à un cycle évolutionnaire plus petit ; l'Unité, mêlée à la Diversité, est la clef des enseignements Esotériques, et si l'étudiant peut accorder son oreille avec le ton de cette clef, il se reconnaîtra promptement dans les complications de l'harmonie.

Ainsi, alors, nous avons obscurément compris l'Absolu comme étant à la fois Un et Tout, le Premier Logos dans une première émanation, émanant à son tour le Second Logos, d'où est évolué la Substance et la Vie du Kosmos, ce qui, en langage ésotérique, représente le Troisième Logos. Mais, pour compléter cette « origine des choses », il est nécessaire de différencier quelque chose de plus que la Substance et la Vie : l'idéation doit précéder la formation. Ainsi, du Logos « émanent les Sept... Dhyani Buddhas, appelés les Anupadakas, les *sans parents*. Ces Buddhas sont les premières Monades du monde des *Etres incorporels*, le Monde *Arupa* (*Rupa*, forme, *A*, sans). » (Vol. I, p. 571).

Ces *Sept* sont, collectivement, Mahat ou l'Intelligence, l'Ame universelle, l'Idéation cosmique, appelée aussi Mahat Buddhi (p. 16).

Collectivement, l'Idéation cosmique ou Mahat se manifeste comme Sept Intelligences : « les Sept Primordiaux, les Sept Premiers

souffles du Dragon de Sagesse » (Stanza V). Ils « produisent à leur tour » le « Tourbillon de feu », Fohat, le « messager de leur volonté » ; « il est le coursier, et la pensée est le cavalier » ; il est le « Pouvoir potentiel créateur », le « Pouvoir électrique vital personnifié ». Sur le plan terrestre, il est l'électricité, dans son sens le plus large, c'est-à-dire le principe qui se manifeste dans tout phénomène électrique et magnétique. « Par l'action de la Sagesse manifestée, ou Mahat, représenté par ces centres innombrables d'Énergie spirituelle dans le Kosmos, le reflet de l'âme universelle (Idéation cosmique et force intellectuelle accompagnant cette idéation) devient objectivement le Fohat du philosophe Ésotérique Bouddhiste. Fohat, glissant le long des Sept principes d'Akasa, la lumière astrale supérieure, — agit sur la Substance manifestée de l'Élément Un... et, se différenciant dans les divers centres d'Energie, met en mouvement la loi d'Évolution cosmique, laquelle, obéissant à l'Idéation de l'âme universelle, donne l'existence à tous les divers états de l'être dans le système solaire manifesté. » (Vol. I, p. 110).

De chacun des Dhyani-Buddhas, dans la ligne descendante, émanent Sept Bodhisattvas ; c'est alors que, dans le déploiement de leur septuple évolution, se produisent des centres, pour ainsi dire, d'activité créatrice dans le Kosmos. C'est d'un centre pareil qu'évolue une « chaîne planétaire » ou circuit de Sept globes, pour servir de théâtre à l'évolution des choses vivantes, telles que nous les connaissons, l'impulsion vitale ayant sa source dans ce centre, comme la loi d'Évolution y trouve sa direction. De l'aurore au crépuscule du Manvantara Planétaire, cette énergie puissante et directrice préside à tous les phénomènes, incorporée dans toutes les formes, tout en restant Une.

A ce point, nous passons du monde *Arupa*, monde sans forme et superphysique, dans le monde des formes, réflexion dans l'Espace et le Temps de la seule Réalité. Nous concentrerons maintenant notre attention sur une seule chaîne planétaire, naturellement sur celle à laquelle appartient notre terre, Évolution suffisamment compliquée à suivre, sans jeter la confusion dans nos pensées, en nous occupant des chaînes qui nous entourent, et des systèmes solaires qui nous environnent.

(*à suivre*) Deux Étudiants de la S. E.

MORT & RENAISSANCE

L'être humain est composé de trois éléments : le physique, l'astral et le spirituel. Mais si l'on considérait ces trois éléments comme sé-



parés, comme simplement accolés pour former l'individu, on se ferait une fausse idée de sa nature. Les trois élements composants de l'homme sont mélangés, sont pénétrés l'un par l'autre, et ne forment qu'un tout homogène qui est notre individualité et notre personnalité présente.

Mettez de l'eau et du vin dans un verre, le liquide en résultant aura dans toutes ses parties la même composition et la même couleur. C'est ainsi qu'il faut comprendre que sont mélangés les éléments composant l'homme. Ils ne peuvent être séparés que par une analyse chimique. La mort, comme nous la connaissons, est l'analyse chimique qui sépare les éléments astral et spirituel de l'élément matériel. Celui-ci reste sur la terre, les deux autres partent ensemble, encore mélangés comme l'eau et le vin, pour aller vivre sur le plan astral.

Il n'y a que l'Esprit qui puisse aller vivre au plan spirituel ; il faut, pour que cela ait lieu, qu'une seconde analyse se produise sur le plan astral, une seconde mort, qui est la séparation de l'élément astral et de l'élément spirituel.

Dans notre individualité terrestre, les trois éléments sont passifs et actifs ; à la mort tout prend fin pour le corps ; il se désagrège et se disperse sous l'action des forces naturelles, ou, du moins, il en est ainsi dans le plupart des cas.

D'ailleurs, c'est un grand malheur pour l'individualité que son corps physique soit soustrait à la dispersion dans les éléments, mais ce malheur est fréquemment une rétribution de la conduite pendant la vie, car les corps embaumés sont généralement ceux des puissants du monde, dont les actions ont été dirigées par l'influence de la suprême erreur qu'ils étaient d'une nature supérieure à celle de leurs confrères en humanité. Ils expient cet orgueil cruellement, dans ce que nous nommons le sommeil de la tombe, et qui, pour eux, n'est pas un sommeil profond, mais une légère somnolence. Ayant été distingués du reste des humains, pendant leur vie, ils en sont encore distingués après leur mort, ainsi le veut la loi du rythme qui gouverne tout sur terre ; mais qu'ils se passeraient volontiers de la seconde distinction !

Notre élément astral et notre élément spirituel, par la part qu'ils ont prise à la vie terrestre, ont été modifiés et ils emportent cette modification dans les milieux où ils vont s'établir. C'est là ce que symbolise la religion en parlant des récompenses et des châtiments d'outre-tombe. La vie, dans le monde astral, dépend forcément de la vie antérieure dans le monde physique, ce qui ne veut pas dire que le premier venu peut concevoir et exprimer cette dépendance ; on peut seulement dire, d'une manière générale, que l'activité de notre âme sur le plan astral dépendra du façonnement que lui auront donné les expériences de la vie physique. Suivant que, dans la vie physique et dans la vie astrale, nous aurons façonné notre esprit, il aura telles et telles facultés à exercer dans le monde spirituel.



Nous sommes partiellement les artisans de nos destins d'outre-tombe.

Tout n'est pas dit, quand on est arrivé au plan spirituel, au Dévakan des Hindous ; on n'y reste pas éternellement, contrairement à ce qu'enseigne la religion chrétienne. L'éternité est une idée bonne pour des esprits enfantins ; au fond, elle est très fausse ; l'éternité fabriquée avec du temps, comme nous l'imaginons, n'existe pas.

Une telle Éternité serait l'absence de tout changement, par conséquent l'immobilité, la mort totale, le Néant.

Puisqu'on vit sur le plan spirituel, on s'y modifie. Une loi qu'on trouve appliquée partout dans la Nature, c'est que tout ce qui se modifie, tout ce qui vit, a une période de croissance et une période de décadence. La vie spirituelle n'échappe pas à cette loi ; sur son plan, tout comme sur le plan physique, après avoir vécu, il faut mourir. Mais la mort sur le plan spirituel est juste l'inverse des morts précédentes ; celles-ci étaient la montée de l'individualité du plan physique au plan astral, du plan astral au plan spirituel ; la mort au plan spirituel est la deseente au plan astral : — une renaissance, — suivie de la descente au plan physique : — une autre renaissance.

Pourquoi renaître ? Le sentiment intime de l'humanité tout entière a depuis longtemps répondu à cette question. Dès qu'on réfléchit tant soit peu sur la vie, il apparaît évident qu'elle est incomplète, qu'elle n'est rien en comparaison de ce que nous voudrions qu'elle fût, de ce que nous sentons qu'elle devrait être. Aucun de nous qui n'ait la ferme conviction qu'il est capable de sentir et d'agir bien davantage que la vie ne lui en fournira l'occasion. D'où provient donc ce sentiment ? Des forces qui sont latentes dans notre nature, des énergies auxquelles les conditions de la vie terrestre ne fournissent pas l'occasion de se manifester. Toute force latente doit devenir manifeste, — *tout ce qui est caché sera mis au jour*, suivant la parole de l'Evangile, dont le sens est bien plus large qu'on ne l'a compris jusqu'ici. Pendant une de nos existences physiques, un petit nombre seulement des énergies nous constituant entre en action ; il faut que toutes ces énergies se manifestent, pour que nous puissions exister ; toutes celles qui n'auront pas été dépensées dans une existence physique devront être dépensées dans une autre, et c'est pourquoi les conditions d'existence terrestres, comme les jours, se suivent, mais ne se ressemblent pas. Rabelais, qui n'était pas un ignorant, nous a déjà dit cela dans la vision de Panurge qui trouve dans l'autre monde Alexandre le Grand rapetasseur de souliers. Tel qui aujourd'hui vit riche et puissant reviendra sur terre pour y être pauvre et soumis. Tel prince d'aujourd'hui sera un mendiant dans l'avenir, ou le fut dans le passé.

L'être humain n'est complet qu'après avoir vécu toutes les vies humaines, *toutes*, *sans exception* ; que lorsqu'il a développé toutes les énergies latentes dans sa nature, lesquelles sont identiques en tous les hommes.



Émonder sa nature, son caractère, dans une existence, ne sert nullement à obtenir la vie éternelle, comme l'affirme la religion catholique, mais, au contraire, à s'assurer une future vie terrestre, passagère comme l'actuelle.

GUYMIOT.

DES DANGERS DU DÉVELOPPEMENT PSYCHIQUE

Parmi les individus qui sont attirés vers l'étude des doctrines théosophiques, les uns sont de simples curieux, d'autres cherchent les « liens manquants » de la science, un certain nombre y viennent, espérant trouver les formules du pouvoir magique, quelques-uns considèrent la Société théosophique comme un instrument de diffusion des théories humanitaires et comme un noyau de fraternité pratique ; les moins nombreux sont ceux qui, ayant abandonné l'écorce sans vie qui constitue toute religion exotérique, et sentant couler en eux les ondes de la Vie divine, viennent pour saisir les clefs des symboles mystiques et religieux et tenter le grand œuvre : l'Union, la *Yoga*, l'absorption dans la source Une, profonde, intarissable, qu'on peut entendre gronder au cœur de toute chose, quand l'oreille mystique est développée.

Lès curieux, promptement rebutés par le caractère sybillin et fragmentaire de l'enseignement, se criblent eux-mêmes, à cette première épreuve ; les chercheurs de la science glanent quelques épis, puis retournent à leurs laboratoires ; les amateurs de magie vont chercher ailleurs des codes de sorcellerie ; les âmes, vibrantes d'amour pour l'humanité,s'arrêtent et restent : elles trouvent la base de la morale, la raison de la fraternité, et de la nécessité d'étendre l'amour à tout ce qui existe ; les mystiques sont bien vite inondés de lumière ; pour eux,la toile se lève, ils aperçoivent un personnage vivant dans chaque mythe, un fait occulte dans chaque symbole, une vérité sainte et sacrée dans chaque mystère, ces mystères qu'on disait inscrutables et incompréhensibles.

Ils comprennent bientôt que toute Connaissance procède de Soi, jaillit du fond du cœur, et qu'il est inutile de la chercher ailleurs. Les livres ne sont qu'une aide pour l'étude, les opinions des autres des problèmes à résoudre, les enseignements de tous les Maîtres des jalons indicateurs dans la recherche de la vérité ; mais cette Vérité ne naît que dans le repli le plus caché de l'Ame humaine, et tant que l'homme n'est pas devenu,lui-même, le Vrai, il ne peut *Savoir*.

Bien des échelons sont à gravir,avant d'arriver à ces faîtes altiers,



car l'Illumination est graduelle, le développement de tous les principes humains progressif; il faut d'abord dompter toutes les résistances, franchir tous les escarpements du Sentier. De grands dangers se présentent, lorsque les sens psychiques s'éveillent et que le disciple prend pied sur le plan astral, là « où sous chaque fleur se cache un serpent, où l'illusion est puissante, la beauté séduisante, l'harmonie charmeuse, la sensation enivrante ; là où s'agitent les légions d'Entites élémentales, les ombres perfides des Elémentaires, les « Coques » divagantes abandonnées par les dévachaniens, les corps astrals des magiciens sataniques. » Heureusement, au milieu de ces myriades d'assaillants planent les corps lumineux des Esprits protecteurs, les *Nirmanakayas* de Compassion.

Le corps astral du néophyte se butte à cet essaim d'intelligences diverses, pour lesquelles il exerce une attraction variable ; il reçoit ainsi des impulsions, des pensées, des ordres, dont il ne peut vérifier la provenance. Il peut obéir à de simples reflets de ses désirs personnels renvoyés par un Elémental, à l'impression d'une pensée errante dans les eaux de l'espace et qui fait vibrer en passant les cellules de son cerveau, l'appel banal d'une « Coque » sans raison ; aux suggestions criminelles d'un méchant, désincarné avant l'heure, ou à celles d'un habitant de l'Avitchi. Enfin, au milieu de cette foule de contacts, peut se trouver le conseil d'un Veilleur divin, mais l'aspirant n'en sait rien, et, dans ce jeu à collin-maillard, il est presque toujours victime.

Si les communications psychiques de ces hordes dangereuses n'ont pas dévoyé le pélerin qui foule le sol de ces terres inconnues, le développement interne se poursuit, et, à la réceptivité mentale, s'ajoute peu à peu la *clairaudience*. Dès lors, la nature des communications s'éclaire un peu, et moins de doute plane sur leur réalité ; mais les voix de l'Au-delà sortent souvent de la poitrine des Syrènes, et la déception n'en est guère moins facile.

Quand la *vision astrale* arrive à s'effectuer, le candidat peut s'assurer de la réalité de l'Univers invisible, des foules pressées d'êtres vaporeux qui s'y agitent; il peut y voir la série la plus complète des formes les plus variées et des intelligences les plus progressives, les leviers qui actionnent les forces physiques, les germes qui développent les modèles éthérés des êtres futurs, et, s'il connaît les correspondances de la forme, de la couleur et du son, il peut apprendre beaucoup dans ce *Hall de la Science*. Mais tout est trompeur : la beauté de la forme, l'harmonie du son, la régularité du rhythme, car ce qui constitue un être c'est son Ame, et l'Ame, seule, peut connaître les âmes ; le disciple qui a développé les sens psychiques peut vivre sur le plan astral, comme ses sens physiques lui permettent de vivre sur le plan terrestre ; mais l'illusion plane toujours sur lui, plus dangereuse encore, parce qu'elle est plus subtile. La sécurité n'est que dans *l'Intuition*, qui vient du principe de l'Intelligence absolue, de l'Omniscient de la Science infuse, Manas, uni à



Buddhi. Cette Intuition n'a rien de commun avec ce que nous appelons de ce nom dans le langage ordinaire et qui n'est que la pensée inconsciente de nos désirs ; lorsque nous appliquons ce mot au rayonnement intérieur de notre Ame divine, nous pouvons apprendre combien rudimentaire ce pouvoir est encore dans l'humanité. Il est sûr pourtant, et, lorsque l'action buddhi-manasique a pu traverser le nuage astral et faire vibrer les cellules cérébrales, l'intelligence, soudainement illuminée par un éclair éblouissant, reconnaît la voix du Maître ; elle s'incline et comprend l'Infaillibilité. Tout Initié, — tout être chez qui l'Union est constante ou qui reçoit consciemment, pleinement, l'inspiration du dieu intérieur, du Christ qui se développe en chaque homme (1), — est infaillible, pendant la Yoga ; c'est cette vérité occulte, transmise par la tradition ésotérique et mal comprise par le clergé catholique, qui a donné lieu au dogme de l'Infaillibilité des Papes.

Lorsque l'Union est accomplie, le rayon manasique est remonté vers son Emanateur, le principe Kamamanasique dompté reste assoupi, et le *Penseur intérieur* se sert directement de l'instrument cérébral ; ses appréciations sont justes, ses jugements sans appel, car il est la Vérité et ne peut se tromper ; les théosophes disent qu'alors l'Intuition est dans toute sa force, et c'est à la développer qu'ils mettent tous leurs efforts, car elle est à la fois la boussole et le gouvernail de l'esquif humain.

C'est parce que les pseudo occultistes actuels manquent de la faculté maîtresse, du « Troisième-Œil », de l'Intuition, que les erreurs et les dangers fourmillent dans leurs tentatives de pratique occulte. Nous voyons nos frères les Spirites, limitant aux désincarnés la faculté de manifestation, n'admettant pas l'action mentale consciente ou inconsciente des assistants ou du médium, ignorant que ce médium attribue,souvent, à l'inspiration d'un esprit familier, ce qui n'est qu'une lecture inconsciente dans la Lumière astrale, repoussant l'existence des Élémentals, ne reconnaissant pas que le « Double » (*Linga Sarira*) du médium est l'instrument presque constant de la matérialisation d'une personnalité, et qu'un Esprit de la nature un peu évolué peut modeler ce double, lui donner la forme qu'il trouve dans l'aura du consultant, et jouer ainsi au désincarné ; ils favorisent la *mediumnité*,comme une faculté divine, tandis qu'elle n'est qu'un don fatal, dans bien des cas ; ils sont heureux des « incarnations » qu'ils peuvent (rarement) permettre à leurs défunts, ne se doutant pas que de sinistres figures rôdent souvent autour d'eux, cherchant à prendre possession de leurs corps, etc....

Les Occultistes, non préparés, n'obtiennent d'ordinaire pas de phénomènes et abandonnent un sentier plein de gouffres. Lorsqu'ils sont d'une constitution psychique anormale, lorsque la substance du « corps lunaire » leur donne une conscience marquée sur le

(1) Saint Paul.



plan astral, leurs sens internes (inférieurs), faciles à développer, leur portent les impressions du monde subtil, qui devient pour eux un labyrinthe sans fil conducteur ; s'ils prêtent l'oreille à ses harmonies troublantes et s'ils développent la passivité à laquelle ils sont enclins, le danger commence ; ils sont des cibles sur lesquelles se précipitent les Entités de l'espace ; ils reçoivent des conseils sans raison, des ordres enfantins, des enseignements trompeurs ; la direction de leur vie change, et le sentier est désormais perdu. S'ils prennent la voie terrible de l'évocation, ils ne tardent pas à recevoir des chocs physiques fatals ; ils déchaînent des monstres insaisissables, terribles, fascinants, et les formules magiques ne comptent guère dans ces moments de trouble ; le « cercle » n'est pas une barrière pour ces agresseurs fantastiques qui foudroient l'opérateur d'une décharge astrale et soutirent l'essence de ses fluides nerveux et sanguin. Il est pourtant des exceptions à toute règle, et des « psychiques » élevés peuvent être parfois guidés et conseillés par des *Dévas;* mais ces cas sont très rares, et la pureté morale nécessaire à leur production se rencontre peu parmi les humains.

Le danger n'est guère moins grand pour les disciples qui suivent l'entraînement régulier de l'Initiation, mais il est infiniment diminué par l'intervention directe ou indirecte d'un Gourou (1), et par l'ordre et la progression calculés, introduits dans le processus. Mais si l'étudiant est impatient, s'il veut hâter le mouvement évolutif qui s'effectue dans toutes ses enveloppes, s'il ne mesure pas exactement la portée de ses forces à la nature de l'obstacle, les troubles arrivent, — psychiques ou physiques, selon le cas. Et, plus tard, lorsque les *upadhis* des sens transcendants sont en développement, lorsque le canal, qui livre passage à la Grande Force, est ouvert, lorsque les tubes astraux sont inondés par l'essence divine libérée, le disciple doit veiller avec la plus grande attention à ce que la vase ne vienne pas se mêler aux ondes cristallines ; sinon, c'est le commencement d'une lutte redoutable entre le subtil et l'épais, une fermentation terrible qui fait éclater les vaisseaux astraux, et rejette sur l'appareil physique le *caput mortuum* (les déchêts) de ce combat alchimique. Quand le trouble est plus prononcé, c'est la folie ou la mort. Si les étuis inférieurs résistent et si l'étudiant est grossièrement impur, une issue plus redoutable encore est à craindre, sur laquelle il n'y a pas lieu d'insister.

Dans tous les cas, une constitution « psychique » est un obstacle et un écueil ; H. P. Blavatsky fut longtemps gênée par la présence, autour d'elle, de cette enveloppe astrale puissante, qui, dès ses jeunes années, la faisait vivre autant sur le plan astral que sur la terre ; elle voyait et entendait avec une égale facilité sur les deux plans, elle entraînait constamment avec elle des légions d'Élémentals qui venaient goûter d'instinct au fruit de l'intelligence

(1) Un Maître, grand ou petit ; un guide.



humaine et se manifestaient sans cesse, malgré elle ; l'éclat du rayonnement astral et l'intensité des vibrations psychiques fixaient son mental vers les régions décevantes de la Lumière astrale et gênaient considérablement ses aspirations supérieures. La Voix de l'Esprit ne peut être entendue que dans le calme profond, mais le bruit grossier de la terre est plus facile à dompter que les symphonies subtiles du monde psychique.

Il est donc inutile de chercher à vivre en astral, avant d'avoir développé le pouvoir d'Union, avant d'avoir appris à recevoir consciemment les messages de l'Ego supérieur ; les acquisitions psychiques reviennent dans les naissances futures, sous forme de médiumnité, car elles donnent la prépondérance au « corps lunaire (1) » et nul disciple ne peut soupirer après une semblable faveur. Le but des incarnations successives, c'est de dominer complètement les forces kamiques et d'épurer suffisamment la substance astrale et physique pour permettre au rayon manasique d'agir directement sur le corps matériel ; chez les hommes ordinaires, c'est le désir (*Kama*) qui dirige les actes ; chez les êtres régénérés, le désir est atteint, et la volonté (*Manas*) a pris place ; plus le corps lunaire est puissant, mieux Kama tient Psyché prisonnière : il faut vaincre Kama et détruire l'enveloppe qui nous enchaîne sur le plan psychique.

Les sens psychiques ou internes sont de deux ordres : ceux du corps lunaire et ceux du corps karmique. Le psychisme inférieur est une chaîne et une frontière ; le psychisme supérieur seul est utile, mais vouloir y atteindre, sans une pureté, sans un altruisme complets, c'est courir à un échec ou à un naufrage. Le développement des sens psychiques inférieurs plonge le rayon dans la terre enchantée des Fées, ce qui, au stage actuel de l'évolution humaine, est un danger fatal : l'âme, fascinée par l'intensité pénétrante de ces vibrations, se noie dans la volupté astrale. Si l'étudiant arrive à ouvrir les écluses de l'aspect inferieur de la Grande Force, il est, d'ordinaire, emporté comme un fétu de paille et perd tout contrôle sur lui-même : s'il peut diriger le Serpent Astral, ce qui est extrêmement rare, son organisme ne peut en supporter le contact ; s'il résiste, il devient un *Dugpa* (2) régulier, et commence à s'associer consciemment avec la face inférieure : l'Adversaire, le Typhon, ce que le catholicisme a personnifié dans le Démon. Cette force antagoniste est l'Ame du monde inférieur, elle a son rôle dans l'économie de l'Univers manifesté, elle forme les conditions de nos états inférieurs de conscience et concourt largement à l'évolution des monades plongées dans les règnes inférieurs ; mais lorsque l'Ame humaine est *éveillée*, elle n'a que faire de cette énergie tentatrice qui l'attire

(1) La substance astrale dans laquelle le rayon manasique s'enveloppe pour s'unir au corps kamique et par celui-ci au corps physique : on l'appelle *lunaire* en souvenir des *Pitris* qui nous la léguèrent.

(2) Maître sorcier.



vers l'univers élémentaire et lui barre le passage des régions spirituelles ; elle doit s'en libérer au plus tôt et s'unir définitivement à la Force opposée, à l'Energie divine, au Logos des antiques théogonies. Le Dugpa vit avec Typhon, plus ou moins longtemps, parfois jusqu'à ce que l'Adversaire soit détruit avec la fin du Cycle matériel ; mais, malgré tout, son règne est court, il occupe le bas-fond du Manvantara matériel, la moitié noire de la Quatrième Ronde. Il a trôné princièrement sur Atlantis, la terre des Gigantesques Sorciers ; son règne s'efface de plus en plus avec la ligne de montée de l'évolution des Races.

Ce n'est donc pas l'Occultisme pratique qui doit nous attirer à l'étude théosophique, ce serait une grave erreur : on ne donne pas à un bébé des instruments tranchants ou des armes meurtrières pour joujoux. L'ambition est partout mauvaise ; elle l'est surtout ici ; c'est une profanation que d'employer les aspects supérieurs de la Force divine pour les satisfactions personnelles ; c'est l'une des formes les plus coupables du « Péché contre le Saint-Esprit », car ce dernier n'est autre que le Souffle de la Vie *divine* et universelle. Tenter les chercheurs par le mirage d'un Collège d'Occultisme, c'est poser la première pierre d'un temple à Typhon ; on ne peut attirer ainsi que les plus personnels, les moins purs, des étudiants,et semer l' « Herbe géante » sur le sol ultra fécond du plan kama-manasique.

Les Maîtres procèdent autrement ; ils n'enlèvent point ainsi les *cribles* naturels qui opèrent doucement la sélection des disciples en marche vers le Sentier ; ils laissent les *épreuves* primaires faire leur œuvre silencieuse d'épuration dans la foule avide des « appelés », et lorsque, malgré la lutte, malgré la douleur, malgré la certitude qu'il n'y a pas de récompense personnelle à espérer, le disciple marche vaillamment vers le But, satisfait de savoir qu'il pourra travailler pour l'humanité, heureux de pouvoir se donner à ceux qui souffrent, oublieux de lui-même et de son avancement occulte, — alors, mais alors seulement, les *Portes d'Or* s'ouvrent devant lui, et un Frère Aîné le prend par la main et le conduit dans la *Loge*.

N'oublions pas que le premier But de la Société théosophique n'est pas la fondation d'une Ecole de magie, mais d'un noyau de Fraternité Universelle.

Dr PASCAL



ESQUISSE DU MAHAYANA[1]

D'après les enseignements de Bouddha.

Par S. Kuroda, Surintendant de l'éducation de la Secte japonaise de Jodo.

CHAPITRE IV

CAUSES ET CONDITIONS PURES ET IMPURES. LA RAISON DES DIFFÉRENCES ENTRE LA CONFUSION ET L'ILLUMIMATION

Les attributs en possession des Sravakas et des Pratyeka — Buddhas (deux espèces de sages aspirant à Nirvâna par la doctrine du Hinayana), des Bodhisattvas (ceux qui aspirent à Nirvâna par la doctrine du Mahayana) et des Buddhas, leurs actions et les contrées dans lesquelles ils vivent, sont appelés les *choses pures*.

Les attributs, les actions et les contrées de ceux qui se trouvent dans les mondes des dieux, des fantômes affamés, des bêtes, des hommes, et dans les enfers, sont appelés les *choses impures*.

Les choses pures sont le résultat des actions pures, les choses impures celui des actions impures. Les actions pures sont celles faites après que le désir d'atteindre Moksha s'est éveillé par la compréhension claire de la loi de Causalité et par la ferme croyance que cette loi préside à la génération et à l'extinction de toutes choses. Les bonnes actions faites par les hommes, sans qu'ils aient conscience de bien faire, sans qu'ils en attendent de récompense et sans qu'ils perçoivent les grandeurs du bien, sont pures aussi. Il y a deux sortes d'actions pures; les séculières et les ecclésiastiques. Toutes les vertus mondaines, telles que la loyauté, la bienveillance, etc., sont de bonnes actions séculières, tandis que les pratiques conduisant à Moksha, qui sont suivies par les disciples de Triyana ou les trois véhicules de Sravana, Pratyeka-Buddha et Bodhisattva, cultivant les trois enseignements : celui des Préceptes, celui de la Méditation et celui de la Sagesse, sont appelées les bonnes actions ecclésiastiques.

Les actions impures sont celles qui font errer dans les six mondes. En elles, il y a aussi deux espèces de bien et de mal. Les bonnes actions impures sont la loyauté, la piété filiale, la bienveillance, la charité, l'observance des préceptes, la méditation etc. Ces actions naissent de la spontanéité de l'esprit, et comme les actions faites par ceux qui n'aspirent pas à Moksha ne peuvent donner de bons

(1) Voir le *Lotus Bleu* du 27 mars.



fruits que dans les mondes des dieux et des hommes, elles ne peuvent les sauver des souffrances inhérentes à la naissance et à la mort. C'est pourquoi ces actions sont appelées impures. Le meurtre, le vol, l'hypocrisie, la tromperie, etc. sont appelées mauvaises actions.

Ceux qui les commettent passent de ténèbres en ténèbres, tandis que ceux qui pratiquent le bien vont de lumière en lumière.

Les actions pures font apparaître les pays purs dans tout l'univers (ce sont des pays produits par les pures intelligences) et font apparaître aussi les sages de Triyana, tandis que les actions impures produisent les pays impurs (pays produits par les intelligences impures) et les bons ou mauvais résultats. Partout où il y a des actions, il y a des résultats qui leur correspondent, et comme la variété des actions est innombrable, les fruits qui en résultent sont en nombre infini.

Quand le ciel et la terre eurent commencé à exister, comme effet des actions des êtres sentants qui existaient antérieurement, les êtres humains firent leur apparition ; après l'apparition des êtres humains vinrent à l'existence les distinctions entre élevé et bas, noble et humble, tous les rapports entre monarque et sujets, père et fils, mari et femme, frère aîné et frères cadets, etc.

Quand le monarque est bienveillant et le sujet loyal, quand le père est affectueux et le fils obéissant, quand chacun fait son devoir, on dit qu'ils ont atteint le sentier parfait. Les hommes, les dieux, les Bouddhas, ont chacun leur sentier.

Bien que la véritable essence de l'esprit soit sans distinctions, innombrables sont les distinctions entre la pureté et l'impureté, causées par les actions. Toutes les vertus sont la manifestation de l'essence de l'esprit ; tous les vices sont la manifestation des distinctions, car la véritable essence de l'esprit est originellement pure et ne contient pas de distinctions entre le bien et le mal, lesquels sont des phénomènes résultant des actions. Les vertus étant des choses pures sont en harmonie avec l'essence de l'esprit ; les vices étant des choses confuses sont opposées à cette essence.

La loi de Causalité est infaillible ; elle s'applique invariablement, comme invariablement la flamme monte vers le ciel et l'eau coule vers la mer. Les actions en harmonie avec l'essence de l'esprit deviennent des causes de non distinction et produisent en conséquence des fruits semblables à ceux acquis par les Bouddhas, tandis que les actions opposées à l'essence de l'esprit deviennent des causes de distinction et finalement font apparaître pour fruit les distinctions qui se rencontrent dans les mondes des hommes, des dieux et dans les trois mondes de misère. En conséquence, il faut louer même les plus petites vertus et blâmer même les plus petits vices.

Les Bodhisattvas enseignent le Sentier aux hommes dans le monde des hommes ; ils pratiquent le sentier des dieux dans le monde des dieux, afin de protéger les êtres sentants et de les conduire à la pureté.



La pureté ne peut être atteinte par les sceptiques, les mécréants, les orgueilleux. Ceux qui méprisent les sages et diffament la pureté, sans l'atteindre eux-même, ne doivent pas être considérés comme ayant l'esprit noble.

CHAPITRE V

TOUTES CHOSES SONT UNIQUEMENT DE L'ESPRIT. LA VÉRITABLE NATURE DE TOUTE EXISTENCE

La distinction entre le pur et l'impur est faite par l'intelligence ; de même tous les changements qui apparaissent dans les choses autour de nous sont distingués par elle. Toutes les choses qui sont produites par des causes et des conditions sont inévitablement destinées à disparaître. Il n'y a rien qui soit réel ; quand les conditions sont réunies, les choses apparaissent ; quand les conditions sont dispersées, les choses cessent d'exister. Comme l'écume de l'eau, comme la lueur de l'éclair, comme les nuages flottants qui s'évanouissent rapidement, toutes choses ne durent qu'un moment.

Les choses ne possèdent pas de nature permanente qui leur soit propre ; il n'y a pas de réalité dans le pur et l'impur, dans le doux et le rude, dans le petit et le grand, dans le lointain et le proche, dans le connaissable et l'inconnaissable. C'est à ce point de vue qu'on dit parfois que les choses ne sont rien.

Les phénomènes apparents qui nous entourent sont produits par les opérations mentales qui se passent en nous, et c'est ainsi que les distinctions sont établies.

Les distinctions produites par les opérations mentales sont causées par le raisonnement fallacieux que nourrit l'habitude de distinguer le moi du non moi, le bon du mauvais, et par l'ignorance de ce fait que les choses n'ont pas de nature permanente qui leur appartienne et sont au foud sans distinctions. (Quand les choses auxquelles on pense n'ont pas de réalité correspondante, on dit qu'elles sont illusoires. On peut les comparer à l'action du singe ignorant qui essaye d'attraper la lune dans l'eau).

Par suite de notre raisonnement fallacieux, des quantités de phénomènes apparaissent et disparaissent constamment, de bonnes et de mauvaises actions sont faites et ont pour résultat de laisser les êtres dans les six états d'existence et de les y maintenir.

Toutes choses sont comprises sous les termes de Sujet et d'Objet. Le Sujet est une entité dans laquelle les opérations mentales sont éveillées par la présence des objets, tandis que l'Objet est constitué par toutes les choses visibles et invisibles, connaissables et inconnaissables, etc. Le Sujet n'est pas quelque chose qui occupe un certain endroit du corps, et l'Objet n'existe pas hors du Sujet. Les phénomènes innombrables de sujet et d'objet, de moi et de non moi,



ont pour origine la pensée illusoire, et c'est de là que sortent les principes variés, les sciences, les théories.

Pour faire comprendre le principe de *Vidyamatra* (toutes choses ne sont rien autre que des phénomènes de l'intellect), ces phénomènes sont divisés en deux classes : *Gosshiki* et *Jumbetsujishiki*. On les divise encore en huit espèces :

1. Chakshur vijnana, opérations mentales dépendant de l'œil.
2. Srotra vijnana, celles qui dépendent de l'oreille.
3. Ghrana vijnana, celles qui dépendent de l'odorat.
4. Gihva vijnana, celles qui dépendent du goût.
5. Kaya vijnaua, celles qui dépendent du toucher.
6. Mano vijnana, les opérations intellectuelles.
7. Klishta mano vijnana, opérations subtiles et incessantes.
8. Alaya vijnana, toutes choses viennent de ces opérations et sont contenues en elles, de là ce nom, Alaya, signifiant réceptacle.

D'après la première division, les différents phénomènes apparaissant comme subjectifs et objectifs, sont partagés en deux catégories : le perceptible et connaissable, le non perceptible et inconnaissable. Les phénomènes non perceptibles et inconnaissables sont appelés Gosshiki, tandis que les perceptibles et connaissables sont appelés Fumbetsujishiki.

Maintenant, que sont les phénomènes non perceptibles et inconnaissables ? Sous l'influence des illusions ordinaires surgissent, dans l'esprit, des mondes sans limites, d'innombrables variétés de choses. Cet univers sans limites et ces idées subtiles ne sont pas perceptibles et connaissables ; il n'y a que les Bodhisattvas qui y croient, qui les comprennent et qui deviennent parfaitement convaincus de leur existence par la contemplation de Vidyamatra ; c'est pourquoi on les appelle non perceptibles et inconnaissables.

Que sont les phénomènes connaissables et perceptibles ?

Dans leur ignorance que les phénomènes imperceptibles et inconnaissables sont les productions de leur propre esprit, les hommes, par suite de leurs illusions ordinaires, les revêtent d'une existence extérieure à leur esprit, comme phénomènes mentaux perceptibles, comme choses visibles, audibles, etc. Ces phénomènes sont appelés perceptibles et connaissables. Bien qu'il y ait ainsi deux espèces de phénomènes, ils se rapportent aux mêmes choses et sont inséparablement liés ensemble, jusqu'en leurs plus petites parties composantes. Leurs différences apparentes viennent seulement des différences dans les phénomènes mentaux et dans la profondeur de la conviction qu'on éprouve à leur égard. Ceux qui connaissent seulement les choses perceptibles, sans soupçonner les non perceptibles, sont appelés, par Bouddha, les non éclairés. Des huit opérations mentales, la huitième, *Alaya vijnana*, se rapporte aux choses non perceptibles ; les six premières se rapportent aux choses perceptibles. Toutes sont cependant des phénomènes mentaux illusoires.



En opposition aux phénomènes illusoires, il y a la véritable essence de l'esprit. Sous les phénomènes qui apparaissent dans l'intelligence, il y a un principe invariable que nous appelons l'Essence de l'Esprit ; le feu qu'on fait avec des fagots s'éteint, quand les fagots sont brûlés, mais l'essence du feu n'est pas détruite. L'essence de l'esprit est l'entité sans idées et sans phénomènes, toujours identique à elle-même. Elle pénètre toutes choses, elle est pure, elle est inchangeable. Comme elle n'est pas non vraie ou changeable, on l'appelle encore Bhutatathata, Réalité permanente.

L'essence et les phénomènes de l'esprit sont inséparables, et comme la première pénètre tout et existe toujours, il s'en suit que les phénomènes se produisent partout et continuellement, chaque fois qu'ils rencontrent les conditions convenables. Ainsi, les phénomènes perceptibles et non perceptibles sont des manifestations de l'essence de l'esprit, qui se développent sans restriction, suivant le nombre et la nature des conditions. Il suit de là que toutes les choses de l'univers sont l'Esprit lui-même.

Nous ne voulons pas dire par là que toutes les choses se combinent en une unité mentale appelée Esprit, ni que toutes choses sont des émanations de l'Esprit, mais que, sans changer de place ou d'apparence, elles sont l'Esprit lui-même, partout.

Bouddha vit cette vérité et dit que tout l'univers était à lui. De là suit clairement que partout où l'essence de l'esprit se trouve et où les conditions nécessaires sont réunies, les phénomènes de l'esprit ne manquent jamais d'apparaître.

Ainsi l'essence de l'esprit est comparée à l'eau et ses phénomènes aux vagues. Les eaux sont l'essence, les vagues sont les phénomènes, car l'eau produit les vagues, chaque fois qu'un vent de force suffisante souffle à sa surface. Les vagues sont les phénomènes, l'eau est l'essence ; mais les deux ne sont qu'une seule et même réalité.

Bien qu'on fasse une distinction entre l'essence et les phénomènes de l'Esprit, ils sont une même et unique substance, c'est-à-dire l'Esprit. C'est pourquoi nous disons qu'il n'existe pas autre chose que l'Esprit.

Quoique les mondes de la pureté et de l'impureté et la génération de toutes choses soient larges et profonds, ils ne doivent leur existence qu'à notre esprit. Les hommes, cependant, ne connaissent pas ce qu'est leur esprit ; ils n'en voient pas clairement la véritable essence et s'attachent à leurs préjugés ; ils errent çà et là entre la naissance et la mort. Ils sont pareils à des gens qui, possesseurs de joyaux sans prix, souffrent néanmoins de la pauvreté. Le ciel et l'enfer ne sont que des vagues sur le vaste océan de l'univers ; les Buddhas et les démons ne sont pas d'une essence différente.

Considérons donc les choses sous leur véritable point de vue, afin d'atteindre à la compréhension de la vraie Cause de toutes choses.

Nous avons brièvement expliqué les principes de la pureté et de



l'impureté, des actions et de leurs résultats, et la Vidyamatra du point de vue de la Causalité. Les méthodes et les doctrines par lesquelles on peut se délivrer du vice et cultiver les vertus excellentes sont pleinement détaillées dans le Sutra et l'Abhidharma de Mahayana.

CHAPITRE VI

LES SECTES DU BOUDDHISME

Quand Bouddha vint en ce monde, le temps était mûr pour ses enseignements, et ceux qui l'entendirent atteignirent Moksha instantanément. Ceux qui sont nés après Bouddha sont exclus d'un tel privilège. Après que Bouddha eut quitté ce monde, la classe supérieure de ses disciples, Arya Mahakasyapa et autres, qui l'avaient vu et entendu, et étaient illuminés, s'assemblèrent dans la Grotte de Saptaparna, à Magadha, dans l'Inde centrale, au nombre de mille, et en 90 jours écrivirent le Tripitaka sur des feuilles de l'arbre Tala, pour le transmettre à la postérité et pour conduire les êtres sentants à la véritable Illumination. Ensuite les doctrines du Mahayana et du Hinayana furent propagées. Les adhérents à la seconde se divisèrent en sectes nombreuses, suivant leur interprétation des Hinayana Sutras prêchés par Buddha ; le même fait se produisit parmi les adhérents au Mahayana, chaque secte prenant pour doctrine essentielle une portion des enseignements de Bouddha donnés à une certaine époque et à un certain endroit et expliquant par là tout le reste des Ecritures. Dans l'Inde, vers 1100 ans après Bouddha (151 après J. C.), deux sectes s'élevèrent, l'une prenant pour doctrine les Trois Shastras, l'autre la Vidyamatra. Kumarajiva traduisit et introduisit en Chine les Trois Shastras, 1350 ans après Buddha (401 de l'ère chrétienne). Après lui, Dharma ou Bodhidharma fonda la secte Dhyana et enseigna la doctrine de la communication mentale ou de la pensée sans paroles, 1469 ans après Bouddha (520). Chiki établit la secte Tendai, en basant sa doctrine sur la Saddharma — pundarika — Sutra, 1524 ans après Bouddha (575). Dôsen forma la secte Vinaya, en prenant ses enseignements dans la Dharma — gupta — Vinaya, environ 1564 ans après Bouddha (615). Zendo fonda la secte de Jodo, basée sur l'Amitayus-Dhyana et autres Sutras, 1590 ans après Bouddha (641). Genjo et Jion donnèrent naissance à la secte Hosso, qui suit la Vidyamatra Shastra, etc. 1594 ans après Bouddha (645). Genju institua la secte Kegon, dont les enseignements reposent sur l'Avatamsake Sutra, en 1625 après Bouddha (676). Ensuite Amoghavajra et Keikwa organisèrent la secte Mantra dont les doctrines dérivent des mystères de la Mahavairochanabhi — sambodhi — Sutra, environ 1669 ans après Bouddha (720). Il y a encore beaucoup d'autres sectes qu'il est inutile de mentionner.



Au Japon, Yekwan introduisit la secte des Trois Shastras, en 1574 (625) ; Dosho, la secte Hosso, en 1602 (653) ; Doshun, la secte Kegon, en 1685 (736) ; Ganjin, la secte Ritsu, en 1703 (754) ; Saicho, la secte Tendai, en 1754 (805) ; Kukai, la secte Shingon, en 1755 (806) ; Genku, la secte Jodo, en 2124 (1175) et Yeisai, la secte Rinzai en 2140 (1191) ; Shiran fonda la secte Shin, en 2173 (1224) ; Dogen introduisit la secte Soto, en 2176 (1227), Nichiren établit la secte Hokke, en 2201 (1252).

Bien que ces sectes présentent quelques différences entre elles, toutes sont fondées sur les enseignements de Bouddha et se ressemblent en ceci que toutes prennent la vraie Moksha pour but. Les principes de la Causalité et d'Anatman (non individualité) sont communs au Mahayana et au Hinayana ; la non existence du Soi (Atma) et des choses en dehors de lui (Dharma), de même que la doctrine que toutes choses sont l'Esprit, sont les principes fondamentaux de toutes les sectes adhérentes au Mahayana. Les faits étant ainsi, on peut entrer dans le Bouddhisme par n'importe laquelle de ces sectes.

Nous allons montrer, par l'exemple de la secte Jodo, comment toutes interprètent les enseignements de Bouddha.

Dans la secte Jodo, on divise les enseignements de Bouddha en deux portions : le Shodo-mon et le Jodo-mon. Le Shodo, ou Vraie Sagesse, est ce par quoi on est illuminé et on atteint Moksha. Il y a quatre espèces de sagesse : 1. La sagesse inhérente. 2. La sagesse acquise par l'instruction. 3. La sagesse acquise par la méditation. 4. La sagesse parfaite.

La première espèce se compose des facultés naturelles, par lesquelles les hommes sont aptes à comprendre les sciences, la littérature, et à lire et comprendre le Tripitaka, sans que cette compréhension éveille en eux le désir de Moksha. La seconde espèce de sagesse est celle par laquelle, en écoutant de dignes prêtres et en apprenant les livres sacrés, une foi profonde est éveillée dans les hommes qui deviennent bouddhistes et qui, grâce à elle, produisent des actions vertueuses dans leur intelligence étant encore errante et troublée. La troisième espèce est celle dans laquelle la Vérité, acquise par la Méditation, se trouve d'accord avec celle des Sutras. La quatrième espèce est celle dans laquelle la Sagesse méditative ayant été développée et devenue plus claire, la Vérité permanente est saisie par l'entendement, sans étude et sans méditation.

La vraie Sagesse qui comprend parfaitement les principes de la non existence du Soi (Atma) et des choses (Dharma), aussi bien que le fait que les choses ne sont rien que de l'esprit, et ce, au moyen des trois espèces de sagesse précédentes, est appelée Shodo ou Vraie Sagesse.

La Vraie Sagesse, par laquelle une partie de ces principes, c'est-à-dire la non existence du Moi (Atma), est perçue, est appelée Hinayana.



La Sagesse, par laquelle les principes indiqués sont compris comme formant un tout, est appelée Mahayana. Et cette portion du Bouddhisme, qui enseigne le chemin pour acquérir la Vraie Sagesse et pour atteindre Moksha, à travers les actions des hommes en ce monde, que ce soit Hinayana ou Mahayana, est appelée le Shodo-mon. Les sectes Tendai, Kegon, Sanrou, Hosso, etc., appartiennent à cette portion du Bouddhisme.

Le Jodo-mon est cette portion du Bouddhisme qui enseigne, à ceux qui sont incapables d'atteindre Moksha, en ce monde, à naître dans le *Pays-Pur*, par le mérite de leur foi dans les Bouddhas, afin d'acquérir le fruit sublime de l'état de Bouddha, au moyen des actes et des vœux de Boddhisattva.

La secte Jodo, de nos jours, appartient à cette portion du Bouddhisme. Cette secte prend pour doctrines l'Amitayus Dhyana Sutra et les Sukhavatyo-guha Sutras, etc. ; le but de ses adhérents est de naître dans le Pur Pays occidental de l'Amitabha.

On peut atteindre Moksha par les deux sentiers de Shodo-mon et de Jodo-mon. Il n'y a pas de différence dans leur manière de cultiver et de pratiquer les actes et les vœux de Boddhisattva ; les deux ont pour fin l'état de Bouddha et peuvent conduire à la vraie Moksha.

Ceux de Shodo-mon, bien qu'ils atteignent Moksha en ce monde, sont encore obligés d'accomplir les actes et les vœux des Boddhisattvas dans le Pays-Pur, tandis que les sectateurs de Jodo-mon, quoique nés dans le Pays Pur, doivent également les cultiver et les pratiquer, quand ils renaîtront dans les Pays Impurs.

Ainsi, des effets équivalents sont produits par des causes égales, et il n'y a aucune différence à cet égard. La seule différence entre ces deux voies du Bouddhisme se trouve dans le moment où l'on atteint Moksha et dans les buts particuliers que l'on se propose, au moment où s'éveille le premier désir pour Moksha.

Nous ne pouvons pas analyser les différentes manières dont les autres sectes expliquent les principes du Bouddhisme, mais on peut, dans ce qui précède, trouver les éléments nécessaires pour les comprendre.

S. KURODA.

SPIRITUALITÉ

Il n'y a peut-être pas lieu de s'étonner que ce qui est d'une nature supérieure soit moins fréquemment rencontré que ce qui est



d'une nature ordinaire et soit aussi plus mal compris. Les hauts faits de force physique sont connus du peuple ; il les comprend aisément ; pour les gens d'Occident,les athlètes victorieux sont des héros, parce que chacun est apte à saisir la supériorité de celui qui peut courir un peu plus vite, sauter un peu plus haut, marcher un peu plus longtemps que les camarades ; un triomphe constaté par les sens est celui qui peut être apprécié par le plus grand nombre de gens.

L'athlète intellectuel ne peut conquérir l'estime que d'une classe bien moins nombreuse, et plus ses facultés sont puissantes, plus petit est le nombre de ceux qui peuvent les estimer à leur valeur. Néanmoins, le monde trouve encore des applaudissements pour les hommes de grand talent ; ils sont de ceux qu'il honore le plus, car la race est arrivée à une étape où l'intelligence est hautement développée en quelques-uns et largement répandue pour ce qui concerne ses manifestations inférieures ; il s'ensuit qu'un grand nombre de gens sont capables d'estimer jusqu'à un certain point la splendeur intellectuelle.

Mais il n'en va plus de même, dès qu'il est question de la splendeur *spirituelle* ; bien petit est le nombre de ceux qui peuvent en comprendre la beauté ou même avoir la plus minime perception de sa splendeur. En beaucoup d'hommes, l'Esprit n'est pas actif, mais latent, et ceux-là seulement en qui il est éveillé sont aptes à le percevoir dans les autres.

Il y a des fruits visibles sur les plans inférieurs de la vie, fruits attrayants et que tout le monde admire ; mais il y en a aussi d'autres, sur ces mêmes plans, qui sont tout le contraire d'attrayants, qui sont même répulsifs pour les hommes et les femmes immergés dans le torrent des occupations mondaines et n'ayant d'attention que pour les intérêts et les ambitions dont les objets sont répandus autour d'eux. Ces gens-là sont choqués de la sérénité avec laquelle l'homme spirituel laisse passer les peines ou les plaisirs qui les font frissonner de crainte ou tressaillir de joie ; ils tiennent en suspicion la sincérité de son calme, la réalité de son indifférence. Son silence, son amour de la solitude, sa placidité, sa tranquille acceptation des choses comme elles se présentent, sa facilité à s'adapter aux circonstances, le peu d'estime qu'il paraît éprouver pour des avantages qui sont le but des efforts de tous, son égalité d'humeur devant le succès et devant l'échec, tous ces traits qui le caractérisent irritent vivement les hommes ordinaires qui condamnent comme sécheresse de cœur, absence de sentiment, apathie, des faits qu'ils ne peuvent expliquer qu'au moyen de ces idées.

Il y a encore un autre aspect de l'homme spirituel qui excite leur défiance, presque leur mépris ; alors qu'il paraît impassible devant les ambitions et les buts ordinaires de la vie, il se montre singulièrement sensible à des influences d'une autre espèce : au contact de la douleur humaine,sa sympathie s'éveille ; son cœur répond



à tous les cris de souffrance ; très froid à l'égard des peines ou des plaisirs qui le concernent personnellement, il prend vivement part à tout ce qui affecte les autres; il est comme une harpe dont les cordes vibrent à tous les souffles traversant l'air; cela le fait qualifier de sentimentaliste par tous ceux qui, peu sensibles pour les autres, sont très sensibles pour eux-mêmes. S'il est jamais assez imprudent pour laisser pénétrer un regard dans sa vie soigneusement close à l'observation du monde et qui ne s'ouvre que pour ceux ayant le même caractère que lui ; si l'on s'aperçoit qu'il vibre et frissonne sous des impulsions que les autres ne peuvent sentir, ni sur le plan physique ni sur le plan intellectuel, il devient alors un objet de mépris pour l'homme pratique, pour l'homme du monde qui trouve à peine des mots assez dédaigneux, assez insultants, pour qualifier le rêveur, l'extatique.

Les qualités de l'esprit qui apparaissent comme des vertus dans le monde extérieur sont les seules par lesquelles l'homme spirituel peut s'attirer la sympathie et l'approbation de la grande majorité des hommes et des femmes ; ces vertus ne sont pas de celles qui excitent un grand enthousiasme, mais plutôt de celles qui inspirent une affection dévouée.

Les luttes du monde par lesquelles on verse des torrents d'énergie sur le plan mental et sur le plan physique, et dont les héros recueillent des applaudissements enthousiastes, ne sont pas les champs où est dépensée l'énergie spirituelle ; les luttes du plan spirituel sont hors de portée de la vue des hommes ; c'est pourquoi le Sage spirituel leur montre plutôt ses côtés gracieux que sa vigueur, sa tranquille patience, plutôt que son aspect agressif.

Le type de ses vertus et de ses qualités, que j'ai signalées comme irritantes pour les mortels ordinaires, se trouve dans la description des caractères de la Sagesse spirituelle, faite par Sri Krishna, dans la Bhagava Gita, XIII :

7. L'humilité, la droiture, la douceur, la patience, la sincérité, la révérence pour l'Acharya (le Gourou, maître spirituel), la pureté, la fermeté, la domination sur soi-même ;

8. Le dégoût pour les objets des sens, l'absence d'égoïsme, l'examen constant de la nature illusoire de la naissance, de la mort, de la décrépitude, de la maladie, de la douleur ;

9. Le non attachement, la non identification de Soi avec ses enfants, sa femme, ses propriétés ; la constance et l'égalité d'humeur, au milieu des événements qu'on désire et de ceux qu'on voudrait éviter ;

10. La dévotion par l'union avec Soi, dont on se reconnaît comme n'étant pas séparé et avec rien autre, l'adoration dans un endroit spécial, ne pas trouver le plaisir dans la compagnie des hommes ;

11. La connaissance constante d'Adhyatma, la contemplation de l'Essence des choses ; cela vraiment est la Connaissance ; l'Ignorance est son opposé.



Aisément on admettra que le type humain ici esquissé ne serait pas le plus apte à prendre part à la vie politique, à entrer dans les luttes ayant pour objet d'obtenir d'immédiates réformes sociales. Sur ces champs d'activité, l'homme purement intellectuel, ne s'occupant que des problèmes de la pensée, ne serait pas non plus le meilleur agent qu'on pût trouver; c'est là le domaine des hommes pratiques, des hommes énergiques et habiles, qui travaillent pour atteindre des objets à leur portée, qui combattent pour parvenir à des buts auxquels on peut tout de suite arriver, qui cherchent des résultats immédiats. L'homme purement intellectuel cherche à poser les problèmes de demain, en dégageant les principes qui leur serviront de base. Son travail est aussi nécessaire à la société que celui de l'homme pratique; il ne faut pas le considérer comme un paresseux, comme un rêveur inutile, parce qu'il reste enfermé dans son cabinet, alors que d'autres sont à l'œuvre dans la rue.

De même et en un sens plus profond, l'homme spirituel ne doit pas être considéré comme un inutile, par la raison qu'il ne produit pas grand chose en fait de travail pratique ; il travaille sans arrêt, sans repos, sur le plan spirituel, courbant toutes ses énergies pour leur faire animer les ressorts de l'action ; souvent c'est lui qui tire les ficelles des marionnettes qui s'agitent sur la scène du monde et dont l'activité physique et mentale excite tant d'admiration dans la foule.

Un caractère frappant de l'homme spirituel est son amour pour la solitude et la méditation, mentionné dans les slokas de la Bhagavad. On lit, dans la Kathopanishad : L'Existant par lui-même perça les sens dans la direction du dehors ; c'est pourquoi l'homme regarde hors de lui et non en lui-même. Le Sage qui cherche l'immortalité regarde son être, en retournant sa vue. »

Et, réellement, l'homme du monde regarde toujours hors de lui, observant les faits, les notant, s'en souvenant ; il éprouve un vif intérêt pour tout ce qui l'entoure ; il est avide de voir, d'expérimenter, d'accumuler des faits; il est plein d'une énergie qui flue constamment au dehors ; il est continuellement actif, alerte, affairé, toujours en mouvement.

Mais l'homme spirituel tourne son attention au dedans : il la fixe sur le Réel et non sur le transitoire ; il aime la solitude parce qu'elle lui permet de regarder patiemment en lui-même, parce qu'il peut, dans le silence et l'affranchissement des interruptions extérieures, contempler le vrai Soi.

Que le Devoir l'appelle et il tournera librement son attention au dehors; mais, aussitôt délivré, il retourne à sa vraie vie, n'étant pas disposé à dépenser la force dont il a besoin pour son travail spirituel en une activité diffuse et sans objet. Car le pouvoir de l'homme est limité, et la nature de son progrès dépend de l'usage qu'il en fait; si on jette continuellement ce pouvoir dehors, si on l'effrite sur des matières sans valeur, il en reste d'autant moins à



employer pour faire évoluer la vie spirituelle ; les heures dépensées en futiles conversations, d'où l'on ne sort ni meilleur, ni plus instruit, auraient pu être employées en fructueuse méditation ; la force dépensée pour une douzaine de choses parfaitement inutiles aurait pu être dirigée dans un seul canal, où son effort concentré aurait pu emporter le voyageur très loin en avant sur la route qu'il doit suivre. Cette condensation d'énergie est indispensable au progrès spirituel, comme elle est nécessaire pour réussir sur tous les chemins de la vie, pour l'accomplissement de toute chose méritant d'être faite.

« L'âme ne peut pas être obtenue par un homme sans force ni par l'insouciance, » et ceux qui ne la cherchent que par boutades courent le risque de rester longtemps attachés à la roue des renaissances et des morts.

Si la science ordinaire demande à ses fidèles des années d'étude, avant qu'ils puissent en acquérir une connaissance convenable, est-ce que la science supérieure, la Science de l'Esprit, pourra être obtenue sans effort, sans aucun sacrifice ?

L'étudiant sérieux des choses intellectuelles refuse déjà de gaspiller son temps à des trivialités, à des amusements ; l'étudiant spirituel n'aurait-il pas autant de sérieux, ne consacrera-t-il pas à la poursuite de la Connaissance Sacrée tous les moments qu'il pourra s'approprier ?

On ne veut pas dire par là qu'un tel étudiant doive s'approprier le temps qu'il peut consacrer à rendre service aux autres, car le service est l'essence même de la vie spirituelle ; un homme pourrait tout aussi sagement essayer de respirer sans air que de mener la vie spirituelle sans manifester son amour pour les autres, par les services qu'il leur rend. Un tel service devrait être rendu pleinement, librement, joyeusement, sans mauvaise humeur ; mais un travail utile et soutenu de ce genre n'a rien à voir avec l'émiettement d'énergie dont j'ai parlé.

Ouvrir une écluse qui conduit l'eau fertilisante dans des canaux utiles, est une chose fort différente de l'action de percer des trous dans le barrage pour que l'eau s'écoule continuellement et sans profit du réservoir qui reste, par là, toujours à moitié vide.

La vie moderne est pleine de ces petits trous, de ces fuites, par lesquels le temps s'écoule, sans laisser aucun souvenir d'œuvre utile accomplie ; ils ne servent qu'à faire perdre de l'énergie capable de faire tourner les roues de la vie en vue d'un bon résultat.

On peut objecter qu'une vie d'effort soutenu, comme celle-là, ne pourrait être menée que par un petit nombre, et que la corde toujours tendue finirait par se briser. D'accord. C'est aussi pourquoi on rencontre si rarement un homme spirituel.

Personne n'est appelé à mener une telle vie, avant que la force qui est en lui ne l'y conduise et jusqu'à ce que le monde extérieur ait perdu tout charme et tout attrait pour lui. Car, aussi longtemps



que l'âme désire encore entrer en contact avec le monde extérieur, c'est que la soif de vie qui l'a conduite à l'incarnation n'est pas encore apaisée; sans blâme, elle peut s'abreuver des eaux de la terre et récolter les plaisirs qui lui sont offerts par les milliers de formes qui l'entourent. Aussi longtemps que le cœur éprouve des désirs pour les délices de l'existence physique et de l'existence intellectuelle, le moment n'est pas encore venu de briser les liens qui l'attachent à la terre. Le monde aura cessé d'être utile, quand tous les hommes chercheront la vie spirituelle; à présent, des millions d'hommes aiment la terre, la trouvent délicieuse; ils s'abreuvent et se repaissent des joies et des beautés prodiguées de toutes parts par les mains libérales de la nature. Pourquoi ne pas jouir innocemment de tous ces dons? pourquoi l'âme n'apprendrait-elle pas toutes les leçons que l'incarnation a pour but de lui fournir? Quand on est fatigué de toutes ces choses, c'est que la leçon est apprise; quand l'appétit s'arrête, c'est qu'on a mangé suffisamment.

Alors le temps est venu où il faut apprendre des leçons nouvelles; l'homme qui trouve encore des jouissances dans les plaisirs physiques et dans les plaisirs intellectuels ne devrait pas essayer de les imposer à l'homme qui cherche les choses spirituelles, ni traiter avec mépris ou colère sa silencieuse retraite hors du tourbillon de la vie extérieure, pas plus que l'homme spirituel ne doit chercher à attirer l'homme du monde dans sa sphère intérieure, ni essayer de l'introduire par force dans une atmosphère trop raréfiée pour ses poumons.

Les Hindous des vieux temps avaient sagement divisé la vie humaine: la jeunesse était consacrée à l'étude, l'âge d'homme à la famille, et c'était seulement après ces étapes franchies, sauf dans des cas exceptionnels, qu'on leur ouvrait le chemin de la forêt, de la vie solitaire et ascétique.

Entrer trop précipitamment dans le « cercle des ascètes » amène souvent une réaction, car la croissance forcée n'est jamais bien solide, le bouton qu'on ouvre de force ne devient jamais la fleur parfaite. La nature travaille doucement et sans violence; l'homme doit se déployer degré par degré, pour qu'il atteigne sa stature complète.

Mais que ceux qui sentent en eux les premières pulsations de la vie spirituelle cèdent à sa douce influence et ouvrent toutes les fenêtres de leur nature inférieure, pour que ces délicates vibrations puissent y pénétrer sans encombre, et graduellement mettre en harmonie avec elles-mêmes les vibrations plus fortes de la vie extérieure. Que ceux-là essayent d'avancer, en mettant à profit les heures tranquilles, alors que la Nature est silencieuse et qu'autour d'eux tout est calme; qu'ils retirent l'intelligence des sens, et que, la faisant devenir unie comme un lac des montagnes, ils écoutent paisiblement la voix du dedans, délicat murmure de mélodies qui ne résonnent point dans l'air grossier de la terre. D'abord, en eux, ce



sera le Silence, mais un silence contenant une force purifiante, et, après un temps, un murmure lointain d'une exquise harmonie qui, bientôt, fera résonner tout le diapason de l'esprit.

Mais de cette vie intérieure, rien ne peut être exprimé en paroles et aucune voix de la terre n'est requise pour l'enseigner. Une fois que l'oreille intérieure est ouverte, l'aspirant est devenu disciple ; sa recherche est terminée ; il se trouve en la présence lumineuse de Mahesvara ; il a rencontré son Seigneur.

ANNIE BESANT

COMMENT A ÉTÉ ÉCRITE LA DOCTRINE SECRÈTE

IV

FRAGMENT D'ARTICLE PUBLIÉ DANS LA *Revue de Russie*, A MOSCOU, par Madame de JÉLIKOWSKY, sœur de H. P. B.

En 1886, j'allais revoir ma sœur à Eberfeld, en Allemagne, où elle se trouvait chez les Gebhard, ses amis. Comme de coutume, elle était très entourée ; les uns venaient faire sa connaissance, les autres renouer amitié ; mais il me parut qu'on était plus attiré par sympathie pour sa personne que pour son enseignement.

Au début de notre séjour, Helena Petrowna était trop souffrante pour pouvoir travailler, mais, dès qu'elle se trouva mieux, notre temps se passa agréablement en conversations animées sur la terrasse et à lire les matériaux qu'elle assemblait pour écrire *Secret Doctrine*. Deux points caractéristiques me frappèrent dans ces lectures : d'une part, le coloris merveilleux des descriptions que faisait Hélène, et d'une autre son incapacité manifeste pour tout ce qui était à démontrer scientifiquement.

Sa conversation était toujours fascinante, mais, dès qu'il s'agissait de mathématiques, elle ne pouvait même pas lire les formules qu'elle avait écrites elle-même. Je m'en étonnais vraiment.

— Comment se fait-il donc qu'ayant fait ces calculs, vous ne puissiez pas les lire ?

— Croyez-vous, répondait-elle en riant, que je sache les mathématiques transcendantes ? Vos filles sont des *bas bleus*, et connaissent cela ; mais, de notre temps, vous le savez bien, nous avons tout juste appris nos quatre règles.



— Alors, comment avez-vous pu écrire toutes ces pages de science ?

— Ne faites pas la naïve. Vous savez bien qu'il y a beaucoup de choses dans mes écrits dont je ne m'étais même pas occupée avant. Je ne compose pas. Je ne fais que copier ce qui se trouve mis sous mes yeux. Vous ne le croyez pas, je le sais : c'est une nouvelle preuve que je suis un instrument et non un Maître.

— Cela n'empêche pas vos descriptions d'être splendides. On dirait, à vous lire, que vous avez personnellement vu ou visité tout ce dont vous parlez.

— Je ne sais pas si j'ai visité les personnes, mais pour sûr j'ai vu et je vois constamment tout ce que je décris.

Telles étaient les constantes déclarations de ma sœur.

DE JÉLIKOWSKY.

V

LETTRE DE MADAME VERA JOHNSTON, nièce de H. P. B.

« Chère comtesse Wachtmeister,

« En juin 1886, je passai un certain temps chez ma tante, à Eberfeld et à Ostende. Elle avait l'habitude de relire, l'après-midi, ce qu'elle avait écrit la nuit précédente de *Secrète Doctrine*. Comme je ne savais pas bien l'anglais, à cette époque, j'ai le regret de dire que je n'assistais que rarement à ces lectures et que je ne comprenais qu'à moitié les conversations qui s'en suivaient, de sorte que je n'ai pas grand chose à ajouter à votre intéressant récit.

« Presque tous les jours, en descendant de la chambre que j'occupais, avec ma mère, dans la maison de madame Gebhard, je trouvais ma tante attelée à son ouvrage. Autant que je me le rappelle, elle n'écrivait pas le matin, mais elle revoyait ses feuilles de la nuit. Un jour, je vis des traces manifestes de perplexité sur son visage. Ne voulant pas la troubler, je m'étais assise en silence, attendant qu'elle m'adressât la parole. Elle resta longtemps sans rien dire, ses yeux fixés sur la muraille et, selon sa coutume, une cigarette dans les doigts. A la fin elle m'interpella.

— Vera, pouvez-vous me dire ce que c'est qu'un *pi* ?

Assez étonnée d'une telle demande, je répondis que je croyais que *pie* s'entendait d'une sorte de mets ou plat anglais.

— Ne faites pas la sotte, reprit-elle avec impatience, ne voyez vous pas que c'est en votre qualité de femme instruite en mathématiques que je vous questionne. Voyez ceci.

Je regardai la page qui se trouvait devant elle, et je la vis couverte de figures et de chiffres. Je reconnus bientôt que la formule si connue : $\pi = 3.\ 14{,}592...$
était écrite inexactement, car il y avait

$$\pi = 31.\ 4{,}592...$$



C'est avec un véritable triomphe que je lui montrai l'erreur.

— Voilà donc, s'écria-t-elle. Cette erreur de virgule me troublait depuis ce matin. J'avais hier grande hâte de jeter sur le papier ce que j'avais *vu* ; et aujourd'hui, à la seule inspection du passage, j'eus l'idée vague, quoique intense, qu'il y avait quelque chose d'inexact. Je fis tout mon possible pour me rappeler où devait être placée la virgule ; mais en vain.

Ne connaissant que très peu la Théosophie, à cette époque, et non plus le mode particulier de travail de ma tante, je fus naturellement très surprise qu'elle n'eût pas pu retrouver elle-même une erreur aussi simple dans les calculs si complexes qu'elle avait écrits de sa main.

— Vous êtes naïve, reprit-elle, de croire que je sais et comprends tout ce que j'écris. Combien de fois dois-je donc vous redire, ainsi qu'à votre mère, que ce que j'écris m'est dicté, que je vois parfois devant moi des manuscrits, des nombres, des mots, dont je n'avais pas la moindre notion auparavant !

En lisant *Secret Doctrine*, quelques années plus tard, je reconnus la page où cet incident avait pris naissance. C'était à propos d'une question d'Astronomie Hindoue.

Plus tard, lorsque nous vînmes toutes les trois à Ostende, elle n'avait pas d'autres livres que quelques romans français achetés dans des gares, en voyage, et quelques numéros anciens de Revues Russes. De sorte qu'elle ne possédait absolument rien d'où elle pût tirer les nombreuses citations qui emplissent ses ouvrages.

» VERA JOHNSTON. »

Post-scriptum. — Je joins à la mienne une lettre que je viens de recevoir du Dr F. Hartmann, auteur de *Magie Blanche et Noire.*

« Chère Madame Johnston,

« A propos de notre conversation sur la manière dont S. D. a été écrite, je puis dire, qu'en avril 1885, comme j'accompagnais H. P. B. dans son voyage de Madras en Europe, sur le paquebot le *Tibre*, je constatai qu'elle recevait très souvent, en pleine mer, par quelque procédé occulte, de nombreuses pages manuscrites se rapportant à S. D., dont elle assemblait les matériaux, dès cette époque.

Miss Flynes se trouvait avec nous et en sait plus long que moi à ce sujet, parce que je ne prenais pas garde à la chose, la réception de correspondance occulte étant devenue occurrence journalière pour nous. »

F. HARTMANN.



VARIÉTÉS OCCULTES

LA FIN DU CYCLE

Qui a dit que 1897 marquait la fin d'un Cycle et une époque où quelque chose devait arriver? C'est H. P. Blavatsky. Il ne peut pas y avoir le moindre doute sur le fait qu'elle a dit cela et en a donné l'explication à plusieurs personnes. Il ne peut pas y avoir de doute non plus sur ce fait que, dès 1875, elle a proclamé qu'en 1897 une porte serait fermée. Quelle porte? s'ouvrant sur quoi? qu'est-ce que cela signifie? Est-ce la prédiction de la fin de la S. T. et de la clôture de ses livres?

Rien n'est plus clair que ce qu'a dit H. P. B., sur la foi des Maîtres, savoir, que, dans les vingt-cinq dernières années de chaque siècle, la Loge et ses agents font un effort en Occident, et qu'à la fin de la vingt-cinquième année,cet effort est arrêté, en ce qui concerne son influence publique et directe. Ceux qui croient en Elle croiront cela ; ceux qui pensent en connaître sur ce sujet davantage qu'Elle n'en connaissait Elle-même, imagineront des idées s'accordant mieux avec leur fantaisie particulière.

Elle expliquait, comme peuvent le faire tous ceux (et ils sont nombreux) qui ont reçu l'enseignement des mêmes Maîtres, que si l'effort public était continué au-delà de cette époque il aurait pour résultat une réaction qui ressemblerait beaucoup à une indigestion. Il faut accorder un certain temps au processus d'assimilation, sans quoi « l'ombre noire qui suit toutes choses nouvelles » écraserait sous son poids l'âme humaine.

Il faut, au grand public, à la masse, du temps et aussi des matériaux. Le temps, on le trouve toujours. Les matériaux ont é é fournis par les Maîtres, dans les livres écrits par H. P. B. et dans tout ce qui en est sorti.

Elle a dit, les Maîtres ont dit, et à nouveau j'affirme, devant tous ceux qui veulent bien croire à ma parole, que les Maîtres m'ont dit qu'ils l'ont aidée à écrire la *Doctrine Secrète*, afin que les hommes qui vivront, pendant les soixante-quinze et quelques années qui vont suivre, aient des matériaux pour travailler, parce que, dans ce laps de temps, le livre et les théories qu'il contient seront l'objet d'une étude assidue.

Il faut donc travailler sur ces matériaux, s'assimiler ce qu'ils contiennent pour le bien général.

La Société Théosophique continuera à subsister, mais ne sera plus sous la surveillance incessante des Maîtres ; il faut qu'elle



grandisse sur le fonds qu'elle possède actuellement, avec l'aide des quelques-uns qui sont *choisis*.

H. P. B. a clairement indiqué, dans la conclusion de la *Clef de la Théosophie*, que le plan est de maintenir la S. T., comme corps actif, libre, non sectaire, pendant le temps qui doit s'écouler avant la venue du nouveau Grand Messager, qui sera certainement Elle-même. Elle trouvera ainsi, en réapparaissant, un outil solide, grâce auquel Elle pourra travailler sur une plus grande échelle et sans rencontrer la terrible opposition à laquelle, cette fois-ci, Elle s'est heurtée. Et, durant cette époque d'attente, le Maître, « ce grand Initié dont la volonté seule soutient le mouvement, » gardera sa main puissante étendue derrière la Société Théosophique.

Jusqu'à 1897 la porte est ouverte à tous ceux qui ont le courage, la force et la vertu d'ESSAYER d'établir, avec la Loge, une communication qui ne sera point interrompue, à la fin de ce cycle. Mais, à l'heure sonnante, la porte se fermera, et il n'y aura point de pleurs ni de supplications capables de la faire ouvrir.

Ceux qui auront établi la communication, auront leur porte particulière qui restera ouverte, mais la grande porte pour le public sera fermée. Voilà l'exacte explication de ce qui a été dit par H. P. B. et par le Maître.

« Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » parce que tous les appelés ne veulent pas permettre leur élection. Ceux qui ne seront pas choisis sont ceux qui n'ont travaillé que pour eux-mêmes ; ceux qui ont cherché la Connaissance pour eux-mêmes, sans se soucier du reste des hommes ; ceux qui ont eu le temps, l'argent et les facultés qui leur permettaient d'aider efficacement au travail des Maîtres, lequel a pour but, comme il a été dit, dès le commencement, le bien de l'humanité et non les intérêts égoïstes des individus, et qui n'ont pas voulu faire cet emploi des avantages, des pouvoirs qu'ils avaient dans les mains. Et, chose triste à dire, parmi ceux qui ne seront pas choisis, il en est qui ont fait un long chemin du côté du Seuil, mais qui, avant de le franchir, se sont arrêtés trop longtemps pour chercher les fautes et les péchés de leurs compagnons de pèlerinage, et que cette recherche a ramenés de plus en plus en arrière ; pendant cette retraite, ils ont bâti des retranchements pour se protéger, qui sont aujourd'hui autant d'obstacles qu'ils ont à franchir pour se rapprocher du Seuil. Ils étaient appelés et presque élus ; les premiers traits des lettres de leur nom commençaient à apparaître sur les pages du livre de vie de ce siècle ; mais, à mesure qu'ils battaient en retraite, avec l'illusion d'avoir franchi la porte, ces traits s'effaçaient, et d'autres noms ont apparu en place des leurs. Ces autres noms sont ceux de gens humbles, répandus çà et là dans le monde, que les fiers aristocrates de l'Occultisme regardaient comme des personnes indignes d'attirer leur attention.

Dans un article, M. Sinnett a dit que « la Connaissance sera large-



ment répandue parmi les *classes cultivées.* » Je souligne ces deux mots qui expriment une erreur formidable. Les classes cultivées sont, dans leur ensemble, sans la moindre valeur pour les Maîtres constructeurs de la Loge. Elles ne sont utiles qu'à la place qu'elles occupent, où elles représentent « l'ordre établi » et l'apogée de l'égoïsme. Au lieu de *classes cultivées*, c'est les *masses* qu'il faut dire, et, ce faisant, on sera beaucoup plus près de la vérité. Ce ne sont pas les classes cultivées, mais les masses ignorantes qui ont conservé, pour les choses occultes et pour les choses psychiques, la croyance qu'on essaye à l'heure qu'il est de faire flamber haut une fois encore. Si le petit charbon vivace avait été confié aux classes cultivées, il y a longtemps qu'il serait éteint. Nous pouvons attirer à nous les gens cultivés, mais ils ne prendront à nos doctrines qu'un intérêt fade et languissant.

Nous marchons déjà dans le crépuscule d'une ère nouvelle. C'est l'ère de l'Occultisme Occidental, durant laquelle on exposera en détail des théories qui, jusqu'ici, n'ont été énoncées que d'une façon générale. Nous devons accomplir la tâche que Bouddha a prescrite à ses disciples : prêcher, promulguer, exposer, démontrer et rendre claires dans toutes leurs particularités les grandes choses que nous avons étudiées. C'est là le travail que nous avons à faire ; nous n'avons nullement à nous occuper de faire connaître au monde des choses surprenantes sur la Clairvoyance et d'autres sujets du plan astral, ni d'éblouir les savants par des découvertes impossibles pour eux et faciles pour l'Occultiste. Le plan du Maître n'est pas changé. Il y a longtemps qu'il l'a fait connaître.

Ce plan consiste à rendre le monde meilleur, a pour but de préparer un sol dans lequel pourront croître naturellement les Pouvoirs de l'âme, dont l'apparition serait dangereuse, s'ils se mettaient à pousser dans notre sol saturé d'égoïsme.

Ce n'est pas la Loge Noire qui essaye de retarder le développement des pouvoirs psychiques ; c'est la Loge Blanche. Les Noirs voudraient bien voir les pouvoirs psychiques en pleine floraison, à l'heure actuelle, parce qu'au milieu de notre méchanceté, de notre petitesse, de notre hypocrisie, de notre avidité pour l'argent, ces Pouvoirs feraient sombrer notre race.

Cette idée peut paraître étrange, mais je puis dire à ceux qui ont confiance en ma parole que c'est là l'enseignement du Maître.

WILLIAM Q. JUDGE

LA PSYCHOMÉTRIE

Ce fragment de la Grande Science fut découvert en Amérique, en 1841, par un observateur distingué, — le Dr Buchanam, de Louisville, Kentucky. Il y fut conduit au cours d'une conversation avec l'évêque Polk, de l'Église anglicane. Ce dernier disait à Buchanam



que sa sensibilité était si délicate que, même en pleine obscurité, si sa main venait à toucher un objet de cuivre, il en ressentait aussitôt le goût désagréable. Le professeur Buchanam pensa qu'il devait exister d'autres organisations de cette nature et commença une série de recherches, publiées d'abord par fragments, dans le *Journal of Man*, et réunies ensuite en un ouvrage appelé *Psychométrie*.

Ses premières expériences eurent lieu avec des étudiants en médecine sensitifs. Ils pouvaient deviner la nature d'un métal appliqué sur la peau, sans le secours des yeux, faire le diagnostic d'une maladie par le seul contact du patient, connaître le caractère d'une personne, en lui prenant la main, lire des lettres fermées et décrire ceux qui les avaient écrites, ressentir à distance les effets des médicaments, etc....

Sa sœur se trouva être un sujet remarquable, et c'est avec elle qu'il pût obtenir, avec un fragment *fossile*, la description de la flore et de la faune gigantesques de la période carbonifère. Un morceau de *météorite*, tombé à Painesvilles (Ohio), lui permit de provoquer un voyage dans l'espace. Le sujet, — la mère de sa femme, — bien que ne croyant pas à la psychométrie, se révéla, dès les premières séances, comme un excellent sensitif : « Il me semble que je voyage au loin, dit-elle, bien au loin, droit devant moi, à travers le vide. Je vois des choses qui me paraissent des étoiles ; je vois aussi du brouillard ; il me semble que je monte ; avec les autres spécimens, je descendais. »

Il répéta l'expérience avec sa femme, qui donna à peu près la même description.

Il soumit alors à la vision psychométrique un fragment de *brique* de l'ancienne Rome, de l'*antimoine* de Bornéo, de l'*argent* de Mexico, de la *basalte* de la caverne de Fringal. Chaque lieu fut décrit correctement et minutieusement.

Un *caillou*, rapporté du mont des Oliviers, provoqua une description de Jérusalem ; un morceau de la *Grande Pyramide* permit à un jeune homme de Melbourne de la décrire et de la nommer.

Un morceau de *bois* fit voir un acte de suicide qui fut ultérieurement confirmé ; de merveilleuses révélations furent obtenues au moyen de *pierres* prises à Pompéi, dans la caverne de Kent et dans d'autres lieux remarquables.

Un géologue américain, le professeur Deuton, poursuivit ces études avec sa femme, et publia, en 1863, un ouvrage plein de curieuses informations psychométriques : *The Soul of things* (L'Ame des Choses). Il assure qu'une femme sur dix et un homme sur vingt, possèdent à l'état latent la faculté psychométrique.

Il décrivit, au moyen d'un *fossile* de l'âge de pierre, l'homme simiesque qui caractérise cette époque, velu sur tout le corps, avec un front très bas, des arcades sourcilières très fortes, une face large et aplatie, une mâchoire massive et prognathe et de longs bras permettant la marche sur les quatre membres.



Un *fragment osseux* d'un animal antédiluvien permit à sa femme d'évoquer l'image de cet animal, sa structure physique, son habitat et le tableau de ses mœurs et de ses habitudes.

Un *morceau de pierre*, tiré de la maison de Cicéron, à Tusculum, lui montra la demeure du grand orateur, son entourage et même son prédécesseur dans cette maison, le dictateur Sylla.

La vision psychométrique s'obtient par la concentration de la pensée sur l'objet révélateur préalablement appliqué sur le front ; pour éviter la suggestion, cet objet est enveloppé dans du linge, de sorte que le sujet en ignore absolument la nature.

La psychométrie prouve la vérité profonde de l'axiome : *Rien ne se perd, rien ne se crée.* Il doit exister, dit Hitchcock, une grande toile cosmique, où s'impriment les images de tout ce qui est, et où des sens plus pénétrants que les nôtres peuvent les apercevoir. Fiske, Jevons, Babbage, prétendent que toute molécule matérielle doit être un registre de tout ce qui est arrivé autour d'elle. Les Occultistes de l'École Théosophique nient que l'ambiance puisse se photographier sur les molécules d'un objet ; ils disent qu'il est une substance fluidique, éminemment sensible, diffusée autour de la planète et pénétrant tout ce qui se trouve sur elle. Cette Substance joue le rôle de plaque sensible et de chambre obscure, par rapport au monde matériel, et retient en elle les images de tout ce qui a été. Le voyant peut les apercevoir formant des foules pressées sur les vagues tumultueuses du fluide astral ; mais, pour en avoir une vision nette, il faut qu'il calme l'océan subtil et qu'il se mette en rapport avec le groupe spécial d'empreintes qu'il veut évoquer.

L'océan de Substance Astrale a été symbolisé, dans l'antiquité, par le mythe de *Protée*, le grand prophète, à qui rien n'est inconnu, mais qui reste insaisissable dans ses formes changeantes (les vagues du fluide astral), tant qu'on ne l'a pas lié et qu'il n'a pas repris sa forme première. Pour enchaîner Protée, pour faire le calme sur ses ondes mouvementées, il faut jeter sur lui l'huile occulte, produit de la Volonté et de la concentration mentale.

Quand le calme est fait, il faut attirer le groupe d'images qu'on veut consulter : dans la psychométrie, le sujet, passif et ignorant les recherches à faire, est guidé par l'objet, car ce dernier est directement lié à la Substance Astrale, qui s'est chargée jadis des empreintes de son ambiance. Le sujet, en appliquant sur son front ce fragment à analyser, met son Soi Intérieur, — ses sens internes, — en rapport avec l'âme intime de l'objet qu'il tient entre ses mains : « il se met ainsi en contact avec le courant de lumière astrale lié à ce spécimen et contenant la peinture de tous les événements associés à son histoire. Ces derniers, dit Denton, passent devant la vision avec la rapidité de la lumière, une scène succédant à une autre et toutes s'entassant les unes sur les autres, avec une telle promptitude que ce n'est que par l'exercice d'une forte volonté qu'on peut



retenir chacune de ces scènes assez longtemps dans le champ de la vision, pour pouvoir la décrire. » (*Isis unveiled.* II, p. 186).

Pour résumer la question, nous dirons que tout se conserve dans ce merveilleux medium astral, mais que, pour être capable de lire sur ces feuilles tourbillonnantes, il faut avoir développé la Vision interne et avoir acquis la puissance de Concentration mentale.

Il n'y a pas de miracles, il n'y a que des lois inconnues à notre ignorance.

P. Duvar.

STRADA

Ce mot qui, en italien, signifie *la Voie*, est le titre d'un ouvrage de M. Jean Paul Clarens (1), et ce titre est le nom d'un philosophe français contemporain, presque inconnu, dont M. Clarens se propose d'étendre la renommée par l'esquisse de son œuvre.

Le livre de M. Clarens est écrit avec talent, avec enthousiasme; son style chaleureux exprime l'admiration sans bornes du disciple pour le maître qui lui a fourni l'occasion de s'enivrer du vin capiteux de la pensée. Pour preuve, il suffit de citer les dernières lignes du volume :

» Entrez donc, noble génie, dans ces régions d'Immortalité splendide où la Lumière que vous nous avez montrée brille éternellement, car, dès aujourd'hui, nous vous saluons comme le plus grand esprit et le plus grand cœur de l'Humanité. »

L'admiration prouve toujours un cœur chaud, capable de reconnaissance pour ceux qui assument les rudes tâches devant être accomplies par les hommes, et qui, par là, facilitent la marche en avant de leurs compagnons d'existence. De nos jours, les cœurs chauds sont un peu clairsemés dans l'humanité, qui ne s'en porte pas mieux, et il est rare que ceux qui sont capables d'admirer puissent faire vibrer leur milieu comme ils vibrent eux-mêmes, M. Clarens a déjà dû s'en apercevoir expérimentalement.

Comme l'ardeur de l'été, la trop grande chaleur de cœur peut faire trembler l'atmosphère dans laquelle s'exerce notre vue et déformer, pour notre perception, la silhouette des objets examinés. Sans blâmer l'admiration de M. Clarens, examinons froidement ce que paraît être Strada, d'après ce que son disciple nous en dit.

D'abord, c'est un philosophe qui a trouvé le *criterium de la certi-*

(1) *Strada*, par Jean Paul Clarens, in-8. Paris, Ollendorff. 3, 50.



tude, et ce criterium est le *fait*. Il y a des faits dans l'univers, pas autre chose, des faits physiques, des faits mentaux et des faits rationnels, ou des choses, des idées, des lois. Les lois produisent les idées, celles-ci les faits.

D'où viennent les lois ? De l'Absolu. Elles sont son idéation fragmentée mathématiquement.

» Le fait est criterium absolu.

» Qu'est-ce que le fait en son essence ? — Un rapport.

» Les lois ne sont que des rapports d'ordre supérieur ; elles sont donc des faits.

» L'Etre se manifeste dans le fait. Qu'est-ce que l'être ? C'est l'affirmation réalisée.

» Les faits sont le critère absolu de la certitude, parce qu'ils s'imposent à nous par leur indestructibilité.

« Dans la certitude, l'esprit est l'esclave des faits et des lois.

« La méthode est la science des lois de la certitude. »

C'est cette méthode que nous apporte Strada, dans son *Ultimum Organum*.

Elle est la *Méthode Impersonnelle*.

Pour exprimer une opinion sur cette méthode, il faudrait connaître l'ouvrage qui l'expose. Le livre de M. Clarens a justement pour but de nous engager à lire les œuvres du grand philosophe dont il nous parle.

Quoiqu'il en soit de la valeur de sa méthode, Strada, pour nous autres théosophes, a cela de remarquable qu'il a *repensé* la philosophie *visishtadwaïta*. Il voit dans le Tout, 1° l'Absolu, 2° l'Esprit, manifesté pour nous dans l'humanité, et 3° le Monde ou Dieu, le Moi, la Nature, dont il paraît faire des entités distinctes.Dieu, l'Absolu, est à jamais immuable, l'Esprit ne pénètre pas en lui ; c'est exactement la doctrine des Visishtadwaïtins ; quant au Monde, c'est la collection des faits manifestés. Strada paraît considérer l'Esprit et le Monde, le Moi et la Nature, comme une seule entité qu'il nomme l'Univers et qui se trouve posée en face de l'Absolu. Celui-ci exclut les contraires de sa nature, est par conséquent le Préantinomique, tandis que l'Univers est la portion de l'Etre où les contraires, les antinomies, sont en jeu.

D'après ce que nous en montre le livre de M. Clarens, il est à croire que l'étude des œuvres philosophiques de Strada ne peut être que profitable à l'entendement européen et le préparera à la compréhension des doctrines philosophiques de l'Inde, antérieures au Visishtadwaïtisme.

Strada conduit à ces philosophies, mais ne paraît pas y être encore arrivé, par insuffisance d'analyse, si nous devons nous en rapporter à ce que dit son disciple, M. Clarens, dans le passage suivant :

» Pour Strada, pour la Philosophie de l'Impersonnalisme Méthodique, le Préantinomique Dieu ne peut avoir nulle promiscuité d'aucun genre avec l'antinomique univers.



» Il fallait donc trouver un mode de génération qui laissât les deux êtres *isolés, tout en participant de la même Force.* C'est en quoi consiste le Théisme Expérimental et Scientifique de la Philosophie Stradienne.

» Un exemple rendra cette conception plus saisissante.

» Supposons un moulin mû par l'hydraulique. Que doit-il résulter de la combinaison d'instruments également mûs, quoique indirectement, par l'eau de la rivière ? Il doit résulter le travail moulin et le produit farine.

» Supposons maintenant que l'eau soit changée en vin ou en tout autre liquide.

» Le moulin ne tournera-t-il plus, et la farine cessera-t-elle d'être produite par son mécanisme ? Non, certainement ; les choses resteront en l'état,et le travail du moulin n'en sera aucunement troublé. Donc l'eau reste *elle*, tout en donnant, par *son acte seul*, non par son *essence* ou sa *substance*, le produit farine par l'instrument moulin. Ainsi, analogiquement, l'Univers n'est que la résultante de l'acte divin et nullement d'une émanation, d'une communication d'essence de Dieu.

» Là est le point.

» Il n'y a pas Création, en ce sens que Dieu ne pétrit rien ; il n'y a pas émanation, en ce sens que Dieu ne livre rien de son essence. »

Ce raisonnement est fait au moyen d'une découpure arbitraire dans le phénomène pris comme exemple.

L'eau communique à la roue ou à la turbine motrice quelque chose d'elle qu'ensuite elle ne possède plus : sa force de chute ou pesanteur. Après avoir passé sur les palettes de la roue, l'eau a quelque chose de moins qu'auparavant ; la preuve en est qu'elle n'a plus la capacité de produire le mouvement de la roue. Si le vin, la bière, l'alcool, peuvent produire le même effet que l'eau, c'est qu'ils ont en leur constitution quelque chose d'identique : la pesanteur, dont la perte ou la diminution est un changement de leur constitution.

Tout phénomène, faisant partie du monde, contient virtuellement en lui l'explication du monde ; mais, pour trouver cette explication, il ne faut pas prendre arbitrairement une tranche quelconque du phénomène, il faut l'examiner tout entier.

Pour que l'eau (Absolu), actionnant le moulin (Esprit), donne de la farine, il faut du grain (Matière). Or, le grain pousse avec l'eau (Absolu) dans des conditions différentes de celles où elle forme une rivière, mais qui ne l'empêchent pas d'être de l'eau ; le mouvement n'est pas rien, mais quelque chose contenu dans le donneur de mouvement (eau, Absolu), qui passe dans le récepteur de ce mouvement (mécanisme, Esprit). Si, en celui-ci, après l'impulsion, il n'y avait rien de plus qu'auparavant, il resterait tel qu'auparavant, et conséquemment immobile. Strada tombe dans l'erreur que rien peut faire quelque chose. S'il trouve que le panthéisme est



absurde, sa doctrine ne l'est pas moins. D'où sortent l'Esprit et la Matière, ou les faits constituant l'Univers, si rien n'émane de Dieu ? Il faut alors trois essences coéternelles.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Strada, comme tous les philosophes passés, présents et futurs, échoue dans sa tentative d'expliquer l'origine de l'Univers et ses relations avec l'Absolu. C'est là un problème dont la solution ne peut pas apparaître dans un cerveau humain, pareil à celui que nous possédons. Tout ce qu'on en a dit et tout ce qu'on en dira, aussi longtemps que l'humanité sera ce qu'elle est actuellement, ne pourra jamais être autre chose que du verbiage vide, quel que soit le génie de celui qui parle. Il faut savoir ignorer ; l'étourdissement au moyen de paroles creuses ne produit pas la Connaissance.

La croyance que la Philosophie Stradienne est capable de faire entrer tout le Vrai dans le cerveau humain est une illusion.

Cela n'empêche pas ses autres conceptions d'avoir de la valeur et de pouvoir être profitables à ceux qui les étudieront.

Le sort de la philosophie de Strada, dont les principes ont été publiés, il y a trente ans, démontre lumineusement pour nous, théosophes, l'importance du rôle de H. P. Blavatsky. Pour secouer la torpeur intellectuelle du monde occidental, il fallait entrer en sa conscience par sa chair, il fallait secouer ses nerfs par des phénomènes tangibles, frappants, choquants, étourdissants, seuls capables de faire apparaître quelques rides sur cette viscosité argileuse qu'était notre mentalité européenne, en laquelle toute haute conception philosophique tombait pour disparaître enlisée.

Si H. P. Blavatsky se fût simplement présentée à nous avec des livres métaphysiques dans les mains, personne n'aurait fait attention à leur contenu ; ils auraient eu le sort des ouvrages de Strada, et il y a de grandes probabilités pour nous faire croire que si les données théosophiques n'avaient pas ranimé l'intellection occidentale, Strada continuerait à être ignoré.

On n'ouvre pas toujours aux Maîtres, quand ils frappent à la porte de l'intelligence ordinaire. Voyez le sort de Fabre d'Olivet, inconnu pendant trois quarts de siècle, bien qu'il ait apporté à l'Europe cette étrange révélation que les Ecritures des différents peuples contiennent, dans leurs lettres, un sens idéographique, en outre de leur rôle alphabétique dans la formation des mots du langage vulgaire, et qu'il nous ait par là donné la capacité de connaître l'Ame de ces Ecritures, sous l'Ecorce des récits apparents.

L'Europe était tellement sourde que, pour s'en faire entendre, les Maîtres ont dû ramasser un lourd pavé pour le lancer dans la porte à coups redoublés; enfin, l'attention des habitants a été attirée.

Strada n'est pas seulement un profond métaphysicien, c'est encore un grand poète. Il a fait l'*Epopée Humaine*, qui doit contenir quatre cent mille vers. Il y en a déjà cent mille de publiés, dont M. Clarens nous donne de beaux échantillons dans son livre.



Strada qualifie lui-même sa poésie de fruste, de cyclopéenne. Elle l'est. Donc, il se connait, il se rend compte du caractère de son œuvre ; étant données la force d'idéation et la puissance poétique dont il est doué, on doit conclure que son œuvre est ce qu'il veut qu'elle soit.

Les extraits de la *Genèse Universelle,* cités par M. Jean Paul Clarens, font éprouver une impression qui ne doit pas être éloignée de celle que ressent le visiteur des grands temples souterrains de l'Inde, comme ceux d'Eléphanta, ces temples creusés au flanc des collines, dont on ne devine rien du dehors, sous la croûte de roches et de terre qui leur sert de murailles et de toit.

A eux seuls, ces temples sont un éloquent symbolisme de l'Univers. Les roches et la terre extérieure sont le monde sensible, tandis que l'intérieur du temple, par le fouillis de ses sculptures, par ses formes géométriques et par les statues des Dieux, représente l'idéation, façonneuse des choses sensibles, les lois, directrices de l'idéation, et les principes, créateurs des lois.

La forme poétique de Strada est celle d'Hugo dans la *Légende des Siècles* et dans ses dernières œuvres ; seulement, le souffle y est plus prolongé et l'idéation encore plus abondante, parce que le cerveau de Strada est une machine à formuler les idées, un appareil à verber, comme on n'en a guère vu sur terre.

M. Jean Paul Clarens affirme que Strada n'est pas un imitateur d'Hugo. On n'a pas de peine à le croire. Il y a cependant une parenté indéniable entre l'œuvre des deux poètes ; c'est la même langue, la même abondance et surabondance d'images, fluentes comme du métal en fusion. On pourrait dire que les deux œuvres sont deux assises du même monument, ou deux monuments du même genre, quoique de proportions différentes.

Comme verbeur d'idées en vers, Strada est bien le contemporain d'Hugo et de Lamartine ; il réalise le poème que les deux autres avaient rêvé de faire. Il est inspiré comme eux, et il paraît l'être par *le même centre de pensée*. Mais il en a reçu un souffle plus fort et plus prolongé, parce qu'il a vécu en anachorète, sans se laisser attirer comme les deux autres par les séductions de la célébrité et de la gloire et encore moins par les vaines agitations de la politique ; parce qu'il a senti, bien autrement qu'eux, la puissance de la pensée, parce qu'il en a connu la hauteur et qu'il savait que les acclamations de la foule d'en bas, qui font la renommée, ne pouvaient point monter jusqu'au sommet de sa tour d'ivoire.

GUYMIOT



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

L'ALLIANCE SPIRITUALISTE UNIVERSELLE ET LES THÉOSOPHISTES

MM. Alber Jhouney, de l'*Etoile*, et Ernest Bosc, de la *Curiosité*, deux grandes intelligences et deux grands cœurs, esprits élevés, dans le vrai sens du mot, projettent de fonder une *Alliance Spiritualiste Universelle* que nous ne saurions mieux définir qu'en reproduisant tout d'abord les termes mêmes de leur *Programme.*

« *A.* — L'Alliance Spiritualiste Universelle a pour mission :

1° de créer l'harmonie intellectuelle entre les diverses doctrines, collectives ou personnelles, de ses adhérents, en dégageant les *convictions communes*, et, avant tout, le sentiment de charité, de dévouement et de fraternité humaine, dans la paix internationale.

« *B.* — Les correspondants sont :

1° des *adhérents isolés* personnels,

2° des représentants de doctrines et d'associations.

« Les *adhérents isolés* adressent leurs adhésions à celui des organes (Journaux ou Revues), propagateur de l'*Alliance*, qui répond le mieux à leurs tendances personnelles.

« Les représentants de Doctrines et d'Associations sont nommés *Correspondants*, chacun par les membres de sa propre Association et les partisans de sa Doctrine.

« *C.* — On admet des correspondants de l'un et de l'autre Sexe, de toute Nationalité et de toute race.

« *D.* — Il n'y a ni Président, ni Comité Central.

« Chaque Association adhérente est libre d'organiser chez elle un groupe hiérarchique, ayant pour but de propager l'*Alliance.*

« Les *adhérents isolés* sont également libres de s'assembler en groupes hiérarchiques ; mais l'institution elle-même de l'*Alliance spiritualiste Universelle* n'a rien à voir dans ces divers groupes. Elle est composée de *Correspondants* égaux, indépendants, et chacun d'eux est un centre.

« *E.* — Il n'y a pas de cotisations à payer, mais des dons volontaires peuvent être recueillis. — Les dons des *Associations adhérentes* sont recueillis et administrés par chacune d'elles ; les dons des *Adhérents isolés* par eux-mêmes, à leur gré.

« S'ils le désirent, ils peuvent les verser aux Journaux et Revues propagateurs, en leur indiquant l'emploi à faire des sommes. — Chaque adhérent choisit le Journal ou la Revue qui lui convient. »

Nos honorés frères, Alber Jhouney et Ernest Bosc, soumettent



leur projet à la libre appréciation du public, en général, des spiritualistes des diverses Ecoles, en particulier. Nous allons donner à ce sujet la simple opinion d'un Théosophiste.

Nous pourrions dire que le groupement moral, que la sorte d'Alliance intellectuelle, esquissés plus haut, sont déjà réalisés, sur une base au moins aussi large, par la *Société Théosophique* actuelle, dont le premier des Buts poursuivis est, comme on le sait, de « *former le noyau d'une fraternité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance,* » en ne demandant que d'adhérer au principe de la dite Fraternité humaine.

C'est de la sorte que la Société d'Etudes Théosophiques peut admettre, dans son sein, non seulement des spiritualistes d'Ecoles différentes, mais même des matérialistes (1), avides de lumière, parce que, si, par ses deux autres objectifs qui sont d'*étudier* :

2. *Les religions et les philosophies, spécialement celles de l'antiquité et de l'Orient.*

3. *Les lois inexpliquées de la nature.*

elle tend à propager la *Connaissance*, et, par suite, à écarter du Matérialisme qu'elle tient pour une *donnée* imparfaite, néanmoins, elle n'a pas la prétention de désigner l'une quelconque des Ecoles philosophiques, pas même celle dont H. P. B. a été le premier porte parole, pour le représentant *exclusif* de la vérité.

Nous pensons, en effet, que *la Vérité est une*, mais que *ses aspects sont multiples*, et que chacun la relève ou la voit du côté qui attient ou répond le mieux à ses éléments personnels.

La vérité intégrale n'est du reste pas de notre époque, c'est-à-dire adéquate au degré actuel de notre avancement.

C'est dans ces conditions d'entendement que la Société Théosophique prétend pouvoir amener l'harmonie intellectuelle entre les diverses doctrines, en faisant ressortir le fonds commun à elles toutes, voire aux religions les plus établies et, en apparence, les plus dissemblables.

Mais, par cette largeur de vues même, et aussi par la « *réelle sympathie de cœur* » que le Directeur du *Lotus Bleu* a si bien rendue synonyme de la « *réelle souffrance de cœur* » dont parlait M. Alber Jhouney, la *Société Théosophique*, — QUE NOUS PRENONS SOIN, ICI, DE NE PAS CONFONDRE AVEC LA THÉOSOPHIE, SANS ÉPITHÈTE, — est naturellement disposée à s'associer à toute tentative noble et généreuse, alors même qu'elle semblerait n'être qu'une répétition de son propre proccesus.

Il y a, du reste, une autre et grande raison à cela.

C'est que les Buts immédiats de la *Société Théosophique* sont bien ceux qui sont inscrits au fronton de ses œuvres et que nous avons reproduits plus haut ; mais que son But principal et ultime, parce que c'est celui dévolu à l'humanité entière, est d'amener à

(1) Le Matérialiste peut être un Théosophiste, mais non un *Théosophe*.



l'Union absolue, *Yoga*, par l'union d'abord de l'homme inférieur actuel avec son *Moi Supérieur*, de ce dernier, ensuite, dans l'*Atma*, rayon de Divinité, et *ainsi* dans la *Vie Une*, notre principe et notre fin !

Or, toute action qui tend à unir pour le Bien est éminemment bonne, comme étant dans l'Ordre, — comme toute action qui sépare est absolument mauvaise...

Toute action qui unit est dans l'ordre, disons-nous, et c'est pourquoi nous pouvons, Théosophistes, sympathiser entièrement avec l'*Alliance spiritualiste* projetée, dont, sous réserve de perfectionnements éventuels dans son expression définitive, les bases paraissent être assez larges pour que, demeurant chacun dans sa manière, l'on ait la faculté de s'aider toujours, sans se contrarier jamais.

D. A. C.

FRANCE

Le *Secrétaire général de la Section Européenne*, notre frère et ami, G. R. S. Mead, de passage à Paris, ayant manifesté le désir de serrer la main aux membres de la *Loge Ananta*, une réunion toute intime a eu lieu, chez le Président, le Dimanche, 21 mars.

Bien que prévenus seulement la veille et malgré l'inclémence de la saison, les membres présents à Paris, et non empêchés par des raisons majeures, se sont empressés d'accourir, heureux de cette occasion de faire connaissance avec notre Secrétaire général et de causer sur divers sujets théosophiques.

Quelques-uns des points les plus ardus et les plus élevés de la Théosophie ont été abordés et traités, pendant cette conversation intime qui a duré deux heures, notamment la question relative au processus du retour sur la terre, au sortir du Dévachan, sur lequel, jusqu'à présent, il a été gardé le silence.

M. Mead nous a, de plus, annoncé, que Madame Annie Besant arriverait en Europe vers la fin du mois d'avril.

∴

Nous coupons, dans un excellent article de *la Curiosité*, sous la signature de M. Ernest Bosc, son rédacteur en chef, les lignes suivantes :

« *Théosophie et Socialisme*, tel est le titre d'un magnifique article « de notre confrère Guymiot, dans Le Lotus Bleu. Nous avons eu un « moment l'intention de reproduire cet article, mais nous n'avons pas « donné suite à notre idée, d'abord faute d'espace, ensuite parce qu'un « grand nombre de nos lecteurs l'étant également de la savante *Revue*, « c'eût été un double emploi d'autant plus fâcheux, que, dans notre « esprit, *La Curiosité* est destinée à devenir en quelque sorte un supplé- « ment du *Lotus*, supplément d'autant plus utile que, par la modestie de



« ses travaux, elle est accessible à un grand nombre de lecteurs; aussi « *La Curiosité* permettra-t-elle à beaucoup de lecteurs de pouvoir « aborder, un jour, avec fruit, la lecture de la savante *Revue*.

« Revenant à l'article de Guymiot, nous dirons qu'il possède une am- « pleur d'idées rare, qu'il est d'une logique serrée et inéluctable et d'un « style vigoureux et remarquable. Il serait à désirer qu'un pareil travail « fût répandu parmi la foule, comme un véritable manifeste pouvant « amener le plus grand bien dans notre humanité. »

Nous remercions vivement M. Ernest Bosc de sa sympathie, qui nous est doublement précieuse, étant celle d'un homme de haute valeur, d'un occultiste, dont l'érudition et le talent se sont affirmés dans un grand nombre d'ouvrages, non pas seulement relatifs à nos études spéciales, mais encore traitant des sujets les plus divers, historiques, artistiques, etc.

Ces qualités de forte érudition, cette large compréhension qui lui permet d'aborder et de traiter les sujets les plus divers, la noble passion qu'il apporte à propager les idées et les recherches de la *Science Occulte*, sous un aspect un peu différent du nôtre, à quelques égards, mais toujours intéressant, tout cela donne encore plus de valeur au concours fraternel qu'il veut bien nous apporter.

Comme le dit fort bien notre confrère, les deux *Revues* peuvent marcher côte à côte, la main dans la main, justement parce qu'elles ne sont pas absolument identiques et que leurs travaux, tout en ayant des points communs et un objectif analogue, procèdent par des voies parallèles et ont leur allure indépendante.

A. A.

Petites Nouvelles.

INDE

L'ARYA BALA BODHINI

(Association des jeunes gens indous.)

Cette nouvelle association de source théosophique a pour but de réunir des sociétés locales déjà établies et d'en fonder de nouvelles, afin de relever l'état moral de la population de l'Inde et d'empêcher les générations qui viennent de descendre au degré d'abaissement moral et intellectuel atteint par cette race, depuis de nombreuses générations.

Lorsqu'en Théosophie nous vantons l'Inde, il faut bien entendre qu'il ne s'agit pas des habitants de ce pays, nos contemporains, mais de leurs ancêtres, qui furent des géants en mentalité et en moralité.

Un des buts de la *Société Théosophique*, qui n'est pas le moins important, est précisément de faire sortir l'Inde de la torpeur dans laquelle, depuis de longs siècles, elle gît comme envoûtée, et de la sau-



ver de la mort, en empêchant l'inoculation du poison matérialiste d'Europe à son sang capable encore de générer des pensées plus hautes que celles auxquelles peut servir à donner naissance la boue animalisée qui coule dans les veines des Européens.

Un des buts de la S. T. est d'arrêter l'empoisonnement de la mentalité indoue, en attaquant le matérialisme d'Europe, sur le terrain dont il s'est emparé : le savoir scientifique, et en faisant renaître chez les indous le respect pour leurs Ecritures et le goût des études sanscrites qui rendront à nouveau leurs cerveaux capables de fertiliser les champs stérilisés de la mentalité humaine.

Les faits d'Occultisme n'ont été mis sous les yeux des Européens que pour leur faire comprendre qu'il existe des Sciences supérieures à celles de nos académies, universités et facultés, et pour leur donner le désir d'acquérir ces Sciences par leur travail de recherche et de réflexion, non pas tant pour la possession de ces Sciences même que pour celle de l'état d'intelligence qui rend capable de les comprendre.

⁂

Le président Olcott et M. Edge doivent être en route pour l'Angleterre.

— M. Bertram Keightley est parti pour l'Angleterre, le 16 février.

— Madame Besant a fait une traduction nouvelle de la *Bhagavad Gitâ*, le chant céleste, suivant l'expression du poète Edwin Arnold.

Elle soumettra cette traduction à des Pundits indiens, pour être bien certaine d'avoir donné le sens spirituel de cette œuvre merveilleuse.

— Vient de paraître la *Yoga Shastra* par Madhavacharya, en sanscrit et en anglais. C'est une étude sur la doctrine de Yoga comme elle est exposée dans les Tantras, ouvrages mystiques traitant du développement des pouvoirs psychiques.

ETATS-UNIS

Cinq membres de la Loge de Pittsburg ont loué dans les faubourgs de la ville une maison qu'ils ont nommée *Karma-Lodge*. Ils y vivent en commun et y travaillent en vue de l'extension de la Théosophie.

— Des condamnés de la prison d'Etat de Folsom, en Californie, ont fondé un groupe qu'ils ont appelé la Société de la Table Ronde, ayant pour but l'étude de la Théosophie et leur amélioration morale. On leur a concédé l'usage de la chapelle de la prison, tous les dimanches soir.

La doctrine de *Karma* les intéresse particulièrement.

— C'est à Boston que se tient, en Avril, la Convention annuelle de la Section Américaine de la S. T.

A. DE GUÉBLANGE.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères



27 MAI 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 3

LE LOTUS BLEU

Nous commençons, aujourd'hui, la publication annoncée du savant travail de M. Émile Burnouf.

La brillante intelligence de M. Émile Burnouf s'est élevée de son propre vol à des hauteurs qui confinent aux fières altitudes d'où rayonne l'Enseignement des Maîtres de l'Himalaya.

Nous avons cru utile d'ajouter à quelques passages de courtes notes destinées à montrer les correspondances entre certains mots employés par notre illustre collaborateur et leurs équivalents de la terminologie théosophique. Les lecteurs pourront ainsi pénétrer plus facilement la profonde pensée de l'auteur, mieux apercevoir les aspects subtils qu'elle revêt et trouver les raisons qui font que, dans un cas ou deux, elle semble en désaccord avec l'enseignement occulte.

MÉTAPHYSIQUE

I. — Le Temps.

Le Khôriston, χωριστόν, signalé et utilisé par Aristote, est une des bases de la métaphysique. C'est le fait de la *Séparabilité*, fait universel, sur lequel aucun doute ne s'est jamais élevé.

La *Séparabilité* est réelle ou seulement rationnelle. Réelle, elle est le plus souvent une séparation de fait : ainsi le soleil et la lune sont séparés ; deux corps sont séparés, par exemple deux animaux, deux plantes, deux pierres, etc. Les parties d'un corps sont séparées, ou peuvent l'être. — En psychologie deux personnes, deux *moi*, sont séparés, soit par eux-mêmes, soit par les corps où ils résident.

Rationnelle, la séparabilité s'applique à tout ce qui ne tombe pas sous l'observation et ne peut pourtant pas être conçu autrement

que séparable. Ainsi une pierre ne peut pas, même chimiquement, être divisée à l'infini. Elle n'en est pas moins divisible à l'infini, puisque la raison qu'on a eue de la diviser d'abord en deux subsiste à l'infini pour chacune de ses parties. Ses *atomes* (1), qui sont à la *limite* de la divisibilité, ont entre eux le Khôriston, qui les empêche de se confondre les uns avec les autres. — Si, par le fait de la division réelle ou concevable, ces atomes perdaient leur séparabilité, ils s'identifieraient les uns avec les autres et ne formeraient qu'un atome, dans lequel se concentrerait l'univers entier. Dès lors celui-ci ne présenterait plus de parties ; ce qui est contraire à l'expérience. — Et comme, ici, nous sommes dans l'ordre des choses nécessaires, cette réduction des atomes à un seul, si elle était possible, serait réalisée dès l'origine ; le fait de la séparation des choses ne serait pas.

Le *Khôriston* ne se dit pas seulement des substances ; il se dit aussi de leurs modes. — Le mode d'une substance est séparé du mode d'une autre substance, même quand ces deux modes sont de même nature ; soit une pierre blanche : si on la brise en deux morceaux, chaque morceau a son blanc à lui ; car l'un d'eux peut être teint en rouge, en noir, tandis que l'autre reste blanc. Et cela est vrai pour les plus petites parties. Ainsi le mode d'une substance a le Khôriston par rapport au mode d'une autre substance. Il en est de même dans l'ordre psychologique : mon idée peut être objectivement la même que la vôtre, mais non subjectivement ; je puis passer à une autre idée, quand vous gardez la vôtre, oublier entièrement la mienne, quand la vôtre vous est toujours présente. De plus, puisque ma pensée réside dans mon corps et la vôtre dans votre corps, nous pouvons changer de place et voyager par le monde, emportant chacun nos idées et nos sentiments dans les lieux les plus séparés.

Enfin, dans une même substance, les modes sont séparés les uns des autres. Etant différents par nature, c'est-à-dire contradictoires, ils y forment une succession dont les éléments sont distincts. S'ils ne l'étaient pas, ils coexisteraient donc, se confondraient en un seul état, aucun changement ne se produirait dans l'univers. Nous voyons au contraire que le changement d'état, c'est-à-dire la suc-

(1) *Substance, atome, monade :* trois termes synonymes. Seulement *atome* se rapporte à l'espace, *monade* au nombre, *substance* au mode ou phénomène. (*Note de l'auteur*).

Pour les Théosophes, la Trinité (atomes, monades et substances) est dans *Secret Doctrine :* DIEUX, MONADES, ATOMES.

Les DIEUX *sont les rayons atmiques* (BUDDHI) *qui dirigent l'évolution des forces universelles.*

Les MONADES *sont les étincelles d'intelligence* (MANAS) *qui naissent, s'individualisent plutôt, dans les êtres et sont étroitement associées à Buddhi.*

Les ATOMES *sont les essences nouménales qui forment les particules matérielles* (N. D. L. R.).



cession des modes, est la loi et la condition des choses et que rien n'échappe à cette instabilité. — Les substances ne se *modifient* pas directement elles-mêmes ; mais chacune d'elles, par son action transitive, modifie les substances qui l'environnent et dont l'action peut revenir sur elle ; car l'action se transmet de l'une d'elles aux autres et peut se propager à l'infini. Comme toute substance est une force, non seulement active, mais agissante, toutes ensemble exercent des actions qui se croisent dans tous les sens, s'ajoutent, se retranchent, s'altèrent et se diversifient à l'infini. Et cela est vrai dans l'ordre psychologique comme dans le monde dit matériel.

Tel est le Khôriston, en tant qu'il s'applique aux modes, soit dans une même substance, soit dans plusieurs. Considérés dans la pluralité de leurs substances, les modes sont soumis à la loi de l'espace ; ainsi une pierre blanche et une pierre noire n'occupent pas le même lieu, et ce blanc et ce noir sont séparés parce que les substances de ces deux pierres sont séparées. — Dans une même substance, ils sont soumis à la loi du temps, qui est leur rapport de succession.

Le Khôriston des modes dans chaque substance consiste en ce qu'ils n'y peuvent coexister quand ils sont de même ordre, parce qu'ils s'excluent réciproquement. Comme les modes, en eux-mêmes, sont dans la substance et non simplement dans l'espace qui sépare les substances, deux modes contradictoires ne peuvent exister dans une même substance que l'un après l'autre. C'est ce rapport d'exclusion qui se nomme *le temps*.

Il faut distinguer le temps du sentiment que nous avons du temps qui passe.

Le temps aurait lieu aussi bien, lors même qu'il n'existerait aucun être pensant, capable de le sentir, de le percevoir ou de le concevoir ; le temps est donc indépendant du sentiment que nous en avons.

Pourquoi le temps forme-t-il une continuité qui se dirige toujours dans le même sens ? Réponse. Le mode est par lui-même indivisible, mais le nombre des modes possibles est infini pour chaque substance. Si l'on en considère un comme existant actuellement dans une substance donnée, son existence est limitée, d'un côté par celui qui le remplace, de l'autre par celui auquel il a été substitué. Cette triade de modes est elle-même limitée à ses deux bouts par un mode antérieur et par un mode subséquent ; de même à l'infini. Le passé, le présent et le futur signalent le mode qui a existé et n'existe plus, le mode existant actuellement, le mode qui n'a pas existé et qui existera. Ainsi le temps dérive de l'existence ; l'idée du temps dérive de l'idée de l'existence, tous deux entendus des modes et non des substances. Le temps se résoud ainsi en un double rapport, exprimé par le mot *succession*.

Or, pendant que cette succession de modes se produit dans une substance, des successions toutes semblables se produisent dans



d'autres substances. Toutes suivent des lignes parallèles dirigées dans le même sens, à savoir : ce qui n'est plus, ce qui est, ce qui n'est pas encore; autrement dit : l'existence épuisée, l'existence actuelle (en acte), l'existence possible. Et comme ces choses se passent dans l'infini, il en résulte que les éléments du temps sont infiniment petits, que le temps est lui-même infini, universel et unique.

Qu'appelle-t-on *durée*? Supposez une substance avec son mode actuel et faites abstraction du mode qui a précédé et du mode qui suivra. L'existence du mode actuel, eu égard au temps qui s'écoule dans l'univers, se nomme sa durée. Pendant que ce mode existe, il peut en effet se produire (et il se produit réellement) des successions dans les autres substances, de sorte que le temps universel marche pendant que le susdit mode subsiste. La durée effective d'un mode se trouve mesurée par le passage du temps universel, comme elle est limitée par le mode qui a précédé et par celui qui suit. De ces deux modes, le premier a sa fin et le second son commencement marqués par leur coïncidence avec tels ou tels phénomènes de la série universelle. C'est pourquoi une série de modes consécutifs dans une substance a, elle aussi, une durée; plusieurs séries consécutives ont ensemble une durée; et ainsi de suite à l'infini.

Dans le monde réel toutes les séries ne commencent pas et ne finissent pas simultanément; les unes sont plus longues, les autres plus courtes. Les durées des choses sont inégales; elles ressemblent à une fugue musicale qui progresse toujours, quoique ses parties soient en course les unes après les autres, comme des chevaux dans une arène.

Pour mesurer les durées des choses, les hommes ont choisi tour à tour, comme terme de comparaison, les grandes séries naturelles qui leur ont paru avoir une teneur plus uniforme et un rythme plus régulier que les astres. Ce sont les mouvements des astres, c'est-à-dire de la Lune, puis du Soleil et enfin des étoiles; de sorte que la commune mesure du temps est aujourd'hui le jour sidéral. Mais l'uniformité de durée du jour sidéral, c'est-à-dire de la rotation de la terre, n'a elle-même été confirmée que par la répétition d'un phénomène suscité à volonté par l'homme, l'oscillation du pendule. Dans des conditions invariables, le pendule, pris pour type, fait 86,400 oscillations égales entre deux passages consécutifs d'une même étoile au méridien; cela constitue le jour sidéral. Enfin, comme beaucoup d'étoiles et le ciel tout entier ont un mouvement propre, les astronomes, chargés de déterminer la durée réelle du jour sidéral, la mesurent par les passages d'un point où il n'y a pas d'étoile, le point équinoxial du printemps. Une fois connu, ce jour est partagé en heures, les heures en minutes, les minutes en secondes et les secondes en millièmes de seconde.

Telle est l'unité arbitrairement choisie à laquelle on rapporte



toutes les durées. S'il n'y avait pas d'hommes ou d'autres vivants pour la concevoir et pour sentir le passage du temps dans les modes qui le remplissent, ces modes, leurs séries, leurs durées et les rapports de ces durées entre elles n'en existeraient pas moins ; rien ne serait changé à la marche du temps. Il y a donc une différence profonde entre le temps et le sentiment que nous en avons. Quand Bossuet dit : « que le temps est long ! qu'il est pesant, qu'il est assommant! », cela n'exprime pas une qualité fâcheuse du temps, mais un sentiment pénible et durable que Bossuet éprouve et qu'il voudrait voir cesser. Et, comme à l'âme affligée il semble que cet état mauvais durera toujours, elle demande à Dieu de la « tirer du temps et de la fixer dans son éternité. »

Pour qu'une âme humaine fût fixée dans l'éternité (en supposant que l'éternité soit autre chose que le temps infini), il faudrait que la substance de cette âme n'eût plus qu'un seul mode en elle et que ce mode durât toujours. Il faudrait donc qu'elle fût soustraite à toute relation avec les autres substances, qu'elle fût hors du monde, qu'elle ne fût pas dans l'espace ou qu'elle y fût à l'état inerte, inactif, impassible ; ce qui est contraire à la nature même de la substance. On ne peut échapper au temps sans échapper d'abord à l'espace, puisque l'espace est logiquement antérieur au temps, comme la substance est antérieure au mode. Or, hors de l'espace, il n'y a rien.

Ce qu'il n'est pas impossible de concevoir, c'est une intelligence assez claire, jointe à une volonté assez forte, pour résister aux sentiments pénibles et chasser les idées fausses que les contacts lui apportent, et pour se fixer en quelque sorte dans la vérité et dans la joie. Mais cet état ne peut s'obtenir ni se maintenir que par une lutte sans défaillances contre les actions toujours nouvelles que les choses exercent sur nous. Cette lutte est ce qu'on nomme la science et la vertu. Le résultat obtenu est nommé *pax* par les chrétiens, *nirvâna* (1) par les Bouddhistes.

Quoique le temps ait une teneur générale invariable, le sentiment du temps ne se produit pas toujours dans l'homme avec la même clarté et la même intensité. Sa perception est ordinairement très vague dans le sommeil, parce que alors les sens sont fermés ; l'imagination opérant sur des souvenirs incohérents, y mêle les séries passées ; la raison en quelque sorte se retire et la réalité disparaît. Les songes se déroulent en successions d'images bizarres. Ces successions sont, il est vrai, soumises à la loi du temps ; mais ce temps est fictif comme le songe, de sorte que les choses rêvées semblent tantôt se précipiter, tantôt marcher avec lenteur. Quand le sommeil est profond et calme, il ne laisse au réveil aucun souvenir de rêve ;

(1) Le Nirvâna, la pax, *dont il est parlé ici, c'est* l'aspect psycho-physiologique *du Nirvana théosophique, dont l'aspect supérieur, le* GRAND Nirvana, *est le dégagement de toute enveloppe inférieure ou supérieure* (N. D. L. R.).



alors il est impossible à un homme de dire s'il a rêvé, si même il a pensé.

En effet, d'une part, le songe a pour caractère l'incohérence des modes passés dont les traces subsistent dans l'organisme et produisent, durant le sommeil, une répercussion sur l'organe de la pensée ; d'autre part, les organes des sens sont clos et n'apportent plus à l'esprit les impressions du dehors. La pensée vit avec elle-même, c'est-à-dire avec son organe immédiat et inséparable (de quelque nom qu'on le nomme), sans relation avec les choses extérieures. Or, nous ne mesurons et ne sentons le temps que par le passage de ces choses. Ainsi, l'âme perd, non la notion abstraite du temps, mais le sentiment et la perception du temps. Le même fait a lieu dans certaines maladies, à la suite de certains accidents et dans quelques états artificiellement provoqués, offrant de l'analogie avec le sommeil.

Si, par des moyens mécaniques, par des opérations anatomiques ou autrement, on pouvait supprimer les organes des sens et isoler la pensée du monde extérieur, on la mettrait dans un sommeil perpétuel (1). Mais il faudrait que cette suppression allât jusqu'à l'organe le plus intime accessible au scalpel ; car s'il restait une portion matérielle vivante et pensante autour de la substance centrale, elle produirait dans celle-ci des modes et des successions qui pourraient y faire naître le sentiment du temps. Or, cette ablation ne peut être faite sans causer la mort.

La mort seule produit l'insensibilité totale, car elle est suivie de la destruction totale des organes dont la substance pensante s'était munie pour vivre (2). On ne voit pas comment, dans ces conditions, la substance en question pourrait avoir la perception ou le sentiment du temps. Elle en pourra, elle en devra conserver l'idée, qui est rationnelle, indestructible et liée à la coexistence de toutes les substances ; mais elle ne s'en fera pas l'application à elle-même, parce que, dépourvue d'organes et de perceptions externes, les modes qu'elle pourra subir ne seront pas d'une nature psychologique. Ainsi donc, à l'égard du temps qui s'écoule, elle restera comme dans un profond sommeil, que ni le flot des modes qui passent, ni les rêves ne troubleront. Psychologiquement, elle sera comme si elle n'était pas (3) ; elle conservera, mais dans leur état de repos,

(1) *Cet isolement des sens est le* Yoga. *Il ne produit pas la mort, quand il est complet, disent les occultistes théosophes, car le rayon peut remonter vers le Père (Manas) et s'unir à lui, tout en laissant le quaternaire vivre* (N. D. L. R.).

(2) *Après la mort, l'activité de l'âme, sauf dans le cas de matérialistes vrais,* ne cesse pas ; *elle abandonne le plan physique et s'établit sur le plan du Devachan* (N. D. L. R.).

(3) *Cette âme, suivant la doctrine théosophique, conserve ses facultés intellectuelles à l'état actif, sauf dans le cas déjà cité; elle ne perd que ses éléments passionnels qui restent dans le* Kama rupa. *Ces facultés sont individualisées dans le « Moi » de la dernière incarnation, et lorsque le rêve devachanique qu'elles produisent cesse avec l'extinction de ce souvenir personnel, l'Ego supérieur demeure en Nirvâna, en attendant l'heure de la Renaissance* (N. D. L. R.).



toutes les puissances dont elle était douée durant la vie. Quand le cycle du monde sera accompli et que, s'incarnant de nouveau, elle reprendra la vie effective, le temps universel écoulé durant son repos sera pour elle comme s'il n'eût pas été. Sa nouvelle vie lui semblera faire suite à la précédente, attendu que, en elle, aucun mode perceptible ne se sera produit dans l'intervalle. Deux choses que rien ne sépare sont contiguës.

On ne doit pas se préoccuper de cet intervalle, compris entre la mort et la renaissance. Il est rempli par les phénomènes du monde et les révolutions des choses ; mais il est nul pour le mort, quelque en soit la longueur ; le mort ignore ce qui se passe hors de lui et ne saurait mesurer un temps dont il n'a pas conscience. La perception, le sentiment et la conscience du temps qui s'écoule ne peuvent se produire que par la connaissance des modes qui remplissent le temps, modes externes que nous révèlent les seuls organes des sens et qui ne parviennent jusqu'à la conscience que par la perception. Quand l'usage des organes vient à nous manquer, les perceptions cessent aussi et la conscience que nous avons du temps qui passe cesse avec elles.

Il faut toutefois ajouter, avec Leibnitz, que « l'âme n'est jamais sans quelque corps ».

II. — L'Espace

La nature de l'espace est plus facile à définir que celle du temps, parceque le temps est un rapport entre des variables tandis que l'espace est un rapport entre des constantes. Ces variables sont les modes qui se succèdent dans les substances elles-mêmes. Les modes sont l'élément apparent et passager qui cause les variations dans l'univers ; les substances en sont l'élément stable et permanent. L'espace est ainsi le rapport d'extériorité des substances entre elles.

L'existence réelle de la substance est connue sensiblement par le fait de sa résistance aux forces qui agissent sur elle ou sur lesquelles elle agit ; psychologiquement, par l'action volontaire que nous exerçons sur les choses du dehors pour les modifier ou les mouvoir ; rationnellement, par l'impossibilité de concevoir un mode ailleurs que dans une substance.

Les substances ont le Khôriston plus évident et plus simple encore que les modes. Car les substances, abstraction faite des modes, sont pareilles les unes aux autres, de sorte que leur rapport entre elles est très simple et consiste avant tout dans leur extériorité réciproque. Celle-ci est due à ce que les substances sont des forces, dont l'action engendre des modes ; ce sont des causes dont l'action produit des effets. Cette action d'une substance ne peut pas être conçue comme ayant la vertu d'engendrer une autre substance (1) ; car, si cela était, elle aurait aussi la vertu d'attirer

(1) *En effet, ce ne sont pas les substances (atomes) qui créent l'Univers, c'est la*



à elle d'autres sublances, de se les identifier ou de les détruire, et ainsi le monde entier pourrait être réduit et condensé en une seule et unique monade ; ce qui n'a pas lieu. Les substances restent donc séparées et irréductibles. Par le fait, nous ne voyons apparaître aucune substance nouvelle ; nous n'en voyons aucune se détruire. Les transmutations les plus radicales de la chimie ou des organismes vivants ne sont que des groupements de forces et des changements dans les modes. Si l'on soumet un groupe de substances à un moyen de mesure qui permette de constater leur présence et leur quantité sous les aspects variés qu'elles revêtent, on les retrouve les mêmes et en totalité sous chacun d'eux. Par exemple, la décomposition chimique d'un corps au moyen de l'appareil de Woolf permet de retrouver dans chacun des flacons et dans la cornue les éléments dont ce corps était composé, éléments qui ne lui ressemblent plus, mais qui, pesés sur la balance, donnent ensemble un poids égal à celui de ce corps avant sa décomposition.

De cette expérience et de mille autres il est permis de conclure que, sous la variété infinie des apparences, les substances nues se maintiennent intégralement. Quand on leur applique le principe de contradiction, forme seconde du principe d'identité, on trouve qu'elles sont irréductibles et ne peuvent ni s'identifier, ni se confondre. Elles restent comme autant de centres distincts, de forces élémentaires ou causes, ayant chacune son existence propre, son identité et sa permanence. Par ces trois mots il faut entendre que chaque substance ou monade (1) existe indépendamment des autres, qu'elle est elle-même et ne peut se confondre avec aucune autre, enfin qu'elle persiste à travers les modes sans nombre qu'elle peut revêtir.

Combien y a-t-il de substances ? Ceux qui répondent « une seule » sont hors d'état de donner une définition de l'espace ; en outre, ils affublent cette substance unique de tous les modes qui apparaissent dans le temps et dans l'espace et dont beaucoup sont en contradiction entre eux. La réponse est plus simple. Puisque chaque substance a le Khôriston, il y a autant de substances que le Khôriston peut être appliqué de fois à un groupe quelconque. Or, le nombre des applications possibles est infini ; car la raison que nous avons de diviser un objet en deux parties, nous l'avons pour chacune de ses parties et ainsi de suite à l'infini. Le nombre des substances est donc infini.

Chacune d'elles est-elle donc infiniment petite ? Oui, si on la

Volonté et l'Idéation Cosmiques ; les Monades (Manas), lorsqu'elles sont pleinement developpees, partagent ce pouvoir et créent, c'est-à-dire agregent des atomes en formes mentales, astrales ou physiques (N. D. L. R.).

(1) *Monade est ici l'atome des theosophes ; il n'y a qu'une substance : Mulaprakriki qui, en se differenciant, crée les globules (?) atomiques (substances séparées)* (N. D. L. R.).



compare au nombre des substances, qui est lui-même infini. Non, si on la considère en elle-même ; car, isolée, elle n'a en elle rien qui puisse être appelé quantité. Elle est absolue ; elle n'a en elle ni l'espace, étant à la limite de l'espace ; ni le nombre, étant à la limite des nombres et son unité étant métaphysique et non arithmétique ; ni le temps, lequel est un rapport des modes et non des substances. Elle n'a de relation avec l'espace que par son extériorité vis-à-vis des autres substances ; avec le nombre, que par la coexistence de toutes les substances ; avec le temps, que par la succession de ses propres modes.

Puisque le Khôriston place la substance à la limite de la divisibilité, c'est-à-dire à l'infini, il en résulte que l'espace est divisible à l'infini. En sens contraire et en vertu des mêmes raisons, l'espace est multipliable à l'infini. Il l'est dans toutes les directions ; car, du moment où une substance est conçue comme un point de départ et l'espace comme divisible à l'infini, le rapport d'extériorité de cette substance avec les autres rayonne dans toutes les directions a l'infini ; de sorte qu'elle est en tout lieu un centre universel dans l'espace.

Il est évident que les organes des sens ne peuvent embrasser l'espace infini. Ce n'est pas que leur portée soit finie ; car elle peut, pour chacun d'eux, être accrue par l'exercice ou par des appareils amplificateurs ; or, ces appareils n'ont pas de limite assignée d'avance. En outre, les sens se prêtent assistance les uns aux autres, de sorte qu'on peut, par exemple, faire apparaître à la vue des vibrations sonores que l'oreille n'entend pas. Enfin, l'analyse, sous toutes ses formes, fait connaître des phénomènes très lointains que l'observation peut ensuite constater. C'est ce qui est arrivée, entre autres choses, pour la planète de Neptune et pour les ondes de la lumière, phénomènes qui dépassent de beaucoup l'observation directe. Il n'en est pas moins vrai que la portée des sens est très petite. Pourquoi ? C'est parce que, toute substance étant située dans l'espace, le point où elle se trouve est un centre géométrique vers lequel convergent les figures situées dans les autres parties de l'espace. Cette convergence s'opère suivant des lois géométriques et physiques auxquelles rien n'échappe. Ainsi la grandeur apparente des objets visibles est inversement proportionnelle à leur distance. Les intensités des phénomènes, en tant qu'elles agissent sur nous, suivent cette même loi ; et ainsi du reste. C'est pourquoi un objet qui s'éloigne semble diminuer de grandeur et se perdre dans l'infini. Comme ce fait a lieu pour tous les organes des sens, il en résulte que leur sphère de passivité est fort étroite eu égard à l'immensité de l'espace.

Il faut ajouter que les substances ayant le Khôriston sont impénétrables les unes aux autres et demeurent juxtaposées. Comme, d'autre part, leur nature de causes et de forces leur donne une action transitive, celle-ci ne peut se manifester que par des phéno-



mènes, c'est-à-dire par les modes qu'elles font naître les unes dans les autres. Ces modes, dûs à l'action transitive, sont par cela même soumis à la loi de l'espace ; car l'espace est engendré par les substances et occupé par leurs modes.

Une substance étant une force active et agissante et son action s'opérant dans l'espace et le temps, il s'ensuit que tout phénomène est un mouvement, que l'univers entier est en mouvement et qu'il est impossible qu'il s'arrête. Supposer que le mouvement s'arrête, c'est supposer que les substances n'agissent plus les unes sur les autres, qu'elle ne sont pas des forces actives, qu'elles ne sont rien et que l'univers est identique au néant. Mais le néant n'a pas de propriétés ; il ne peut ni se voir ni se concevoir ; il ne peut engendrer aucun phénomène, produire ou recevoir aucun mode, aucune apparence. Or, les plus matérialistes et les plus sceptiques des hommes avouent que, vraie ou fausse, l'univers est au moins une apparence, et l'énonciation de leur doute est déjà quelque chose. Il faut donc remonter toute la série de ces idées et dire que le moindre phénomène démontre la réalité de la substance, de ses propriétés et des lois qui en découlent.

Puisque l'espace est un rapport entre les substances et que celles-ci sont à la limite de la divisibilité, il s'ensuit que l'élément premier de l'espace est infiniment petit. Il échappe à toute mesure. Il est comme le point, lequel n'est pas une quantité, mais la limite de la ligne. Le point n'est pas en réalité la limite d'une seule ligne ; il est celle d'une infinité de lignes qui divergent dans tous les sens. En effet, une substance est le centre d'un nombre infini de substances ; de sorte que, géométriquement, un point est l'abstraction d'une substance qu'on suppose ôtée d'un lieu et non remplacée par une autre.

Le point n'est la mesure de rien, de même qu'une substance (1) ne peut servir à mesurer d'autres substances. C'est pourquoi, lorsque les hommes veulent mesurer l'espace, ils ne remontent pas à son élément premier, qui est indivisible ; ils prennent pour unité une longueur déterminée à laquelle ils rapportent toutes les autres. Avec cette unité de longueur, ils forment une unité de surface et une unité de volume, pour mesurer toutes les surfaces et tous les volumes. Ces unités peuvent être multipliées ou divisées à l'infini, sans qu'on atteigne jamais la limite de l'espace en grandeur ou en petitesse.

L'unité de longueur est prise arbitrairement et a varié suivant les époques et les pays. Chez nous, la science a choisi le mètre, mesure approximative, qui serait la quarante-millionième partie du méridien terrestre, si le méridien avait été mesuré exactement. Tel quel, le mètre suffit aux usages ordinaires de l'homme. Mais il

(1) *Substance ici encore est prise au sens que la théosophie donne au mot atome* (N. D. L. R.).



ne suffit point pour mesurer les grandes distances. En astronomie on emploie pour unité le rayon ou le diamètre de la Terre et, pour les distances sidérales, le grand axe de l'orbite terrestre. Si plus tard on pénètre plus avant dans les profondeurs des cieux, cette dernière unité sera à son tour trop petite et l'on prendra pour unité nouvelle le grand axe de l'orbite que parcourt le Soleil autour de son foyer inconnu.

C'est ici que se manifeste la différence de la métaphysique et de la géométrie ou, plus généralement, des sciences particulières. Aucune d'elles n'atteint l'infini réel, quoique les hautes mathématiques fassent entrer l'infini abstrait dans les calculs. Quant aux sciences d'observation, elles ne pénètrent pas au delà des surfaces, à quelque degré qu'elles poussent l'analyse ; car les organes des sens n'opèrent que sur leurs impressions particulières et n'offrent pas d'autre matière aux raissonnements. Or, ces matières, modes sensibles des choses, sont, chacune dans leur genre, divisibles à l'infini ; les sciences ne peuvent donc employer comme unités de mesure que des quantités divisibles, soit abstraites, soit modales. La métaphysique seule atteint la réalité indivisible, qui réside exclusivement dans les substances. C'est pourquoi l'unité en métaphysique est absolue, indivisible et réelle.

Ainsi conçu, l'espace en lui-même n'est pas un être. Ce qui possède l'existence en lui, ce sont les substances dont il est rempli, ou plutôt dont il est le rapport. Ce qui rend possible la géométrie, c'est que nous pouvons, par l'abstraction, supposer la réalité absente et ne garder que le rapport ; ainsi la substance est remplacée idéalement par le point, les actions directes et les mouvements par les lignes et de même pour les autres figures géométriques. Ce qui rend à son tour cette abstraction possible, c'est la faculté qu'ont les substances d'être déplacées dans l'espace et absentes des lieux où elles se trouvaient ; on peut dès lors les supposer toutes éliminées, quoique, en réalité, elles soient indestructibles et toujours existantes quelque part. Par là on crée idéalement un espace vide, infini en grandeur et en petitesse, dans lequel la géométrie peut tracer toutes ses figures.

Il faut observer que, dans la réalité, soumises à la loi du Khôriston, les substances ont entre elles des intervalles déterminés, quelle que soit l'unité dont on se serve pour mesurer ces distances. Dans la géométrie, les figures ne sont ni grandes ni petites ; un triangle figuré par trois grains de poussière a les mêmes propriétés que celui dont les angles seraient occupés par le Soleil, la Terre et la Lune ou par des corps beaucoup plus éloignés. Par le fait, un triangle géométrique n'a pas de dimension déterminée ; il est à la fois infiniment grand et infiniment petit. Et cela tient uniquement à ce que l'élément de l'espace abstrait est emprunté par notre esprit au Khôriston des substances réelles.

Rien ne montre mieux la nature absolue des substances que



l'exactitude de la géométrie. Car si les substances étaient contingentes, c'est-à-dire variables, leur rapport, qui est l'espace, le serait aussi et aucun théoréme de géométrie ne pourrait être démontré. Il n'y aurait plus de sciences exactes. On peut ajouter qu'il n'y aurait plus de sciences d'aucune sorte, puisque les observations ne prennent un caractère scientifique que si elles peuvent être transformées en formules abstraites empruntées aux sciences exactes. Il faudrait donc rejeter toutes les sciences comme des jeux d'esprit. Il est plus simple d'en ramener les origines logiques aux éléments métaphysiques qui viennent d'être analysés.

(*A suivre*). **Émile Burnouf.**

LES PARTICULARITÉS

DE L'ENSEIGNEMENT THÉOSOPHIQUE

La Vérité absolue est incompréhensible pour nous; nous ne pouvons en saisir que les aspects par lesquels elle s'exprime sur notre plan ; parmi ses rayons, nous ne pouvons voir que ceux qui traversent nos sens encore grossiers, ceux que peut concevoir notre mental encore rudimentaire ; les autres nous échappent, ils n'existent pas pour nous, nous ne les sentons point. Nous sommes, dans l'Univers, comme un homme qui, sur la terre, ne distinguerait que le rayon rouge du spectre ; pour lui tout serait rouge ou plutôt rien ne serait coloré, car pas de couleur sans une autre qui ne vienne lui faire contraste. Au point de vue physique nos yeux sont construits pour saisir une infime partie des rayons composants de la lumière ; toutes les séries au-dessous et au-dessus du spectre qui nous est connu sont non existantes pour nous, et nous n'en aurions jamais découvert les plus proches, sans les réactifs chimiques et caloriques. Combien de séries s'étend-il ainsi de chaque côté de la bande visible produite par le prisme ? Nous l'ignorons.

La lumière nous paraît blanche dans l'atmosphère terrestre ; au-delà de cette atmosphère, elle est obscurité, dit-on. Que paraît-elle aux habitants des autres planètes ? Aux êtres invisibles qui habitent les espaces interstellaires ?... Ce que nous venons de dire du sens de la vue s'applique à tous les autres sens.

De plus, comme la nature, dans le Manvantara actuel, travaille sur un plan septénaire, le nombre des sens destinés à se développer



sur le plan physique est de sept ; deux restent donc encore à venir : ils apparaîtront avant la fin de la Ronde actuelle.—Que seront-ils?... Ils nous donneront probablement la perception de la partie subtile de la matière, celle des forces caloriques, électriques, magnétiques, et feront de chaque homme un sensitif; les voyants de Reichembach, ceux du colonel de Rochas, la plupart des médiums, les « psychiques » non entraînés, ne sont que des organismes anormalement développés au point de vue sensoriel, des précurseurs de l'humanité qui couronnera la fin de la Ronde.

Nous sommes donc incomplets, même sur le plan physique, et incapables de percevoir la somme des sensations dévolues au stage prakritique. Que savons-nous du plan astral, de cette enveloppe subtile qui nous pénètre, qui vibre en nous et en dehors de nous, qui est le réservoir de la Force, le miroir qui reproduit instantanément tout acte, toute parole, toute vibration, générés sur le plan physique ou psychique? Rien. C'est pourtant le grand réservoir de vie de la planète et de ses êtres, le récepteur de toutes nos créations ; c'est là que nos pensées prennent forme, que sont incessamment développées ces images variées qui conduisent l'évolution terrestre et en ajustent le processus complexe ; c'est là que s'emmagasinent les énergies cataclysmiques, les germes des désastres physiques. Quelques voyants naturels peuvent bien en saisir quelques fugitives vibrations, y apercevoir la silhouette grimaçante de quelque farfadet ; — ils n'en savent point pour cela davantage sur sa nature et ses lois.

Du plan psychique nous ignorons tout, nous ne nous doutons point qu'une partie importante de nous-même vit dans ces ondes brûlantes de l'Océan des désirs ; nous attribuons à notre « Je » le miroitement décevant que l'Ame de la matière opère en nous, et nous subissons encore inconsciemment les suggestions des êtres agités qui s'y meuvent.

Devant une telle ignorance des plans superphysiques, devant l'impossibilité pour nous de les connaître, avant que le processus évolutif ou l'entraînement initiatique n'aient développé les sens internes qui y correspondent, les *Instructeurs* n'ont qu'à se taire ou se borner à nous donner les quelques notions vagues que nous sommes capables de comprendre ou qui peuvent nous être utiles. Tout ce qu'on nous dit des plans supérieurs ne sert, en effet, qu'à meubler notre intelligence, à nous montrer que la Loi opère partout de la même façon, à nous faire entrevoir les relations qui lient tous les mondes entre eux, à nous prouver que la pensée est le maître de l'univers, qu'elle prépare invisiblement les germes qui doivent éclore sur la terre visible, qu'elle emmagasine silencieusement les forces qui doivent se déverser sur les formes physiques, qu'elle pénètre la totalité du Cosmos et agit, invisible, mais partout présente.

L'homme, dévoré par le désir du pouvoir personnel, voudrait



étendre sa connaissance du monde intérieur, et apprendre à museler, à brider, à placer sous le joug, pour s'en servir, les êtres bons ou mauvais, mais puissants, qui s'ébattent dans les torrents de la Force invisible ; ici les Sages n'ont pas répondu, car nous sommes des enfants demandant à ouvrir la boîte de Pandore.

Sur le plan mental lui-même, nous sommes loin de tout comprendre. Bien que nous soyons dans son royaume, l'intellect n'a pris contact qu'avec la terre, avec les données des sens, avec les abstractions métaphysiques et les calculs mathématiques ; il n'a pas senti le rayonnement subtil des plans spirituels dans lesquels il doit entrer consciemment, après s'être purifié et avoir laissé à la porte du Temple ses vêtements cérébraux. Les irradiations spirituelles nous atteignent à peine, nous les reconnaissons souvent avec difficulté, noyées qu'elles sont dans la foule hurlante et fumeuse de nos désirs ; nous sommes les esclaves de la prison de chair, et les désirs sont nos geoliers ; tant que l'*illusion de la séparativité* nous dominera, tant que nous nous identifierons avec ce corps grossier et ces désirs personnels, nous ne pourrons déployer nos ailes et nous dégager du rempart qui nous empêche de baigner dans le monde de la Spiritualité ; tant que nous n'aurons pas appris à bâillonner les bêtes tapageuses de notre plan élémentaire, le murmure insonore de la « Voix du Silence » ne pourra toucher notre ouïe transcendante ; tant que nous n'aurons pas appris à paralyser le mécanisme cérébral et à arrêter l'idéation terrestre, nous ne pourrons commencer à sentir les perceptions profondes qui naissent du cœur et qui constituent les matériaux de la mentalité supérieure ; tant que nous n'aurons pas enchaîné la Force inférieure, — le *Deus inversus*, — nous ne pourrons être pénétrés par les ondes rhythmiques de l'Essence de Vie.

Aussi longtemps que ce développement ne sera pas effectué, il sera inutile de demander aux savants d'affirmer que la force réside dans l'Astral, aux philosophes d'enseigner que la mentalité n'est qu'un reflet obscur servant de repoussoir à l'Intellectualité divine, aux prêtres d'admettre que les Religions, — expressions symboliques des Vérités éternelles, — ne sont que les produits mouvants et transitoires de notre ignorance s'efforçant de donner une expression finie aux choses de l'Infini : — ils ne *sauront* pas.

C'est pourquoi la Foi est un produit divin et non une denrée matérielle, la fleur précieuse de siècles sans nombre d'efforts et de douleurs et non une marchandise qui se vend ou qu'on donne, le résultat de la certitude spirituelle et non la soumission passive d'une intelligence fermée ou lasse de chercher ; elle est l'impression de la Divinité sur le cœur humain, l'appel intuitif de la Vérité, la parole muette de l'Etre profond qui s'affirme.

Cette impression, cet appel, cette parole, s'expriment d'une façon variable sur l'intellect humain. Pour un peuple enfant ou en décrépitude, l'influx religieux s'appliquera à un objet visible et bénéfi-



cent, — au Soleil, par exemple, considéré comme un être matériel ; à un stage un peu plus élevé, l'intuition percevant l'immatérialité de l'Etre suprême, mais ne pouvant concevoir encore son ubiquité, lui donnera un corps dans lequel il croira que son esprit habite, — la terre ou un astre quelconque ; plus tard, la notion confuse de l'universalité des rayons de l'Etre-Un créera un polythéisme grossier qui fera un dieu mineur de chaque plante et de chaque animal, — tel était le culte *populaire* égyptien ; chez les races plus intellectualisées la Divinité prendra les attributs mixtes, à la fois infinis et finis, que lui donnent la plupart des cultes exotériques actuels. Et l'on pourra voir alors une théodicée qui, tout en considérant Dieu comme Infini, le rapetissera en plaçant à ses côtés un univers tiré du néant et, par conséquent, distinct de lui ; une théologie qui, tout en affirmant l'Universalité de Dieu, consentira à l'anthropomorphiser dans les Ecritures, où elle le fera agir comme un être humain, lui donnera une forme humaine et lui prêtera les passions humaines, — colère, jalousie, cruauté ; une métaphysique qui, d'un côté, admettra que les Lois du monde sont l'expression de la Divinité et son essence, et de l'autre croira plus fermement encore que cette Divinité peut les changer, les détruire, les susprendre sans *s'écarteler* elle-même : telle est la phase traversée par la race actuelle pour qui l'Infini est fini, Dieu un homme, la Loi un caprice incessant.

La vague spirituelle a pourtant volatilisé la portion la plus grossière de cette gangue dans laquelle on a, pendant quinze siècles, enfoui l'Absolu, et la forme anthropomorphique occidentale de la foi se dissout rapidement sous le corrosif de l'évolution. Mais le passage d'un cycle à un autre ne s'effectue point sans les affres agoniques du monde qui meurt et les cris de douleur de celui qui s'enfante, sans la lutte de la nuit qui se dissipe avec le jour nouveau qui commence ; c'est pourquoi nous sentons le souffle desséchant du scepticisme, nous assistons à l'anarchie de l'agnosticisme, aux dernières convulsions de l'intolérance qui trépasse, à la lutte des reptiles vénimeux des ténèbres contre les pionniers généreux de la lumière.

*
* *

Les Maîtres de la Science Théosophique ont placé, une fois encore, sur le flot cyclique, une somme nouvelle de Connaissance destinée à l'Occident en travail ; la majorité des hommes ne croyant plus à des dogmes grossièrement voilés, ils ont aminci la gangue, qui étouffe le diamant resplendissant, et donné quelques-unes des clefs qui ouvrent le profond symbolisme des Ecritures. Cette dispensation merveilleuse s'est faite avec poids et mesure et avec la gradation nécessaire à des cerveaux enfantins ; on a commencé par appeler l'attention d'une Race tout occupée sur le côté



matériel de la vie par la production des phénomènes ; le Saint-Germain du XIXe siècle, H. P. Blavatsky, en produisit des milliers et des plus étonnants ; les principaux d'entre eux sont rapportés dans les *Old Diary's Leaves* du colonel Olcott. En même temps, se préparait *Isis Unveiled*, espèce de manuel encyclopédique des sciences occultes, dans lequel toutes les questions sont touchées légèrement et où l'érudition est telle, où les citations sont si nombreuses et si extraordinaires, que ses deux gros volumes constituent une production magique de premier ordre. En même temps qu'on frappait ainsi l'imagination matérialisée de l'Occident, se fondait le noyau de ce qui devait être plus tard la Société Théosophique ; on établissait, comme base de l'édifice, la *Fraternité universelle*, on lui donnait pour contrefort l'étude de la littérature orientale et pour couronnement le dévelopement des *pouvoirs latents* dans l'homme. Après son contact avec la spiritualité indoue, ce germe, semé en Occident comme matière, entra en incubation et poussa bientôt ses premières feuilles ; des journaux périodiques furent publiés, et, peu de temps après, commençait la production d'un ouvrage beaucoup plus extraordinaire encore qu' « Isis Unveiled » : *Secret Doctrine*. La vague atteignait alors l'Angleterre et le ternaire était complété : l'Amérique avait fourni la Substance, l'Asie la Force spirituelle ; l'Europe donna la Mentalité. Après cette différenciation atma-buddhi-manasique, le quaternaire inférieur dans lequel cette Monade rédemptrice devait habiter se constitua rapidement : ce fut le corps extérieur ou la *Société Théosophique*.

L'un des faits qui frappent le plus l'étudiant des ouvrages fondamentaux de nos doctrines, — de ceux produits par H. P. B., du moins, — c'est leur aspect fragmentaire ; chaque sujet est comme brisé en mille morceaux projetés au hasard dans l'ouvrage ; les chapitres annonçent l'étude de certains faits qui, loin d'être développés avec ordre, ne font qu'émailler çà et là le corps des alinéas et sont noyés dans une foule de considérations incidentes ; la solution des questions n'est indiquée que par des mots ou des sentences suggestives ; on trace le chemin plutôt qu'on ne le crée ; on place des jalons sans déblayer le terrain ; on donne des clefs pour ouvrir les chambres mystérieuses de la Nature, mais ces clefs sont rudimentaires et ne touchent qu'aux royaumes supérieurs, ceux que la main égoïste de l'homme ne peut souiller, ceux qu'il ne peut matérialiser pour les faire servir à ses désirs, ceux qu'il ne peut prostituer à ses passions.

Cette méthode a bien des raisons.

Elle laisse revêtues de la robe du symbole, les Vérités spirituelles que l'humanité, incapable encore de les comprendre, ne pourrait que profaner. Elle est la première épreuve placée sur le chemin de l'aspirant, le premier crible chargé du triage de la foule désirante qui se précipite tête baissée vers la terre enchantée de l'Occulte. On n'attire pas vers la « voie étroite » en pavant le Sentier ; au con-



traire, on entoure le Temple de buissons épineux et de voiles rebutants. La foule s'arrête alors, et dit : Il n'y a rien ici, retournons. Les élus restent, nettoient leurs vêtements et attendent l'aurore de l'Intuition. C'est par l'effort que cette dernière se développe, et c'est pour obliger à s'efforcer que les Instructeurs théosophiques ont posé des affirmations générales, sans en donner les détails ; c'est pour développer la pénétration mentale que l'on esquisse seulement les questions ou qu'on ne montre qu'une de leurs faces ; c'est pour nous apprendre à penser par nous-mêmes qu'on ne nous donne qu'un cadre inachevé et quelques parties du tableau seulement.

(*A suivre*) **Dr Pascal.**

ERRATUM

Plusieurs fautes d'impression ont dénaturé le sens de quelques passages de notre dernier article. (*Lotus Bleu* du 27 avril).

Page 62 — ligne 3 — Lire : *poussée* au lieu de pensée.
» 64 — » 19 — » : *Eteint*, au lieu d'atteint.
» » — » » — » : a pris *sa* place.
» » — » 25 — » : *fondrière*, au lieu de frontière.

NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

(*Suite*).

II

Nous venons de voir, dans une rapide esquisse, les premiers stages de la Cosmogenèse. Les voici admirablement et brièvement résumés pour nous, dans les lignes suivantes :

« L'impulsion manvantarique commence avec le réveil de l'Idéa-« tion Kosmique (la « Vie Universelle ») concurremment et parallèle-« ment avec le moment où la Substance Kosmique, — cette dernière « étant le véhicule manvantarique de la première, — n'est pas diffé-« renciée au point de vue de son état *pralayique*. Alors la Sagesse « Absolue se contemple elle-même dans son Idéation ; laquelle, par « un procédé transcendant, supérieur à la conscience humaine et « incompréhensible pour elle, se transforme en Energie Kosmique « (Fohat). Perçant le cœur de la Substance inerte, Fohat la pousse « à l'activité et guide ses premières différenciations sur les Sept plans

« de la Conscience Kosmique. Il y a alors sept Protyles (comme on « les appelle aujourd'hui), tandis que l'antiquité Aryenne les appe- « lait les sept Prakriti ou Natures, servant séparément de base re- « lativement homogène, et qui, au fur et à mesure que l'hétérogé- « néité augmente (dans l'évolution de l'Univers), produit cette « différenciation si merveilleusement complexe que nous pré- « sentent les phénomènes sur les plans de perception. » (vol. I, p. 328).

Comme la « Lumière de l'Éternité » se manifeste dans l'objectivité, cette différenciation septuple primaire est répétée à chaque degré ultérieur de l'évolution. La construction de l'Univers procède « par Sept ». « C'est cette *lumière* qui se condense dans les formes des « Seigneurs de l'Etre. » — « Les Premiers et les plus élevés d'entre eux « sont collectivement Jivâtma, ou Pratyagâtma. De ces derniers, — « formés des ondes de plus en plus condensées de cette lumière, qui « devient une matière grossière sur le plan de l'objectivité, — pro- « cèdent les nombreuses hiérarchies des Forces Créatrices, quel- « ques unes sans forme, d'autres ayant leurs propres formes dis- « tinctes, d'autres encore, les formes inférieures (Elémentaux), « n'ayant aucune forme qui leur soit propre, mais revêtant toutes « celles en rapport avec le milieu. Il y a alors un seul *Upadhi* (base), « Absolu dans le sens spirituel, sur lequel sont construits, dans un « but Manvantarique, les innombrables centres, d'où procèdent les « évolutions universelles, cycliques et individuelles, durant la pé- « riode active. » (vol. II, pp. 33, 34).

Ces « centres base innombrables » sont naturellement subordonnés aux « sept centres Laya » (Stanza VI), en rapport avec les sept Primordiaux, les Dhyani Buddhas. C'est absolument comme dans l'univers physique admis par la science : nos planètes tournent autour du « Soleil », et beaucoup de systèmes solaires comme le nôtre tournent autour d'un « Soleil » central, et de nombreux systèmes pareillement groupés tournent peut-être encore autour d'un point qui est leur centre à tous ; ainsi la Kosmogenèse Occulte place les Sept Centres primordiaux, les « impérissables Centres Layas » produits par Fohat. « Le Grand Souffle creuse à travers l'espace sept « trous en Laya, pour les faire tourbillonner durant le Manvan- « tara », (vol. I. p. 147) ; — et autour de ceux-ci sont d'autres centres Layas (ou Neutres), et autour de ces derniers d'autres encore, et toujours ainsi. La conception qu'il existe un point central à tout et des points centraux secondaires pour des masses séparées, de même des points centraux tertiaires pour une subdivision de ces mêmes masses, et ainsi, en descendant, de sorte que, si on procède inversement, on imagine que chaque subdivision finale a son propre centre, que ces centres ont *leur* centre commun, et que ces centres communs ont à leur tour *leur* centre à eux et ainsi de suite, cette conception est la conception que nous savons être vraie dans l'univers visible, malgré le vertige qui nous prend, quand nous essayons de l'imagi-



ner. On peut s'en faire une idée avec un compas, en décrivant une série de petits cercles, ayant chacun leur centre sur la circonférence d'un plus grand, tous les centres des plus grands cercles ayant le leur sur des cercles encore plus grands, en allant ainsi jusqu'à ce que l'on soit fatigué ou frappé de vertige ; et si on les groupe par Sept et que l'on en fasse un assez grand nombre, on obtiendra ainsi facilement une idée claire de la relation du centre, base d'une chaîne planétaire, avec un des Sept Centres Layas primordiaux.

La chaîne Planétaire, évoluée d'un de ces centres secondaires, est un cycle de sept globes, et peut être considérée comme placée sur l'arc d'un cercle (voir le Diagramme II, vol. I, p. 172); ainsi notre terre, ou toute autre planète visible pour nous, se trouve au point le plus bas de l'arc. Pour faciliter la démonstration, nous désignerons ces globes par les lettres A, B, C, D, E, F, G. L'impulsion évolutionnaire voyage du globe A au globe G, séjournant sur chaque globe et subissant alors un arrêt ou *pralaya*. Ce voyage circulaire, avec ses sept périodes d'activité et ses sept périodes de repos, est appelé une Ronde. Sept de ces Rondes complètent le Cycle Planétaire, et sont suivies par un Pralaya Planétaire. L'étudiant observateur remarquera que, dans le diagramme en question, les globes sont disposés deux à deux, à l'exception du globe D ; de sorte que les globes A et G occupent le même plan, comme les globes B et F et les globes C et E. Il y a l'arc descendant, qui comprend les globes A, B, C ; le milieu ou point tournant, représenté par le globe D ; et l'arc descendant, figuré par les globes E, F, G. Le voyageur doit descendre pour acquérir l'expérience et la Soi-Conscience, mais son cycle n'est pas complet tant qu'il n'est pas remonté à son ancienne position, riche de ses expériences acquises. Cette manière de représenter les sept globes les dispose seulement sur quatre plans, au lieu de sept, les « quatre plus bas plans de la conscience Kosmique ». Le Diagramme, page 200, résoudra la difficulté, car l'étudiant y remarquera que les « trois plus hauts plans du Cosmos septénaire » appartiennent au « Monde Divin et sans formes de l'Esprit », le Monde *Arupa*, dont il est question dans notre premier article, et qui domine entièrement les chaînes planétaires.

Fohat, « la force active dans la vie Universelle, » est à un point de vue l'Energie Solaire, à un autre l'Electricité, fût-elle Cosmique, solaire ou humaine (vol. I, pp. 111, 112) ; c'est le « pouvoir constructeur », ou la force, qui fait évoluer la chaîne planétaire. Les « Roues (1) » sont les centres de force autour desquels se répand « la matière Kosmique primordiale, et qui, en passant à travers les « six degrés de condensation, devient sphéroïdale et finit par se « transformer en globes ou sphères » (vol. I, p. 116).

(1) — Le mot « Roues » est traduit littéralement de l'original par H. P. B.



L'étudiant reconnaîtra « cette loi du mouvement tourbillonnant dans la matière primordiale » et comprendra d'où les philosophes Grecs, initiés pour la plupart, tiraient leurs enseignements scientifiques, enseignements que Sir William Thomson reprend aujourd'hui dans ses théories. Les détails de cette évolution sont guidés, suivant la *Doctrine Secrète*, par les êtres placés sur les plans supérieurs, et qui sont les premières condensations de la Lumière, dont il a été question plus haut. Les « Constructeurs », — comme ils sont appelés avec raison, — sont divisés en trois classes, notre chaîne planétaire étant le travail de ceux qui appartiennent à la deuxième classe, tandis que l'Humanité elle-même doit sa forme à la troisième (vol. I, pp. 127, 128).

Le premier point à saisir maintenant est l'idée capitale des cycles Manvantarique et Planétaire. Deux passages paraissent jeter particulièrement de la lumière sur cette question, bien que la même idée ait été effleurée en maints endroits.

« La *Doctrine* enseigne que, pour devenir un être divin pleine- « ment conscient, un dieu immortel, — même le plus élevé, — les « premières INTELLIGENCES spirituelles doivent traverser le stage de « l'humanité. Et quand nous disons l'humanité, ce terme ne « s'applique pas seulement à notre humanité terrestre, mais aux « mortels qui habitent un monde quelconque... Chaque Entité doit « avoir acquis par elle-même, par sa propre expérience, le droit « à la divinité. Hegel, le grand penseur allemand, doit avoir connu « ou senti par intuition cette vérité, quand il a dit que l'Incons- « cient faisait évoluer l'Univers seulement « dans l'espérance d'at- « teindre la Soi-Conscience », en un mot de devenir l'HOMME. Tel est « également le sens secret de la phrase Pouranique habituelle, disant « que Brahma est constamment « animé du désir de créer ». Cela « explique aussi le sens Cabalistique caché de ces paroles : Le *Souffle* « devient une pierre ; la pierre, une plante ; la plante, un animal ; « l'animal, un homme ; l'homme, un esprit ; et l'esprit, un dieu. Les « Fils nés du Mental, les Rishis, les Constructeurs, etc., furent tous « des hommes, — sous une forme et une apparence quelconques, — « dans d'autres mondes et dans de précédents Manvantaras.... Cha- « que atome dans l'Univers a en lui la potentialité de la Soi-Conscience. » (vol. I, pp. 106, 107).

Et encore:

« Un Dhyan-Chohan doit *devenir* ; il ne peut naître, ni appa- « raître subitement sur le plan de vie, comme un ange accompli. « La Hiérarchie Céleste du présent Manvantara se trouvera elle- « même transportée, dans le prochain cycle de vie, dans des mondes « encore plus élevés, et fera place à une nouvelle hiérarchie, com- « posée des élus de notre humanité » (vol. I p. 221).

Nous avons devant nous la grandiose conception d'un Univers évoluant de bas en haut, comme un *Tout* et dans toutes ses parties. Chaque cycle, grand ou petit, est une évolution complète en lui-



même, tout en formant une partie d'une évolution plus large. Ainsi, chaque cellule dans notre corps a son propre cercle d'activité, sa naissance, sa croissance, sa maturité, sa mort ; mais chaque cellule fait partie d'un tissu, qui, lui aussi, naît, grandit, arrive à maturité et meurt ; chaque tissu fait partie d'un organe, qui naît, se développe, arrive à maturité et disparaît ; chaque organe sert à former un corps, qui passe par des stages similaires ; et ainsi progressivement, avec les races, les mondes, les systèmes, le Kosmos. La Conscieace de la cellule, pour laquelle les principaux savants de l'Allemagne luttent maintenant, n'est pas la Conscience du cerveau, dont elle fait partie, pas plus que la Conscience de l'homme n'est celle du Kosmos ; s'en suit-il que la cellule doive refuser une Conscience au cerveau, ou que l'homme en doive refuser une à la cellule ?

Commençons alors notre étude de l'évolution de la chaîne planétaire et de ses habitants avec l'*idée-mère* que l'esprit devient Soi-Conscient au moyen de cette évolution, guidée par des intelligences qui ont déjà acquis l'expérience humaine dans un précédent Manvantara. L'aperçu, donné dans le vol. I, p.p. 213-221, au sujet des Sept principales « hiérarchies célestes »,est une peinture des habitants des plus hauts plans, dans leurs rapports avec l'humanité terrestre, ce qui sera plus clairement compris, quand nous serons plus avancés dans notre étude. La plus élevée de ces hiérarchies, les « Souffles de feu sans forme », le « Feu divin », est collectivement Atma, l'Esprit universel. La seconde, « Feu et Ether », est Atma-Buddhi, Buddhi, l'âme divine, étant le véhicule d'Atma. La troisième symbolise l'intellect, Manas, qui, avec Atma-Buddhi, donne la Triade Atma-Buddhi-Manas. La quatrième comprend les « Entités substantielles ; c'est le plus haut groupe parmi « les Rupas (formes ato« miques). C'est la pépinière des âmes humaines, conscientes et spi« tuelles ». Ce sont les « âmes intérieures de la cellule physique ; « la puissance spirituelle qui, dans la cellule physique, guide « l'embryon dans son développement, est la cause de la transmis« sion héréditaire des facultés et de toutes les qualités inhérentes à « l'homme ». Le cinquième groupe « est supposé contenir en lui« même les doubles attributs des aspects à la fois spirituel et physi« que de l'univers ». Les sixième et septième groupes sont « des « entités conscientes éthérées » comprenant les Esprits de la Nature ou *Elementaux* de tous genres, êtres sensitifs, mais non toujours intelligents. C'est du sixième de ces groupes que l'homme doit tout tirer, à l'exception de ses plus hauts principes et de son corps physique.

On se demande souvent si les théosophistes regardent ces « hiérarchies » comme composées d'entités ou bien comme de simples allégories.

Voici la réponse aussi claire que possible.

« Tout en faisant la part de l'imagination et de la fantaisie dans



« la description des pouvoirs personnifiés, nous devons admettre « l'existence de ces Entités, si nous ne voulons pas rejeter l'exis- « tence de l'humanité spirituelle dans l'humanité physique ; car les « légions de ces Fils de Lumière et « nés du Mental » du Premier « rayon manifesté du *Tout Inconnu* sont les véritables racines de « l'homme spirituel. » A moins que nous ne voulions admettre le « dogme antiphilosophique de l'âme créée spécialement à la nais- « sance de chaque être humain (ce qui suppose une provision « toujours renouvelée de ces âmes arrivant journellement depuis « Adam), il nous faut accepter les enseignements occultes ». (Vol. I, p. 106).

La vérité est que, depuis le commencement de notre chaîne planétaire, et en étroite relation avec elle, il y a des Constructeurs et des Esprits Planétaires, qui ont existé comme hommes dans des Manvantaras antérieurs et qui furent les élus d'une Humanité passée ; puis une légion d'autres Entités, qui ont progressé jusqu'à un certain point et dont l'évolution future doit se continuer sur notre chaîne planétaire. L'homme, tel que nous le connaissons, doit évoluer concurremment avec les êtres qui l'entourent, et ces Entités participent à cette évolution. Maintenant l'homme septénaire comprend Atma-Buddhi, Manas, et le quaternaire inférieur, et l'évolution que nous devons accomplir consiste à amener l'union de la Monade avec les Entités intellectuelles et vitales, ce qui doit compléter l'Homme. Car l'Homme « est le produit du travail gra- « duellement perfectionné de la nature, comme toute autre unité « vivante sur cette terre ; mais seulement en ce qui a rapport au « tabernacle humain. Ce qui vit et pense dans l'homme et survit « à cette enveloppe, ce chef-d'œuvre d'évolution, c'est « l'*Eternel* « *Pèlerin*, » la différenciation Protéenne dans l'espace et le temps « de l'Un absolu « *Inconnaissable* » (vol. II, p. 728).

Arrêtons-nous un moment sur ce terme *Monade*. La Monade est Atma-Buddhi. Fohat, lisons-nous, « trace des lignes en spirale « pour unir « le sixième au septième » (Stanza V). Le sixième prin- « cipe dans l'homme (Buddhi, l'Ame Divine), bien qu'il ne soit « pour nous qu'un simple souffle, est encore quelque chose de ma- « tériel, comparé à l'*Esprit* divin (Atma) dont il est le voiturier ou le « véhicule. Fohat, dans sa capacité d'Amour Divin (Eros), Pouvoir « électif d'affinité et de sympathie, nous apparaît allégoriquement « comme essayant d'accomplir l'union entre l'âme et le pur Esprit, « Rayon inséparable de l'*Un* absolu, ces deux éléments devant « constituer dans l'homme la *Monade*, et dans la nature le premier « anneau entre l'éternel inconditionné et le manifesté. » (Vol. I, p. 119).

Maintenant, il est essentiel de ne pas perdre de vue que Atma-Buddhi est Un dans l'Univers. Il est la vie, l'âme du Kosmos, et la nôtre n'existe que comme une partie du Tout. Il est vrai qu'un rayon tombe en chacun de nous, comme en chaque atome de ce



monde et de tous les autres ; mais il est la « lumière Une qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Dans un sens, il s'individualise, comme une goutte de l'océan, en s'unissant à l'individuel ; mais, en essence, il reste essentiellement « une partie du Tout. » « Les Monades ne sont pas des principes limités ou conditionnés, mais des rayons de l'unique Principe absolu universel » (Vol. II, p. 167).

C'est cette Monade qui fait le tour de la chaîne planétaire et dont le voyage du globe A au globe G constitue une Ronde (Vol. I, pp. 167, 168). Ce voyage s'accomplit Sept fois durant le Manvantara planétaire. « La Monade, née de la nature et de l'Essence « même des Sept (ses plus hauts principes se trouvant immédiate- « ment comme enchâssés dans le septième Elément Kosmique), « doit accomplir ses girations septénaires à travers le Cycle de « l'Etre et des Formes, du plus haut au plus bas, et de l'homme à « la Divinité. » (Vol. I, p. 135). Il y a un nombre limité de Mo- « nades évoluant et se perfectionnant de plus en plus, en s'assimi- « lant successivement de nombreuses personalités dans chaque « nouveau Manvantara.... Malgré le nombre presque incalculable « des légions de Monades plus ou moins développées, elles sont « cependant en nombre limité, comme tout ce qui existe dans cet « Univers de différenciation et de fini. » (Vol. I, p. 175). C'est cette Monade qui donne l'impulsion et mène au développement et au progrès : « Ce qui pousse en avant et force l'évolution, c'est-à-dire « ce qui amène la croissance et le développement de l'Homme « jusqu'à la perfection, c'est 1° la Monade ou ce qui agit en elle « inconsciemment, par une force qui lui est inhérente ; et 2° le corps « astral inférieur qui agit sur le soi *personnel*. La première, qu'elle « soit enfermée dans un végétal ou dans un animal, est douée de « cette force, est enfin cette force même, à cause de son identité « d'origine avec ce qui est *Toute-Force*, laquelle, comme il a été « dit, est inhérente à la Monade, et est toute puissante sur le plan « Arupa ou sans forme. » (Vol. II, pp. 109, 110).

Les Monades, dans le cours de leur long pélerinage, traversent de nombreuses chaînes planétaires ; mais comme il ne s'agit ici que de la chaîne dont notre terre fait partie, il doit suffire de dire, au sujet des Monades qui s'incarnent pendant notre Manvantara planétaire, que la *Doctrine Secrète* nous enseigne qu'elles arrivent sur notre chaîne en venant directement de la chaîne dont la Lune est le globe D. (Il faut bien se figurer que les corps normalement visibles pour nous doivent nécessairement être composés de matière susceptible d'impressionner notre rétine, c'est-à-dire de matière appartenant à notre plan.) « Maintenant, on doit se rappeler que « les Monades accomplissant un cycle autour d'une chaîne planétaire sont divisées en Sept classes ou hiérarchies, suivant leur « degré respectif d'évolution, de conscience et de mérite. » (Vol. I, p. 171) ; et ces classes arrivent au globe A pour leur nouveau



pélerinage planétaire dans une succession régulière. Quand la classe la plus avancée des Monades a fini sa septième Ronde sur le globe G de la *chaîne lunaire*, son activité est suspendue pendant une période de repos pralayique ; pendant la dernière Ronde, quand la dernière classe a accompli sa tâche sur un globe, ce globe commence son Pralaya planétaire, et son énergie vitale passe « à « un nouveau centre Laya, qui commence à former un globe corres- « pondant sur la *chaîne terrestre* » (p. 172). Les sept classes des Monades lunaires (Pitris lunaires dans la phrase indoue) atteindront alors notre globe A, l'une après l'autre ; « ayant terminé leur vie « cyclique sur la chaîne lunaire, qui est inférieure à la chaîne « terrestre » (p. 179), elles viendront s'incarner sur cette dernière chaîne. Sur le globe A, comme sur les suivants, le cycle de l'évolution est septuple : trois règnes élémentaux, suivis par les règnes minéral, végétal, animal et hominal. Figurons-nous l'arrivée de la classe I au seuil du plus bas des règnes élémentaux ; après avoir fait son chemin au travers de ce règne, elle atteint le second, et au moment où elle commence à évoluer à travers le second, la classe II pénètre dans le règne élémental inférieur. Au moment où la première classe atteint le plus élevé des règnes élémentaux, la classe II pénètre dans le règne moyen, et la classe III entre dans le plus bas. L'évolution se continue ainsi progressivement, jusqu'à ce que la classe I ait atteint le premier degré de condition germinale d'humanité potentielle sur le globe A, et que la septième classe soit entrée dans le règne élémental inférieur sur le même globe. C'est alors que le globe A est devenu le siège des manifestations spéciales aux Sept règnes, chacun d'eux étant occupé par une classe de Monades lunaires ou Pitris lunaires.

Monades lunaires,	classe	I	a atteint	le stage	potentiel	humain.
»	»	II	»	»	»	animal
»	»	III	»	»	»	végétal
»	»	IV	»	»	»	minéral
»	»	V	»	»	»	élémental sup[r]
»	»	VI	»	»	»	moyen
»	»	VII	»	»	»	inférieur

Mais l'étudiant doit se rappeler, en employant ces termes familiers de humain, animal, etc., que tout ce qui se trouve sur le globe A est formé d'une substance *très éthérée* d'organismes purement *pelliculaires*. Lentement, de ronde en ronde, le septième groupe de la hiérarchie céleste (composé des forces naturelles ou Esprits de chaque globe) construit dans ces ébauches pelliculaires la matière grossière, qu'il condense et solidifie d'étape en étape. (Voyez, relativement au globe D, et alors, par analogie, pour chaque globe, vol. II, p. 110 : « Les esprits de la Terre revêtirent les ébauches éthérées « et les développèrent..... ce sont eux qui donnent ou construisent « le tabernacle physique de l'homme. ») On doit aussi rappeler que « l'Homme » du globe A est *irrationnel, sans mental* ; la Monade ne

peut impressionner sa substance, quelque fluidique qu'elle soit : le pélerin a devant lui un long voyage, avant d'acquérir la Conscience sur le plan matériel ; si éthérée que soit la matière, elle n'appartient pas au monde Arupa.

(*A suivre.*) **Deux membres de la S. E.**

GOUNAS ET TATOUAS

Quand on se place au point de vue substantiel, l'Univers apparaît comme constitué par trois états de la substance :

1° L'état indifférencié, la matière primordiale, *Mulaprakriti.*

2° L'état différencié, que les Occulistes d'Occident désignent par le nom générique de *Lumière astrale.*

3° L'état combiné, que tout le monde nomme *matière physique.*

Mulaprakriti devient matière astrale en passant à travers le prisme des trois *Gounas*, les qualités primordiales.

Les Gounas sont *Satoua*, la clarté, la pureté, *Tamas*, l'obscurité, la saleté, et, entre les deux, résultat de leur mélange, *Radjas*, l'activité.

De même que le prisme de cristal, analysant la lumière solaire, donne sept couleurs, le prisme des trois Gounas, le *Trigouna*, fait apparaître, par chacune de ses faces, sept états de la matière, en sorte que la matière astrale est composée de vingt-et-un états distincts de la matière primordiale.

Les sept substances fournies par la face Satoua forment ce qu'on appelle la matière spirituelle, ayant pour propriétés : l'intelligence, la conscience, la connaissance, ou plutôt dans laquelle ces facultés se manifestent tout à fait à leur aise, dans toute leur intensité.

Les sept substances sortant de la face Radjas sont le lieu de manifestation de la force émotionnelle, qui a pour propriétés : le plaisir et la douleur.

Les sept substances sortant de la face Tamas sont le Noumène de la matière physique, le lieu de manifestation de l'objectivité, ce que Crookes a nommé *protyle*, la matière unique, l'éther, de nos physiciens chimistes, l'hydrogène de Dumas.

Tout cela, matière spirituelle, matière émotionnelle et noumène de la matière physique, se trouve indistinctement désigné par l'expression *Lumière Astrale* des Occulistes.



La matière physique est formée par la combinaison des éléments filtrés par la face Tamas du grand prisme des trois qualités, les Trigounas. Ces éléments sont au nombre de sept et on les nomme *Tatouas*. L'homme n'en perçoit que cinq, au moyen de ses sens. Ces cinq Tatouas, qui sont de nature subtile, se nomment *Okasa*, ayant pour propriété le son, *Vayou*, ayant pour propriété le mouvement ou le toucher, résultat du mouvement ; *Téjas*, ayant pour propriété la forme ; *Apas* ou *Jala*, ayant pour propriété la saveur ; *Prithvi*, ayant pour propriété l'odeur.

Akasa est *l'espace*, Vayou *l'air*, Têjas *la lumière* ou *feu*, Apas *l'eau* et Pritvhi *la terre*, mais au plan astral et non au plan physique. Les choses physiques ne sont pas les Tatouas distincts, mais seulement leurs combinaisons passagères.

La formule du plan astral, relativement à la constitution de l'homme, est la suite des Tatouas : Akasa, Vayou, Têjas, Jala, Prithvi, ce qui donne, en prenant seulement leurs initiales : AVTJP.

Les trois matières astrales, la *Satouasique*, la *Radjasique* et la *Tamasique* ont la même formule ; l'une désigne les éléments spirituels ou intellectuels, ou, si l'on veut, dans lesquels l'esprit se manifeste, l'autre les éléments émotionnels et passionnels, et la troisième les protyles de la matière physique, produisant celle-ci par leurs combinaisons.

Les Orientaux, Indous, Chinois et Japonais, ne regardent pas le corps physique comme un élément essentiel de la nature humaine ; ce corps n'est, pour eux, qu'un agrégat temporaire de matière physique formé par le jeu des énergies contenues dans l'être véritable de l'homme, constitué par la matière subtile que nous nommons *astrale*. Ils pensent que l'homme peut vivre hors de son corps physique, tout aussi bien et même mieux que lorsqu'il est dedans.

Pour former la matière physique, les Tatouas astraux sont combinés de la façon suivante :

Etant donnée une certaine quantité de chaque Tatoua tamasique, elle est divisée en deux parties égales : l'une de ces moitiés reste ce qu'elle est, l'autre est fragmentée en quatre portions ; la moitié non fragmentée de chaque Tatoua est un centre autour duquel viennent se grouper un fragment de chacun des autres Tatouas. Il suit de là que, pour apparaître au plan physique, l'Akasa prend la composition suivante : PA AV JA AT, si nous supposons le groupement effectué de gauche à droite dans le sens du mouvement des aiguilles d'une montre, afin d'avoir un système fixe de représentation. Les formules des autres éléments seront analogues et nous donneront pour la manifestation physique de Vayou : AV VT
PV VJ ;

pour celle de Têjas : VT TJ
AT TP ;



TJ JP

pour celle de Jala VJ JA

et pour celle de Prithvi JP PA

TP PA

La matière physique n'apparaît que par ces combinaisons de la matière astrale tamasique et ne subsiste qu'autant que ces combinaisons durent ou se renouvellent incessamment.

La matière physique ne peut pas exister indépendamment de la matière astrale, dont elle n'est qu'une manière d'être ; il n'y a pas de corps simples physiques, comme ceux admis par nos chimistes ; il y a seulement des combinaisons plus ou moins stables de matière astrale ; c'est une des raisons pour lesquelles les Indous disent que la matière physique est illusoire, comme l'est pour eux tout ce qui n'a pas sa raison d'être en soi-même.

Les êtres, quels qu'ils soient, depuis un caillou jusqu'au plus grand des dieux, s'il y en a un plus grand que les autres, sont essentiellement, comme Substance, une certaine quantité de matière astrale qui se distingue de l'ambiance par une aptitude à grouper, à condenser, de la matière astrale.

La possession d'un corps physique n'est qu'un accident de leur existence, mais n'a pas d'importance pour leur être lui-même ; sans corps physique, ils sont tout aussi bien eux-mêmes que lorsqu'ils en sont pourvus.

La formule de la constitution astrale de l'homme est AVTJP, d'après les données exotériques.

Rien, en dehors de l'amour-propre humain, ne prouve que cette constitution soit la seule possible et que l'ordre dans lequel les Tatouas sont groupés pour constituer l'homme soit l'ordre parfait, absolu. En développant quelques possibilités de cette formule, nous trouvons le tableau suivant :

AVTJP
VTJPA
TJPAV
JPAVT
PAVTJ

et n'avons pas grand'peine à penser que si la première ligne est la formule de constitution des hommes, les quatre autres lignes donnent la formule de constitution d'êtres équivalents à l'homme, en rapport avec des aspects différents du plan physique.

On nous dit, en Occultisme, que l'homme est un microcosme, et beaucoup d'étudiants, se basant sur cette donnée, pensent que l'homme est un être privilégié, sous-entendant que seul l'homme est un microcosme ; mais le plus infime des cailloux et la plus humble des plantes sont aussi des microcosmes ; ils sont agencés autrement que l'homme, voilà tout. Le Prithvi astral d'un caillou



est autrement puissant que le Pritvhi astral d'un homme, ce qui est démontré par la dureté du caillou, l'odeur en astral ayant pour correspondant la résistance en physique. Les Européens ont de la peine à se faire à l'idée que ce qui apparaît physiquement comme caillou peut être astralement un être aussi vivant que l'homme, et même davantage, sous certains rapports.

Lorsque des Orientaux instruits et intelligents se mettent à faire des démonstrations de vénération à certaines pierres précieuses, l'Européen ignorant est disposé à se moquer d'eux, parce qu'il imagine que c'est à la matière physique qu'ils tiennent dans les mains que leur vénération s'adresse.

L'Oriental s'adresse à l'*Astral* de la pierre précieuse, astral dont la puissance lui est révélée par les qualités de cette pierre, et les cérémonies qu'il accomplit avec son joyau qu'il se pose sur le front, sur les yeux ou sur d'autres parties du corps, en lui adressant des invocations, ont pour but d'ajouter à ses propres éléments astraux les propriétés de ceux de l'être qui est manifesté au plan physique sous forme de pierre précieuse.

C'est là l'explication de la vertu des talismans, vertu tout à fait imcompréhensible pour des Européens enfoncés dans l'illusion que la matière physique est la seule forme d'existence qu'on puisse trouver dans l'Univers.

Guymiot.

LES ÉLÉMENTAUX

D'APRÈS H. P. BLAVATSKY

LES PITRIS

H. P. Blavatsky dit :

« Les Devas et les Pitris sont pour nous les groupes les plus importants, parmi les 33 millions de divinités peuplant le panthéon indien ; ce sont aussi ceux que les orientalistes comprennent le moins. Leur nature a toujous été tenue secrète par les Brahmes qui n'éprouvèrent jamais le moindre désir de livrer leurs secrets philosophiques à la sagesse scolastique des Européens.

» Les Devas sont des êtres aériens, dont beaucoup sont au-dessus et d'autres au-dessous de l'homme, l'humanité étant considérée



comme le diamètre d'une circonférence. Le mot Deva signifie le brillant, le rayonnant ; il s'applique à une masse d'êtres très différents les uns des autres, depuis les intelligences qui se sont développées durant les Manvantaras antérieurs et qui, chargées de la construction des systèmes solaires, se sont occupées d'élever l'humanité, pendant son enfance, jusqu'aux Esprits Planétaires non développés, qui apparaissent dans les séances du spiritisme, sous le masque des divinités construites par l'imagination de l'humanité ou sous celui de personnages historiques.

» Les Deva-Yonis sont des êtres élémentaires d'espèce inférieure aux dieux cosmiques et peuvent être soumis par la volonté des Mages noirs. A cette classe appartiennent les Gnômes, les Sylphes, les Fées, les Djinns, etc. Ce sont les âmes des éléments, les forces capricieuses de la Nature, les produits de sa fantaisie, qui sont soumis à l'invariable loi émanant du centre qui régit ces forces. Leur conscience n'est pas développée et leurs corps sont de nature plastique, ce qui leur permet de prendre toutes les formes que leur présente la volonté consciente ou inconsciente de l'homme qui se met en rapport avec ces êtres.

» C'est par ces classes d'êtres élémentaires que les spirites, qui les attirent sans le savoir, parviennent à animer d'une vie factice les coques astrales des hommes défunts. Ces classes d'êtres ne furent jamais des hommes, mais, plus tard, dans des milliers de siècles, le deviendront. Ils appartiennent aux trois royaumes inférieurs de la Nature, dont la connaissance est réservée aux Initiés, parce qu'il est dangereux d'entrer en rapport avec eux. »

Quant aux Pitris, les savants européens ont à leur égard des opinions tout à fait érronées. On croit généralement que le mot Pitris désigne nos ancêtres directs, les esprits des hommes qui nous ont précédés sur la terre ; les spirites croient, par exemple, que les fakirs sont des médiums qui accomplissent leurs phénomènes, grâce au concours des fantômes des défunts. Erreur complète. Les Pitris ne sont pas les ancêtres directs des hommes existant actuellement, mais les ancêtres de l'Humanité présente, mais les esprits de races humaines qui précédèrent la nôtre sur l'échelle de l'évolution, il y a bien des milliers d'années et qui, tant sous le rapport physique que sous le rapport spirituel, étaient bien supérieurs à ce que nous sommes. Dans le Manava Dharma Shastra, ils sont appelés les *Ancêtres lunaires*. Ce sont les Devas de la Lune, c'est-à-dire de l'intellect, et les Devas du Soleil, la sagesse. Au cours de l'évolution, les premiers, les Pitris lunaires, laissèrent leurs *chayas*, leurs ombres, pour qu'en fût bâtie la première race humaine de la quatrième ronde ; les autres, les Pitris Solaires, douèrent l'homme de raison. Il est dit dans la Bible que les fils du ciel, (les Pitris) virent que les filles des hommes (les coques humaines terrestres encore dépourvues d'esprit) étaient belles et qu'ils s'unirent à elles. Dans le Rig-Véda et mieux encore dans



la *Doctrine Secrète*, le sens de ces paroles est éclairci ; elles ont trait à l'animation des premières formes humaines par ces Esprits qui, en les douant de raison, en firent des êtres immortels. Il y a sept espèces de Pitris, dont trois sont sans corps (arupa) et quatre pourvues d'un corps (rupa). »

LES KAMA-RUPAS

Ces créatures, dont l'apparence résulte des désirs qui sont incorporés en elles, n'appartiennent pas à la catégorie des êtres célestes, mais à celle des astraux. Ce sont des habitants du plan astral de notre monde, et, dans certaines circonstances, ils peuvent se rendre visibles et entrer en rapports avec les hommes.

H. P. Blavatsky dit :

« Comme on voit, les Pitris ne sont en rien de la nature des fantômes ni de celle des esprits des hommes défunts, selon la moderne manière de voir. Ils furent le lien unissant les races éthérées de l'humanité aux races pourvues d'un corps physique. Ils n'ont jamais eu de rapports avec les fariboles du spiritisme, ni avec les merveilles des fakirs, et l'esprit immortel d'un homme défunt n'a non plus aucun rapport avec ces choses. Mais, si nous parcourons la liste des différentes sortes de démons ou d'êtres élémentaires, leurs noms suffisent déjà pour nous indiquer à quelles occupations ils se livrent. »

Ce qui suit pourra en donner une idée :

« *Mâdan* est le nom d'une classe d'êtres élémentaires de méchante nature, à forme de bétail et d'une stature monstrueuse. Mâdan signifie une créature ressemblant à une vache ; elle vit amicalement avec les sorciers malfaisants et leur prête son concours pour faire du mal aux hommes et aux animaux, en les frappant de maladies ou même de mort subite.

» Le *Schoudâla-Mâdan* ou Diable des cimetières est une sorte de vampire, qui prend ses ébats aux endroits où des meurtres ont été commis et qui affectionne particulièrement les tombes fraîches, les abattoirs et les lieux de supplice. Il prête son aide au sorcier pour allumer des incendies ou pour lui rendre le corps incombustible, de même que le *Koutti-Schâttan*, l'esprit familier des sorcières. On dit que le Schoudâla est fait à moitié de feu et à moitié d'eau et qu'il a le pouvoir de prendre n'importe quelle forme vivante et de changer l'apparence des choses. Quand il n'est pas dans le feu, il est dans l'eau. Il peut troubler la vue des hommes de façon à leur faire voir les choses tout autres qu'elles sont.

» Le *Schoula-Mâdan* est une autre espèce d'esprit malin, qui s'occupe particulièrement des choses de cuisine et de boulangerie. Il ne fait aucun mal à ses amis, mais joue de mauvais tours à ceux qui l'offensent. Il aime les compliments et les flatteries et comme il habite d'ordinaire à l'intérieur du sol, c'est à lui que s'adressent les fakirs de l'Inde qui produisent le phénomène dont on a beau-



coup parlé de faire pousser, en moins d'une heure, un manguier dont on a mis la graine en terre, en lui faisant produire des fruits mûrs.

» Le *Koumil-Mâdan* est une Ondine, c'est-à-dire un esprit élémentaire de l'eau ; son nom désigne le bruissement que fait une bulle d'air en montant dans l'eau. C'est un lutin espiègle, et il aide les hommes qui sont ses amis, suivant ses capacités. Il arrose la terre, fait tomber la pluie, et fait connaître le présent et l'avenir à ceux qui sont versés dans l'hydromancie.

» Le *Porouthou-Mâdan* est un Démon herculéen, le plus puissant de tous ; c'est lui qui produit les mouvements de meubles dans les séances de spiritisme, qui enlève les médiums en l'air, qui permet d'apprivoiser les animaux féroces.

En définitive, chaque genre de manifestations physiques des séances de spiritisme est produite par une espèce particulière d'êtres élémentaires, sans le concours de laquelle rien n'est produit.

» On connaît encore dans l'Inde une foule d'espèces d'êtres élémentaires et de démons, de géants et de vampires, d'Asuras et de Nagas, de dragons et de créatures ayant des têtes de serpents, etc. »

LES LARVES

Il ne faut pas confondre ces êtres avec les ombres, les âmes, les fantômes, en un mot, les restes astraux des hommes défunts, lesquels à leur tour sont entièrement distincts de la vraie âme humaine (Buddhi-Manas), qui est au-dessus de toutes les choses terrestres et ne prend plus aucune part à ces jeux d'ombres que nous nommons le monde et la vie, tandis que la partie animale de l'homme reste dans le domaine astral.

Là-dessus Proclus a dit :

« Après la mort, l'âme s'en va dans son corps aérien (Corps Astral), où elle demeure jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de toute colère et de toute passion. Alors elle se dépouille par une deuxième mort de son corps astral, comme elle s'est déjà dépouillée de son corps physique. Les anciens disent que l'âme possède un corps céleste immortel, qui est semblable à la lumière des étoiles. »

Et Plutarque :

« L'élément de ces âmes est la Lune (en un sens mystique), parce que les âmes s'y dissolvent comme les corps physiques se dissolvent dans la terre. Ceux qui furent vertueux et honorables, qui menèrent une vie tranquille et sage, sans créer d'inimitiés, sont rapidement délivrés. Leurs restes, qui sont abandonnés par le *Nous* (raison) et que les passions du corps ne maintiennent plus en activité, se désagrègent. »

» Les anciens Égyptiens, dont le savoir venait de l'Inde, étaient au courant de toutes ces choses. Les modernes archéologues qui les ignorent complètement, n'ont pu s'expliquer les figures et les symboles tracés sur les papyrus, les cercueils des momies dans le



Livre des Morts et sculptés sur les murailles des temples et des monuments, qu'en les considérant comme des images de Dieux adorés par les Égyptiens, dieux représentés par des chats, des chiens, des oiseaux, des reptiles et des insectes. Cette opinion est totalement fausse et vient de l'ignorance dans laquelle on se trouve actuellement à l'égard du monde astral et de ses nombreuses espèces d'habitants.

» Nombreuses sont les classes de Larves et de Kama-rupas. Sous le rapport de l'intelligence et de l'habileté, les Larves, qui sont supérieures aux autres, sont les esprits humains liés à la terre. Ce sont les Coques ou ombres de ceux qui ont vécu sur la terre, sans exception, qu'ils y aient tenu une conduite vertueuse ou vicieuse. Ce sont les principes inférieurs de tous les êtres désincarnés, hommes et animaux ; on peut les diviser en trois groupes principaux :

1° *Les morts spirituellement.* Ce premier groupe comprend les Larves des hommes qui ont délaissé toutes les connaissances spirituelles pour ne tenir compte que de la matière et dont l'esprit s'est dégagé de leur âme (organisme astral) graduellement, pendant la vie ; ce sont les réprouvés, qui ont perdu toute possibilité de devenir immortels. Après avoir quitté le plan physique, ces âmes ou plutôt ces Larves astrales, surtout celles des gens qui n'ont jamais cru qu'à la matière physique et aux jouissances et souffrances qu'elle procure, sont irrésistiblement attirées sur la terre, où elles vivent un certain temps, dans un milieu approprié à leur nature grossière. Comme, durant toute leur vie, elles n'ont pas eu le moindre sentiment pour les choses supérieures, mais ont toujours tenu les vulgarités de la terre pour l'alpha et l'oméga de l'existence, elles ne sont pas aptes à pénétrer dans les sphères élevées qui sont le domaine des êtres purs, pour qui l'atmosphère terrestre est puante et étouffante. L'attraction à laquelle obéissent les êtres supérieurs les conduit si loin de la terre qu'ils ne pourraient pas y revenir, même s'ils le voulaient, leurs facultés célestes ne pouvant avoir aucun rapport avec la terre et ses habitants. Il y a des exceptions, dont on parlera plus tard. Les âmes matérielles se désagrègent petit à petit et finalement sont dispersées, atome par atome, dans les éléments qui les entourent, dans le feu astral. Ce sont là les Larves qui demeurent le plus longtemps dans le *Kama-loka* ; elles sont saturées de propriétés terrestres et leur Kama-rupa (corps formé par leurs désirs) est si dense qu'il résiste aux vibrations des principes supérieurs et ne se disperse que très lentement. On nous enseigne que ces Larves peuvent exister des siècles durant, avant de s'évanouir totalement.

2° *Les Kama-rupas.* Le deuxième groupe comprend l'astral des êtres qui avaient une certaine dose de spiritualité, mais qui tenaient plus ou moins aux choses terrestres et dont les désirs se dirigeaient plutôt vers les choses physiques que vers les choses célestes. Leur temps de séjour dans le Kama-loka est plus court que celui de



la classe précédente, mais peut tout de même être assez long, par suite de la vigueur de leurs désirs pour la vie au plan physique.

3° *Les hommes désincarnés.* Au troisième groupe appartiennent ceux qui ont péri de mort violente. Ce sont des hommes complets, privés seulement de leur corps physique ; ils restent dans le Kamaloka, à l'état d'hommes complets, jusqu'au moment où ils seraient morts naturellement. »

LES MARA-RUPAS. — DIABLES

Ces âmes liées à la terre, quand l'esprit les a quittées, peuvent prendre les formes animales qui correspondent le mieux à leurs passions, le corps astral étant l'expression, le symbole de la propriété formant le noyau d'une créature. Le corps physique, qui est moins plastique, conserve la forme humaine, même chez un homme totalement animalisé ; mais le corps astral n'empêche pas l'homme, après sa mort, ou plutôt la partie animale de l'homme, de prendre la forme animale qui est l'expression de son caractère.

Boehme a dit :

» Par là chacun doit apprendre qu'il est ce que le fait sa volonté et que si ses désirs sont ceux des animaux, il n'est pas un homme, mais un habitant du royaume animal, une créature du monde ténébreux, un chien vorace, un oiseau volage, un animal impudique, un serpent furieux ou un misérable crapaud plein de venin. Toutes ces propriétée ont leur source en lui et fournissent le bois avec lequel il alimente le feu de sa vie. Quand donc il quittera le bois extérieur formé des quatre éléments, il ne restera plus de lui que la source empoisonnée de son tourment. Quelle forme aura alors une telle propriété? Pas d'autre que celle qui correspond à la propriété dominante en lui et qu'il prendra par la puissance du verbe infernal, de sorte qu'il sera un chien, un serpent, un crapaud ou tout autre animal. Les propriétés que la volonté a rendues vivantes imposent leur figure à son âme. (*Les six Points* VII, 37).

Swedenborg, dans ses visions du monde astral, auxquelles il a donné une toilette ecclésiastique, décrit ces esprits comme ayant de loin l'apparence d'animaux, mais de près reconnaissables pour des hommes. Dans notre monde, c'est tout l'opposé.

Celui qui trouvera ces choses étranges n'a qu'à regarder en lui-même, pour y distinguer les espèces animales qui grouillent dans son âme astrale. Peut-être y trouvera-t-il une ménagerie complète, et ces propriétés ou états d'âme peuvent même, dans certaines circonstances, apparaître objectivement comme le mentionnent les légendes des saints et comme il s'en trouve de nombreux exemples dans les annales du spiritisme moderne et contemporain.

Ces formes se manifestent très facilement, lorsque l'éveil à la vraie spiritualité les chasse hors de l'homme, les repousse comme une sueur morbide ne pouvant rester dans un corps revenant à la

santé ; elles peuvent alors être visibles pour celui qui s'en débarrasse et pour les spectateurs.

On nous raconte que saint Antoine était dans sa solitude tourmenté par toutes sortes de diables qu'on pouvait voir. Si nous admettons que ces formes sortaient de sa nature morale antérieure, qu'elles avaient été produites par sa volonté et par sa pensée et qu'en même temps il possédait un tempérament de médium par lequel il matérialisait ces formes, nous pouvons croire à la réalité de ses visions, en remplaçant la superstition religieuse par la compréhension scientifique.

Franz Hartmann.

POÉSIE

LE RÊVE DE BRAHMA

Quand la Nuit chaque soir vient enlacer la terre
De son manteau d'azur de rubis constellé,
Abîme-toi, mon cœur, dans ce calme Mystère
En élevant vers lui tes plaintes d'exilé.

Car, le jour, le Soleil qui flambe sur nos têtes,
Nous cache les ampleurs, la grave Majesté
De la Nuit reposante et les sublimes fêtes
De l'Être Universel par son ubiquité.

Monte dans le silence au sein de l'harmonie
Des Mondes gravitant vers le Divin Foyer,
Qui prend et puis reprend dans sa course infinie
Les Astres qu'il éteint ou fait reflamboyer.

Car Brahma tour à tour agit et se repose.
Sa respiration, en double mouvement,
Fait naître l'Univers, qui, par métamorphose,
Se résorbe en Brahma, l'irrésistible aimant.

C'est le flux et reflux de la Vie Eternelle,
Réalisation du Suprême Dessein,
Gouffre où chaque Cosmos, semblable à l'étincelle,
Eclate, brille et meurt au sortir de son Sein.

Et toujours jailliront les innombrables Formes
Latentes dans l'esprit de Brahma le Tout Puissant,
Qui fait se dérouler en d'inflexibles Normes,
Son Rêve sans limite et sans commencement !

JEAN PAUL CLARENS.

AURORES

Les rameaux des grands bois se penchaient sous les rêves
Qui viennent s'y poser au silence des nuits ;
Les vagues de la mer assoupissaient les grèves
De leur chant monotone épanchant les ennuis ;

Des rayons affaiblis descendaient des étoiles
Et puis, tranquillement, s'éteignaient dans les eaux ;
Les brouillards avaient mis sur les vallons leurs voiles ;
Nul frisson ne faisait tressaillir les roseaux ;

Un calme qu'on eût dit sorti du fond des tombes
Etalait ses plis lourds sur les champs et les monts ;
Les vents avaient cessé leurs soupirs de colombes ;
La nature dormait comme au temps des glaçons ;

Un filet d'argent clair vint ourler la nuit sombre
Puis devint un torrent rongeant le bord du ciel,
Puis devint une averse éparpilleuse d'ombre
Qui fit surgir aux yeux les formes du réel ;

Dans l'air cendré de nuit, l'aurore apparut blonde ;
Des frissons de réveil coururent aux taillis ;
De miroitants reflets s'envolèrent de l'onde,
Et des petits oiseaux tinta le gazouillis ;

Puis le soleil flamba, foyer d'or, aux collines,
Allumant les joyaux égrenés sur les fleurs,
Et l'air calme s'emplit de chansons argentines
Et d'éclairs irisés et de fraîches odeurs.

C'est ainsi qu'à la nuit des vaines apparences
Succède le jour clair du Réel tant cherché
Au long des chemins durs bordés par les souffrances
Où tant de fois nos pieds ont, saignants, trébuché.

Et son soleil se lève au delà de la tombe,
Lorsque nos yeux de chair sont fermés pour toujours
Et que notre âme va, d'un essor de colombe,
Aux sources du bonheur oublier les vieux jours.

MARCEL MIOGHI.

COMMENT A ÉTÉ ÉCRITE LA DOCTRINE SECRÈTE

(*Suite*).

VI

LETTRE DU Dr HUBBE SCHLEIDEN, ÉDITEUR DU *Sphinx*, A LA COMTESSE WATCHMEISTER.

Avant de connaître personnellement H. P. B., je reçus, par son intermédiaire, une lettre de l'un des Maîtres sur lesquels on a beaucoup écrit. Les principales parties de cette lettre ont même été publiées plusieurs fois, de sorte que je n'ai pas à y revenir. Mais, à propos du Rapport de la *Société des Recherches psychiques*, je dois dire que peu m'importe que cette lettre ait été écrite au Tibet ou à Londres, par H. P. B. elle-même automatiquement ou inconsciemment. Quiconque connait le moindrement les choses spirituelles ne jugera jamais de la valeur d'une lettre de ce genre d'après la voie suivant laquelle cette lettre lui est parvenue, ou même suivant le mode ou le point d'envoi, mais d'après son contenu, son pouvoir suggestif. De même, je n'apprécie point H. P. B. d'après les phénomènes qu'elle a produits, et j'en ai beaucoup vus, mais par les enseignements qu'ils impliquaient, lesquels me paraissent avoir été considérables, je dirai même sans prix...

Quatre ou cinq fois, j'ai fait auprès d'elle des séjours de différentes durées. Le premier de septembre à décembre 1884, trois mois environ, pendant qu'elle se trouvait chez les Gebhard, à Eberfeld, où je l'avais déjà vue, en août précédent. Je passai ensuite 8 à 10 jours avec elle, à Wurzburg, en octobre 1885 ; et enfin je la vis, pour la dernière fois, un jour de janvier 1886.

J'eus ainsi de nombreuses occasions d'apprendre beaucoup, d'autant plus qu'elle m'a toujours témoigné beaucoup de bienveillance et ne s'est presque jamais montrée fatiguée de mes questions.

Je vis presque tous les phénomènes qu'elle fit chez les Gebhard, et qui ont été, pour la plupart, relatés. Il y en a un, cependant, que je crois peu connu.

Le peintre Schmiechen avait reproduit les portraits des deux Mahatmas, avant qu'on les ait expédiés à Adyar. Ces copies, destinées à Mme Gebhard, ressemblaient tellement aux tableaux originaux qu'on avait souvent de la peine à les en distinguer. Il n'y



avait que le peintre Schmiechen et Olcott qui ne se trompassent jamais. Dans le but de diminuer les chances d'erreur, H. P. B. dit un soir : — Ne touchez pas à ces peintures, et attendez un instant. Sans doute qu'elle concentra en même temps ses pouvoirs, car elle dit bientôt : — Retournez-les. Nous le fîmes, et qu'est-ce que nous vîmes au dos de chaque portrait? La signature du Maître qu'il représentait, l'une en bleu, l'autre en rouge.

Aussi bien n'en finirais-je pas, si je devais citer tous les phénomènes dont je fus témoin.

J'ajouterai seulement que j'entendis souvent les « coups frappés » et les « sonneries astrales ». Un jour, elle se trouvait si fatiguée qu'elle ne put rien produire toute seule et demanda l'assistance d'une personne de la société. Ce fut M[me] Schmiechen qui voulut bien lui servir de médium. Nous entendîmes alors des coups surgir de partout.

J'ai plusieurs fois remarqué qu'elle pouvait lire les pensées chez les autres.

En ce qui concerne la *Secrète Doctrine*, H. P. B. commençait à l'écrire, quand je fis sa connaissance. Elle y travaillait du matin au soir, et parfois même la nuit. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire pour le *Theosophist*. Elle n'avait positivement qu'un très petit nombre de livres avec elle, et je dus un jour lui procurer une Bible pour y puiser des citations dont elle avait besoin.

A divers égards, son travail marchait bien comme le dit H. S. Olcott dans *Old Diary's Leaves*. Je la vis souvent porter sur le papier des phrases qu'elle semblait lire sur quelque livre ouvert devant elle, mais que je ne voyais pas. Il est vrai que je ne l'observais point avec l'idée préconçue de la prendre en flagrant délit de fraude ; mais il est constant que j'ai souvent vu, sur son manuscrit, et même sur quelques-uns des livres dont elle se servait, des annotations au crayon bleu, de l'écriture bien connue de K. H.

Je passais généralement la nuit sur un canapé placé dans son cabinet de travail, et je m'y rendais, quand elle se retirait elle même. Le canapé se trouvait à quelques pieds du bureau. Je me rappelle encore mon étonnement, quand je vis, un matin, à mon lever, un grand nombre de pages, grand format de son manuscrit, couvertes d'écriture au crayon bleu. Je ne sais pas comment cela s'était fait, mais cela n'y était pas à mon coucher, et personne n'avait dû entrer corporellement pendant la nuit, car j'ai le sommeil très léger.

Je dois dire que, dès cette époque, je pensais, comme maintenant encore, que la valeur de quelque chose de mental ne dépend pas de la manière dont cela a été produit. Je suspendis dès lors mon jugement, jusqu'au moment où, pouvant lire l'ouvrage tout entier, je pus le soumettre d'ensemble à mon appréciation.

Telle est la raison pour laquelle la nuit où je quittais H. P. B., je reçus les deux certificats qui, à l'époque, ont été publiés par le *Path*.



Pour terminer, je répéterai que je considère l'ouvrage de H. P. B. comme un livre de la plus grande importance, que je n'ai pas le moindre doute qu'il ne contienne la *Doctrine Secrète*, c'est-à-dire la Sagesse vraie de tous les âges et de tous les sages.

Cet ouvrage contient vraiment les clefs permettant de résoudre les problèmes de l'existence dans le Macrocosme, comme dans le Microcosme. Il est vrai qu'il me paraît nécessiter quelques dévelop pements pour la plupart des lecteurs actuels, ce que je me suis efforcé de faire par divers ospuscules publiés en Allemagne.

Je pense enfin que c'est question oiseuse que de savoir qui a composé l'ouvrage. Il procède de la plume de H. P. B., mais sa valeur indiscutable ne dépend que de lui-même.

Dr Hubbe Schleiden.

Voici les certificats auxquels il est fait allusion plus haut.

I. — « Mon témoignage n'aura pas grande valeur auprès de ceux qui croient d'autant moins que les preuves morales l'emportent sur les apparences matérielles. Aussi n'est-ce que pour la satisfaction personnelle du Docteur que le soussigné est heureux de déclarer que *Secret Doctrine* a été composée par le maître X., par celui qui se voile sous la personnalité de H. P. B. et par l'humble serviteur soussigné. » N.

Un an après, le document suivant fut reçu, qui spécifie certains détails réalisés depuis.

II. — « Le certificat de l'an dernier, disant quels ont été les écrivains véritables de S. D., est parfaitement authentique, bien qu'on en ait douté. Un moyen sera donné pour le contrôler. En attendant, il peut être ajouté que H. P. B. a copié une partie de l'ouvrage dans des manuscrits de la plus haute antiquité, appartenant à la *Grande Fraternité*, et dans lesquels *elle lisait en astral.* »

Pour copie conforme :

Dr Hubbe Schleiden

VARIÉTÉS OCCULTES

LE DÉLUGE

Peu connue en France, la *Doctrine Secrète*, l'écrit capital laissé par H. P. Blavatsky, contient d'étranges documents et des indications qui ouvrent à la pensée des horizons que l'ordinaire intellectualité



des Européens était incapable de soupçonner. Ce fait seul suffit à prouver, pour ceux qui sont tant soit peu psychologues, la mission de H. P. B. et ce, envers et contre toutes les constatations de faits physiques qui pourraient être faites ou imaginées. On peut bien donner d'étranges apparences aux faits, mais il n'est pas commode d'en donner aux pensées, et, dans les contes d'imagination, il est toujours facile de retrouver la filière des perceptions ordinaires qui leur ont servi de trame. Il n'en est pas de même pour la *Doctrine Secrète.*

Nous allons le faire voir par les indications qu'elle donne sur le *Déluge*, ce fait dont le souvenir se trouve en tradition dans la mémoire de toutes les races d'hommes répandues sur le globe.

On sait déjà que le Déluge est le cataclysme qui engloutit la quatrième race, habitante de l'Atlandide, avec le continent sur lequel cette race vivait.

Voici comment les *Stances de Dzyan* parlent de l'événement: » La quatrième race devint grande par l'orgueil. Nous sommes les rois, disaient-ils ; nous sommes les Dieux.

» Ils prirent des femmes belles à voir, qu'ils choisirent parmi les races sans intelligence à la tête étroite. Ils engendrèrent des monstres, de méchants démons mâles et femelles, et aussi des Khados à l'intellect rétréci.

» Ils bâtirent des temples pour le corps humain ; ils adorèrent le mâle et la femelle : alors le troisième œil devint paralysé.

» Ils bâtirent des cités immenses avec des terres rares et des métaux, et avec le feu, avec les pierres blanches des montagnes et avec les pierres noires, ils firent des statues à leur image et de même taille qu'eux et les adorèrent.

» Ils firent de grandes images hautes de neuf yatis (27 pieds), juste comme leur taille.

» Les feux intérieurs avaient détruit la terre de leurs ancêtres. Les eaux menacèrent la quatrième race.

» Les premières grandes eaux vinrent. Elles engloutirent les sept grandes îles.

» Tous les saints furent sauvés; tous les pervers furent détruits et avec eux la plupart des grands animaux, nés de la sueur de la terre. »

Sur ces Stances, il y a des commentaires écrits par des Initiés. H. P. B. en cite des passages, les uns de sens mystique, les autres de sens pratique.

Voici un passage mystique :

» Les Rois de la Lumière se sont éloignés en colère. Les péchés des hommes sont devenus si noirs que la terre en frémit de douleur, les trônes de l'azur sont vides. Qui des bruns, qui des rouges, qu des noirs, peut s'assoir sur les trônes des Bienheureux, sur les trônes de Savoir et de Compassion ? Qui peut prendre en mains la fleur du pouvoir, la plante à la tige d'or, à la corolle d'azur ? »



Maintenant, voici un autre passage de commentaire racontant la catastrophe.

La quatrième race aurait été une race de Magiciens noirs, dont les pensées et les actions auraient eu pour résultat le changement des conditions d'existence de la terre, l'homme étant sur terre le principal agent créateur des événements, des phénomènes de l'existence du globe.

En même temps que les Magiciens noirs, il y avait les Magiciens blancs, aptes à présider à l'évolution de la cinquième race et qui furent chargés d'exécuter les décisions de Karma contre les Magiciens noirs et les populations soumises à leur influence.

Le commentaire raconte ainsi cette exécution :

».... Et le grand Roi à la face brillante, le chef de tous les visages jaunes, était triste, voyant les péchés des visages noirs.

» Il envoya ses navires aériens (*viwans*) chargés d'hommes pieux à tous les chefs, ses frères, pour leur dire :

» Préparez-vous. Levez-vous, hommes de la Bonne Loi, et traversez le pays, pendant qu'il est encore sec.

» Les Seigneurs de l'orage approchent. Leurs chariots sont déjà dans le voisinage du pays. Les Seigneurs des visages noirs n'ont plus que deux jours et une nuit à vivre sur cette terre patiente. Les Seigneurs inférieurs du feu (gnômes et salamandres) préparent leurs magiques agniyatras (armes à feu). Mais les Seigneurs de l'Œil noir sont plus puissants qu'eux et les forcent à l'obéissance, car ils sont instruits dans l'Ashtar Vidya (science magique). Venez et faites usage de vos pouvoirs magiques. Que chaque Seigneur au visage brillant s'empare du *viwan* (navire aérien) d'un Seigneur au visage noir, de peur que quelques-uns d'entre ces sorciers puissent échapper aux eaux, en évitant la verge des Quatre (les divinités Karmiques) et soit capable de sauver ces pervers.

» Que chaque visage brillant envoie un profond sommeil à chaque visage noir. Que les sorciers n'éprouvent ni inquiétude ni souffrance. Que chaque homme, fidèle aux dieux solaires, paralyse le disciple des dieux lunaires, de peur qu'il souffre et qu'il échappe à son destin.

» Et que chaque visage jaune offre de son eau-de-vie (son sang) à l'animal parlant (être créé magiquement par les sorciers) du visage noir, de crainte qu'il éveille son maître.

» Que leur destinée s'accomplisse. Nous sommes les serviteurs des Quatre (les dieux Karmiques). Que les Rois de Lumière reviennent.

» Le grand Roi se jeta le visage contre terre et pleura.

» Quand les Rois s'assemblèrent, les eaux étaient déjà en mouvement. Les peuples avaient déjà traversé les pays secs. Il étaient au-delà des limites que devaient atteindre les eaux. Leurs rois les rejoignirent dans leurs *viwans* et les conduisirent aux pays du feu et des métaux.



» Des averses d'étoiles tombèrent sur les pays des Faces noires ; mais ils dormaient.

» Les bêtes parlantes restèrent silencieuses.

» Les Seigneurs inférieurs, les (Elémentaux), attendaient des ordres qui ne vinrent pas, car leurs maîtres dormaient.

» Les eaux s'élevèrent et couvrirent les vallées d'un bout de la terre à l'autre. Les hautes terres seules et le fond de la terre (les antipodes) restèrent secs. Là demeurèrent ceux qui avaient échappé, les hommes au visage jaune et à l'œil droit, au regard franc.

» Quand les Seigneurs des Faces noires s'éveillèrent et songèrent à leurs *viwans*, afin d'échapper aux eaux qui montaient, il ne les trouvèrent plus. »

Les échappés au Déluge formèrent le noyau de la cinquième race, furent les ancêtres des hommes peuplant actuellement la terre. Les Rois, seuls possesseurs des *navires aériens*, ont-ils disparu de la terre, abandonnant les hommes à leurs seules forces, ou bien continuent-ils à gouverner l'humanité sans qu'elle s'en doute ?

D. Fortin.

UN CHARMEUR DE SERPENTS

Il se nommait Bichounath, natif d'Indore, et la séance qu'il nous donna eut lieu le 15 juin 1879. Ses chevenx étaient d'un noir de jais, sa barbe longue, partagée en deux pointes, était, suivant la mode des Rajpoutes, ramenée par les extrémités sur ses oreilles ; son corps maigre et brun était nu jusqu'à la ceinture ; il portait un *dhoti*, robe qui tombe des hanches sur les pieds ; sur l'épaule il portait un vêtement roulé qui descendait en écharpe jusqu'à la ceinture ; un turban blanc couvrait sa tête ; ses traits réguliers et ses yeux luisants étaient du type aryen le plus pur.

Dans un panier rond et couvert se trouvaient quelques *cobras* (serpent à lunettes) ; il en fit sortir un sur le pavé de la chambre. Le reptile se roula sur lui-même, sans faire aucune démonstration hostile.

Le charmeur prit alors sa flûte, faite avec une gourde sèche, et se mit à jouer, sur un rythme doux, un air agréable à entendre. Le serpent dressa la tête au-dessus de ses anneaux, déploya l'éventail de son cou, et, dardant sa langue mince, il se mit à mouvoir la tête en cadence au rythme de la musique.

Ayant lu fréquemment que ces serpents étaient rendus inoffensifs, parce que les charmeurs leur arrachaient les crochets venimeux, je fis demander à notre homme par un des spectateurs, un Parsi, s'il n'en était pas ainsi de celui qu'il nous montrait. Il dit que non, et, prenant le serpent par le cou, il lui ouvrit la bouche, au moyen d'un bâton, et nous fit voir les dents minces et recourbées avec leur vési-



cule à venin de chaque côté de la mâchoire. Il proposa de nous donner la preuve que le serpent était réellement vénimeux, si nous voulions lui donner un poulet. On en apporta un, et le charmeur, l'ayant saisi derrière les ailes, le présenta au serpent qu'il avait d'abord irrité par quelques mouvements menaçants. Le serpent semblait furieux et dardait sa langue avec rapidité, en déployant son capuchon et en sifflant sourdement ; puis, le poulet ayant été suffisamment approché, le reptile rejeta sa tête en arrière, puis la lança sur la pauvre bête à deux reprises. Mais la seconde fois, dépassant le but, il atteignit la main du charmeur. Une légère goutte de sang sortit de la blessure. et nous nous mîmes à pousser des exclamations d'effroi. Mais Bichdunath jeta le poulet sur le pavé et ouvrit une petite boîte d'étain rouillée, de laquelle il tira un petit disque osseux qu'il posa sur la goutte de sang, et, après avoir laissé sa main en repos, pendant une minute ou deux, se mit à s'en servir comme de l'autre.

Le disque en os restait attaché à la peau, comme s'il y avait été fixé par de la glu. Le pauvre poulet, pendant ce temps-là, gigottait sur le sol, puis des frissons parcoururent son corps et il mourut. Evidemment, le serpent possédait bien ses crochets vénimeux.

Notre attention se fixa sur le charmeur, et nous craignions de le voir tomber victime de sa témérité ; mais lui disait que l'affaire était sans importance et que la *pierre à serpents* ne manquerait pas de sucer tout le venin.

Ma curiosité étant excitée, je demandai au charmeur de me permettre d'examiner de quelle façon la pierre se tenait fixée à sa main. Il y consentit ; je tirai la pierre, et toute la peau du dos de la main la suivait sans que la pierre se décollât. Quelques minutes plus tard, elle tomba d'elle-même, et le charmeur dit que c'était fini et qu'il ne sentait rien.

En réponse à nos questions, il nous donna les renseignements suivants : Le disque à propriété merveilleuse est un os de la grosseur d'un bouton de gilet, qu'on trouve entre la peau et la mâchoire supérieure d'un cobra ; un sur cinquante ou sur cent qu'on rencontre est pourvu de cet os ; les autres ne l'ont pas ; sa possession par l'un d'eux le rend roi dans son espèce et on l'appelle *Cobra-Raja*. Les charmeurs de serpents ouvrent la bouche de tous les cobras qu'ils prennent, pour voir s'ils ont le précieux petit os, qu'on trouve aussi dans un serpent, l'*anaconda*, chez un gros crapaux jaunâtre et aussi chez l'éléphant. Tout animal qui le possède est le roi de son espèce. Et il nous donna la preuve que c'était un talisman possédant une vertu réelle. Il se mit à agacer le serpent, comme la première fois, jusqu'à ce qu'il fut en fureur ; prenant alors son disque d'os entre le pouce et l'index, il l'approcha du reptile qui, à notre grande surprise, se recula vivement, comme nous ferions, si l'on nous présentait un fer rouge au visage ; il se balançait à droite et à gauche comme pris de terreur devant l'objet mystérieux ou comme s'il



s'était trouvé sous quelque influence magnétique. Le charmeur le suivait dans tous ses mouvements, sans lui donner de relâche ; le serpent cessa de siffler, replia son capuchon, diminua le mouvement de va et vient de la partie supérieure de son corps, et, finalement, posa ta tête sur ses anneaux. Le charmeur termina l'expérience, en posant la pierre sur la tête du Cobra.

En suivant attentivement les phases de l'expérience, j'arrivai à cette alternative : ou bien l'os possède réellement le pouvoir qui lui est attribué par le charmeur, ou bien le dangereux reptile a été dressé au manège auquel il se livre. Pour savoir à quoi m'en tenir, je demandai l'os au charmeur, afin d'expérimenter moi-même. Je commençai par faire mettre le *cobra* en fureur, en surveillant, on peut me croire, tous ses mouvements, avec l'attention la plus soutenue, prêt à retirer ma main, s'il prenait position pour me piquer. Les dames protestaient vivement contre l'extravagance de ma témérité, et H. P. B. m'accablait d'injures. Je persistai, néanmoins, par amour de la science. Le Cobra étant parvenu à l'état de fureur convenable, je lui présentai la *pierre à serpents*, et je le vis, avec plaisir, se conduire exactement comme il avait fait avec le charmeur : je terminai aussi l'opération en lui posant l'os sur la tête.

Après le marchandage sans lequel on ne peut opérer aucune transaction en Orient, je devins possesseur pour quelques roupies (2 f. 40 la roupie) de la pierre à serpents, que je portai longtemps dans mon sac de voyage, pour le cas où quelqu'un, mordu, par un Cobra, se serait adressé à moi ; mais je n'eus jamais l'occasion d'en essayer l'efficacité.

H. S. Olcott.

A Monsieur ARTHUR ARNOULD

Président de la branche française de la Société Théosophique.

Directeur du Lotus Bleu

Mon cher confrère,

Je viens de lire ou plutôt de dévorer votre belle étude sur « les Croyances fondamentales du Bouddhisme. »

Ce que j'en pense, je le dirai prochainement dans La Curiosité ; aujourd'hui, je ne viens que vous donner un essai d'explication de La Lévitation, car vous dites, page 14, de votre étude :

« Si nous voyions un homme marcher sur les flots, ou s'élever dans les airs, sans aucun appui, — ce qui d'ailleurs se produit très bien, les phénomènes de *lévitation* étant parfaitement constatés, — il ne faudrait pas crier au miracle, mais simplement reconnaître



qu'on se trouve devant un phénomène naturel, dont nous ne connaissons pas encore l'explication, — et la chercher. »

Je viens vous donner un essai d'explication de ce phénomène.

On considère la Terre comme un immense aimant, divers savants l'on dit, entre autres Paracelse. — La terre est donc chargée d'électricité positive qu'elle génère incessamment dans son centre, qui est aussi un centre de mouvement.

Tout ce qui vit sur la surface de la terre, animaux, plantes, minéraux, tous les corps organiques, en un mot, sont saturés, eux, d'électricité négative, c'est-à-dire de nom contraire à celle de la Terre.

Du reste, la pesanteur n'est que la résultante de l'attraction terrestre, sans elle, nous n'aurions pas de poids ; or, celui-ci est en proportion avec l'attraction, c'est-à-dire que si cette attraction était, deux, trois et quatre fois plus forte, c'est que le poids de la terre serait deux trois et quatre fois plus élevé qu'il ne l'est.

Donc, si l'on parvenait à vaincre cette attraction, il n'y aurait pas de raison qui pourrait empêcher l'homme de s'élever dans l'air, comme le fait le poisson dans l'eau.

Nous n'ignorons pas, d'un autre côté, que notre organisme physique peut être vivement influencé par l'actîon d'une forte volonté ; elle peut donc, cette action, transformer l'électricité *négative* de l'homme en électricité *positive* ; alors la terre et l'homme, étant d'électricités *isonomes*, se repoussent, et la loi de la gravitation disparaissant, il est facile à l'homme de s'élever dans l'air, pendant tout le temps que dure la force répulsive.

Donc, le degré de lévitation varie en raison de l'intensité, de la capacité, de la charge d'électricité positive qu'un homme a pu condenser dans son corps.

Dès qu'un homme peut, à sa guise, emmaganiser dans son corps de l'électrécité positive, il lui est facile de changer de poids ; il accomplit cet acte, aussi facilement que celui de la respiration.

Reste à découvrir la loi ou le moyen de transformer l'électricité négative de l'homme en électricité positive.

Voilà un essai d'explication de la Lévitation ; je laisse à d'autres d'en trouver un meilleur.

Veuillez agréer, etc.,

Ernest Bosc.



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

Nous rappelons aux Membres de la SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE et de la LOGE ANANTA, que c'est ce mois-ci, au plus tard, qu'ils doivent verser LEUR COTISATION **entre les mains de** M. Paul TOURNIEL, **notre trésorier général.**

Le prochain n° du *Lotus Bleu* contiendra un nouvel article de notre collaborateur éminent, *M. Lecomte*, pseudonyme sous lequel se cache un chercheur audacieux, un de nos premiers savants, dont les travaux feront époque dans l'histoire du XIXe siècle.

Nos lecteurs, qui se rappellent avec quel intérêt ils ont lu l'article intitulé : **Fantômes des vivants**, liront avec plus d'intérêt encore le nouveau travail que nous annonçons et qui est appelé à produire la plus vive sensation.

Titre :

LE DÉGAGEMENT ASTRAL

ET

LA LIMITE DE L'ATMOSPHÈRE TERRESTRE

* * *

Petites nouvelles

ETATS-UNIS. — Conférences théosophiques dans différentes loges :

Le Monde Intangible, par J. H. Connelly.

Phosphorescence théosophique, par H. A. Freeman.

Qu'est-ce que l'Immortalité? par William Main.

La traversée de la Nuit, par William Main.

Les Fils du Soleil et de la Lune, par R. D. A. Wade.

L'homme visible et invisible, par Miss Eva Gates.

Les Sociétés secrètes et l'Initiation, par Edgar Buck.

Claude Falls Wright, qui a vécu trois ans à Londres, en compagnie de H. P. B., dont il a reçu directement les enseignements, continue ses tournées de conférences.

A Deuver, il a parlé sur *Karma*, sur les *Rêves*, sur les *Tatouas*, sur la *Science chrétienne* (système de guérison par la volonté, célèbre en Amérique), sur l'*Hypnotisme*.

A la cité du Lac Salé (capitale des Mormons, il a parlé sur le *But de la Théosophie*, sur la *Réincarnation*, le *Christianisme ésotérique*, l'*Occultisme*, la *Constitution de l'Homme*.



∴

La sous section Scandinave a tenu sa Convention annuelle, fin janvier, et l'on a célébré, le 10 février, le septième anniversaire de la fondation de la Société à Stockholm.

A. Besant a donné, au Hall St-James, le 27 avril, la première conférence qui a suivi son arrivée à Londres.

Le mouvement théosophique est toujours en progrès en Australie; une nouvelle et vigoureuse branche est sur le point d'être établie à Brisbane.

Revue des Revues

The Theosophist. — Adyar, Madras, revue mensuelle, 25 francs par an. Directeur : le colonel Olcott, Président de la S. T.

Sommaire d'avril 1895. — Olcott. Feuilles d'un vieux journal. — Henry Pratt. — Esquisse des mouvements astronomiques. — Sédir. Les Mystères d'Eleusis. — Pournendon Narayana. Le Pranayama védique. — Percival Graham. Hanté. — Baker Hudson. Zoroastrianisme. — Légendes sur les joyaux. — K. C. M. Progrès descendant. — Notes et nouvelles.

The Path. — New-York. 144. Madison avenue. 2 dollars par an. Directeur : W. Q. Judge. Revue mensuelle.

Sommaire d'avril 1895. La vérité sur l'Orient et l'Occident. — Lettres de H. P. Blavatsky. — Causeries sur les Védas. — Les Comètes. — L'opinion de Franz Hartmann sur la crise.—Sur l'Ecran du temps. — Correspondance et Notes.

Lotusbluten. — Leipzig. Wilhelm Friedrich. Revue mensuelle. 10 marks, directeur : Franz Hartmann, docteur en médecine.

Sommaire d'avril 1895 : Sankaracharya. Le Palladium de la Sagesse. — Enseignements thibétains, d'après H. P. Blavatsky. — Correspondance.

Sphinx. — Braunschweig chez Schwetske und Sohn. 22 fr. 50 par an. Revue mensuelle, directeur : Dr Hubbe-Schleiden.

Sommaire d'avril 1895. Raphael von Koeber. Un principe théosophique dans la civilisation romaine. — Werner Friedrichsort. La philosophie du Dr Hubbe-Schleiden. — Franz Hartmann. La Crémation. — Max Kalteuborn. La Mort du Baiser. — Raymomd Norman. Des Violettes et trois barres. — Gizella Vlahow. Une nuit étrange. — L. Delius. Végétarianisme. — Dr Göring. Sur le Pater. — Notes d'Occultisme.

Sofa, revue mensuelle, San Juan, 3 y 5, Madrid — 8 pesetas par an.

Sommaire de mai 1895. H. P. B. La tour de Babel de la pensée mo-



derne. — JASPER NIEMAND. Lettres qui m'ont aidé. — VERA PETROVNA BLAVATSKY. HÉLÈNA PETROVNA BLAVASTSKY. — ANNIE BESANT. La construction des KOSMOS. — M. TREVINO. Sur l'origine des Espèces. — FR. PARÈS LLANSO. Maçonnerie. — AL MAKHFA. Nouvelles diverses. Mouvement théosophique. — Questionnaire.

Le Lucifer. Revue mensuelle, fondée par Mme H. P. BLAVATSKY, dirigée par A. BESANT et G. R. S. MEAD. — 1 an : 22 francs. — 7, Duke street Adelphi (Londres).

Sommaire du 15 *avril* 1895. 1. Platin, par G. R. S. MEAD. — 2. H. P. Blavatsky (fin), par Véra P. JELIHOVSKY. — 3. Mythes d'observation (fin), par EDWARD TREZEARD. — 4. Deux Maisons, par IVY HOOPER. — 5. Les nouveaux Ulysses (fin), par L. L. D. — 6. Une Voyante Samoyède. — 7. La Chrétienté primitive et ses enseignements, par A. M. G. — 8. Lettres inédites d'ÉLIPHAS LÉVI. — 9. Le Conflit des opinions. — Nouvelles. — Bibliographie.

Bibliographie.

PORTRAITS D'HIER, par *Jean Paul Clarens*, Paris, Savine, 3 fr. 50.

L'auteur est un critique littéraire d'une vaste érudition et d'une compréhension très large. Esprit très ouvert, il est en même temps apte à formuler des opinions arrêtées, des convictions fermes, chose assez rare, car les hommes à compréhension large sont pour l'ordinaire portés à un scepticisme qui admet nonchalamment le pour et le contre.

Jean Paul Clarens est un penseur personnel très suggestif. Après avoir lu ses études sur les écrivains, on est apte à comprendre leurs œuvres, en se plaçant à des points de vue nouveaux, qu'on soit d'accord avec le critique ou qu'on pense d'une façon différente.

Comprise comme la comprend M. Clarens, la critique est une œuvre de haute littérature.

Le volume **Portraits d'Hier** contient ceux de Paul de St-Victor, George Sand, Sully Prudhomme, Pierre Loti, Paul Bourget. Glanons dans l'étude sur George Sand, cet écrivain de valeur, assez délaissé par les générations d'aujourd'hui, après de longues années de grande célébrité:

« Elle a ignoré que nul progrès et nul bonheur ne sont possibles sans le culte de la Justice et du Devoir. Elle n'a pas compris non plus que la morale indépendante est un vain mot, et que, chez les masses surtout, elle n'est que la conséquence de la Religion, cette seule métaphysique accessible au vulgaire.

» Il nous semble que George Sand a compris que le Socialisme véritable est l'*effort* qui pousse tous les membres de la famille humaine, molécules constitutives d'un organisme encore embryonnaire, à former une Unité collective, qui doit réaliser dans l'avenir le Grand Être Humanité.



« Sa nature de femme était de *sentir*. Elle a senti profondément.

« Elle n'a jamais été qu'un instrument sonore aux mains d'organisations supérieures, qui ont su la faire vibrer magnifiquement et susciter dans son âme des convictions ardentes et passionnées pour les rêves éblouissants, mais presque tous irréalisables et chimériques.

« L'esprit romanesque est une tendance à l'optimisme moral, à l'illusion universelle. »

On trouve dans les PORTRAITS quantité d'idées dont l'expression est aussi nettement frappée. Le volume est écrit d'un beau style, bien français, du classique contemporain, souple, allant d'un pas alerte au but qu'il veut atteindre, l'expression d'une pensée franche et sans sous entendus.

G.

Ajoutons que M. Jean Paul Clarens a plus d'une corde à son arc, ainsi que le prouve la grande variété de ses écrits, parmi lesquels, nous ne pouvons que citer aujourd'hui le volume intitulé : HEURES VÉCUES, qui est à la fois d'un artiste et d'un psychologue.

M. Jean Paul Clarens est poète également, ainsi que le prouve la pièce de vers inédits que nous publions dans ce numéro du *Lotus Bleu*. Nos abonnés auront certainement le plaisir de revoir son nom plus d'une fois.

La Revue Française (40, rue Milton, Paris) publiée sous la direction de M. Léonard Rivière, vient de faire paraître son premier numéro, qui nous a semblé des plus intéressants. A ce nouveau périodique collaborent les écrivains les plus connus, ainsi que les meilleurs parmi les jeunes.

En ce premier fascicule, nous relevons les noms de ; Arsène Houssaye, avec deux sonnets inédits : Pierre de Lano ; Willy ; Henry de Braisne, Léonard Rivière, et Marius Decrespe avec une étude sur le *Mouvement idéaliste*. De très jolis dessins, de Marc Mouclier, complètent ce numéro, qui nous fait bien augurer du succès de la REVUE FRANÇAISE.

La Critique, bi-mensuelle, Dr Georges Bans, rédacteur en chef, Paul Rouget. — un an 5 fr., 50, boulevard La tour-Maubeuge, Paris.

Cette *Revue* sera une des plus curieuses innovations de notre époque. Les collaborateurs, seuls responsables de leurs articles, écriront en toute liberté leurs critiques impartiales, honnêtes et sans distinction de coterie, abordant tour à tour les Livres, les Revues, le Théâtre, la Musique, les Salons artistiques, en un mot, tout ce qui peut et doit être critiqué loyalement.

Ce programme est de ceux auxquels tout le monde doit applaudir et nous souhaitons succès et longue vie à LA CRITIQUE.

A. de Guéblange.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères



27 JUIN 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 4

LE LOTUS BLEU

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain Numéro, la suite des NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE, *par deux membres de la S. E.*

LE DÉGAGEMENT ASTRAL

ET LA

LIMITE DE L'ATMOSPHÈRE TERRESTRE

Dans un article ayant pour titre les *Fantômes des vivants*, j'ai exposé ici même, il y a un an, le résultat de mes expériences relatives à l'extériorisation du corps astral sous l'influence, soit de passes magnétiques, soit d'une électrisation faite dans certaines conditions.

Je disais que, sous ces influences, le sujet dégageait des effluves rouges d'un côté, bleus de l'autre; qu'au bout d'un certain temps ces effluves se condensaient sur les côtés du sujet, à un mètre environ de son corps, en formant à droite et à gauche comme les deux moitiés séparées du double fluidique du corps, puis, que les deux moitiés finissaient par se réunir pour former ce double fluidique, moitié rouge et moitié bleu.

J'ajouterai qu'en continuant la magnétisation ou l'électrisation, le double devenait plus léger, qu'il commençait par se balancer comme un ballon qu'on gonfle d'hydrogène, puis qu'il s'élevait progressivement en l'air.

Quand on arrêtait l'opération, le corps astral s'arrêtait dans le plan qui correspondait à sa densité du moment, et le sujet, par sa volonté, pouvait le faire mouvoir dans ce plan, mais en ne dépas-



sant pas le cercle qui correspondait à l'extension du lien maximum fluidique retenant le double au corps matériel.

C'était le sujet lui-même qui suivait les mouvements de son corps astral et me les décrivait, jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue par suite de son éloignement. J'arrêtais généralement là l'expérience, pour des raisons qu'il est inutile d'expliquer aujourd'hui, et je ramenais le corps astral jusque dans le corps matériel par des opérations inverses qui donnaient des résultats d'une très remarquable régularité.

Depuis cette époque, j'ai rencontré des sujets qui présentaient des phénomènes d'un caractère différent.

Ils s'extériorisent bien d'une façon à peu près analogue aux autres; mais, *au lieu de voir leur corps astral, ils voient leur corps matériel.*

Chez les premiers, le moi-conscient (ce que j'appellerai l'âme) reste dans le corps matériel qu'il ne voit pas, ou qu'il voit mal; mais il assiste à la formation du corps astral qu'il perd de vue quand il est trop loin. Chez les seconds, l'âme se dégage avec le corps astral, qu'elle ne voit pas, tandis qu'elle voit son corps matériel, comme une enveloppe qu'elle vient de quitter et dans laquelle il lui répugne généralement de rentrer, quand je provoque le réveil.

Je vais suivre maintenant chez l'un de ces sujets, les différentes phases du dégagement de l'âme, d'après son témoignage, corroboré, dans la plupart des cas, par celui d'un autre sujet amené simultanément dans un degré d'état magnétique convenable.

Je dirai d'abord que le sujet étudié spécialement ici et que j'appelerai désormais *Mireille*, est une dame d'environ quarante ans, d'une grande intelligence, d'un cœur très élevé, mais n'ayant jamais étudié les questions qui se rapportent à la survie de l'âme ; il y a donc lieu de supposer que les visions que je vais rapporter ne sont point dues à des réminiscences de lectures antérieures ; tout au plus pourrait-on se défier de l'objectivation de pensées inspirées par une vive imagination et une tendance naturelle à rechercher les causes des phénomènes dont elle est témoin.

Quand je la magnétise, elle s'extériorise latéralement, mais très peu, parce que, dès que les effluves sont sortis de son corps charnel, ils s'élèvent le long de ce corps, comme de l'air chaud le long d'un tuyau de poèle (1), par suite de leur légèreté spécifique (2).

(1) Cette circulation de matière astrale autour du corps de Mireille permet à des sensitifs, même éveillés, de voir son profil comme doublé d'un profil lumineux ; c'est là probablement l'origine de la nuée lumineuse qu'on figure souvent autour du corps des saints.

(2) Cette légèreté est proportionnelle au développement spirituel de l'individu. Chez la plupart des sujets, ceux dont l'âme reste dans le corps, les premiers effluves sont *très chargés de particules charnelles* ; c'est pour cela que les demi-fantômes se forment au niveau du corps matériel. Mais les effluves



Le double de Mireille se forme tout d'une pièce sur sa tête. Dans les premières expériences, cette espèce d'accouchement astral la faisait souffrir; maintenant elle y est habituée (1).

M. de Rochas a montré, dans son livre sur *l'Extériorisation de la sensibilité*, p. 50 et 51, comment les sujets qui pouvaient être poussés assez loin perdaient peu à peu la mémoire des personnes ou des choses avec lesquels ils étaient en contact dans la vie ordinaire, tout en conservant intactes les idées générales, la faculté du raisonnement et la mémoire de leur langue habituelle. Mireille n'échappe pas à cette loi et elle cherche à la faire comprendre par la comparaison suivante :

« Quand, dit-elle, je suis éveillée, mon âme, vêtue de mon corps astral, est dans mon corps charnel comme une prisounière dans une tour où elle n'a de vues sur le monde extérieur que par cinq fenêtres garnies de vitres de couleurs différentes, qui sont les cinq sens. Quand votre fluide vient me prendre pour me conduire sur la plate-forme supérieure de la tour, je m'engage dans un escalier obscur où je ne perçois plus que vous et moi et où je n'ai plus conscience que des idées générales qui se sont pour ainsi dire fondues dans mon corps astral dont j'emmène avec moi le noyau, pendant que la superficie de ce corps, où sont emmagasinées les idées d'acquisition récente, se trouve extériorisée ou encore disséminée dans mes organes et par suite en communication très incomplète avec mon âme. C'est pour cela que quand vous me demandez si je connais mon mari, mon fils, je vous réponds que je sais bien ce que c'est qu'un mari, qu'un fils, mais que je ne sais de qui vous voulez me parler. Quand je débouche de cet escalier obscur sur la plate-forme

qui se dégagent ensuite, quand on pousse assez loin la magnétisation ou l'électrisation, sont beaucoup plus légers que l'air ambiant; ils s'unissent aux premiers déjà sortis et les soulèvent de manière à faire monter l'ensemble jusqu'au *plan* qui correspond à ce qu'on pourrait appeler leur densité morale, plan qu'il ne peut dépasser, mais au-dessous duquel il peut évoluer dans les limites imposées par le lien fluidique qui le relie au corps charnel. Il faut remarquer aussi que l'ascension est limitée par ce fait que l'âme, restant dans le corps charnel de ces sujets, retient autour d'elle une grande partie des éléments les moins matériels du corps astral. Un des sujets, M. Laurent, dont le Moi reste dans le corps matériel, éprouve une sensation de vertige très nette quand il essaie, par la volonté, de faire redescendre son corps astral, et il compare cette sensation à celle qu'il éprouve quand d'un lieu élevé il abaisse son regard et *projette son attention* au dessous de lui.

(1) D'après elle, voici exactement comment les choses se passent : son corps astral s'étend jusqu'à la surface de la peau, à l'état de veille; quand je projette dans le corps matériel le fluide nécessaire pour y entretenir la vie, la plus grande partie du corps astral se condense à l'intérieur pour sortir par la tête, tandis que la partie superficielle s'extériorise légèrement pour remonter le long du corps physique, en suivant le mouvement du corps astral. En effet, sa sensibilité qui a quitté la peau se retrouve uniquement à une très-petite distance au dehors.

Cet accouchement par la tête de la partie intelligente de l'être humain rappelle le mythe de Minerve sortant de la tête de Jupiter.



de la tour, ce n'est plus seulement par les cinq fenêtres de mes sens que je vois le monde extérieur; je le vois dans toutes les directions, partout où ma volonté, ou la vôtre, dirige mon attention ; je le perçois, alors, par un sens unique qui est comme la résultante de tous les autres. De plus, par suite de l'invasion complète de votre fluide dans mon organisme, j'ai retiré autour de mon âme toutes les parties de mon corps astral qui étaient restées disséminées à l'intérieur et autour de mon corps matériel ; et, étant entrée ainsi en possession de tout mon être spirituel, j'ai repris ma mémoire entière. Je vois alors beaucoup plus et beaucoup mieux, mais ma personnalité n'a pas changé; je ne suis ni plus intelligente, ni meilleure. Je puis donc me tromper, mal raisonner; certainement, je ne perçois qu'une partie de ce qui se trouve autour de moi, parce que ma faculté de vision doit être proportionnée à mon avancement spirituel ; vous ne devez donc pas me croire aveuglément et vous imaginer que ma sortie du corps physique m'a tout à coup mis en présence de la vérité absolue, d'autant plus que je suis encore inexpérimentée dans l'usage de mes facultés nouvelles, comme l'âme d'un enfant dans celui de son nouveau corps.

« Je vois bien mon corps physique au-dessous de moi, et je ne vois que confusément le corps astral qui m'enveloppe. C'est une sorte d'œuf nébuleux dont la pointe est en bas et sur le bout supérieur duquel se dresse, comme une flamme, une petite amande lumineuse où je sens que réside mon âme. »

Quand Mireille est ainsi dégagée de son corps, elle continue à n'être en rapport qu'avec moi et avec les objets du monde extérieur que je touche; mais elle perçoit tout autour d'elle des êtres plus ou moins lumineux qui vont et qui viennent à travers l'espace, comme des passants sur une place.

Si je veux que son corps astral s'élève, il faut que je fournisse assez de fluide, soit par mon fluide propre, soit par un autre générateur d'électricité : d'abord pour entretenir la vie animale du corps physique privé de son propre corps astral qui remplissait auparavant cet office; ensuite pour empêcher, malgré son allongement progressif, la rupture du lien fluidique qui relie ce corps astral au corps physique et permet à l'âme renfermée dans le premier de communiquer avec le magnétiseur par le moyen du second.

Un magnétiseur dont l'astral est très spiritualisé ne fera pas élever l'astral d'un sujet plus haut que ne le comporte la nature de ce dernier; mais un magnétiseur très matériel pourra l'alourdir et l'empêcher de s'élever. Le fluide électrique fourni par une machine paraît produire des effets intermédiaires entre ces deux extrêmes.

J'ai fait monter ainsi Mireille graduellement de plus en plus haut; elle me décrivit alors des visions que je rapporterai une autre fois. Un jour, son visage exprima brusquement une violente douleur ; elle me pria en haletant de faire un effort énergique pour la pousser plus haut ; puis son visage se rasséréna peu à peu et elle



me raconta qu'en montant elle s'était trouvée prise par un courant d'une épouvantable violence qui entraînait son corps astral perpendiculairement à son mouvement d'ascension ; mais que maintenant elle l'avait franchi, qu'elle se trouvait dans une lumière radieuse, ayant laissé au-dessous d'elle l'atmosphère terrestre et cette sorte de couche électrique qui la limitait.

Quand il fallut la ramener sur la terre, elle éprouva une vive appréhension de s'exposer encore une fois aux chocs terribles qu'elle avait reçus pendant la traversée. Je dus la raisonner longuement pour lui faire prendre la résolution de revenir. Je concentrai alors toutes mes forces pour la faire descendre rapidement ; elle manifesta de nouveau les angoisses dont elle venait quelques instants auparavant de me donner le spectacle (1), puis reprit son calme en me disant qu'elle était de nouveau sous la calotte électrique.

Je refis cette expérience une ou deux fois (2) ; elle paraissait s'y habituer, se précipitant, disait-elle, tête baissée dans la zone dangereuse, pour en sortir très rapidement ; mais il lui semblait qu'à chaque fois elle laissait dans cette traversée quelque chose de sa vitalité et je renonçai à ces voyages dangereux que je repris ensuite par un autre procédé que je décrirai dans un prochain article.

Mireille, interrogée par moi sur ce que pouvait bien être cette couche électrique, me répondit que, suivant son sentiment, l'électricité qui se formait à la surface de la terre par suite des frottements, de la vie végétale et animale et d'autres causes encore, tendait à s'éloigner de la terre jusqu'à une certaine distance où, retenue par l'action d'autres forces, elle s'accumulait et formait un vaste réservoir d'où sortaient probablement les orages, les aurores boréales, etc. Elle ajoutait que c'était cette couche électrique qui délimitait l'atmosphère terrestre, c'est-à-dire l'air que nous respirons, et l'empêchait de s'étendre à l'infini en diminuant indéfiniment de densité, en même temps qu'elle retenait toute une catégorie d'âmes dont le développement moral n'était pas assez avancé pour passer sur un autre astre (3).

(1) La couche lui paraissait plus dense à l'extérieur qu'à l'intérieur, de sorte qu'elle avait plus de peine au retour qu'à l'aller.

(2) Après avoir traversé la couche électrique, je lui dis d'aller dans la lune, ce qu'elle fit sans difficulté ; elle me décrivit alors des paysages lunaires avec des cirques, comme elle avait pu en voir dans les photographies de notre satellite. Je voulus l'envoyer dans Mars ; mais, après s'en être approchée, elle déclara qu'elle n'osait affronter le courant électrique qui entourait cette planète, courant analogue à celui de la terre, mais qui lui paraissait beaucoup plus intense.

(3) D'après elle, ce courant existe autour de la plupart des astres, mais la lune n'en a plus, parce qu'elle est depuis longtemps refroidie, qu'il n'y a plus de végétation, plus d'actions électriques sur sa surface et, par suite, plus d'enveloppe électrique à l'extérieur ; cette enveloppe ayant disparu, l'atmosphère lunaire, qui n'était plus retenue, s'était elle-même dissipée dans l'espace.

Dans tous les temps et dans tous les pays, il y eut, et il y a encore, des voyants qui ont raconté des choses de l'autre monde : le plus célèbre est Swedenborg.

Si tous s'accordaient, on pourrait les croire; malheureusement il n'en est point ainsi. — Nous nous trouvons dans la situation d'un monsieur qui, voulant écrire un livre sur une partie de la terre non encore explorée, y enverrait des voyageurs et recevrait des relations tout à fait discordantes; il se demanderait si ses missionnaires se sont moqués de lui en lui expédiant, de quelque tranquille cottage, d'ingénieux produits de leur imagination ; ou bien s'ils ont en réalité visité des régions différentes de cette partie de la terre.

Il y a donc un très grand intérêt à rechercher les points communs à ces divers récits : c'est ce que je me suis proposé de faire sur un certain nombre de questions bien nettement déterminées.

L'une d'elles est l'existence de ce courant formidable situé à la limite de notre atmosphère : j'ai prié M. Arthur Arnould de vouloir bien interroger à ce sujet ses correspondants de l'Inde. Voici la réponse qui lui a été faite.

*
* *

« L'expérience de l'éminent expérimentateur est extrêmement intéressante pour les théosophes, parce qu'elle donne un exemple frappant de bien des phénomènes.

« La 1re phase est la sortie du « Double » ; la conscience se retire dans le *Linga Sarira* et y demeure jusqu'à ce que la volonté du magnétiseur la transfère dans le « *Corps psychique* », — l'*œuf nébuleux*. — A ce moment, *le « Double » devient insensible*, et l'Etre passe sur le *Kama-Loca*. Un nouvel effort de l'opérateur le fait pénétrer sur un plan plus élevé : — le plan du *mental inférieur* ; mais cette phase n'est pas saisie par l'œil des clairvoyants ordinaires, car leur vision ne dépasse pas le *plan astral inférieur*, et le corps « *psycho-manasique* » est composé d'une substance beaucoup plus subtile que les substances *Astrale* et *Kamique*.

« Dans le *Linga Sarira*, le sujet se trouve sur la couche la plus grossière de l'*Aura* terrestre, et il n'en a, d'ordinaire, aucune conscience, parce que ses *sens astraux* ne sont pas développés.

« Dès qu'il est dans son « *corps psychique* » il se met en contact avec le plan astral et plus haut avec une couche redoutable qu'il commence à sentir, lorsqu'un nouvel effort de volonté du Magnétiseur le pousse à travers elle ; il ressent alors l'action dévorante de ce « *Feu Astral* » qui forme l'atmosphère extrême du Kama Loca (*Purgatoire*), et qui *désintègre* les corps Kamiques des personnalités posthumes. Cette couche est *très désagréable* à supporter. Les sujets la comparent à un fluide électrique pénétrant, qui les remplit de terreur. Elle est formée par des courants éthériques



intenses qui parcourent la terre du pôle nord au pôle sud et qui jouent un grand rôle dans les phénomènes de lévitation (séances spirites).

« Lorsque la conscience abandonne le « Corps psychique », pour s'établir dans l'enveloppe « *psycho-manasique* », une détente se produit, le sujet éprouve un bien-être considérable. Il dit alors qu'il a *traversé* la couche électrique et qu'il *plane* dans l'*Espace interplanétaire*.

« La science Occulte enseigne que les couches du quaternaire inférieur, — Cosmique ou humain, — sont, pour les âmes qui s'y trouvent, des Lieux et non pas des États de conscience seulement. Le *plan Astral* inférieur ou plan du *Linga Sarira*, est le plus matériel. Son royaume ne s'éloigne guère de la surface de la terre.

Le *Kama Loca* se trouve surtout entre la couche précédente et l'Espace interplanétaire. Le plan du *Mental inférieur* se trouve, dans son état de pureté, dans l'espace situé *au delà* de l'atmosphère terrestre.

« Les Hindous expriment cela, en disant que la 1re sphère, — *Bhurloka*, — est la terre ; que la 2e — *Bhuvarloka*, — va de la terre au Soleil ; que la 3e — *Swarloka*, — s'étend du soleil à l'Etoile polaire, et la 4e — *Maharloka*, — va du soleil aux limites les plus reculées de notre système planétaire.

« Ceci est exotérique, évidemment, et il ne faut pas oublier que les plans ne sont pas séparés, comme des liquides de densité différente placés dans un même vase ; ils sont en *Co-adunité*, les uns *dans* les autres, et le centre de conscience humain peut passer des uns aux autres, *sans quitter le corps physique*, ou sans s'en écarter sensiblement.

« Il est plus facile de se mettre en rapport avec eux, en sortant du corps, parce que, dans ce cas, les sens grossiers ne sont plus là pour tenir l'âme en éveil sur le plan physique ; mais un *Occultiste entraîné* peut être en Nirvanâ, tout en restant dans son enveloppe grossière.

« Il faut dire pourtant qu'il existe comme une séparation entre ces plans divers, au point de vue pratique. La terre a des *Auras* concentriques, mais de rayonnement variable ; la plus grossière, — celle qui répond au *Linga Sarira*, — ne s'écarte pas beaucoup du *sol* ; la suivante s'irradie jusqu'à la *limite* de l'atmosphère ; la troisième, s'étend à des *distances incalculables*. Chaque couche a une action prépondérante dans sa *zone propre*, ce qui fait que, pour un Occultiste incomplètement entraîné, la conscience s'établira d'autant mieux sur l'une d'elles qu'il pourra se transporter plus facilement sur l'emplacement où son action domine.

« Il faut alors, comme dans les expériences du colonel de Rochas, sortir de son corps et se transporter dans l'Espace. Mais ici se présente le danger de mort par rupture du « fil », danger que l'intelligent expérimentateur a évité, en vitalisant par un fluide



extérieur le corps abandonné. Le vrai processus consiste à dégager le « corps manasique, » sans extérioriser le double vital (Linga Sarira); il n'y a aucun danger de mort, dans ces conditions, quoiqu'il y ait d'autres inconvénients graves tenant aux créatures de la couche astrale.

« L'enseignement Védique dit que la terre est entourée par *Vasuki*, le *serpent astral*, qui forme *trois* anneaux autour d'elle.

« Ce Serpent représente, dans *l'un* de ses aspects, les *trois* couches subtiles qui enveloppent notre globe : la Couche *Astrale inférieure*, la couche *Kama-locique*, et la Couche *mentale inférieure* ou *psycho-mentale*. »

« Il est quelques points encore qui sont d'un intérêt majeur pour les disciples de l'École Orientale, parce qu'ils leur donnent une preuve de plus de l'exactitude de l'enseignement théosophique.

« Le *Linga Sarira* porte les centres de sensation ; voilà pourquoi le corps devient insensible pendant l'extériorisation des couches astrales inférieures.

« Le *Linga Sarira*, le *corps psychique*, et tous les autres *corps astraux*, sont reliés au corps psychique par un cordon ombilical, appelé le « fil ».

« Le *Linga Sarira*, dans le dédoublement, s'échappe par la rate ou par la tête,le plus souvent, quoique, pour un Occultiste, tous les *centres* soient des portes de sortie.

« Les *Corps astraux* sont en nombre considérable, car les sous-plans sont nombreux dans le plan physique et astral.

« Il existe un *noyau* qui forme comme la racine et la base de tous les corps astraux.

« Il existe un *Sens unique*, qui synthétise tous les autres ; les étudiants de la philosophie ésotérique n'auront pas de peine à le localiser.

« L'*amande lumineuse* dont le sujet fait le siège de l'âme est très suggestive pour ceux à qui on a confié la clef des « Correspondances » occultes.

« L'âme qui a quitté son corps n'est pas plus instruite qu'avant d'en sortir, quoique son intelligence puisse s'exercer magnifiquement.

« Le Centre de conscience est indépendant de ses véhicules et peut se fixer dans l'un ou dans l'autre, selon les cas.

« La lune est un astre mort, elle n'a plus de corps astral.

« Mars possède une atmosphère kamique beaucoup plus violente que celle de la terre.

« Le plan astral est rempli d'habitants qui circulent comme les hommes sur la terre.

« Tous ces points donnent, aux dernières expériences de M. de Rochas, une portée considérable ; il est à craindre que la science officielle ne tarde encore à les reconnaître, mais la marée monte et les digues créées par l'ignorance conservatrice seront emportées.

« *Un Membre de l'École Orientale* »



Dans un article publié, le 1er février 1895, par la *Revue des Deux-Mondes*, M. Edouard Scheuré a étudié les croyances égyptiennes relatives à l'autre vie.

Après la mort, l'âme serait attirée en haut par *Hermès*, son Génie guide, et retenue en bas par son *ombre* encore rivée au corps matériel.

Si elle se décide à suivre Hermès, elle arrive à la limite du monde sublunaire (*Amenti*), limite qui est appelée muraille *de fer* ou *serpent Aker* et qui « entoure la terre comme une couche opaque ». Cette couche est gardée par des esprits élémentaires dont la fluidité peut revêtir toutes les formes animales et qui « assaillent aussi bien l'homme vivant qui cherche à pénétrer dans l'invisible par la magie, que l'âme du défunt qui veut sortir de l'Amenti pour entrer dans la région céleste ». Ces « gardiens du seuil » sont représentés dans la mythologie égyptienne par des cynocéphales : Anubis à tête de chacal est leur maître ; les Grecs en ont fait Cerbère.

Quand l'âme est en dehors de l'Amenti, elle a complètement le souvenir de ses existences passées, souvenir qu'elle n'avait repris que partiellement à sa sortie du corps.

Nous retrouvons donc encore ici une nouvelle confirmation des révélations de nos extatiques qui prétendent aussi revoir une partie de leurs existences précédentes « sous forme de tableaux isolés, » quand leur âme est séparée de leur corps astral.

Il est bien à désirer que les érudits se mettent à étudier les enseignements mythiques des Livres des morts et autres documents de la religion Egyptienne d'une façon très précise (en ayant soin de toujours citer les textes) à l'aide des données nouvelles qui nous viennent, soit des enseignements de l'Inde, soit des acquisitions de la science moderne qui semblent commencer aujourd'hui à se mettre d'accord.

Je viens en effet de trouver, dans un ouvrage publié, il y a quelques jours à peine (1), l'hypothèse fort imprévue d'une couche électrique se formant tout autour de la terre à une distance déterminée par le refroidissement graduel que subit notre atmosphère en se rapprochant des régions glacées qui séparent les astres (2).

« Les expériences de Dolbear, dit M. Sabatier, sur l'influence des basses températures sur les propriétés physiques de la matière, lui ont démontré que l'énergie chimique décroît avec la température, si bien que l'oxygène et le phosphore, dont l'affinité réciproque est si vive aux températures ordinaires, paraissent incapables de se combiner à 200° au dessous de zéro. Par contre, *les propriétés magnétiques et électriques s'exagèrent à mesure que la température s'abaisse* (3). Aussi Dolbear considère-t-il comme très probable que

(1) Essai sur l'immortalité, par M. Sabatier, doyen de la faculté des sciences de Montpellier. — Paris, 1895, — p. 109.

(2) M. Sabatier renvoie à la *Revue Scientifique* du 24 mars 1894.

(3) MM. Huggins et Boss, astronomes anglais, ont également recours à l'hy-



les propriétés de la matière qui nous sont familières, dépendent absolument de la température, et que, au zéro absolu (c'est-à-dire théoriquement à 273°), il n'y a plus ni solide, ni liquide, ni gaz, et que les *propriétés magnétiques et électriques atteignent leur maximum*; c'est-à-dire, en d'autres mots, que la matière est ramenée à un groupement de tensions dynamiques considérables, et qu'elle n'est plus ce que nous appelons vulgairement matière ».

M. Lecomte.

LE TEMPS — L'ESPACE — LE MOUVEMENT

III. — Le Mouvement

Le mouvement est un acte qui a lieu à la fois dans le temps et dans l'espace. S'accomplissant dans l'espace, il est transitif; dans le temps, il fait partie d'une succession, il est successif.

Tout mouvement peut se mesurer par l'unité de temps ou par l'unité d'espace. Nos sens groupent les mouvements en classes suivant les caractères apparents des phénomènes : on a distingué les sons, les couleurs, le chaud et le froid, les saveurs et les odeurs. Dans les sciences physiques, il y a pour chaque classe de mouvement une unité de mesure prise arbitrairement, à laquelle on rapporte tous les mouvements de même nature : le ton pour les sons musicaux, la calorie et le degré du thermomètre pour la chaleur, le degré du galvanomètre pour l'électricité et ainsi des autres.

Mais en dehors de ces mouvements spéciaux, il y a le mouvement dans son sens général, c'est-à-dire le déplacement dans l'espace, lequel s'opère avec plus ou moins de vitesse ; celle-ci se mesure d'après l'espace plus ou moins grand parcouru en un temps donné ou par le temps plus ou moins long employé à parcourir un certain espace. En astronomie, comme on ne connaît pas exactement ou comme on ignore tout à fait les distances des étoiles, on mesure les vitesses angulaires en prenant pour unité le degré du cercle. Quand la distance de l'astre est connue, on mesure sa vitesse

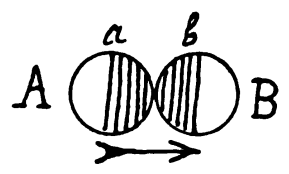
pothèse d'une couche électrique à la partie supérieure de l'atmosphère pour expliquer les aurores boréales. (*Bulletin astronomique de l'Observatoire de Paris* — août 1894, p. 365).



en secondes de temps, en minutes, en heures, en jours sidéraux, en années sidérales ou en unités encore plus grandes. En physique, pour exprimer, par exemple, la vitesse des ondes lumineuses, on prend pour unité la seconde temporaire, le kilomètre et la densité du corps transparent.

En métaphysique, on n'étudie le mouvement que dans les éléments absolus et non dans ses variétés. On trouve qu'il se présente sous deux formes : le déplacement et la propagation. Ce qui se meut ce sont : 1° les substances ou atomes, en tant qu'elles sont dans l'espace ; 2° les modes en ce qu'ils sont dans les substances. Les modes considérés comme internes ne sont pas en mouvement ; ils sont seulement en succession. Mais une substance qui se meut emporte avec elle ses modes dans l'espace. Notez que nos sens, ne percevant que les modes, ne perçoivent que des apparences qui se meuvent, et que la raison seule nous dévoile les substances réelles cachées sous ces apparences.

Un mode transitif ne constitue pas à lui seul un mouvement ; mais il est un des éléments du mouvement ; l'autre élément est le mode reçu. Soit des monades ou substances simples A et B. Le passage du mode actif *a* au mode passif *b*, c'est-à-dire l'action transitive de la substance A agissant sur B, est l'élément actuel, premier et constitutif du mouvement. Il est indivisible, comme la substance ; il a donc lieu dans l'infini. Ce passage exige la présence de deux monades, puisqu'il exprime l'action de l'une sur l'autre. S'il n'y avait au monde qu'une seule substance, il n'y aurait pas de mouvement. Il en résulte qu'une substance ne peut se mouvoir elle-même, à moins de se dédoubler, ce qui est impossible. Une substance est seulement, en tant que force active, un principe et un point de départ du mouvement ; c'est elle qui est le moteur immobile, le *kinoun akinéton* des anciens philosophes.

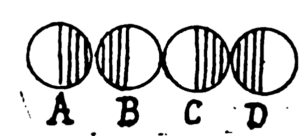


Une substance donnée, étant indivisible, est un centre universel autour duquel les autres substances peuvent occuper des places variables. Cette substance, peut de même, être conçue comme un centre de mouvement. Deux peuvent être considérées isolément de toutes les autres, comme formant un groupe dans lequel il est impossible de savoir [autrement que par la conscience] celle qui meut et celle qui est mue, car ce mouvement s'opérerait dans l'infini de l'espace, où il n'y a aucune unité de mesure.

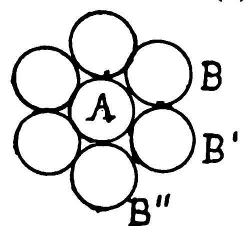
Analysons le fait de la propagation du mouvement. Ce qui se propage, c'est l'action de la substance considérée comme force initiale. Cette action, qui est transitive, se transmet d'une monade à l'autre et constitue un phénomène ou manifestation ; elle a lieu dans le temps et dans l'espace ; il y a donc à la fois succession de modes dans les substances et déplacement des substances. Par



conséquent, la propagation de l'action initiale est un mouvement.



L'action de A en s'opérant imprime à B une passion, qui, suivie d'une réaction égale, se transmet à C, de celle-ci à D et ainsi de suite à l'infini ; c'est là l'*élément* rectiligne, primitif et simple du mouvement. Dans la figure nous représentons en blanc et noir les faces relatives des substances contiguës. En réalité, chaque substance est une monade (1) indivisible, active ou passive dans sa totalité.



Donc, l'action de A ne passe pas seulement à B, mais aussi à B', à B'' et à toute autre substance adjacente. Ainsi le mouvement tend à se communiquer dans toutes les directions.

D'autre part, chacune des substances mues devient, par la réaction de sa propre activité, le centre d'un mouvement secondaire qui se propage aussi dans tous les sens. Dès lors, un mouvement peut, par des voies plus ou moins détournées, revenir à son point de départ, c'est-à-dire à son premier moteur. Celui-ci peut alors être mu en vertu de l'action initiale qu'il a produite. Il semble se mouvoir lui-même, mais son mouvement est médiat et réflexe. Par exemple, le moteur premier qu'on appelle *âme* meut son corps organisé ; elle s'en fait un véhicule, qui la transporte là où il peut. Ce véhicule est organisé en concordance avec le lieu où il se trouve et avec les mouvements que son milieu comporte. De même que l'âme d'un cheval attelé à une voiture ne peut voguer en roulant sur la mer, ainsi l'âme, en général, ne peut faire voyager son corps en dehors des conditions où il se trouve. Le corps du poisson transporte son âme dans les eaux, celui de l'oiseau dans les airs et ainsi des autres.

Telle est la nature du mouvement ; telles sont les conditions générales de sa production et de sa propagation. Quant à la vitesse de la propagation, elle varie suivant le milieu dont une substance fait partie, dans lequel elle se trouve engagée. C'est par l'observation que nous pouvons connaître les vitesses des mouvements ; ce ne sont point des questions comprises dans la métaphysique, parce qu'elles portent sur des faits relatifs et non sur des choses absolues. Ainsi la propagation des ondes lumineuses est plus rapide que celle du son, lequel se propage plus vite que le vent. La vitesse du son n'est pas la même dans les gaz que dans les solides ou les liquides. La vitesse de la lumiere varie suivant la densité des corps qu'elle traverse. La transmission de l'acte volontaire aux diverses parties du corps humain est très rapide, sans qu'on ait pu jusqu'à ce jour en mesurer la vitesse. Elle n'est peut-être pas la même à tous les âges de la vie, ni dans tous les individus. Si le corps vivant, aux

(1) *La Monade, ici encore, est l'atôme théosophique.* (N. D. L. R.)



mouvements duquel la volonté préside, était composé d'éléments plus subtils que la matière chimique dont il est fait, on peut concevoir que l'action volontaire se transmit avec plus de promptitude du centre aux extrémités. Mais c'est là une pure hypothèse, que les recherches scientifiques n'ont pas encore abordée.

L'origine du mouvement ne doit pas être cherchée en dehors de ses deux composants, le temps et l'espace. Dès qu'un phénomène est conçu se produisant à la fois dans l'espace et dans le temps, ce phénomène est un mouvement. Si le temps ou l'espace manque à un phénomène, celui-ci n'est pas un mouvement. Or, le temps est le rapport de succession qui existe dans une substance entre ses modes contradictoires ; l'espace est le rapport de coexistence des substances. Les substances simples ou monades ne se modifient pas elles-mêmes ; mais étant des forces ou causes initiales d'actions transitives, elles se modifient les unes les autres et cela s'étend à l'infini. L'espace, le temps et, par conséquent, le mouvement, sont donc des suites nécessaires de la nature des substances et de la constitution de l'univers. Il n'y a pas lieu de chercher un moteur en dehors des monades ou forces substantielles premières (1). Supposer un tel moteur, c'est admettre qu'il peut exister une force ou principe d'action motrice, c'est-à-dire transitive, en dehors du temps et de l'espace, qui sont pourtant les éléments absolus du mouvement. Si une telle force existait, il faudrait, pour agir, qu'elle fût de la même nature que les autres monades ; son action sortirait et se propagerait au dehors ; elle pourrait revenir à son point de départ et emporter le prétendu moteur premier dans le mouvement général de l'univers. En fait, nous n'avons pas deux idées de la substance, mais une seule, dont la nôtre est pour chacun de nous le type unique, universel et subsistant. Ce qui, dans ce que nous savons des choses, est varié, divers, multiple et local, ce sont les phénomènes, soit perceptibles, soit internes ; ces phénomènes ne sont autre chose que les modes des substances, les effets de leur action mutuelle. Or, il n'y a rien dans l'effet qui ne soit dans la cause ; c'est là un des trois principes de la raison. Les mouvements provenant des substances comme un effet provient de sa cause, chaque mouvement s'explique par la substance motrice d'où il émane. Les mouvements complexes, les mouvements d'ensemble s'expliquent par l'action simultanée et concordante d'un nombre de moteurs agissant à la fois. Enfin, le mouvement de l'univers s'explique comme la résultante des actions exercées par la *somme* des substances dont l'univers est composé. Disons seulement que cette somme est infinie et que, par conséquent, le mouvement universel est lui-même un et infini. Il l'est dans la grandeur et la petitesse, dans l'intensité, dans la rapidité et la lenteur, dans l'étendue et la du-

(1) *Le Moteur*, d'après la Théosophie, *c'est Maya : la Force qui est la première en action sur* Mulaprakriti : *Elle est la Loi, Le Mouvement spirituel.* (N. D. L. R).



rée ; c'est-à-dire que dans son unité il n'est accessible à aucune mesure, parce que la somme est indivise et que, hors de la somme, il n'y a rien.

Quand de la conception métaphysique du mouvement, nous passons à l'observation des mouvements perceptibles, nous voyons que ces derniers sont tous mesurables au moyen d'unités choisies par nous arbitrairement pour notre plus grande utilité. Mais les deux éléments métaphysiques du mouvement, l'espace et le temps, sont absolus et se rencontrent aussi bien dans les mouvements sensibles que dans la réalité transcendante. Ces deux éléments s'y présentent avec les caractères de toutes les choses perceptibles, à savoir la divisibilité à l'infini, le Khôriston. Il y a donc toujours dans les mouvements accessibles à nos organes un infini qu'il est impossible d'en éliminer. Quand nous leur appliquons le calcul mathématique, cet infini se manifeste nettement dans les équations ; c'est ce que Leibniz a fait ressortir avec une parfaite clarté. Il arrive alors que nous introduisons cet infini dans nos équations, comme s'il était une quantité finie, et que nous résolvons des problèmes qui, sans cet artifice, demeuraient insolubles.

La nature les résoud continuellement avec la plus grande facilité. Elle passe de zéro à quelque chose, du repos au mouvement, du mouvement au repos, d'un mouvement rectiligne à un mouvement en courbe ; elle combine les courbes de mille façons ; elle fait exécuter par ses mobiles des mouvements qui semblent indépendants et propres à chacun d'eux, quoiqu'ils ne le soient pas. Ainsi les hommes, les animaux, les plantes même et les corps inanimés, se meuvent librement sous nos yeux, pendant qu'ils sont emportés dans la rotation de la Terre, dans sa révolution, dans celle du Soleil, peut-être encore dans de plus grandes trajectoires. Chaque objet est pareil à un homme qui se promène sur le pont d'un navire, pendant que le navire s'avance sur l'océan. Un observateur qui, du rivage, regarderait ce promeneur pour se rendre compte de son mouvement réel, le verrait se projeter sur l'horizon, monter, descendre, dévier à droite, dévier à gauche, au gré des vagues, et ces agitations bizarres se combiner avec la marche en avant du vaisseau qui l'emporte.

Que l'on analyse et l'on se convaincra bientôt que ces combinaisons de mouvements s'opèrent par des quantités infiniment petites. Si la Terre obéissait uniquement à l'attraction du Soleil, elle tomberait sur le Soleil. Si elle était soustraite à cette attraction en un point quelconque de sa marche, elle fuirait en ligne droite par la tangente. D'elle-même elle suit une tangente rectiligne ; mais l'attraction la ramène sans cesse vers le Soleil, de sorte qu'elle tourne en ellipse autour de lui. Il est clair que le passage de cette tangente rectiligne à la courbe elliptique s'opère dans l'infini ; car le point de contact de cette tangente et de l'ellipse n'est séparé du point suivant que d'une quantité infinitésimale. Or, la na-



ture exécute ce changement de direction sans aucun effort.

Prenons un autre exemple entre mille. L'œuf de la grenouille donne naissance à un têtard, animal des eaux, muni d'une queue, dépourvu de membres et respirant par des branchies comme un poisson. Devenu adulte, il change de système organique, sa queue s'oblitère, quatre membres croissent sous sa peau qui se déchire et les laisse apparaître avec leurs articulations et leurs doigts palmés; des poumons se développent et la respiration aérienne remplace celle des branchies. Ces deux systèmes, fort opposés l'un à l'autre, se succèdent insensiblement, par une double métamorphose qui s'opère dans l'infiniment petit des organes vivants.

On peut dire que toute la nature animée procède de cette manière et qu'elle ne rencontre aucune difficulté dans ses métamorphoses. En résumé, ce qui ne peut être exprimé d'une manière adéquate par nos formules, basées sur des unités divisibles, s'accomplit sans cesse et partout dans le monde réel, qui est une expression d'ordre métaphysique.

Pour cela même les sciences d'observation ne peuvent combler l'intervalle qui sépare leurs analyses de celles de la métaphysique. On ne peut pas même mesurer cet intervalle, car la chose observée s'évalue par l'unité de mesure que l'observateur a choisie, tandis que l'objet métaphysique étant absolu échappe à toute mensuration. Par exemple, l'analyse physiologique, aidée du microscope, décompose en cellules les tissus vivants. Elle donne en fractions de millimètre les dimensions de ces cellules, comme la physique, aidée du calcul, donne la longueur des ondes lumineuses. Mais on ne peut pas supposer que la cellule soit le dernier terme de l'analyse ; car la cellule est un sac ou enveloppe d'une épaisseur définie, ayant deux faces, et pleine d'un liquide où se voient des granulations. Puisque toute matière a le khôriston et qu'elle est divisible à l'infini, l'observateur ne peut jamais espérer atteindre aux limites de la divisibilité. Une carrière sans bornes s'étend toujours devant lui.

De même le scalpel, aidé aussi du microscope, distingue les fonctions des racines antérieures et des racines postérieures des nerfs rachidiens. En remontant vers la tête, il suit les premières jusque dans le cerveau, les secondes jusque dans le cervelet. De ces deux masses encéphaliques il poursuit, mais à grand'peine, les fibres nerveuses dans la direction du bulbe rachidien, et le physiologiste conclut avec vraisemblance que le centre à la fois perceptif, sensible et actif, se trouve dans ce bulbe. Le métaphysicien ajoute : ce centre est une monade (1), substance simple, indivisible, active, pour laquelle tout le système nerveux est un organe d'action et de passivité. Or, qui dira ce qu'il y a entre cette nomade et ce bulbe de

(1) *Ce Centre est le point d'action de l'Ame ; mais l'Ame n'actionne ce Centre que par l'intermédiaire de l'*enveloppe astrale *et* psychique. (N. D. L. R).



chair, où les fils de la machine cérébrospinale semblent se réunir? Les racines de ces fils sont-elles en communication immédiate avec la monade qui dit « moi » ? Y a-t-il entre ces deux choses un corps solide, ou liquide, ou gazeux, une matière plus subtile encore, un éther impondérable, un corps presque incorporel par lequel se transmettent les actions du dehors sur la monade et celles de la monade sur les choses du dehors ? Ce médiateur est-il unique? N'y a-t-il pas là plusieurs substances subordonnées l'une à l'autre ? Leibniz affirme l'existence d'un tel corps.

Ces problèmes non résolus, et beaucoup d'autres pareils, sont compris dans le problème général de la relation du simple au composé, ou, comme on disait autrefois, de l'union de l'âme et du corps. Ces deux derniers mots ont été abandonnés, depuis qu'on a constaté l'existence de plusieurs espèces de corps, notamment des corps pesants et des corps impondérables, et que le mot âme n'a plus paru qu'un terme vague sous lequel des éléments incohérents étaient cachés. Mais le problème n'a pas pour cela été résolu, On a déblayé le terrain ; on ne l'a ni circonscrit, ni suffisamment exploré.

C'est précisément ce terrain qui est celui des sciences dites *occultes*. Ce mot, il est vrai, ne plaît pas aux gens de nos jours, parce qu'il implique je ne sais quoi de mystérieux et rappelle ces anciennes doctrines religieuses qu'il était interdit de divulguer. Mais le mot n'importe guère, si l'on reconnaît qu'au delà des sciences physiques et naturelles, il y a, pour atteindre aux premiers moteurs, un vaste champ d'exploration à parcourir. Ce champ confine d'un côté à ces sciences, de l'autre à la métaphysique. Le problème qui s'y déroule est simple dans son expression générale ; c'est celui de la communication réciproque entre le corps composé de parties et la monade indivisible. Mais le problème se complique et se diversifie suivant la nature des corps, qui sont pesants ou impondérables, vivants ou inanimés, et suivant les conditions où se trouve une monade centrale eu égard à celles dont elle est environnée.

Par sciences occultes il faut entendre aujourd'hui, non un système de formules mystérieuses, intelligibles aux seuls initiés, mais un ensemble de recherches sur un terrain non encore exploré par les sciences ordinaires. Cet ensemble peut lui-même être partagé en autant de branches qu'il y a de sciences d'observation, et chacune de ces branches peut servir de complément à chacune de ces sciences. Par sciences occultes il faut donc entendre *sciences de l'occulte*, c'est-à-dire de l'inexploré.

D'autre part, on peut admettre sans hérésie que les sciences ordinaires n'ont pas dit leur dernier mot. En possession d'une méthode sûre et pratique, elles pousseront leurs analyses beaucoup plus loin qu'elles n'ont fait, à mesure que des procédés nouveaux seront inventés. Quand on mesure le chemin qu'elles ont parcouru depuis deux ou trois siècles et surtout dans le siècle présent, on peut sans



témérité attendre pour l'avenir des découvertes non moins importantes. Puisque le domaine de ces sciences confine à celui de l'Occulte, elles l'agrandiront aux dépens de ce dernier. Cela revient à dire que les propositions établies par la science de l'occulte prendront rang l'une après l'autre dans la science ordinaire, dont elles augmenteront la portée. Et ce fait se continuera jusqu'au jour où ces deux ordres de science n'en feront qu'un seul, ayant pour couronnement la science de l'absolu, qui est la métaphysique.

Emile Burnouf.

LES PARTICULARITÉS

DE L'ENSEIGNEMENT THÉOSOPHIQUE

(*Suite et fin*)

C'est juste l'inverse de l'enseignement moderne, dans lequel le Maître fait tout ; il prépare le cadre d'une question, le remplit de détails, et, quand il a lié le faisceau, il le place dans le cerveau des élèves. Ces derniers reçoivent ainsi une nourriture toute prête, digérée jusqu'au point d'assimilation ; mais la médaille a un revers, le développement intellectuel ne se fait que d'un côté ; le mental apprend à assimiler, mais il ne sait préparer la nourriture ; ses organes essentiels restent atrophiés ; il ne sait pas trouver la Vérité en *lui-même*, ce qui est le but capital de l'entraînement occulte.

Qu'importe le *magister dixit* ? Pourquoi être fier de marcher, si l'on ne peut se passer de béquilles ? A quoi servent les solutions toutes faites ? Aujourd'hui, personne ne pense par soi-même, les maîtres pensent pour les élèves, les professeurs des universités pensent pour les maîtres ; les journaux pensent pour le public, les meneurs de la politique pensent pour les journaux ; les têtes qui dirigent la pensée contemporaine subissent elles-mêmes l'ascendant de la pensée internationale, moderne ou antique ; la foule vit des pensées qui grouillent dans l'*aura* de la terre et qui passent d'un cerveau à l'autre, comme des abeilles butinant le suc des fleurs.

Il est temps de réagir contre cette tendance funeste. Il faut réveiller le cerveau somnolent d'une humanité qui n'a d'activité que pour servir ses intérêts personnels, il faut empêcher son enlisement dans le marais mental, il faut lui apprendre qu'on ne sait que

ce qu'on a trouvé soi-même, et que plus l'effort a été grand, plus est vigoureuse la certitude, plus obscure a été la recherche, plus brillante est la découverte. Ce n'est qu'ainsi qu'on développe *toutes les faces* du Mental.

Mais ce mental est double, dit la Théosophie ; nous ne connaissons que son aspect inférieur, celui qui repose sur les passions, agit par l'instrument cérébral et se traduit par la raison et l'intelligence. Quand l'étudiant veut pénétrer au cœurs des choses, ce mental ne lui est d'aucun secours, il sert à décrire les écorces, mais non à pénétrer les âmes ; il peut enseigner que le fluide positif attire le fluide négatif, mais il n'en donne pas la raison, pas plus qu'il ne fait connaître la nature du fluide électrique.

Pour pénétrer dans l'intimité des choses, pour comprendre les entités qui vivent sous l'enveloppe des forces et des fluides, — car il n'y a pas de *substance* au sens ordinaire du mot, il n'y a que des *êtres* agrégés, des collectivités vivantes que nous ignorons, parce que le mental ne voit que leurs véhicules, — il faut que le rayon manasique ait vaincu l'influence trompeuse des passions, il faut qu'il soit devenu l'Essence pure qui constitue le Manas supérieur.

Un chemin se présente encore. Il faut apprendre à s'échapper à volonté de la prison de chair, à quitter librement l'enveloppe Kamique et à remonter vers la Triade primordiale, foyer suprême de la Connaissance. Lorsque le Rayon a vaincu le « corps des désirs, » il devient la flamme subtile, consciemment omnisciente, qui pénètre la personnalité, l'illumine et se manifeste brillamment sur le plan matériel.

L'Intuition c'est la voix de Manas séparé des forces passionnelles, la voix du « Moi » transcendant, du vrai Nous-mêmes que nous ne reconnaissons point parce qu'il est voilé par les principes du quaternaire inférieur, et parce que sa lumière nous arrive défigurée par les teintes violentes de ces principes. Elle se développe par la recherche du Soi, — le Maître intérieur. A mesure que l'étudiant s'en approche, il comprend que le but unique de la vie avec ses douleurs et ses joies, c'est de trouver ce Soi omniscient, ce véritable Dieu personnel qui, du fond de nos cœurs, suit les péripéties de nos luttes.

Cette aspiration, qui chez l'aspirant non développé se traduit par ce sentiment vague mais profond qu'on nomme la *dévotion*, prend progressivement d'autres caractères. Elle permet, avec le temps, de réaliser que le Soi seul existe, qu'il est la cause cachée de tous les êtres, la lumière une qui les éclaire, la vie qui les anime, le créateur de leurs formes, la loi de leur organisation, l'intelligence qui leur donne l'instinct et la raison, l'énergie qui les pousse incessamment sur les cycles sans fin de la manifestation.

Pour connaître quelque chose, il faut être devenu cette chose, ou encore, *avoir placé sa conscience dans la sienne, avoir vibré à l'unisson avec elle*. Nous apprenons à connaître le Soi universel en pas-



sant par tous ses aspects, au cours des Manvantaras sans fin ; cette connaissance nous est imposée par la Loi, pendant les stages inférieurs de la manifestation ; plus tard, quand la Soi-conscience a créé l'homme, la volonté hâte le processus et abrège certaines de ses phases. Ce qu'on appelle l'Initiation est un chemin de traverse qui permet d'arriver plus vite au but ; il coupe à travers des terres incultes et des escarpements abruptes, il exige une énergie rare, mais il raccourcit la route : c'est un processus méthodique, dont les lignes d'ensemble sont fixes, quoique les sentiers de détail puissent varier avec les Gourous qui les tracent. La bizarrerie spéciale à certains ouvrages de H. P. B., l'aspect sibyllin de son enseignement font partie, nous en avons la persuasion, du plan secret de sa méthode particulière et, comme toujours, ont pour but le développement de l'Intuition et celui de la Confiance de l'aspirant en ses propres forces spirituelles.

Il est une raison encore au caractère fragmentaire d'*Isis unveiled* et de *Secret Doctrine*. Tout est dans tout ; chaque idée, chaque mot est un Cosmos pour l'Initié, il ne peut en présenter qu'un aspect à la fois et par portions successives, et pour se rendre compréhensible il doit sans cesse ouvrir des parenthèses sur des sujets connexes qu'il faut de toute nécessité éclairer un peu. Pour écrire avec ordre et méthode sur un chapitre quelconque de l'Occulte, il ne suffirait pas de commencer avec le premier souffle du Jour Cosmique actuel, il faudrait remonter aux Jours précédents, car l'Univers n'a ni commencement ni fin, il est l'aspect éternellement et périodiquement manifesté de l'Être suprême.

Essayez de faire une exposition, même très résumée et très partielle, de l'un des principes humains, et vous vous verrez obligés, pour être un peu compris, de toucher à une foule de chapitres voisins. Parlez du *Kama-rupa*, par exemple, sans aborder les états divers de la matière, les formes de la force, les aspects de la conscience ; sans toucher aux éléments constituants de ce principe, à l'énergie qui les tient agrégés, aux migrations qu'ils subissent, aux modifications qu'ils reçoivent dans leur contact avec le mental et à celles qu'ils lui impriment ; sans analyser l'enroulement des êtres dans l'être, les attractions et les répulsions magnétiques, les lignes de dépôt des atomes de vie, l'action des véhicules, l'influence des cycles, des Rondes, des Manvantaras ; sans parler d'une infinité d'autres détails, tous également indispensables à la connaissance du sujet, — et vous ne donnerez qu'une idée minime de ce que vous vouliez faire comprendre. Pour être complet, il faut entrer dans un Univers, ce qui exigerait l'Omniscience suprême, l'Immensité et l'Éternité.

On ne peut donc que voler à peu de hauteur et limiter son champ d'action ; les grandes lignes sont déjà absorbantes pour les êtres les mieux doués, les détails ne serviraient qu'à noyer l'entendement. L'habileté du Maître consiste à condenser l'enseignement sous forme



de *germes*, d'amas d'indications contenant en eux la potentialité du plus grand développement possible : l'étudiant est le terrain sur lequel la méditation, l'altruisme et la pureté, doivent développer ces semences ; et c'est ainsi qu'avec les années, l'Arbre microcosmique se développe, embrassant dans l'Infini un horizon sans cesse grandissant.

L'enseignement théosophique est obscur parfois, pour les commençants surtout. Cela tient à bien des raisons. Nous n'avons qu'un vocabulaire philosophique, excessivement restreint dans nos langues occidentales; nous avons beaucoup pensé aux questions qui touchent à l'intérêt personnel, mais nous n'avons consacré aucune attention aux spéculations transcendantes : on ne déploie d'énergie dans l'Occident que pour amasser de l'or, — cet or qui permet les jouissances inférieures ; on invente des termes pour distinguer les pièces des machines, pour classer les terrains, pour cataloguer les espèces animales, on ne songe pas à plonger en soi, à noter ses pensées, à donner un nom aux phases successives de la conscience, aux états divers de la matière qui forme nos multiples enveloppes ; les vagues notions du Moi et du Toi, du Sujet et de l'Objet, du Conscient et de l'Inconscient, sont les bornes de notre philosophie et de notre psychologie. Aussi est-on bien vite arrêté, — même sur le chemin intellectuel, — quand on prend contact avec la profonde métaphysique orientale qui commence pour ainsi dire là où s'arrête la pensée d'occident ; les Védantins sont des géants comparés aux penseurs pygmées de la civilisation actuelle, ce qui n'a rien d'étonnant pour celui qui sait que la plupart de nos plus grands savants n'ont jamais su par expérience qu'il existât des états de conscience autres que ceux provoqués par le contact de nos sens avec l'univers matériel. Nous avons donc à créer des mots pour ce monde intérieur dans lequel nous fait entrer l'enseignement théosophique, ou à nous servir de ceux qu'ont créés les antiques psychologues.

En attendant, nous devons employer de notre mieux la langue que nous connaissons et prévenir nos co-étudiants que l'enveloppe d'une pensée et les mots qui l'expriment n'ont qu'une importance relative. Si l'on ne pénètre point au dessous de la robe extérieure, on n'obtient point la Connaissance que l'instructeur a voulu donner ; on ne voit que la gangue, le diamant reste invisible ; on s'arrête à la couverture du livre sans en parcourir les pages ; on croit se butter à des absurdités, tandis que, sous le voile de la forme, brille la flamme de la Vie. H. P. B. dit, par exemple, dans son article sur les *Corps Astrals* (*Lotus bleu* d'avril) que « le *Linga Sarira*, dans son aspect physique, n'est après la mort que les gaz qui s'échappent du corps en putréfaction » ; plus d'un lecteur a dû sourire ; sous cette apparente absurdité se cache pourtant l'une des clefs qui mènent à la connaissance des véhicules les plus matériels du fluide vital, — les corps gazeux. L'aspect le plus grossier du Linga Sarira est ainsi révélé à moitié, et en méditant sur ses aspects supra-



physiques, « sur son origine et sur son essence », on découvre des horizons tout d'abord insoupçonnés.

Il faut penser par soi-même sur les indications données, pénétrer les écorces et viser au cœur de toute question : c'est là seulement que nous trouverons sa Vie. La Vérité n'est exprimée qu'à son détriment, chaque voile l'obscurcit, plus le plan sur lequel elle doit se manifester est inférieur, plus le nombre de ses vêtements augmente, plus le globe étouffe la lumière. Elle ne peut descendre, nous devons monter vers elle ; chaque plan supprimé est un voile détruit ; et lorsque le dernier rideau sera tombé, nous aurons vaincu l'Illusion, fruit des enveloppes upadhiques, nous *Saurons*.

Pour savoir, il faut devenir la Vérité. Nous le pouvons, car la Vérité c'est l'Être, et nous sommes des aspects de cet Être infini ; sa Lumière brille dans notre cœur, « elle éclaire tout homme qui vient en ce monde » ; pour arriver à notre cerveau, elle doit traverser le corps des passions (*Kama rupa*) qui la colore d'une nuance grossière ; le disciple doit vaincre cet organisme décevant, séparer l'essence manasique de ce médium captivant, et naître ainsi à la conscience spirituelle, — Baptême du feu, — puis déchirer le dernier voile et s'immerger dans la Vie-Universelle. Il est alors baptisé dans le sang, il est devenu *consciemment* la Vérité.

Tel est le but de l'enseignement théosophique et le pourquoi de ses méthodes étranges. L'attitude de l'étudiant doit être dictée par les considérations que nous avons essayé d'exprimer. Reste à considérer la paraphrase des instructions des Maîtres par les disciples eux-mêmes.

Si, dans l'étude des documents qui émanent d'une source autorisée, la foi aveugle est plus mauvaise que le doute sincère et raisonné, le *magister dixit*, si on l'applique aux productions incertaines de ceux qui s'efforcent de savoir, est bien plus désastreux encore. Dans tout travail, pourtant, dans toute œuvre sommeillent des germes de vérité, des étincelles de lumière qu'il faut chercher et utiliser. Le Mental humain est une plante délicate, susceptible d'un développement immense, mais demandant des soins assidus, une culture attentive et des efforts considérables ; accepter sans vérification les opinions des autres, c'est planter de l'ivraie dans le champ intellectuel ; meubler son entendement des fruits de travaux étrangers, c'est vivre d'aumônes et s'atrophier peu à peu. Il faut agir, chercher l'expérience et ne point s'effrayer des erreurs commises pendant l'essai ; ces erreurs sont des enseignements. Il faut s'efforcer sans cesse et ne point perdre courage, si l'effort reste infructueux. L'Arbre de la Connaissance demande des siècles sans nombre pour étaler ses rameaux, et son fruit inappréciable ne mûrit guère qu'à la clôture des cycles. Mais le développement occulte ne tarde pas à s'affirmer chez ceux qui savent attendre avec patience et vouloir avec force.

D[r] Pascal.



LES TROIS PLANS

Il y a trois plans généraux d'existence que nous connaissons par expérience ; ce sont le plan *physique*, le plan *astral* et le plan *spirituel*. Nous avons un corps, un organisme correspondant à chacun de ces plans, dans lesquels nous sommes constamment plongés, aussi longtemps que nous vivons sur la terre.

Le noyau de notre être est le Moi éclairé par la conscience ; notre Moi s'étend sur les trois plans, et la conscience aussi.

Le corps physique est l'organisme par lequel notre Moi entre en rapports conscients avec le plan physique ; notre corps astral est l'organisme par lequel il se met en rapports avec le plan astral, et notre corps spirituel l'organisme par lequel il prend connaissance du plan spirituel.

En état de veille, le Moi est dans ces trois corps ; seulement, il ne fait attention qu'à ses rapports avec l'ambiance physique ; chez les hommes ordinaires, il n'a conscience que de ces rapports-là et leur attribue une réalité importante.

Jagrat, l'état de veille, est donc formé par les rapports du Moi avec l'ambiance physique, au moyen de son organisme matériel.

Souapna, l'état de rêve, est constitué par les rapports du Moi avec l'ambiance astrale, au moyen de son corps astral.

Souchoupti, l'état de sommeil profond, est constitué par les rapports du Moi avec l'ambiance spirituelle, au moyen de son corps spirituel.

Il y a une notion de psychologie qu'il est important de consigner ici.

La perception du monde physique n'est pas un phénomène purement physique qui se produise au moyen de nos organes physiques tout seuls.

L'identique ne peut pas avoir connaissance de l'identique, parce qu'il ne peut pas le distinguer de lui-même. Nous percevons le monde physique, non pas uniquement, comme l'ont imaginé les matérialistes, parce qu'il modifie nos organes matériels, mais parce qu'il modifie en même temps nos organes astraux, résidence de la conscience que nous avons du monde physique. Nos perceptions du monde physique sont des phénomènes d'ordre astral ; nos idées sont des choses et des êtres du plan astral, dont l'apparition est déterminée par les modifications que l'ambiance physique fait subir à notre corps matériel.

Dans la vie de veille, nous percevons tout ce qui est de même



nature que notre organisme physique, *Sthoula sharira* ; dans la vie de rêve, nous percevons ce qui est de même nature que notre corps astral, *Souksma sharira* ; et dans le sommeil profond, qui est un état supérieur de la vie, contrairement à ce que disent les préjugés matérialistes, nous pouvons percevoir tout ce qui est de même nature que notre corps spirituel, *Karana sharira*.

C'est la même conscience qui est présente en tous les trois ; c'est le même Moi qui prend connaissance des différents mondes.

Lorsque nous sommes endormis, le monde physique disparaît de notre conscience ; ce que nous croyons en voir dans nos rêves n'est que la partie astrale des phénomènes de notre vie de veille. Pendant les rêves, l'attention du Moi est dirigée sur le plan astral, comme pendant la veille elle était dirigée sur le plan physique.

Quand nous dormons profondément, sans rêver, il n'existe plus pour nous ni monde physique ni monde astral ; toute l'attention du Moi est portée sur le plan spirituel.

Sur les trois plans notre Moi est le même ; mais avec chacun d'eux il y a un ensemble de rapports qui constituent sa personnalité physique, sa personnalité astrale, sa personnalité spirituelle. Un millionnaire et un pauvre diable, un général et un simple soldat, sont des Moi ayant des personnalités physiques différentes.

Il en est de même sur les deux autres plans, mais la personnalité d'un plan n'est pas pareille en tout à celle des autres. Le *quelqu'un* que nous sommes au plan physique est différent du *quelqu'un* que nous sommes au plan astral et au plan spirituel. Notre Moi a trois vêtements ; il en met un pour la vie de veille, un autre pour la vie de rêve, un troisième pour la vie de sommeil.

Ces vêtements sont les personnalités. Un homme très riche au plan physique peut être un imbécile ; de ce fait suit qu'au plan astral, où les réalités sont des idées et non plus des pièces de monnaie, cet homme riche vit dans une profonde misère. Pour lui, le sommeil est une triste période de son existence ; tandis que le misérable du plan physique, qui est riche en idées, mène une brillante existence durant sa vie astrale. Il y a des compensations entre les divers plans d'existence. On peut constater chaque jour que des miséreux du plan physique montrent, par reflet de leur vie astrale, des particularités de caractère qui ne sont pas d'accord avec leur condition matérielle.

Chaque personnalité a sa mémoire distincte ; si nous pouvions les faire fusionner, notre manière d'envisager la vie changerait considérablement.

En l'état de l'évolution humaine où nous sommes actuellement, nous sommes soumis à l'illusion par laquelle nous considérons l'ambiance physique, en notre vie de veille, comme les réalités suprêmes.

Cependant, même en état de veille, l'homme peut porter son attention au plan astral, en la retirant complètement du plan phy-



sique, et même au plan spirituel, en la retirant des deux autres.

En nous et pour nous les choses n'existent que par la conscience que nous en avons, et pour en avoir conscience, il faut y faire attention. A qui n'est-il pas arrivé en certains cas de s'isoler, de s'abstraire complètement de l'ambiance, du temps et du lieu, pour vivre dans un groupe d'idées se rapportant à des choses éloignées de nous, soit dans le temps, soit dans l'espace. Ces cas d'abstraction, ces moments d'absence, sont des manifestations rudimentaires de l'aptitude que possède le Moi de retirer son attention du milieu physique pour la porter sur une région du plan astral. Les extatiques religieux et mystiques portent leur attention sur les régions supérieures du monde astral ou même, en quelque partie, du monde spirituel.

Ces mondes ne sont pas séparés de nous ; constamment nous sommes plongés en eux, sans qu'il nous soit possible d'en sortir ; nous ignorons seulement notre présence en eux, parce que nous laissons accaparer notre attention par les phénomènes du milieu physique, parce que nous ne savons pas interpréter les phénomènes par lesquels les deux autres mondes se manifestent pour nous.

Les Yoguis pratiquent le retrait de leur attention du monde physique. C'est ce qu'ils appellent *Dhyana* et *Dharana*.

Ils s'exercent d'abord à ne contempler qu'un seul groupe des idées fournies par le monde physique, puis une seule idée de ce groupe ; à ce moment, leur conscience ne tient plus que par un fil au monde physique ; ils le cassent, et la conscience reflète alors des phénomènes du monde astral, à l'égard duquel ils pratiquent la même opération, pour finir par placer leur conscience dans le monde spirituel. Ils ont alors atteint l'état de *Samadhi*, dans lequel ni l'astral ni le physique n'existent plus pour eux, puisqu'ils n'en ont pas conscience.

L'aptitude à retirer notre conscience du milieu physique et du milieu astral est une faculté qui nous est naturelle et qui, tous les jours, se manifeste en nous, pendant notre sommeil. Seulement, sa manifestation a lieu sans que notre volonté y prenne part, tandis que le Yogui l'exerce à volonté et conserve, en l'exerçant, la capacité de revenir volontairement, soit au plan astral, soit au plan physique.

Beaucoup de personnes, en entendant parler de développement occulte, imaginent qu'il s'agit d'acquérir des pouvoirs dont l'humanité ordinaire ne peut approcher. C'est une opinion erronée. Il s'agit simplement de prendre conscience des facultés que les hommes les plus ordinaires possèdent aussi bien que ceux que nous regardons comme les plus élevés, parfois mieux, et qui chaque jour ont l'occasion de se manifester en nous, sans que nous reconnaissions leur importance.

L'aptitude à vivre au plan astral et au plan spirituel est l'apanage de tous les hommes. Quel que soit le degré de leur développement



intellectuel, ils peuvent toujours retirer leur conscience du plan physique et du plan astral pour la cantonner (il serait plus juste de dire pour la répandre) au plan spirituel. Il s'agit uniquement pour eux de prendre conscience de ce pouvoir qu'ils possèdent et en s'exerçant par la méditation, ils acquièrent l'indifférence totale pour les choses physiques et astrales auxquelles s'accroche toute l'attention du vulgaire ; cette indifférence une fois acquise, ils font entrer la conscience dans les chambres secrètes du cœur, où l'on peut rencontrer le Père. Les plus simples et les plus ignorants peuvent entrer là.

S'ils ne le font pas, d'où cela vient-il ? de ce que leur volonté de vivre est entièrement fixée dans le plan physico-mental. Peu d'hommes sont parvenus à savoir que leur vie de rêve est non seulement plus intense, mais beaucoup plus importante que leur vie de veille. Les artistes et les savants en sont convaincus, mais sans se rendre compte de la nature de leur conviction.

Pourtant il suffirait d'examiner un peu les phénomènes de la vie, en se détachant d'eux, en les pelant d'autour de soi, pour voir qu'il est des modes d'existences supérieurs à celui de veille.

Par exemple, qu'importe à celui qui fait de beaux rêves quel tyran, quel despote règne sur le pays dans lequel il dort et qui, par conséquent, pendant son sommeil, n'existe plus pour lui ? Que lui importent les passions, les désirs, les sentiments qui encombraient sa conscience au plan physico-mental, quand le sommeil, comme un frais vent du nord, l'a nettoyée de tous ces nuages ?

Celui qui est libre de dormir peut se faire du bonheur, même au milieu de la plus grande misère.

Les hommes attribuent toute la réalité au plan physico-mental dans lequel ils se trouvent pendant la veille, et considèrent les deux autres comme des illusions, faute d'avoir constaté que le plan physique dépend du plan astral pour son existence et que celui-ci n'existe que par le plan spirituel. Par la vie consciente au plan spirituel, on obtient la connaissance des lois régissant les deux plans inférieurs, et une fois en possession de cette connaissance, on est roi au plan astral et au plan physique, on y est maître, on y est libre, la liberté consistant dans l'exercice de sa volonté.

Tandis qu'aussi longtemps qu'on ignore les lois régissant le plan d'existence sur lequel on se trouve, on est soumis à ces lois comme le caillou est soumis à la pesanteur.

C'est là un aspect de la mystique orientale qui n'a pas été saisi par les Européens. N'en considérant que la face qui leur indique la montée aux pouvoirs transcendants, tout ce qu'ils y voient, c'est le renoncement à la vie physique et même à la vie du rêve ; de là ils concluent que c'est tout simplement un plongeon dans le Néant. Du sommet de la montagne où l'on acquiert les Pouvoirs Spirituels, on peut redescendre dans les régions inférieures ; mais alors, au lieu d'y être un esclave aveugle, vivant soumis comme une brute



aux lois qui gouvernent ces régions, ce qui est l'état de tous les hommes ordinaires, même de ceux qu'on appelle des hommes de génie, on y vit intelligent et libre, capable de manier les lois et de s'affranchir de tout joug qui ne convient pas.

Guymiot.



LES MYSTÈRES DE L'AU-DELA

M. — Il est, en effet, très difficile et, comme vous le dites, embarrassant de comprendre correctement et de distinguer entre eux les divers *aspects* appelés par nous les « Principes » de l'*Ego* réel. D'autant plus qu'il existe une notable différence dans l'énumération de ces principes par les différentes écoles orientales, quoique, au fond, le *substratum* de l'enseignement soit le même dans chacune d'elles.

X. — Voulez-vous parler des Védantins? Je crois qu'ils réduisent nos sept « principes » à cinq seulement?...

M. — En effet, mais, bien que je ne voulusse pas me permettre de discuter ce point avec un savant Védantin, je peux cependant dire que mon opinion personnelle est qu'ils ont une raison évidente pour cela. Chez eux, ce qu'on appelle l'homme n'est que cet agrégat spirituel complexe qui se compose d'aspects mentaux variés ; le corps physique n'est, à leur point de vue, qu'un objet digne de leur mépris, une simple illusion. La philosophie Védantine n'est pas la seule à compter de cette manière. Lao-tze, dans son *Tao-te-King*, ne mentionne que cinq principes, parce que, comme les Védantins, il en omet deux, à savoir : l'Esprit (*Atma*) et le corps physique, qu'il appelle cependant le « cadavre. » Il y a encore l'école de *Taraka-Raja-Yoga* qui ne reconnaît de fait que trois « principes ; « mais, en réalité, leur *Sthulopadhi*, ou corps physique, dans son état de *Yagrata* ou état de veille, leur *Suksmopadhi*, le même en *swapna* ou état de rêve, et le *Karanopadhi* ou « corps causal, » — ce qui passe d'une incarnation à l'autre, — sont tous doubles dans leurs aspects, ce qui fait en tout six principes. Ajoutez *Atma*, le principe divin impersonnel, l'élément immortel dans l'homme, qu'on ne peut distinguer de l'Esprit universel, et vous aurez les mêmes Sept principes de la division ésotérique. (Voyez *Secret Doctrine* pour une explication plus claire.)

X. — Cette division paraît presque la même que celle donnée par les mystiques chrétiens : corps, âme, esprit....



M. — La même, en effet. Nous pourrions facilement faire du corps le véhicule du « Double vital » ; de ce dernier, le véhicule de la Vie ou « Prana »; de Kama-Rupa, ou âme animale, celui du Manas *inférieur* et *supérieur*, et faire ainsi six principes qu'on couronnerait par l'esprit immortel et Un. En Occultisme, chaque changement qualitatif dans l'état de notre conscience donne à l'homme un nouvel aspect, et si cet état prévaut et devient une partie de l'*Ego* vivant et agissant, il convient de lui donner (et on le fait) un nom spécial, pour distinguer l'homme qui se trouve dans cet état particulier de ce qu'il est, lorsqu'il se place dans un autre état.

X. — Voilà justement ce qui est si difficile à comprendre.

M. — Cela me paraît très facile, au contraire, dès qu'on a saisi l'idée principale, c'est-à-dire, que l'homme agit sur ce plan de conscience comme sur un autre, en étroite conformité avec ses conditions mentales ou spirituelles. Mais tel est le matérialisme de ce siècle que plus l'on explique, moins les gens paraissent comprendre ce qu'on dit.

Divisez l'être terrestre qu'on appelle l'homme en trois principaux aspects, si vous le voulez ; mais, à moins d'en faire un simple animal, vous ne pouvez réduire davantage ces divisions. Vous trouverez son corps *objectif* ; le principe sensitif qui est en lui, — lequel n'est guère plus élevé que l'élément *instinctif* de l'animal, — ou âme vitale élémentaire ; et ce qui le place si incommensurablement au-dessus de l'animal, c'est-à-dire son âme *raisonnable* ou « esprit. » Eh bien ! si nous prenons ces trois groupes ou entités représentatives, et si nous les subdivisons d'après les indications de l'enseignement occulte, qu'obtenons-nous ?

Tout d'abord l'Esprit ou Atma (dans le sens de l'Absolu et, par conséquent, de l'Indivisible *Tout*). Comme, en philosophie, cet Esprit ne peut être ni localisé, ni conditionné, étant simplement ce qui *Est*, pendant l'Eternité, et comme le *Tout* ne peut être absent même du plus petit point géométrique de l'Univers de matière ou substance, il ne peut pas du tout, en vérité, être appelé un principe « humain. » Mais, plutôt, il n'est tout au plus que ce point de l'Espace métaphysique que la Monade humaine et son véhicule, l'Homme, occupent pendant la période de chaque vie. Or, ce point est aussi imaginaire que l'homme lui-même et, en réalité, est une illusion, une Mâyâ ; mais, tout de même, pour nous, comme pour les autres Egos personnels, nous sommes une réalité pendant cette période d'illusion appelée vie, et nous devons tenir compte de nous-mêmes, dans notre imagination, du moins, si nul autre ne le fait. Pour rendre cela plus compréhensible à l'intelligence humaine qui entreprend pour la première fois l'étude de l'Occultisme, et pour éclaircir l'A. B. C. D. du mystère de l'homme, la Science Occulte l'appelle le *Septième* principe, la syntèse des six autres, et lui donne pour véhicule l'âme spirituelle, Buddhi.

Or, ce dernier cache un mystère qui n'est dévoilé qu'aux Chélas



irrévocablement engagés, à ceux, du moins, auxquels on peut se fier en toute sécurité. Il y aurait, naturellement, moins de confusion, si on pouvait le révéler ; mais comme cela possède un rapport direct avec le Pouvoir de projection consciente et volontaire du Double, comme, de plus, ce Pouvoir, semblable à « l'anneau de Gygès, » pourrait être funeste aux hommes en général et au possesseur de cette faculté en particulier, il est soigneusement tenu secret. La clef du mystère n'est pleinement divulguée qu'aux Adeptes éprouvés et qui ne peuvent faire défaut. Laissons ces digressions, pourtant, et revenons aux « principes. » Nous disions donc que l'âme divine, ou Buddhi, est le véhicule de l'Esprit. Lorsqu'ils sont unis, ces deux ne font qu'une unité impersonnelle et sans attributs (sur ce plan-ci naturellement), et constituent deux « principes » spirituels.

Si nous passons à l'âme humaine (Manas, le Mens) tout le monde conviendra que l'intelligence de l'homme est double, pour le moins : par exemple, un homme d'intelligence élevée peut difficilement devenir un homme d'intelligence inférieure ; l'homme d'intelligence spiritualisée est séparé par un abîme de l'homme lourd, obtus, matériel, sinon animal. Pourquoi ces hommes ne seraient-ils pas représentés par deux « principes » ou mieux deux aspects ? Chaque homme a ces deux principes en lui, l'un plus actif que l'autre, et, dans quelques cas rares, l'un des deux est entièrement arrêté dans son développement, paralysé, pour ainsi dire, pendant la vie, par la force et la prédominance de l'autre aspect. C'est ce que nous appelons les deux principes ou aspects de Manas, le Supérieur et l'inférieur : le premier est l'*Ego* pensant et conscient, gravitant vers l'âme spirituelle (Buddhi), le deuxième est son principe instinctif, attiré vers Kama, le siège des passions et des désirs animaux dans l'homme. Nous avons ainsi *quatre* « principes » justifiés ; les trois derniers sont : (1) le « Double » que nous avons convenu d'appeler le corps protéen ou âme plastique, véhicule du (2) principe de vie ou deuxième principe ; (3) le troisième est le corps physique. Naturellement, il n'y aura pas de physiologiste ni de biologiste qui veuille admettre ces principes et qui puisse y trouver une tête et une queue. Et c'est pour cela, peut-être, qu'aucun d'eux, ne connaît encore les fonctions de la rate, véhicule physique du Double protéen, ni celles d'un autre organe situé au côté droit de l'homme, siège des désirs dont il a été parlé ci-dessus, et ne sait rien non plus de la glande pinéale qu'il décrit comme une glande cornée avec un peu de sable en dedans, tandis qu'elle est la véritable Clé de la conscience la plus élevée et la plus divine de l'homme, — son mental omniscient et spirituel qui embrasse tout. Cette excroissance, apparemment inutile, est le pendule qui, lorsque le mécanisme d'horlogerie de l'homme interne est monté, emporte la vision spirituelle de l'*Ego* jusqu'aux plus hauts plans de perception, où l'horizon s'ouvre infini devant lui.



X. — Mais les savants matérialistes prétendent qu'après la mort il ne reste rien de l'homme; que le corps physique se désintègre simplement en ses éléments constitutifs et que ce que nous appelons âme est une soi-conscience purement temporaire, un produit de l'action organique qui s'évanouit comme de la fumée. Ne sont-ils pas dans un étrange état d'esprit?

M. — Pas étrange du tout, à ce que je vois. S'ils disent que la Soi-conscience disparaît avec le corps, dans *leur* cas particulier, ils ne font qu'une prophétie inconsciente, car, dès qu'ils sont fermement convaincus de ce qu'ils avancent, aucune conscience n'est possible pour eux après cette vie.

X. — Mais si la Soi-conscience humaine survit à la mort, en règle générale, pourquoi y aurait-il des exceptions?

M. — Dans les lois fondamentales du monde spirituel, — qui sont des lois immuables, — nulle exception n'est possible. Mais il y a des règles pour ceux qui voient et des règles pour ceux qui préfèrent rester aveugles.

X. — C'est vrai, je le comprends. C'est comme l'aberration d'esprit de l'aveugle qui nie l'existence du soleil, parce qu'il ne le voit pas. Mais, après la mort, ses yeux spirituels le forceront sûrement à voir?

M. — Ils ne le forceront pas à voir et il ne verra rien du tout. Ayant nié avec obstination la vie d'outre-tombe, pendant qu'il était sur terre, il ne pourra pas en jouir. Les sens spirituels, ayant été atrophiés pendant sa vie, ne pourront pas se développer après la mort et il restera aveugle. En insistant qu'il *doit* voir, vous voulez évidemment parler d'une chose et moi d'une autre. Vous parlez de l'esprit de l'Esprit, de la flamme de la Flamme — d'Atma en un mot, — et vous le confondez avec l'âme humaine — Manas...... Vous ne me comprenez pas. Je vais essayer d'être plus claire. En résumé, le point principal de votre question est de savoir si, dans le cas d'un vrai matérialiste, une perte complète de la Soi-Conscience et de la Soi-Perception, après la mort, est possible. N'est-ce point cela? Je réponds : c'est possible. Parce que, croyant fermement à notre Doctrine ésotérique qui parle de la période *post-mortem*, ou intervalle entre deux vies ou naissances, comme d'un état transitoire, je dis : — Que cet intervalle, qui sépare deux actes du drame illusoire de la vie, dure une seule année ou un million d'années ; l'état *post-mortem* peut, sans qu'il y ait dérogation à la loi fondamentale, être exactement le même que celui d'un homme en syncope profonde.

X. — Mais puisque vous venez de dire que les lois fondamentales de la vie d'outre-tombe n'admettent pas d'exception, comment cela peut-il être?

M. — Je ne dis pas qu'elles en admettent. Mais la loi spirituelle de continuité ne s'applique qu'aux choses vraiment réelles. Pour celui qui a lu et compris *Mundakya Upanishad* et *Vedanta Sara*,



tout cela devient très clair. Je dirai plus : il suffit de comprendre ce que nous entendons par Buddhi et la dualité de Manas, pour avoir la perception très nette que le matérialiste ne peut avoir de survie consciente ; parce que Manas, dans son aspect inférieur, est le siège de l'intelligence terrestre et, par conséquent, ne peut donner que cette perception de l'Univers qui est basée sur cette intelligence terrestre et non celle qui est basée sur notre vision spirituelle. Il est dit dans notre école ésotérique qu'entre Buddhi et Manas, ou *Ishvara* et *Prajna* (1), il n'y a pas plus de différence qu'entre une forêt et ses arbres, un lac et ses eaux, comme l'enseigne justement la *Mundakya*. Un arbre ou des centaines d'arbres, morts par suite de la perte de leur vitalité ou après avoir été arrachés, ne peuvent pas empêcher la forêt d'être encore une forêt. La destruction, ou perte d'une personnalité, détachée de la série totale des personnalités, ne causera pas le plus petit changement dans l'Ego spirituel qui restera toujours le même *Ego*. Seulement, au lieu de jouir du Dévachan, il se réincarnera immédiatement.

X. — Mais si je comprends bien cette comparaison, l'Ego-Buddhi représente la forêt et les intelligences personnelles, les arbres. Et si Buddhi est immortel, comment *Manas Taijasi* (2) qui lui est semblable, peut-il perdre entièrement sa conscience, jusqu'au jour de la réincarnation ? Je ne peux pas le comprendre.

M. — Vous ne le pouvez pas, parce que vous confondez une représentation abstraite du Tout avec ses changements accidentels de forme, et Manas-Taijasi, l'âme humaine éclairée par Buddhi, avec l'âme humaine animalisée. Rappelez-vous que s'il peut être dit de Buddhi qu'il est inconditionnellement immortel, cela ne peut être dit de Manas, encore moins de Manas-Taijasi qui n'est qu'un attribut. Aucune conscience *post-mortem* ne peut être dévolue à Manas-Taijasi, sans le secours de Buddhi, l'âme divine, parce que le premier (Manas) n'est, dans son aspect inférieur, qu'un attribut qualificatif de la Personnalité terrestre, et le deuxième (Taijasi) est identique au premier et qu'il est ce même Manas éclairé par la lumière réfléchie par Buddhi. A son tour, Buddhi resterait un esprit impersonnel, sans cet élément qu'il emprunte à l'âme humaine, élément qui le conditionne et fait de lui, dans cet Univers illusoire, *quelque chose qui paraît séparé* de l'âme universelle pendant la période entière du cycle de l'incarnation. Dites plutôt que Buddhi-Manas ne peut ni mourir, ni perdre, durant l'Eternité, sa

(1) Ishvara est la Conscience collective de la Déité manifestée, Brahma, c'est-à-dire la Conscience collective de la Cohorte des Dhyan-Chohans ; et Prajna est leur sagesse individuelle.

(2) Taijasi veut dire le Radiant, parce qu'il indique l'union de Manas avec Buddhi ; l'âme humaine illuminée par le rayonnement de l'âme divine. C'est pourquoi Manas-Taijasi peut être décrit comme l'intelligence radieuse, la raison *humaine* éclairée par la lumière de l'esprit ; et Buddhi-Manas est la représentation de l'âme divine, *plus* la Soi-Conscience et l'intellect humain.



Soi-conscience complexe, ni le souvenir de celles de ses incarnations antérieures dans lesquelles les deux âmes : — la spirituelle et l'humaine, — ont été intimement unies entre elles. Mais il n'en est pas de même du matérialiste dont l'âme humaine ne peut non-seulement rien recevoir de l'âme divine, mais refuse d'en reconnaître l'existence. Vous pouvez difficilement appliquer cet axiome aux attributs et qualifications de l'âme humaine, car ce serait dire que parce que votre âme divine est immortelle, la fraîcheur de votre joue doit l'être aussi ; tandis que cet éclat, pareil à Taijasi ou rayonnement spirituel, est simplement un phénomène transitoire.

X. — Dois-je comprendre que vous voulez dire que nous ne devons pas confondre dans notre esprit le nouméne avec le phénomène, la cause avec l'effet ?

M. — C'est cela et je répète que, limité à Manas ou âme humaine seule, le rayonnement de Taijasi devient une pure question de temps, parce que l'immortalité et la conscience *post-mortem* deviennent, pour la personnalité terrestre de l'homme, de simples attributs conditionnés, car ils dépendent entièrement des qualités et des croyances créées par l'âme humaine, pendant la vie de son corps physique. Karma agit sans cesse ; nous ne récoltons, dans l'au-delà, que le fruit de ce que nous avons semé, ou mieux créé, dans notre existence terrestre.

(*A suivre*) H. P. BLAVATSKY

COMMENT A ÉTÉ ÉCRITE LA DOCTRINE SECRÈTE

(*Suite*).

VII

TÉMOIGNAGE D'UN SAVANT MODERNE.

Il s'agit ici du *Dr Carter Blake*, l'un des écrivains scientifiques les plus justement considérés de l'Angleterre.

Né en 1840, c'est-à-dire essentiellement de notre temps, et particulièrement adonné aux Sciences Naturelles, il n'est pas de situation élevée qu'il n'ait occupée dans le monde des Sciences, ni de relations qu'il n'ait eues avec les personnalités les plus haut placées du Royaume et même de l'Europe.



De telles conditions ajoutent assurément du poids à l'opinion suivante, qu'il a émise, après un assez long commerce intellectuel avec l'auteur de *Secret Doctrine* :

« En thèse générale, il est étrange qu'une femme âgée, malade, sans livres d'aucune sorte, ait pu montrer une érudition et un savoir aussi considérables que l'a fait Mme Blavatsky dans *Secret Doctrine*. C'est même absolument incompréhensible, à moins d'être d'une capacité mentale extraordinaire, ou d'avoir consacré sa vie entière à l'étude. Or, chacun sait que l'éducation de Mme Blavatsky n'a pas été poussée au-delà de ce qui correspond à nos hautes Ecoles actuelles.

» Un fait pour moi certain, c'est qu'en anthropologie, notamment, elle en savait plus que moi. J'ai eu plusieurs occasions de m'en rendre compte. Il y a, à la page 744 du 2e volume de *S. D.* (1re édition), des faits cités qu'elle n'a pu trouver relatés *dans aucuns livres*.

» A la page 754 du même volume, il est parlé des mammifères pliocènes et de l'existence de hautes terres procédant de la même époque. Or, je me rappelle une conversation qu'en 1888 j'eus avec Mme Blavatsky, à Lansdowne Road, pendant qu'elle travaillait à *Secret Doctrine*. A mon grand étonnement, elle m'affirmait que des falaises élevées d'Arica, au Pérou, étaient *pliocènes*. Je pensais, moi, d'après Darwin et Wilson, qu'elles étaient pléistocènes. Or, de nouvelles études, et notamment l'histoire physique du Chili, par Gery et Castlena, ont effectivement prouvé que ces rivages sont pliocènes.

A la page 755 du volume déjà cité, la mention qu'elle fait d'empreintes fossiles dans l'Indiana, aux Etats-Unis, est également intéressante, comme preuve que ce n'est point par la lecture de la pensée d'autrui qu'elle possédait ces notions, car lorsque Mme Blavastky m'en parla, je ne connaissais pas leur existence, et ce fut un certain temps après que M. Bloxau, secrétaire de l'Institut Anthropologique, me dit qu'un mémoire sur cette question se trouvait dans les Archives de cette société, *mais n'en était pas sorti*.

Mme Blavatsky avait indéniablement des sources d'information dont j'ignore la provenance, mais qui n'étaient pas à la portée des personnes les plus érudites de l'époque. »

Londres, 2 janvier 1893.

C. Carter Blake.



VARIÉTÉS OCCULTES

PHÉNOMÈNES DE H. P. B.

Voir H. P. B. au travail était un spectacle comme on n'en a pas tous les jours. Pendant qu'elle écrivait *Isis*, nous étions assis à une large table, en face l'un de l'autre, et je pouvais voir chacun de ses mouvements. Sa plume volait sur le papier, puis, soudainement, elle s'arrêtait d'écrire, levait les yeux, dans lesquels on constatait ce regard du clairvoyant qui semble plongé très loin ; elle raccourcissait la portée de son regard, comme pour fixer quelque chose d'invisible suspendu devant elle, à quelque distance, et copiait ce qu'elle voyait ainsi. La citation finie, ses yeux reprenaient leur expression naturelle et elle se remettait à écrire jusqu'à ce qu'une semblable interruption se produisît.

Je me souviens fort bien de deux circonstances dans lesquelles je pus voir et même manier des livres dans la forme astrale desquels elle avait copié des citations. Je corrigeais les épreuves de son manuscrit ; j'arrivai à de longues citations et leur exactitude me parut si douteuse que je lui dis qu'il était indispensable de vérifier sur le texte. Il s'agissait d'un ouvrage français sur la Psychologie physiologique. Elle soutenait que les citations étaient justes, mais je ne voulus pas démordre de mon opinion.

— Eh bien ! dit-elle, restez tranquille, pendant une minute, et je vais tâcher de vous procurer l'ouvrage.

Le regard vague apparut dans ses yeux, puis elle m'indiqua un coin de la chambre, dans lequel se trouvait une étagère chargée de quelques bibelots, en me disant d'une voix creuse : Là ! Elle revint aussitôt à elle et ajouta : Là, là ; allez le chercher pour vérifier.

J'y allai et trouvai deux volumes reliés en demi-veau. A ma connaissance, ces deux livres ne s'étaient jamais trouvés là. Je comparai le texte avec la copie de H. P. B. et lui fis voir qu'il y avait réellement erreur dans les citations ; la correction faite, elle me dit de reporter les deux volumes sur l'étagère ; je repris mon travail et, au bout d'un moment, levant les yeux, je m'aperçus qu'ils avaient disparu.

La même chose arriva pour un autre ouvrage français, traitant d'une question de Neurologie ; celui-là était broché, mais il ne disparut pas et se trouve encore en ma possession aujourd'hui.

La copie de H. P. B. offrait des particularités remarquables. L'écriture avait le même aspect général, mais, en y regardant de



près, on y percevait des changements importants. L'une de ses écritures était très fine et simple, une autre hardie et originale, une autre simple, de force moyenne et très lisible et une autre épaisse et difficile à lire, avec des A, des X et des E de forme étrangère. Le style variait avec ces écritures ; il y avait aussi une grande différence entre l'anglais des divers styles ; quelquefois j'avais à corriger plusieurs mots dans chaque ligne, tandis qu'à d'autres moments il y avait des pages entières où rien n'était à retoucher, ni comme mots ni comme orthographe. Les plus parfaits de tous étaient les manuscrits qu'on écrivait pour elle durant son sommeil ; par exemple, le commencement du chapitre sur la Civilisation de l'Ancienne Egypte (vol. I, chap. XIV d'*Isis Unveiled*).

Nous nous étions arrêtés comme d'habitude, à deux heures du matin, tellement fatigués que nous allâmes nous coucher tout de suite, sans causer un moment, comme nous avions coutume de le faire avant de nous séparer ; le lendemain, quand je descendis pour déjeuner, elle me montra une pile de trente ou quarante pages de son écriture qui, me dit-elle, avaient été faites pour elle par un Maître dont le nom n'a jamais été écrit, ce qui lui a évité les profanations subies par ceux des autres que nous avons eu le malheur de publier. C'était parfait et il n'y eut pas lieu de faire une seule correction pour l'envoyer à l'imprimerie.

Un fait curieux, c'est que tout changement dans l'écriture de H. P. B. était précédé par une *absence* de quelques instants, tantôt physique, tantôt mentale. Ou bien, elle quittait la chambre, pendant un moment, ou bien elle entrait en *trance*, ce que je constatais par son regard perdu dans l'espace et comme privé de vie.

Le changement ne se faisait pas voir seulement dans l'écriture, mais aussi dans la tenue, dans la voix, dans les manières et particulièrement dans le caractère. Elle quittait la chambre, étant une certaine personnalité, elle rentrait étant une autre, non quant à l'aspect physique, mais quant aux mouvements, aux discours, aux manières, ayant des aptitudes mentales changées, une façon différente de considérer les choses, tantôt plus, tantôt moins de facilité à manier l'anglais, et surtout une très grande différence dans le pouvoir de commander à son tempérament, qui, dans les bons moments, était presque angélique et, dans les mauvais, presque diabolique. Parfois, elle supportait avec une patience exemplaire mon incapacité à exprimer les idées qu'elle me communiquait, tandis qu'à d'autres moments, pour l'erreur la plus légère, elle entrait en fureur. Ces accès de violence étaient sans doute explicables dans bien des cas par l'état de santé, mais cette explication n'est pas suffisante pour toutes ses variations d'humeur.

D'après la tante qui l'a élevée, l'étrange excitabilité de son caractère était remarquable dès sa plus jeune enfance. Elle avait déjà des accès de colère qu'on ne pouvait gouverner et faisait preuve d'une disposition profondément enracinée à se révolter contre toute autorité.



Les spirites pensent probablement que H. P. B. a écrit son livre *Isis unveiled* comme médium; mais elle ne ressemblait pas aux médiums. Elle pouvait faire à peu près tout ce que font les médiums, mais elle le faisait à volonté, soit de jour, soit de nuit, sans avoir besoin de former des *cercles*, sans choisir les témoins, sans imposer aucune condition. D'ailleurs, j'ai eu la preuve que quelques-uns de ceux qui travaillaient avec nous sont des hommes vivants, puisque je les ai rencontrés en *corps physique*, dans l'Inde, après les avoir vus en *corps astral* en Amérique et en Europe; puisque j'ai causé avec eux et que je les ai touchés. Au lieu de se présenter à moi comme *esprits*, ils m'ont dit qu'ils étaient aussi vivants que moi et que chacun d'eux a des aptitudes particulières et un caractère à lui, en un mot, est une individualité bien distincte.

Pourtant, j'ai été conduit à croire que nous avons travaillé en collaboration avec au moins un homme désincarné, l'âme de l'un des plus sages des philosophes des temps modernes, qui fut l'ornement de l'humanité et qui est une gloire de son pays. C'était un grand platonicien et tellement absorbé, à ce qu'*on* m'a dit, dans ses études, qu'il est resté lié à la terre, et qu'il vit dans une bibliothèque astrale, où il continue ses études philosophiques, oublieux du temps et ne songeant qu'à faire trouver aux hommes la base philosophique de la vraie religion. Son désir n'est pas de nature à l'obliger à se réincarner parmi nous, mais le pousse seulement à entrer en relations avec ceux qui, comme nos Maîtres et leurs agents, sont désireux de travailler à la proclamation de la vérité et au renversement de la superstition. Il m'a été dit qu'il est si pur, si dépourvu d'égoïsme, que tous les Maîtres ont pour lui un profond respect; mais Karma leur interdit de lui venir en aide pour lui faire quitter le Kama loka. Il apporta donc son concours à H. P. B. et cela sans se matérialiser ni sans l'employer comme médium, mais simplement en causant psychiquement avec elle des heures durant, en lui dictant des pages, en lui indiquant les citations à faire, en répondant à mes questions et en me donnant des éclaircissements, en se conduisant, en un mot, comme un collaborateur. Il me donna une fois son portrait, une esquisse aux crayons de couleur, et, de temps à autre, il me donnait une communication écrite relativement à des questions qui m'étaient personnelles. Du commencement à la fin, ses relations avec nous furent celles d'un maître extrêmement savant, très doux, très amical. Il ne prononça jamais un mot pouvant faire croire qu'il n'était pas un homme vivant, et il m'a été dit qu'il ne se croyait pas mort. Il semblait n'avoir aucune perception du temps, car une fois, à 2 heures et demie du matin, après une nuit de dur travail, au moment où nous allions nous coucher, il demanda tranquillement à H. P. B. : Êtes-vous prête à commencer? pensant que nous étions au début de la soirée. — Au nom du ciel! s'écria H. P. B., ne riez pas profondément dans votre pensée, sans cela le « vieux monsieur » vous en-



tendra et sera offensé. — Cela me donna une idée : rire superficiellement, c'est le rire ordinaire ; rire profondément, c'est transférer sa gaieté au plan psychique. Les émotions peuvent donc, comme la beauté, n'être quelquefois qu'à fleur de peau. Les péchés aussi ; pensez-y.

H. S. Olcott.

LES SORTILÈGES

Voilà un mot bien plus maltraité que bien de ses congénères ; on en fait le synonyme de sorcellerie, tandis qu'il signifie simplement : Divination par le sort.

De tous temps, la connaissance de l'avenir a fasciné l'homme et stimulé en lui les désirs les plus ardents. Le lecteur ne manquera pas de poser la question : Peut-on prévoir l'avenir ?... Pourquoi pas ?

Philosophiquement parlant, il n'y a ni avenir ni passé, mais un éternel présent; le passé et l'avenir sont des productions illusoires créées par la succession de nos états mentaux. A un autre point de vue, le présent est fils du passé et père de l'avenir; pour prévoir ce dernier, il suffit de pouvoir suivre le fil subtil qui unit la cause à l'effet. Cela n'est pas possible à l'homme ordinaire dont l'intelligence, plongée toute entière sur le plan le plus grossier de l'Univers, ne peut se servir des sens internes, ceux du Double éthéré ; mais cela devient un jeu d'enfant pour tous ceux qui peuvent se séparer un instant de leur véhicule physique et transmettre au cerveau les renseignements qu'ils obtiennent sur le plan astral : somnambules naturels ou artificiels, médiums, psychiques et sensitifs de toute espèce.

Pratiquement, la preuve de la possibilité de la prévision de l'avenir a été donnée des milliers de fois : les annales du magnétisme et du spiritisme fourmillent de ces faits, et il n'est pas un amateur de cartomancie, tant soit peu doué, qui n'en ait obtenu des exemples personnels.

La Divination a été pratiquée par toutes les méthodes : par l'inspection des entrailles des victimes (*Aruspices*), par celle du vol des oiseaux (*Alitisme*), par celle de leur chant (*Oscinisme*), par les combinaisons de points placés sur la terre (*Géomancie*), par les impulsions subies par la baguette divinatoire dans la recherche des sources et des mines métalliques, par l'inspection des mouvements des danseurs sacrés (*Gyromancie*) ou de ceux du *Ludion*, le Gabriel de la diseuse de bonne aventure.

Tout cela, aujourd'hui, est classé sous le nom générique de sortilège, mais, en réalité, on doit réserver ce mot à une méthode spéciale de divination très connue dans l'antiquité, largement pratiquée encore au moyen-âge et qui s'est perdue presque entièrement de nos jours ; elle consistait à se recueillir, à concentrer sa pensée



sur l'acte divinatoire qui allait s'effectuer au moyen d'un livre spécial, — pour les anciens Romains, une œuvre de Virgile, pour les Grecs un ouvrage d'Homère, pour les chrétiens la Bible, — à ouvrir ce livre et à lire le contenu du premier verset qui frappait les yeux. C'était la réponse plus ou moins directe à la demande.

Le clergé chrétien pratiquait couramment, au moyen-âge, la divination par les sortilèges; il les appelait *Sortes sanctorum* (les sortilèges des saints), tandis qu'il attribuait au démon, — cela va sans dire, — les sortilèges des païens: *Sortes Preænestinæ*, *Sortes Homericæ*, *Sortes Virgilianæ*. Saint Grégoire de Tours nous apprend que lorsque le clergé avait recours aux Sortilèges, on plaçait une Bible sur l'autel et l'on priait Dieu de vouloir bien révéler l'avenir et faire connaître sa volonté dans l'un des versets du livre.

Il avait recours parfois lui-même aux *Sortes*: « Leudastus, dit-il, comte de Tours, qui, de concert avec la reine Frédégonde, avait formé le projet de me détruire, s'approchait de Tours plein de noirs desseins contre moi. Je me rendis dans mon oratoire, me plongeai dans une réflexion profonde et pris le livre des Psaumes!..... mon cœur revint à la vie, lorsque mes yeux tombèrent sur ces mots du dix-septième psaume : « Et il le fit marcher avec confiance, tandis que la mer engloutit ses ennemis. » En effet, le comte ne dit même pas un mot contre moi ; il quitta Tours, le même jour, le bateau qui le portait fut englouti par la tempête et il ne se sauva que parce qu'il était un fort nageur. »

Gilbert de Nogent dit qu'à son époque (vers le XII[e] siècle) la coutume était, à chaque consécration épiscopale, de consulter les *Sortes* pour connaître l'avenir du nouveau prélat. Le clergé d'Orléans, mécontent de son évêque Garlande, adressa au pape Alexandre III une pétition qui se terminait par ces paroles: « Que vos mains apostoliques déploient la force nécessaire pour *mettre à nu* l'iniquité de cet homme, de façon que la malédiction pronostiquée, le jour de sa consécration, puisse le renverser; car lorsque, selon la coutume, l'évangile eût été ouvert sur l'autel, les premiers mots qui se présentèrent furent : *Et le jeune homme, quittant ses vêtements de lin, s'éloigna d'eux tout nu.* »

Il n'est pas jusqu'à saint Augustin lui-même qui n'ait goûté aux sortilèges ; il avoue qu'il pratiquait les *Sortes* et « qu'il ne désapprouvait point ce moyen de connaître l'avenir, quand il n'était pas employé pour un but mondain. » (*Vie de saint Grégoire de Tours*).

Cette divination est encore employée çà et là, quoique rarement, et sous des formes différentes ; mais elle a été abandonnée en général pour le procédé plus commode de la cartomancie, qui n'est qu'un autre genre de *Sortes*.

Pour réussir dans une opération semblable, il faut être un sensitif, c'est-à-dire posséder une organisation psychique particulière, permettant à une entité du plan astral d'intervenir sur le plan physique ; en d'autres termes, il faut pouvoir prêter son corps, cons-



ciemment ou inconsciemment, à un être de l'espace, à ce qu'on a appelé un *Elémental.* Car, parmi ces hordes d'invisibles, il en est de hautement évolués, connaissant l'avenir, parce qu'ils sont sur le plan spécial où la Cause et l'Effet ne sont qu'une seule et même chose ; ils lisent dans l'aura *cérébrale* du questionneur, connaissant ainsi l'objet de la demande, et, si sa constitution le permet, ils dirigent son bras et ouvrent le livre à la page dont l'un des versets contient la réponse ; ils *coupent* et mêlent les paquets de cartes et préparent les groupements qui doivent révéler le futur ; ils dirigent les mouvements des oiseaux sacrés dans l'art augural ; ils guident la main du médium à écriture automatique, et interviennent ainsi dans presque tous les genres de divination.

Les personnes qui réussissent dans la cartomancie n'ont qu'à s'observer pendant l'opération, et elles ne tarderont pas à s'apercevoir qu'elles se trouvent dans une agitation spéciale, pendant laquelle l'emmêlement des cartes se produit d'une façon presque automatique, dans une espèce d'ivresse qui leur enlève une partie de leurs facultés ; elles remarqueront, si elles *coupent* lentement, que leur bras est comme traversé par un courant subtil, un frisson doux qui fait mouvoir la main, sans que leur volonté y participe.

Plus l'individu est *sensitif*, plus il a pris l'habitude de se mettre en *passivité*, dans ces moments, plus il possède la faculté de *concentration*, plus éclatants seront les résultats, plus brillantes les prédictions, plus frappantes leurs réalisations. Mlle Lenormand était l'un de ces êtres spécialement doués ; elle captiva Napoléon Ier par des succès étonnants et devint la devineresse à la mode du premier Empire.

P. Duvar.

ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE ET M. WILLIAM Q. JUDGE.

L'événement capital dans le mouvement théosophique, c'est la séparation de la Section Américaine de la Société mère. Cette sécession a été votée à la Convention générale de la Section Américaine du 27 avril dernier. M. W. Q. Judge, secrétaire-général de cette section et Vice-Président de la S. T., a été nommé Président à vie. Une petite minorité a protesté et reste unie aux trois autres Sections de la Société ; dans cette minorité se trouve M. A. Fullerton, trésorier de la Section Améri-



caine, membre du Conseil exécutif, assistant volontaire du Secrétaire Général. M. Fullerton, après avoir douté silencieusement de M. W. Q. Judge (en ce qui concerne les accusations portées contre lui et dont il a été dit quelques mots dans le *Lotus* de Décembre 1894), s'était déclaré publiquement pour lui, à la suite de ce qu'il avait cru une preuve complète de son innocence. Son mouvement non moins public de recul est dicté par certains faits graves sur lesquels il ne s'est encore expliqué que dans un cercle privé d'amis ; mais il a dit à tous, qu'ayant obtenu la certitude définitive de la culpabilité de M. W. Q. Judge, il ne pouvait rester plus longtemps à ses côtés. Il a donc démissionné de toutes ses fonctions, la veille même de la Convention du 27 avril.

Le *Lotus Bleu* a évité de parler longuement jusqu'ici de cette triste question, parce qu'il a cru de son devoir d'attendre des explications officielles. Ces renseignements sont arrivés depuis le commencement de mai; ils sont contenus dans une brochure de 90 pages. L'affaire est tellement compliquée qu'il faudrait, pour bien l'embrasser, faire une traduction complète de tous les documents qui s'y rapportent, ce qui ne nous est pas possible.

Nous allons donc essayer de présenter un bref résumé de son historique, en nous limitant *à une partie seulement* des preuves données, celle que nous croyons la plus significative.

Presque aussitôt après la mort de H. P. B. de nombreux messages furent transmis par M. W. Q. Judge, comme venant d'un Maître indou ; ces messages étaient soi-disant *précipités* par les procédés occultes et portaient l'empreinte du cryptographe du même Maître. Il fut bientôt reconnu que cette empreinte provenait d'un *fac-simile* du sceau du Maître, *fac-simile* que le colonel Olcott avait fait graver à Delhi, dans le Punjab. Grâce à une erreur de dessin commise par le colonel Olcott, ce fac-simile était très reconnaissable ; il donnait une empreinte ressemblant à un W, tandis qu'il aurait dû représenter une M. Ce pseudo-sceau avait été donné à H. P. Blavatsky par le colonel Olcott, et un certain nombre de théosophes l'avaient vu, pendant sa vie. A sa mort, il avait disparu. Disons tout de suite que M. W. Q. Judge ignorait sa provenance et l'erreur qui le signalait, et que, avant la mort de H. P. B., aucun message n'avait jamais porté l'empreinte d'un sceau quelconque. Quand le colonel Olcott vit pour la première fois l'empreinte qui accompagnait les messages de W. Q. Judge, il apprit à ce dernier qu'il avait fait graver un sceau dans le Punjab, et que ce sceau avait disparu ; il ajouta qu'il espérait bien que celui qui l'avait volé ne s'en servirait pas pour tromper ses frères, mais que, dans tous les cas, il saurait reconnaître cette empreinte entre mille. Dès ce moment, les messages nouveaux ne portèrent plus l'empreinte du cryptographe et les messages anciens, qui vinrent à la portée de M. W. Q. Judge, eurent l'empreinte enlevée par le grattage.

Plus tard, à la suite d'une lettre publique de M. M. Old et S. Edge, dans laquelle se trouvait une remarque accusatrice au sujet de l'empreinte portée sur un message (dans lequel le Maître *approuvait le plan*



de M. W. Q. Judge qui demandait à partager avec Mme A. Besant la direction de la Section ésotérique), M. Judge pria Mme Besant de faire disparaître cette empreinte du message incriminé. Cette demande éveilla les soupçons de Mme Besant.

Les murmures et les protestations grossissaient peu à peu ; un certain nombre de membres, — dans l'Inde surtout, — accusaient M. Judge de duperie, et, comme, en cas de mort du colonel Olcott, il devait prendre la Présidence à vie de la S. T., la Section indienne faisait prévoir, qu'à ce moment, si la question n'était pas élucidée, elle se séparerait du reste de la Société. C'est alors que Mme Besant, qui avait su, depuis, par le Maître, que les messages avaient été fabriqués par M. Judge et qu'elle avait le devoir d'éclaircir l'affaire, se mit à l'œuvre pour rassembler les preuves nécessaires.

Quand elle les eut recueillies, elle en fit un exposé, — une espèce d'acte d'accusation, — qu'elle fit parvenir à l'accusé, lui disant de faire amende honorable et que tout serait pardonné ; que, dans le cas contraire, les accusations seraient portées devant un Comité et jugées.

M. Judge nia obstinément. Au moyen d'un habile système de défense, il réussit, en juillet 1894, à éluder la question devant le Comité qui s'était réuni à Londres pour entendre l'affaire. Cette attitude n'avait rien de digne, ni de satisfaisant de la part d'un Vice-Président, et n'était guère en harmonie avec la confiance qu'aurait dû montrer un homme innocent, en face de juges tout disposés à la bienveillance; mais le Comité, mis en présence de questions de légalité et de Constitution, fut obligé de se soumettre. On proposa alors un jury d'honneur, M. Judge le refusa.

Pressé par ses amis de revenir sur sa décision, il accepta ce jury, au dernier moment, lorsque les membres qui devaient le composer étaient presque tous partis et que les membres restants étaient, en grande majorité, ses partisans avoués.

Mme Besant refusa, à son tour, à ce moment et avec raison, de traiter une affaire aussi sérieuse pour la Société théosophique, avec un pareil mépris.

Elle rédigea une protestation qui a paru dans le *Lotus Bleu* de septembre 1894, sous le nom de : *Occultisme et Vérité*, la fit signer par les plus éminents des membres présents et lui donna toute la publicité possible. Puis elle partit pour l'Australie, où un engagement l'attendait pour le premier dimanche de septembre.

Quelques mois plus tard, en novembre, la *Westminser Gazette* publiait une série d'articles virulents sur les principaux messages incriminés, et s'appuyait sur des preuves de valeur sérieuse, en apparence, au moins.

C'est à ce moment que M. Judge, au lieu de se disculper, joua son dernier atout.

Il avait été convenu, en juillet 1894, qu'il abandonnerait la co-direction de la Section ésotérique de la S. T. (co-direction qu'il devait à un pseudo-message et qu'il partageait depuis avec A. Besant) ; que cette Section serait séparée en deux fractions et qu'il dirigerait la fraction



américaine. Rompant cet engagement, qu'il avait signé, il publia une circulaire, dite Circulaire du 3 novembre, dans laquelle, par ordre du Maître, il déposait A. Besant de la direction de la fraction ésotérique qui lui avait été attribuée.

Le ton et l'esprit de cette circulaire étaient, malgré des apparences doucereuses, manifestement sournois et hostiles, pour qui savait lire entre les lignes, et, chose plus grave, M. Judge s'y servait du nom sacré du Maître pour porter des accusations entièrement fausses et sans en donner aucune preuve, contre un brahmine respecté et, indirectement, contre la vénérée A. Besant.

Ce factum, — car on ne peut guère lui donner un autre nom, — souleva l'indignation générale. Les Sections indienne, australienne et européenne, exprimèrent successivement, par des notes formelles, leur désir de voir M. W. Q. Judge donner, d'abord, sa démission de Vice-Président de la S. T ; et répondre ensuite, sous peine d'expulsion, aux accusations portées contre lui, accusations déshonorantes pour la S. T.

Il répondit alors qu'il n'avait pas la copie complète des documents sur lesquels reposait l'accusation (bien qu'il possédât depuis une année l'acte d'accusation qui vient d'être publié récemment). A ce moment, M. G. R. S. Mead, secrétaire-général de la Section européenne, provoqua un vote auprès des membres de sa Section, pour savoir s'ils étaient d'avis que l'acte d'accusation, resté jusque-là inconnu au public, fût porté à la connaissance de tous. Le vote fut affirmatif, et Mme Besant vient d'opérer cette publication, dès son arrivée en Europe.

C'est quelques jours *avant* cette publication que la Section Américaine s'est séparée de la Société-mère ; ce qui, évidemment, dispense désormais M. W. Q. Judge de s'expliquer sur les accusations qui pèsent sur lui. Peut-être, l'acte d'accusation fera-t-il réfléchir nos frères d'Amérique et leur fera-t-il demander une justification qu'on n'a pu obtenir jusqu'ici. Peut-être aussi la promesse d'un Collège d'Occultisme occidental, faite à mots couverts par l'accusé, dans sa circulaire du 3 novembre, fermera-t-elle leurs yeux et étouffera-t-elle l'appel sévère du Devoir.

Nous n'avons point à préjuger.

Personnellement, nous ne saurions trop savoir gré à Mme A. Besant, à M. Mead, au colonel Olcott, et à tous ceux qui les ont aidés, d'avoir accompli, dans ces circonstances, malgré tous les obstacles, un pénible mais nécessaire devoir. Il s'agissait de l'honneur de la Société Théoso phique.

D. Pascal.

Petites nouvelles.

Paris. — Nous avons le plaisir d'annoncer aux M. S. T. présents à Paris, ou de passage, que notre BIBLIOHTÈQUE a été complètement réorganisée.

Elle est transférée, 18, RUE D'ESTRÉES, sous la direction de



Mad. Kolly, avec *Salle de lecture*, ouverte, les *mardi*, *jeudi*, *samedi*, de chaque semaine, de *2 heures à 6 heures*.

Nous engageons vivement nos frères, nos abonnés, nos amis de France et de l'Étranger, à nous faire *don* des ouvrages intéressants dont ils pourraient disposer en faveur de notre BIBLIOTHÈQUE. — C'est une manière simple et *fort utile* de contribuer à l'instruction et à l'avancement de tous nos frères, à la divulgation et à la circulation des idées et des Doctrines, et nous inscrirons avec reconnaissance, dans le *Lotus Bleu*, les noms des Donateurs.

Les réunions intimes de travail, qui se tenaient, 15, rue du Commerce, le MARDI SOIR, de 8 *heures à 10 heures*, se tiendront, désormais, dans notre nouveau local, 18, RUE D'ESTRÉES, où pourront s'adresser également toutes les personnes désireuses d'avoir des renseignements sur la *Société Théosophique*.

∴

Nous avons aussi à faire connaître à nos lecteurs et abonnés, la bonne nouvelle d'une prochaine et magistrale Etude du SAR PELADAN, dont la personnalité est de celles qu'on a pu discuter, mais non pas nier, et à qui le *Lotus Bleu* est heureux d'ouvrir ses colonnes pour qu'il y traite des questions d'art, au point de vue occulte, où sa haute compétence et sa maîtrise se sont affirmées avec tant d'éclat.

∴

Nous avons encore la satisfaction d'annoncer également que nos *Publications de la Société Théosophique* vont s'enrichir de deux nouveaux volumes :

1° LES SEPT PRINCIPES DE L'HOMME, dû à la plume du **Dr Pascal**, dont nos lecteurs apprécient, chaque jour davantage, la haute érudition, le profond savoir et le talent d'écrivain.

Cet ouvrage, entièrement inédit, de l'auteur de *Réincarnation*, traite un des sujets les plus importants, pour ne pas dire le *plus important* de la Doctrine théosophique.

Pour connaître l'univers, la vie, son processus, il faut connaître l'HOMME, et qui connaît l'Homme connaît TOUT.

Tout théosophe, tout *théosophiste*, tout esprit curieux de Savoir et de Comprendre, devra lire ce volume, qui est actuellement sous presse.

2° APRÈS LA MORT ! par **Annie Besant**. Les lecteurs du *Lotus Bleu* connaissent déjà ce travail, que nous réimprimons, *revu* et *corrigé*, en une édition définitive.

Ce sera la suite et comme la conclusion des SEPT PRINCIPES DE L'HOMME, et tous ceux que préoccupe la question troublante, pour celui qui ne sait pas, du sort de l'homme, *après la mort*, y trouveront magnifiquement exposés les détails de l'existence par de-là la tombe.

∴

La Convention annuelle de la *Section Européenne* de la *Société Théosophique* se tiendra à Londres, le 2 juillet prochain.



La *Branche française* y sera dignement représentée par l'un de ses membres les plus dévoués et les plus distingués.

∴

L'organisation du *Congrès de l'Humanité* se continue.

Annonçons pour aujourd'hui : La convocation du *Comité provisoire*, en *mars* 1897 ; et la *formation* du *Comité définitif*, en *mars* 1899, afin de préparer le Congrès et d'en assurer la réussite.

∴

Une bonne nouvelle pour les lecteurs du *Lotus Bleu* : *La Baghavad-Gita*, l'admirable poème ésotérique indou, traduit par Emile Burnouf, et qui était épuisé depuis quelque temps, est en réimpression à la *Librairie de l'Art indépendant* et sera mis en vente, d'ici la fin du mois, au prix de 2 fr. 50.

Revue des Revues

(MOIS DE MAI).

Theosophist. — OLCOTT. Feuilles d'un vieux journal. — HENRY PRATT. Esquisse des mouvements astronomiques. — PERCIVAL GRAHAM. Hanté. — BAKER HUDSON. Zoroastrianisme. Légendes sur les Joyaux. — POURNENDOU NARAYANA SINHA. Pensées sur le Pranayama védique. — NAGNATHA. Quelques aspects de la religion des Sikhs. — Le deuxième tour d'ANNIE BESANT dans l'Inde. — L. SALZER. Métempsycose. Notes et revues.

Lucifer. — Sur la tour de garde. — Orient et Occident. — G. MEAD. Plotin. — GLASS. Les enseignements du christianisme primitif. — IVY HOOPER. Les deux maisons. — La Doctrine du Cœur. — JASPER NIEMAND. Un article sur le temps. — C. J. Une voyante Samoyède. — DVIVEDI. La nécessité de la culture spirituelle. — Lettres inédites d'Eliphas Lévi. — Activités théosophiques. — Revues.

Path. — Lettres de H. P. B. — Un message au colonel Olcott. La vigne et ses branches. — Témoignages concernant les Mahatmas. — Une base de la morale. — Notes et réflexions d'un étudiant. — La Société Théosophique. — Notes littéraires. — Convention de 1895. — Liste des Branches Américaines.

Lotusbluthen. L'Evangile de Bouddha. — Enseignements Thibétains. — H. P. BLAVATSKY.

Iris Theosophist. — JASPER NIEMAND. Lettres à une Loge. — W. Q. JUDGE. L'affaire Judge. — BASIL COUMP. Adeptes et Médiums. — G. W. R. L'haleine de vie. — Correspondance et revues.



Sphinx. — Léon Tolstoï. Religion et Morale. — Franz Hartmann. L'Idole parlante d'Urur. — Hubbe Schleiden. La Théosophie et la Société théosophique. — Ludwig Kuhlenbeck. L'Occultisme des Peaux-Rouges. — Catharina von Siegroth. La dernière visite. — Hugo Goring. Le Pater noster. — Félix von Weingartner. L'Immortalité. — Rudolf Geering. Paix sur la terre. — Gizella Vlahoud. Un événement suggestif. — Notes : Le charme des Lis. — Le symbole de la Théosophie. — La religion et la philosophie morale des Hébreux. — Inquisition, torture et vivisection.

Sophia. — Visite du colonel Olcott. — Elena Petrovna Blavatsky. La construction du Cosmos. — Etudes de critiques-biographiques : Pythagore. — La maçonnerie. — Variétés. — Mouvement théosophique. — Questionnaire.

L'Etoile contient un long et très éloquent article de M. Albert Jhouney au sujet du *Congrès de l'Humanité* et *de l'Alliance Universelle,* auquel le *Lotus Bleu* a adhéré des premiers, et dont notre distingué colloborateur D. A. C., exposait les lignes principales dans notre numéro du 27 avril, en expliquant les points par lesquels nous pouvions nous y unir en tant que Théosophes. Nous aurons, d'ailleurs, plus d'une fois à revenir sur ce sujet. Aujourd'hui le temps et la place nous manquent, et nous ne pouvons que signaler les quelques pages d'un sentiment très [élevé qu'y consacre M. Albert Jhouney.

La curiosité du 14 juin. — Excellent n°, où nous signalerons en particulier l'*Esquisse d'une histoire du Néo-Spiritualisme*, par M. Ernest Bosc, les articles de nos collaborateurs le Dr Pascal, sur l'*Astrologie*, et Pierre Duvar sur les *Diverses sépultures.*

La Paix Universelle, du 16 juin. — A lire : *La Voie*, magnifique article, signé : *Amo*, d'une grande hauteur de vue et des plus suggestifs pour ceux qui, quelque peu *initiés*, sauront voir entre les lignes, et qui se termine par ces belles paroles, qu'il faudrait méditer : « *La Voie, c'est la pratique de l'amour universel.* »

L'Idée libre, n° de juin. — Un très intéressant travail de M. Paul Berger, intitulé : *De l'Action, en tant que principe moral.* — L'auteur est nettement spiritualiste, et bien qu'il ne soit pas Théosophe, à proprement parler, plusieurs de ses arguments cotoient les Vérités théosophiques.

A. de Guéblange.

Bibliographie

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ, PAR LE COLONEL DE ROCHAS.

Ce consciencieux ouvrage de l'un des plus remarquables expérimentateurs modernes soulève un nouveau coin du voile qui cache les phé-



nomènes occultes ; il forme la transition entre l'étude des états hypnotiques et celle des enveloppes les plus invisibles de l'âme. Dans l'hypnose, que M. de Rochas a étudiée méthodiquement dans ses publications antérieures, on voit se succéder des états de conscience divers amenés par la mise en contact du « moi » avec les différents « corps » fluidiques ; dans le livre dont nous parlons, on aborde les parties les plus matérielles de l'un de ces corps, — les effluves nerveux (1). Une publication prochaine donnera des détails sur la sortie de l'âme en dehors de ses enveloppes, sur l'existence de *deux* corps astraux, et la présence autour de la terre d'une atmosphère électrique que l'Occultisme Théosophique fait aller d'un pôle à l'autre et former comme la couche la plus matérielle du *Kama-Loca*.

Le premier chapitre traite des effluves lumineux que les sensitifs, placés dans l'obscurité profonde, voient se dégager du corps humain, des aimants, des pôles d'une pile, des fleurs, des cristaux, etc. Ces radiations sont bleues au pôle au nord des aimants, aux électrodes positifs des piles et au côté droit du corps ; elles sont rouges du côté opposé.

Des points noirs pointillent les effluves des malades, et le bleu tourne au violet chez les hystériques des deux sexes. Les effluves sont plus forts sur les organes des sens ; quand ces derniers sont altérés, leur radiation vitale diminue d'intensité. Les effluves oculaires persistent quelques heures après la mort. Sous une influence encore mal définie, les voyants *inversent* quelquefois les couleurs des effluves et décrivent comme rouges ceux qui sont bleus et comme bleus ceux qui sont rouges.

L'auteur donne ensuite les détails d'une série importante d'expériences conduites avec une méthode rigoureuse et dans lesquelles il s'est entouré de précautions minutieuses. Il en tire la conclusion que le fluide ou effluve existe, qu'il est transmis par les milieux de l'œil et perçu par la rétine. Il croit, avec raison, que l'effluve est un produit de la vibration moléculaire du corps et qu'il est constitué par un certain nombre de particules entraînées par cette vibration.

Dans le chapitre II, on passe en revue les phases successives de l'Extériorisation de la Sensibilité, c'est-à-dire des effluves nerveux. Cette extériorisation commence avec la première phase de l'hypnotisme et atteint son point culminant dans la quatrième ; elle produit une série de couches concentriques et équidistantes, qui arrivent à former comme les deux pôles de la sensibilité du sujet.

La description du processus extériorisateur s'arrête ici, la suite devant faire le sujet d'un prochain ouvrage. M. de Rochas étudie après quelques points secondaires : Ce qui produit l'extériorisation, ce qui la spécialise (état de *rapport*), ce qui dispose les effluves en couches concentriques. Puis il expose les expériences qui donnent la preuve expérimentale de la présence réelle de la sensibilité extériorisée dans divers récipients.

(1) *L'aura vitale* des Occultistes.



La transition amène le chapitre III, qui débute par un aperçu historique de l'Envoûtement et donne ensuite les expériences qui établissent la réalité et les conditions de la communication entre les effluves extériorisés et le corps physique duquel ils se sont échappés.

Le Chapitre IV n'est que la contre partie du Chapitre III; il traite de la *Poudre de Sympathie* et cite des faits qui montrent que la médication appliquée au sang d'une plaie influence cette plaie elle-même. M. de Rochas, qui a reproduit ces expériences sur des sujets hypnotisés, dit avec raison que la « sympathie » n'a d'effet marqué que chez certains organismes très sensibles. Pourtant, quelques faits lui ont confirmé les propriétés curatives de la méthode que le chevalier Digby a rendue populaire.

Le Chapitre V traite de la Médecine que Paracelse appelait *sympathique* et Andréa Tenzel *diastatique*. Après un exposé des théories de Robert Fludd, Bartholin, Passarole, Van Helmont, Borellus, on peut lire un intéressant compte-rendu des expériences modernes sur le *transfert* de certaines maladies : (migraines, névralgies, paralysies hystériques ou vraies, etc.,) par les aimants, aux sujets en léthargie hypnotique.

Le dernier chapitre est consacré aux théories du célèbre Maxwell (*Médecina magnética*), et l'ouvrage se termine par un coup-d'œil sur les essais tentés par les investigateurs les plus autorisés du monde scientifique actuel, — depuis Crookes jusqu'à Richet, — au sujet des phénomènes aussi extraordinaires que mystérieux du Spiritisme.

Une série de *Notes* est annexée à ce savant ouvrage et complète heureusement ses points les plus importants. En arrivant à la fin, on émet le vœu de voir paraître au plus tôt la suite de ces attachantes études.

Dr Pascal.

—

Pleine Ombre, par *Léonce de Larmaudie* — 1 vol. chez *Chamuel*, 29, r. de Trévise.

L'auteur dit si bien ce qu'il a voulu dire, que ce serait vraiment dommage de ne pas lui laisser la parole, tout d'abord, pour expliquer son œuvre :

« La vague de vie, — écrit-il en tête du volume que nous annonçons aujourd'hui, — est l'épopée, intellectuelle et sentimentale, d'une âme d'exception au milieu de la Sottise et de la Vulgarité contemporaines.

« Trois périodes marquent l'involution et l'évolution de cette âme depuis l'origine de sa conscience jusqu'au rayonnement de sa pensée intégrale.

« L'âme débute par : *La Chevauchée de la chimère*, d'abord aux prés fleuris de l'enfance : *Mes yeux d'enfant*. Puis, dans la prison d'une adolescence triste : *L'Age de Fer*. Enfin, dans l'accablant désert d'une jeunesse pauvre : *L'Age de Feu*.



« L'Ame désabusée verse dans le pessimisme ; le deuxième chant de son épopée sera : *La Course à l'Abîme.*

Trois cercles en progression ténébreuse partagent cette descente infernale : le cercle mélancolique : *Nuit tombante* est suivi par le cercle du rire amer : *Nuit close*, et complété par le cercle de la terreur : *Pleine Ombre.*

« Mais l'âme a une santé métaphysique qui la fait émerger du gouffre et c'est alors : *La montée du ciel* par trois échelles successives en gradation de lumière. Tout en bas l'échelle de la Résignation ; *Le sentier des larmes* qui mène à l'échelle du Sacrifice : *Le chemin de la croix*, et à l'intuition céleste des événements humains : *Au-delà.*

« Ici l'épopée se termine dans l'apaisement de la vue ésotérique, et de la volonté propre subordonnée aux concepts divins. »

Ces lignes donnent une idée très nette du processus intellectuel et psychique et du style de l'auteur. Grande élévation de pensée, vigoureuse envolée vers l'idéal, meurtrissure au choc des réalités contingentes, mépris de tout ce qui est bas, voilà pour l'homme qui ne saurait trouver l'apaisement que dans la vision des vérités éternelles ; style vigoureux, plein d'éclat, parfois métallique, rappelant à certains égards l'armure d'acier poli dont se couvraient les anciens chevaliers pour courir au combat et redresser les torts, — voilà pour l'écrivain.

Ces qualités maîtresses se retrouvent dans tout ce qui sort de la plume de M. de Larmandie dont l'œuvre, déjà considérable, est du plus haut intérêt métaphysique.

—

L'Elixir de Vie, conte magique. — **La deux fois morte,** magie passionnelle, par *Jules Lermina*, chez Carré et Chamuel, éditeurs.

M. Jules Lermina, le brillant journaliste, le romancier populaire, est un des esprits les plus ouverts de notre époque, curieux de toutes les idées, n'en repoussant aucune, dès qu'elle lui paraît vraie. Parti des fonds obscurs, comme presque nous tous, du matérialisme et du scepticisme contemporains, il s'est tourné bien vite vers la lumière de l'*Occultisme scientifique*, au service duquel il a mis tout de suite sa vive imagination et sa plume alerte.

S'il s'est arrêté, dans les écrits que nous signalons aujourd'hui, aux simples phénomènes de l'*Occultisme Occidental*, sans s'élever entièrement sur le plan de la Théosophie pure, qui va infiniment plus loin et plus haut, c'est qu'il a jugé certainement qu'au point de vue pratique, il trouverait, sur le terrain où il se maintient volontairement, un public plus nombreux, et à qui il fallait d'abord présenter les faits les plus simples et de nature à frapper des esprits peu habitués à cet ordre d'idées.

Il y a apporté ses qualités de clarté, de dramatisation, sa fine intellectualité, et son concours aura eu les résultats les plus heureux pour la pénétration de ces idées et de ces faits que la science moderne niait



hier, et qu'elle est obligée d'accepter, ou tout au moins d'étudier et de redécouvrir successivement, aujourd'hui.

L'*Elixir de vie* et la *Deux fois morte* sont aussi intéressants que n'importe quel roman, et, cependant, ne sont pas du roman

A. A.

Livres reçus :

Abeylar, la France mère de l'Esprit de l'Europe par la première Renaissance, par J. Strada, dont nos lecteurs connaissent déjà la haute et vibrante valeur par un compte rendu de notre collaborateur, M. Guymiot, à propos de l'ouvrage de M. Jean-Paul Clarens.

La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en 4 tableaux, par le *Sâr Péladan*, dont le nom dit assez la haute portée de ce poème initiatique et sacré.

La Science, la Religion et la Conscience, du même auteur. Réponse à MM. Berthelot, Brunetière, Poincarré, Perrier, Brisson, de Rosny et de Sarrachaga.

Ames souffrantes, par *Ossip Lourié*.

Nous reviendrons sur ces ouvrages dans un prochain numéro.

ERRATUM. — Une faute d'impression, que nos lecteurs auront corrigée d'eux-mêmes, dans la belle pièce de vers de notre collaborateur, M. Jean-Paul Clarens : *Le Rêve de Brahma*, a donné treize pieds à l'un des derniers vers, où il faut lire :... BRAHM le Tout-Puissant, au lieu de :... *Brahma* le Tout-Puissant.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.



27 JUILLET 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 5

LE LOTUS BLEU

SOLIDARITÉ MENTALE

Chercher par la réflexion à comprendre la nature humaine, c'est travailler pour l'humanité ; c'est lui préparer de la puissance future, car l'homme n'est puissant que dans la mesure qu'il comprend. Au lieu de réfléchir sur la nature humaine, on peut passer son temps à jouer à la manille ; ce faisant, on s'octroie de l'agrément, mais on ne travaille pas à aider l'homme à marcher vers le but de sa destinée, dont une étape importante est la Connaissance de Soi-même.

Figurons-nous un instant qu'il n'y ait pas eu de penseurs avant nous, et que nous soyons en présence du chaos que l'ambiance verse dans notre conscience, avec l'obligation de le débrouiller par nos seules forces, nous comprendrons aussitôt le service que les penseurs de tous les temps ont rendu à l'humanité ; nous éprouverons de la reconnaissance pour eux et nous comprendrons que le seul moyen de payer notre dette envers l'humanité, c'est de continuer l'œuvre qu'ils ont entreprise, c'est de penser nous-mêmes, pour que les humanités futures puissent aller plus loin que nous sur le chemin de la Soi-connaissance.

L'homme isolé dans son égoïsme ne sent pas cette dette et ne se croit tenu à rien, pensant que tout a commencé et tout finit avec lui, avec sa personnalité présente. La doctrine de la Réincarnation est seule apte à le tirer de sa torpeur et à lui fournir le motif égoïste dont il a besoin pour agir. Elle lui enseigne qu'il fera partie des humanités futures et qu'en des vies à venir il récoltera le Savoir qu'il sémera dans celle-ci ; que s'il est actuellement très ignorant, c'est que dans les vies précédentes il n'a pas semé assez de Savoir; qu'en travaillant pour les autres, nous travaillons aussi pour nous et que le meilleur moyen de travailler pour soi est de travailler pour les autres. Tant que nous penserons égoïstement, nous sémerons de

l'égoïsme qui fleurira dans les futures humanités dont nous ferons encore partie ; plus nous penserons altruistement, plus nous sèmerons de générosité pour les jours à venir. Celui qui vient en aide à ses frères d'aujourd'hui sera aidé par ses frères de plus tard ; celui qui épaissit l'ignorance sur l'intellect de ses frères sera plus tard plongé dans la nuit qu'il aura épaissie pour les autres.

Penser, même solitairement, c'est féconder l'intellect de l'humanité ; nous le savons par expérience, nous autres qui, travaillant de concert, séparés par de larges espaces et par le silence, trouvons à la même heure la même idée ; une forme idéelle (manasique), une fois produite, tend à se manifester partout où elle trouve des conditions suffisantes pour cela faire ; tantôt c'est dans un intellect, tantôt dans un autre que les conditions déterminantes d'une idée réalisent leur combinaison ; mais aussitôt que l'idée apparaît quelque part, son apparition détermine, dans de nombreux intellects, la combinaison des conditions déterminantes qui y étaient contenues et, de proche en proche, l'idée se répand dans les cerveaux. Le phénomène est analogue à celui de la cristallisation ; quand une solution est au point où la cristallisation peut commencer, une première forme cristalline fait son apparition et, alentour, des formes semblables apparaissent de plus en plus nombreuses. C'est l'explication de la contagion morale et mentale qui se manifeste si fréquemment dans les foules et, à certaines époques, dans des nations et des races.

Nous devons penser et nous ne pouvons penser sans risquer de nous tromper ; il faut qu'il y ait des penseurs qui osent assumer la charge de l'erreur, qui la prennent sur leurs épaules, pour que celles des autres soient allégées d'autant. Ne plaignez pas trop ceux qui portent le faix ; tout travail utile aux autres est récompensé, surtout quand aucune récompense n'est désirée.

Nous ne pouvons penser des idées nouvelles, sans nous exposer à être la risée de ceux qui ne peuvent encore penser que des idées anciennes. Ne craignons ni la moquerie, ni l'insulte ; il faut que nous y soyons en butte, avant que nos idées puissent être répandues largement dans la substance intellectuelle de l'humanité. Se moquer de nous est une manière de s'occuper de nos idées, les gens sensés, qui peuvent nous traiter de fous ou d'imbéciles, tiennent à avoir des raisons pour nous traiter ainsi, et, pour en avoir il faut qu'ils pensent ; l'activité de leur pensée est un bien comparée à l'inactivité antérieure ; nous leur rendons donc service en nous exposant à leurs moqueries et à leurs insultes ; ce faisant, nous accomplissons la tâche qui nous est dévolue.

Nous voudrions, du premier coup, implanter nos idées dans l'intellect des autres et les y voir fructifier rapidement, oubliant que ces idées doivent pousser spontanément dans le nouveau terrain, doivent y puiser les aliments qu'il contient et qui n'y sont pas à leur portée, comme dans notre intellect. Ayons de la patience.



Quand quelqu'un se moque de nous, à cause de nos idées, au lieu de nous fâcher, ce qui est un retour de notre force intellectuelle vers nous-mêmes et un gaspillage de cette force en passion, pensons qu'il fut un temps où, n'ayant pas ces idées, nous aussi nous serions moqués de ceux qui les auraient exprimées devant nous. Celui qui se moque de nous fait ce qu'à sa place nous aurions fait, en ayant tort ; en nous fâchant contre lui, nous faisons ce qu'il ferait peut-être, et ce qu'il aurait tort de faire.

Nous sommes ignorants de toute l'ignorance humaine ; nous sommes savants de toute la science de l'humanité ; nous sommes bons de toute la bonté qui s'épanche du cœur des hommes, nous sommes mauvais de toute la méchanceté qui en jaillit.

Sous toutes les formes, il n'y a qu'une Substance ; l'homme est un creuset dans lequel on peut transmuer toutes les formes, les unes dans les autres. Transmuons donc en nous la méchanceté en bonté, l'ignorance en savoir. Être ignorant, sachant qu'on l'est, est le premier pas sur le chemin du Savoir ; être méchant, sachant qu'on l'est, est le premier pas sur le chemin de la Bonté.

Guymiot.

NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

(Suite)

III

Nous avons vu le « Pèlerin » partir pour le long voyage Manvantarique, aux quarante-neuf « stations ». A chacune, il accomplit de nombreuses girations ; car chaque stage matériel par lequel il doit passer : — élémental, minéral, végétal, animal, — a ses divisions, qui se subdivisent elles-mêmes en nombreuses subdivisions, à travers chacune desquelles notre « Pèlerin » doit patiemment se tracer un chemin. A la fin de la première Ronde, nous retrouverons nos sept classes de Monades avec les mêmes titres que ceux sous lesquels elles sont classées à la fin du Globe A ; seulement, chacune aura accompli un stage au lieu d'un sous-stage. L'étudiant



intelligent remarquera qu'il résulte du cours de cette évolution que la classe I voyage avec une rapidité sept fois plus grande que la classe VII. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent. La classe I a parcouru sept stages durant le temps nécessaire à la classe VII, pour accomplir son voyage à travers le premier ; celle-ci met autant de temps pour parcourir un sous-stage que la classe I un stage complet.

Quand, sur le Globe A, l'évolution a épuisé sa première impulsion, et que l'état décrit dans l'article précédent a été atteint, le Globe A entre en Pralaya, et toute manifestation vitale sommeille.

Nous arrêtant ici, un instant,nous essaierons de prendre une vue à vol d'oiseau du pays, par lequel notre « Pèlerin » doit passer ; car parfois une lueur de l'ensemble fait mieux comprendre les détails des parties. La Monade, « projetée par la loi de l'Evolu- « tion, dans la plus basse forme de matière » (vol. I, p. 246), monte pendant trois rondes et demie, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elle atteigne le Globe intermédiaire, le Globe D, pour la quatrième fois. Durant tout ce temps, la « matière » se solidifie et devient ce que *nous* connaissons sous ce nom ; mais « tout cela, jusqu'à la troisième Ronde, est sans forme, comme matière, et irrationnel, « comme conscience » (vol. I. p. 247). Tant que le point intermédiaire n'est pas atteint, la matière n'est pas arrivée à sa perfection, et l'homme physique est incomplet. En même temps, sur des plans supérieurs, une évolution parallèle s'accomplit et prépare le Soi Intérieur, comme l'évolution physique prépare le Soi Extérieur. « L'âme (Manas) consciente, rationnelle, individuelle, le principe « ou l'intelligence de l'Elohim » (vol. I. p. 247), doit devenir apte à habiter la demeure qui lui est préparée. « La Doctrine Occulte en- « seigne à ce sujet que, tandis que la Monade accomplit ses gira- « tions, en descendant dans la matière, ces mêmes Elohim, — ou « Pitris, les Dhyan-Chohans inférieurs, — évoluent *pari passu* avec « elle, sur un plan plus élevé et plus spirituel, descendant aussi re- « lativement dans la matière sur leur propre plan de conscience. « Après avoir atteint un certain point (qui n'est autre que le point « intermédiaire, sur le globe D, dans la quatrième Ronde), « ces Elohim rencontreront la Monade irrationnelle enfermée « dans la matière la plus inférieure, et par l'union des deux « forces : Esprit et Matière, se produira l'HOMME PARFAIT, ce « symbole terrestre de « l'*Homme céleste* » dans l'espace » (vol. I. p. 247). Ces « Dhyan-Chohans inférieurs », qui représentent le futur principe intellectuel de l'homme, sont appelés de divers noms, tels que Manasa-Dyanis, Devas solaires, Agnishwatta Pitris (vol. I. p. 181), la Hiérarchie des Flammes, les Fils du Feu, les Kumaras, les « modeleurs de l'Homme Intérieur » (vol. I. p. 86 et 87). Quelques-uns d'entre ces êtres sont « destinés à « s'incarner comme Egos de la future moisson humaine. L'Ego « humain n'est ni Atma, ni Buddhi, mais le Manas supérieur : le



« fruit intellectuel, l'efflorescence de l'*Egotisme* intellectuel, Soi-« conscient, — dans le sens spirituel le plus élevé. Les anciens ou-« vrages en parlent comme du *Karana Sarira* sur le plan de « *Sutratma*, qui est le fil d'or sur lequel, comme des perles, les « différentes personnalités de cet Ego supérieur sont enfilées » vol. II. p. 79). C'est ainsi que dans l'Homme Parfait, nous avons une « union » de « trois courants » (vol. I. p. 181), le Monadique, l'Intellectuel, le Physique : c'est l'évolution du courant Physique, couvée par le Monadique, que nous étudions dans les trois premières Rondes et demie ; le Physique, construit par les forces Naturelles, et le Monadique, par les Monades lunaires ou Pitris.

Les plus développées de ces Monades, notre classe I, sont celles « dont la fonction est de passer, dans la première Ronde, à travers « le triple cycle entier des règnes minéral, végétal et animal, dans « leurs formes les plus éthérées et les plus rudimentaires, afin de « revêtir et de s'assimiler la nature de la chaîne nouvellement « formée. Ce sont ces Monades qui, les premières, sur le globe A, « dans la première Ronde, atteignent la forme humaine (si toute-« fois il peut y avoir une forme quelconque dans le royaume de ce « qui est presque subjectif). Pour cette raison, ce sont elles qui « sont à la tête de l'élément humain et le représentent durant les « deuxième et troisième Rondes, et finalement évoluent leurs « ombres, au commencement de la quatrième Ronde, pour la « classe II, ou celles qui les suivent » (vol. I. p. 174). « Les Mo-« nades de la classe II atteignent l'aurore du stage humain, seule-« ment dans la seconde Ronde » (vol. I. p. 173), et les Monades de la classe III, seulement dans la troisième. Au milieu de la quatrième Ronde, « la « porte » qui s'ouvre sur le règne humain « se ferme » (vol. I. p. 173), et les Monades qui, à ce point de leur évolution, « se trouvent encore dans les formes animales », ne « pourront devenir des hommes [pendant ce Manvantara » vol. I, p. 182) — sauf une exception sur laquelle nous n'avons pas besoin de nous arrêter ici. Il reste seulement à noter, dans ce coup d'œil général sur le Sentier du Pèlerin, que la matière qui constitua les globes et leurs habitants, durant les trois premières Rondes, peut, avec justesse, être appelée « astrale », attendu que le mot astral signifie « étincelant, brillant ou diaphane, dans des degrés diffé-« rents et nombreux, depuis l'état subtil jusqu'à l'état visqueux » (vol. II. p. 251). Dans chaque Ronde, la matière devient plus substantielle qu'elle ne l'était dans la Ronde précédente. Semblablement, dans chaque Ronde, chaque Globe passe du subtil au visqueux, durant sa période d'activité. Avec chaque Ronde, le visqueux se solidifie de plus en plus, jusqu'à ce que, dans la quatrième, chaque Globe atteigne son maximum de solidité ; le Globe D, notre terre, étant au centre, atteint la solidité la plus dense, au milieu de sa période active, dans la quatrième Ronde, point central de l'évolution Manvantarique. « Chaque Ronde (sur l'échelle descendante),



« n'est qu'une répétition, sous une forme plus concrète, de la « Ronde précédente, de même que chaque Globe, — jusqu'à notre « quatrième sphère (la terre actuelle), — est une reproduction plus « grossière et plus matérielle des sphères plus éthérées qui l'ont « successivemeut précédé sur les trois plus hauts plans » (vol. I. p. 232). « Chaque Ronde, aussi bien que chaque globe successif, « de A à G, ayant été et devant être encore le théâtre de la même « évolution, répétée seulement, chaque fois, sur une base matérielle « plus solide » (vol. II. p. 256).

Telle est l'esquisse générale de l'évolution ; revenons maintenant aux détails.

Nous avons vu le Pralaya suivre la période de manifestation sur le globe A. Quand l'aurore commence à reparaître, le globe B devient la sphère d'évolution, et c'est sur lui que, dans un ordre régulier, les Classes I à VII recommencent leur pélerinage. La Classe I parcourt rapidement les six stages préliminaires, jusqu'à ce qu'elle atteigne le potentiel humain, et, dans ce voyage, accomplit un nouveau progrès. Les autres classes évoluent, chacune plus lentement que celle qui la précède, et cela dans un ordre régulier. Quand « l'impulsion vitale » est encore une fois épuisée et que le crépuscule pralayique descend sur le Globe B, voici quelle est la situation :

La Classe	I	a atteint	le Potentiel	humain,	stage 2.
»	II	»	»	animal	»
»	III	»	»	végétal	»
»	IV	»	»	minéral	»
»	V	»	»	élémental supérieur,	stage 2.
»	VI	»	»	» moyen	»
»	VII	»	»	» inférieur	»

Encore une fois, l'aurore manvantarique suit le Pralaya, et le Globe C devient la station du Pèlerin. Sur ce nouveau Globe, la classe I passe rapidement du stage élémental au potentiel humain, et ajoute le troisième stage à ceux qu'elle a déjà acquis. Et ainsi de suite, sur les Globes D, E, F, G, jusqu'à ce que, quand le Pralaya arrive sur le Globe G, la Classe I ait atteint ce que nous pouvons appeler : Humanité-Germe, pourvue d'un Rupa (forme), si éthéré et immatériel qu'il soit ; le développement du premier « Principe » ou « Gaine » de l'homme Septénaire étant le résultat de la première Ronde. Désormais, pour la Classe I, l'expérience des groupes sous-humains est complète. Dans aucune des Rondes qui suivront, ces Monades ne traverseront les règnes sous-humains ; elles en ont fini avec les règnes élémental, minéral et végétal, et leur pèlerinage ne se fera plus que dans l'humanité.

Il est très difficile de représenter le progrès acquis durant la pre-



mière Ronde, sans commettre de grossières inexactitudes, et, cependant, on voudrait bien donner une idée un peu définie et pas trop erronée, des stages de l'évolution. Il est évident, d'après tout ce que nous savons de la nature, qu'il n'existe pas de divisions bien tranchées entre ses règnes, et qu'ils se fondent l'un dans l'autre, par des transitions insensibles. Nous ayant mis cela dans l'esprit, afin d'atténuer le violent contraste qui semble résulter de l'emploi des numéros, si nous envisageons une vie évoluant, par exemple, du minéral au végétal, nous pouvons nous figurer que l'élément végétal augmente en elle au fur et à mesure que l'élément minéral décroît ; et si nous divisons chaque règne en sept parties, le pur minéral sera représenté, tout comme le pur végétal, par sept, tandis que les stages de transition pourraient être figurés ainsi $\frac{\text{minéral } 6}{\text{végétal } 1}$, $\frac{\text{minéral } 5}{\text{végétal } 2}$, et ainsi de suite, le végétal évoluant prenant la place du minéral qui rétrograde. En prenant cette nomenclature, si grossière qu'elle soit, comme une vérité suggestive, sinon expressive, nous pouvons composer le tableau suivant, pour décrire l'état des Globes, l'un après l'autre, avant leurs propres Pralayas partiels de la première Ronde, et l'état des progrès monadique et physique. Les lignes horizontales donnent l'évolution ; en lisant verticalement, on a l'état de chaque Globe. Ce système, appliqué aux deuxième et troisième Rondes, montrera la position de chaque classe, dans le cours et à la fin de la septuple période d'activité ; et nous pouvons envisager les Classes, au point qu'elles ont atteint sur le Globe G, comme la semence qui doit croître sur le Globe A, dans la Ronde suivante. Alors la Classe II, commençant le stage potentiel humain, au début de la deuxième Ronde, le complète à la fin ; et ainsi semblablement pour chaque classe. Si l'étudiant comprend bien ces stages successifs, il trouvera que, sur le Globe D, dans la quatrième Ronde, la classe V est « inzoonisée » (animal) ; que la Classe VI est « inherbisée » (végétal) ; et que la classe VII est « inmétallisée » (minéral).



1re RONDE

Pitris lunaires	Globe A	Globe B	Globe C	Globe D	Globe E	Globe F	Globe G
1	Homme 1	homme 2	homme 3	homme 4	homme 5	homme 6	homme 7
2	Animal	animal 6 homme 1	animal 5 homme 2	animal 4 homme 3	animal 3 homme 4	animal 2 homme 5	animal 1 homme 6
3	Végétal	végétal 6 animal 1	végétal 5 animal 2	végétal 4 animal 3	végétal 3 animal 4	végétal 2 animal 5	végétal 1 animal 6
4	Minéral	minéral 6 végétal 1	minéral 5 végétal 2	minéral 4 végétal 3	minéral 3 végétal 4	minéral 2 végétal 5	minéral 1 végétal 6
5	Élémental supérieur	El. sup. 6 minéral 1	El. sup. 5 minéral 2	El. sup. 4 minéral 3	El. sup 3 minéral 4	El. sup. 2 minéral 5	El. sup. 1 minéral 6
6	Élémental moyen	El. m. 6 El. sup. 1	El. m. 5 El. sup. 2	El. m. 4 El. sup. 3	El. m. 3 El. sup. 4	El. m. 2 El. sup. 5	El m. 1 El. sup. 6
7	Élémental inférieur	El. inf. 6 El. m. 1	El. inf. 5 El. m. 2	El. inf. 4 El. m. 3	El: inf. 3 El. m. 4	El. inf. 2 El. m. 5	El. inf. 1 El. m. 6

Les stages de l'évolution de l'homme dans le passé sont ainsi décrits par un Maître :

« L'homme, dans la première Ronde et la première Race, sur le « Globe D, notre Terre, fut un être éthéré (un Dhyani lunaire, « comme homme), inintelligent, mais supra-spirituel ; et d'une « manière correspondante, suivant la loi de l'analogie, dans la pre- « mière Race de la 4e Ronde. Dans chacune des Races et Sous- « Races suivantes,...... l'homme s'enveloppe et s'incarne de plus « en plus, mais la proportion éthérée domine encore......

« 2e Ronde. L'homme est encore gigantesque et éthéré, mais « son corps devient plus solide et plus dense, c'est un homme plus « physique. Cependant, il est encore moins intelligent que spiri- « tuel, car l'évolution du mental est plus lente et plus difficile que « celle de l'enveloppe physique.....

« 3e Ronde. Il a maintenant un corps concret et compact, qui a « d'abord la forme d'un singe géant, maintenant plus intelligent, « ou bien plus rusé que spirituel. Car, sur l'arc descendant, il a « actuellement atteint un point où sa spiritualité primordiale est « éclipsée et ombragée par sa mentalité naissante. Dans la seconde « moitié de la troisième Ronde, sa gigantesque stature décroît, et « son corps se perfectionne comme tissu ; il devient un être plus « rationnel, bien qu'il soit encore plus un singe qu'un Deva...... « (tout cela est presque exactement répété dans la troisième Race- « Mère de la quatrième Ronde).

« 4e Ronde. L'intellect prend un énorme développement dans « cette Ronde. Les Races, muettes jusqu'alors, commencent à « acquérir notre langage (actuel) humain, sur ce Globe, où, à partir « de la quatrième Race, le langage se perfectionne et la connais- « sance augmente. A ce point intermédiaire de la quatrième Ronde, « (comme celui de la quatrième Race-Mère, ou Atlante), l'humanité « passe le point axial du cycle manvantarique mineur...... le « monde devient fécond en résultats relatifs à l'activité intellec- « tuelle, et la Spiritualité diminue. » (vol. I. p. p. 188, 189).

Le résultat de chaque Ronde, en tant que Ronde, est l'évolution parfaite d'un des principes de l'Homme-Septénaire, de sorte que, quand le Manvantara est fini, l'Homme-Septénaire est complètement achevé. Nous sommes dans la quatrième Ronde, celle durant laquelle le point le plus bas est atteint, et celle à laquelle appartient en propre l'évolution du principe kamique. La prochaine Ronde, la cinquième, verra le développement de Manas ; la sixième, la manifestation de Buddhi ; et la septième, celle d'Atma.

Il est bon de faire remarquer à l'étudiant que, sur un Globe unique, il en est pour les Races comme pour les Rondes. Chaque Race développe spécialement un principe, de façon qu'à la fin du cycle mineur du Globe, dans une seule Ronde, son Humanité atteindra sa perfection relative dans la septième Race, son cycle mineur répétant la course plus longue du cycle de la Ronde. La



quatrième Race, l'Atlante, développa le principe kamique, tandis que, corrélativement, la matière devenait grossière ; quant à la séparation des sexes, elle eut lieu dans la troisième Race ; nous sommes de la cinquième Race, et nous développons le principe manasique, comme en témoignent le grand développement de l'intellectualité, l'immense progrès de la mentalité. La sixième Race dévoileral a lampe de Buddhi, et de la septième, la flamme d'Atma projettera au loin sa brillante lumière.

Le cycle est répété sur une échelle encore plus petite dans l'homme individuel, le Microcosme : son corps physique est construit, son sexe est perfectionné, ses passions se développent et exercent leur pouvoir ; c'est alors que l'intellect atteint sa suprématie. Dans la vie intra-utérine, une fois encore, nous nous développons, en suivant les mêmes lignes : au commencement du troisième mois, il est possible de distinguer le sexe (Gray) ; les circonvolutions du cerveau, qui sont en rapport avec l'intellect, commencent à apparaître au début du cinquième mois (Longet, cité par Dalton) ; au septième, le développement est devenu assez complet pour rendre possible la vie extérieure indépendante. Et alors ? La « Doctrine Secrète », a donc raison de dire : « Par une « analogie absolue, le cycle des sept Rondes, dans son travail de « formation graduelle de l'homme, passant par chaque règne de la « nature, est répété sur une échelle microscopique dans les sept « premiers mois de la gestation de l'être humain. Que l'étudiant « médite et saisisse bien cette analogie. Malgré les sept mois écou- « lés, le bébé ne naît pas encore, bien qu'il soit tout-à-fait prêt ; il « a encore besoin de deux mois pour acquérir de la force et se « consolider ; ainsi l'homme, une fois qu'il a achevé son évolution, « pendant sept Rondes, reste deux périodes de plus dans la matrice « de la Mère-Nature, avant de naître ou plutôt de renaître comme « Dhyani, ayant atteint une perfection plus grande que celle qu'il « avait,avant d'être lancé comme Monade sur la chaîne des mondes « nouvellement construits » (vol. II, p. 257).

Ce qu'il y a de mieux à faire maintenant, pour progresser dans notre étude, c'est de concentrer notre attention sur un des cycles mineurs de l'évolution, celui de notre propre terre, le Globe D, durant sa période d'activité, dans la quatrième Ronde. En étudiant le développement des cinq premières des sept Races, la lumière sera faite sur l'évolution kosmique, que nous avons examinée, et nous trouverons que le Macrocosme devient plus intelligible, au fur et à mesure que nous nous familiarisons avec le Microcosme.

(*A suivre*).

Deux membres de la S. E.



LA DOCTRINE DU CŒUR

Deux choses me sont venues à l'esprit, en pensant à ceux qui cherchent la *vie intérieure* : la première de ces choses concerne tout le monde ; la seconde se rapporte particulièrement à ceux qui ont la capacité et le vouloir de consacrer une grande partie de leur temps au travail pour la Société Théosophique.

Nous savons tous que l'Occultisme demande un certain isolement et une discipline personnelle rigide. Par H. P. B. et par les traditions sur la Vie Occulte, nous avons appris que la renonciation et la domination sur soi-même sont exigées de celui qui veut franchir la porte du temple.

La *Bhagavat Gita* insiste à maintes reprises sur la nécessité de l'indifférence à la peine et au plaisir, sur celle du parfait équilibre dans toutes les circonstances de la vie et affirme que, sans cela, il n'est point possible de parvenir à la vraie Yoga. Théoriquement, tout le monde connaît cet aspect de la Vie Occulte,et quelques-uns essayent sérieusement d'y conformer leur conduite.

Dans la *Voix du Silence*, il est parlé de l'autre aspect de la Vie Occulte, qui consiste dans la sympathie pour tout ce qui vit, pour tous les besoins de l'humanité, sympathie qui a mérité à ceux que nous servons le titre de Maîtres de Compassion.

C'est vers ce deuxième aspect que je propose de diriger votre attention, car c'est celui que nous oublions le plus dans la pratique de la vie, bien que notre cœur soit touché de sa beauté. En même temps qu'il est pour lui-même le plus sévère des juges, le plus rigide des maîtres, le véritable Occultiste est autour de lui le plus sympathique des amis, le plus bienveillant des aides. Arriver à cette bienveillance et à cette sympathie devrait être le but de chacun de nous, et nous ne pouvons y parvenir qu'en les pratiquant avec constance à l'égard de tous ceux qui nous entourent. Celui qui veut devenir un véritable Occultiste devrait être, pour son entourage, la première personne à qui les autres ont recours dans leurs chagrins et leurs anxiétés, avec l'assurance de trouver en lui la sympathie et le secours dont ils ont besoin. Les gens les plus désagréables, les plus stupides, les plus repoussants, devraient sentir qu'en lui, au moins, ils ont un ami. Toute aspiration vers une vie meilleure, tout désir de rendre service sans motif égoïste, tout souhait à peine formé de se conduire d'une façon plus noble, devraient trouver en lui un homme prêt à les encou-



rager, à les fortifier, de façon que tout germe de bien qui tente de pousser, puisse croître sous la chaleur stimulante de son amour.

Pour arriver à ce degré du pouvoir de rendre service, il faut s'exercer tous les jours de sa vie. La première condition est de reconnaître que le Soi est unique, est le même dans tous ; par là on arrive à ne considérer, dans chacun de ceux avec qui nous entrons en contact, que le Soi contenu dans son cœur, et à ne donner aucune attention aux fourraux extérieurs qui l'entourent.

La deuxième condition est de *sentir*, et pas seulement de comprendre, que le Soi essaye de se manifester à travers les enveloppes qui le cachent, que la nature intime de chaque être humain est parfaitement aimable, et qu'elle ne nous apparaît sous un aspect désagréable ou repoussant que par suite des déformations qui lui sont infligées par ses revêtements extérieurs.

Nous devrions alors nous identifier avec le Soi qui est notre véritable essence et lui venir en aide dans sa lutte contre les éléments inférieurs qui s'opposent à sa manifestation. Comme c'est à travers notre nature inférieure que nous pouvons agir sur la nature inférieure de notre frère, le seul chemin que nous ayons pour lui venir en aide est de *voir les choses comme il les voit lui-même*, avec ses préjugés, ses erreurs, ses facultés restreintes. Par là, éprouvant devant les choses, dans notre nature inférieure, exactement ce qu'il éprouve lui-même, nous sommes capables de lui venir en aide, selon ses besoins et non pas selon les nôtres, d'agir sur sa nature, telle qu'elle est et non pas telle que nous pouvons imaginer qu'elle devrait être ; c'est seulement ainsi que nous pouvons apporter un secours efficace à nos frères en humanité.

De plus, en agissant ainsi, nous nous soumettons à la discipline de l'Occultisme. Nous apprenons à nous retirer de notre propre nature inférieure ; nous devenons capables de l'objectiver pour l'étudier, de prendre connaissance de ses sentiments, sans en être affectés, de sorte que les émotions qu'elle ressent, qui la font frissonner, ne troublent pas notre jugement, ce qui nous permet de la considérer comme si c'était une chose étrangère à nous.

Il faut employer cette méthode pour venir en aide à notre frère ; en même temps que nous sentons comme il sent, notre *moi*, dégagé de l'organisme émotionnel, planant au-dessus de lui, est apte à donner des avis, des encouragements ; mais il peut et doit le faire de telle façon que notre frère ait conscience que ce qui lui parle, c'est sa propre nature supérieure qui se sert de notre bouche pour s'exprimer.

Le principal de nos désirs doit être de partager ce que nous avons de meilleur ; la vie de l'esprit ne consiste pas à amasser, mais à donner. Il arrive souvent que ce qu'il y a de meilleur en nous serait loin de plaire à celui que nous voulons aider : un petit enfant pourrait-il prendre plaisir à écouter des poésies supérieures? Nous devons alors lui donner le meilleur de nous qu'il est capable



d'absorber, en gardant pour nous ce qui ne lui convient pas, et dont, pour le moment, il n'a pas besoin. C'est ainsi que les Maîtres de Compassion nous viennent en aide, à nous qui ne sommes que des enfants devant eux ; c'est de la même façon que nous devons porter secours à ceux qui sont plus jeunes que nous dans la vie de l'esprit.

Nous ne devrions jamais oublier, non plus, que la personne avec qui nous sommes en relations, à un moment donné, est justement celle qui nous est envoyée par le Maître pour nous fournir l'occasion de rendre service, à ce moment-là. Si, par insouciance, par indifférence, par impatience, nous manquons de lui venir en aide, nous faillissons à la tâche que le Maître nous a donnée. J'ai souvent manqué moi-même d'accomplir ce devoir immédiat, parce que j'étais absorbée par un autre travail et que je n'ai pas compris que venir en aide à l'âme humaine qui m'était envoyée, était mon vrai travail, à ce moment-là ; c'est donc en vertu de la propre expérience de mes erreurs personnelles que je vous signale ce danger, le plus subtil de tous, parce qu'un devoir peut servir à en masquer un autre, et que le manque de pénétration est un défaut dans nos facultés. Il ne faut pas seulement nous attacher à notre travail théosophique particulier ; il faut travailler toujours, mais avec l'âme libre et *en éveil*, prête à entendre les paroles qu'IL murmure le plus faiblement, car c'est Lui qui veut aider celui qui vient nous demander du secours.

La sévérité pour soi est une condition nécessaire pour acquérir la capacité de donner des secours, car il n'y a que celui qui ne se soucie pas de lui-même, qui est indifférent au plaisir et à la peine, qui soit suffisamment libre pour donner toute sa sympathie aux autres. N'ayant besoin de rien, il peut tout donner. N'ayant pas d'amour pour lui-même, il est une incarnation de l'amour pour les autres.

Nous étudions, afin de parvenir à pouvoir vivre, car l'étude des ouvrages d'Occultisme n'est qu'un moyen de parvenir à la Spiritualité pour celui qui veut vivre la Vie Occulte. C'est la vie et non le savoir acquis, c'est le cœur purifié et non la tête bien remplie, qui nous conduisent aux pieds du Maître.

Ensuite, si nous voulons travailler théosophiquement pour le bien, il est indispensable d'acquérir les aptitudes nécessaires. Beaucoup de jeunes gens viennent me trouver et me disent : Je voudrais travailler pour la Société Théosophique. C'est là un bon et noble désir ; mais il faut quelque chose de plus que le désir, et j'ai toujours trouvé qu'on ne comprenait guère le devoir de se rendre capable de travailler. Servir dans la troupe des travailleurs du Maître n'est pas un petit privilège, et ceux qui veulent le faire, en dehors de leurs occupations journalières, doivent d'abord acquérir des aptitudes ; ils doivent s'équiper du mieux qu'ils peuvent, meubler leur mémoire, fortifier leur volonté et polir



toutes leurs facultés. Celui qui veut écrire ou parler doit s'instruire ; il faut qu'il apprenne la grammaire, puis l'art de s'exprimer, de composer ; qu'il se rende maître d'un langage choisi, qu'il s'exerce à prononcer soigneusement, à parler avec clarté et à trouver des comparaisons lumineuses ; tout cela lui est indispensable. Il n'a pas le droit de déprécier les enseignements du Maître, par la mauvaise forme dont il les revêt.

Il devrait ensuite acquérir quelque connaissance spéciale, pour l'utiliser au service de la Société Théosophique. Par exemple, si sa vie doit s'écouler en Europe, il pourrait apprendre une des langues les moins répandues de cette contrée, le suédois, le hollandais, l'espagnol, le russe, le danois. Par là, il devient immédiatement apte à travailler, en correspondant avec les membres de la Société du pays dont il connaît la langue. Nous avons besoin, dans la Société, d'étudiants connaissant les langues les moins répandues ; pourquoi les jeunes gens n'accepteraient-ils pas cette tâche ?

Si quelqu'un veut vouer sa vie à l'Inde, il devrait apprendre, au moins, une des langues de ce pays et en étudier les religions.

Ce ne sont pas les occasions de travailler qui manquent. C'est avec plaisir que je verrais les plus jeunes membres des Loges acquérir des aptitudes au travail, poussés par la conscience de la grandeur du service auquel ils veulent prendre part.

Ce que je demande aux jeunes, je l'ai fait moi-même et continue encore à le faire ; j'ai appris la philosophie et la science, et fait l'étude comparée des religions, afin de devenir capable d'enseigner et d'étudier, pour atteindre le même but. Pourquoi n'en feriez-vous pas autant ?

Le meilleur de ce que nous pouvons devenir est indigne de nos Maîtres ; tâchons, au moins, de leur offrir ce qu'il peut y avoir de meilleur en nous.

Annie Besant.

LES MYSTÈRES DE L'AU-DELA

X. — Mais, si mon Ego peut, après la destruction de mon corps physique, être plongé dans un état d'entière inconscience, où sera la punition des fautes de ma vie passée ?

M. — Notre philosophie enseigne que la punition karmique



n'atteint l'Ego que dans sa prochaine incarnation. Après la mort, il ne reçoit que la récompense des souffrances imméritées pendant la vie qui vient de finir (1). Toute la punition après la mort, même pour le matérialiste, consiste dans l'absence de toute récompense et dans la perte absolue de la conscience de sa félicité et de son repos. Karma est aussi bien l'enfant de l'Ego terrestre, le fruit des actions de l'arbre qui est la personnalité objective visible à tous, que le fruit de toutes les pensées et même de tous les motifs du *Moi* spirituel; mais Karma est aussi la tendre mère qui cicatrise les blessures qu'elle a faites pendant la vie précédente, avant de recommencer à torturer cet Ego, en lui en infligeant de nouvelles. Si l'on peut dire qu'il n'est pas une souffrance mentale ou physique dans la vie d'un mortel qui ne soit le fruit et la conséquence de quelqu'une des fautes commises dans cette vie ou dans une existence précédente, d'un autre côté, puisque l'homme n'en garde pas le moindre souvenir,dans sa vie présente, et qu'il ne croit pas mériter une telle punition, mais croit, au contraire, sincèrement,qu'il souffre sans être coupable, cela seul est bien suffisant pour donner droit à l'âme humaine à la consolation, à la félicité et au repos le plus complet dans son existence *post-mortem*.

La mort vient toujours à nos Sois spirituels, comme un libérateur et un ami. Pour le matérialiste qui, malgré son matérialisme, ne ut jamais méchant, l'intervalle entre deux vies sera comparable au sommeil paisible et ininterrompu d'un enfant, soit qu'il n'ait pas le moindre rêve, soit qu'il soit accompagné d'images dont il n'aura pas de perception définie. Pour le croyant, ce sera un rêve aussi animé que la vie, un rêve plein de félicités et de visions réelles. Quant à l'homme méchant et cruel, matérialiste ou non, il renaîtra immédiatement et subira son enfer sur la terre. L'entrée en Avitchi ne se produit que dans des circonstances rares et exceptionnelles.

X. — Autant que je me le rappelle, les incarnations périodiques de Sutratma (2) sont comparées, dans quelques Upanishads, à la

(1) Quelques Théosophes ont critiqué cette phrase, pourtant ces paroles viennent des Maîtres, et le sens attaché au mot « immérité » est celui donné ci-dessus. Dans la brochure n° 6 de la T.P. S. une phrase, critiquée plus tard, dans le *Lucifer*, fut employée pour exprimer la même idée. Dans sa forme, cependant, elle était embarrassante et donnait prise à la critique; mais l'idée essentielle était que les hommes souffrent des conséquences des actions accomplies par d'autres, effets qui, ainsi, n'appartiennent pas strictement à leur propre Karma, mais à celui d'autres individus, et que, pour ces souffrances, ils méritent naturellement une compensation. S'il est vrai de dire que rien de ce qui nous arrive ne peut être autre chose que Karma, — ou l'effet direct ou indirect d'une cause, — ce serait une grande erreur de croire que toute chose bonne ou mauvaise qui nous atteint n'est due seulement qu'à notre *propre* Karma personnel. (Voyez plus loin.)

(2) Notre principe immortel et réincarnateur, uni aux souvenirs Manasiques des vies précédentes, est appelé *Sutratma*, ce qui veut dire, littéralement : *l'Ame-fil*, parce que, dans leur longue série, les vies humaines sont enfilées comme les perles sur un fil. Manas doit devenir Taijasi, le radiant, avant de



vie d'un mortel, laquelle alterne périodiquement entre le sommeil et la veille. Ceci ne me paraît pas très clair et je veux vous dire pourquoi. Pour l'homme qui s'éveille, un jour nouveau commence; mais cet homme est le même, en corps et en âme, que le jour précédent, tandis qu'à chaque nouvelle incarnation un changement complet se produit, non-seulement dans l'enveloppe externe, dans le sexe et la personnalité, mais aussi dans les capacités physiques et mentales. Aussi, cette comparaison ne me paraît pas tout à fait correcte. L'homme qui s'éveille se rappelle très clairement ce qu'il a fait la veille et même ce qu'il a fait, il y a des mois et des années. Mais nul de nous n'a le plus faible souvenir d'une vie antérieure, ni d'aucune action ou événement qui s'y rapporte.....

Je peux oublier, le matin, ce que j'ai rêvé pendant la nuit, néanmoins je sais que j'ai dormi, et j'ai la certitude que j'ai vécu pendant mon sommeil; mais quel souvenir ai-je de ma vie passée?

Comment pouvez-vous concilier tout cela?

M. — Cependant, quelques personnes se rappellent leurs incarnations passées. C'est ce que les Arats appellent *Samma-Sambuddha*, ou la connaissance de la série entière de ses propres incarnations passées.

X. — Mais nous, simples mortels, qui n'avons pas atteint Samma-Sambuddha, comment pouvons-nous nous attendre à réaliser cette comparaison?

M. — En l'étudiant et en essayant de comprendre plus correctement les caractéristiques des trois états du sommeil. Le sommeil est une loi générale et immuable pour l'homme, comme pour l'animal, mais il y a différentes sortes de sommeils et des visions et des rêves plus différents encore.

X. — Très bien. Mais cela nous éloigne de notre sujet. Revenons au matérialiste qui, quoique ne niant pas les rêves, ce qu'il ne pourrait faire que difficilement, nie pourtant l'immortalité en général et en particulier la survivance de sa propre individualité.

M. — Le matérialiste a raison, pour une fois, au moins, puisque, pour celui qui n'a ni perception intérieure ni foi, il n'y a pas d'immortalité possible. Pour vivre dans le monde à venir une vie consciente, on doit, avant tout, croire à cette vie, pendant l'existence terrestre. Toute la philosophie de la conscience *post-mortem* et de l'immortalité de l'âme est basée sur ces deux aphorismes de la Science Secrète : L'Ego reçoit toujours suivant ses mérites. Après la dissolution du corps, commence pour lui, ou une période de conscience très nette, ou un état de rêve chaotique, ou un sommeil absolument privé de rêves, que l'on ne peut distinguer de l'annihilation : tels sont les trois états de conscience. Nos physiologistes trou-

pouvoir s'attacher au Sutratma, comme une perle sur un fil, et avoir ainsi une perception pleine et entière de lui-même dans l'éternité. Ainsi qu'il a été dit plus haut, une association trop étroite avec l'intelligence terrestre de l'âme humaine, est seule la cause de la perte complete de ce rayonnement.



vent la cause des rêves et des visions dans leur préparation inconsciente pendant l'état de veille; pourquoi la même explication ne pourrait-elle être admise pour les rêves de l'Au-delà ? Je le répète, *la mort est un sommeil*. Après la mort, se déroule, devant les yeux spirituels de l'âme, une scène conforme à un programme appris et très souvent composé inconsciemment par nous-mêmes : l'application pratique des croyances *justes* ou des erreurs que nous avons créées. Un Méthodiste sera Méthodiste, un Musulman sera Musulman, naturellement pour un temps seulement, dans un parfait paradis imaginaire fabriqué par chaque homme. Ce sont les fruits *post-mortem* de l'arbre de vie. Evidemment, notre foi ou notre incrédulité dans l'immortalité consciente ne peut influencer la réalité absolue du fait lui-même, puisqu'il existe ; mais la foi ou l'incrédulité en cette immortalité, considérée comme la continuation ou l'annihilation de nos entités particulières, ne peut manquer de donner une couleur à ce fait, dans son application à chacune de ces entités. Commencez-vous à comprendre maintenant ?

X. — Je le crois. Le matérialiste, ne croyant qu'en ce qui peut lui être prouvé par ses cinq sens ou par le raisonnement scientifique et rejetant toute manifestation spirituelle, considère la vie comme la seule existence consciente. Aussi, telle aura été sa foi, telle en sera la réalisation. Il perdra son Ego personnel et sera plongé dans un sommeil sans rêves, jusqu'à un nouveau réveil. Est-ce cela ?

M. — A peu près. Rappelez-vous l'enseignement ésotérique universel de deux genres d'existence consciente : — l'existence terrestre et l'existence spirituelle. La dernière doit être considérée comme réelle par le seul fait qu'elle est la région de l'éternelle, invariable et immortelle Cause de tout ; tandis que l'Ego réincarnateur se pare le nouveaux vêtements, entièrement différents de ceux de ses incarnations antérieures et dans lesquels tout, excepté son prototype spirituel, est destiné à un changement si radical qu'il ne laisse aucune trace en arrière.

X. — Un moment !... La Conscience de mes Egos terrestres peut-elle disparaître, non-seulement pour un temps, comme celle du matérialiste, mais si complètement, dans un cas donné, qu'elle ne puisse laisser aucune trace ?

M. — D'après l'enseignement, elle doit disparaître ainsi et dans sa plénitude, toute entière, à l'exception de ce principe qui, s'étant uni avec la Monade, est devenu par ce moyen une essence purement spirituelle et indestructible, *un* avec elle dans l'Eternité. Mais, dans le cas d'un matérialiste renforcé, dans le « Moi » personnel duquel Buddhi ne s'est jamais réflété, comment ce dernier pourrait-il emporter dans l'infini une parcelle de la personnalité terrestre ? Votre « Moi » spirituel est immortel ; mais de votre Soi actuel il ne peut emporter dans l'autre Monde que ce qui est devenu digne

de l'immortalité, à savoir, l'arôme seul de la fleur qui a été fauchée par la mort.

X. — Bien ! et la fleur — le « Moi » terrestre — que devient-elle ?

M. — Comme toutes les fleurs passées et futures, qui se sont épanouies, sont mortes et refleuriront sur la branche mère : — le Sutratma, — toutes enfants de la même racine ou Buddhi, cette fleur retournera en poussière. Votre « Moi » actuel, comme vous le savez, n'est pas le corps assis devant moi, en ce moment, ni ce que je pourrais appeler Manas-Sutratma, mais Sutratma-Buddhi.

X. — Mais ceci ne m'explique pas du tout pourquoi vous appelez vie immortelle, infinie et réelle, la vie d'outre-tombe, tandis que vous considérez l'existence terrestre comme un simple fantôme ou illusion, puisque la vie d'outre-tombe, elle aussi, a des limites, quelques larges qu'elle puissent être par rapport à celles de la vie terrestre.

M. — Sans doute, l'Ego spirituel de l'homme se meut dans l'Eternité, comme un pendule, entre les heures de la vie et de la mort. Mais si ces heures, qui marquent les périodes de la vie terrestre et de la vie spirituelle, sont limitées dans leur durée, et si le nombre lui-même de semblables stages dans l'Eternité, placés entre le Sommeil et le Réveil, l'Illusion et la Réalité, a son commencement et sa fin, le « Pélerin » spirituel, lui, est éternel. Aussi les heures de sa vie *post-mortem* sont la seule réalité dans notre conception ; — car, alors, il est désincorporé et se trouve face à face avec la Vérité et non plus avec les mirages de ses existences terrestres transitoires, comme pendant la période de ce pélérinage que nous appelons le « Cycle des renaissances. »

De tels intervalles, malgré leur limitation, n'empêchent pas l'Ego de se perfectionner sans cesse et de suivre, sans dévier, quoique graduellement et lentement, le sentier, jusqu' à sa dernière transformation, alors que, ayant atteint le but, il devient le divin Tout. Ces intervalles et ces stages aident au résultat final, au lieu de retarder, et sans ces intervalles limités, le *Divin Ego* ne pourrait jamais atteindre son but ultime. Cet Ego est l'acteur, et ses incarnations nombreuses et variées sont les rôles qu'il joue. Appellerez-vous ces rôles, avec leurs costumes, l'individualité de l'acteur lui-même ? Comme cet acteur, l'Ego est forcé de jouer, pendant le Cycle de nécessité, jusqu'au seuil de Paranirvana, bien des rôles, désagréables plus d'une fois. Mais notre individualité spirituelle, — que nous l'appelions Sutratma ou Ego, — fait comme l'abeille qui recueille son miel sur chaque fleur, laissant le reste pour la nourriture des vers de la terre. Il recueille l'arome seul des qualités spirituelles et de la Soi-conscience de chaque personnalité terrrestre, dans lequel Karma le force à s'incarner, et, unissant le tout, il émerge de sa chrysalide,comme glorieux Dhyan-Chohan. Tant pis pour les personnalités terrestres dont il n'a pu rien emporter. De



telles personnalités ne peuvent assurément pas survivre d'une manière consciente à leur existence terrestre.

X. — Il semble alors que, pour la personnalité terrestre, l'immortalité est conditionnelle. L'immortalité elle-même *n'est donc pas* absolue ?

M. — Pas du tout ; mais elle ne peut affecter le *non-existant.* Pour tout ce qui existe comme Sat, pour tout ce qui aspire sans cesse vers Sat, l'Immortalité et l'Eternité sont absolues. La matière est le pôle opposé de l'esprit, et pourtant les deux ne sont qu'un. L'essence de tout cela, c'est-à-dire : Esprit, Force et Matière, ou les *trois en un*, n'a pas plus de fin qu'elle n'a eu de commencement ; mais la forme acquise par cette triple unité, durant ses incarnations, la chose extérieure, n'est certainement que l'illusion de nos conceptions personnelles. C'est pourquoi nous appelons l'après-vie une réalité, tandis que la vie terrestre, y compris sa personnalité, est reléguée dans le royaume de l'illusion.

X. — Mais pourquoi, dans ce cas, ne pas appeler le sommeil la réalité et la veille l'illusion, contrairement à ce qui a lieu ?

M. — Parce que nous nous servons d'une expression employée pour faciliter la compréhension du sujet et qui, considérée au point de vue de nos conceptions terrestres, est très correcte.

X. — Néanmoins, je ne peux comprendre. Si la vie à venir est basée sur la justice et sur une juste rétribution méritée pour toutes nos souffrances d'ici-bas, comment, dans le cas des matérialistes, — parmi lesquels beaucoup sont des hommes honnêtes et charitables, — ne resterait-il de leur personnalité que le rebut d'une fleur flétrie ?

M. — Personne n'a jamais dit pareille chose. Nul matérialiste, s'il est bon, quelque sceptique qu'il soit, ne peut mourir pour toujours, dans la plénitude de son individualité spirituelle. Ce qui a été dit, c'est que la conscience d'*une* vie peut disparaître pleinement ou partiellement ; dans le cas d'un matérialiste complet, aucun vestige de cette personnalité sceptique ne reste dans la succession des existences.

X. — Mais n'est-ce pas l'annihilation pour l'Ego ?

M. — Non, certainement. On peut dormir d'un profond sommeil, pendant un long voyage en chemin de fer, franchir une ou plusieurs stations, sans en avoir le moindre souvenir ou la moindre conscience, et s'éveiller à une autre station, et continuer sa route en se souvenant des autres lieux de halte jusqu'au terme du voyage. On vous a parlé de trois sortes de sommeil : le sommeil sans rêves, le sommeil chaotique et le sommeil si réel que, pour le dormeur, les rêves deviennent de pleines réalités. Si vous croyez au dernier, pourquoi ne croiriez-vous pas au premier ? La condition dans laquelle on se trouvera après la mort sera ce qu'on aura cru ou espéré. Celui qui n'a pas espéré de vie à venir se trouvera entre deux renaissances, dans un état d'inconscience absolue, équivalent à une



annihilation. Cet état de la vie posthume est la réalisation du programme dont nous avons parlé, et qui est la création du matérialiste lui-même. Mais il y a plusieurs catégories de matérialistes, comme vous le dites. Un méchant égoïste, qui n'a jamais versé de larmes que sur lui-même, ajoutant ainsi à son scepticisme une complète indifférence pour l'univers entier, doit perdre à jamais sa personnalité, au seuil de la mort. Cette personnalité n'ayant jamais eu de lien de sympathie avec personne et, par suite, n'ayant rien à fixer sur le fil de Sutratma, tout rapport entre les deux est brisé avec le dernier soupir. Aucun Dévachan n'étant possible dans ce cas, le Sutratma se réincarnera presque aussitôt. Mais les matérialistes qui n'ont commis d'autre erreur que celle de l'incrédulité ne perdront qu'une station. Le temps viendra où, ayant conscience d'eux-mêmes dans l'Eternité, ils se repentiront peut-être d'avoir perdu même un seul jour, une seule station, de la vie éternelle.

X. — Néanmoins, ne serait-il pas plus correct de dire que la mort est une naissance dans une nouvelle vie ou un nouveau retour au seuil de l'éternité ?

M. — Si vous le voulez. Seulement, rappelez-vous que les naissances diffèrent, et qu'il y a des échecs, c'est-à-dire des « morts-nés. »

Cependant, avec vos idées fixes d'Occidental sur la vie matérielle, les mots « vivre » et « exister » sont entièrement inapplicables à l'état subjectif de l'existence posthume. C'est justement parce que de telles idées ont cours, — sauf chez quelques philosophes qui ne sont pas lus par les masses et qui, eux-mêmes, sont trop confus pour en présenter une peinture claire, — que toutes vos conceptions de la vie et de la mort sont finalement devenues si étroites. D'un côté, elles ont conduit au matérialisme grossier, et de l'autre à la conception encore plus matérielle de l'autre vie que les spirites ont formulé dans leur « *Summer-Land* » (1). Là, dans un paradis tout aussi sensuel que celui de Mahomet, quoique moins philosophique, les âmes mangent, boivent et peuvent se marier. Les conceptions ordinaires des chrétiens peu instruits ne valent pas mieux et sont encore plus matérielles, s'il est possible. Les anges tronqués, les trompettes d'airain, les harpes d'or, les rues des cités paradisiaques pavées de joyaux, les flammes de l'enfer, tout cela ressemble à une pantomime de Noël. C'est à cause de ces conceptions étroites que vous éprouvez une certaine difficulté à comprendre. Et c'est justement parce que la vie de l'âme désincoporée, — quoique possédant tout l'éclat de la réalité, comme ce qui se produit dans certains rêves, — est dépourvue des formes grossièrement objectives de l'existence terrestre, qu'elle a été comparée, par les philosophes orientaux, aux visions du sommeil.

H. P. Blavatsky.

(1) Pays de l'Été. — N. D. T.



LA METHODE DE BROWN-SEQUARD

Le corps humain, plus que tous les autres, présente l'empreinte des trois pôles de la Vie universelle : la Force et la Matière formant véhicule à l'élément spirituel, — la Conscience. Mais les membres de cette trinité sont tellement solidaires qu'ils n'ont pas toujours été appréciés à leur valeur vraie : l'école matérialiste n'a vu que la matière, et a fait de la force et de la conscience des fonctions du corps matériel ; les Spiritualistes ont donné trop d'importance à l'intelligence, en négligeant la substance qui lui sert d'instrument ; les Vitalistes ont considéré surtout l'énergie en action dans la matière.

Les médecins spiritualistes forment et ont formé jusqu'ici une infime minorité ; les vitalistes, après avoir été récemment en minorité, voient rapidement augmenter leur nombre ; les matérialistes, qui trônaient incontestés, il y a peu d'années, perdent du terrain. Enfin, de tous temps temps, certains esprits ont embrassé avec sagesse les relations étroites qui unissent les trois modalités de l'être et ont agi sous l'inspiration de cette harmonieuse synthèse, mais c'est à peine si quelques-uns, parmi eux, ont franchi le plan physique et tenté l'emploi des forces occultes inhérentes à tout composé objectif.

Les doctrines thérapeuthiques les plus opposées ont résulté de toutes ces spéculations ; leur énumération ne serait guère intéressante ; il suffit de dire qu'elles ont produit les Mécaniciens, les Iatro-chimistes, les Humoristes, les Inflammatoires, les Esprits animalistes, les Physiologistes, les Bactériologistes, etc, etc..

Après avoir dormi longtemps dans les bas-fonds de la matière, la médecine remonte enfin vers la force vitale ; l'esprit d'expérimentation a poussé certains hommes à revenir à l'étude des produits animaux, et le Brown-séquardisme est actuellement l'aspect le plus occulte de cette thérapeutique étrange, qui nous ramène d'un saut parmi les grands hommes du moyen-âge, — ceux qu'on a décorés jusqu'aujourd'hui du titre de charlatans et qui pourtant étaient des maîtres dans la science que nos contemporains commencent à peine à entrevoir.

Paracelse, par exemple, connaissait les moyens de mettre en relation constante le fluide astro-vital, — ce qu'il appelait la *mumie*, — d'un homme ou d'un animal avec celui d'une plante ; il avait la clé des *signatures*, c'est-à-dire la science des rapports fondamentaux qui lient tous les êtres ; il savait trouver un végétal ou un animal de même hiérarchie vitale que tel organe ou tel fluide de l'économie humaine ; il avait le pouvoir de vibrer à l'émisson du mouvement organique d'un être et d'en ressentir infailliblement les propriétés ; il distinguait sans erreur les nuances des fluides subtils qui émanent



de toutes les créatures et savait les associer pour rétablir l'harmonie détruite par la maladie ; il était un vrai guérisseur.

Tout médecin, digne de ce nom, devrait avoir développé les sens internes pour juger directement de l'état des organes, examiner les mouvements des ondes de vie, suivre le rhythme des courants éthérés, apprécier la nature du trouble et en trouver le centre occulte. Le colonel de Rochas dit que des points noirs criblent les effluves nerveux, au voisinage des organes malades ; des voyants plus développés que les sensitifs de cet expérimentateur aperçoivent, dans ce cas, des brisures sur les radiations qui s'échappent du corps ; un Occultiste bien entraîné voit nettement les sillons lumineux formés par les dépôts moléculaires dans les intervalles des lignes de force, et, s'il est suffisamment instruit dans la psycho-physiologie occulte, assez évolué pour commander avec succès aux vibrations vitales, il peut rétablir l'ordre troublé, sans avoir recours à des moyens matériels.

Ce qui agit dans un médicament ce n'est pas son enveloppe physique, c'est son mouvement vital, son *âme*, ce que notre physiologie enfantine appelle ses propriétés. C'est parce que le mouvement vital médicamenteux n'est pas toujours en rapport harmonique avec le mouvement vital troublé d'un organe malade que les mêmes drogues n'agissent pas uniformement dans ce que l'on croit les mêmes cas ; c'est ce qui explique pourquoi la même maladie, chez deux individus de tempérament (de vibration vitale) différents, ne guérissent point par les mêmes moyens ; c'est pourquoi la médication décisive doit, même dans des cas aussi semblables que possible, en apparence, s'appliquer tantôt à l'état général, tantôt à l'état local ; c'est la raison de toutes les incertitudes de l'art médical, de l'empirisme plus ou moins grossier dans lequel il végète et auquel il sera soumis longtemps encore.

Les inventeurs ne sont guère que des ré-inventeurs, quand ils ne sont pas de simples plagiaires : il est rare que l'étincelle jaillisse tout-à-coup dans un cerveau et y enfante une découverte prête à en sortir dans sa maturité ; c'est d'ordinaire un long processus, où chaque échelon est le produit des efforts associés des chercheurs antérieurs et où l'on voit monter lentement l'édifice. Pasteur n'a été que le génial héritier des méditations et des travaux de prédécesseurs trop ignorés. De toute antiquité, on a écrasé la tête de la vipère sur la plaie qu'elle avait causée, le scorpion ou l'araignée sur leur piqûre; on supposait que ce topique animal jouait, par rapport au poison inoculé, le rôle d'aimant attracteur. De tous temps, les tribus sauvages ont pratiqué l'immunisation contre les venins avec une simplicité de méthode et une sûreté de réussite qui devraient faire réfléchir nos orgueilleuses académies. Ce sont ces obscurs ouvriers de la tradition qui ont guidé les hommes admirés aujourd'hui, outre mesure, grâce à l'ignorance du passé. Avant Jenner, les Arabes s'inoculaient le pus varioleux ; comme cette opération était répu-



gnante et parfois dangereuse, Jenner, guidé par la similarité de la pustule du caw-pox avee celle de la variole, tenta l'immunisation par la vaccine. Raspail avait esquissé l'action des infiniments petits, bien avant que nos laboratoires de bactériologie ne fussent créés, Lux, Weber, Dufresne, Gross, Héring, disciples d'Hahnenann; avaient atténué les virus par la dilution et guéri le charbon et la pustule maligne, bien avant les travaux de l'école pastorienne. Van Helmont, Paracelse, Maxwell, Robert Fludd, ont enseigné et pratiqué la thérapeutique par les produits animaux, plusieurs siècles avant la communication retentissante de Brown-Séquard. Il n'est pas incroyable que ce dernier, malgré le silence prudent gardé sur la genèse de ses conceptions, n'ait été guidé par les écrits de Paracelse sur la *Cure par sympathie, la Médecine diastatique* d'Andréas Tenzel et d'autres ouvrages sur le même sujet. S'il avait compris le côté vraiment occulte de sa méthode, il aurait obtenu des résultats merveilleux, tandis qu'elle végète, parce qu'il n'en a saisi que le côté matériel.Demain, peut-être, un homme se lèvera pour montrer qu'on peut écouler la vitalité d'un être dans un autre être, sans conctact ni intermédiaire *physique*; un pas seulement, alors, nous séparera des prodiges de Paracelse.

Les Brown-Séquardistes recueillent le suc des organes animaux, le stérilisent pour empêcher des accidents septiques et injectent sous la peau des malades celui qui correspond à leur affection organique: le suc cérébral dans les maladies du cerveau, le suc splénique dans les maladies de la rate, et ainsi de suite. Ils supposent que ces extraits véhiculent des ferments, des éléments vitaux, qui manquent ou sont troublés dans les organes malades, et qu'ils aident ainsi à la guérison.

Brown-Séquard était parti d'une idée un peu différente. Guidé, sans doute, par les spéculations vagues conservées par la tradition et les légendes sur l'*Elixir de Vie*, il pensa que les cellules créatrices devaient emmagasiner la forme la plus intense de l'énergie vitale,et qu'en injectant ces élèments dans l'organisme humain, on lui donnerait la force qu'ils portaient en eux. Les résultats montrèrent qu'il ne s'était pas trompé; sous l'influence de l'indroduction de ce suc dans l'économie, les forces des patients augmentèrent sensiblement, et l'on put constater des cas incontestables de guérison dans des maladies réputées incurables. C'est à ce moment que les disciples du grand physiologiste généralisèrent sa méthode et qu'on appliqua, à chaque maladie, le produit organique qui lui correspondait, tout comme l'empirisme des campagnes recommande, de nos jours encore, le foie de lièvre contre les affections du foie, le poumon de renard contre l'asthme, le gésier du coq contre les maladies d'estomac, etc.

Les débuts furent heureux, comme toujours; la foi, la volonté, l'enthousiasme, l'imagination, toutes les forces du succès étaient associées : puis l'excitation se calmant, les guérisons diminuèrent, et la méthode est entrée dans une obscuration passagère. Elle n'en



sortira que lorsqu'un nouveau filon sera trouvé, et elle ne prendra définitivement pied dans la science thérapeutique que lorsque les recherches actives, qui sont faites sur les fluides subtils et la possibilité de leur transfert à distance, auront révélé la loi qui dirige la vie dans ses véhicules inférieurs. Il n'en reste pas moins établi que les injections de sucs organiques produisent des actions positives, qu'il convient d'étudier et dont il serait nécessaire d'éclairer la nature. Il s'agit de connaître les avantages et les inconvénients de cette méthode, pour savoir les balancer, le jour où il faut prendre une décision.

*
* *

Les extraits organiques ont une action générale et une action locale.

Leur action générale varie dans son intensité, mais elle se résume dans une augmentation plus ou moins marquée du fonctionnement vital. Elle correspond aux effets produits par l'ingestion de la viande, mais ici ces effets sont beaucoup plus marqués. La chair agit par ses particules matérielles et surtout par les essences fluidiques qu'elle contient; son énergie capitale, c'est ce que la Théosophie appelle le *Kama*.

Le Kama est le principe qui permet la sensation, l'émotion, l'impulsion, le désir. C'est l'aspect matériel de la Vie universelle, le produit de l'action d'Atma sur la substance Kamique (1).

Ce principe n'est pas *un* ; il est formé par une collectivité d'êtres *rudimentaires*, appelés les Elémentals Kamiques ; ces êtres sont les véritables cèntres de sensation ; les plus primitifs parmi eux sont les réceptacles des forces passionnelles automatiques, les plus développés sont affectés à l'expression des désirs. Ils sont les *instruments* du Manas inférieur, les coursiers que l'homme intellectuel, aidé par l'Homme spirituel, doit dompter ; c'est ce que la mythologie a représenté par le Centaure, monstre moitié animal, moitié humain (2).

Sans les forces passionnelles, l'homme actuel serait un être profondément apathique ; ce sont elles qui le meuvent, le stimulent, le poussent, le guident, le font vivre sur le plan matériel, jusqu'au moment où les énergies divines, qui dorment encore dans *Buddhi*, sont éveillées. Les livres sacrés de l'Inde donnent souvent de l'homme une image saisissante de vérité : celle d'un attelage traînant un véhicule. La voiture est le corps, les chevaux sont les

(1) Sur le plan physique cette Vie universelle,— Atma,— moins bien servie par la substance qui lui sert de véhicule, ne détermine guère que les actions qui dépendent de l'attraction et de la répulsion magnétiques; sur le plan supérieur, elle se sert du véhicule le plus éthéré qui soit dans l'Univers manifesté : — le véhicule astral, — et donne lieu à la mentalité inférieure ou cérébrale ; ce que l'enseignement théosophique appelle le Manas inférieur.

(2) Manas inférieur plongé dans Kama.



forces Kamiques, le conducteur est le Mental (l'homme actuel), et le Maître, assis dans le véhicule, représente l'homme vrai, le penseur profond, dont nous n'avons pas conscience encore, le Manas supérieur. Kama est indispensable, mais il doit obéir ; s'il commande, l'équipage est en péril ; nous devons employer toutes nos forces pour le dominer.

Chez les végétaux et dans l'animalité inférieure, les forces Kamiques s'éveillent à peine ; chez l'homme, elles sont à la fois atténuées par le frein de la Volonté et augmentées par leur association avec l'intelligence ; dans les espèces animales sauvages, elles possèdent une intensité considérable, redoutable parfois, comme chez les fauves. Elles forment, dans leur ensemble, *l'âme animale* et sont répandues dans le corps tout entier, quoique certaines parties aient le privilège de les porter plus spécialement. Le sang est leur réceptacle principal, c'est pourquoi les larves posthumes rôdent dans les abattoirs et les sacrifices sanglants accompagnant les hideuses opérations de la nécromancie ; c'est pourquoi il est malsain pour tous, et redoutable pour les « sensitifs », d'aller s'abreuver au sang chaud d'un animal qu'on sacrifie ; les muscles et les viscères abdominaux contiennent aussi une assez grande quantité de fluide kamique.

Quand on tue un animal par la saignée, la partie la plus puissante de son kama s'écoule avec le sang ; mais la vie organique et cellulaire persiste encore quelque temps, grâce à une certaine quantité de fluide kamique conservé dans les parenchymes. C'est ce dernier qui donne à la viande crue ses propriétés stimulantes, et qui, absorbé par les poumons et la peau, donne aux bouchers cette coloration et cet embonpoint qui les caractérisent. Il s'échappe peu à peu des chairs, et la viande *rassit* ; c'est indispensable pour les animaux sauvages chez lesquels le fumet, — l'un des aspects physiques de kama, — est répugnant, quand il n'est pas émoussé par le faisandage. La cuisson dégage ou détruit une bonne partie de ce qui en reste dans la chair et rend comestibles les viandes les plus variées. Enfin l'action digestive achève d'affaiblir l'activité du principe kamique, et l'homme peut se nourrir quotidiennement de la chair animale, sans en éprouver trop l'action passionnelle.

Les œufs, *le lait surtout*, ne contiennent qu'un Kama très peu développé, c'est ce qui les rend plus aptes à faire partie de l'hygiène occulte.

Indépendamment de son action Kamique, la chair des animaux présente de sérieux inconvénients par les principes toxiques qu'elle contient :— ptomaïnes, ferments animés et solubles de toutes sortes, — et par l'impression morbifique transportée par les fluides organiques des bêtes malades.

Dans la méthode de Brown-Séquard, l'action de la chair est portée presque à son maximum. Les extraits sont pris sur des animaux fraîchement abattus et n'ayant perdu qu'une petite partie de leur



vitalité ; dans bien des cas même, on recueille ces liquides sans sacrifier l'animal (comme dans la castration) ; la cuisson n'est plus là pour enlever leur excès d'action. Ils sont souvent employés, — dans les laboratoires surtout, — immédiatement après leur fabrication ; l'action digestive n'atténue pas leur énergie et, pour obtenir le maximum de puissance, on les injecte directement sous la peau, en plein organisme, de sorte qu'ils sont absorbés sans modification et passent dans le sang humain avec toute leur force.

(*à suivre.*) **Dr Pascal.**

COMMENT A ÉTÉ ÉCRITE LA DOCTRINE SECRÈTE

(*Suite et fin*)

Lettre particulière adressée à la Comtesse Watchmeister.

« Puisque vous vous occupez de publier un livre sur la manière dont a été écrite la *Doctrine Secrète,* vous pourriez y joindre quelque mots sur la façon dont H. P. B. s'y prenait pour enseigner ses élèves à distance. Rien n'a encore été imprimé à ce sujet, et je ne puis parler moi-même qu'à la condition que vous ne me nommerez pas. Mon dire serait simplement certifié par vous.

« L'intérêt de mon récit se trouve surtout dans ceci, que H. P. B. enseignait autrui, comme elle était enseignée elle-même.

« Je ne réside pas en Angleterre et je n'ai jamais vu physiquement Mme Blavatsky. Il y a pas mal d'années, cependant, que j'ai entendu parler d'elle et de Théosophie. Comme pour bien d'autres, c'est venu, pour la première fois, lors de la publication du Rapport Hodgras de la S. P. R. Malgré d'aussi défavorables conditions, l'individualité de H. P. B. était si puissante qu'elle n'en fut nullement ébranlée. En ce qui me concerne, du reste, je juge moins les hommes sur leurs actes particuliers que sur leurs tendances ; et, dès cette époque, H. P. B. disait déjà : « Suivez la voie que je vous indique, c'est celle des Maîtres ; et ne vous occupez ni de moi, ni du chemin où je me trouve. » Je crus d'abord que cela avait trait au peu de capacité qu'a l'homme, en général, de vivre les Vérités qu'il professe, et j'étais porté à appliquer cette vérité à H. P. B. Mais j'éprouvai bientôt, à mes dépens, qu'elle n'était pas ce qu'elle paraissait. Je n'en



dirai pas plus à ce sujet, si ce n'est que la conviction qui en résulta pour moi me fit solliciter les leçons de H. P. B., et que ma confiance en elle ne fut pas trompée. Un tel sentiment prédispose du reste notre être interne tout différemment de ce que fait la critique ou le doute. J'éprouvai bientôt, en effet, un véritable développement de compréhension qui fut remarqué des moins observateurs, tandis que la Contraction, en quelque sorte, dans laquelle ne se complaisent que trop bien des gens, n'est pas assez remarquée. Pour arriver à la Connaissance, il faut posséder d'abord la foi et la dévotion.

« La situation était donc celle-ci. J'étais loin de Mme Blavatsky, et elle mourut avant que je l'aie vue. Je n'avais jamais été jusques là l'objet du moindre psychisme. Je ne désirais pas acquérir des « pouvoirs », et je ne connaissais même pas les méthodes de « Méditation » et de « Concentration » qui y conduisent. Je reconnais toutefois que je suis naturellement concentré, et que la Théosophie est toujours présente à mon esprit. Je ne suis pas végétarien, et je n'ai fait aucun vœu d'ascétisme. Je vivais même assez différemment jusqu'au moment où je fus conduit à travailler pour les autres.

« Quand H. P. B. m'eut accepté pour élève, il n'y eut ni plan ni règle établis entre nous. Je continuai ma vie ordinaire ; mais la nuit, dès que j'étais endormi, une autre vie commençait. En me réveillant, le matin, d'un sommeil si profond que j'en avais encore la position de la veille, je me rappelais très bien avoir volé vers H. P. B. et l'avoir trouvée dans des appartements que je pouvais décrire à ceux qui y habitaient, en spécifiant jusqu'aux moindres détails. C'est là que H. P. B. m'enseignait, en faisant passer, en une sorte de panorama, des séries de tableaux sur les murs de l'appartement. Il m'est difficile de décrire comment je vis ainsi la représentation de la formation d'un monde issu d'une nucléole première, puis l'Esprit mettant la Matière en forme, etc. Et bien d'autres choses d'ordre général ou actuel.

« Quelquefois je me réveillais soudainement et je voyais H. P. B. debout, près de mon lit ; et comme je me dressais pour m'assurer que je ne m'abusais pas, son langage, par signe, commençait à m'expliquer les harmonies de la nature, tandis qu'une pâle clarté illuminait la chambre et que les tableaux magiques continuaient à passer sur les murs.

« Tout cela m'était bien objectif. J'étais pleinement conscient de ce qui m'entourait et des bruits naturels de la nuit. J'avais même mon petit chien dans les bras, parce qu'il avait peur de ce qui apparaissait. Les moindres expressions de visage de H. P. B. m'étaient devenues familières ; je me rappelle encore qu'elle était drapée dans une vieille robe de chambre qu'elle aimait beaucoup, paraît-il.

« Je n'ai pas plus de cinq à six lettres d'elle, ne traitant pas, d'ailleurs, de questions théosophiques. Mais souvent, la nuit, elle me donnait



certains avis auxquels je déférais, et quelque temps après m'arrivaient des papiers confirmant les prévisions données.

« Je ne tardai pas à devenir voyant et clairaudient, et cela sans effort ni erreur. Mais je n'en usai que dans l'intérêt Théosophique et avec mesure.

« Certaines personnes ont prétendu que H. P. B. était un Chèla refusé. Mais comme elle ne s'est jamais trompée dans ce qu'elle m'a dit, je ne le crois pas.

« Depuis sa mort corporelle, les mêmes phénomènes continuent, tout en ayant un peu changé de nature ou plutôt d'intensité. Mais l'intérêt en est moindre que de son vivant, au point de vue spécial qui nous occupe, qui est d'établir que H. P. B. pouvait, comme un Adepte, se projeter en astral. »

R. S.

Pour garant : Constance Watchmeister.

POÉSIE

RENCONTRE

— Quel but crois-tu qu'atteint ton sentier sombre, frère ?
— Je marche au sentier dur qui conduit vers Mérou.
— C'est aussi vers Mérou, qu'à travers la misère,
Je tâche d'avancer.
— As-tu vu le Gourou
Qui montre le chemin aux disciples robustes ?

— J'ai vu des animaux pourvus de hideux bustes,
Des Sphinx noirs à l'œil dur, des taureaux couronnés,
Des serpents féminins à la voix enjôleuse,
Des palais flamboyants, où chantaient, avinés,
De je ne sais quel vin, des gens à l'âme heureuse,
Dont les chansons disaient :
« Le bonheur est à nous ;
« O chercheurs égarés, reposez vos genoux
« Sur les moelleux coussins qui tapissent nos salles ;



« Aux coupes d'or trempez vos lèvres que sécha
« L'aigre vent de la nuit. »
J'ai senti des rafales
Passer sur mon corps las, et l'ouragan lécha,
De ses langues de fer, mes cheveux et ma joue,
Et j'ai toujours marché ; mais nulle aube ne teint
Mon horizon terni ; l'ombre à l'ombre se noue
Pour former un filet qui, de partout, m'étreint.
J'ai trouvé des chevaux, dont j'ai saisi le crin
Pour bondir sur leur dos ; c'est en des marécages
Qu'ils m'ont tous emporté ; j'ai senti des crapauds,
Des serpents, des aspics, qui suivaient les sillages
Que faisait ma monture au travers des roseaux
Et des bourbiers visqueux.
— C'est ainsi qu'on avance
Vers Mérou, va toujours ; à la fin, dans la nuit,
Comme un feu de berger qui dans le brouillard luit,
Poindra, pour ton regard, dans le profond silence,
Le premier des reflets du mont d'or éclatant,
Et l'espoir et la joie, en ton cœur exultant,
Flamberont aussitôt comme un large incendie,
Et l'ombre autour de toi, chacal rôdeur, fuira.

— Qui que tu sois, merci ! Par ta voix enhardie
Mon âme désormais sans doute marchera
Vers le sommet divin.
— Ton œil m'y reverra.

Marcel Mioghi.



VARIÉTÉS OCCULTES

UN ASCÈTE

Au mois d'avril 1879, H. P. B. et moi, allâmes visiter, à Allahabad, un ascète nommé Babou Sourdass, disciple de Nanak le Gourou sikh. Depuis l'année 1827, c'est-à-dire depuis 52 ans, Sourdass avait demeuré sur une plate-forme de briques, près du fort, par tous les temps, par la chaleur, par la pluie, par le froid, sans aucun abri sur sa tête, ne se laissant distraire par rien de ses méditations.

Il était resté là, pendant la grande insurrection, sans faire attention au bruit du canon qui tonnait au-dessus de sa tête, sans être troublé par les combats furieux qui se livrèrent dans cette contrée : toutes les rumeurs, tous les orages du monde extérieur s'arrêtaient autour de lui, impuissants à pénétrer dans le royaume calme de la pensée, où il concentrait sa vie.

Le jour de notre visite, le soleil brûlait comme un foyer ardent, et l'ascète recevait sur sa tête nue l'averse des rayons, sans en paraître le moins du monde incommodé. Jour et nuit, il se tient assis sur sa plate-forme de briques, ne la quittant qu'à minuit, pour aller se baigner au confluent des deux rivières sacrées, le Gange et la Djoumna. Les austérités de sa vie ont fini par le rendre aveugle, et on le conduit à la rivière ; mais sa face, malgré son infirmité, porte une expression de contentement, et son sourire est toujours franc et doux.

Nous conversâmes avec le vieillard, en employant Mouljî, comme interprète. Il nous dit qu'il était âgé de cent ans. Sa conversation prenait souvent un tour poétique ; il nous dit que les sages ramassent les grains de la vérité comme l'huître perlière ramasse les gouttes de pluie pour en faire des joyaux. Je lui donnai connaissance de la façon dont les perles sont formées dans l'huître, mais il me répondit que sur ce point la science était fausse et qu'il s'en tenait à son idée, et, nous citant les Shastras, il nous rappela que c'est seulement dans le calme complet de l'âme qu'il est possible de voir la Vérité, tout comme il faut que l'eau soit tranquille pour refléter nettement l'image du soleil. Quant aux souffrances et aux adversités, c'est d'elles que l'on tire l'essence la plus subtile de la connaissance humaine, de même qu'en écrasant leurs pétales on tire des roses leur essence.

Lui ayant demandé de nous montrer des phénomènes, il tourna vers nous ses yeux sans prunelles et répondit tristement que le sage ne permettait pas à son attention de se détourner de la recherche de la Vérité, pour s'occuper des babioles qui amusent les ignorants.

Il possède la faculté de voir dans le passé et dans l'avenir, mais refusa de nous donner des preuves de sa clairvoyance.

Chaque fois que je suis revenu à Allahabad, je n'ai pas manqué d'aller revoir le vieux Sanyasi ; la dernière fois, on m'apprit qu'il était mort.

Quel contraste entre la vie de cet homme et l'idéal qu'ont de l'existence humaine les gens d'Occident !

Il est resté là, pendant plus de cinquante ans, à méditer silencieusement, sans s'inquiéter en rien des passions humaines qui faisaient rage autour de lui et dont la fureur était impuissante à produire une seule ride dans les eaux calmes de son âme. Ses sens résistaient à toutes les excitations du dehors, comme un roc des bords de la mer résiste au choc des vagues.

H. S. Olcott.



LOURDES DANS L'INDE

Un petit étang, dans les environs de Lucknow, possède, dit-on, des propriétés curatives merveilleuses. La nouvelle s'en est rapidement répandue dans le pays, et les routes qui y mènent sont maintenant garnies d'estropiés, de boiteux, d'aveugles et d'infirmes de tout genre, allant chercher la guérison dans les eaux de l'étang. On dit que même les lépreux sortent de ses eaux avec la peau nette.

Les étangs de ce genre sont nombreux dans l'Inde et se trouvent généralement près des temples renommés. Nos chapelles de saints avec leurs fontaines miraculeuses sont le témoignage de notre origine aryenne et de la persistance des opinions dans les races.

La Vierge Marie, est le symbole en statue de la Grande Déesse, Isis, des Egyptiens, la Lune, des Babyloniens, Mari, la Mer, symboles elles-mêmes de la Matière Primordiale, Mulaprakriti des Indous.

Les bons catholiques ne se doutent guère qu'en faisant leurs dévotions à la Vierge Marie, ils font profession de foi de matérialiste, et que c'est le symbole de la Matière qui est l'objet de leur vénération.

L'eau physique, symbole de la matière astrale, est considérée comme le véhicule des pouvoirs guérisseurs, opinion qui contient, à l'état latent, la croyance que la matière physique dépend, pour son organisation, de la matière astrale, ainsi que l'affirme l'Occultisme.

JEUX D'ÉLÉMENTALS

A Jalpaigouri, pas loin de Darjiling, dans l'Inde, il y a une maison, habitée par un musulman, qui est le théâtre de phénomènes, comme on en voit encore assez souvent en Europe.

Depuis la chute du jour jusqu'à l'aube et dans le cours de la journée, les mardis et samedis, des morceaux de briques, des pierres, des cailloux et des fruits de toute espèce, tombent du plafond, dans les diverses chambres de l'habitation.

Des ustensiles de cuisine et des provisions enfermées sous clef sont mystérieusement enlevés, sans que les portes soient ouvertes, et transportés dans la cour de la maison.

Ce sont là des jeux d'Elémentals que les bonnes gens de tous pays sont enclins à attribuer aux âmes des défunts.

Pour les Elémentals, ces objets ont un aspect que nous ne connaissons pas et qui détermine l'usage qu'ils en font. L'espèce humaine n'est pas la seule occupante du monde. Ce que nous considérons comme notre propriété appartient, en même temps qu'à nous, à des êtres dont nous ne soupçonnons pas l'existence.

D. Fortin.



LE PRANAYAMA VÉDIQUE

Il consiste en trois portions:— Pouraka, Koumbhaka et Retchaka.

Pouraka est l'inspiration de l'air par la narine gauche, en fermant la narine droite avec le bout du pouce droit.

Koumbhaka est la rétention de l'air dans le corps, en fermant la narine gauche par l'extrémité de l'annulaire et de l'auriculaire de la main droite, en même temps que la narine droite reste fermée par le pouce.

Rechaka est la sortie de l'air par la narine droite, qu'on ouvre en levant le pouce, la narine gauche restant fermée.

Pendant ces trois opérations, il faut fixer l'intelligence sur trois centres nerveux, qui sont: le nombril,ou plexus épigastrique,le cœur ou plexus cardiaque, et le milieu du front.

En fixant l'intelligence au nombril, on doit méditer sur Brahmâ, coloré en rouge et assis sur le Cygne (Hamsa).

En la fixant au cœur,il faut méditer sur Vishnou, coloré en bleu foncé et assis sur Garouda.

En la fixant au front, il faut méditer sur Shiva, coloré en blanc et assis sur le Taureau.

L'aspiration est par là mise en rapport avec le Pouroucha créateur ; car le nombril est le centre créateur du corps, et le rouge, couleur de Radjas, est celle de la création.

La rétention de l'haleine se rapporte au Pouroucha conservateur; le cœur est le centre de la conservation, et le bleu foncé est la couleur de Satoua, la conservation.

L'expiration est en rapport avec le Pouroucha destructeur; le front est le centre de la dissolution ; le blanc est la couleur de la dissolution spirituelle ou du Tamas spirituel.

Par ce Pranayama, on se met en rapport avec la loi cyclique. Pendant la première période du Kalpa, l'esprit descend dans la matière ; il passe du blanc au rouge, de Koumara Nila-Lohita ou Roudra à la progéniture de Manou. Le Pranayama du cycle descendant partait du front pour aboutir au nombril, car alors toute chose tendait à la création, à la manifestation, la tendance cyclique étant, à cette période, de l'unité à la diversité, de l'homogénéité à l'hétérogénéité, de la spiritualité à la matérialité.

Maintenant nous sommes dans la période d'ascension, et la montée est causée par une abondance de plus en plus grande de Satoua, par la dominance du Paroucha conservateur.

Cette montée conduira finalement à la négation de la matière et à la possession des qualités spirituelles, dont la couleur est le blanc, la fusion, la synthèse de toutes les autres. C'est là l'aspect spirituel de Tamas. La simple négation sans spiritualité est son aspect sombre.

Dans notre Pranayama, nous parlons des diversités créées dont

nous sommes le centre. Il nous faut aller de la Matière à l'Esprit. Mais dans le voyage, nous devons utiliser seulement les meilleures de nos impulsions créées, les plus inoffensives de nos activités, les tendances qui ne portent pas la marque de la personnalité. Les impulsions existent et le changement ne demande pas longtemps.

Le travail au centre du nombril doit être court, conséquemment la méditation du Brahmâ, l'ascète, ne dure guère.

Il faut penser à Brahmâ, comme portant dans une main une guirlande de Roudrakcha et dans l'autre un Kamandala, le pot des ascètes.

Le travail le plus important est fait au cœur. C'est le travail du cycle, l'infusion du Satoua bleu foncé, pour déterminer l'ascension spirituelle de l'homme. La méditation à ce centre doit être longue, calme et profonde. Il faut fixer l'intelligence concentrée sur le Pouroucha conservateur et s'efforcer de lui faire absorber quelque chose de sa couleur bleu foncé.

L'expiration représente la fin, qui est la pure spiritualité. Dans cette spiritualité, il n'y a aucune couleur, pas même celle de Satoua. C'est le repos de la Jiva dans l'Ame Universelle.

Telle est la raison d'être du Pranayama védique.

Pournendou Narayana Sinha.

LES APPARITIONS RELIGIEUSES

Nous trouvons,dans le n° 106 (Avril 1895) de la *Paix universelle*, sous le titre : *Une spirite au XVII[e] siècle*, des renseignements fort intéressants pour les étudiants de l'Occultisme ,et qui ont le mérite de pouvoir servir à faire comprendre une explication de certains phénomènes qui paraîtrait moins claire, si on la donnait toute nue.

Voici de quoi il s'agit :

En 1602, naquit en Espagne une jeune fille qui, à dix-huit ans, entra dans un couvent de Burgos. Des facultés occultes ne tardèrent pas à se développer en elle ; elle avait des visions, elle prophétisait, la prophétie n'étant qu'une section de la voyance ; elle avait des extases, pendant lesquelles son corps restait suspendu en l'air, sans aucun point d'appui ; enfin son double astral pouvait apparaître à de grandes distances.

A l'époque, ces phénomènes eurent un grand retentissement. Le roi d'Espagne, Philippe IV, entretint, pendant vingt-deux ans, une correspondance suivie avec cette religieuse.

Elle écrivit un livre, *La Cité mystique de Dieu*, qui fut censuré par la Sorbonne de Paris et mis à l'index à Rome. On comprend que, grâce à son expérience en astral, la religieuse fût capable d'émettre des idées qui n'auraient jamais pu germer dans la cervelle des docteurs de l'Église, lesquelles idées, en conséquence, devaient sentir l'hérésie.

Le double astral de la religieuse faisait des excursions jusqu'au



Mexique, et voici comment on en eut connaissance : Deux missionnaires espagnols parcouraient alors la vallée du Rio del Norte ; un jour, ils firent rencontre d'une tribu de Peaux-Rouges qui, à leur grand étonnement, leur demandèrent spontanément le baptême. Les missionnaires interrogèrent les sauvages et constatèrent qu'ils avaient connaissance des dogmes du christianisme. Pensant qu'ils avaient été précédés dans ces parages par des collègues, ils s'informèrent à cet égard et apprirent que les Peaux-Rouges tenaient leurs connaissances chrétiennes d'une *belle dame* qui souvent avait apparu parmi eux et qui les avait vivement exhortés à se convertir au christianisme.

Il est fort probable que les bons missionnaires crurent que la Sainte Vierge, ou une sainte quelconque de moindre importance, avait voulu collaborer à leur travail et faciliter leur mission. L'un deux, nommé Alonzo Bénavides, de retour à Madrid, fit part de cet étrange événement à son supérieur, le général des Franciscains. Celui-ci, moins porté que le vulgaire à croire aux grands miracles, avait connaissance des phénomènes occultes produits par la religieuse, Maria de Agreda, et il conseilla au missionnaire de se mettre en rapport avec elle. L'ayant fait, la religieuse l'étonna profondément par les descriptions exactes qu'elle lui donna des pays qu'il avait parcourus. Elle lui raconta même qu'elle l'avait rencontré en diverses circonstances et lui cita des faits qui ne pouvaient être connus que d'un témoin oculaire. Cette religieuse mourut, en 1665, au couvent d'Agreda, dont elle était devenue supérieure.

Sa correspondance avec Philippe IV a été publiée, en 1855. Supposons ces faits authentiques ; ne le seraient-ils pas que, pour un Occultiste, ils appartiennent à la catégorie des faits possibles ; ce qui permet de s'en servir pour raisonner sur eux, tout comme s'ils étaient dûment constatés.

Ils nous fournissent la clef pour obtenir une explication satisfaisante des apparitions comme celles de la Salette et de Lourdes, et, en même temps, nous permettent de faire comprendre aux matérialistes que ces apparitions peuvent être autre chose que des farces de femmes hystériques en chair et en os, comme ils se croient en droit de l'imaginer.

Remarquons que, de nos jours, quoique moins nombreux qu'au XVII[e] siècle, les couvents ne manquent pas en Europe.

La vie qu'on mène dans certains d'entre eux : prières, jeûnes, macérations, méditations, isolement complet du monde, fixité des occupations et des idées revenant toujours les mêmes avec une régularité mécanique, — si ce qu'on raconte de la vie des religieuses cloîtrées est vrai, — tout cela forme une pratique ininterrompue de Yoga, soit matérielle (Hatha), soit spirituelle (Raja). Il n'y manque guère que la connaissance des lois de la respiration et celle des fonctions des centre nerveux (chakras), dont une partie peut d'ailleurs être acquise empiriquement, pour que ces couvents deviennent des



pépinières de voyantes en astral, dont elles prendront naturellement les diverses régions perçues, tantôt pour le paradis, tantôt pour le purgatoire, tantôt pour l'enfer, d'après les idées que l'éducation a établies dans leur entendement.

Mais il n'y aurait rien d'étonnant que, parmi les recluses, il s'en trouvât, de temps à autre, quelques-unes spécialement douées au point de vue du tempérament et des facultés acquises, qui, par ces pratiques de Yoga inconsciente, pussent obtenir le développement de certains pouvoirs psychiques, comme la lévitation et le voyage en corps astral.

Cela expliquerait très suffisamment et la forme et le caractère des apparitions religieuses, comme celles de Lourdes et de la Salette, dont l'église catholique fait des miracles, tant par son ignorance de la vraie nature de ces phénomènes que par son intérêt à exploiter l'ignorance de ses fidèles.

Il est tout simple que des corps astrals de nonnes apparaissent sous forme de saintes vierges, débitent les verbeuses banalités qui remplissent les pages des livres de religion, et recommandent, avec une grande insistance, aux simples qu'elles favorisent de leur conversation, les inutiles prières qu'elles passent leur vie à réciter aux offices de leur ordre.

Nous avons là l'explication de la platitude de ces communications, qu'on donne comme venant d'êtres supérieurs, lesquels n'auraient pas grand'chose à faire au ciel, puisqu'ils s'occuperaient des affaires de la terre, comme les commères de chaque quartier s'occupent des affaires de leurs voisins.

Tout est naturel dans la nature, et nulle part il n'y a de place pour le surnaturel. Seulement, le naturel n'est pas astreint à garder les limites que prétend lui assigner la conception matérialiste.

Il serait même naturel que la Sainte Vierge elle-même apparût, bien qu'elle n'ait jamais existé en chair et en os. Si elle n'a jamais eu de corps physique, elle a un corps *astral;* l'idéation humaine crée des êtres dans le domaine mental, et tous les dieux et tous les démons imaginés par la bêtise humaine sont des êtres fort réels, en communication avec les hommes. L'existence fictive est une manière d'exister, et les médiums spirites qui prétendent recevoir des communications de Don Quichotte ou de Rocambole ne sont pas aussi bêtes qu'on serait porté à le croire de prime abord.

Vetti.



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

Convention annuelle de la **Section Européenne** *de la* **Société Théosophique,** *tenue à Londres, les 4 et 5 juillet* 1895.

Notre correspondant nous envoie, de Londres, le compte-rendu suivant, écrit sous l'impression des événements et auquel nous laissons toute la sincérité et toute la saveur de cette première impression, qui est toujours la plus juste.

Mercredi 3 *juillet, au soir.* — Grande réception chez Annie Besant, au *quartier général de la Section Européenne de la S. T.*, 19 avenue Road. Tous les délégués de l'Étranger sont arrivés, sauf celui de l'Espagne, M. Xifre. On sait que l'élément Français est représenté par M. D. A. C., Théosophiste de la première heure, personnellement honoré de l'amitié de H. P. B., tant que notre Maître vénéré vécut.

Annie Besant fait les honneurs avec sa grâce tranquille et rayonnante, assistée par Mesdames Cooper-Oakley, ses collaboratrices, Mme Leroux, une Française, MM. Mead, secrétaire général, et d'autres, tous membres du quartier général. Le Président fondateur de la S. T., le Colonel Olcott, dont on connaît la figure puissante et bonne, tout à la fois, qui rappelle l'expression du Lion au repos, accueille également les visiteurs. De nombreux Théosophistes de Londres et des environs sont, en effet, venus faire fête aux délégués. Au milieu de l'animation des conversations générales, des rafraîchissements sont servis dans la salle des conférences, ornée de peintures symboliques. Enfin, on ne se sépare qu'après 10 heures du soir, en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Jeudi 4. — C'est la première journée de la *Convention*, qui a lieu dans une fort belle salle, dans le genre de celle du boulevard des Capucines, à Paris, et située à peu près à égale distance entre le *quartier général* et le centre même de la ville.

La première séance de la journée commençait à 10 heures du matin. La salle était pleine bien avant l'heure de l'ouverture, et l'on peut évaluer à près de 500 personnes le nombre des assistants.

Le bureau fut formé par le Colonel Olcott, Président, MM. Mead et Bertram Keitgley, assesseurs. Des secrétaires et des sténographes leur étaient adjoints.

Mme Annie Besant et ses collaboratrices se trouvaient simplement sur l'un des premiers bancs. Beaucoup de dames, de jeunes filles aux toilettes simples, mais d'un goût parfait ; des hommes appartenant à diverses classes de la Société, toutes figures intelligentes et sérieuses.



Les *délégués des Loges de la Section Européenne* étaient en bonne place. Près d'eux, à titre cordial, puisque, n'appartenant pas à la *Section*, ils n'ont pas voix délibérative, siégeaient les représentants des sections *Indienne* et *Australienne.*

Le Président ouvre la séance. Le Colonel Olcott prononce une allocution remarquable. « Quel que soit, dit-il, le bonheur que je ressens, lorsque les devoirs de ma charge m'appellent chez l'une quelconque des Sections de la *Société*, celle d'Europe en particulier, ce n'est pas la recherche d'une satisfaction personnelle, qui m'a conduit, cette année, à présider les séances de cette grande assemblée. Au-dessus des travaux afférents à la *Section*, dont l'examen viendra à son heure, il y a le pressant devoir de mettre un terme au trouble le plus sérieux qui ait été éprouvé depuis la fondation de la Société. Je n'en rappellerai pas le détail, qui est connu et dont les éléments n'ont plus qu'à être enregistrés sur le plan *Karmique*. Un grand nombre de nos frères d'Amérique ont jugé à propos de se séparer de ceux avec lesquels ils avaient travaillé durant près de 20 années. Qu'il en soit fait selon leur volonté, et que cette date du 4 juillet devienne le nouvel anniversaire d'une Sécession. Celle-ci, du moins, n'aura pas coûté de sang, et s'il est vrai que les choses eussent pu tourner différemment, il est non-moins constant que les derniers vœux de la *grande Société Théosophique* sont que les frères dissidents continuent à travailler pour la Fraternité universelle, qui est le premier des devoirs, parce qu'elle est nécessaire à *l'Unité*, à la *non-Séparativité* humaine, qui est le but suprême. »

Le Président prit ensuite acte de la *Sécession*, en annulant les Chartes des Branches Américaines dissidentes, (ainsi que de la *Section* elle-même) dont la majorité se séparait de la *Société Théosophique* proprement dite, pour en former une autre, entièrement distincte, d'épithète, au moins, et avec des fonctionnaires tous américains. On sait, d'ailleurs, que, dans l'organisation actuelle, les fonctionnaires des *Sections*, *Sous-Sections* et *Branches*, ont toujours été de la nationalité même où elles siégeaient, à l'entier choix, du reste, de leurs membres, la moindre Branche jouissant, de par la Constitution, d'une Autonomie absolue. Seul un lien fédératif les unissait les unes aux autres, sous l'autorité de principe du Président de la Société, de sorte qu'il n'en résultât aucune gêne, aucun ombrage, mais tout profit, comme il arrive, chaque fois qu'il y a union, car c'est l'union qui fait la force. Cette union matérielle permet aussi l'unité d'inspiration, et lorsqu'on sait de quelle source élevée peut procéder celle de la *Société Théosophique*, on comprend sans peine que s'y soustraire, c'est risquer beaucoup en matière morale. L'avenir nous dira ce qu'il en sera.

Le Président Olcott procéda alors à la reconstitution des éléments américains restés fidèles et qui sont déjà assez considérables pour former le noyau d'une *Nouvelle Section*. Le membre amputé se reconstituait ainsi de lui-même, et il est permis d'espérer qu'une nouvelle sève ravivera, de la sorte, le tronc et les autres branches du grand arbre Théosophique.



Pendant ces opérations, les membres d'une Loge récemment formée à Londres, et composée des amis et adhérents de M. Judge, tentèrent de faire une *obtruction* assez violente, sous la direction de l'auteur des *Lettres d'un Chinois*, qui, cette fois, était vêtu à l'Européenne. Le sang-froid du Président, la constance et l'union de la majorité, déjouèrent cette manœuvre, pour le moins inutile, et qui empruntait même quelque chose de *triste* à ce qu'elle était faite en réponse à des paroles de conciliation et d'amour élevé que le Président et Annie Besant elle-même avaient fait entendre.

Quand ils virent que leurs efforts n'aboutiraient pas, MM. Targowe, Archibald Keightley, Drak, et autres, sortirent de la salle, en gens décidés à ne plus revenir. — C'était la tempête qui passait et le calme qui renaissait.

Les autres séances furent, en effet, aussi calmes, aussi productives de travail et aussi satisfaisantes par l'esprit, que la première avait été profondément affligeante. Les rapports des *Sous-Sections* et *Branches* furent mis en lecture. Celui de la France, où son Président, Arthur Arnould, énumerait les travaux faits et ceux en cours, ainsi que les sentiments fraternels qui animent tous les membres, fut accueilli par une faveur toute particulière. Des applaudissements éclataient de toutes parts. On semblait heureux d'avoir le concours de cette nation, sans laquelle rien de bien complet ne peut se faire, parce qu'avec l'intelligence, qui certes ne manque pas aux autres Peuples, elle a, en outre, le désintéressement, le culte de l'idée, qui va souvent jusqu'au sacrifice, ce dont elle a du reste plus d'une fois souffert, sans se corriger pour cela de ce noble entraînement.

Aussi, lorsque, dans la constitution du *Conseil Exécutif de la Section Européenne*, le Président, secondé par le Secrétaire-Général, proposa d'y faire entrer un membre pour la France, cette proposition fut votée à l'unanimité. C'était la reconnaissance de la valeur potentielle de l'élément Théosophique Français, qui est peu nombreux encore, qui paraît marcher lentement, mais qui le fait *sûrement*. Comme titulaire, nul Français ne convenait mieux que notre vénéré Président, M. Arthur Arnould, qui, depuis tant d'années, consacre au mouvement Théosophique, sous toutes ses formes, ce qui lui reste de forces et de santé. Espérons que cela durera longtemps encore. Les fonctions de Secrétaire-Général furent conservées à G. R. S. Mead, qui les remplit depuis si longtemps avec tant de capacité et dont les derniers événements ont prouvé, en outre, le discernement et l'énergie.

Deux places au *Conseil Exécutif* restaient encore vacantes, par suite du départ de membres dissidents. Y furent nommés le Dr Wescoat, le grand Kabaliste, et M. Sinnett, l'auteur du *Monde Occulte* et du *Bouddhisme Esotérique*.

Cette dernière nomination demande une mention particulière. M. Sinnett était certainement, depuis longtemps, en dehors des deux seuls fondateurs de la *Société Théosophique* : H. P. B. et le Colonel Olcott, la personnalité la plus éminente de la *S. T.*, tant par sa notoriété so iale



que par ses travaux Théosophiques. M. Sinnett a été, par surcroit, nommé, dans la deuxième séance du soir, *Vice-Président*, en remplacement de M. Judge. La constitution met cette nommination dans la main du Président, sous réserve de la faire approuver par la *section*. Le Président, M. Olcott, demanda les suffrages de la *Section Européenne*, séance tenante, et ils furent donnés d'enthousiasme, au milieu d'applaudissements prolongés. C'était vraiment impressionnant. On sentait, en effet, que c'était là la fin de cette tourmente, et que, désormais, on n'aurait plus affaire qu'à la droiture simple et constante à elle-même.

Cette *Convention de la Section Européenne*, de 1895, aura ainsi rempli un grand rôle dont les suites se feront sentir à travers le monde, car, que l'on imagine une issue différente, ou bien un défaut d'issue, et *la Société divisée contre elle-même* risquait de périr. L'Aube du xx[e] siècle allait luire, et s'en était fait de la possibilité de « *s'élever en connaissant*, » par la dispensation Théosophique actuelle, pour bien des gens que n'a pas encore touché la vague de vie Théosophique.

Mais il n'en sera heureusement pas ainsi, et tout va reprendre pour le bonheur et l'avancement de l'humanité.

La fin des travaux d'organisation était arrivée.

Après une réception, de 4 à 7 heures, de tous les M. S. T., au *quartier général*, avenue Road, la 2[e] partie de la Convention à commencé, le soir même, par des discours de divers membres sur les questions à l'ordre du jour. Les principaux orateurs entendus furent MM. Mead, Bertram Keightley, Kingsland, Leadbeater et M[me] Annie Besant.

En somme, le travail est fini ; la *Convention* de 1895 a fait son œuvre, qui était difficile, mais qui aura été bonne et utile, ainsi que nous le prouvera, sans doute, l'avenir.

Vendredi 5 *juillet*. — La *Convention* s'est terminée, hier soir, sur un grand succès, produit par une grande conférence publique, dans l'une des principales salles de Londres, où tout le monde était admis librement. Il y avait bien *deux mille* auditeurs, et l'attention avec laquelle ils ont écouté, les marques de sympathie qu'ils ont maintes fois manifestées, et enfin les applaudissements prolongés dont ils ont couronné le discours de la fin, prononcé par Annie Besant, ont bien montré que la *Théosophie* est pour le moins un facteur qui est entré dans la pensée de la population.

Il n'y a pas autre chose à demander en ce moment, si ce n'est que ce mouvement ne soit pas confiné à un seul pays du globe, puisque les idées en question intéressent toutes les nations, et sont même le plus plus sûr garant, — *quand elles seront vécues*, — de l'union désirable des peuples, aussi bien que de leur vraie grandeur. Le reste viendra à son heure.

Une proposition d'envoyer un témoignage de sympathie aux frères américains non séparés, fut naturellement adoptée, bien qu'un partisan de W. Q. Judge, égaré ce matin-là dans notre société, ait proposé d'étendre ce témoignage à *tous* les Américains. Pourquoi pas aussi à tous les autres citoyens du globe, dont nous ne partageons pas toutes



les idées, mais que nous confondons dans un même amour fraternel? Ce n'était pas la question. Sur la motion de l'honorable M. Fricke, délégué hollandais, secondé par le délégué français, des remerciments et félicitations furent votés au président Olcott, pour la manière magistrale dont il avait dirigé les débats. Et la Convention pratique se prorogea à l'année suivante.

Dans l'après-midi, les présidents de Loges et délégués des Branches formèrent groupe, au quartier général, autour du président Olcott et d'Annie Besant et la photographie en fut prise.

Enfin, le soir, comme il a été dit en commençant, et devant un auditoire très nombreux, le président Olcott faisait, en peu de mots, l'historique de la *Société* en la prenant à ses débuts et la conduisant jusqu'à maintenant. Il répondait, en passant, en mettant les choses au point, aux allégations inconsidérées des *Judgistes*, et il terminait par des paroles de dignité et de paix qui étaient accueillies avec une faveur marquée.

Le vice-président, M. Sinnett, parla ensuite sur le *higher Self*, la plus grande des révélations apportée par la dispensation Théosophique actuelle; le secrétaire-général, M. Mead, sur le *travail théosophique;* et M. Bertram Keightley, représentant de la section indienne, sur les *ressources inépuisables conservées dans les Livres Sacrés de l'Inde.*

Enfin, Annie Besant, prenant texte sur le *Cinquième anniversaire de la fondation de la Section Européenne*, développa, dans un magnifique langage, ce qui manquait à l'heure présente et ce qui était offert tout ensemble.

C'est à la suite de ce discours que les applaudissements éclatèrent à faire crouler la salle, et que les deux mille auditeurs se répandirent au dehors,en commentant la bonne parole qui venait de leur être dite.

A l'an prochain, donc, avec tout espoir que le calme, enfin restauré, va donner carrière à de nouveaux et plus suivis travaux, dont l'énumération sera longue à la Convention de 1896.

Dac.

∴

Nous avons reçu de notre frère et collaborateur, M. A. Oppermann, une lettre en réponse à l'article du Dr Pascal sur M. William Q. Judge et la Sécession de nos frères d'Amérique. Il était trop tard pour que nous puissions publier cette lettre dans le présent n°, mais elle paraîtra dans le n° du 27 août.

∴



Revue des Revues.

Theosophist. *Juin* 1895. — OLCOTT. Feuilles d'un vieux journal. — GULAL CHUND. Les principes du Jaïnisme. — MANILAL DVIVEDI. L'Idée de la Théosophie. — RAS CHABOI. Le Zoroastrianisme du point de vue spiritualiste. — W. A. Littérature laïque ou sacrée. — MUCKERJI. La Sociéte Radhasouami d'Agra. — RICHARD HARTE. Tolstoï. — ICHAN CHANDRA DEV. Le Brahmo Samoj et la réforme religieuse. — W. DEALE. Un vrai yogui. Notes.

Lotus bluten *Juin* 1895. — L'Évangile de Bouddha. — Enseignements thibétains, d'après H. P. BLAVATSKY. — HÉLÈNE P. BLAVATSKY. Particularités. — Correspondance.

Sphinx. *Juin* 1895. — HUBBE SCHLEIDEN. Dans l'Inde Méridionale. — WILLIAM STEAD. Mes expériences d'écriture médianimique. — LUDWIG KUHLENBECK. La Médecine des Peaux Rouges. — OTTO HENNE. L'Immortalité. — PAUL LANZKY. Pensées d'un ermite. — Variétés occultes.

Lucifer. *Juin* 1895. — ANNIE BESANT. Sur la tour de garde. — MEAD Orphée. — BERTRAM KEIGHTLEY. Le but de la Société Théosophique. — MAKY KENDALL. Un martyr aryen. — La Doctrine du cœur. — ANNIE BESANT. La vraie et la fausse fraternité. — GLASS. Le christianisme primitif et ses enseignements. — A. FULLERTON. Sermon laïque. — IVY HOOPER. Deux Maisons. — MANILAL DVIVEDI. La nécessité de la culture spirituelle. — Notes et revues.

Sofia. *Juillet* 1895. — ANNIE BESANT. La construction du Kosmos. — JASPER NIEMAND. Lettres qui m'ont aidé. — ELENA PETROVNA BLAVATSKY. Franz Hartmann : dédié au petit nombre.—ALEJANDRO SORONDO. La charité, etc., etc.

La Géographie. — 210, boulevard Saint-Germain, donne un excellent et très sérieux article sur la *Clef de la Théosophie* de H. P. Blavatsky.

En voici les principaux passages :

« Les Théosophes ont beaucoup fait parler d'eux, en ces dernières « années, et chez nous personne n'ignore plus le nom de la célèbre « fondatrice de la *Société Théosophique*, dont le siège principal est à « Madras et qui compte aujourd'hui plus de 200 branches établies dans « toutes les parties du monde... Il est en tous cas certain que Mme H. P. « Blavatsky est une femme très remarquable ; et que ses connaissances, « son caractère, son œuvre, la placent bien au-dessus du niveau de



« notre temps ; c'est probablement à cette raison qu'elle dut surtout de « n'être pas prise au sérieux dans certains cercles intellectuels.....

Suit un exposé très clair et très bien fait du livre, puis vient la conclusion :

« En dehors des sectateurs, on ne sait guère chez nous en quoi con- « siste la *Théosophie* ; on s'en moque tout de même, comme d'ailleurs « de toute science ou Doctrine que n'a pas officiellement couvée l'un de « ces corps savants qui possèdent, dans notre pays, le monopole exclu- « sif des connaissances humaines ».

On ne saurait dire plus juste, ni en meilleurs termes.

Revue des Deux Mondes. 1er juillet. — Très important article sur Mme *Annie Besant* et subsidiairement sur la *Théosophie*. Cet article se divise en deux parties bien distinctes pour le fond et pour la forme ; la première, consacrée à l'intéressante et consciencieuse analyse d'une *autobiographie* d'Annie Besant, donnant de précieux détails, non seulement sur la vie, mais surtout sur l'évolution spirituelle de celle que l'auteur appelle « une âme en peine ».

Il y a là, malgré les petites plaisanteries obligées, mais toujours très courtoises, quelques belles pages qui peignent et font ressortir en pleine lumière le caractère de cette femme, dont l'élévation d'âme, le courage moral, le dévouement absolu à ce qu'elle croit vrai, l'incontestable honorabilité et l'admirable talent, dominent le lecteur et s'imposent à lui.

La figure de Mme Annie Besant y apparaît vraiment belle et vraiment grande, à travers les péripéties poignantes de cette lutte pour la vie... spirituelle, les angoisses de ce cœur déchiré par les affres du doute, cherchant la voie, sans compter les cailloux où se tordent les pieds, les épines où s'ensanglantent la chair.

Et nous devons savoir un gré réel à M. Pierre Mille de la droiture dont il a fait preuve dans ces pages instructives et qui font, en somme, bien connaître Mme Annie Besant.

Dans la seconde partie, consacrée plus spécialement à une sorte d'exposé fort superficiel et rendu grotesque à dessein de quelques points de la Doctrine Théosophique, peut-être insuffisamment compris, M. Pierre Mille se prononce contre ce qu'il a cru entrevoir de cette Doctrine, et c'est son droit. Il déclare qu'elle lui inspire une douce gaîté et s'en moque fort, — ce qui ne nous étonne pas autrement.

Les choses dont on rit aujourd'hui sont souvent celles qu'on admire demain. — Nous pourrions parier, à coup sûr, qu'il y a quelques dix ans, et peut-être moins, on riait fort, à la *Revue des Deux-Mondes*, des phénomènes du magnétisme, que les médecins désormais, pratiquent couramment dans leurs cliniques, après que les savants sérieux ont débaptisé cette très antique science, pour lui donner le nom d'hypnotisme.

Il est toujours sage, d'ailleurs, de n'accepter que ce qu'on a étudié et vérifié par soi-même.



En dehors des plaisanteries prévues, l'auteur revient à plusieurs reprises sur un seul argument, qui lui parait évidemment de quelque importance, et cet argument, le voici : — « Les livres de Mme Blavatsky sont un mélange bizarre et mal classé de toutes les religions et de toutes les doctrines de l'Inde, de l'Egypte, de l'Ecole d'Alexandrie, de la Kabbale juive, etc., de lambeaux empruntés à « vingt sources diverses », civoïsme, vishnouïsme, bouddhisme, spiritisme, etc., etc.

En effet, il est bien vrai qu'on trouve de tout cela dans la Doctrine Théosophique, et cela tient à une raison extraordinairement simple. Cette raison est que toutes les religions, si défigurées qu'elles soient par leur symbolisme, toutes les philosophies, si appauvries, de nos jours... en Occident, sont, plus ou moins, filles de la *Théosophie*, ayant toutes, au fond, quelques gouttes du sang maternel et quelques traits de famille qui révèlent leur origine commune, de même que toutes les sciences, — ce dont elles commencent à se douter, bien qu'on ne s'en doute peut-être pas encore, rue de l'Université, — sont filles de l'Unique *Science Occulte*.

Dans ces conditions, accuser la *Théosophie* de plagiat, parce qu'on y retrouve des enseignements, dont quelques bribes sont éparses, dans les traditions de l'Humanité, depuis les temps les plus reculés, c'est être aussi juste et aussi logique que si l'on accusait *l'Alchimie* d'être un plagiat « peu neuf et mal fait » de la chimie, — qui en est sortie.

L'idée libre. A signaler l'article ayant pour titre : *Baptême de baiser* (Légende runique), par Edmond Bailly ; — quelque chose d'éminemment original et poétique, plein d'une saveur étrange, où se marque la personnalité très caractéristique d'un artiste ne relevant que de lui-même — Est-ce des vers ? — Est-ce de la prose ? — Ni l'un ni l'autre, et l'un et l'autre. — C'est surtout de la musique. – Bien qu'absente, elle est présente partout.— Cela chante à l'oreille. — C'est qu'en effet, M. Edmond Bailly est un musicien de grand savoir et de haute envolée, de la nouvelle, très nouvelle école même, soit ! mais aussi de l'Ecole éternelle du charme et de la poésie, où la science et le sentiment s'unissent et se confondent jusqu'au point où on ne saurait plus les distinguer l'une de l'autre, dans la mélodie qui emporte les auditeurs.

Berliner Lokal Anzeiger (*Moniteur Local de Berlin*).

Ce très important journal, l'un des premiers de l'Allemagne, par la plume d'un écrivain distingué et justement populaire, M. *Conrad Alberti*, consacre un long article à la *Société Théosophique*.

C'est le résumé d'une *interview* que l'éminent journaliste, lors de son passage à Paris, a eue avec notre Président, M. Arthur Arnould, à qui, d'ailleurs, il se présentait sous les meilleurs auspices, c'est-à-dire avec la recommandation de M. Jules Bois.

Le but que recherchait M. Conrad Alberti était, comme il le dit lui-même, de s'éclairer sur l'importance de la *Société théosophique* et sur les Doctrines qu'elle représente, — et qu'il analyse, avec la plus grande



courtoisie et aussi complètement qu'il est possible, après une conversation, où l'on aborde forcément beaucoup de points, sans avoir le loisir d'en approfondir aucun.

Que M. Conrad Alberti reçoive tous nos sincères remerciements pour son sympathique et impartial compte-rendu.

A. de Guéblange.

Bibliographie

JEANNE D'ARC, par Strada (1)

I

C'est un poème qu'il faut lire. Qu'y voit-on ? Des âmes décortiquées des faits, des contingences qui frappent seules les yeux vulgaires, des âmes mises à nu, n'ayant plus pour vêtements que juste assez de matière et de circonstances pour qu'on sache qu'elles ont vécu dans le temps et parmi les choses. Et ces âmes vivent avec une intensité qui ne fut jamais dépassée. C'est de l'art grec de la grande époque. Il y a là des vers tout simples, faits avec des mots dont vous vous servez tous les jours et qui pourtant, par la magie insoupçonnée du verbe, vous font venir les larmes aux yeux.

Les âmes qui ont un rôle dans ce drame sont à nu ; on les voit agir comme forces devant soi ; les acteurs parlent non ce qu'ils ont dit, mais ce qu'ils ont pensé, sans pouvoir peut-être formuler leur pensée ; ils vivent non ce qu'ils ont voulu paraître vivre, mais ce qu'ils ont réellement senti, éprouvé, désiré, atteint. Et il n'y a pas de grands mots, pas de déclamations, pas de tirades à effet, pas de gonflements de voix mélodramatiques et ridicules qui n'en imposent qu'aux facultés grossières des populaces ; tout est simple, net, limpide ; on voit les âmes flamboyer devant soi, comme un feu clair.

De notre temps, beaucoup ne comprendront pas la splendeur d'un pareil art, puisqu'on pense aujourd'hui que l'œuvre de l'artiste consiste à décorer de joailleries et de friperies neuves des icônes byzantines bien peinturlurées.

Dans *Jeanne d'Arc*, pas de maquillage, pas de friperie ornementée, pas de dentelles, pas de joyaux, de colliers, d'anneaux, de bracelets, pas de souillures physiques, pas de pendeloques enlaidissantes ; des âmes nues, celle de la Pucelle faite d'un marbre qui a les blancheurs de l'aube et ses transparences, d'autres taillées

(1) Paris, Ollendorff, 3.50.



dans des pierres de lave rouges ou noires, et une faite avec de la boue durcie, celle du hideux Falstaff, ce crapaud suintant de lâcheté et d'hypocrisie, l'idéal de John Bull.

Ces statues sont vivantes ; l'Idée les anime ; en elles son expression est directe, au moyen de l'indispensable matérialité qu'il lui faut ; pas de symboles abstrus pour la déguiser. sous prétexte de faire croire à plus de profondeur.

Et dire qu'avec un pareil artiste chez nous, totalement ignoré, du reste, on sent le besoin d'aller porter son admiration aux ouvrages des gens du Nord, esprits brumeux qui font vaciller devant nous des bonshommes fabriqués avec de la fumée de pipe, parlant un langage si veule qu'on ne peut pas même s'apercevoir qu'ils disent simplement des bêtises, et qu'on prend son impuissance à formuler une pensée pour de la profondeur.

II

Le poème de Jeanne d'Arc est précédé d'un prologue dans lequel Strada nous expose quelques grandes lignes de sa Philosophie de l'Histoire. Ce prologue est aussi un grand poème, où l'on trouve de merveilleuses pièces de vers et des idées à défrayer les penseurs, pendant de longues années ; il nous explique philosophiquement la Guerre de Cent Ans, ensemble de conditions qui détermina l'apparition de la Pucelle.

Il y a là des vers burinés sur des tables d'airain :

Rome qui boit du ciel et qui vomit de l'enfer
. . . .
Ce sont les bons moments pour l'Anglais magnanime
D'attaquer le mourant, la facile victime.....
.... l'Anglais, alors qu'un peuple tombe,
Loin de le soutenir le jette dans sa tombe
Et s'étale sur lui ! Tels les cyniques chiens
Mordant le chien tombé sous les coups des gardiens.
Oh ! quand un tel spectacle arrive, on voit la France,
Indignée, ou rugir, ou prendre la défense !
Mais l'Anglais est celui qui crie aux naufragés :
« De l'or ! ou je vous laisse et mourez submergés ! »

Et le chant III, ayant pour titre. l'*Ame anglaise* : nous donne une leçon de politique, dont nos hommes d'État feraient bien de profiter, quand nous serons à nouveau gouvernés par des hommes d'État.

Ah ! ne soyez jamais allié de l'Anglais,
Il vous étranglera même au temps de la paix !
Car tout mal du prochain profite à l'Angleterre ;
C'est l'axiome politique en cette terre !
Mais nul mal n'est plus doux pour lui qu'un mal français.

En lisant le prologue et l'épilogue de Jeanne d'Arc, on comprend aisément pourquoi on a fait la conspiration du silence autour du



nom de Strada, surtout lorsqu'on fait attention que ses œuvres ont commencé à paraître au temps où l'empire était florissant et où le clergé exerçait une grande puissance, par l'Impératrice qu'il dirigeait à son gré.

En vers tranquilles, coupants comme des lanières d'acier, Strada cingle jusqu'à la moelle des os la rapacité et la bassesse cléricale. Et comme, d'autre part, c'est un puissant philosophe, les docteurs en théologie, ne se sentant pas de taille à discuter avec lui, l'ont prudemment laissé dans l'ombre. Puis est venu le flot du matérialisme qui, pendant une quinzaine d'années, a tout submergé, en France comme en Europe, et, Strada étant idéaliste, personne n'était disposé à faire attention à ses œuvres. C'est ainsi qu'il est venu jusqu'à nos jours sans célébrité, alors qu'il est pourtant un robuste semeur d'idées.

Mais, par compensation, il deviendra d'autant plus populaire qu'il a été plus longtemps méconnu, et cela grâce à son aptitude, encore jamais vue en Occident, d'exprimer en vers des théories philosophiques et de les raisonner, tout comme s'il les écrivait en prose ; c'est même en prose rimée qu'il expose sa philosophie, puis, de temps à autre, comme un aigle quittant le sol, il s'élance dans les vastes plaines azurées de la grande poésie, ce qui donne un charme étrange à ses écrits.

Guymiot.

Heures Vécues, par Jean-Paul Clarens — 1 vol., chez Albert Savine, 3 fr. 50.

Tout ce qui sort de la plume de M. Jean-Paul Clarens a le double attrait d'être œuvre d'artiste et de penseur.

L'auteur nous définit ainsi lui-même le caractère de son livre :

« *Heures vécues*, c'est-à-dire moments rapides, où des sens, du « cœur et de l'esprit, ont jailli plus vibrants quelques accents de la « chanson de la vie, cette étrange mélopée faite de douleurs et de joies, « de souffrances et de voluptés, d'angoisses et d'espoirs, de crépuscules « et d'aurores.

« Certes, on ne vit pas toutes les heures de l'existence. Le plus sou- « vent sommeillent le cœur et la pensée dans l'apathie léthargique de « l'inconscience et sous la tyrannie des rêves de la frivolité. »

Combien d'hommes, en effet, meurent chaque jour, qui n'ont pas *vécu* une heure, dans toute leur vie !

Les Heures Vécues de M. Jean-Paul Clarens sont une succession d'*états d'âme*, de sensations, de paysages, de rêves, formant autant de petits tableaux, d'un dessin sobre, d'un fin coloris, dont quelques-uns atteignent, sans emphase, ni déclamation, par des moyens très simples, à une vive intensité d'émotion, et quand nous parlons de « moyens



simples », c'est pour nous le plus grand compliment que nous puissions adresser à un écrivain.

La simplicité est ce qu'il y a de plus difficile, et n'appartient qu'aux véritables artistes, qu'à ceux qui ont réellement quelque chose à dire.

Quand je rencontre une forme boursoufflée, contournée, pleine de recherches, prenant l'excentricité pour l'originalité, et l'obscurité pour le sublime, je me défie du fond. — Généralement, il est pauvre ou nul.

Si l'on pense, si l'on est réellement ému, on ne perd pas son temps à des ciselures de casse-tête chinois, ou à des déformations de la langue française, qui n'aboutiraient finalement qu'au galimatias.

La forme doit être ce cristal limpide des eaux de source, où l'œil plonge, jusqu'aux extrêmes profondeurs.

Cette qualité maîtresse, cette qualité essentiellement française, M. Jean-Paul Clarens la possède au suprême degré ; elle donne un charme tout particulier à cette succession d'*aquarelles*, *d'eaux-fortes* ou *de pastels*, ainsi qu'il définit lui-même très exactement son œuvre.

Il en est de son livre, comme de ces grappes savoureuses de raisin qu'on égrène jusqu'au dernier grain, en regrettant d'arriver à la fin.

Et quand on a tourné le dernier feuillet, on s'aperçoit qu'on a beaucoup pensé et beaucoup senti !

Le Satanisme et la Magie, avec une préface de J. K. Huysmans et illustrations de Henry de Malvost ,par *Jules Bois* — un fort vol. in-8° 8 fr., Léon Chailley, éditeur.

M. Jules Bois a conquis vite une place à part dans le mouvement actuel de protestation contre les négations et le vide du matérialisme contemporains. — Esprit très fin et très délicat, aux aspirations élevées, poète, historien, conférencier et critique, romancier, quoique tout jeune encore, il a abordé et marqué de son empreinte personnelle les genres les plus divers, reliés entre eux, cependant, par une tendance générale et une vision particulière, qui leur donnent un caractère d'ensemble et constituent son individualité et son tempérament propres.

On pourrait dire qu'il a la passion très vive du mystère sous tous les aspects.

Le nouvel ouvrage qu'il publie se distingue, outre l'intérêt du sujet lui-même, par les qualités ordinaires du jeune écrivain, qui est un travailleur infatigable et un chercheur qui ne s'arrête pas. C'est un indépendant, d'ailleurs, qui ne relève d'aucune école d'Occultisme, et un Théosophe, par exemple, ou un initié quelconque eût écrit ce livre différemment. Néanmoins, M. Jules Bois a écrit une œuvre de vif intérêt et de réelle saveur littéraire et intellectuelle. Le volume s'ouvre par une substantielle étude du maître écrivain, J. K. Huysmans, établissant par les vols d'hosties et certains crimes mystérieux la réalité contemporaine du Satanisme ; et les dessins de M. Henry de Malvost achèvent de rendre ce livre extrêmement curieux par leurs saisissantes reconstitutions des grandes scènes du Satanisme et de la Magie.

A. A.



Histoire et Philosophie du Magnétisme, avec portraits et figures dans le texte, par Rouxel, 2 volumes in-18. Reliés. Prix de chaque vol. 3 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri.

Cet ouvrage forme, au point de vue chronologique, deux parties distinctes : 1° *Chez les anciens*, étude des doctrines de la magie chez tous les peuples civilisés de l'antiquité ; 2° *Chez les modernes*, analyse et appréciation des théories de Mesmer, de Puységur, de Deleuze, du Potet, Lafontaine, etc., jusqu'à l'hypnotisme contemporain, qui n'est qu'une contrefaçon du magnétisme classique.

Ces deux volumes sont illustrés de portraits, figures, vignettes, reproduits, soit d'après des photographies, soit d'après des gravures du temps.

En somme, compilation un peu lourde, mais instructive pour ceux qui s'occupent du magnétisme, en dehors des grandes doctrines théosophiques, qui, seules, donnent la clef véritable de tous ces phénomènes, parce que seules elles donnent la connaissance de l'homme véritable, de ses éléments constitutifs et des lois du Cosmos.

La Graphologie pour tous. Exposé des principaux signes permettant à chacun de connaître les qualités et les défauts des autres par l'examen de leur écriture, 30 cent. à la *même Librairie.*

Petit ouvrage indispensable à ceux qui commencent l'étude de la graphologie.

Le Directeur Gérant : Arthur Arnould.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, Bussière Frères

27 AOUT 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 6

LE LOTUS BLEU

L'INDE, SON PASSÉ ET SON AVENIR (1)

Jamais, je crois, depuis que j'ai commencé mes conférences, il y a bien des années de cela, je n'ai éprouvé une difficulté pareille à celle que je ressens ici, ce soir, devant vous; car je me demande comment je pourrai gagner votre intérêt, et, chose plus difficile encore, éveiller votre sympathie.

C'est que vous et moi nous voyons l'Inde sous un aspect bien différent, et votre Inde et la mienne se ressemblent fort peu.

Vous la connaissez telle qu'elle est à présent, après huit siècles de conquête et de dégradation. Beaucoup d'entre vous la connaissent uniquement parce qu'ils appartiennent au gouvernement étranger qui la domine, et par cela même sont exclus de la vie intime de son peuple. Tandis que pour moi l'Inde est la Terre Sainte par excellence; la terre qui a vu naître cette grande philosophie qui fut la source de toutes les philosophies de l'Occident, et dont la religion a été la mère de toutes les religions; la terre enfin, berceau de toute civilisation et de toute vie spirituelle.

Quand je pense à l'Inde, je la vois dans la grandeur de son passé, non pas dans la dégradation de son présent. Aujourd'hui, hélas! sa philosophie est devenue lettre morte pour la majorité de ses enfants, et sa grande et puissante religion est voilée à leurs regards. Le plus grand nombre la considèrent comme un amas de superstitions, tandis que, pour la minorité éclairée, elle n'est plus qu'une simple allégorie poétique.

Cette religion, qui a cessé d'être la vie même de l'Inde, est devenue une forme de laquelle l'esprit s'est envolé. Et cette Inde, ainsi avilie, est l'Inde d'aujourd'hui, tandis que l'Inde vers laquelle je désire ramener vos pensées, ce soir, c'est l'Inde non déchue, mais telle qu'elle a existé dans un passé glorieux, telle qu'elle vivra dans

(1) Conférence faite à bord du *Kaisar-i-Kind*, dans l'Océan indien.

l'avenir : la mère de l'Art et de la Science, la mère de la vie spirituelle et de toute véritable religion.

Voilà l'Inde que je connais ; celle qui nous a donné la littérature dont je vais vous parler. L'Inde qui fut fondée par des *Rois-Initiés* et à laquelle des *Hommes divins* donnèrent sa religion.

L'Inde, enfin, dont le sol fut foulé, il n'y a que cinq mille ans de cela, par les pieds de Shri-Krishna, et dont les cités résonnaient encore, il y a vingt-quatre siècles, de l'écho de la sublime moralité du Bouddha. L'Inde qui, plus tard, une fois ses grandes guerres terminées, eut ses poètes, lesquels, dans le Mahâbhârata et le Râmâyana, donnèrent au monde une poésie épique plus sublime que celle des Grecs, et à des époques plus récentes des poètes dramatiques, dont les œuvres contiennent des trésors de beauté que l'Occident commence à peine à apprécier.

Voilà l'Inde dont je veux vous parler, celle qui, pour moi, comme je l'ai dit auparavant, est la Terre Sainte.

Et ceci s'explique facilement, car tous ceux qui, bien que nés en Occident et appartenant à une race occidentale, peuvent jeter un regard rétrospectif sur leurs incarnations antérieures, dans lesquelles ils ont bu le lait de la Sagesse spirituelle, au sein de leur mère, — tous ceux-là restent éternellement sous le charme de ce passé inoubliable, subjugués par sa fascination immortelle. Ils sont liés à l'Inde par tous les souvenirs sacrés de leur passé, comme par les radieuses espérances de leur avenir, un avenir qui sera, ils le savent, partagé avec Celle qui fut la vraie mère de leur vie spirituelle.

Tout ceci paraîtra, sans doute, quelque peu extravagant à beaucoup d'entre vous, et cependant bien des personnes, qui ne partagent pas ma foi dans la philosophie ni dans la religion de l'Inde, ont reconnu pourtant la fascination extraordinaire qu'exerçait la pensée hindoue. Ecoutez ce que disait, à ce sujet, Max Müller, dans une de ses récentes conférences. Je ne peux rendre ici que le sens de ses paroles. Il dit, que la civilisation et la littérature de l'Inde sont une chose unique dans l'histoire du monde, unique en ceci, qu'une fois, et une fois seulement, on voit une nation toute entière poursuivant ce seul but : la recherche de la vérité spirituelle. Que là, d'une extrémité du pays à l'autre, le peuple vénérait la sagesse et honorait par-dessus tout celui qui avait trouvé quelque grande vérité. Que là, les rois abandonnaient leurs trônes pour visiter un ascète dans sa misérable hutte, parce que cet ascète avait une nouvelle vérité à enseigner sur la destinée de l'âme, et qu'il acceptait comme élèves tous ceux qui en étaient dignes.

Vous voyez donc comment ce quelque chose d'insaisissable que j'ai appelé la fascination immortelle de l'Inde s'est fait sentir, puisque même nos Orientalistes Européens reconnaissent à l'Inde une puissance et une position unique dans l'histoire du monde.

Cette Inde, dont nous parlons, était située dans la région com-



prise entre les montagnes de l'Himalaya et de Vindhya, et bornée à l'est et à l'ouest par l'Océan Indien. Je cite ces limites comme étant celles données par Manou, lorsqu'il décrit le vrai Aryâvartâ, la terre des Aryas ou Aryens. C'est donc cette partie-là, c'est-à-dire le nord et le nord-ouest, que nous pouvons appeler l'Inde religieuse et héroïque. C'est là que la grande race des Aryens ou Nobles s'était établie, et si vous voulez en connaître le type, vous pourrez le trouver presque pur, et, dans quelques rares cas, même parfaitement pur, parmi les grandes familles des Brâhmanes de l'Inde qui présentent le type physique, mental et spirituel, le plus élevé que la terre ait jamais produit.

Dans des temps fort reculés, la race établie dans ces régions avait eu pour maîtres des hommes dont l'évolution spirituelle était terminée, et qui étaient retournés vivre au milieu de cette race encore dans l'enfance, afin de lui apporter la civilisation, d'inspirer sa littérature, de donner une forme à sa religion, et de façonner ainsi ce peuple qui vivait dans la grande plaine du Gange, sur cette terre éternellement sacrée.

C'est d'eux que provient cette puissante littérature, dont quelques fragments à peine sont arrivés jusqu'à nous ; car les Védas et les Upanishads de ces temps pré-historiques ne sont pas les Védas et les Upanishads que nous connaissons aujourd'hui. Ceux-ci, malgré la noblesse de leurs pensées, ne sont que des fragments de l'ancienne littérature ; fragments abandonnés au peuple Hindou, lorsque ce dernier entra dans une ère d'obscurité, et qui marquent le degré de spiritualité dont son intelligence était alors encore capable. Quant à la plus grande partie de cette littérature sacrée, elle fut retirée et réservée pour une époque plus favorable, pour une race plus spiritualisée.

Puis un petit état fut créé dans cette contrée du nord et du nord-ouest, faisant partie de ce que nous appelons aujourd'hui l'Inde, et de ce petit état, ayant sa religion, sa vie sociale à lui, se développa, avec le temps, une puissante nationalité d'où sortit la civilisation unique dont parle Max Müller. Sa condition exceptionnelle consistant en ceci, que tout y tendait vers un but et un développement spirituels.

L'État était fondé pour un but spirituel ; la famille également, la vie journalière étaient organisées en vue du progrès spirituel des citoyens. Aujourd'hui encore, il est facile d'être religieux dans l'Inde, au moins extérieurement, et l'Hindou a toujours à sa portée les formes par lesquelles la vie spirituelle peut se manifester. Je cite de nouveau Max Müller qui dit que l'Hindou mange la religion, boit la religion et respire la religion.

Ce jugement est parfaitement vrai, et il vous serait facile de le vérifier par vous-mêmes, si vous arrivez à saisir le sens intime des cérémonies religieuses des Hindous et la manière dont ces cérémonies sont entrelacées dans leur vie de tous les jours.

La forme de leur gouvernement était basée sur la division en castes; non pas telle que vous la voyez aujourd'hui, dispersée en un nombre infini, mais divisée en quatre grandes castes, ce qui, si vous y réfléchissez un moment, n'est que la division naturelle de toute l'humanité.

Il y avait premièrement les Brahmanes, la caste spirituelle, à laquelle appartenaient tous ceux dont la mission était d'enseigner à la jeunesse et au peuple les choses concernant l'âme ; puis les étudiants, les prêtres, les littérateurs, enfin tous ceux qui, par leur profession, soit intellectuelle, soit spirituelle, étaient appelés à être les guides et les maîtres de la nation.

Après les Brahmanes, venaient les Kshattriyas, la caste guerrière, celle à laquelle appartenaient les rois ; la caste qui administrait la justice, s'occupait des affaires intérieures du pays, y maintenait l'ordre et défendait l'État contre toute invasion étrangère.

Puis venaient les Naishyas, la caste marchande, qui comprenait aussi les classes commerciales et les agriculteurs ; et en dernier lieu venaient les Shûdras ou la caste des serviteurs.

Ces quatre castes sont celles qui furent établies dès l'origine de l'Inde et elles existent encore aujourd'hui, bien que masquées, pour ainsi dire, par d'innombrables subdivisions. C'est à elles que l'Inde doit cette stabilité qui la caractérise, et c'est grâce à elles que sa civilisation a été préservée, malgré toutes les conquêtes et les dégradations qu'elle a subies.

Oui, si l'Inde n'a pas disparu, comme ont disparu l'Assyrie, la Chaldée, l'Egypte, pays qui tous possédaient une civilisation plus jeune que la sienne, c'est à cause de la solidité de sa constitution nationale, fondée sur ce système des divisions naturelles, et par conséquent stable, comme toutes les choses de la nature. Et je puis vous assurer que la manière d'envisager cette question des castes dans l'Inde est bien différente de celle adoptée en Occident. Si vous croyez que l'existence de l'homme se borne à une seule vie terrestre, cela peut vous sembler dur de naître dans une de ces castes, et d'être obligé, à de rares exceptions près, d'y rester pendant toute une vie. Mais, dans les pays où on a la certitude que l'homme se réincarne bien des fois, et que l'âme doit faire son expérience dans les différents états de la vie humaine, alors l'existence de ces quatre grandes castes paraît aussi naturelle que nécessaire, puisqu'elles représentent les quatre grandes écoles destinées à favoriser l'évolution des âmes. Vous trouveriez alors logique que la caste des Brahmanes étant celle où le sang est le plus pur, l'organisme le plus délicat et le mécanisme mental le plus parfait, soit la caste réservée aux âmes plus perfectionnées. La même gradation existant pour les autres castes.

La vie sociale était organisée sur le même plan, ayant toujours un but spirituel.

Prenez, par exemple, l'institution du mariage, telle que vous la



trouvez décrite dans les anciens livres hindous et telle qu'elle existait parmi les peuples aryens primitifs.

Vous y trouverez le mari et la femme s'unissant pour accomplir les actes les plus importants de la vie. L'homme, le prêtre du foyer, dont la femme est également la prêtresse, sans laquelle les sacrifices ne pouvaient être offerts, ni les devoirs journaliers accomplis; car le feu sacré du foyer ne pouvait être allumé que par l'époux et l'épouse réunis, et sans ce feu il n'y avait pas de foyer domestique.

Epoux et épouse étaient unis non seulement pour cette vie, mais aussi dans la mort, pour le monde au-delà.

Voici ce que dit Manou à ce sujet :

« La fidélité mutuelle doit durer jusqu'à la mort ; ceci peut être considéré comme le sommaire de la loi la plus élevée pour l'époux et l'épouse, « car, l'époux reçoit son époux de la main des Dieux, (il ne la choisit pas) de sa propre volonté. »

C'est à de pareils foyers que grandirent ces femmes héroïques dont nous parle la littérature sanscrite ; des femmes non-seulement honorées dans leur famille, mais célèbres par leur savoir spirituel ; comme par exemple Maitreyî, qui « aimait à discuter sur la nature de Brahma, » ou bien encore Gârgi, qui, dans une assemblée de Brahmanes, adressa des questions au grand maître Yajnavalkya, questions auxquelles celui-ci répondit avec beaucoup de précision et de respect.

Quel est l'Hindou qui ne sent pas son cœur se remplir de fierté en pensant à ces deux femmes, ou bien encore à Sitâ, Sâvitrî et Sakundalâ ? Et quel est l'Hindou qui ne ressent une profonde douleur en comparant ces figures héroïques avec les femmes hindoues d'aujourd'hui, qui, bien que pures et dévouées, ne sont que des enfants emprisonnés dans le Zénana, et, ce qui est pire encore, plongés dans une ignorance absolue !

Laissant de côté les castes et la vie sociale de ces anciens Hindous, et ne regardant que leur vie religieuse, nous voyons que chacune de leurs actions devenait pour eux une cérémonie religieuse. La nourriture elle-même était préparée comme destinée premièrement à être une offrande aux Dieux, et seulement en second lieu comme devant servir de nourriture à l'homme. C'est là, en grande partie, la raison de la sobriété du peuple Hindou, dont la vie toute entière était fondée sur un idéal spirituel et non pas sur le bien-être matériel.

Enfin, il y a de cela cinq mille ans, survint l'époque de la décadence, l'âge des ténèbres du Kali-Yug. Ce fut alors que parut Shri-Krishna, la dernière des grandes incarnations de Vishnou. Siècle après siècle s'écoule jusqu'à ce que nous arrivions à l'ère dont je vous parlais tout à l'heure, l'ère des grands poètes qui ont écrit le Mahâbhârata, le Râmâyana et tant d'autres poèmes encore. Ensuite vint Gautama Buddha et la fondation du Bouddhisme exotérique,



enseignement religieux qui, tout en gardant sa partie métaphysique et philosophique, était, jusqu'à un certain point, imprégné de matérialisme, et au moyen duquel on espérait pouvoir conserver intacte la moralité, pendant le Kali-Yug, puisque la spiritualité était destinée à disparaître.

C'est ainsi que le peuple Hindou tombe de degré en degré, pendant ce cycle de décadence, jusqu'à ce que la vie spirituelle ait presqu'entièrement disparu. La caste des Brahmanes cesse d'être la gardienne de cette Science destinée à tous, elle en devient la geôlière et s'en sert pour sa propre gloire, au lieu de la distribuer au peuple qui lui est confié.

Les siècles succèdent aux siècles jusqu'à l'ère chrétienne, produisant encore çà et là quelques poètes exquis, — puis un long silence règne jusqu'au douzième siècle, lorsque l'invasion des Mahométans balaya cette terre, qui avait perdu son droit d'aînesse, et anéantit les dernières traces de son glorieux passé.

Depuis ce temps, l'Inde n'a plus d'histoire, elle est plongée dans le sommeil !

Mais elle a adopté bon nombre des coutumes de ses conquérants, et, dans ces derniers temps, le vernis des civilisations matérielles de l'Occident lui a nui plus même que l'invasion mahométane. Ce n'est plus sa vie extérieure, mais sa vie intime qui s'en est ressentie. Elle dort, pour le présent, et elle dormira, jusqu'à ce qu'elle retourne à ce qui a inspiré sa littérature de jadis, à la Religion, à la Philosophie de ses grandes époques. C'est là que repose l'espoir de son avenir, comme c'est là tout ce qui reste de son passé.

Voilà l'espérance de l'Inde ! Espérance qui vit encore dans quelques cœurs restés fidèles, qui travaillent et prient pour hâter ce grand réveil !

Si nous examinons à présent ce que le monde doit à l'Inde, nous trouvons, comme je l'ai mentionné auparavant, que la littérature qui nous est restée au commencement du Kali-Yug, est la littérature qui contient les idées sur lesquelles fut basée la grande philosophie idéale de la Grèce.

C'est sur ces idées que Platon fonda son enseignement (et Emerson dit que tous les plus grands penseurs dans ce monde, depuis l'époque grecque, ont été des élèves de Platon). Ce sont ces mêmes idées qui, après avoir donné la philosophie à l'Occident, par l'entremise de la Grèce, revirent de nouveau le jour, au moyen-âge, enseignées par Giordano Bruno et revêtues de la forme Pythagoricienne ; — Giordano Bruno qui, par sa puissante parole, réveilla l'Europe de son sommeil de quinze siècles, et rendit possible la vie et la science modernes. Puis, suivant cette époque jusqu'à nos jours, nous voyons ces sublimes idées apparaître, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que, dans le XIX[e] siècle, des penseurs (écrivains), comme Schopenhauer, reproduisent dans le langage de leur temps quelques-uns des enseignements des Upanishads ; — Schopenhauer,



qui trouva ses plus nobles inspirations dans les œuvres des philosophes Hindous, et qui porta, dans le monde intellectuel allemand, une parcelle de l'éternelle jeunesse qui caractérise la philosophie de l'Orient.

Et c'est de cette philosophie-là que je me propose de vous parler. Après vous avoir fait une esquisse de la manière dont l'Inde fut formée, de sa vie et de sa décadence, j'en arrive à sa littérature, cette littérature qui lui donne encore aujourd'hui le droit à la considération du monde entier, parce qu'elle fut écrite dans la plus parfaite des langues et contient les idées les plus sublimes.

Premièrement, nous avons les Védas, mot qui signifie simplement *Savoir ;* elles comprennent aujourd'hui la plus ancienne littérature de l'Inde.

Sous quelque point de vue que vous les examiniez, les Védas sont toujours divisés en trois parties. Il y a le Rig Véda, le Yajur Véda, et le Sam Véda, mais ce n'est pas de cette division-là que je veux vous parler pour le moment.

Les Védas considérés ainsi contiennent des chants appelés Mantras, ou hymnes aux Dieux, hymnes dont on se servait dans toutes les cérémonies religieuses et que les Brâhmanes, en leur qualité de prêtres officiants, savaient par cœur et récitaient, lorsque les Dieux étaient invoqués, soit en public, soit dans quelque cérémonie privée.

En second lieu, nous avons les Brâhmanas, qui contiennent le rituel des cérémonies religieuses, et qui ne sont intéressants que pour ceux qui savent saisir les vérités cachées sous un symbolisme obscur.

Ensuite, et ceci est le plus important pour nous, viennent les Upanishads, qui renferment la science esotérique de l'Orient ou du moins tout ce qui a été donné de cet enseignement par écrit, et qui ont suscité un tel enthousiasme en Occident, à cause de leur profonde philosophie.

Les Upanishads ne seront guère lus que par la minorité, et ne sauraient devenir populaires ; il faudrait pour çela que la race humaine fût bien plus avancée dans son évolution spirituelle qu'elle ne l'est à présent.

L'existence de ces Upanishads, dans un desquels il est dit (vous pouvez le lire vous-même) que, « Brahma est caché dans les Upanishads, et que ceux-ci sont cachés dans les Védas, » a rendu nécessaire cette institution hindoue appelée le « Guru », qui est si peu comprise, et qui, hélas ! aujourd'hui est devenue plutôt une forme qu'une réalité.

Le Guru, dans l'ancien sens du mot, signifiait le Maître Spirituel, celui qui connaissait le sens caché des Ecritures, le sens que l'on n'écrivait jamais, mais qui était donné de vive voix, face à face, comme il est dit. Et cet enseignement secret, le Guru le donnait à son Chéla ou disciple ; celui-ci, devenant à son tour Guru, passait

de nouveau à ses disciples les vérités sacrées qui lui avaient été confiées. Le Guru existe encore de nos jours, dans l'Inde moderne, mais seulement en qualité de simple maître de religion, auquel on envoie les jeunes gens, pendant plusieurs années, afin qu'il leur enseigne les Védas et les Upanishads. La majorité de ces Gurus ont perdu la signification ésotérique de leur enseignement, quelques-uns la connaissent encore, mais ceux-là sont difficiles à trouver.

Cette division de l'enseignement en ésotérique et exotérique a éveillé bon nombre de critiques en Occident, où il est d'usage de dire que la vérité doit être semée à pleines mains.

Mais n'est-ce point là de la folie ? N'est-il pas évident que l'on ne saurait donner à une personne plus qu'elle ne peut comprendre, ou s'assimiler ?

La grande erreur de la religion populaire de l'Occident a été de se tenir trop éloignée de la philosophie et de la science, et le résultat en est que les gens cultivés s'en détachent, car elle ne suffit plus à leur raison, alors même qu'elle satisferait encore aux besoins de leurs cœurs. Il est facile de dire que la religion doit être enseignée de manière que même les plus ignorants puissent la comprendre ; mais ce qui est la vérité pour le paysan sans éducation ne sera plus la vérité pour le philosophe ou pour le savant ; et ceci nous prouve que cette ancienne division était sage, et qu'il est bon d'avoir une philosophie religieuse, aussi bien qu'une éthique religieuse, qui peut être comprise par un enfant. La religion basée sur l'éthique sera le guide pour le plus grand nombre ; la philosophie religieuse restera le trésor de la minorité, mais cette philosophie sera le cœur même de la religion et la rendra invulnérable à tous les assauts de la raison.

C'est là le rôle que les Upanishads ont joué dans l'histoire religieuse de l'Inde. Les livres sacrés, comme les Purânas, sont destinés à être lus par tous, et contiennent des contes d'une beauté morale exquise. Ils sont utiles comme exemples de vertus héroïques et servent d'enseignement à un peuple dont l'idéal moral est fort élevé. Mais c'est dans les Upanishads que se trouve l'enseignement philosophique, et c'est là que nous devons chercher la raison de l'immense valeur de l'Inde dans l'histoire du monde.

Le Guru n'était pas là pour enseigner seulement la philosophie, son devoir était aussi de montrer comment atteindre à la connaissance de l'Etre suprême, et quels étaient les moyens qu'on devait employer pour arriver à ce but. Cette science s'appelait Yoga, mot qui signifie *Union*, et ce Yoga n'était que la méthode par laquelle la vérité renfermée dans l'enseignement ésotérique était mise en pratique et contribuait ainsi au développement spirituel de l'homme. Il ne suffisait pas pour cela d'en appeler à l'intellect, ni même à l'intelligence de l'homme, mais il fallait réveiller son âme et son esprit, et le Yoga était le moyen qu'on employait pour cette fin.

Voilà quelle était la tâche du Guru : enseigner au disciple comment développer sa nature intime, et comment obliger sa nature physique et intellectuelle à obéir à la force spirituelle mise en activité.

Il y avait aussi le Yoga en action, c'est-à-dire celui que pouvait pratiquer l'homme du monde, et qui consistait en ceci : donner à toutes ses actions un mobile religieux et n'attacher aucune importance aux conséquences de ses actions, se perfectionnant ainsi petit à petit, jusqu'à être digne d'atteindre au Yoga supérieur de la méditation et de la contemplation.

Vous pouvez lire les détails de cette forme de Yoga dans la Bhagavat Gîtâ, où Shri Krishna instruit son disciple Arjuna, et par lui bien d'autres encore, dans les générations suivantes.

La base de toute la Philosophie des Upanishads est le *Un*, l'Absolu, celui qui n'a pas de nom, l'incommensurable, l'incompréhensible, principe de toute vie, et sans lequel rien n'existerait, principe que nous appelons simplement Parabrahm, c'est-à-dire au-delà de Brahma ; Brahma, dans presque toute cette littérature, étant le nom donné au Dieu suprême dans sa manifestation extérieure.

Mais *au-delà* de toutes ces Divinités manifestées, *au-delà* du Dieu créateur de l'univers, *au-delà* du Dieu suprême qui se révèle à l'esprit de l'homme, il y a cet *Un* sans nom, sans bornes, et dont nous devons affirmer la permanence absolue, si nous voulons arriver à comprendre ce qui est transitoire, mais en même temps qu'il nous est impossible de concevoir ni d'atteindre, puisqu'il est sans manifestations extérieures et que nous sommes des êtres manifestés et matériels.

C'est de ce principe sans nom qu'émana la Cause première du grand Tout ; Cause qui, dans sa seconde manifestation extérieure, devint le Λόγος de la philosophie grecque, et que vous retrouvez « Verbe » dans le quatrième Evangile chrétien.

Ce « Verbe » qui « était avec Dieu et qui était Dieu » s'appelle Brahma dans la philosophie hindoue, et c'est de lui que procèdent tous les mondes, non pas directement, mais par l'entremise de bien d'autres intelligences qui émanent de lui. De sorte que notre monde, à nous, est la création définie d'un Dieu inférieur à Brahma, c'est-à-dire, par Brahmâ mâle et femelle, la source de tout ce qui vit.

« (1) Brahmâ, le créateur de l'univers, le conservateur du monde, fut le premier créé parmi les Dieux. »

Mais c'est l'Esprit Suprême, le père de tous les esprits, qui doit être le véritable but des recherches continuelles de l'homme. C'est la « science de Brahma », que les Upanishads proposent à l'homme, comme l'objet de ses plus hautes aspirations.

« (2) Il est l'Etre invisible, insaisissable, ineffable, sans origine

(1) Mundaka, I. I.
(2) Ibid., I. 6. 7.



première, sans yeux ni oreilles, sans mains ni pieds, l'Etre subtil qui pénètre toutes choses, l'Etre éternel inépuisable, omniprésent, que les sages regardent comme la source de tous les éléments. De même que l'araignée déroule et retire ses fils, de même que la terre produit annuellement sa végétation, de même que les cheveux de l'homme vivant croissent sur sa tête et sur son corps, de même l'univers est une production de l'indestructible Brahama. »

Tous les Dieux sont les mêmes dans leur essence, quels que soient les différents noms qu'ils portent, parce qu'ils ne sont tous que des forces et des noms, des formes et des entités, à travers lesquels se manifeste l'Absolu, le Un.

Ainsi il est écrit :

« Sacrifiez à cet Un, n'offrez pas des sacrifices à tel Dieu ou à tel autre, car, en vérité, toute la création est sienne, et il est le seul Dieu, quel que soit le nom sous lequel vous l'invoquiez, que ce soit Indra, Mittra, Varuna ou Agni. »

Et dans un autre passage :

« (1) Celui qui est Brahma, Indra et Prajâpati, est aussi le même que tous ces Dieux ! »

Brahma, le Dieu souverain est, comme je l'ai dit auparavant, proposé à l'homme comme but suprême, c'est Brahma qu'il doit chercher, c'est à lui qu'il doit essayer de s'unir.

« (2) Le but infini, manifeste, proche de nous, se trouve en vérité dans la sombre caverne : c'est sur lui que repose tout ce qui vit, respire et ferme les yeux.....

« Ceci est la vérité, ceci est immuable.

« Reconnais ceci, ô humble mortel, comme le but qui doit être atteint. Saisissant les Upanishads, cette arme puissante comme ton arc, tu y mets la flèche aiguisée par la dévotion... reconnais alors, ô mon Bien-Aimé, que l'indestructible est ton but. La parole sacrée est appellée l'arc, l'âme est la flèche, et Brahma le but ; ce but sera atteint par l'homme dont l'attention ne se ralentit jamais. Alors il deviendra de la même nature que le but, comme la flèche devient une, avec la cible qu'elle a percée. »

Mais ce grand Dieu, cet Être suprême, comment pouvons-nous arriver jusqu'à lui ? Nous pouvons l'atteindre parce que l'Essence de l'homme est une avec l'Essence divine.

Un autre Upanishad le dit :

« (3) De même que les étincelles s'échappent de mille manières différentes d'un feu brillant, de même, ô mon Bien-Aimé, des âmes vivantes, différentes l'une de l'autre, sont produites par l'indestructible Brahma ! »

Ces Etincelles sont une avec Brahma, l'essence Absolue. Le feu

(1) Brihad Aranyaka, I. IV.
(2) Mundaka, II. II. 1-4.
(3) Mundaka, II. I. I,

central peut être reconnu dans ses étincelles, et l'Esprit qui vit dans l'homme, dans l'éther de son cœur ou, comme on l'appelle parfois, dans la caverne du cœur, cet Esprit étant un avec Brahma, peut être reconnu par l'homme dans lequel il réside. Et c'est ainsi que l'homme peut atteindre à l'infini.

Les Upanishads ne se lassent jamais de décrire comment ce Dieu peut être cherché, comment il peut être reconnu et trouvé :

« (1) Quiconque le connait (le Dieu adorable il est dit) ce Dieu, qui, caché dans tous les êtres, est le Seigneur de l'univers... celui-là a brisé les chaînes de la mort... Ce Dieu, dont l'univers est l'ouvrage, cette âme suprême qui demeure éternellement dans les cœurs des mortels, se révèle par le cœur, la raison et l'intelligence. Ceux qui le connaissent deviennent immortels. Il n'existe aucune comparaison digne de celui dont le nom est gloire infinie. Sa forme n'existe pas pour notre vue, l'œil humain ne saurait le discerner, ceux qui le connaissent, parce qu'il demeure dans leurs cœurs, obtiennent l'immortalité par le cœur et l'intelligence. »

Dans le même Upanishad, mais plus au commencement, nous apprenons que :

« (2) Celui qui gouverne (l'âme suprême) soutient cet univers, mais l'âme séparée qui ne gouverne pas, est captive des sens ; quand elle apprend à connaître Dieu, elle est délivrée de ses chaînes. Même avant leur naissance, l'une de ces deux âmes est sage, l'autre est ignorante, l'une est toute-puissante, l'autre sans pouvoir... Quand un mortel connaît ce Brahma... alors il est libre. »

Ceci devenait l'idée prédominante de toute prière. Aussi, dans une prière à l'âme suprême, nous trouvons ces paroles :

« Je suis cette même âme. » Et l'on répétait constamment à l'étudiant « Tu es cela, » « Tu es Brahma, » « Tu es un avec l'infini. » De sorte que, partout où nous lisons ces paroles, c'est de l'Absolu, de l'Un, l'objet de nos recherches, qu'il s'agit. Et c'est dans son propre cœur que l'homme peut le trouver, à force de méditations, d'efforts continuels et de victoires sur les désirs des sens.

Plus loin on nous dit que cet Un est :

« (3) La vie de la vie... cette grande âme qui n'est pas née et qui, cependant, est la même que celle qui réside comme âme intelligente dans toute créature vivante. Elle est invisible et pourtant elle vit, elle entend et n'est point entendue, elle comprend et pourtant elle ne se manifeste pas, elle est ignorée, mais elle sait. Elle seule voit, elle seule entend, elle seule comprend, elle seule sait. Elle est ton âme, celle qui te gouverne intérieurement, elle est immortelle. »

Mais jamais personne n'essaya de prouver l'existence de l'Ame Suprême (4). « Celle qui ne saurait être prouvée » était un de ses

(1) Shvetâshvatara, IV. 15, 17, 19, 20.
(2) Ibid., I. 8, 9.
(3) Brihad Aranyaka, IV. IV. 18, 22 — et III. VII. 23.
(4) Brihad Aranyaka, IV. IV. 20.

noms. Car cette Ame Suprême ne pouvait être trouvée ni par des arguments, ni par un effort de l'intelligence. Sa (1) « seule preuve, » est-il dit, est « la foi même dans l'âme, » car l'âme seule peut reconnaître son égale ; et la foi dans l'âme humaine est la seule preuve de l'existence de Dieu.

Ceci n'est-il pas vrai dans toutes les religions ? N'est-ce pas ce même témoin intérieur que nous retrouvons dans toutes les Ecritures saintes, quelles qu'elles soient ?

La Divinité ne saurait être découverte par le raisonnement. L'homme la connaît seulement par l'entremise de l'âme, parce que l'âme est un avec Dieu.

L'âme vit dans le corps et c'est pourquoi le corps a été appelé « (2) La cité divine de Brahma, » celle dans laquelle il demeure ; et le cœur, « l'éther du cœur, » est le centre suprême ; la « caverne. » De sorte que nous lisons souvent l'âme *incorporée* ou bien l'âme (3) « incorporée dans la ville aux neuf portes » ce qui signifie le corps avec ses neuf ouvertures ; et cette âme est la partie de l'homme qui doit gagner de l'expérience, et qui, se revêtant d'un corps humain, apprend par ce corps sa propre nature et celle de son Dieu.

Et pourquoi tout ceci ? Afin que l'homme arrive à la connaissance de Dieu, principe absolu, reconnu et retrouvé dans l'âme par l'âme elle-même, et qu'ayant aussi trouvé en lui-même l'étincelle divine il puisse, malgré son enveloppe matérielle, chercher son Dieu et reconnaître en lui la cause de tout ce qui existe, comme de tout ce qui n'existe pas pour la vie des sens. Mais il n'y a qu'une manière de trouver la Divinité. Il faut pour cela vaincre la nature animale, subjuger les sens, et se rendre maître même de l'intelligence, car l'intelligence n'est qu'une manifestation inférieure, et celui qui veut arriver à connaître la partie intime de son être, doit être maître de son intelligence, aussi bien que de ses sens.

Nous lisons à ce sujet dans le Katha Upanishad :

« (4) L'Ame essence, subtile au-delà de toute expression et d'une grandeur absolue, demeure au plus profond de l'homme. Celui qui, libre de tout désir, ne ressent plus la douleur, contemple la majesté de l'âme à travers la tranquillité de ses sens..... L'âme ne peut être acquise ni par le savoir, ni par la raison, ni par toutes les sciences réunies. Elle ne peut être acquise que lorsque l'âme la désire d'elle-même. L'âme se révèle alors sa propre existence. »

La conquête des sens, de l'intellect et de tous les désirs, voilà ce qui est nécessaire, afin que l'homme puisse devenir libre, tout en vivant de sa vie terrestre, et qu'une fois libre il puisse atteindre à la Vérité.

(1) Mândûkya, 7.
(2) Mundaka, II. II 7.
(3) Shvetâshvatara, III. 18.
(4) Katha, II, 20 23.

L'état spirituel le plus élevé est celui de Brahma. Quand les sens sont subjugués, et l'intellect conquis, quand l'âme elle-même est tranquille, alors le quatrième état de l'âme, l'état spirituel, est atteint, et l'homme devient un avec Dieu (1).

Ceci, pour l'Hindou, représentait l'immortalité. Il ne considérait pas comme immortalité le passage de la vie à la mort, et le retour obligé sur la terre pour y vivre une autre vie. Pour lui, l'immortalité était gagnée, lorsque la roue des naissances et des morts successives était arrêtée, et qu'il entrait dans le même état que l'Esprit Suprême. Et cette immortalité ne pouvait être atteinte que par ceux qui avaient perdu tout sens de division, toute idée d'être différents de l'âme Suprême ; alors ils ne renaissaient plus, la terre ne les revoyait pas.

« (2) Ceux qui le connaissent obtiennent la victoire sur la mort. Il n'y a aucune autre manière de s'affranchir. »

(3) L'immortalité ne peut être obtenue que par ceux qui, dans cette vie, ont déjà brisé toutes les attaches terrestres, et, d'après cet enseignement, la Réincarnation est la manière grâce à laquelle l'âme, en passant d'une vie à l'autre, acquiert les connaissances qui lui sont nécessaires.

Nous retrouvons la même idée exprimée dans cet autre passage :

« (4) De même qu'un orfèvre, en prenant un lingot d'or, lui donne une nouvelle et plus agréable forme, de même l'âme, en abandonnant ce corps et en recueillant ce qu'elle sait, se crée une forme nouvelle qui lui convient davantage... Cette âme..... devient semblable à ses œuvres et à sa conduite. L'homme dont les œuvres sont bonnes devient bon, celui dont les œuvres sont mauvaises devient mauvais. Par des œuvres saintes, on devient saint, par des œuvres impies, on devient impie. D'autres disent également que ce Purusha tient de la nature des désirs. Ainsi la résolution de l'homme sera semblable à son désir, ses œuvres à sa résolution, et sa récompense sera selon ses œuvres..... Ayant subi la dernière conséquence de ses œuvres accomplies ici-bas, il retourne de nouveau dans ce monde, en vertu de ces mêmes œuvres. »

C'est ainsi qu'il passe d'une vie terrestre à l'autre.

« (5) Lorsque le pèlerin se croit un être différent de celui qui gouverne tout, son âme erre sans but dans cette roue de Brahma, qui est à la fois le support et le but final de toutes choses..... De même que le corps grandit, nourri par ce qu'il absorbe, de même l'âme individuelle soutenue par la volonté, le toucher, la vue, et les autres illusions, prend des formes successives, conformes aux ac-

(1) Mândûkya, 7.
(2) Shvetâshvatara, III. 8.
(3) Katha, VI. 15.
(4) Brihad Aranyaka, IV. IV. 4-6.
(5) Shvetâshvatara, I. 6, et V. II, 12-7.

tions qu'elle a commises dans divers endroits. L'âme individuelle, poussée par ses différentes qualités, prend des formes, tantôt grossières, tantôt subtiles..... Ses actions la ramènent d'une réincarnation à l'autre. »

Aussi c'est le désir qui ramène l'âme vers la terre, et l'homme ne peut devenir libre qu'à la condition de tuer en lui-même le désir.

« Le Sage, celui qui n'est plus esclave de ses désirs..... ne renaîtra plus. Celui dont l'imagination crée des formes de choses qu'il désire, renaît ici et là par la force de ses désirs. »

« (1) Quand tous les désirs chers au cœur de l'homme disparaissent, alors le mortel devient immortel, alors il obtient Brahma. » « (2) Celui qui connait le Dieu qui est sans commencement et sans fin..... celui-là est délivré de tous ses liens..... Ceux qui connaissent Dieu sont délivrés de leurs corps. »

Un autre Upanishad nous enseigne que l'homme se forme à la ressemblance de ses pensées.

« (3) L'homme est un être qui pense ; *les choses auxquelles il pense dans cette vie, voilà ce qu'il deviendra dans l'autre.* »

Et la conclusion pratique est celle-ci : « Donc, il faut penser à Brahma. »

Puisque nous nous transformons à l'image de notre pensée, puisque nous influençons notre avenir par nos désirs d'aujourd'hui, ne devrions-nous pas penser aux choses les plus sublimes, les plus élevées, afin de devenir pareils à elles ?

Connaître Brahma, c'est atteindre à la liberté. Ceci est « le Secret de la Mort. »

Quelques-uns parmi vous ont peut-être lu la traduction faite par Sir Edwin Arnold de l'un des plus exquis des Upanishads qui a pour titre :

« Le Secret de la Mort, » et dont voici le sujet :

Un homme offre tout ce qu'il possède aux Dieux. Son fils, présent au sacrifice, trouve que les offrandes de son père sont bien peu de chose, et il s'offre lui-même, afin que le sacrifice devienne complet. Son père donc l'immole à la mort. En allant vers la maison de la Mort, le jeune homme rencontre Yama, le roi et seigneur de la Mort, et celui-ci, voyant que le jeune Brahmane est resté trois jours dans sa maison, sans avoir reçu la bienvenue, lui accorde trois grâces à son choix.

Le jeune homme choisit premièrement que son père le reçoive, le cœur rempli de joie et d'affection, lorsqu'il sera de nouveau délivré de la mort.

Ceci lui est accordé.

Secondement, il désire connaître le Secret du Feu Céleste.

(1) Mundaka, III. II, 1, 2.
(2) Katha, VI. 14.
(3) Shvetâshvatara, V, 13-14.



Ceci lui est également accordé.

Alors il demande, comme troisième grâce, la réponse à cette question :

« L'âme vit-elle après la mort ou périt-elle ? » Demande-moi tout ce que tu veux excepté ceci, supplie la Mort ; et elle lui offre tous les plaisirs, la richesse, un trône, les esprits du ciel comme serviteurs, des fils et des petits-fils, dont la descendance durera pendant des centaines d'années ; tout enfin ce que le cœur de l'homme peut désirer. Mais le jeune homme ne veut rien accepter, car toutes ces choses, dit-il, sont sujettes à la mort. Les fils périront, la richesse s'évanouira, la vie aura une fin, et il ne veut rien comme troisième grâce, rien, sinon la réponse à sa question sur le sort de l'âme.

A la fin, la Mort, vaincue par cette persistance, obligée de tenir sa parole et d'accorder la grâce promise, dit le Secret de la Mort ; elle révèle au jeune homme à quoi mène une vie toute spirituelle, et quel est le but suprême de l'homme : but que nous avons déjà mentionné plus haut. Parlant de l'âme emprisonnée dans le corps, elle dit que :

« (1) L'âme est le cavalier ; le corps est le char, l'intellect le conducteur, et l'intelligence les rênes ; les sens sont les chevaux, et les routes représentent les intérêts divers des sens. L'homme imprudent qui ne tient pas les rênes d'une main ferme est celui dont les sens indisciplinés peuvent être comparés aux chevaux indomptés du conducteur du char. Mais le Sage, qui fait bon usage de son intelligence, est celui dont les sens subjugués ressemblent aux chevaux, dociles à la main de leur conducteur.....

« L'homme dont le conducteur est prudent, dont les rênes de l'intelligence sont bien tenues, finit par arriver au but qu'il se propose, et ce but est la plus haute place de Vishnou. Les intérêts des sens sont plus élevés que les sens eux-mêmes, et l'intelligence (Manas) est plus élevée que les intérêts qui la meuvent.

« L'Intellect (Buddhi) est plus élevé que l'intelligence, et la grande âme (Atma Mahân) est plus élevée que l'intellect. Celui qui n'est pas manifesté (Avyakta) est plus élevé que le Très Grand. Purusha est plus élevé que celui qui n'est pas manifesté, et plus élevé encore même que Purusha, est l'Absolu.

« Ceci est l'extrême limite, la voie la plus élevée. Cet absolu est un avec la nature supérieure, cachée dans tous les êtres, et quoiqu'il ne soit pas manifesté, il peut être contemplé par quelques rares mortels dont l'intellect élevé rend leur vue spirituelle plus subtile. Que le sage assujettisse sa parole à son intelligence, et son intelligence à la vraie Science, qu'il assujettisse cette vraie Science à la Grande Ame, et celle-ci à l'âme contemplative... Celui qui a

(1) Katha, I. III, 3. 6. 9. 13. 15.

compris la véritable nature de Brahma échappe à la puissance de la Mort. »

Voilà quel était le Secret final de la Mort.

Et c'est, basée sur de pareils enseignements, que se développa la civilisation de l'Inde ; c'est à ces sublimes leçons qu'elle dut la grandeur de son passé ; c'est lorsque son peuple croyait à ces vérités que l'Inde était vraiment grande ! Et non seulement est-ce là qu'il faut chercher la raison de sa haute civilisation et de sa constitution sociale, mais c'est là aussi le motif qui attirait les âmes à se réincarner, vie après vie, dans le même pays, se développant ainsi dans la même race.

Voilà l'origine du pouvoir des Brahmanes, pouvoir qui dura tant que ceux-ci furent les Maîtres Spirituels du peuple de l'Inde. Voilà quelle etait la nourriture spirituelle qui fit de l'Inde la mère de toutes les nations, le berceau de toutes les religions du monde.

Une fois ceci perdu, la décadence commença. Le langage des Dieux devint une langue morte, comprise seulement de bien peu. La littérature sacrée fut négligée, et le peuple hindou baissa petit à petit, jusqu'à ce qu'il eût atteint son niveau philosophique et religieux d'aujourd'hui.

Ainsi, quand nous pensons à l'avenir de l'Inde, c'est dans les grandes inspirations du passé que nous le cherchons. Lorsque les Brahmanes reprendront leur place comme Guides et Maîtres Spirituels du peuple, et qu'ils ne retiendront plus cette Science Divine pour eux-mêmes, mais la répandront partout ; lorsque chaque foyer domestique de l'Inde résonnera de l'enseignement des Védas et des Upanishads ; lorsque, dans chaque famille, on comprendra le vrai sens des hymnes, et de cet ancien usage qui confiait aux mains réunies du père et de la mère le culte dédié à l'Absolu, alors, et seulement alors, l'Inde commencera à se réveiller de son profond sommeil et reprendra le rang qui lui est dû parmi les nations du monde. En attendant ces temps meilleurs, sa civilisation, et ceci est significatif, n'a pas été détruite. Aucune autre n'a duré autant que la sienne. Elle est la plus ancienne parmi les civilisations des peuples Aryens ; elle est la mère de toutes les races secondaires aryennes. Elle était vieille déjà, quand l'ancienne Egypte était jeune ; très vieille, à la naissance de l'Assyrie et de la Chaldée. Tous ces peuples ont disparu et n'ont laissé de traces que dans leurs ruines et dans leur poterie. Mais l'Inde est encore un peuple, malgré les divisions qui la dégradent, malgré les querelles qui empêchent ses fils de se reconnaître comme frères, et elle a encore en elle la possibilité de devenir une nation, à cause de son glorieux passé et parce que, même dans son présent avilissant, elle a conservé la forme antique. Ces cérémonies qui, parfois, vous semblent pleines d'enfantillages, ces superstitions qui vous paraissent si dégradantes, ont encore en eux le germe de la Vie Spirituelle. Ils sont encore la forme dans laquelle l'Esprit qui vivifie peut être

soufflé. Si ces formes étaient détruites, alors elles ne pourraient plus contenir l'eau de la vie, mais les formes sont là, bien que corrompues et gâtées ; elles peuvent être renouvelées et contenir une fois encore l'eau de Vie Spirituelle. Oui, et, en vérité, elles la contiendront dans les jours à venir.

Cet espoir remue encore doucement le cœur de quelques Brahmanes, de quelques rares fils de l'Inde. Leur nombre est infiniment petit, il est vrai, et n'est connu que dans un petit cercle. Leur espoir est dans l'avenir et non pas dans le présent. Ils ne prennent aucune part aux controverses politiques, ils n'entrent pas dans les compétitions pour obtenir des places ou de l'argent. Il ne tiennent ni aux titres, ni aux privilèges, ni aux honneurs de l'Occident : leur cœur est dans le passé et dans l'avenir, et ils vivent dès aujourd'hui pour cet avenir. Et çà et là, parmi les jeunes gens, dans l'Inde, ils trouvent un élève qu'ils inspirent de la même ardeur, du même amour qui brûle dans leur cœur. Car ce n'est ni par l'ambition, ni par la grandeur politique, que se réalisera l'avenir de l'Inde.

L'avenir de l'Inde est de devenir une nation spirituelle, qui enseignera au monde les Vérités spirituelles. Aujourd'hui même, elle est un témoin vivant contre le matérialisme. Des milliers de ses Yogis, superstitieux, dégradés, corrompus, comme, malheureusement, ils le sont presque tous, recherchent, malgré cela, une Vérité qui n'appartient pas au monde des sens, une Vérité qui ne rapporte aucun gain matériel.

Vous pouvez les traiter de fanatiques, mais vous serez obligés d'admettre que leur but n'est pas la satisfaction des sens. Et ces mêmes Yogis, dans toute leur dégradation, sont encore supérieurs à ceux qui nient l'âme et l'esprit de l'homme, et le dégradent ainsi au rang de l'animal, avec lequel il n'a rien en commun que la forme.

C'est ainsi que l'espérance et la foi dans l'avenir nous montrent l'Inde ressuscitant ses croyances antiques, faisant revivre sa philosophie et sa littérature, enseignant de nouveau à l'homme comment développer sa vie intérieure, lui apprenant quelles sont les possibilités de l'âme humaine, conduisant ainsi l'homme à l'union avec sa nature plus élevée et le faisant progresser toujours vers cette race supérieure qui doit habiter notre terre, dans les jours à venir.

Car l'avenir n'appartient pas au corps, mais à l'âme. Le corps périt, mais l'âme est immortelle. Les civilisations naissent et meurent, mais l'esprit de l'homme vit éternellement. Pareil à la source dont il provient, il est indivisible et immortel, il n'est pas né et il ne meurt point, mais il se revêt d'un corps humain, comme d'un vêtement, et ne l'abandonne que lorsque ce corps, étant usé et devenu inutile, il en prend de nouveau un autre.

Voilà quelle est la mission de l'Inde dans le monde. Cet enseignement est ce qui lui donne son droit à l'amour et à l'hommage de l'humanité. Et le jour viendra assurément, où l'Inde, endor-



mie, se réveillera et se lèvera parmi les peuples de ce monde, non pas pour les mener à la domination matérielle, mais pour les mener, par le sentier du triomphe spirituel, vers l'union finale avec le but suprême.

Annie Besant.

LES SKANDHAS

Tout l'Univers manifesté est fabriqué avec les cinq *Skandas* : *matière*, *perception*, *conception*, *volonté*, *connaissance*. Comme portion de l'Univers manifesté, l'homme est construit avec les mêmes éléments ; un être humain est simplement une agrégation des cinq Skandhas, et il en est de même de tous les êtres, ce qui les différencie, étant seulement la proportion de chaque Skandha dans la combinaison. Les êtres de tous les plans d'existence sont caractérisés par le Skandha qui domine en eux. Ainsi, dans l'humanité, c'est la *Perception de la matière* qui est le Skandha dominant ; le genre humain est une collection d'êtres perceptifs ; la plupart des hommes ne font guère que penser et parler des perceptions et ressentir les jeux de la volonté dans leurs perceptions, jeux produisant les phénomènes qu'on nomme plaisir et douleur. Bien moins nombreux sont les êtres humains en qui le Skandha dominant est la *Conception*, et très rares ceux en qui ce Skandha est la *Volonté*, la capacité de jouir et de souffrir à l'état pur. On pourrait dire que les êtres à forme humaine, en qui le Skandha dominant est la Volonté, ne sont plus des hommes, mais des êtres d'espèce supérieure ; en effet, la tradition les nomme des *dieux*. Au-delà de la Volonté, il y a la *Connaissance*, qui rend supérieur aux dieux ; la *Conscience* est la portion du Skandha-Connaissance qui entre dans la composition de l'être humain.

Le mode d'agrégation des Skandhas est l'essence de chaque espèce d'êtres. S'il y a une espèce humaine, c'est parce que les Skandhas continuent à s'agréger dans la proportion qui a pour résultat un être humain ; il en est de même pour toutes les autres espèces animales, végétales, minérales, et sur la terre et dans les autres mondes.

Dans chaque espèce, le Skandha-*Matière* se propage par germe ; l'analogie nous porte à conclure qu'il en est de même pour les



autres Skandhas. Chaque germe matériel est produit par un être développé, et le germe est une synthèse des potentialités contenues dans l'être d'où il sort ; les graines d'une plante sont des synthèses des potentialités de la plante ; les germes humains sont des synthèses des potentialités contenues dans les individus ; nous le voyons clairement pour le Skandha matériel, et souvent l'expérience nous fait voir qu'il en de même pour les autres Skandhas.

Nous appelons VIE la durée de l'agrégation des Skandhas, au plan physique ; — et MORT, la dissolution de cet agrégat. Quand un individu est mort physiquement, c'est pour toujours ; au reste, les êtres meurent physiquement, bien des fois au cours de la vie ; au long d'une existence, nous éparpillons autour de nous de nombreux corps physiques, sans cesser d'exister, parce que les Skandhas nous constituant continuent à s'agréger dans les proportions nécessaires.

Il nous est permis de supposer qu'il n'en est pas autrement pour les autres Skandhas entrant dans notre constitution ; en sorte que notre vie est constituée par une suite de morts et de naissances.

Tout en vivant, c'est-à-dire en continuant à parcourir la série continue de nos morts et de nos naissances, nous produisons des germes capables de déterminer des agrégations nouvelles de Skandhas. C'est par elle-même que l'espèce se propage. Ces agrégations donnent naissance à de nouveaux individus qui remplacent leurs géniteurs, quand ceux-ci disparaissent, et qui deviennent géniteurs à leur tour.

C'est là une constatation pure et simple des faits qui se passent autour de nous. Les hommes engendrent les hommes, les plantes engendrent les plantes, les animaux engendrent les animaux. On engendre physiquement, on engendre *perceptivement*, *conceptivement*, *volontairement* et aussi en *Connaissance*. Nous n'avons conscience que de l'engendrement physique, et peu d'hommes soupçonnent les autres, qui n'en ont pas moins lieu. Dans notre corps, il y a une matière particulière qui est génératrice physique; analogiquement, il doit y en avoir une dans nos Perceptions, une dans nos Vouloirs, une dans notre Savoir. C'est le groupement de ces diverses matières génératrices qui donne lieu au germe déterminant une nouvelle agrégation de Skandhas et, par suite, un nouvel individu.

Les Perceptions, les Conceptions, les Vouloirs et les Savoirs, sont des choses tout aussi bien que les corps, quoique faites d'une substance différente ; aussi longtemps qu'il y aura dans le monde de ces choses pourvues de la spécialisation génératrice, l'espèce humaine sera propagée.

Voilà d'où sortent les êtres humains. De même que nos corps sortent constamment de la terre par les aliments que nous y puisons, nos autres Skandhas sortent constamment, chacun de son



milieu. Perception, Conception, Vouloir, Savoir, constituent chacun une sphère substantielle, tout aussi bien que le Skandha Matière, et toutes nos facultés se nourrissent dans ces sphères et aussi leur restituent les aliments pour un temps empruntés.

Quand les hommes ne restituent pas à la couche végétale les aliments qu'ils lui ont empruntés, cette couche s'appauvrit et finit par ne plus fournir d'aliments. Il en est de même pour les couches alimentaires des autres sphères de Skandhas. C'est ainsi que des manières de Percevoir, de Concevoir, de Vouloir et de Savoir, disparaissent du monde.

Le Savoir Occulte est très simple; il suffit de reprendre un esprit enfantin pour l'acquérir. « Je vous le dis, en vérité, si vous ne redevenez pareils à l'un de ces petits, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. » Le royaume des cieux est celui du Bonheur et de la Connaissance.

Depuis combien de temps a-t-on fait la remarque que les plus grands inventeurs étaient ceux qui trouvaient les idées les plus simples. Ce sont des gens qui savent regarder autour d'eux, comme regardent les enfants ; ne sont-ce pas des enfants qui ont découvert le télescope ? n'est-ce pas un enfant qui a trouvé le jeu automatique du tiroir de la machine à vapeur ?

Tout ce qui se passe autour de nous obéit aux lois générales de l'univers ; les faits les plus simples sont des manifestations de ces lois, nous les montrent en action. Où pourra-t-on mieux découvrir les lois qu'aux endroits, que dans les phénomènes où elles sont en action ?

Regarder autour de soi est le vrai moyen d'acquérir du Savoir ; regarder en ayant soin de désencombrer son entendement du fratras des idées apprises, façonnées par d'autres, et qui ne peuvent jamais valoir pour nous celles que nous façonnons nous-mêmes.

Dans la sphère de Matière que nous nommons la terre se trouvent potentiellement d'énormes quantités de matière génératrice, puisque cette matière servira un jour à donner naissance à la longue série d'êtres humains qui peupleront la terre, quand nous autres en aurons disparu. Les autres sphères de Skandhas se trouvent dans les mêmes conditions.

Comme toute matière n'est pas propre à la génération physique, les substances des autres Skandhas ne sont pas non plus totalement propres à leur génération respective ; il faut qu'elles subissent une élaboration particulière pour acquérir la faculté de reproduction.

Chaque Skandha n'acquiert pas en même temps la propriété germinative. La matière physique entrant dans la constitution d'un individu se développe avant que puissent le faire les matières perceptive, conceptive, volitive, cognoscitive. Jusqu'à sept ans, l'enfant ne fait guère que Percevoir, tout le reste de son activité mentale est instinctif et imitatif ; à sept ans, âge de raison, de respon-



sabilité morale, il commence à Concevoir ; à quatorze ans, il acquiert la faculté de Vouloir, de produire des faits dans la sphère du Skandha Volonté ; à vingt-et-un ans il commence à Savoir, à produire des phénomènes dans la sphère du Skanda-Connaissance; la suite de sa vie est la répétition de ces trois phases par périodes de sept ans. De vingt-et-un à vingt-huit ans,domine la perception, c'est l'époque où tout homme, normalement constitué, éprouve le goût des voyages ; de vingt-huit à trente-cinq ans, on redevient Conceptif, on cherche à découvrir la raison des choses ; de trente-cinq à quarante-deux, on est réalisateur par exercice de la Volonté; de quarante-deux à quarante-neuf, on acquiert la Connaissance qu'on sera capable d'absorber dans l'existence présente, et, à partir de là, on répète les phases de sa vie en déclinant.

Tous les phénomènes de l'univers sont produits par génition; les êtres sont géniteurs dans la sphère de chaque Skandha. La population de chaque plan d'existence augmente ou diminue suivant que les êtres exercent plus ou moins leur pouvoir géniteur sur chaque plan. Il y a des Perceptions, des Conceptions, des Volitions, des Connaissances, qui sont stériles, d'autres qui sont fécondes.

L'homme étant une synthèse des cinq plans d'existence peut être, une fois totalement développé, géniteur sur tous les plans; mais l'expérience a enseigné que l'abstention de l'exercice du pouvoir géniteur sur un plan le rend plus intense sur les autres. Quand un homme s'abstient d'exercer ce pouvoir sur quatre des plans de son existence, il le porte à son maximum d'intensité sur le seul plan où il l'exerce. Dans tous les pays du monde, les prolétaires qui, pris en masse, ne sont qu'instinctivement perceptifs, à peine conceptifs, pas volontaires et tout à fait ignorants, sont de grands géniteurs au plan physique, comme le constate leur nom.

Là, nous trouvons la clef naturelle des pouvoirs magiques auxquels aspirent tant de gens, dès qu'ils en entendent parler ; nous y trouvons aussi l'explication de leur incapacité de les acquérir.

Nous y trouvons aussi l'explication de la Délivrance, de l'entrée en Nirvâna ; les hommes s'engendrent de génération en génération sur les cinq plans d'existence ; il y a, en chacun de nous, l'homme physique, l'homme perceptif, l'homme conceptif, l'homme volontaire, l'homme connaisseur ; chacun d'eux fut engendré par l'action des générations antérieures.

Ne plus semer d'hommes au plan physique ferait disparaître l'espèce humaine de la terre, la dépouillerait de ses *vêtements de peau*, de sa chair ; ne plus semer d'hommes au plan de Perception ferait aussi disparaître l'humanité de ce plan, et de même pour tous les autres. Or, nous renaissons dans ce que nous avons semé ; le seul moyen de ne plus revenir sur un plan d'existence est de ne rien semer à ce plan. C'est Karma (l'action) qui seul nous force à reparaître sur les divers plans d'existence ; quand



nous n'avons pas de Karma pour une manière d'être, nous ne sommes plus obligés de la subir. Notre sort futur dépend donc de nous. Si nous n'agissons que sur les plans d'existence supérieurs, nous ne créons de Karma qu'à l'égard de ces plans et n'avons plus rien à faire avec les plans inférieurs sur lesquels nous n'en avons pas généré.

Pour entrer en Nirvâna, il faut ne générer de Karma que pour le plan de la Connaissance ; il faut concentrer l'activité consciente dans le Skandha-Connaissance et ne plus agir dans les autres.

C'est à cela que se réduisent toutes les prescriptions du mysticisme hindou, quel que soit le vocabulaire employé, quelles que soient les images présentées à l'étudiant.

Guymiot.

LA THÉOSOPHIE ET L'ART

Le beau est la splendeur du vrai.

PLATON.

L'homme n'est quelque chose que par ses conceptions, et celles-ci ne sont que des aspects de l'Unité prenant conscience d'elle-même. Étincelle émanée du foyer divin, l'homme perçoit la Vérité, chaque fois qu'il s'identifie consciemment avec le Logos qui est la Pensée Divine manifestée : de cette opération découlent les vérités qui forment la base de son entendement. Chaque fois qu'il lui arrive de percevoir les rapports qui existent entre la Pensée immuable et ses fugitifs aspects, entre le Divin et l'illusoire, et de vouloir les exprimer, le Beau est la formule de cette traduction.

L'homme a soif du beau, parce qu'il a soif du vrai ; or la Vérité gît en nous-mêmes. C'est elle qui perce de ses rayons vainqueurs l'opacité des ténèbres qui nous entourent, c'est elle qui présente à notre intelligence ce que nous appelons l'idéal, c'est elle qui est la source où nous allons toujours puiser, même à notre insu, quand nous voulons embellir nos œuvres, quelles qu'elles soient ; aussi est-elle seule à exercer sur nous cette captivante attraction qui agit sous l'aspect de l'harmonie et du sublime. Mais l'Idée ne peut s'exprimer que par la forme, c'est-à-dire par l'irréel, par l'illusoire, et, sur le plan physique où nous vivons, il nous faut sans cesse des formes



nouvelles pour nous aider à acquérir la Soi-Connaissance. Telle est l'origine de l'Art. Sa mission consiste à nous mettre en relation avec les vérités d'un ordre supérieur, par des impressions objectives : l'Art est l'effort vers l'assimilation et l'expression de l'idéal.

De même que toutes les religions, malgré leurs erreurs, ont un fond commun de vérité, de même, dans l'art, quelle que soit son expression, le beau ne se sépare jamais du vrai qui est sa base. Aussi sous quelque forme qu'on le rencontre, il révèle toujours la même chose, existante en soi, éternelle, à jamais vivante : — *le Soi Divin*, — qui anime tout et rayonne les magnificences de la forme. Ceci n'implique pas que le beau puisse être rendu par un type ; le beau suprême est la perfection que nous n'atteindrons que dans des cycles éloignés, quand nous aurons développé des sens aptes à le comprendre, et, d'ici-là, s'échelonnent devant nous, sur la route du progrès, d'innombrables faîtes à gravir, sur lesquels doit se lever l'éclat éblouissant du *Soi*.

Le Beau est le resplendissement de la Réalité-Une sur les combinaisons infinies des illusions. Bien que ses aspects soient changeants et qu'ils dépendent de nos facultés perceptives, sa nature est immuable ; à quelque degré de l'évolution que nous le rencontrions, il se présente comme l'harmonie, c'est-à-dire l'unité répandue dans chaque œuvre et perçue par le principe d'unité qui est en nous. L'harmonie s'effectue sous la direction de Karma, le constructeur impeccable, elle est Karma lui-même. Toute chose serait pour nous absolument harmonique, si nous étions capables de l'envisager dans le fond même de sa formation ; quand le contraire a lieu, c'est que les relations exactes des objets à nous échappent à notre conscience limitée et correspondent à un ordre que nos facultés actuelles sont incapables de saisir ; il en résulte une dissonnance qui est l'origine de notre sentiment du laid.

Identiques en essence, le beau et le vrai ne peuvent s'exprimer l'un sans l'autre ; c'est ce qui nous permet de concevoir comment la religion primitive, expression de la Vérité, fut le berceau et le premier sanctuaire des arts. Le culte du divin précéda nécessairement l'avènement de l'art, sur la terre ; il y eût des prêtres avant des artistes ; le mot et la forme ne se moulèrent sur l'idée qu'ultérieurement. Ainsi l'attestent les débris des civilisations primitives, avec leurs monuments dont l'exécution grossière contraste si vivement avec l'idée grandiose qui les inspira ; mais, dès que surgissent les beautés incomparables de l'art égyptien et de l'art grec, on sent que l'artiste, loin de se borner à de serviles imitations, a sondé le plus profond de son être. C'est en effet par des croyances saines et vraies que s'alimenta le génie de ces peuples ; inutile de chercher ailleurs la clef de leurs productions magistrales. C'est que toute chose renferme une lumière intérieurement, la même lumière qui est cachée en nous, et il est nécessaire que nous parvenions jusqu'à elle, pour découvrir la Vérité ; c'est à sa lueur que nous pouvons



juger tous les objets et admirer les sublimes harmonies qui s'en dégagent. Néanmoins, quelle que soit l'époque où l'artiste s'efforce, il est un fait qu'il ne peut ignorer, c'est que l'art dépasse le champ de la simple intellectualité et s'enfonce bien avant dans le domaine idéal de la Réalité, monde supérieur des Causes. Si fugitive que soit cette vision, elle n'en est pas moins toute une révélation pour lui, car c'est elle qui le met en contact avec la Vérité, le fait participer à la vie intime de chaque chose, l'établit maître de l'idée et de la forme et le rend apte à les façonner, à son gré, sous l'influx de l'Esprit. Ce sentiment de l'identité d'essence avec toute chose, autrement dit de l'Unité, fait de lui le traducteur fidèle de la Pensée Divine et vivifie ses productions.

La poésie et la musique, par l'indépendance plus grande de leurs moyens d'expression, forment la partie la plus élevée de l'art et semblent exiger des dispositions évoluées antérieurement ; il n'en est pas de même de la plastique, où l'étude de la forme domine et facilite les premiers pas dans la carrière artistique, par un contact immédiat avec les beautés tangibles de la nature. Mais quelles que soient nos capacités, nos œuvres seront d'autant plus belles que nous nous rapprocherons davantage du foyer de Vérité qui brille au fond de nous et que nous mettrons notre conscience en rapport plus intime avec les lois cachées de notre être.

C'est ici que la Théosophie vient ouvrir les yeux de l'artiste et le guider dans le chemin du sentiment et de l'inspiration, en lui révélant la Loi qui régit l'homme aussi bien que l'univers, en lui enseignant la science de la Vie et de l'Unité, choses qu'il a dû entrevoir au travers de ses efforts et de ses tâtonnements. L'artiste est voisin de l'Initié, en ce sens que son génie est fait d'intuition ; il occupe le péristyle du temple, en attendant que le maître l'y introduise. Ce caractère seul constitue toute la force et toute la grandeur de l'Art, et c'est précisément parce qu'il s'adresse aux facultés intuitives qu'il est considéré comme un élément essentiel de développement moral.

Les productions de l'art ne sont point les fruits des fantaisies capricieuses d'une imagination fertile : tout est nombré et ordonné dans la nature, suivant des lois fixes, inviolables, et l'Art lui-même relève de ces lois. Plus haut que la science, qui ne le comprend pas encore, tous les deux sont appelés, néanmoins, à se compléter l'un par l'autre, car ils représentent le culte du Vrai, sous des aspects variés. Le jour où l'on connaîtra la Science du Beau dans son universalité, on connaîtra également la Science du Vrai, dans son étendue ; ces deux sommets lumineux se fondent en un seul devant les aspirations de l'artiste et du savant, allant ainsi d'eux-mêmes vers la Théosophie qui leur donne la science de l'Unité et les élève à la contemplation de la Beauté souveraine par la connaissance de la Verité. Ce soleil de la Vérité brille au fond de notre conscience supérieure, ne cessons pas de le répéter, et nos œuvres seront d'autant



plus puissantes que nous chercherons davantage à nous identifier à ce *higher self* ; ce n'est qu'en nous l'assimilant intellectuellement et moralement que nous réussirons à réaliser la perfection et à devenir une harmonie vivante ; car le Beau n'a qu'une expression fondamentale qui, dans l'homme, correspond à une infinité d'états divers ; le Beau, c'est la pureté, la sincérité, la justice, la charité, d'où part l'unique voie à suivre pour arriver à la contemplation et à la compréhension de la Vérité.

Marie Regimbaud.

LA METHODE DE BROWN-SEQUARD

(*Suite*).

Aussitôt après l'injection, il se produit un sentiment de bien-être et d'énergie qui, chez les enfants ou chez les personnes sensibles, dégénère en une véritable fièvre artificielle, pouvant se prolonger pendant plusieurs heures ; cette augmentation des forces persiste, pendant un certain temps, puis un affaissement se produit et oblige à répéter l'injection. Avec l'accoutumance, la période d'excitation s'atténue et la phase de bien-être se raccourcit ; les injections deviennent de plus en plus nécessaires, et chez les personnes qui les continuent longtemps il s'établit une véritable *Séquardomanie*.

Les buveurs de jus de viande, de thé, de café ou d'alcool ; les gros mangeurs de chair, les fumeurs d'opium, les habitués du haschich et des narcotiques, sont dans le même cas. Quand l'excitation produite par l'aliment ou la drogue cesse, l'organisme tombe dans l'affaissement réactionnel ; pour en sortir, le « maniaque » est obligé d'avoir recours à une nouvelle dose d'excitant, et c'est ainsi que s'établissent ces dangereuses habitudes qui finissent par détruire complètement la santé. N'avez-vous jamais remarqué ces colosses gras et colorés qui se plaignent d'être sans force, s'il leur manque leur dose habituelle de beafsteak, à chaque repas? L'alcoolique n'est dans son état normal que lorsqu'il est sous l'influence de l'alcool. Quant aux morphinomanes et autres victimes des narcotiques, tout le monde connaît leur terrible existence. L'abus des injections animales tend au développement dans une nouvelle *manie*.

Tout est soumis à la fatigue, même les métaux qui se brisent, lorsqu'une traction exagérée a trop diminué la force de cohésion de leurs molécules; il n'est donc pas étonnant de la constater dans les

tissus organiques, car ils sont composés de cellules délicates et soumises à des renouvellements moléculaires rapides. Pendant le surmenage, le mouvement de désassimilation l'emporte sur celui d'assimilation, et la constitution cellulaire se trouve bientôt en défaut; la répétition ou l'intensité de l'action amènent la fatigue, puis l'usure et enfin le ralentissement permanent des fonctions organiques : la sénilité. Les dépôts calcaires qui s'effectuent dans les parois des artères diminuent leur élasticité, amènent les troubles circulatoires, l'épuisement de la force du cœur, le trouble des sécrétions hépatique ou rénale, l'affaissement de l'action cérébrale.

La capacité de condensation pranique du Linga Sharira est limitée ; si on l'épuise par un surmenage prolongé l'apport vital diminue, et à l'usure s'ajoute une cachexie spéciale que l'on appelle parfois *sine materia*, c'est-à-dire sans cause organique appréciable. Et comme la chute du pouvoir véhiculaire du Linga Sarira s'accompagne de la perte plus ou moins prononcée de l'énergie magnétique qui tient ses éléments agrégés, la dissociation finale ne tarde pas à clore le cycle de cette vie détruite par le surmenage fonctionnel.

L'introduction trop considérable de cellules animales dans le corps humain souille les tissus. Ces petits organismes, — les cellules, — sont des êtres distincts, quoique non individualisés au point de vue conscientiel ; ils possèdent une âme spéciale, une Aura vitale particulière et une force magnétique personnelle, qui rayonnent au dehors et tendent à s'imprimer sur les organismes cellulaires avec lesquels ils sont en contact.

Ceux du corps humain, par leur coutact avec l'élément manasique, perdent une grande partie de leur force kamique ; leur vie est moins grossière, leur âme plus humanisée, leur énergie magnétique plus subtile ; quand le traitement brown-séquardien les met en contact avec des cellules animales, il se fait comme un combat entre elles, un combat magnétique, dans lequel leurs fluides se pénètrent et s'influencent réciproquement ; les plus énergiques l'emportent et transmettent leurs caractéristiques aux vaincus. La victoire, dans le cas qui nous occupe, reste toujours aux éléments animaux, qui jouent par rapport aux éléments humains le rôle de robustes portefaix écrasant l'organisation délicate de frêles penseurs. Les cellules humaines sont comme aimantées par l'énergie kamique, et le corps physique tout entier subit un mouvement de régression vers l'animalité. Ce résultat n'est pas apparent d'ordinaire, parce que les traitements par les sucs organiques sont temporaires, mais l'action n'en est pas moins réelle, et elle n'en imprimerait pas moins, avec le temps, son stigmate spécial sur la physionomie humaine.

Dans l'Occident, la promiscuité des mariages, l'absence de castes, la vie au milieu des agglomérations énormes des villes et l'universalité de la nécrophagie établissent un équilibre magnétique et mental qui ne permet pas de noter l'action de l'alimentation carnée



sur les qualités organiques et sur la forme du corps humain ; mais dans l'Inde on peut admirer encore, dans la caste brahmanique, le résultat de la sélection et de la suppression des agents animalisateurs. C'est dans cette caste que se rencontrent les plus beaux types physiques et les intelligences les plus pénétrantes, bien que, depuis des siècles, elle soit en dégénérescence.

L'animalisation morale est beaucoup plus facile à constater, parce qu'elle se produit avec une très grande rapidité. La fable, qui cache toujours une vérité, nous dit que les anciens domptaient les tigres en les nourrissant de lait de femme ; ils voulaient exprimer ainsi combien l'action morale des aliments est puissante. Les nations végétariennes sont douces et pacifiques : témoin la passivité de l'Indou en face de la brutalité du nécrophage anglais. Les animaux deviennent méchants, lorsqu'ils sont nourris de viande, et s'adoucissent par l'alimentation végétale , la chair des bêtes sauvages est plus animalisante que celle des animaux domestiques, et les peuplades arriérées, qui en font un usage constant, augmentent leur abrutissement.

Cette dégradation morale tient à l'introduction dans l'organisme d'éléments kamiques animaux vigoureux, n'ayant jamais subi l'influence modératrice de la volonté humaine ; le corps subit ainsi une réelle souillure, et l'âme doit lutter plus vigoureusement pour dominer les désirs stimulés.

L'alcool agit dans le même sens, mais ses effets sont plus funestes encore ; c'est un poison cellulaire, en même temps qu'un véhicule d'éléments kamiques de la pire espèce.

Il n'est pas un étudiant de l'Occultisme qui n'ait observé sur lui l'action du régime alimentaire et vérifié la parfaite exactitude des enseignements théosophiques à ce sujet. L'homme ordinaire peut s'en étonner ; il n'a jamais pensé à fouiller les profondeurs de son être, pour y examiner les mouvements de ses passions ; il n'a pas acquis le « sensitivisme » physique qui s'obtient par la dématérialisation progressive du corps, c'est-à-dire, par l'expulsion graduelle des molécules les plus grossières et leur remplacement par des molécules plus éthérées ; sans ce « sensitivisme » l'action des différents aliments sur le corps kamique n'est pas toujours perçue, et, dès lors, elle est niée. Ceux qui se sont soumis à l'entraînement nécessaire savent, par expérience, que ces faits existent et qu'ils sont aussi précis que n'importe quel théorème de mathématiques. Voilà pourquoi l'alcool et la chair sont supprimés par les étudiants de l'Occultisme supérieur : l'alcool comme poison protoplasmique, portant spécialement son action sur la substance nerveuse et atrophiant certains organes qui doivent jouer plus tard un rôle capital ; la chair, comme introduisant dans le corps humain des forces kamique insuffisamment évoluées, tendant à ramener en arrière les éléments moléculaires qui constituent l'homme matériel et à augmenter considérablement la force de ses passions.



La diète n'est pourtant point le facteur principal dans l'entraînement Occulte ; ce n'est qu'un adjuvant. Elle est parfois indispensable, mais, sans le secours omnipotent de la Volonté, elle resterait absolument insuffisante. La pureté mentale est infiniment plus nécessaire que la pureté physique, car elle est l'œuvre spéciale de la Volonté ; Kama tente, le libre arbitre commande, et, si la Volonté succombe sur le plan mental, l'action ne tarde pas à s'accomplir sur le plan physique.

Quand la pensée donne sa force à une passion, cette dernière participe à tous les attributs du Mental ; elle devient un être intelligent, volontaire, pouvant s'opposer aux forces qui lui font obstacle, même à la volonté qui l'a créée. Quand une passion a été ainsi nourrie et développée, elle devient redoutable pour son possesseur ; elle peut obséder sa Volonté, la dominer, et l'entraîner dans la plus abjecte dégradation. Elle se défend, si on veut la déraciner, la tuer. Bien plus, elle absorbe la force des pensées qui se portent sur elle, même celle des pensées qui tendent à sa destruction ; aussi, dans ce dernier cas, veut-elle détruire à son tour, et, si elle est suffisamment énergique, elle peut rendre malade ou tuer celui qui l'a engendrée. Il est très dangereux de penser à ses passions, même pour les dominer : on augmente leur force. Pour les détruire sans danger, il faut leur refuser la nourriture mentale, c'est-à-dire, *les oublier*. Elles s'affaiblissent alors progressivement, l'âme que la pensée leur avait donnée perd son énergie, elles redeviennent des forces instinctives et cessent d'être des agents d'obsession.

Disons, en terminant, que le traitement de Brown-Séquard ne peut que bestialiser le corps des personnes qui s'y soumettent pendant longtemps, et que ses avantages sont, dans presque tous les cas, bien inférieurs à ses inconvénients.

Il est des végétaux qui donnent de l'énergie vitale pure de tout élément passionnel, et c'est à les rechercher que devrait s'appliquer la science. Il est des alcaloïdes qui jouent le rôle de vaccins et qu'on pourrait, par conséquent, employer comme préventifs. Il n'est pas impossible, en modifiant les procédés, de remplacer le sérum animal par des liquides albuminoïdes non kamiques : ceux des œufs ou du lait, par exemple, et il n'est pas prouvé que l'eau ne pût constituer un véhicule suffisant.

En attendant ces heureuses découvertes, l'on ne devrait employer les sérums et les extraits organiques que dans les cas où ils enrayent rapidement une maladie qui, sans leur intervention, serait mortelle : la diphtérie à forme croupale, par exemple. En dehors de ces cas, il faut s'abstenir.

FIN

Docteur Pascal.



PHÉNOMÈNES DE H. P. B.

(*Suite*).

En dehors du vieux Platonicien, je n'eus jamais de relations conscientes avec un désincarné, à moins qu'on puisse donner ce titre à Paracelse, ce qui est un point sur lequel j'ai des doutes. Il est toujours douteux qu'un Adepte meure, comme il semble le faire, dans un corps particulier. Etant donné le pouvoir d'illusionnistes qu'ils possèdent, l'enterrement de leur cadavre n'est même pas une preuve de la réalité de leur mort. En dehors des accidents qui peuvent l'atteindre, comme un autre homme, quand il n'est pas sur ses gardes, l'Adepte choisit le lieu et le moment de sa désincarnation, et son corps disparaît, sans qu'il en soit trouvé trace. Qu'advint-il, par exemple, du comte de Saint-Germain, « l'aventurier, l'espion » des Encyclopédistes, qui éblouit toutes les cours de l'Europe, il y a un siècle, et qui, s'étant retiré dans le Holstein, disparut aussi mystérieusement qu'il était apparu ?

Après nous le déluge, disait Louis XV ; après le comte de Saint-Germain, vint la Révolution française et la fermentation de l'Europe.

A part le Platonicien à qui H. P. B. servait de secrétaire, les *Intelligences* prenaient possession de son corps, et j'avais fini par les reconnaître aux particularités de sa tenue, de son intelligence et de son caractère. L'un de ceux qui se manifestaient par elle et dont j'ai fait depuis personnellement la connaissance, porte toute sa barbe et une longue moustache tressée dans ses favoris, à la mode des Radjpoutes. Il a pour habitude de friser sa moustache, quand il réfléchit profondément ; il fait cela mécaniquement et inconsciemment. Il y avait des cas où le corps de H. P. B. étant occupé par *quelqu'un*, je la voyais friser une moustache absente de sa lèvre, en même temps que le regard devenait vague, comme lorsqu'on est profondémment absorbé ; quand le regard reprenait conscience du milieu, et, en se levant, s'apercevait que j'étais en observation, la main de H. P. B. quittait vivement la moustache invisible et se remettait à écrire.

Il y en avait un autre qui ne parlait jamais que français avec moi ; il avait un grand talent d'artiste et, de plus, une vraie passion pour les inventions mécaniques.



Un autre s'amusait à griffonner avec un crayon et me tendait ensuite parfois des douzaines de stances poétiques, exprimant tantôt des idées sublimes, tantôt des idées humoristiques.

En sorte que chaque personnage avait des particularités caractéristiques qui le faisaient aisément reconnaître.

L'un était jovial, amateur d'histoires amusantes et très spirituel; un autre était l'idéal de la dignité, de la réserve et de l'érudition. L'un était calme, patient, et venait en aide avec bienveillance, tandis qu'un autre était bourru et exaspérant.

L'un était toujours disposé à faire comprendre ses principes philosophiques et leur explication par des phénomènes convaincants, tandis qu'avec un autre il ne fallait pas même mentionner le désir d'une preuve de ce genre. J'en reçus une dure leçon, un soir. J'avais apporté deux bons crayons pour prendre des notes, et j'en avais donné un à H. P. B. Elle avait la très désagréable habitude d'emprunter des canifs, des crayons, des gommes et autres ustensiles de bureau, et ensuite de ne jamais les rendre; une fois entrés dans son tiroir ou dans son pupitre, il fallait leur dire adieu. Ce soir-là, le *Quelqu'un* aux goûts artistiques s'amusait à dessiner une tête sur une feuille de papier, en causant avec moi, quand il me demanda un autre crayon. Rapide comme un éclair l'idée me vint: si je lui prête mon crayon, il va aller rejoindre les autres et je n'en aurai plus. Je n'exprimai pas cette pensée en paroles, elle resta dans ma tête et je n'aurais pas eu le temps de la prononcer, que le *Quelqu'un* me jeta un regard doucement ironique, posa son crayon dans le plumier qui était entre nous, où il le tourna un moment entre ses doigts, et, soudain, je vois une douzaine de crayons de la même qualité. Il ne dit pas un mot, ne me regarda même pas, mais je rougis par dessus les oreilles et me sentis plus petit garçon que cela ne m'était arrivé de ma vie.

Où donc était l'individualité d'H. P. B., pendant ces remplacements? C'est la question, et c'est un mystère, dont la solution n'est pas à la portée du premier venu.

D'après ce que j'ai compris, elle prêtait son corps, comme on pourrait prêter un porte-plume, et s'en allait à des occupations occultes, auxquelles son corps astral suffisait; pendant ce temps-là, un groupe d'Adeptes étaient chargés d'occuper son corps, à tour de rôle, à la façon dont les soldats d'un poste montent la garde.

Quand ils surent que je pouvais les distinguer et que même nous leur avions donné à chacun un nom, par lequel H. P. B. et moi les désignions durant leur absence, ils prirent l'habitude de me saluer, les uns gravement, les autres amicalement, lorsqu'ils prenaient congé. Il leur arrivait aussi de me parler les uns des autres, comme des amis s'entretiennent des camarades absents, ce qui me permit d'acquérir la connaissance de certains détails de leur histoire personnelle; ils me parlaient aussi d'H. P. B., en son absence, la distinguant complètement du corps qu'ils lui empruntaient.



Un Mahatma, en m'écrivant, me parla du corps de H. P. B., en le désignant par les termes : la *vieille forme ;* une autre fois, il dit : *le corps et le Frère qui est dedans ;* un autre Maître me demanda, à propos d'un terrible accès de colère que j'avais provoqué, sans le vouloir : *avez-vous donc l'intention de tuer le corps*? et le même m'écrivit, dans une autre circonstance : *ceux qui nous représentent dans la coquille.*

Parmi eux, se trouvait un Indou du Sud, dont l'expérience spirituelle était longue ; c'était un Maître des Maîtres ; il vit encore ostensiblement parmi les hommes, comme un grand propriétaire, parfaitement inconnu de ceux qui l'entourent pour ce qu'il est réellement. C'est pour lui que j'éprouvais le plus de révérence, non seulement à cause de son profond Savoir, de son caractère élevé et de la dignité de ses manières, mais aussi pour sa bonté et pour sa patience paternelles.

Qu'on juge donc de ma stupéfaction et des sentiments qui m'agitèrent, lorsqu'un soir, croyant avoir affaire à mon camarade H. P. B., je saluai ce Maître de ces paroles :

— Eh bien ! ma *vieille Coquille*, est-ce que nous allons nous mettre au travail ?

Je rougis de honte et ne sus quelle contenance tenir, quand, à l'expression de surprise et de dignité offensée qui parut dans le regard, je compris à qui j'avais affaire.

C'était une sottise pour le moins comparable à celle du bon vieux Peter Cooper qui, au bal de l'Académie de New-Yorck, s'approcha du prince de Galles, et, lui frappant familièrement sur l'épaule, lui dit : Eh bien, Galles, qu'est-ce que vous pensez de ça ?

Je dois dire que je n'ai jamais reçu de ces Maîtres le plus léger indice pour m'engager à les regarder comme infaillibles, omniscients et omnipotents. Jamais ils n'ont demandé de marques de vénération, ni la croyance aveugle à ce qu'ils dictaient ou écrivaient. Ils se présentaient simplement comme des hommes, mes compagnons d'existence, seulement plus sages et infiniment plus avancés qu'un mortel comme moi, parce qu'ils m'avaient précédé de beaucoup sur le chemin de l'évolution.

H. S. Olcott.

POÉSIES

Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs la primeur des deux pièces de vers suivantes, extraites d'un volume de poésie, intitulé : ÉTERNELLE DOULEUR! et que va publier, ces jours-ci, notre distingué collaborateur, M. *Jean Paul Laurens.*

KARMA

à Arthur Arnould.

Tout comme le Présent est le fruit du Passé,
L'Avenir est formé du Présent de la Vie ;
C'est l'inflexible Loi qui jamais ne dévie,
Car, de tous nos instincts, Karma s'est composé.

L'Homme n'est pas esclave, et notre Destinée
N'est pas le résultat de la Fatalité ;
C'est nous qui la faisons, mauvaise ou fortunée,
Selon notre Egoïsme ou notre Sainteté.

Personne n'est pour rien dans le Sort que nous-mêmes ;
Ce que nous maudissons aujourd'hui, c'est Karma,
C'est-à-dire notre œuvre, aux floraisons suprêmes,
Car on doit retrouver ici ce qu'on sema.

Donc, point de vains soupirs, dans nos funèbres geôles.
De nos yeux aveuglés arrachons le bandeau,
Et sachons accepter et porter le fardeau
Mis de nos propres mains, sur nos propres épaules!

ANDROGYNE

à Camille Flammarion.

AVANT notre Univers, l'Homme était Androgyne,
Il portait dans ses flancs l'Eternel Masculin,
Bi-Un, il contenait l'Essence Féminine,
Et vivait, rayonnant, dans le premier Matin.



Mais un jour il advint, grave et profond mystère,
Que l'Etre originel en deux se sépara ;
Et que, précipité sur notre triste Terre,
Du regret de l'Eden, Adam se consuma.

Voilà pourquoi l'Amour et ses divines fièvres,
Hantent tous les humains de désirs éperdus,
Voilà pourquoi, toujours, se recherchent les lèvres
Dans l'angoisse et l'espoir des Paradis perdus.

Car l'Homme n'est complet qu'en possédant la Femme.
L'Androgyne Eternel renaît dans le Baiser,
Qui, des corps enlacés, ne fait qu'une seule Ame,
Par laquelle il voudrait se rediviniser !

Jean-Paul Laurens.

SOLITUDE

S'isoler dans son cœur, roc gris et solitaire,
Comme ceux aperçus des marins dans la mer,
Les rocs qui sont sans fleurs et dont l'écume amère
Enneige les bords nus qui sont couleur de fer.

Entendre au loin passer le souffle des orages,
Lee cris des naufragés qui voudraient vivre encor,
Et n'avoir pour pensers que des oiseaux sauvages
Amoureux de l'air pur et des beaux couchants d'or,

C'est la part qu'à mon sort le destin a donnée :
Rien que l'azur profond de l'idéal lointain,
Et la dure chanson de l'ouragan sonnée
Au large sur les flots porteurs du genre humain.

TOUJOURS DE MÊME

Dans les nuits du passé, bien des pleurs ont coulé ;
Nous n'en saurons jamais les âcres amertumes ;
Les vents ont fait courir sur la mer des écumes,
Aux temps où nous dormions au Devenir voilé ;

Et nos pleurs passeront comme ont passé les autres ;
Les vagues d'aujourd'hui ne seront plus demain ;
Et, quand nous dormirons sous le jaune plantain,
D'autres cœurs souffriront comme souffrent les nôtres.

Marcel Mioghi.



VARIÉTÉS OCCULTES

LES DÉLUGES

Les déluges sont aux Continents ce que le sommeil est aux êtres vivants ; tout passe par les deux grands mouvements opposés qui constituent le Souffle de l'Univers : tout inspire, tout expire ; tout s'accroît, tout se désagrège ; tout veille, tout dort ; tout vit, tout meurt.

Les astres sont des ensembles de molécules condensées autour de centres d'évolution, — les âmes planétaires. Ovoïdes éthérés, d'abord, ils se concrètent lentement dans l'espace, pour porter les humanités, puis retournent peu à peu aux états subtils, et se perdent dans la substance cosmique primordiale, lorsque le Centre évolutif a dissipé toute son énergie active et se repose dans la passivité.

Au cours de ce Cycle planétaire, se succèdent des milliers de cycles mineurs caractérisés chacun par les mêmes phases d'augment et de déclin et dont les plus courts forment les saisons. Les saisons sont la respiration de la planète ; les immersions périodiques des terres sont ses sommeils successifs.

Quand un Continent a vu fleurir une Race, quand ses entrailles ont nourri des milliards d'hommes et ont été excavées par leur avidité, la Vague de vie l'abandonne, sa fertilité faiblit, la maladie détruit sa flore, sa faune le déserte, l'homme s'en éloigne, le désert fait place à la végétation, le sable et les rochers deviennent souverains, le sol s'affaisse, les eaux l'envahissent et couvrent son sommeil pendant des milliers de siècles. Pendant ce temps, les dépôts s'entassent, le limon reconstitue la terre épuisée, et lorsqu'un nouveau soulèvement la replace sous le soleil, elle est capable d'accomplir sa nouvelle tâche.

Parfois la catastrophe est brusque, des éruptions volcaniques, des convulsions souterraines, des inclinaisons brusques de l'axe de la planète déjettent soudainement une hémisphère sur l'autre, et les océans se déversent brutalement sur les terres, engloutissant tout ce qui vit et faisant surgir à la lumière leurs bassins gigantesques : ce sont ces horribles soubresauts du globe enfiévré que la tradition universelle a transmis aux Races actuelles sous le nom de *Déluges*.

L'histoire contemporaine a conservé, dans ses annales, la des-



cription de cataclysmes mineurs qui ne sont qu'une image extrêmement réduite de ces épouvantables bouleversements généraux : témoin l'éruption du Krakatoa, dans les îles de la Sonde, qui, il y a peu d'années, changea en quelques heures la configuration géographique de la contrée ; d'autre part, l'inspection des côtes montre incessamment les lents processus d'émersion et d'immersion des terres : la mer gagne ou se retire, disent les populations riveraines.

La tradition a conservé chez tous les peuples et dans toutes les contrées le souvenir des Déluges, et les livres sacrés des Races diverses l'ont consigné dans une profonde expression symbolique. Le plus antique des peuples, le peuple Indien, dit que *Vaivasvata Manu (la Race Aryenne ou 5e Race)* ayant sauvé de la mort un petit poisson (*Vishnou*), ce dernier, en reconnaissance, lui annonça qu'un déluge devait anéantir les hommes et lui conseilla de construire une Arche de s'y enfermer avec les *sept* Rishis (*les sept principes qui constituent tous les êtres*). Quand les eaux eurent soulevé l'arche, le dieu, prenant la forme d'un immense poisson, vint se placer au-devant d'elle et la remorqua sur le mont Himalaya.

Les Egyptiens disent qu'*Osiris*, en entrant dans l'arche, prit *sept* Rayons (puissances créatrices) avec lui, comme semence des êtres futurs.

Les Chaldéens ont aussi leur Noé, — *Xisutrus*, — sauvé des eaux dans une arche, avec les *sept* Kabires.

Chez les Phéniciens, c'est *Agruerus* ; chez les Babyloniens, c'est la déesse *Istar*, qui, elle aussi, envoie la colombe à la recherche de la terre ferme ; chez les Chinois, c'est *Yao*, emportant dans l'arche *sept* figures qu'il anime, lorsqu'il arrive à terre et desquelles sort la nouvelle race ; chez les Péruviens, *sept Incas*, épargnés par le cataclysme, repeuplent la terre ; chez les Mexicains, *quatorze compagnons* sont enfermés dans l'arche aztèque et conduits par un oiseau divin, qui vole au devant du bateau ; chez les Hébreux, c'est *Noé*, qui enferme dans l'arche une paire de tous les animaux et les semences de tout ce qui vit ; chez les Grecs, c'est *Deucalion* et Pyrrha, qui créent des êtres avec des pierres.

La géologie, en fouillant les couches de notre globe, a trouvé la preuve d'une immersion prolongée ; des coquilles marines sont entassées jusque sur les sommets des plus hautes montagnes et forment souvent des bancs épais, œuvre de millions d'années d'ensevelissement. Croll, dans une étude extrêmement lumineuse, a pu décrire une demi-douzaine de périodes glaciaires, suivies d'autant de déluges, et a pu fixer, comme date du bouleversement le plus reculé, le chiffre de 850,000 ans. Son collègue Stockvelle est d'un avis analogue et recule à la même époque lointaine la première période glaciaire.

Les Occultistes de l'école Théosophique enseignent la périodi-



cité des Déluges, les font commencer avec les débuts de l'évolution planétaire et montrent les premiers continents bouleversés de fond en comble, aux époques de l'éthéréalité de la substance ; les convulsions du globe diminuent, disent-ils, avec la consolidation de son écorce et avec la matérialisation de ses éléments. Lorsque l'humanité est pleinement développée, les terres sont devenues stables ; elles restent pourtant sujettes à des immersions et à des émersions périodiques, — cataclysmiques ou progressives, mais *partielles*, quoique parfois très étendues.

Chaque Continent est dévolu à l'évolution spéciale d'une Race ; lorsque cette dernière atteint son apogée, le changement géographique commence à s'opérer, brusque ou lent, selon la nature des courants fluidiques emmagasinés dans l'atmosphère astrale de la planète ; il s'achève avec la décrépitude de la race.

La première race réellement *humaine*, c'est-à-dire pourvue du principe pensant, — le *Mental*, — fut celle des Lémuriens ; elle habitait le Continent austral *Lémuria*, et fut engloutie avec ses civilisations grandioses, il y a des millions d'années ; sa catastrophe est consignée dans les archives de la Science Secrète.

Le déluge *traditionnel* est celui qui effondra le quatrième Continent, — le continent *atlantique*, — et engloutit la quatrième Race, — les titaniques *Atlantes*, ceux que la Bible appelle les *Gibborim*. Ce cataclysme commença au début de la période tertiaire et se continua, à des intervalles assez espacés, pendant de longs siècles. Il précipita d'abord au fond des mers la partie la plus large du continent, pendant le Miocène (il y a quelques millions d'années), et continua la destruction par l'ensevelissement de l' « Ile blanche », — *Ruta*, — durant le Pliocène (il y a 850,000 années, disent Croll et Stockwell, 870,000 d'après la *Doctrine Secrète* des théosophes) ; plus tard (il y a 270,000 ans) une île de moindre importance, — *Daitya*, — fut submergée, et, il y a 12.000 ans, à peine, s'affaissa la dernière terre, — *Poseidon*, l'Atlantide de Platon, — celle qui s'étalait au-dessus de l'Océan, en face des colonnes d'Hercule.

La série des changements géologiques a continué depuis, quoique avec moins de fracas. Trois fois les Andes se sont affaissées des centaines de pieds au-dessous du niveau des océans et se sont, de nouveau, élevées à leur altitude présente. La côte du Pérou s'est soulevée de huit pieds, depuis l'époque où le pied de Pizarre la foula.

« L'immense « Vallée de Sel » de Dash Beyad, près de Khorasson, couvre les plus anciennes civilisations du monde, dit H. P. Blavatsky, et des fouilles y amèneraient de curieuses révélations. Le désert de Shamo s'est changé successivement de mer en terre et de terre fertile en sable stérile ; il y a bien des Troies ensevelies sous celle que nous connaissons ; il y a six Delhis indoues superposées ; la moderne Florence est assise sur la Florence étrusque,



et celle-ci sur les ruines de villes plus anciennes encore; Arezzo, Perrugia, Lucca, bien d'autres villes européennes, sont bâties sur les reliques de civilisations archaïques, complètement oubliées. »

De futures immersions sont en réserve pour les terres actuellement habitées, mais les dates qui donnent la clef des Cycles sont, avec raison, soigneusement cachées à la foule par les Gardiens de la Science Ésotérique. Les convulsions volcaniques souterraines seront les agents de la prochaine destruction, et l'on peut déjà les voir à l'œuvre, en cette fin de cycle mineur. Nul mortel non initié n'en connaît l'heure, mais le point actuel marqué par la terre sur le cadran zodiacal permet d'espérer un répit de 16,000 années environ.

La science ne connaît pas les causes de la périodicité de ces retours cataclysmiques; elle se contente de les attribuer à un excès d'excentricité de l'orbite de la terre.

Les anciens les calculaient d'après la progression de l'inclinaison de l'équateur sur le plan de l'écliptique ; Censorinus et Sénèque affirment, dans leurs *Fragments astronomiques*, que les climats polaires et équatoriaux se succèdent régulièrement, et que le monde est ainsi, tour à tour, *inondé* et *brûlé* ; ils tiraient leurs données cosmologiques d'un fameux astronome de l'antique temple de Bélus, à Babylone, Bérose, qui calculait les événements, d'après les changements indiqués par le Zodiaque, et dont les observations s'accordaient avec les prédictions astronomiques d'un papyrus égyptien de très haute antiquité.

Platon fait dire à Solon, dans le *Timée* : « A certaines périodes, une inondation envoyée du ciel change la surface de la terre ; le genre humain a péri plusieurs fois de différentes manières, c'est pourquoi la nouvelle race humaine n'a nulle connaissance des monuments et des connaissances des temps passés. »

Les Grecs disaient qu'un cataclysme se produit au commencement et au milieu de chaque année *héliacale* ; cette dernière est mesurée par le nombre d'années que l'équateur terrestre met à tourner complètement sur le plan de l'écliptique ; ce cycle avait, d'après Hérodote, 10,800 ans, son hiver était appelé *Cataclysme*, ou Déluge, et son été *Ecpyrosis*, en raison des catastrophes d'eau ou de feu qui se produisaient à ces époques.

Aristote appelait l'année héliacale la « Grande Année ».

Pour les Chaldéens, c'était le « Grand Age » (21.000 années), il était composé de six *saros* (3.500 ans) : la première moitié de ce cycle (10,500 ans), conduisait l'humanité à un cataclysme mineur, sa seconde moitié amenait une convulsion géologique universelle. Au cours de ces 21.000 ans, les climats polaires et équatoriaux, disaient-ils, changent progressivement de place, les pôles et l'équateur deviennent successivement des déserts de glace ou des zônes torrides.



Les kabalistes antiques comptaient de la même façon ; ils divisaient le « Grand Age » chaldéen en 40 *néros* (600 ans) et assuraient qu'à chaque quart de cycle de 24,000 ans (chaque 6,000 ans), un cataclysme se produisait : c'est ce qui a fait croire à la fin du monde, en l'an 1,000, et ce qui la fait attendre, de nos jours encore, aux *Adventistes*, à certains juifs et à quelques philosophes platoniciens ralliés au christianisme.

La science refuse de croire à la rotation *complète* de l'équateur terrestre sur l'écliptique. Qu'elle explique alors la flore et la faune tropicales qu'on découvre sous les terres glacées du cercle polaire !

P. Duvar.

Nous empruntons, à la *Justice*, l'excellent article suivant, qui, nous en sommes certain, intéressera vivement, et à juste titre, tous nos lecteurs :

ÉTRANGES CHOSES

Il y a quelques jours, à cette même place, j'entretenais les lecteurs de la *Justice* des curieuses expériences de M. le colonel de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité. Sans mettre un instant en doute la bonne foi scientifique de l'expérimentateur, je n'en exprimais pas moins l'opinion que de telles expériences, à cause de leur délicatesse même, devaient être répétées un grand nombre de fois et sévèrement contrôlées, avant qu'il soit question d'en tirer une conclusion scientifique rigoureuse.

C'est aussi l'avis de M. de Rochas, puisqu'à la suite de l'article de la *Justice*, il a cru devoir me communiquer les curieuses observations que M. E. Boirac, docteur ès-lettres et professeur de philosophie au lycée Condorcet, a fait récemment recueillir, au cours d'une soirée chez le professeur X...

Je dois ajouter que les dires de M. Boirac méritent toute confiance. Ses travaux philosophiques en sont un sûr garant. Son ouvrage : l'*Idée du phénomène*, paru l'an dernier, est même tout à fait remarquable et l'un des meilleurs de notre jeune école de philosophie scientifique.

M. Boirac ayant donc demandé au professeur X... ce qu'il pensait des expériences de M. de Rochas sur la sensibilité extériorisée : « Venez chez moi, dimanche soir, lui répondit ce dernier, et j'essaierai de les reproduire en votre présence, vous en jugerez par vous-même. »

Le jour dit, M. Boirac se présentait chez M. X... où il était introduit par un jeune garçon de quinze à seize ans, robuste, bien râblé, au teint brun, au regard vif et droit. C'était le sujet sur lequel devaient être tentées les expériences.



« Vous rappellez-vous, peut-être, dit M. X... à son visiteur, les notes parues dans les journaux sur les phénomènes extraordinaires découverts par M. de Rochas. J'étais bien prêt, je l'avoue, de partager l'opinion de gens qui ne voyaient, dans cette prétendue « extériorisation de la sensibilité », que des effets de la suggestion, peut-être de la simulation, deux causes d'erreur bien fréquentes et bien puissantes dans cet ordre d'expériences.

Notez que les gens qui parlaient ainsi étaient presque tous des médecins, dont l'avis fait autorité dans la matière : ils déclaraient n'avoir jamais rien observé de pareil. Cependant, au mois de juin dernier, comme je venais d'endormir, pour la seconde ou troisième fois, un sujet, non pas celui que vous avez vu, mais un jeune ouvrier parisien, à peu près du même âge, j'eus tout-à-coup l'idée de tenter l'expérience.

Je fis apporter un verre à moitié plein d'eau, et, sans faire part à personne de mon intention, je le mis entre les mains du sujet préalablement endormi. Je n'espérais guère réussir, car, d'après ce que j'avais lu, le phénomène avait pour condition nécessaire un état particulier du sommeil, une sorte de sommeil à la quatrième ou cinquième puissance. Or, mon sujet venait d'être endormi en quelques secondes, par la fixation du regard. Pourtant, au bout de deux ou trois minutes, je retirai le verre. m'éloignai de trois ou quatre mètres environ et trempai brusquement mes doigts dans l'eau. Instantantément le sujet, qui se tenait debout, les yeux clos, tressaillit comme frappé par une décharge électrique. Interrogé, il me répondit que je venais de le frapper sur la main et il indiqua celle des mains qu'il avait posée au-dessus du verre. Je tordis l'eau entre mes doigts ; aussitôt il se mit à crier que je lui faisais mal, que je lui tordais la main, et il imitait sur sa main le geste que je venais de faire dans l'eau.

Mêmes phénomènes, quand je me plaçais à trois ou quatre mètres derrière lui. Depuis, j'ai renouvelé et varié ces expériences avec ce même sujet, avec un second ouvrier parisien comme lui, enfin avec le montagnard que vous venez de voir ; toujours pendant le sommeil hypnotique. Elles ont donné des résultats qui concordent sur tous les points essentiels et que je publierai peut-être un jour; mais, ce soir, je voudrais essayer quelque chose de nouveau.

« Il n'y a pas, vous le savez peut-être, de différence absolue entre l'état de veille et l'état d'hypnotisme. On passe de l'un à l'autre par une série indéfinie de degrés, et tous, ou presque tous les phénomènes, attraction, contracture, suggestion, etc., qu'on produit pendant le sommeil, peuvent être obtenus chez la plupart des sujets, à l'état de veille. Dès lors, il sera permis de supposer qu'on peut extérioriser la sensibilité d'un sujet tout éveillé. Nous allons essayer de vérifier l'hypothèse. »

A ces mots le professeur fit venir Jean, et, quand il se fut assis, lui mit entre les mains un verre à demi plein d'eau.



M. Boirac examina le sujet avec curiosité : il était évidemment bien réveillé et répondait sans embarras à toutes les questions qui lui étaient posées. Il paraissait surtout intrigué par ce verre d'eau qu'il échauffait entre ses doigts. Après quelques instants, le professeur lui pinça légèrement le poignet en lui demandant s'il sentait. Il répondit : *pas beaucoup*. Le pincement, réitéré une ou deux minutes plus tard, amena cette réponse : JE NE SENS PLUS DU TOUT.

Alors commença, d'après M. Boirac, la plus étonnante série de phénomènes qu'il soit possible d'observer. Voici d'ailleurs en quels termes il les raconte : « M. X..., ayant fait le simulacre de pincer l'air à quelques centimètres au-dessus du poignet, le sujet eut un soubresaut en disant qu'on lui faisait mal. Le verre fut retiré, et nous étudiâmes cette étrange sensibilité, ainsi projetée hors de la peau, à une distance d'environ douze centimètres. Je constatai par moi-même que tous les pincements faits sur la peau laissèrent le sujet insensible, mais qu'il suffisait de presser ou de tordre l'air au-dessus pour le faire tressaillir et même crier.

« Déjà le sujet ne nous regardait plus avec la même confiance, il se mettait sur la défensive.

« Aussi,quand le professeur prit le verre,il demanda avec appréhension si on allait encore lui faire mal, et il fallut lui promettre qu'on procéderait très doucement. Mais à peine M. X. eut-il effleuré la surface de l'eau que Jean tressaillit, disant qu'il venait d'être frappé et il indiquait l'épigastre. C'est encore à l'épigastre qu'il ressentait une piqûre faite dans l'eau et qu'il perçut les vibrations d'une montre posée au-dessus du verre. Des mouvements giratoires imprimés au liquide lui faisaient, disait-il, tourner le cœur ; accélérés, ils provoquèrent une sorte de danse du ventre qu'il nous pria d'arrêter sur le champ. Tout à coup, M. X. ayant légèrement soufflé dans le verre, je vis le jeune homme fermer les yeux et tomber inerte, sur sa chaise, comme frappé de la foudre ; ce souffle l'avait endormi. Quelques passes faites devant le front suffirent pour le réveiller, et il ne parut même pas soupçonner ce qui venait de se passer.

« Je vais maintenant, dit M. X., essayer l'expérience inverse, c'est-à-dire influencer à mon tour le verre et le mettre entre les mains du sujet qui trempera ses doigts dans l'eau ».

Quel résultat, se demanda M. Boirac, peut-il attendre d'une telle expérience ? Il ne s'imagine pas sans doute ressentir aussi les attouchements faits dans l'eau par le sujet ? Et sa curiosité augmenta encore, quand il vit l'opérateur jeter un voile sur la tête de Jean, lequel tenait le verre où plongeaient deux doigts de sa main droite.

Alors, continue de raconter M. Boirac, nous nous éloignons tous deux, à une distance d'environ huit mètres, et il me présente silencieusement son poignet droit, en me faisant signe de le pincer. J'obéis ; le sujet reste impassible. « Allons, dit M. X., l'expérience a échoué ; j'espérais la réussir, comme les autres, à l'état de veille :



le sommeil en est sans doute la condition nécessaire. Endormons le sujet. » Quelques passes et c'est fait.

Et, dans ces conditions, l'expérience est renouvelée, mais, cette fois, dès que M. Boirac pince l'opérateur, le sujet frissonne et se plaint : il indique le poignet droit comme siège de la sensation qui paraît très vive.

Un écusson est interposé entre le sujet et les expérimentateurs ; même sympathie instantanée. M. X. fait signe à M. Boirac de lui prendre la main et un troisième assistant, qui vient d'entrer dans la pièce, est invité par signe à lui pincer le poignet. Comme si la sensation se transmettait par le corps de M. X..., le sujet l'éprouve en même temps que M. Boirac, mais beaucoup plus fortement. Il semble se débattre contre une intolérable souffrance. M. X. doit le calmer. « Je vais, dit-il, le réveiller ». Phénomène peut-être plus incompréhensible que tous les autres, il le réveille en faisant des passes non autour de son front, mais au-dessus du verre.

A mesure que sa main passe et repasse, les paupières du sujet frémissent, les prunelles roulent, les yeux s'ouvrent. Voilà le sujet revenu à lui, et, cela va sans dire, il n'a gardé aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

Voilà les faits dont témoigne M. Boirac, observateur consciencieux et fidèle, j'en suis persuadé. Tellement scrupuleux même qu'il n'hésite pas à affirmer que s'il n'avait pas vu lui-même, vu de ses propres yeux, ces phénomènes, il aurait certainement accusé d'imposture la personne qui lui en aurait fait le récit.

Les portes de la nouvelle science que nous devons à M. de Rochas sont donc maintenant toutes grandes ouvertes aux recherches. Les observations enregistrées à ce jour ne laissent plus, en effet, aucun doute sur la réalité de certains phénomènes, jusqu'ici niés ou inexpliqués. Et si la nouvelle science aboutit dans ses recherches, dit M. Boirac, nos neveux verront d'étranges choses. Souhaitons de les voir nous-même.

Philibert Roger.

LA LANGUE UNIVERSELLE

Un abonné du *Path*, M. S. Kademal, lui envoie une communication dont nous extrayons quelques passages :

« Un langage unique pour tous les hommes les aiderait grandement à la pratique de la Fraternité universelle, tandis que la diversité des langues est un grand obstacle. La société Théosophique devrait, en conséquence, avoir un moyen de communication général, à côté des langues nationales, un langage facile à acquérir, car la vie est courte et nous avons beaucoup de choses à apprendre.



« Ce langage existe dans l'invention de John Martin Schleyer. Il est aussi universel et aussi bien établi que la notation mathématique, chimique et musicale.

« Pourquoi ne pas l'adopter ? Il n'y pas de raison qui s'y oppose.

« Quel est donc le nom de ce langage ? Le Volapuk, ce qui signifie Langue du Monde. »

Si M. Kadenal était un linguiste, il saurait que son idée est une illusion. Les langues sont des choses vivantes et ne peuvent exprimer des idées qu'à la condition qu'elles restent vivantes. Exprimer des idées par le Volapuk est aussi possible que parfumer un appartement par des fleurs artificielles. Chaque mot est un germe de plante semé dans l'intellect des générations et qui s'y développe plus ou moins, selon la qualité du terrain. Sa force vitale est composée du sens que lui ont donné tous les intellects qui l'ont pensé antérieurement. On ne peut pas plus *inventer* des mots qu'on ne peut inventer des graines de plantes. Les racines des langues ont toutes la même origine perdue dans la nuit des temps, et les langues particulières ne sont que des formes revêtant ces racines pour les déguiser.

D. Fortin.



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

LE COLONEL OLCOTT A PARIS

Notre éminent et sympathique Président, le colonel Olcott, le fondateur, avec la vénérée H. P. B., de la *Société Théosophique*, vient de passer quelques jours à Paris, où les membres français de la S. T. présents à cette époque de l'année, ont saisi cette occasion pour lui exprimer leur sympathie personnelle et l'assurer de leur dévouement à la cause de la Théosophie.

La réunion avait lieu, 18, rue d'Estrées. Le colonel Olcott, avec son affabilité habituelle, a répondu à toutes les questions qui lui ont été posées, confirmant l'heureuse et grande besogne accomplie à la Convention de Londres, sous sa haute et magistrale direction, et a fait connaissance de ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore eu le plaisir de se trouver en relations avec lui.

Il a exposé que l'esprit de tolérance et de fraternité de la *S. T.* permet à tous de travailler avec Elle et dans ses rangs, quelle que soit la Reli-



gion, ou la croyance à laquelle on appartient, puisqu'il ne s'agit que de chercher ensemble la *Vérité* sans parti-pris, ni arrière-pensée.

Il a également insisté, à propos de l'article de M. Lecomte, publié dans le *Lotus Bleu* du 27 juin, sur l'importance de l'Etude des phénomènes magnétiques et psychiques, dont la diffusion prépare les esprits de bonne foi, à accepter, sous bénéfice d'inventaire, les affirmations de la *Science Occulte*.

Quelques jours, après il déjeunait chez le Président de la Branche française, M. Arthur Arnould, qui avait la joie, pour sa bienvenue, de lui annoncer la formation d'un nouveau groupe de la *S. T.*, des plus importants, en Bretagne.

Cela fait donc, en dehors de Paris et des centres épars dans un grand nombre de départements, trois groupes principaux : le *Groupe Toulonnais*, le *Groupe Lyonnais*, le *Groupe Breton*.

Ce sont là des faits qui prouvent le progrès incessant de la Théosophie en France, progrès qui ne s'arrêtera plus, car il n'aura pas été le résultat d'un engouement passager et superficiel, comme, après tout, il est toujours facile de le créer, avec un peu de charlatanisme, mais il aura été le résultat d'une pénétration profonde et sérieuse des idées, d'un travail sincère des esprits venant, peu à peu, là où ils sentaient et constataient plus de lumière et plus de vérité.

Le colonel Olcott, en quittant Paris, doit visiter une partie de l'Europe, où l'appellent diverses Loges, auxquelles sa présence sera le meilleur des encouragements, et ne retournera dans l'Inde qu'au mois d'octobre.

Il nous a fait espérer son retour parmi nous, pour l'année prochaine.

Petites Nouvelles.

Les quelques membres dissidents, partisans de M. Judge, qui avaient essayé de faire de l'obstruction, à la première réunion de la *Convention annuelle de la section Européenne* (voir *Lotus Bleu* du 27 juillet), conséquents avec eux-mêmes, se sont officiellement séparés de la *S. T.* et se sont constitués en corps distinct, sous le titre de *Société Théosophique en Europe,* sous la Présidence d'honneur de M. William Q. Judge.

***

ÉTATS-UNIS

Les branches de Chicago, Port Townsend, Willamette, Minneapolis, Toledo, Muskegon, Boise City, Clinton, Golden Gate de San Francisco, Toronto, East Los Angeles, la branche Narada de Tacoma, celle de l'Harmonie de Los Angeles de San Diego, ont demandé au Président une charte de *Section Américaine*.



Dans nombre des branches, ayant accepté la séparation, il se trouve des membres qui n'en sont point partisans et qui reprendront leur rang dans la Section Américaine.

Revue des Revues.

Lucifer. 15 *juillet* 1895. Sur la tour d'observation. G. R. S. MEAD ORPHÉE. — La lettre à la S. T. Prayag. — A. BESANT. La doctrine du cœur. — IVY HOOPER. Deux maisons — GLASS. Les enseignements du christianisme primitif. — A. et W. Réflexions d'un néophyte. — Activités théosophiques. — Revues.

Path : Lettre d'H. P. B. — Un maître indien au sujet de quelques Brahmans. — Causerie sur les livres Indous. — Preuves de Réincarnation. — Conditions heureuses ou malheureuses de la vie. — L'opinion d'H. P. B. sur les Messages. — Témoignages concernant les Mahatmas. — Notes littéraires.

Le Theosophist. Directeur : Colonel Olcott, Président de la S. T. — juillet 1895. — OLCOTT. Feuilles d'un vieux journal. — KERALA VARMA : La terre du Védantisme. — F. W. THURSTAN, M. A. Les épreuves et mystères de l'Egypte ancienne. — B. Feuilles. — KAMA PRASAD. Pensées sur la Bagḫavad Gita. — Un Hatha Yogi typique. — RICHARD HARTE. TOLSTOI. — Purnendu Narayana Sinha. Quelques pensées sur le Pranayama védique. — Shaikn Mahomed Isfahani. Le Suffisme dans ses relations avec la philosophie et le Mahométisme. — Un M. S. T. Le réel Yogi. — W. A. E. La crise actuelle. — Les appréciations de la Presse. — Notes et nouvelles.

Lotus bluten. *Juillet* 1895. L'Evangile de Bouddha. — Le Soi d'après la Chandogya Upanishad. — H. P. Blavatsky (fin). — Catéchisme théosophique pour les enfants. —

Sphinx. *Juillet* 1895. ANNIE BESANT. Le Symbolisme. — HUBBE SCHLEIDEN. Lettre de Ceylan. — L. KUHLENBECK. Le Schamanisme des Peaux Rouges. — HERMANN KRECKE. L'amélioration du Monde. — GISELA VLAHOV. Extase ou Médiumnité. — LADWIG DEINHARD. La visite de Carpenter à un Gnani. — Vocabulaire sanscrit. — Notes. —

La Curiosité, sous la Direction de notre confrère M. Ernest Bosc, continue à nous donner de très intéressants travaux, notamment la suite de l'*Esquisse d'une Histoire du Néo-spiritualisme*, et aussi les communications signées : *M. A. B.* ; plus de remarquables articles de nos collaborateurs *Dac* et *Dr Pascal*.

Dans **l'Etoile** (N° de juillet), M. Albert Jhouney continue la série de ses articles sur le *Congrès de l'Humanité et l'Alliance Universelle.* Il aborde notamment l'Etude des points de contact et des divergences entre les diverses religions et Doctrines se rattachant au mouvement spiritualiste, et il entreprend une critique de la Théosophie, au point



de vue de la conception de Dieu et de la création. — Il y aurait, sans doute, beaucoup à répondre, à ce sujet, à M. Albert Jhouney, mais cela ne peut se faire en quelques lignes. Pour aujourd'hui, contentons-nous de constater le noble et sincère effort de notre confrère pour exposer ses idées et les nôtres, telles qu'il les comprend, dans un sincère esprit d'impartialité et de tolérance fraternelle.

C'est là le véritable terrain de toute discussion sérieuse et utile, et nous ne pouvons que souhaiter que d'autres imitent l'exemple éloquemment donné par M. Jhouney.

Peut-être suivrons-nous notre confrère sur le terrain où il s'engage, mais, encore une fois, nous n'en avons ni le temps, ni la place aujourd'hui.

La Paix Universelle (N° du 31 juillet). A signaler l'article où M. Horace Pelletier s'est étudié à vérifier et à reproduire les belles expériences du Colonel de Rochas sur *l'Extériorisation de la sensibilité*, et opérant, avec d'autres sujets et dans d'autres conditions, a vu se réaliser, de point en point, les phénomènes si merveilleusement mis en lumière par l'éminent savant, dont nous analysions le très consciencieux et très intéressant ouvrage, dans notre dernier n°, par la plume de notre frère et distingué collaborateur, le Dr Pascal.

La nouvelle Revue Moderne, nous adresse son numéro-programme. Nous y relevons, dans la liste de ses collaborateurs, les noms illustres d'Alex. Dumas fils, Jules Simon, Jules Claretie, Victorien Sardou, François Coppée, etc. etc. et nous voyons avec plaisir que M. Jacques Brieu y continuera ses *Etudes* sur le *mouvement idéaliste*, que nous avons eu déjà occasion de signaler à nos lecteurs.

La **Revue Immortaliste**, sous la direction de MM. Camille Chaigneau et Emile de Rienzi, en est arrivée à son 8e n°, sans que nous ayions eu encore le loisir et la place de souhaiter la bienvenue à ce nouveau confrère, avec lequel nous différerons évidemment sur plus d'un point, mais avec lequel aussi nous aurons certainement le plaisir de nous trouver d'accord sur d'autres points ; comme nous, la *Revue Immortaliste* combat le matérialisme, et, à ce point de vue, nous ne pouvons que lui souhaiter succès et longue vie.

La Revue française publie des Nos chaque fois plus intéressants. — Presque tous les articles en seraient à signaler. — M. Marius Decrespe, notre distingué confrère, y publie notamment, sous le titre : *Mouvement idéaliste*, une très consciencieuse et très intéressante analyse de toutes les publications se rattachant au mouvement spiritualiste.

Voici en quels termes il parle du *Lotus Bleu :*

« *Le Lotus Bleu* a un article absolument exceptionnel de M. Lecomte « sur le *Dégagement astral et la limite de l'atmosphère terrestre ;* les expé« riences décrites ont une portée philosophique et pratique incalculable « et nous engageons vivement tous les curieux des choses de l'Occulte « à étudier cet étonnant travail ; à lire aussi : *Le temps, l'espace et le « mouvement*, d'Emile Burnouf; *l'enseignement théosophique*, du Dr Pascal ;



« *les Trois plans*, de Guymiot ; *les mystères de l'au-delà*, de H. P. Bla-« vatsky, etc. »

Dans la partie Bibliographique, M. Marius Decrespe rend compte également du travail du Dr Pascal sur la *Réincarnation*, duquel il dit qu'il « forcera le plus superficiel lecteur à réfléchir à ce problème d'un intérêt aussi passionnant qu'immédiat » et des *croyances fondamentales du Bouddhisme*, par Arthur Arnould, dont il écrit :

« Cette brochure résume en quelques pages concises et claires le Credo Bouddhique dont l'étude est si difficile pour les Occidentaux, quand il leur faut en rechercher les éléments épars dans les volumineux traités asiatiques. — En cet opuscule, la morale très pure du « Seigneur de compassion » apparaît séduisante et lumineuse, et c'est avec une très douce émotion qu'on tourne le dernier feuillet de cette grande petite œuvre qui, profondément, s'imprime en la mémoire du cœur. »

A. de Guéblange.

Bibliographie

La seule traduction française que nous eussions de la BHAGAVAD-GÎTA, due à la plume de l'éminent orientaliste, EMILE BURNOUF, était épuisée.

La *Librairie de l'Art indépendant*, 11, Chaussée-d'Antin, vient d'en mettre en vente une nouvelle édition, format des Eucologes, (2e série des *textes Rosi-cruciens*). Le bas prix de ce joli volume (2.50), ne peut que contribuer à assurer la diffusion de cette œuvre sublime.

Nous sommes heureux d'en pouvoir donner, dès aujourd'hui, la *préface*, écrite par Emile Burnouf lui-même.

PRÉFACE

Ce livre est probablement le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. Jamais on n'a énoncé avec plus de force l'Unité du principe absolu des choses, essence et point culminant de la philosophie indienne. De là découle une morale qu'on n'a point surpassée, morale non seulement théorique, mais pratique par excellence, unissant les plus nobles affections de la nature humaine à la loi stoïque du désintéressement.

Il faut lire ce petit livre et s'en nourrir. Nous en avons le plus grand besoin.

Nos sociétés modernes, prétendues chrétiennes, sont fondées sur l'égoïsme; sur l'égoïsme le plus étroit, l'intérêt. Ce qui meut les hommes d'aujourd'hui, ce qui les groupe ou les précipite les uns contre les autres, c'est l'intérêt personnel. Rarement l'amour du bien pour lui-même est leur mobile.

On veut jouir de la vie et l'on ne veut pas être troublé dans cette



jouissance. Les concessions faites aux déshérités ont pour but de les apaiser, non de les élever à une vie supérieure.

Nos grandes révolutions ont été des explosions populaires contre l'égoïsme du passé. Elles ont substitué la multitude au petit nombre et déchaîné toutes les convoitises. Elles n'ont pas introduit un nouveau principe de morale publique et de vertu privée.

Cette règle d'action qu'on n'a point proclamée se nomme la *Loi du sacrifice*. On ne veut rien sacrifier ; on veut tout acquérir ou tout garder.

Par cette absence du principe moral, nos sociétés vont droit à leur perte. Ni les sciences, ni l'industrie, ni le commerce, ne les sauveront ; cela n'a pas sauvé les sociétés antiques. Celles-ci ont été tuées par le principe chrétien, qui, depuis lors, a été expulsé à son tour de nos lois et de nos mœurs.

Qu'on lise donc ce petit livre. On verra qu'il y a eu des hommes pensant mieux que nous et qui ont tracé la voie du salut.

Un mot sur ce chant. Bhagavat, c'est Krishna, 10e incarnation de Vishnou. La religion qui porte son nom est, dans l'Inde, une des dernières venues ; elle a de grandes analogies avec celles du Bouddha et du Christ. Le poème se rattache comme épisode au Mahâbhârata : il comprend dix-huit chapitres ou *lectures*. Son texte contient un certain nombre de termes propres à la philosophie indoue et que plusieurs personnes emploient sans les traduire. Notre langue n'en a peut-être pas qui leur correspondent exactement ; mais elle peut rendre les mêmes idées avec une approximation suffisante. D'ailleurs le devoir d'un traducteur est d'être intelligible pour ceux qui ne sont pas initiés. Ceux donc qui voudront pénétrer plus avant dans les doctrines brâhmaniques recourront à d'autres textes et ne s'en tiendront pas à la Bhagavad-gîtâ. Que cela soit notre excuse pour des défauts inhérents à toute traduction.

Émile Burnouf.

⁂

Le livre du Sceptre, par Sar Mérodack J. Péladan, 1 vol. in-8°, Chamuel, éditeur, — prix 7.50.

Ce traité de politique, quatrième tome de l'*Amphithéâtre des Sciences Mortes*, est une œuvre de logique et de tradition, qui résume en les unifiant : Aristote, Spinosa, d'Olivet. L'auteur de *Comment on devient Mage*, appelle la politique une éthique collective et base sa démonstration sur l'identité des lois morales, devant l'État et l'individu. Il étudie toutes les déformations de la science politique, socialisme, anarchie, et conclut au principe théocratique comme base, mais en libérant l'individu de l'État, réduit au minimum d'action : c'est-à-dire fédéralisme à la base, et théocratie au sommet : ce qui donne satisfaction aux conservateurs et aux progressistes. Il abandonne



en cet ouvrage les formules kabbalistiques ; il a fait œuvre historique et rationnelle, et l'assagissement constaté au 4e salon de la Rose † Croix, paraîtra plus caractéristique encore, en ce traité, qui, sauf la hardiesse, pourrait, quant à la forme calme et pondérée, être signé d'un membre de l'Institut. Il est curieux de voir l'excessif écrivain démentir ses débuts excentriques et devenir littéralement classique, à son grand avantage et à celui du lecteur, qui n'est plus gêné par une terminologie singulière.

Aux politiciens, surtout, nous recommandons le *Livre du Sceptre*, qui est vraiment un traité de *science politique*.

Nous reviendrons plus à fond sur cet ouvrage.

∴

Magnétisme — Hypnotisme — Somnambulisme par Marius Decrespe. — Guyot, éditeur, prix 0,20.

Ce petit volume, sous son aspect modeste et son format restreint, contient beaucoup d'idées et beaucoup de savoir réel, condensés en quelques pages. — Celui qui l'a écrit est un homme qui pense, qui sait et qui ne parle qu'alors qu'il est convaincu d'avoir trouvé la Vérité.

L'auteur a tenu à être clair et simple avant tout, — à bien dire ce qu'il voulait dire, rien de plus, rien de moins.

Aussi ce petit volume est-il intéressant, d'une lecture facile, à la portée de tous et fort instructif. — C'est de l'excellente propagande, écrite dans un grand esprit d'impartialité et de sagacité scientifiques, mérite trop rare, pour que nous ne le signalions pas avec empressement.

Le Directeur Gérant : Arthur Arnould.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, Bussière Frères

27 SEPTEMBRE 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 7

LE LOTUS BLEU

La *London-Lodge*, présidée par l'honorable M. Sinnett, l'auteur bien connu du *Bouddhisme Esotérique*, et, depuis peu, Vice-Président de la *Société Théosophique*, est une de celles dont les membres sont le plus actifs et nous donnent l'exemple d'un travail sérieux et profitable à tous, que trop peu d'entre nous encore paraissent disposés à suivre. Elle se distingue entre toutes par le nombre, la variété et la valeur de ses productions.

L'un des membres les plus éminents de cette Loge, M. C. Leadbeater, a esquissé, notamment, d'une façon saisissante, quelques-unes des merveilles du *Monde Astral*, et les détails qu'il en donne sont assez *exacts* pour avoir mérité le suffrage des Occultistes Théosophistes les plus autorisés.

A la dernière Convention de la Section Européenne et sur notre demande, M. Leadbeater nous a gracieusement permis de donner connaissance de son travail aux lecteurs du *Lotus Bleu*.

Dac.

LE PLAN ASTRAL

Les écrits Théosophiques parlent souvent du *Plan Astral*, ou *Kama loka*, comme on l'appelle en Sanskrit, et nos ouvrages contiennent pas mal d'indications à ce sujet ; mais je ne crois pas qu'un seul volume présente un résumé complet de tout ce qui nous est actuellement connu sur cette intéressante région. L'objet de ce travail est de coordonner ces informations éparses, en y ajoutant quelques faits parvenus directement à notre connaissance. Ces derniers renseignements sont le résultat des investigations personnelles de quelques expérimentateurs, et ne sauraient, dès lors, avoir de caractère absolu. Nous avons, d'ailleurs, pris toutés précautions à cet égard, et aucun fait n'a été admis par

nous qui n'ait été confirmé par le témoignage d'au moins deux observateurs exercés et indépendants, témoignage corroboré, de plus, par celui d'autres personnes plus versées que nous-même en cette question. Cette exposition du Plan Astral, bien qu'incomplète encore, ne laissera donc pas, nous l'espérons, de présenter un certain intérêt.

Le premier point à établir, en décrivant le Plan Astral, c'est son absolue *Réalité*. Bien entendu qu'en me servant de ce dernier mot, je ne me mets pas au point de vue métaphysique qui, en dehors de l'Unité non manifestée, considère tout comme non réel, parce que ce n'est pas permanent ; j'emploie simplement ce mot dans son acception simple et ordinaire, pour marquer que les objets et les habitants du Plan Astral sont aussi *réels* que nos corps, nos maisons et tout ce qui nous frappe dans le monde dit extérieur. Ils ne sont pas plus éternels que les objets du plan physique, mais il sont, quand même, des *réalités* pour notre point de vue, tant qu'ils durent, réalités que nous ne devons pas ignorer, uniquement parce que la majorité des humains n'en a pas encore connaissance ou ne soupçonne qu'à peine leur existence.

Le Plan Astral est parfois appelé le royaume de l'illusion, non qu'il soit plus illusoire que le monde physique, mais parce qu'il est extrêmement difficile de contrôler les impressions rapportées par un Voyant non exercé. La raison en tient principalement à deux caractéristiques remarquables du Monde Astral : d'abord, à ce que nombre de ses habitants ont un merveilleux pouvoir de changer de forme, avec une rapidité toute Protéenne, et aussi de fasciner entièrement ceux avec qui ils veulent entrer en relations ; ensuite à ce que la vision sur ce plan est une faculté bien différente et plus étendue que sur le plan physique. On y voit un objet de tous les côtés à la fois, en quelque sorte, l'intérieur solide aussi aisément que son extérieur ; et l'on comprend, dès lors, la grande difficulté qu'éprouve un expérimentateur novice à bien saisir ce qu'il voit de la sorte, et surtout à traduire ses impressions dans le langage ordinaire. Un exemple courant des erreurs commises est le renversement fréquent des nombres lus en astral, où on lit par exemple : 139 pour 931, et vice versa. Avec un Maître capable, une telle erreur ne pourrait pas arriver, sauf en cas de hâte inconsidérée, ou de grande négligence, parce que l'élève serait soigneusement instruit à bien apprécier les choses, au moyen de nombreux exercices auxquels le soumettrait son Maître ou un disciple plus avancé, faisant passer diverses formes d'illusion sous ses yeux, et lui demandant ce qu'il voit. Ses réponses seraient corrigées, si elles étaient erronées, et des explications seraient données jusqu'à ce que, par degré, le néophyte ait acquis une sûreté de perception du phénomène astral, dépassant même celle qu'il possède sur le plan physique. Mais il lui faut aussi savoir transporter d'un plan à un autre le souvenir de ce qu'il a pu voir correctement ; pour y



arriver, on lui apprend à faire passer, sans en rien perdre, sa conscience du plan physique au plan astral ou dévachanique, et inversement ; parce que, tant qu'il n'y est pas arrivé, il y a toujours possibilité que ses souvenirs se dissipent partiellement ou s'altèrent, pendant l'intervalle inerte qui sépare les périodes de conscience sur les divers plans. Quand ce pouvoir est pleinement acquis, l'élève peut se servir de toutes ses facultés astrales, non seulement pendant le sommeil ou l'état de trance, mais aussi pendant la veille ou le cours ordinaire de la vie.

Quelques Théosophistes ont parlé avec dédain du Plan Astral et l'ont traité comme s'il n'était nullement digne d'attention ; cela me paraît être une erreur de leur part. Assurément, nous devons surtout tendre à ce qui est purement spirituel, et il serait désastreux pour l'étudiant de négliger le développement plus élevé, pour se contenter de l'obtention de la conscience astrale. Il est des personnes dont le Karma est tel qu'il leur permet de développer tout de suite leurs facultés spirituelles, de sauter, en quelque sorte, au moins provisoirement, par dessus le Plan Astral, de sorte que lorqu'elles l'abordent ensuite, perfectionnées au point de vue spirituel, elles ont l'avantage d'y entrer par en haut, avec l'aide d'une perception spirituelle qui défie l'erreur et d'une force qui ne connaît pas d'obstacle. C'est toutefois une erreur de croire, comme quelques écrivains le font, que telle soit la méthode suivie par les Maîtres de la Sagesse avec leurs disciples. Si c'était possible, cela éviterait bien des peines ; mais, pour la plupart d'entre nous, le poids du passé s'oppose à un progrès aussi rapide : tout ce que nous pouvons espérer c'est de faire notre chemin doucement, pas à pas ; et puisque le Plan Astral se trouve tout près de notre monde de matière dense, c'est d'ordinaire avec lui qu'ont lieu nos premières expériences *super-physiques*. Il n'est donc nullement dénué d'intérêt, pour ceux d'entre nous qui ne sont que des commençants, d'aborder ces études, et une pleine compréhension de ces mystères peut nous être de la plus grande importance, non seulement pour nous faire comprendre beaucoup des phénomènes qui ont lieu dans les séances spirites ou dans les maisons hantées, phénomènes rationnellement inexplicables sans cela, mais aussi pour nous préserver de certains dangers possibles.

C'est de diverses manières que l'on est introduit, pour la première fois, dans cette remarquable région. Les uns, une seule fois dans leur vie entière, sous quelque influence non habituelle, deviennent assez sensitifs pour reconnaître la présence d'un habitant de l'Astral, et souvent, si l'occurrence ne s'en est pas répétée, se prennent à croire qu'ils ont été victimes de l'hallucination. D'autres se trouvent voir ou entendre, de plus en plus souvent, des choses auxquelles leur entourage est aveugle ou sourd. D'autres encore, et ce sont peut-être les plus nombreux, commençent par se rappeler avec de plus en plus de clarté, ce qu'ils ont vu ou entendu



sur un autre plan, pendant le sommeil. Parmi ceux qui étudient ces sujets, quelques-uns essaient de développer la vue astrale, en regardant dans du cristal ou par d'autres moyens, tandis que ceux qui ont l'inestimable avantage d'être directement guidés par un Maître qualifié ont des chances d'être mis, du premier coup, sur ce plan, grâce à leur protecteur qui ne les abandonne pas, tant qu'il ne s'est pas assuré, par diverses épreuves, que ses élèves n'ont plus rien à craindre. Quoiqu'il en soit, la première fois que nous nous trouvons consciemment en rapport avec ce monde immense, plein de vie active et dont nous n'avions généralement aucune notion antérieure, ce jour-là ne laisse pas d'être une époque mémorable de notre existence.

La vie du Plan Astral est si abondante et si multiple qu'elle déroute absolument, d'abord, le néophyte, et que l'investigateur le plus exercé éprouve même de réelles difficultés à classer et cataloguer ses impressions. Si l'on demandait à l'explorateur de quelque forêt tropicale inconnue, qu'il a traversée, des détails exacts sur sa flore et sa géologie, et aussi de décrire le genre et l'éspèce de chacune des myriades d'insectes, d'oiseaux et de reptiles qu'il aurait vues, il pourrait reculer devant la grandeur de la tâche ; et cependant ce ne serait pas comparable à l'embarras de l'investigateur psychique, dont la difficulté de faire passer ce qu'il a vu d'un plan à un autre et aussi de traduire ce passage dans un langage correct, est assurément des plus grandes. Cependant, de même que le voyageur terrestre commencerait probablement son récit par une description générale de l'aspect et des caractéristiques du pays qu'il a visité, de même il nous parait bien de commencer notre petite esquisse du Plan Astral, en essayant de donner une idée des scènes qui forment le fond de ses merveilleuses et changeantes activités. Sur le point de commencer notre travail, une nouvelle difficulté se présente encore. Tous ceux qui voient pleinement sur le Plan Astral s'accordent à dire que chercher à retracer les peintures vivantes de l'Astral devant les yeux qui ne sont pas encore ouverts à leur lumière, c'est comme si l'on décrivait à un aveugle les variétés infinies des teintes d'un brillant coucher de soleil ; quelque parfaite que serait la description, il est plus que probable que l'idée évoquée dans l'esprit de l'auditeur ne serait pas adéquate à la réalité.

C. Leadbeater.

(*A continuer.*)



LES ÉLÉMENTALS KAMA-MANASIQUES [1]

La faculté capitale du mental humain c'est la transformation des sensations en pensées, des impressions en formes. L'imagination dirige les atomes de la substance subtile qui constitue les plans psychiques supérieurs, — les plans Kama-manasiques, — et les agrège en formes transitoires; le principe intellectuel donne à ces formes un rayon d'intelligence qui porte la caractéristique de la nature de la pensée; l'ébranlement de la région psychique attire l'attention des essaims de créatures Elémentales qui peuplent ce monde, et l'une d'elles, — celle qui vibre le mieux à l'unisson de la nuance morale de la pensée, — pénètre ce corps éthéré et lui donne une âme. Dès ce moment, la pensée est un être complet : il a un corps, — l'éther psychique, — une âme animale, — l'Elémental kamique qui l'a pénétré, — et une intelligence, — le rayon mental qui a donné la forme à la substance et attiré la force instinctive élémentale.

Cet être est l'expression exacte de la pensée qu'il représente ; il possède sa caractéristique morale et intellectuelle ; c'est un ange, un démon, ou encore une force sans relief moral; il rayonne du bien ou du mal, de l'amour ou de la haine, de la sympathie ou de la répulsion, de l'activité ou de la paresse ; son *aura* réchauffe ou refroidit, apporte de l'énergie ou vampirise. Il vit dans l'atmosphère de son créateur, et, quand il s'en éloigne, il y reste rattaché par un fil de substance subtile ; ce fil est le lien qui conserve les impulsions, qui téléphone les ordres, qui propage les impressions. Quand ce fil est brisé, la pensée flotte au gré des courants mentaux, et la similarité vibratoire seule dirige, désormais, ses mouvements; elle est, dès lors, attirée, çà et là, vers les organismes psychiques le plus en affinité avec elle, et séjourne plus ou moins longtemps en eux, selon la congénialité du sol qu'elle y rencontre.

Cet être cherche à augmenter son existence et à la prolonger. L'instinct de la vie, le désir de vivre est partout, sur tous les plans, chez tous les êtres ; il est l'essence même de la vie ; il dure, sur un plan donné, aussi longtemps que l'expérience, recueillie sur ce point par le principe conscientiel, n'est pas achevée.

La Vie est indestructible dans son essence, mais ses aspects changent périodiquement : nous les appelons la mort. La mort

(1) Leadbeater, dans *Astral plane* a merveilleusement décrit ces êtres, sous le nom d'*Elémentals artificiels*.



n'est que l'obscuration passagère de la Soi-Conscience ; l'être, qui ne connaît que la vie limitée dont il a pour le moment conscience, et qui est incapable encore d'embrasser consciemment des états différents, s'imagine, quand la transition approche, qu'il va plonger dans le néant ; aussi désire-t-il vivre, c'est à dire, perpétuer l'aspect particulier de la vie qui constitue son état actuel de conscience. Pour l'éphémère Elémental kama-manasique, la vie consiste dans la conservation de l'état psycho-mental spécial qui l'a créé ; et, comme le rayon intellectuel, s'il n'est pas projeté de nouveau, se retire peu à peu dans l'essence mentale d'où il sortit, l'être rudimentaire qu'il détermine fait instinctivement des appels incessants au Penseur qui le créa, sollicite son attention, éveille en lui le désir, l'impression ou l'image qui présidèrent à sa création.

Avec chaque pensée nouvelle, un flot de vie le pénètre, une flamme mentale illumine sa conscience, une augmentation d'énergie s'effectue dans les courants fluidiques qui agrègent les atomes de son enveloppe. Plus intense est sa vie, plus active est sa force, et il l'utilise pour attirer sans cesse en lui les pensées de celui qui lui donna l'existence.

A mesure que son individualisation progresse, il apprend à voyager au loin, à se diriger vers les hommes qui créent des êtres semblables à lui, à s'attacher à ces hommes et à leur emprunter de la vie intellectuelle. Il s'associe avec les Elémentals de même nature que lui, et entre dans un anneau particulier des grandes chaînes de forces psycho-mentales qui balayent le monde et emportent les humains vers les destinées qu'ils se préparent sans cesse. Il met ainsi son générateur en communication avec le courant karmique qu'il a contribué à créer et devient un agent du Karma collectif : familial, national et universel. Cette association le rend fort et indépendant.

Mais son habitat normal, c'est l'aura de la personne qui l'a créé ; c'est là qu'il demeure, et d'où il rayonne au loin, porté sur les courants qu'il a établis dans l'ambiance ; c'est là qu'il agit le plus souvent. Il ébranle l'atmosphère mentale ou en reçoit les impulsions : il commande ou obéit, tour à tour, selon l'état momentané de la volonté de son maître ; il va et vient ; il prépare automatiquement la réalisation du désir dont il est l'âme, opérant toujours sur la ligne de moindre résistance, ce qui donne à ses opérations une apparence d'intelligence très grande : il joue le rôle d'un aide habile et d'un messager fidèle.

Sa forme varie selon la chose spéciale qu'il exprime et le parfum moral qu'il exhale. Les pensées qui se rapportent aux êtres et aux choses des règnes inférieurs ont la forme des êtres et des choses auxquels elles se rapportent, et elles sont très éphémères, car, sauf des cas rares et spéciaux, aucune intensité dynamique ne leur a été donnee par l'imagination, la concentration mentale ou la volonté. Elles s'évanouissent donc rapidement, d'autant plus



vite que l'impression mentale a été moins vive et moins prolongée; il est, par conséquent, bien rare de les voir faire partie de la foule pressée et incohérente des formes qui grouillent dans l'aura humaine.

Les formes élémentales qui constituent les habitants réguliers de notre aura sont celles qui expriment notre nature morale; nos vices, nos passions, nos vertus. Ce sont là nos hôtes accoutumés, nos fils rudimentaires, nos homoncules invisibles, mais sans cesse en action, nos bons anges ou nos démons tentateurs; et leurs formes expriment leur nature. On peut y voir les créations les plus bizarres, les plus horribles ou les plus attrayantes. C'ést par elles que les Voyants jugent de notre atmosphère morale et que les Sensitifs en ressentent l'impression; elles sont les agents des sympathies et des antipathies, de la contagion morale, des influences mentales ou spirituelles.

*
* *

On peut comprendre, à ce simple exposé, l'importance de la pensée, la complexité de ses réseaux, l'étendue de son champ d'action, l'intensité de sa force, la subtilité de sa pénétration, la puissance de ses associations, et partant, ses dangers et son utilité. La collectivité des pensées humaines forme comme un élément de la nature, élément redoutable par sa prodigieuse énergie; quand il est déchaîné, il est plus terrible que les éléments matériels, car ces derniers se meuvent sur un champ limité et n'atteignent que les enveloppes physiques, tandis que les vagues mentales ne trouvent ni frein à leur vitesse ni bornes à leur empire. Les éléments terrestres sont visibles, tangibles; on peut souvent prévoir scientifiquement leurs invasions, s'en préserver ou en atténuer les ravages; l'élément mental, au contraire, nous enveloppe de toutes parts, pénètre toutes nos molécules, tous nos atomes; nous n'avons pas encore développé les sens qui doivent nous montrer ses mouvements, nous révéler son intensité; nous n'avons point appris la science qui permet de le dompter, en déviant la direction de ses courants, on en leur opposant des courants contraires.

Une pensée est essentiellement un être obsesseur. Cet être pousse incessamment à la répétition de la pensée qui le conçut, de l'acte qui consolida sa vie; il est l'agent direct de la création des habitudes, ces chaînes qui enlacent l'homme, ces canaux qui dérivent sa force, ces parasites qui absorbent sa vitalité, ces tyrans qui le courbent sous le joug: celui qui veut être libre doit les briser de bonne heure; s'il les laisse s'établir, il devient leur esclave.

Les Elementals passionnels sont plus terribles encore. Doués d'une vie intense, de désirs violents, d'une individualisation avancée, d'une force considérable, ils dominent absolument leurs victimes,



et, si ces dernières sont d'une constitution médiunimique, ils les vampirisent affreusement, absorbant leur intelligence, s'appropriant leur volonté, désagrégeant leurs corps fluidiques. Ils cherchent à précipiter leur cycle évolutif, à prendre pied sur le plan astral, et enfin à se matérialiser ; plus leur évolution se complète, plus ils deviennent vivants, puissants, menaçants, irrésistibles. Ce sont de vrais vampires ; ils dévorent leurs possesseurs, les obsèdent et les précipitent dans la folie ou la mort : on peut les étudier parmi la triste population qui encombre les asiles d'aliénés. L'homme qui vitalise ses passions par l'habitude est en imminence morbide morale ; il est entouré d'ennemis qui cherchent sa perte, — ennemis invisibles, ignorés, qui attendent le moment favorable, qui saisissent l'instant où la volonté faiblit, où l'attention est en défaut, et qui, alors, brusquement, l'entraînent et se servent de son corps pour assouvir leurs instincts. La force de ces hordes ténébreuses est incroyable ; elles forment des chaînes puissantes, des courants psychiques irrésistibles, pour celui qui leur fournit un point d'appui ; c'est dans ces cas que l'on peut voir des hommes de cœur et d'intelligence faillir, étonner leurs semblables par des actes dont on ne les aurait jamais crus capables, devenir criminels même et frapper d'étonnement et d'horreur tous ceux qui les estimaient.

L'étudiant de l'Occultisme connaît la nature de ces êtres rudimentaires et surveille incessamment sa pensée ; il crée des Elémentals d'aide et de protection, des réceptacles pour les parfums moraux, des ouvriers de vertus, des automates de dévouement, des âmes de cordialité ; il se lie, par leur intermédiaire, aux courants lumineux projetés par les *pierres vivantes* du « Mur gardien de l'Humanité », et se procure ainsi une aide considérable, une force colossale, une stabilité immuable dans le bien ; il assure le succès de toutes ses œuvres altruistes, et devient une source de Spiritualité répandant à flots ses eaux salutaires et son atmosphère de paix. Les héros de la vertu, du dévouement et du devoir, ne se sont élevés au-dessus de l'humanité qu'en s'associant aux grands courants de la Vie divine et en se plaçant sous le rayonnement puissant de Ceux qui ont appris à devenir les instruments de la Loi ; les efforts individuels sont stériles en face des forces universelles ; il faut s'allier à elles pour agir efficacement, et, dès lors, il faut choisir entre l'ombre et la lumière, il faut se donner au Logos ou à l'Adversaire : — *Tel est le grand secret.*



C'est parce que la pensée est un Être qu'on peut lui confier une mission, l'envoyer au loin, l'attacher à un humain, s'en servir comme d'un interprète fidèle, comme d'un *alter ego* inaccessible au découragement et à la trahison. On peut en faire un messager d'amour, et l'être aimé ressentira comme un bonheur profond,



d'origine inconnue, donnant la paix et le courage, dans l'isolement lointain.

On peut l'animer d'une force de protection. Elle surveille alors sans relâche celui qu'on a confié à sa garde, lui insuffle la prudence, lui donne la prévision du danger et l'entoure d'éléments favorables. Plus d'une existence a été conservée ainsi, au milieu des massacres, des combats ; plus d'une médaille, aimantée par l'amour maternel appuyé sur la foi religieuse, s'est montrée une bienfaisante amulette. L'amour est un bouclier ; il peut étendre sa protection à toute distance et couvrir de son abri impénétrable l'objet pour lequel il vibre ; il ne connaît ni le temps, ni l'espace ; la mort n'a pas de prise sur lui, il franchit le Kama-loca, et sa flamme éclaire le Dévachan, d'où elle rayonne vers la terre, sur les êtres chéris qu'il a laissés : il continue à protéger, à consoler, à prévenir, à diriger.

Les Voyants, habitués à discerner sur les couches supérieures de l'Astral, peuvent apercevoir ces Elémentals comme des formes humaines placées dans l'aura psychique d'une personne, animées d'une seule pensée, attentives au but, et l'accomplissant avec la concentration de vrais automates, en véritables anges gardiens veillant sur les destinées d'un humain.

***

Si la colère lance dans l'espace des forces de destruction, si un regard chargé de foudre mentale peut tuer aussi sûrement que la balle, si la haine peut porter un trouble persistant dans les courants fluidiques d'un être détesté, la sympathie, la compassion, la pitié, projettent l'essence spirituelle, et si l'on peut faire vibrer le cœur, si l'on arrive à saisir le Grand Courant, — le courant de pur amour, — une inondation se produit dans l'organisme, un fluide frémissant parcourt les vaisseaux astraux, transmet l'ondulation divine à la photosphère aurique, et de l'œuf microcosmique s'échappe un courant irrésistible, qui franchit l'espace comme un éclair et va répandre la vie dans un corps en péril. — Ces courants sont des aspects de la Force kundalinique, et, lorsqu'une personne est capable de les produire dans le centre de son être et de les projeter sur un ami en danger, la mort recule, la vie reprend ses droits, des guérisons inespérées, magiques, se produisent.

***

La Prière, *chez l'homme ordinaire*, n'est guère qu'une création d'éléments bénéficents. Le Dieu auquel il s'adresse n'est point l'Absolu, l'Etre-té qui n'a ni oreilles, ni yeux, ni pensée, et les saints qu'il invoque ne sont pas là pour l'entendre ; son désir ne franchit guère la sphère psychique, car rien d'égoïste ne peut



s'élever sur le champ des courants universels. Mais l'intensité de ce désir crée un Elémental kama-manasique, l'anime, le dirige, le spécialise au but à atteindre, et, si la répétition de la prière peut le charger d'un dynamisme suffisant, les obstacles sont écartés, les difficultés vaincues, les circonstances deviennent favorables, les coïncidences heureuses et la demande est accordée.

Lorsque la prière est impersonnelle, lorsqu'une âme compassionnée fait appel aux puissances supérieures pour une cause sublime, quand elle demande leur appui dans une œuvre d'utilité générale, on obtient des succès inespérés. L'impersonnalité est une force colossale ; elle n'appartient pas à l'individu, *elle est universelle* ; abandonnée à elle-même, elle suit paisiblement le cours du courant mondien ; il faut, pour l'orienter, l'intervention d'une volonté individuelle ; dès ce moment elle agit dans un but spécial et lui donne toute l'immensité de sa puissance. La prière pure, profonde, altruiste, peut monter jusqu'à cette force universelle, dériver une partie de ses eaux, leur fournir un instrument approprié et les transformer en une force individuelle, intelligente et bienfaisante. Pour obtenir ce résultat, l'action de l'Ego supérieur est nécessaire, mais elle ne manque jamais, quand nous lui en fournissons les moyens, car il est nous-même et il veille silencieusement dans le cœur, attentif à tous nos appels, heureux de pouvoir aider.

*
* *

L'intervention des Elémentals créés par la pensée est constante, de chaque instant ; elle entre dans tous nos actes, elle influence toutes nos décisions ; elle nous sollicite à notre insu, nous inspire, nous pousse, nous repousse, nous attire, nous éloigne, et est l'agent des phénomènes même les plus banals.

Un grand nombre d'individus sont doués, par exemple, de la faculté bizarre de s'éveiller à une heure donnée ; nous ne parlons pas seulement d'une heure fixe, habituelle, facilement trouvée par l'automatisme corporel, mais du réveil à une heure quelconque, variée à volonté. Ce phénomène est commun, chez certains sensitifs surtout, et chacun peut le produire avec un peu d'habitude et d'effort : il est frappant par sa précision. Une impulsion interne particulière tire instantanément le dormeur du plus profond sommeil et l'éveille à un degré infiniment plus vif que ne fait le réveil spontané ordinaire. Les croyants attribuent cette faculté à l'intervention des âmes du Purgatoire, et c'est à elles qu'ils s'adressent pour l'obtenir, avant de s'endormir ; les autres procèdent par un simple effort de volonté ; tous réussissent à peu près également bien : en réalité, le phénomène est le produit de l'action élémentale.

L'homme qui, le soir, veut fortement s'éveiller à une heure donnée de la nuit, crée un être qui tend à le réveiller au moment



voulu ; les premières expériences pourront ne point réussir, parce que cet être manque de vitalité ou d'individualisation ; mais, au bout de peu de temps, le succès sera constant. Les psychiques, étant beaucoup plus impressionnables physiquement aux mouvements fluidiques intérieurs, ressentent plus vivement l'action de ces Elémentals et acquièrent ce don plus facilement que les autres.

L'intuition de l'heure est un phénomène du même ordre.

Dr Pascal.

(*A suivre.*)

NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

(Suite)

IV

Fixons maintenant notre attention sur le plus bas des quatre plans sur lesquels se trouve notre chaîne planétaire, le plan terrestre ; et commençons l'étude de l'évolution du globe D., notre terre, pendant sa période d'activité dans la quatrième ronde. Esquissons d'abord les grandes lignes, avant d'entrer dans les détails.

Quand, pour la quatrième fois, le globe D commence sa période d'activité, il a atteint une solidité très grande, comparativement à l'état dans lequel il se trouvait dans les rondes précédentes ; et sa densité continue à augmenter jusqu'à ce qu'il atteigne la période moyenne de sa vie, le point le plus bas de son cycle. Il faut aussi noter que ce point le plus bas du quatrième globe, dans la quatrième ronde, est aussi le point le plus bas de toute la chaîne planétaire, l'époque de sa plus profonde pénétration dans la matière. Une fois que ce point est dépassé, la vie commence son mouvement ascensionnel, sans jamais descendre aussi bas, pendant le cycle manvantarique. « Notre terre..... doit vivre..... pendant sept rondes. Pendant les trois premières, elle se forme et se consolide ; durant la « quatrième, elle se fixe et se durcit ; et, pendant les trois dernières, elle retourne graduellement à sa première forme éthérée » (vol. I, p. 159).

Sept races d'hommes doivent évoluer pour constituer la demeure



de l' « éternel pèlerin »: ces races, emprisonnées dans un corps, dont le développement physique est semblable à celui de leur globe, se condensent durant l'évolution de trois races et demie, atteignent leur compacité la plus grande dans la quatrième, et dans la seconde moitié de celle-ci, et les trois finales remontent vers l'esprit. « Elles commencent avec les formes éthérées et finissent « avec les spirituelles, sur la double ligne de l'évolution physique « et morale, du commencement de la ronde terrestre jusqu'à son « achèvement » (vol. I, p. 160). L'homme, nous dit-on, en se con- « solidant graduellement, se développe, *pari passu*, avec la terre..... « Car la terre était dans un état comparativement éthéré, avant « d'atteindre son dernier degré de condensation; les enseignements « archaïques nous disent même, d'ailleurs, que, pendant la période « intermédiaire de la race Lémuro-Atlantéenne, c'est-à-dire trois « races et demie après la genèse de l'homme, la terre, l'homme et « tout ce qui se trouvait sur le globe, étaient d'une nature encore plus « grossière et plus matérielle..... Les cycles qui ont passé depuis « lors nous ont déjà fait remonter sur l'arc ascendant opposé, et « nous ont fait faire quelques pas dans le sens de notre *dématéria- « lisation*, comme diraient les Spirites » (vol. II, p. 250). Tout en passant des formes éthérées à des formes grossièrement matérielles, les races évoluent leur quaternaire inférieur; Manas n'évolue complètement que dans la cinquième race; Buddhi ne fera sa complète apparition que dans la sixième, et Atma ne sera complètement révélé que dans la septième. (Le mot « complètement » est employé dans un sens relatif, pour la quatrième ronde. La manifestation parfaite d'Atma appartient à la septième race de la septième ronde).

Ces sept races sont appelées Races-Mères: « Chaque Race-Mère « se subdivise en sept Sous-Races. Chaque Sous-Race a, à son tour, « sept ramifications, qu'on peut appeler des Races-branches ou « Races-familles. Les petites tribus, rejetons ou sous-rejetons de « ces dernières subdivisions, sont sans nombre » (vol. II, p. 434, voir le diagramme de la même page). Une Race-Famille de notre cinquième race a une vie moyenne d'environ trente mille ans, ce qui donne approximativement deux cent dix mille ans à chacune de nos sous-races et un million quatre cent soixante-dix mille ans à notre race. Cette manière de supputer le temps pendant lequel une race peut posséder la terre est tout à fait approximative; car les races, sous-races et races-mères, évoluent réellement les unes dans les autres. C'est ainsi qu'il existe encore des survivants des troisième et quatrième races, alors que notre cinquième race a déjà dirigé les destinées de l'humanité, pendant près d'un million d'années (vol. II, p. 435).

Il serait peut-être bon de signaler ici à l'étudiant un piège dans lequel il pourrait tomber, s'il n'y prenait garde. Il lui arrivera parfois de rencontrer cet exposé que « la race humaine » a existé



pendant dix-huit millions d'années; mais il ferait une grosse erreur, s'il se basait sur cette donnée,pour calculer la date de l'apparition de la première Race. C'est la date de l'âge moyen de la troisième race, quand Manas commença à s'incarner dans quelques coques humaines et en fit des hommes (vol. II, p. 254, 255). Avant cela « l'homme intérieur n'existait pas » suivant la Stance, et, sans ce principe, l'homme n'en est pas un, en réalité. Au-delà de ces dix-huit millions d'années, « l'homme, ou sa subtile image, peut « avoir existé pendant trois cents millions d'années, d'après les « calculs humains » (vol. II, p. 251), en accomplissant son évolution à travers les première et seconde Races et la première moitié de la troisième.

La conformation physique de la terre varie suivant l'évolution successive des races.De même qu'il y a Sept races dans l'évolution de l'humanité, de même il y a Sept continents dans l'évolution physique du globe. Le premier de ces Sept, « la première *terre-* « *ferme* sur laquelle la première Race fit son évolution », est l' « Impérissable Terre Sacrée », appelée impérissable, parce qu'il « a été constaté qu'elle n'avait jamais partagé le sort des autres « continents ; c'est la seule qui soit destinée à durer d'un bout à l'autre « du Manvantara, durant chaque ronde » (vol. II, p. 6). La terre entière était alors « un vaste désert liquide », sauf cette région située au pôle nord, « qu'elle coiffe comme une calotte..... » « Tous les continents du centre émergeront du sein de la mer, plusieurs fois, chacun leur tour, mais cette terre ne changera jamais » (vol. II, p. 400, note). « Si nous avons bien compris l'enseignement « donné, le premier continent qui vint à se former couronna le « pôle nord d'une croûte homogène, et resta ainsi jusqu'à nos jours, « au-delà de cette mer intérieure qui parut un *mirage* inaccessible « aux quelques voyageurs arctiques qui l'aperçurent » (p. 401). (L'étudiant se trouvera bien récompensé, s'il essaye de saisir le rapport qui existe entre cette terre, le mont Méru et le « Veilleur Solitaire »). Le second continent est le continent « hyperboréen, « s'étendant au sud et à l'ouest du pôle nord, comprenant le nord « de l'Asie et de l'Europe » (vol. II, p. 7). Il embrassait le Groënland, le Spitzberg, la Suède, la Norwège et les terres adjacentes (p. 775). « Pendant la seconde Race, une plus grande quantité de « terre émergea des eaux, comme le cou suit la tête. Commençant « sur les deux hémisphères, sur la ligne qui domine la partie la « plus au nord du Spitzberg, sur la projection de Mercator, de « notre côté, ce continent peut avoir renfermé, du côté de l'Amé- « rique, les localités qui sont maintenant occupées par la baie de « Baffin et les îles et promontoires voisins. *Là*, il atteignait à peine, « au sud, au 70me degré de latitude ; tandis qu'*ici*, il formait le « continent en fer à cheval dont parle le commentaire. Une des « extrémités comprenait le Groënland, avec un prolongement qui « dépassait le 50me degré, un peu au sud-ouest, et l'autre extrémité



« renfermait le Kamschatka ; les deux bouts étaient réunis par ce « qui est maintenant l'extrémité nord des côtes orientales et occi- « dentales de la Sibérie. Ce continent fut mis en pièces et dispa- « rut » (vol. II, p. 401, 402). Cette partie de la terre n'avait pas alors d'hiver, et jouissait presque du climat des tropiques. C'était « la terre de l'éternel soleil », et les portions qui en restent encore montrent aux géologues des fossiles de sa première flore attestant qu'il fut un temps où le Groënland produisait le magnolia et le noyer, et servait de demeure à la seconde Race (vol. II, p. 11 et 12). Le troisième continent est la Lémurie, dans laquelle se trouvait l' « Himavat Sacré », la chaîne de l'Himalaya, qui s'éle- vait alors au-dessus de la mer. Il s'étendait au travers de l'Océan Indien jusqu'à l'Australie, et renfermait, au nord, les restes du second continent, la Suède et la Norwège, la Sibérie orientale et le Kamschatka ; « il comprenait toute la surface qui s'étend aux « pieds des Himalayas, qui le séparaient de la mer intérieure, dont « les vagues recouvraient ce qui est maintenant le Thibet, la « Mongolie et le grand désert de Schamo (Gobi), de Chittagong, à « l'ouest, jusqu'à Hardwar, et à l'est jusqu'à Assam. De là, il s'éten- « dait au sud, à travers ce que nous connaissons comme l'Inde du « sud, Ceylan et Sumatra ; englobant alors sur son parcours, en « descendant vers le sud, Madagascar sur sa droite, l'Australie et la « Tasmanie sur sa gauche, et allant même jusqu'à quelques degrés « du cercle antarctique ; c'était l'époque où l'Australie, étant alors « une région intérieure au milieu du continent principal, s'étendait « au loin dans l'Océan Pacifique, bien au-delà de Rapa-nui (Teapy « ou Islande orientale), qui maintenant se trouve situé entre « le 26me degré de latitude sud et le 110me degré de longitude « ouest. » Du côté de l'Atlantique, la Lémurie « s'étendait en « forme de fer à cheval au-delà de Madagascar, autour de l'Afrique « du sud (ce n'était alors qu'un simple fragment en voie de for- « mation) et traversait l'Atlantique jusqu'à la Norwège. La grande « rivière anglaise appelée le Wealden, — que tout géologue regarde « comme l'embouchure d'une ancienne grande rivière, — n'est pas « autre chose que le lit du principal courant qui arrosait le nord « de la Lémurie dans l'âge secondaire ». La partie orientale de ce « gigantesque continent..... est maintenant entièrement couverte « par les eaux du Pacifique, laissant çà et là seulement quelques « hauts sommets qui sont maintenant des îles » (vol. II, p. 7, 401, 402, 333, 323, 324). Telle était la demeure de la race Lémurienne, et c'est sur les quelques fragments qui en restent encore qu'habi- tent actuellement ses descendants dégénérés. Le quatrième conti- nent est l'Atlantide, dont l'île de Platon était un débris (vol. II, p. 7). C'était « un grand continent, d'abord divisé, puis brisé plus « tard en sept îles et péninsules..... Il recouvrait toutes les régions « au nord et au sud de l'Atlantique, de même que les portions du « nord et du sud du Pacifique, et avait même des îles jusque dans



« l'océan Indien (restes de la Lémurie) » (page 405). « La partie « atlantique de la Lémurie servait de base géologique à ce qu'on « connait généralement comme l'Atlantide. Bref, cette dernière doit « être regardée bien plutôt comme un développement du prolonge- « ment atlantique de la Lémurie que comme une masse de terre « entièrement nouvelle soulevée pour répondre aux besoins spé- « ciaux de la quatrième Race-Mère » (p. 333). Le « continent fut « formé par le refroidissement de nombreuses îles et péninsules, « qui furent soulevées dans le cours ordinaire du temps et devin- « rent finalement le séjour de la grande race connue sous le nom « d'Atlantée » (p. 334). « Le cinquième continent fut d'abord « l'Amérique, mais l'Europe et l'Asie Mineure ont reçu ce nom, « depuis qu'elles sont devenues presque égales à l'Amérique, et « c'est sur elles que la cinquième race a évolué » (p. 8). On trouvera dans la « Doctrine Secrète » une masse de faits, tirés des textes de livres scientifiques, établissant l'existence des troisième et quatrième continents.

Chacun de ces continents a vu évoluer sa race en Sept différents groupes, chaque groupe ayant son propre centre, et ces Sept groupes constituant l'homme collectif (vol. II, p. 177, 249). Les restes de la troisième Ronde, « projetés dans l'objectivité, au moment où l'activité terrestre recommence », ont fourni les « matériaux grossiers » pour les règnes inférieurs (p. 731); tandis que l'impulsion Dhyan-Chohanique représente « la loi inhérente et nécessaire du développement », en dehors de « toutes les influences de moindre importance » qui incitent au progrès, telles que la sélection naturelle et sexuelle, la corrélation du développement, etc. (p. 738). En géologie, les systèmes laurentien, cambrien et silurien, contiennent les débris de la troisième Ronde dans leurs animaux fossiles (p. 712); cela ne surprendra pas le lecteur qui se rappelle que, « durant l'*intérim* d'une ronde à l'autre, le globe et « tout ce qu'il contient reste dans le *statu quo* » (note p. 713).

Quand la terre se réveille de son sommeil pralayique, pour entreprendre son quatrième cycle, le règne minéral se trouve formé et le végétal est en partie évolué, avant l'apparition de l'homme: « Arrivé sur notre terre au commencement du quatrième cycle, « dans la série actuelle des Cycles-Vie et des Races, l'homme est la « première forme qui y apparaît, précédé seulement par les règnes « minéral et végétal — ce dernier même devant se développer et « continuer son évolution avec l'aide de l'homme » (vol. I, p. 159). La Ronde actuelle est, pour ainsi dire, la ronde spéciale à l'humanité. « Son humanité se développe seulement dans la quatrième « Ronde, qui est la nôtre. Si, jusqu'à ce quatrième Cycle-Vie, il est « fait allusion à l'humanité, c'est à défaut d'un terme plus juste. « Comme la chenille qui devient chrysalide et papillon, l'homme, « ou plutôt ce qui va devenir l'homme, traverse toutes les formes et « tous les règnes, pendant la première ronde, et toutes les enve-



« loppes humaines, pendant les deux rondes suivantes » (vol. I, p. 159.)

Il est bon que l'étudiant remarque ici combien son sentier peut être aplani par le souvenir des correspondances qui existent entre les Cycles-Vie planétaires et les Cycles-Vie terrestres : pendant les trois premières races et demie, comme pendant les trois premières rondes et demie, l'homme n'est appelé l' « homme » que par courtoisie et à cause de son devenir. La quatrième Race, comme la quatrième Ronde, montre l'homme comme « homme ». Lui aussi se forme et se consolide, pendant les trois premières races, en même temps que son globe, reproduisant en petit l'évolution du grand Cycle. Durant la quatrième Race, l'homme et son globe se fixent et se durcissent; durant les cinquième, sixième et septième races, ils retournent tous deux graduellement à la forme éthérée. Sachant ainsi ce que l'on nous a enseigné sur les Rondes, nous pouvons bien étudier par nous-même les stages dans les Races, ces petites roues tournant comme les grandes.

En étudiant l'évolution de l'homme sur le globe D, il faut bien se figurer que c'est une des principales vérités de l'Enseignement Occulte que la vie de l'homme n'est pas limitée à ce monde. C'est ce qui a été fort bien décrit dans un article paru dans le *Theosophist* d'octobre 1882 : « L'évolution de l'homme ne consiste pas en « un processus accompli sur cette planète seulement. C'est un « résultat auquel ont coopéré beaucoup de mondes placés dans des « conditions différentes de développement matériel et spirituel ». Si cette opinion est admise comme réelle, avec toutes les conséquences qui en découlent, on peut alors s'expliquer l'impuissance originelle de la terre à évoluer l'homme et la formation graduelle de celui-ci, tel que nous le connaissons, par des Entités évoluantes qui, comme l'homme, doivent elles-mêmes progresser encore. Les « Pitris lunaires », qui projettent leurs chhayas, pour mouler sa forme physique, ne sont qu'une collectivité de ces Entités, se fondant elles-mêmes dans l'homme ; les « Seigneurs de la flamme, » qui lui donnent Manas, ne sont que les principes qui deviennent les Egos réincarnateurs de l'homme; ils cherchent comme lui à progresser. La terre seule ne peut construire l'homme ; les Pitris seuls ne peuvent le compléter ; les Fils du Mental seuls ne peuvent le revêtir. Ils doivent tous s'unir pour le faire évoluer, parce que l'homme est un des stages de l'évolution universelle de la vie : tous doivent atteindre, traverser ou dépasser le stage que nous connaissons comme stage « humain » ; et, de même que nous pourrions imaginer fictivement que les éléments chimiques se combinent pour former d'abord le simple minéral, qu'ils s'en adjoignent de nouveaux pour former le végétal, puis d'autres encore pour produire l'animal, de même les diverses formes vitales de notre Univers entreraient successivement, l'une après l'autre, dans la formation de l'homme, jusqu'à ce qu'il fût devenu le septénaire complet, apte à



progresser toujours de plus en plus, en évoluant dans des stages de plus en plus élevés.

Avant l'arrivée de l'homme.

Etranges furent les angoisses de la Terre-Mère, pendant des millions d'années, avant qu'elle ne fût prête à servir de demeure à la race humaine. « De son propre sein, » elle donna naissance à des monstres étranges, formés des débris des Rondes précédentes, monstres qui se débattaient et luttaient dans ces époques obscures et sans formes, quand la terre était dans un état voisin du chaos et que la nature avait la maladresse d'un apprenti. Ses efforts aboutirent à un échec, quand elle essaya de produire l'homme : elle se montra incapable de faire une demeure convenable pour l' « Éternel Pèlerin », pour celui à qui il fallait autre chose qu'une enveloppe physique cutanée. Une inclinaison de la terre amena un déluge, et toutes les formes monstrueuses furent balayées de la surface de cette terre, qui se trouvait désormais prête à recevoir

LA PREMIÈRE RACE.

« *Dans les premiers commencements de la vie* (humaine), *la seule « terre sèche se trouvait à l'extrémité droite de la sphère, à l'endroit « où elle est sans mouvement* (le pôle nord). *La terre entière était un « vaste désert d'eau, et les eaux étaient tièdes... L'homme y était né « sur les Sept zones de la terre immortelle et indestructible, pendant la « durée du Manvantara* » (vol. II, p. 400). Ainsi s'exprime un des « commentaires » au sujet de l'avènement de l'homme. C'est là qu'apparut le groupe primordial humain, « né » sous le soleil (vol. II, p. 29), offrant des demeures convenables aux monades qui attendaient leur incarnation. Ces tabernacles, cependant, n'étaient que des formes astrales, les chhayas ou ombres des Pitris lunaires, projetées par ces derniers, afin de servir de moule, pour ainsi dire, à l'homme physique. C'était « une forme lumineuse incorporelle, « sur laquelle, comme le bronze fondu autour du modèle en argile « du sculpteur, la charpente physique de son corps était construite « avec les matériaux empruntés aux formes et types inférieurs de « la vie animale terrestre » (vol. II, p. 112).

Ces premiers hommes « étaient alors simplement les images, les « doubles astraux de leurs pères, qui étaient les pionniers ou les « Entités les plus avancées d'une sphère inférieure précédente, dont « la coque est aujourd'hui notre lune » (vol. II, p. 115). Ils étaient les Sept hommes primordiaux évolués par les Sept Pitris, sans mental, de simples coquilles ; car les « anges solaires », les seigneurs de la flamme, appelés ailleurs les Agnishwatta, les Kumara, « ne voulaient pas encore créer », c'est-à-dire que l'époque n'était pas encore venue pour Manas de s'incarner dans la forme humaine.

Dans la nomenclature hindoue, les Pitris lunaires qui projettent leurs ombres sont les Barhishad, remplis de feu créateur; les Agnishwatta, qui n'ont pas ce feu créateur, mais qui tiennent en réserve le don de Manas, la flamme spirituelle, sont ceux qui refusent d'abord de coopérer à « la formation de l'homme ». « Cependant « c'est eux seuls qui pouvaient achever l'homme, c'est-à-dire, faire « de lui un être Soi-conscient, presque divin, un dieu sur terre. Les « Barhishad, bien qu'en possession du feu créateur, étaient dépour-« vus du plus haut élément Mahat-mic. Etant au niveau des prin-« cipes inférieurs, — ceux qui précèdent la matière objective gros-« sière,— ils ne pouvaient que donner naissance à l'homme extérieur, « ou plutôt à l'homme astral, modèle de l'homme physique. Alors, « bien que nous les voyions chargés de cette mission par Brahmâ « (le Mahat collectif ou Esprit Divin Universel), le mystère de la « création est répété sur la terre, mais dans un sens inverse, comme « dans un *miroir*. Ce sont ceux qui sont incapables de créer l'homme « spirituel, immortel, qui projettent le modèle irrationnel (l'astral) « de l'être physique » (vol. II, p. 79).

C'est alors que nous voyons se former cette première Race quasi-humaine, avec une forme éthérée, sans sexe, dans laquelle les « esprits de la terre », dont on a parlé plus haut, doivent construire les atomes du corps plus substantiel de l'avenir. C'est le commencement de l'évolution physique de la Ronde actuelle sur notre globe, la monade couvant la coquille irrationnelle, cette forme semblable « à une voûte, sans murailles ni piliers pour la soutenir » (commentaire, note vol. II, p. 57) et sur laquelle elle ne pouvait « se maintenir ». C'était tout ce que « les pères », les Pitris lunaires, pouvaient faire pour la formation de l'homme : ils pouvaient façonner le « corps de l'illusion », ils pouvaient projeter sa forme, mouler son enveloppe, mais non lui donner ce Mental intérieur qui devait animer la coquille impuissante, cette lueur qui dépend de la flamme, sans laquelle l'enveloppe corporelle de l'homme est aussi obscure que celle de la brute, sans laquelle enfin l'Eternel Pèlerin ne pourrait pénétrer dans la demeure faite pour le recevoir.

Deux membres de la S. E.

(*à suivre.*)

Questions et réponses.

Nous avons reçu au sujet de nos articles les questions suivantes, que nous allons reproduire avec les réponses que nous y avons faites.

Q. — Dans l'article paru en juin dernier, vous dites : « Quelques-« uns d'entre ces êtres (Manasa-Dhyanis) sont destinés à s'incarner « comme Egos de la future moisson de l'humanité ». Quelle serait



la nature de cette incarnation ? Entendez-vous dire qu'ils formeront une race nouvelle et tout-à-fait distincte, sans rapport avec la race des Egos actuellement incarnés et en évolution ; ou qu'ils fusionneront avec eux, comme l'Ego supérieur avec l'Ego inférieur? Ou, en d'autres termes, représentent-ils nos Egos supérieurs, déjà destinés à s'incarner dans nos futures personnalités?

R. — Cette incarnation consiste dans le passage de Manas dans le quaternaire, prêt à le recevoir ; vous comprendrez ce processus, quand il sera donné dans la quatrième ronde, et alors le reste de votre question n'aura pas besoin de réponse.

Q. — Après avoir traversé le globe intermédiaire D, le procédé employé pour remonter l'arc ascendant jusqu'au globe G ne consiste-t-il pas à rendre la matière plus éthérée et à la spiritualiser, de sorte que chaque globe et ses habitants reviendront à l'état matériel « subtil, visqueux et pelliculaire » ?

R. — Tel est certainement le processus adapté à l'évolution qui mène au globe G, ainsi que cela a été établi dans la définition de la Ronde ; les habitants gravissent l'arc ascendant, mais chaque globe entre en Pralaya, jusqu'au retour de sa période d'activité dans la Ronde suivante, et quand sa septième période est écoulée, il entre en Pralaya. Reportez-vous à ce qui est dit au sujet de la lune, pages 119 et 120 (*Lotus* : mai 1895).

Q. — L'homme conservera-t-il, dans les Rondes qui succéderont à la Ronde actuelle, le souvenir des personnalités humaines qu'il aura possédées pendant cette Ronde (la quatrième) ; ou bien se trouveront-elles pour toujours oblitérées durant le Pralaya ? Il est évident que plus son évolution augmente, plus l'identité humaine doit s'oblitérer. X. Y. Z.

R. — Nous ne pouvons nous aventurer à parler catégoriquement de ce qui se passera dans les Rondes suivantes ; mais nous pouvons rappeler à X. Y. Z. qu'il suffit d'un certain degré dans le développement pour que l'individu, même actuellement, puisse se rappeler son passé. L'identité ne s'oblitère pas ; elle s'accentue plutôt avec le progrès ; « la séparativité » est diminuée, mais l'individualité persiste.

Q. — Peut-on supposer que les Egos qui ont traversé notre chaîne de globes sont en Dévachan, durant les Pralayas ; — sinon quel serait leur sort ?

R. — Le Dévachan est l'état subjectif de l'Ego, dans l'intervalle qui sépare ses incarnations et n'a rien à faire avec le Pralaya, terme qui sert à désigner la période de repos des Globes, des Systèmes ou des Univers. Nous sommes incapables de dire quel est alors le sort des Egos, bien qu'il y en ait qui le savent.

Q. — La conscience agrégée de toutes les cellules du corps humain constitue-t-elle la conscience humaine, et « l'Inconnaissable » n'est-il que la somme totale de toutes ces consciences réunies en lui ?



R. — La « Conscience » est quelque chose de bien plus que la conscience agrégée des cellules de l'enveloppe physique, bien que chaque cellule soit consciente *sur son propre plan*. Dans l'homme, la conscience s'élève jusqu'à la Soi-conscience, et nous possédons Manas, lequel, comme vous avez dû le voir, si vous lisez ces articles, est bien différent de la conscience collective du corps. Si nous pouvions répondre complètement à la seconde partie de votre question, « l'Inconnaissable » serait « le connu ». Voyez plus loin notre réponse à N. D. K.

Q. — Le terme « Parabrahm » ou l' « Absolu » est-il applicable à l'état de la « Vie Une » durant un Maha-Pralaya seulement, quand toutes choses se trouvent fondues dans une unité homogène ; ou bien doit-on employer le même terme pour exprimer toute essence ou principe, pendant la durée d'un Maha-Manvantara, quand la « Vie Une » ou réalité finale est différenciée et se manifeste sous divers aspects ? Le mot « absolu » est très souvent employé dans la « Doctrine Secrète », mais aucune explication bien claire n'est donnée de ce terme. Il serait bien préférable de savoir quelle idée ou quelles idées on entend exprimer par ce mot (1).

On dit que « Parabrahm » n'a aucune relation avec l'être manifesté. C'est seulement durant un Maha-Pralaya que toute « relation » cesserait, mais pendant un Manvantara, toutes les diverses différenciations, depuis la plus grossière jusqu'à la plus élevée, devraient être étroitement liées les unes aux autres, sans quoi il n'y aurait pas d'univers (2). D'ailleurs, par amour pour la dissertation métaphysique, on prétend que « Parabrahm est en dehors de toute relation avec l'existence conditionnée ». Mais un pareil argument ne pourrait se soutenir que si le terme « Parabrahm » n'était employé que pour désigner l'Essence inconnaissable de toutes choses durant le Pralaya seulement. S'il était affirmé que la même Essence parabrahmique de l'état pralayique existe ailleurs, même durant les Manvantaras, alors Parabrahm entrerait directement en « relation » avec ses émanations les plus proches et indirectement avec les autres (3).

Un Maha-Manvantara et un Maha-Pralaya sont deux formes ou aspects de « l'Etre-té ou Réalité Une ». Ce sont les deux conditions nécessaires à la manifestation de la vie ou de la « Réalité », car l'une ne pourrait exister sans l'autre. Un Manvantara et un Pralaya sont indissolublement liés et la « Réalité » qui est à la base des deux, doit se trouver nécessairement « en relation » à la fois avec eux deux et en même temps avec leurs différenciations (4).

On a défini Parabrahm « une loi périodique et éternelle qui fait « qu'une force active et créatrice (le Logos) émane de l'éternelle- « ment caché et incompréhensible principe *Un*, au commencement

(1) Ces questions et les suivantes qui seront rencontrées dans la suite de l'article correspondent aux réponses appropriées faites à la fin (N. du Tr.).



« de chaque Maha-Manvantara » (clef, p. 62). Ici, la « loi éternelle » et le « principe Un » semblent différents ; mais en réalité ils doivent ne faire qu'un, la « loi » étant une forme du « principe » et Parabrahm peut être expliqué comme le principe Un, dont la loi d'existence ou la nature est telle qu'il est continuellement sujet à des périodes d'activité et de repos, et que, dans le commencement de ses périodes d'activité, il dégage d'abord de tout une force créatrice (le Logos) qui développe l'univers. La contention inévitable ici est que, sous quelque point de vue que l'on envisage la Réalité primordiale Une, la force de la logique arrive à cette conclusion que cette « Réalité » est en « relation » avec les diverses manifestations de l'univers. Par cette désignation simple d' « absolu », nous ne pouvons briser le lien qui l'unit à ses émanations, ou réflexions, si vous préférez. Si l'Absolu cesse d'être l'Absolu durant un Manvantara, ou bien s'il est déclaré exister comme Absolu, il se trouve en relation directe et indirecte avec ses manifestations. On dit que l'univers vient à l'existence par « l'éternelle Réalité se réfléchissant pé« riodiquement elle-même dans les profondeurs de l'espace infini » (clef p. 84).

La réalité est-elle autre chose que « les profondeurs de l'espace » ou l'espace lui-même ? S'il n'en est pas ainsi, et si l'espace ou la substance éternelle qui le remplit est la seule Réalité, qu'est-ce qui produit la réflexion ? D'où vient-elle et ou tombe-t-elle ?

Il est important de savoir si, durant un Maha-Manvantara, il y a partout dans l'infini quelque chose comme l'état Maha-pralayique de la Réalité, ou s'il y a partout quelque sorte de différenciation ou manifestation ou toute autre chose se produisant dans chaque point de l'espace (6).

A l'aurore d'un Manvantara, la première différenciation est, dit-on, le « Logos non manifesté ou Logos impersonnel ». Celui-ci, à son tour, émane le second Logos. Le premier ou le non-manifesté est déclaré incapable de se manifester, parce qu'il est le « Seigneur des mystères » ; nous ne comprenons rien à cette vague expression. Quelle est la fonction du Logos non manifesté et en quoi diffère-t-il du second ? (7) Les Hindous réunissent sous la même dénomination le Logos non manifesté et le Logos manifesté, ils l'appellent « Ishwar ».

Le second Logos serait l'esprit matière ou Purusha-Prakriti. A la page 15, vol. I, on explique que l'idéation kosmique (Esprit) et la substance kosmique (Matière) sont deux aspects de Parabrahm (8) et Fohat leur sert de trait d'union. Fohat serait l'énergie dynamique de l'idéation kosmique, — le principe animateur électrisant chaque atome de vie. Maintenant, d'où vient ce Fohat ? Est-ce l'Esprit ou la Matière, ou les deux à la fois ?

A la page 16 se trouve un sommaire destiné à rendre « plus clair » ce qui est exposé dans les pages précédentes. Il est ainsi conçu :



(1) L'Absolu ou Parabrahm.
(2) Le Logos non manifesté.
(3) Le second Logos, ou Esprit-Matière, la Vie.
(4) L'idéation kosmique, Mahat ou l'intelligence, l'âme universelle du monde, le noumène kosmique de la matière.

La quatrième et dernière énumération est très confuse. Si l'idéation kosmique, page 15, représente l'Esprit, pourquoi est-elle mentionnée ici comme différente du second Logos, et que devient la substance kosmique et Fohat dans ce sommaire « plus clair »? Et que veut-on dire en appelant Logos : Esprit, Matière et séparé de l'idéation kosmique?

(10) La grande difficulté de tout étudiant de la doctrine orientale est que les idées-mères restent aussi confuses que jamais, en dépit de l'étude attentive des passages obscurs ; et, à moins d'avoir un exposé clairement fait par l'éminent auteur de la « Doctrine Secrète » dans un langage aussi simple que possible, *sans renvoyer à aucun système de philosophie ou de religion*, la majorité des lecteurs doit désespérer de jamais comprendre la « Doctrine Secrète ».

N. D. K.

R. — Il faudrait posséder une connaissance plus grande que celle qu'aucun être humain ou même un Dhyan-Chohan peut avoir, en laissant de côté notre pauvre petit savoir, pour répondre catégoriquement à toutes les objections de N. D. K. Si une fourmi essayait d'expliquer à sa sœur, fourmi comme elle, le processus mental de Newton, il est probable qu'elle ferait une pauvre besogne, et cependant une fourmi est des millions de millions de fois plus près de l'homme que celui-ci ne l'est de la Réalité Une. Nous ne pouvons émettre que deux ou trois idées, et suggérer à notre correspondant que si nous pouvons à peine sentir l'Absolu, il nous est impossible de le saisir et encore moins de le comprendre, et tandis que nous sommes forcés de le reconnaître, au nom de la raison, tout essai de l'expliquer nous entraîne dans des contradictions désespérantes. Ceci est admis dans toute philosophie comme une difficulté insurmontable, commune à toutes et tenant à la véritable nature des choses. Comme l'a fort bien dit Dean Mansel : « L'Ab-« solu ne peut pas plus être conçu comme conscient que comme « inconscient, et on ne peut le concevoir ni simple, ni complexe, « ni différencié, ni non différencié ; pas plus qu'on ne peut l'identi-« fier avec l'univers, ou l'en séparer. » Tout cela signifie que l'Absolu n'est en aucune façon saisissable par la pensée, et qu'essayer de raisonner à son sujet, c'est s'exposer à dire des absurdités.

[(1) Tout étudiant en philosophie sait qu'on ne peut donner aucune explication claire de ce terme. Quand nous disons « inconnaissable », nous avouons notre incapacité de l'expliquer.

[(2) « L'un avec l'autre » oui, mais non avec l'Absolu. L'Absolu exclut l'idée de relation, tout ce qui implique relation est relatif.

[(3) Parabrahm, l'absolu et l'infini, ne peut exister quelque part ;



l'emploi de ces locutions, qui le localisent, est entièrement déplacé. Il ne peut être ni plus près ni plus loin.

[(4) Voyez (2). La Vie Une est inconditionnée. Les termes Manvantara et Maha-Pralaya doivent être envisagés au point de vue de leurs rapports avec l'univers manifesté et non comme conditionnant l'inconditionnable. Vous feriez bien de noter avec quelle prudence mesurée on emploie, dans la « Doctrine Secrète,» toutes les phrases relatives à « l'Etre-té ».

[(5) Vous employez une phrase poétique, ébauche d'une vérité impossible à préciser, à cause de l'imperfection de notre langage, — comme si vous aviez affaire à un miroir placé dans la boutique d'un marchand de meubles. En métaphysique, vous vous trouvez dans le domaine de l'esprit et non dans celui de l'étendue, et il faut que vous vous conformiez à ses lois ; vous pouvez aussi bien demander si la pensée est ronde ou carrée, comme vous demandez « de quel côté vient la réflexion ».

[(6) On nous parle d'expiration et d'inspiration se succédant périodiquement, et non d'expiration et d'inspiration simultanées. Comment ces deux actes pourraient-ils avoir lieu en même temps ?

[(7) Ils diffèrent en ce que l'un est manifesté et l'autre non manifesté. Voyez (2) et (3) de la page 16.

[(8) Non kosmique mais *prékosmique* comme aspects : Parabrahm et Mulaprakiti sont les termes védantins.

[(9) Vous demandez « d'où vient Fohat ». Voyez au bas de la page 115 du *Lotus Bleu* de mai ; Fohat est à la fois « esprit » et « matière », quoique en dehors de notre plan.

[(10) Le sommaire nous paraît très clair ; naturellement, puisque cela nous conduit à Mahat, cela ne renferme pas Fohat, pas plus qu'un arbre généalogique ne renferme le petit fils de l'homme auquel il s'arrête. Vous oubliez sans doute que « esprit » et « matière » sont deux aspects de la Substance en manifestation, et que, unis dans le second Logos, ils se différencient plus tard, dans les stages antérieurs. Assurément, ce n'est qu'avec la patience et la réflexion que vous serez capable de comprendre la « Doctrine secrète ». Le plus abstrait des sujets ne peut être rendu aussi simple qu'un sujet élémentaire, et chaque étudiant *doit* comprendre par lui-même. En ce qui nous concerne, quand une difficulté nous semblait inextricable, ce n'est que par une méditation patiente et résolue que nous arrivions à la surmonter. Nous ne pouvons que suggérer aux autres la méthode qui nous a servi à nous-mêmes ; il nous est impossible de résoudre le problème à leur place.

Deux membres de la S. E.

LA SCIENCE DU SOUFFLE

Le Corps Astral est composé des Tatouas, Akasa, Vayou, Têjas, Apas et Prithvi. En lui ils sont mélangés, pas combinés, pour former les cinq souffles, les cinq courants vitaux qui sont *Apana*, le souffle aspirateur, *Prana*, le souffle expirateur, *Samana*, le souffle nutritif, *Vyana*, le souffle dormant et conservant sa forme au corps astral et *Oudana*, le souffle gouvernant les rapports du corps physique avec le corps astral. La collection de ces cinq souffles vitaux est ce qu'on désigne par le mot *Prana*, la vie ou vitalité.

Si nous remarquons que le souffle expirateur est aussi nommé *Prana*, comme étant le plus important, la portion caractéristique de la vitalité, cela nous conduit à penser que le souffle expirateur, qui parcourt les veines et revient des extrémités du corps au cœur et aux poumons, est ce qu'il y a de plus important dans la vitalité. C'est juste l'opposé de l'opinion des Européens.

Les souffles sont divisés en deux groupes, celui de gauche et celui de droite, le premier groupe, de nature passive, se nomme *Ida*, et le second, de nature active, se nomme *Pingala* ; la partie commune aux deux souffles, leur zône de jonction, se nomme *Souchoumna*. La mort arrive par la contraction d'*Ida* et de *Pingala* en *Souchoumna* ; l'évanouissement, qui est une mort passagère, se produit de la même façon ; pour qu'il y ait retour à la vie, il faut faire sortir *Ida* et *Pingala* de *Souchoumna*.

Chacun des souffles a une demeure particulière dans le corps, qui est le centre où son action caractéristique est manifestée.

Prana demeure dans la poitrine, aboutissant de ses courants, *Apana* dans l'anus, *Samana* dans le nombril, centre nutritif du corps, *Vyana* dans tout le corps puisqu'il en maintient la forme, et *Oudana* dans la gorge.

C'est par *Oudana* que l'on s'endort et que l'on s'éveille ; pour produire le sommeil, *Oudana* fait cesser les rapports de concordance du corps astral et du corps physique ; pour produire l'état de veille, *Oudana* rétablit la concordance des deux corps ; quand on est éveillé brusquement, on éprouve toujours une sensation particulière à la gorge ; c'est là un de ces faits que la science d'Europe considère comme sans importance, et ce n'est pourtant que par l'étude attentive de faits de ce genre qu'on peut apprendre quelque chose.



Ida, *Pingala* et *Souchoumna* sont les parties les plus importantes du Corps Astral, en tant que vitalité. Combien y a-t-il d'Européens qui sachent qu'on respire alternativement par chaque narine? *Prana* étant actif dans *Ida* fait respirer par la narine gauche ; cette respiration, dans un état de santé et de vie normale, devrait durer pendant deux heures ; quand *Prana* est actif dans *Pingala*, on respire par la narine droite ; au changement de côté, on respire par les deux narines à la fois, ou une fois par une narine, une autre fois par l'autre ; *Prana* se trouve alors dans *Souchoumna*. Les médecins d'Europe ne soupçonnent même pas l'importance des indications fournies par le souffle suivant la narine qu'il occùpe et suivant le temps que cette occupation dure, et c'est la chose essentielle pour l'état de la vitalité, pour la santé et la marche des maladies. Quand le souffle est dans la narine gauche, il est appelé *lunaire* ; quand il est dans la narine droite, il est appelé *solaire*.

Ida, Pingala et *Souchoumna* sont appelés *nadis* et considérés comme des canaux dans lesquels coule *Prana*, le souffle vital, formé des cinq tatouas, des cinq modes de la matière astrale. La matière constituant chaque souffle n'est pas homogène, mais les tatouas y sont distincts ; c'est d'abord *Vayou* qui commence à couler, puis *Tèjas*, puis *Prithvi*, puis *Apas ; Akasa* coule entre chaque couple des autres Tatouas.

Dans tous les mondes, les êtres sont formés des *Tatouas* ; ils ne diffèrent que par l'arrangement des *nadis*, les canaux servant au passage des souffles.

La matière astrale pranique est la partie du corps astral la plus facile à percevoir ; c'est ce que Reichenbach a nommé l'*od* ; le Corps Astral étant plus volumineux que le corps physique forme, autour de lui, un halo perçu par les sensitifs, quand ils sont dans l'état qu'on nomme Clairvoyance.

Les *Tatouas* ne s'écartent pas également du corps dans la matière pranique ; le *Prithvi* est celui qui s'en écarte le plus ; il va jusqu'à cinq pieds du corps ; *Appas* s'étend à quatre pieds, *Tèjas* à trois ; *Vayou* à deux et *Akasa* ne va que jusqu'à un pied. C'est leur longueur d'onde, considérée d'un autre point de vue que celui des physiciens d'Europe.

Les cinq *Tatouas* ne sont tous présents que dans la partie akasique du halo. C'est donc là seulement que la matière pranique est à l'état complet ; mais elle n'est organisée, elle n'appartient réellement au corps qu'à une distance de douze doigts de la peau, pendant l'expiration, et de dix doigts, pendant l'aspiration. Il y a donc un flux et reflux du *Prana* dans le corps rythmé par la respiration ; sa longueur d'onde varie aussi avec les facultés en exercice. Quand on marche, la longueur d'onde du halo est de vingt-quatre doigts ; quand on court, elle est de quarante-deux doigts.

Remarquons en passant que cela nous explique pourquoi il faut



dépenser plus de force pour marcher que pour rester assis et plus encore pour courir que pour marcher.

Les facultés mentales et morales influent aussi sur la largeur du halo pranique. Dans l'homme indifférent à tout, qui est sans désirs, le halo est diminué d'un doigt ; il n'en a que neuf pendant l'aspiration de l'air et onze pendant son expiration. Chez les gens gais, qui ont toujours le mot pour rire, le halo a deux doigts de moins que dans l'état normal ; les facultés poétiques ne peuvent apparaître dans un homme que lorsque son halo pranique est réduit de trois doigts ; c'est la première condition de l'inspiration poétique ; chez un orateur, le halo est réduit de quatre doigts ; tous ceux qui ont pris la parole en public connaissent la sensation de contraction qui est éprouvée dans tout le corps et particulièrement à l'épigastre ; cette sensation est causée par le retrait du halo pranique indispensable pour qu'ils soient en état de tenir un discours ; quand ce retrait n'a pas lieu, il n'y a pas d'oration possible, et, si le halo vient à s'épancher, l'orateur perd le fil de ses idées. La condensation du *Prana* dans le corps explique aussi la sueur dont les orateurs ne tardent pas à être couverts. Elle explique encore beaucoup d'autres choses; mais ce qui précède est suffisant pour faire comprendre la supériorité du Savoir indou sur le Savoir européen.

Guymiot.

VARIÉTÉS OCCULTES

LE SECRET DU COMTE DE SAINT-GERMAIN

Le comte de Saint-Germain est certainement l'homme le plus étonnant dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Il apparut, un jour, en France, au siècle dernier, sous Louis XV, sous le nom de comte de Saint-Germain ; ce nom lui venait d'une terre achetée par lui dans le Tyrol et dont il avait payé au pape le droit de prendre le titre. Il avait porté déjà celui de marquis de Mont-ferrat ; à Venise il s'était fait appeler comte de Bellamare ; à Pise, il était le chevalier Schœning ; à Milan, le chevalier Weldon ; à Gênes, le comte Soltikoff ; à Schwalbach, le comte Tzarogy. On le supposait de naissance hongroise.



Sa beauté était remarquable et ses manières splendides ; il avait un talent d'élocution extraordinaire, une instruction et une érudition merveilleuses ; il connaissait et parlait admirablement presque toutes les langues connues : Français, Anglais, Italien, Espagnol, Portugais, Allemand, Russe, Danois, Suédois et bien des dialectes orientaux.

Musicien achevé, il jouait de tous les instruments, mais il affectionnait plus particulièrement le violon ; il le faisait vibrer si divinement que deux personnes qui l'avaient entendu et qui écoutèrent plus tard le fameux masëtro Gênois, Paganini, mettaient ces deux artistes au même niveau : « Saint-Germain aurait pu rivaliser avec Paganini, disait un octogénaire belge en 1834 » ; et un Lithuanien émerveillé s'écriait,à son tour, en entendant Paganini : « C'est Saint-Germain ressuscité qui joue du violon dans le corps d'un squelette italien. »

Riche à l'excès, méprisant profondément les trésors, on le voyait prodiguer des dons fantastiques à ses amis et même aux princes : ses écrins étaient inépuisables. Il transmutait les métaux, fabriquait de l'or et disait avoir appris d'un vieux Brahme indou le moyen de « vivifier » le carbone pur, c'est-à-dire de le transformer en diamant. « En 1780, pendant sa visite à l'ambassadeur français de la Hague, il mit en pièces, avec un marteau, un diamant superbe qu'il avait produit par des moyens alchimiques ; il venait de vendre le pareil, fabriqué par lui aussi, à un joaillier, pour le prix de 5,500 louis d'or (Kenneth Mackensie).

Il vivait somptueusement, acceptait à dîner, mais ne mangeait de rien ; parlait tout le temps avec un brio remarquable, sur n'importe quel sujet et avec un ton affirmatif qui indiquait une connaissance parfaite du sujet ; il racontait, avec de minutieux détails, des anecdotes et des événements datant de deux à trois siècles ; il décrivait des scènes, qui s'étaient passées à la Cour de François Ier, comme s'il les avait vues, dépeignant exactement la physionomie du roi, imitant sa voix, ses manières, son langage, et prenant sans cesse l'attitude d'un témoin oculaire ; il racontait des histoires analogues sur Louis XIV et donnait de vivantes descriptions des personnes et des lieux.

Il avait une prodigieuse mémoire : il pouvait répéter exactement et mot pour mot le contenu d'un journal qu'il avait lu rapidement plusieurs jours auparavant ; il pouvait écrire des deux mains à la fois : de la droite, une poésie ; de la gauche, une pièce diplomatique, souvent de la plus haute importance. Bien des témoins vivants pouvaient, au début de ce siècle, attester ses merveilleuses facultés.

Il lisait, sans les ouvrir, les lettres closes et avant même qu'on les lui eut remises ; il prophétisait souvent à la cour de Louis XV et de Louis XVI. Il ne mangeait presque pas et ne touchait qu'à une farine de gruau d'avoine préparée par lui ; il se couchait sou-



vent très tard et n'était jamais fatigué, mais il prenait des précautions extraordinaires contre le froid.

Il se mettait souvent dans des états léthargiques qui duraient de 30 à 50 heures, et pendant lesquels son corps paraissait comme mort. Puis, il se réveillait restauré, rajeuni, invigoré par ce repos magique, et stupéfiait l'assistance, en racontant tout ce qui s'était passé d'important dans la ville ou dans les affaires, pendant ce temps. Ses prophéties, comme ses prévisions, ne le trompaient jamais.

Frédéric II, de Prusse, son intime ami, disait que personne n'avait pu déchiffrer son énigme, et pourtant Saint-Germain connaissait à fond toutes les Cours ; il était, en 1772, le confident et ami du prince Orloff, à Vienne, qu'il sauva de la mort, au moment des conspirations politiques qui agitèrent ce pays ; il joua probablement un grand rôle dans la révolution qui plaça Catherine II sur le trône de Russie ; le prince Charles de Hesse Cassel fut son admirateur enthousiaste et son protecteur.

On disait, et il laissait croire, qu'il était possesseur de l'*Elixir de longue vie* ; on prétendait qu'il avait 2,000 ans d'existence. Constamment questionné sur sa longévité, il répondait avec une merveilleuse habileté, se refusant le pouvoir de rendre jeunes ceux qui étaient vieux, et affirmant tranquillement, en même temps, qu'il connaissait le secret d'arrêter la décadence du corps humain. Son vrai secret de longue vie, disait-il, était dans la diète et dans son merveilleux Elixir.

Il donnait aux femmes de mystérieux cosmétiques destinés à conserver la beauté ; aux hommes, il parlait surtout de ses connaissances sur la transmutation des métaux, et sur les procédés qui lui permettaient de fondre les brisures de diamant pour en faire des pierres étincelantes : ses assertions étaient soutenues par une collection de bijoux d'nne magnificence rare et par une richesse apparemment inépuisable.

Il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu ; le prince de Hesse Cassel raconte qu'il mourut en 1783, pendant qu'il faisait des expériences sur les couleurs à Eckrenford. C'est une chose bien étrange que l'histoire n'ait consigné la mort d'un homme qui passionna tout ce qu'il y avait de grand en Europe que dans le témoignage incertain d'un ami ; il est souverainement étonnant qu'on n'ait jamais dit un mot de ses funérailles, qu'aucun registre n'en porte les traces, qu'aucun mémoire ne les rappelle : un homme qui a eu une aussi brillante carrière ne peut s'éteindre ainsi brusquement, dans l'oubli.

Il est d'ailleurs à peu près prouvé qu'il vivait plusieurs années après 1784. Il eut, dit-on, une conférence très importante avec l'impératrice de Russie en 1785 ou 1786. On raconte qu'il apparut à la princesse de Lamballe, lorsqu'elle était devant le tribunal révolutionnaire, quelques instants avant qu'on ne lui tranchât la



tête, et à la maîtresse de Louis XV, Jeanne Dubarry, pendant qu'elle aussi attendait le coup fatal, en 1793. « Cet homme ne doit pas mourir, » disait de lui son ami Frédéric de Prusse.

Il est certain que pour les hommes du genre de Saint-Germain, la vie du corps physique peut être prolongée à peu près pendant deux siècles, par des procédés inconnus encore à la masse des humains, mais parfaitement méthodiques et rationnels. Ils consistent dans une réglementation morale et physique stricte, dans une diète alimentaire spéciale, dans l'aide d'un breuvage tonifiant auquel on a attribué, à tort, le pouvoir de prolonger indéfiniment la vie, et dans la faculté de paralysie volontaire des fonctions organiques, pendant le sommeil ou quand un excès de fatigue a rendu nécessaire l'hibernation artificielle du corps. Si nous pouvions seulement supprimer ainsi la dépense qui s'accomplit en pure perte, pendant le sommeil, nous pourrions vivre, de ce seul fait, une quarantaine d'années de plus.

Qu'était-ce donc que ce mystérieux personnage?

Saint-Germain était l'un des disciples les plus brillants d'une Fraternité inconnue, composée d'un certain nombre d'hommes extraordinairement évolués, étonnants d'intelligence, maîtres d'eux-mêmes, — de leur nature intellectuelle, morale et physique, — étudiant depuis des siècles, de génération en génération, les lois de l'univers, et arrivés, par une discipline longue et pleine de difficultés, à un empire merveilleux sur les forces inférieures de la nature.

Cette Fraternité est restée longtemps inconnue aux hommes ordinaires, et elle n'a, aujourd'hui même, de relations directes qu'avec les disciples qu'elle forme ou avec les Fraternités secondaires établies çà et là dans le monde. Ces dernières sont d'accès plus faciles, quoique soigneusement fermées ; leurs membres sont répandus au milieu des agglomérations humaines, pour y exécuter le travail qui leur est dévolu. Quelle qu'en soit la forme, ce travail est toujours : l'Avancement matériel, moral, intellectuel et spirituel de la Race.

Il est des membres solitaires de ces Fraternités qui ont été rencontrés çà et là, dans tous les temps, par certains individus favorisés et qu'on a connus comme lamas, bonzes, druzes, coptes, etc... Le célèbre Marco Polo, de Venise, fut témoin de leurs prodiges et les réaffirma, par le serment, sur son lit de mort.

Il existe aussi des ouvriers groupés par séries réduites : *Les petits groupes de travailleurs*. On les a vus, sans savoir ce qu'ils étaient, à Paris, jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe ; on les appelait *les Nobles Etrangers*, ou encore les *Boyards*, les *Gospodarsvalaques*, les *Nababs indiens*, les *Margraves hongrois*.

Les *Templiers* primitifs contenaient dans leur sein un assez grand nombre de ces ouvriers ; ils essayèrent de rétablir la Doctrine Secrète chrétienne et obéissaient aux chefs d'une importante Frater-



nité de l'Est. Leurs membres se sont perpétués jusqu'à nos jours, et c'est d'eux que les Francs-Maçons primitifs héritèrent de leurs symboles et de leur enseignement : symboles incompris depuis longtemps, enseignement perdu sans retour peut-être.

Les *Rose-Croix* ont formé, et forment peut-être encore, la Fraternité la plus mystérieuse qui se soit jamais établie sur le sol occidendal ; nul homme du monde n'a connu consciemment un vrai Rose-Croix, et la torture à laquelle l'Eglise a mis parfois quelques-uns de leurs membres n'a arraché de leurs lèvres que quelques trompeuses confessions.

Les *Druzes* initiés forment encore une Fraternité secondaire, à laquelle appartiennent certains occidentaux ; mais leur champ d'action est limité à l'Asie mineure, à l'Arabie et à l'Abyssinie.

Voici ce que dit Mackenzie de la *Fraternité hermétique d'Egypte*, dans son Encyclopédie : « Il est une Fraternité qui s'est propagée jusqu'à nos jours et dont l'origine remonte à une époque très reculée ; elle a ses officiers, ses signes secrets, ses mots de passe, sa méthode particulière dans l'enseignement de la science, de la philosophie et de la religion..... Si l'on en croit ses membres actuels, la pierre philosophale, l'elixir de vie, l'art de se rendre invisible, le pouvoir de communiquer directement avec l'autre monde, seraient une partie de l'héritage de leur Société. J'ai rencontré trois personnes seulement qui m'ont affirmé l'existence actuelle de cette corporation religieuse de philosophes, et qui m'ont laissé deviner qu'ils en faisaient partie eux-mêmes. Je n'ai pas eu de raison de douter de leur bonne foi ; ils ne paraissaient pas se connaître ; ils avaient une honnête aisance, une conduite exemplaire, des manières austères, des habitudes presque ascétiques. Ils me parurent âgés de 40 à 45 ans, posséder une vaste érudition.... avoir une connaissance parfaite des langues... Ils ne demeuraient jamais longtemps dans le même lieu et s'en allaient sans attirer l'attention. »

Paul Lucas (*Voyage du sieur Paul Lucas, par ordre du Roi, dans la Grèce, l'Asie mineure, la Macédoine et l'Afrique, chap. XII.*) rencontra, à Bournous Bachy, un groupe de quatre derviches qui faisaient partie d'une Fraternité orientale et qui l'étonnèrent prodigieusement. Ils habitaient la mosquée et attendaient, à ce rendez-vous, les trois autres compagnons qui complétaient ce groupe. Ils parlaient également bien toutes les langues des nations civilisées ; ils paraissaient âgés d'une trentaine d'années, mais leur érudition, leur science encyclopédique, semblaient attester une vie de plusieurs siècles. La chimie, l'alchimie, la kabale, la médecine, la philosophie, les religions leur étaient prodigieusement familières ; l'un d'eux, avec qui Lucas s'était plus particulièrement lié, lui assura que la pierre philosophale permettait de vivre un millier(?) d'années. Il lui raconta l'histoire de Nicolas Flamel qu'on croyait mort et qui, disait-il, vivait aux Indes avec sa femme. A travers ces



quelques exagérations, l'on peut reconnaître que Paul Lucas s'était trouvé en contact avec des Initiés.

Il existe, aujourd'hui encore, aux Etats-Unis d'Amérique, une Fraternité mystique qui prétend se rattacher étroitement à l'une des paternités les plus puissantes de l'Est ; on la nomme la *Fraternité de Luxor*, et ses membres ont la garde des trésors scientifiques les plus précieux ; bien qu'elle existe depuis longtemps et qu'elle travaille activement, le secret de son existence a été rigoureusement gardé. Mackenzie la fait descendre des Rose-Croix, ce qui, pour les personnes bien informées, est une erreur : elle est d'origine orientale. Elle a joué un rôle capital dans la naissance et la propagation du mouvement spirite, lequel, malgré ses erreurs et ses méfaits, a arrêté le flot envahissant du matérialisme, qui, il y a un demi-siècle, menaçait de submerger entièrement l'Occident.

La *Grande Fraternité* procède sur des lignes un peu différentes et poursuit le développement de l'humanité par d'autres méthodes. Elle attend la naissance d'un sous-cycle de spiritualité, et, à ce moment, envoie un Messager dans la partie du globe animée par la « vague de vie. » Depuis quelques siècles, cette vague civilise l'occident, et c'est là que se dirigent les messagers occultes.

Saint-Germain fut le porte-lumière envoyé en France, vers la fin du siècle dernier. Il avait pour mission d'établir une organisation semblable à la Société Théosophique actuelle, c'est-à-dire, un instrument destiné à préparer les bases d'une réalisation, partielle,au moins, de la Fraternité universelle, ét à mettre en rapport les hommes les plus évolués de l'Europe avec les disciples des Grands Maîtres de l'Est.

Les excès de la Révolution noyèrent le germe qu'il avait planté ; la semence pourrit dans le sol et l'infecta. Aussi l'envoyé du cycle actuel a-t-il choisi un autre terrain : le terrain anglo-américain.

La graine a levé, cette fois, formant un bel arbre : la *Société Théosophique*, qui contient dans ses rangs l'élite des nations civilisées et qui spiritualise vigoureusement les races égoïstes et matérielles de l'Ouest.

Ce dernier Envoyé, H. P. Blavatsky, a été presque aussi prodigieux que Saint-Germain ; ses productions sont aussi magiques que nombreuses et incontestables ; des centaines de ses disciples directs vivent encore, attestant énergiquement ses pouvoirs incroyables, ses facultés sans pareilles, son amour ardent pour l'humanité, ses sacrifices incessants pour la fondation d'un noyau de fraternité universelle.

H. P. Blavatsky a été le Saint-Germain du XIXe siècle ; la même Fraternité l'a envoyé, les mêmes prodiges ont accompagné ses travaux et un livre, — le plus étonnant qui soit accessible aux hommes, — *Secret Doctrine*, est resté comme une preuve matérielle et indestructible de sa sublime mission.

Jean Léclaireur.



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

MATÉRIALISTE ET THÉOSOPHE

Correspondance

Un des membres les plus éminents du Parlement français, et, de plus, un des savants distingués de notre époque, est l'auteur des lettres signées X... adressées à un ami, au sujet des Doctrines et de l'Enseignement théosophiques.

Les objections d'un esprit aussi sérieux et d'un homme de cette haute valeur, présentées d'une façon si courtoise, sont de celles qu'on aime à discuter et qu'on ne peut passer sous silence ou négliger, et la discussion, en pareil cas, ne peut être que profitable à tous.

Un Théosophe a bien voulu assumer la tâche de répondre aux critiques et aux questions formulées par X..., et cette correspondance présentera à nos lecteurs l'exposé des deux Doctrines, par la plume de deux hommes, qui sont, tous les deux, des penseurs, des écrivains et des savants.

Paris, le 30 octobre 1894.

Mon cher ami,

C'est bien beau et bien tentant ce que vous me dites. Mais je n'ai jamais rien nié systématiquement. Toutes les fois qu'on m'a invité à des expériences de spiritisme ou de magnétisme, j'y suis allé, — il y a trois mois à peine, la dernière fois, — et jamais, au grand jamais, je n'ai rien vu qui fût de nature à porter en moi la conviction, alors que je voyais, au contraire, les fidèles, non pas seulement convaincus, mais certains. Et cependant mon désir eût été de constater quelque chose : il est si doux de constater des vérités nouvelles !

J'ai reçu également un livre que vous m'avez, je crois, envoyé, mais je n'y ai absolument rien compris, peut-être par défaut d'initiation première. Je n'y ai trouvé qu'un galimatias inintelligible, et j'en ai interrompu la lecture. Je n'en aurais pas plus retiré que je ne retirerais de la lecture d'un livre russe, si je connaissais les caractères de cette langue, sans connaître la langue elle-même.



Aussi suis-je très porté à croire que ce que vous considérez comme la science supérieure n'est qu'un rêve de science engendré par l'obsession du néant que la vanité de toutes choses laisse dans l'esprit.

L'idée de Dieu me paraît d'autant plus absurde que je la creuse davantage et, malgré l'impossibilité où nous sommes de concevoir l'anéantissement, tout me démontre que l'anéantissement est une réalité. L'éternité de l'être m'apparaît comme une chimère, et je dirais comme la plus décevante de toutes n'était que l'on ne peut plus éprouver de déception, lorsqu'on n'existe plus.

Certes, les sciences sont bien limitées, bien fragiles. Mais il y a cependant des faits certains. Les transformations du mouvement, le transport ou l'emmagasinement de la force, se voient dans nos tramways à balais ou à accumulateurs. Entre un accumulateur vivant et un homme vivant l'analogie me semble parfaite, il en est de même entre un accumulateur dont les organes sont usés et hors de service et un homme mort. Qu'est devenue l'électricité qui faisait mouvoir le wagonnet et qui était la vie de l'accumulateur? elle s'est transformée en mouvements variés, mais a perdu son individualité. Je crois bien qu'il en sera de même des mouvements qui se traduisent en sentiments et en pensées.

Mais la conscience, direz-vous? Elle existe probablement à l'état embryonnaire jusque dans la dernière molécule, et s'épure, se perfectionne à mesure que devient plus parfait l'organisme, pour rétrograder vers la conscience rudimentaire, lorsque l'organisme se détruit.

Et comme tous les organismes se détruisent, que l'humanité, la terre, le système solaire, l'ensemble des soleils et des planètes disparaîtront pour faire place à de nouveaux soleils, à de nouvelles planètes, à de nouvelles humanités destinées à disparaître à leur tour, rien ne devant demeurer de notre œuvre, tout est vain.

Et pourquoi en serait-il autrement, si aucune volonté, aucune intelligence n'a procédé à l'ordonnancement de ce qui est, si tout est le fruit de la fatalité, des lois inéluctables de la matière éternelle?

Maintenant vous me dites que je me trompe, qu'il n'en est pas ainsi, que notre personnalité subsiste après la mort, où elle continue son évolution terrestre et que nous faisons notre lendemain d'outre-tombe comme notre lendemain terrestre. Je voudrais bien qu'il en fût ainsi, et je ne demanderais rien de plus que d'en trouver la preuve, mais cette preuve, je l'ai vainement cherchée jusqu'à ce jour et j'ignore, si tant est qu'elle existe, dans quel Centre caché elle se cache, elle s' « occulte ».

Je ne vous en envie pas moins; que votre pensée soit le fruit d'une conviction que vous qualifiez certitude, ou d'une certitude réelle, c'est beaucoup, dans l'espace restreint du temps qui nous est donné, d'avoir un idéal, et un idéal élevé, — car celui de nos



religions positives m'irrite et me repousse tant il est bête. — Mais je vous avoue que je ne l'ai pas. Pour moi, la foi en l'humanité suffirait amplement à mon bonheur. Malheureusement, la politique ne me permet plus d'y croire.

Je vous serre bien affectueusement la main,

X...

Député

—

Monsieur,

Mon ami me prie de répondre quelques mots aux lettres si intéressantes que vous lui avez écrites. Je m'en acquitte d'autant plus volontiers que j'ai pour vous une vive sympathie ; vous avez lutté impersonnellement et souffert pour une cause que vous croyez utile à l'humanité ; ce titre est le plus glorieux que je connaisse.

Je vais donc vous dire, en toute sincérité, ce que je crois et ce que j'ai à répondre à vos questions et à vos doutes.

Je commence par votre lettre du 30 octobre 94.

Comme vous, j'ai assisté, au début de mes recherches spiritualistes, à des séances de spiritisme ; comme vous, j'y ai vu « les fidèles » fascinés mentalement et pleins d'une foi aveugle.

Comme vous, j'ai compris que, presque toujours, les « intelligences » qui se manifestaient n'étaient point ce qu'elles prétendaient être ; mais, j'ai, de suite, acquis la certitude que des « intelligences » extérieures à celles du cercle se communiquaient souvent. J'ai donc cherché à identifier la nature de ces intelligences et je n'ai pû y arriver ; mais, parmi les diverses théories proposées, j'ai donné une immense préférence à celle de la Théosophie, parce qu'elle rend compte des faits avec le plus de raison, de logique et d'intelligence.

Pour *savoir* (et ne pas croire seulement) il faut développer les *sens* du corps *psychique*, et suivre l'enseignement d'un *Occultiste qualifié* ; les sens physiques ne répondent qu'aux vibrations physiques et restent muets au milieu de l'ébranlement psychique de l'ambiance ; quant au Maître, il est facile d'admettre sa nécessité, lorsqu'il s'agit d'un plan aussi puissant, aussi subtil, aussi trompeur, que le plan psychique, pour les personnes sans expérience astrale.

*
* *

« Vous ne comprenez rien aux ouvrages Théosophiques. »

Rien d'étonnant. Les termes doivent d'abord être parfaitement compris ; la métaphysique Théosophique est la sœur de la métaphy-



sique Védantine, et il est admis, par tous ceux qui l'ont étudiée, que cette dernière (telle que l'a exposée Sankaracharya surtout) est un peu géante, au début, pour nos cerveaux occidentaux, plus entraînés pour la science que pour les subtilités philosophiques. Mais cette difficulté n'en est pas une pour vous; du jour où vous voudrez la comprendre, vous y arriverez bien vite; l'important c'est que vous compreniez que l'aspect Théosophique de la *Vérité-Une* est, jusqu'à ce jour, l'exposition *publique* (1) la plus rapprochée de cette Vérité. Du moment où vous en serez convaincu, par l'étude vous chercherez à savoir et, dès lors, vous comprendrez bientôt parce que vous serez sur le meilleur chemin.

*
* *

« L'idée de Dieu vous paraît d'autant plus absurde que vous la creusez davantage. »

Evidemment, Dieu est l'Absolu. Comment comprendre l'Infini? Nulle intelligence humaine ne peut concevoir l'*Etre-té* (excusez le néologisme). La difficulté s'accroît, quand on se demande le rapport qui existe entre Dieu et l'Homme. Ici, la Théosophie, d'accord avec les livres sacrés de toutes les Religions, avec ceux de l'Inde, en particulier, nous fait pénétrer dans d'effrayantes et invraisemblables profondeurs; pourtant, réflexion faite, la solution n'est pas ailleurs, — à moins d'abandonner la raison et la logique. Elle dit qu'il n'est qu'une chose, l'*Etre-té* (l'Absolu, Dieu), et que, comme corollaire, l'ETRE (le limité, quel qu'il soit) ne peut exister. Or, cet être nous paraît exister; donc, c'est l'illusion qui le produit. Mais, comme une illusion (ici un être) est une RÉALITÉ pour un autre illusion (pour un autre être), il faut admettre qu'il existe des êtres illusoires, tout en sachant qu'ils ne sont, en réalité, que l'ETRE-TÉ, sous divers aspects. Mais les mots ne sont pas adéquats aux idées, et l'expression de ma pensée est forcément incorrecte: vous me comprendrez quand même.

Ne vous attardez donc pas trop à creuser le problème insoluble, pour nous actuellement, de la *Cause Incausée*.

*
* *

« Tout vous démontre que l'anéantissement est une réalité, malgré l'impossibilité où nous sommes de le concevoir. »

Dans l'Univers, rien ne se crée, rien ne s'anéantit, car tout est l'*Etre-té* : mais l'état de conscience que nous appelons le *Moi* peut être anéanti, car il est dû à l'action limitante de l'enveloppe humaine. Une goutte d'eau emprisonnee dans une sphère de verre,

(1) Je dis *publique*, car l'enseignement donné aux disciples des écoles *ésotériques* est beaucoup plus complet; il s'étend avec le degré *d'initiation*.



au milieu de l'Océan, peut se croire séparée de l'Océan ; mais supprimez son enveloppe, et son individualité, — ce que les *Théosophes* appellent sa personnalité, — disparaît. Il en est de même de l'état de conscience que nous appelons l'homme ; il ne revêt un caractère individuel (personnel) que grâce à la limitation que lui imposent ses corps divers.

Chacun de ces corps imprime une modalité particulière à la Conscience universelle qui s'y reflète ; un homme expert dans la Science Occulte *sait cela par expérience* ; ceux qui n'ont pas abordé *la pratique occulte* ne peuvent que le *comprendre* par la raison et l'intelligence. Un Occultiste *a appris* à faire fonctionner sa conscience dans le Linga Sarira (le *double*), dans le corps astral (*corps psychique*), dans le corps mental (*Mayavi-Rupa*) ; il SAIT que la conscience physique *n'est plus* (1), pendant que la conscience psychique ou mayavique sont en action. A la mort, le corps physique disparaissant, la conscience physique est détruite dans sa centralisation ; elle persiste dans les *parties* séparées par la dissociation de la mort, mais elle n'a plus, en elles, le caractère individuel que lui donnait la présence du PENSEUR (ce que nous appelons l'âme humaine, *Manas*.) La Conscience individuelle est d'abord transférée dans le *double*, puis dans le corps pyschique (*Kama-Rupa*), et enfin dans le corps dévachanique (ce qui permet la vie consciente en *Dévachan*, ou CIEL des religions).

Ce processus varie et change de plan avec chaque Cycle ; mais il reste absolument dans le cadre de la loi universelle de l'Analogie : il faudrait ici ouvrir une immense parenthèse, ce qui n'est pas possible. Revenons aux états de conscience.

Ils sont successivement détruits, avec la désintégration des corps qui les engendrent, et lorsque l'évolution nous aura portés sur le plan où le corps *dévachanique* devra subir, à son tour, la dissociation, nous perdrons l'état de conscience qu'il détermine ; mais alors nous aurons développé des corps plus subtils et, par conséquent, plus durables encore et donnant lieu à des états de conscience extraordinairement plus complets.

De sorte que l'homme est immortel, parce qu'il est un rayon de l'intelligence *universelle*, qui est fille elle-même (aspect plutôt) de l'Absolu. Dès qu'un être a développé la SOI-CONSCIENCE (c'est-à dire, est devenu un homme), il a devant lui un Infini de vie *individuelle*, parce que le nombre des corps successifs et toujours plus parfaits qu'il développe est lui-même infini.

Sans que je pousse plus loin, vous comprendrez comment la Théosophie entend l'éternité des êtres dans l'*Être-té*.

La question des états de conscience peut vous embarrasser au début. Il vous sera facile de vous convaincre de leur multiplicité et de leur nature extraordinaire, par les rapports de ceux qui ont

(1) Sinon à l'état rudimentaire.



conservé le souvenir de leur conscience pendant le sommeil chloroformique, par l'étude des phénomènes de la double-conscience, par l'analyse des rêves, du somnambulisme naturel ou artificiel, etc...... Tout cela est terriblement long comme travail, mais cela confirme en tous points l'enseignement occulte Théosophique.

* * *

Vous comparez l'homme à un accumulateur vivant. C'est exact. L'homme n'est pas autre chose ; je veux dire l'homme matériel (et comme la matière a des degrés infinis, j'inclus en elle tous les véhicules (corps) possibles de la Conscience Universelle). L'électricité est un aspect inférieur de la Vie-Une, ou Mouvement universel ; les phénomènes de la vie (astrale, psychique, physique, etc.) ne sont que des corrélations, des transformations du *Mouvement-Un*, dues à l'intervention des véhicules dans lesquels ce mouvement agit.

En réalité, l'homme est l'être (le penseur) qui résulte de l'action du mouvement universel (*Atma*) sur les véhicules du Mental ; l'éther forme le véhicule du mental inférieur ou *cérébral*, l'Akasa (le noumène, l'essence de l'éther) forme le véhicule du mental supérieur ou *divin* (ce qui devient l'omniscience par son union à Atma qui est le Mouvement omniscient, omniprésent, omnipotent, etc.....)

Le corps akasique est tellement durable qu'on le dit éternel ; c'est lui qui conserve l'Individualité (l'état de conscience le plus haut que l'homme puisse atteindre *actuellement*) ; tout le reste périt (c'est pourquoi la conscience du *dévachanien* n'est pas la même, dans ses objets et dans ses degrés, que celle des incarnés), et le mouvement se transforme sur *tous les plans*. Quand le corps akasique est désintégré (ce qui demande quelques milliards d'années), d'autres corps sont prêts à recevoir la conscience et à perpétuer l'homme comme être individuel.

Tout n'est donc pas vain.

* * *

Pourquoi croyez-vous que « nulle volonté, que nulle intelligence n'ait procédé à l'ordonnance de ce qui est, que tout soit le fruit de la fatalité, des lois inéluctables de la matière éternelle ? »

L'Univers est le produit d'une cause créatrice (1) (ne prenez pas le mot création au sens chrétien, c'est-à-dire, de création *ex nihilo*) souverainement intelligente : l'évolution, même sons l'aspect limité que lui connaît la science, le prouve largement. La Fatalité vient de ce que la Loi-Une est fixe, une fois établie : voilà pourquoi

(1) Laquelle Cause créatrice, ou Brahmâ, n'est point la *Cause incausée*, ou Absolu.



le miracle est impossible et tout s'opère par la Loi, *rigidement immuable.*

La preuve de l'Immortalité est, *théoriquement,* en ce que tout est l'ÊTRE-TÉ et que rien, par conséquent, ne peut subir le néant. J'ai limite, tantôt, l'immortalité au sens philosophique qu'elle a. L'ÊTRE-TÉ est immortelle *per se,* absolument, sans condition ; les Etres ne sont *individuellement* immortels qu'avec le secours d'un corps ; dès que le corps disparait la conscience individuelle se perd. Le nombre de ces corps étant infini, l'immortalité individuelle doit être admise comme logiquement établie.

Pratiquement, l'immortalité se prouve en changeant *de corps, comme le font les Occultistes entraînés.* Ils acquièrent ainsi la preuve de la pluralité des enveloppes dans lesquelles le centre de conscience (l'âme) peut fonctionner. Ils apprennent ensuite que la longévité de ces corps est en rapport direct avec leur ténuité. Enfin, il est un moment où la conscience peut fonctionner *sans le secours de la pensée ;* l'âme est alors dans une enveloppe glorieuse, si éthérée que les rayons du soleil central spirituel (*Atma,* le Mouvement) la traversent sans subir de modification appréciable, et le Yogui sent alors ce que c'est que l'Etre Universel. Mais ici nous touchons si haut que nous perdons pied, et mieux vaut se taire.

*
* *

« L'idéal de nos religions m'irrite et me repousse, tant il est bête. »

Les religions sont des corps à travers lesquels se manifeste la Vérité-Une. Il n'y a d'irritant que la défense que font certaines d'entre elles, de se servir de la raison et de l'intelligence, quand il s'agit des choses du dogme et de la foi.

Le reste est « bête » parce qu'on impose la lettre morte du symbole ou du dogme, et parce qu'on ne veut pas voir la lumière qu'ils cachent.

Mais il est bien des humains qui ne peuvent comprendre une forme élevée de la Vérité : pour eux la *lettre* est un idéal nécessaire, quoiqu'il soit presque sans vie. Bien des penseurs plus avancés ont rejeté le dogme, et, faute de lumière, sont restés dans le marais sceptique.

Je crois sincèrement que la révélation Théosophique est destinée à changer complètement l'orientation de la pensée humaine.

L'humanité a besoin surtout de *lumière* : elle tâtonne méchamment dans l'ignorance.

Excusez ce gribouillage. J'écris à bâtons-rompus, sans cesse dérangé et toujours pressé. Je voudrais bien recopier, mais le temps me manque absolument. A bientôt, je pense, ma réponse à votre deuxième lettre, et croyez à ma sympathique et très distinguée considération,

Un Théosophe.



M. A. Jhouney et les doctrines théosophiques.

Si le silence constitue la meilleure réponse à une attaque malveillante, une réplique fraternelle et franche est le plus utile serviteur de la Vérité, quand elle suit une critique sincère et courtoise. Car, en effet, comme le dit M. A. Jhouney, « il ne s'agit pas de renoncer à toute critique et à toute virilité mentale, de trahir ses convictions et de laisser les systèmes se confondre dans un éclectisme diplomatique, un marais sans franchise et sans dignité.

« Il s'agit d'affirmer bien haut ses convictions, de garder la passion la plus intransigeante et la plus pure de la vérité qu'on n'aime pas, si on l'aime à moitié.....

« Il faut être tolérant, car un tolérant est un généreux, mais il ne faut pas être transigeant, car un transigeant est un traître.

« Seulement, il importe d'ajouter que c'est l'*idée de Dieu* qu'il faut défendre, et non sa propre infaillibilité. Ce qui est personnel est nul (1). »

C'est en s'appuyant sur ces considérations très justes que notre distingué frère, procède dans sa Revue, l'*Etoile*, à la comparaison des systèmes spiritualistes divers qui se partagent la pensée moderne. Il commence par les doctrines théosophiques :

« Mais entre la Théosophie et nos divers systèmes il y a une différence à l'égard de la conception de Dieu.

« Dans le *Bouddhisme Esotérique* et dans quelques notes à la suite d'un article de M. Soubba-Row et publiées dans l'ancien *Lotus Rouge*, le Principe Divin était présenté comme une substance et une force inconscientes et nullement comme un Dieu.

« Une de ces notes allait même jusqu'à dire : « Si l'on demandait : « Comment l'Inconscience peut-elle engendrer la conscience? Nous « répondrions :

« Est-ce que le *germe* qui a engendré un Bacon ou un Newton « était conscient ?

« C'est là une définition du Principe Divin que je réprouve de toute ma pensée, de tout mon cœur et de toute mon âme et qui me révolte profondément. »

Toute cette critique repose sur des malentendus, sur des *mots* dont la signification varie avec les sectes et les individus.

Nous trouvons la première cause de dissidence dans les termes employés pour exprimer l'Absolu.

Le regretté Soubba Row, dans un remarquable article de métaphysique transcendentale : *Dieu personnel ou impersonnel*, dit, et avec raison, selon nous, que l'Infini est *inconscient*.

(1) *Etoile*, juillet 1895, p. 479.



M. A. Jhouney s'indigne parce qu'il croit que Soubba Row donne au terme « inconscience » l'acception que lui attribue communément la philosophie occidentale, — ce qui est une erreur.

Pour le Brahme Adwaiti, *inconscience* signifie *négation de la conscience que nous connaissons.*

La conscience d'un être limité est une chose finie, incomplète et imparfaite : il est donc impossible de dire que l'Absolu, que Dieu est conscient.

Il est ABSOLUMENT conscient. Cette conscience absolue est incompréhensible pour nous, et si infiniment différente de la conscience que nous connaissons que les plus grands philosophes de tous les temps, — les Védantins et les Théosophes, en particulier, — ont cru qu'on ne pouvait mieux l'exprimer que par une immense Négation.

« Le Soi doit être décrit par Non ! Non ! » (*Brihadaranyaka Upanishad.*)

« Qui sait d'où a jailli cet univers immense, s'il a été créé, ou même s'il n'a pas été créé ? Lui seul le sait, peut-être ne le sait-il pas ? » (*Rig Veda.*)

Soubba Row dit, dans l'article incriminé par notre frère Jhouney :

« Les grands penseurs *Adwaiti* de l'Inde sont arrivés à la conclusion que les divers états du *moi* et du *non-moi* ne sont que les apparences d'une seule et même entité, l'état suprême d'inconscience. Cette entité n'est ni matière ni esprit, ni *moi*, ni *non-moi*, ni objet, ni sujet. D'après les termes des philosophes indiens, c'est la combinaison (1) originelle et éternelle de *Purush* et de *Prakriti*..... cette entité est le PARABRAHM des *Adwaiti*.

. . . .

« Pour eux, un Dieu conscient ne peut être l'origine de l'Univers, car son *moi* serait l'effet d'une cause précédente, *si l'on prend, du moins, le mot conscient au sens ordinaire* (2).

« Toute idée d'un Dieu, d'une divinité impersonnelle, mais ayant la conscience comme attribut, implique l'idée de *moi* et de *non-moi*, sous une forme ou une autre ; or, tout moi ou non-moi provenant de l'élément primordial dont j'ai parlé (3) (je dis élément faute d'un meilleur terme), l'existence d'un Dieu extra-cosmique, doué de tels attributs antérieurement à cette condition, est absolument inconcevable.

« Bien que nous ayons dépeint cet élément comme une condition d'inconscience, il est, à dire vrai, la même chose que le *Chida-*

(1) L'*esprit* et la *matière*, dans un sens hautement métaphysique.

(2) Les *italiques* sont de nous. Nous les avons placés pour montrer que la pensée de Soubba Row est bien celle que nous lui prêtons et non celle que lui attribue M. A. Jhouney.

(3) Parabrahm.

kasam (1) ou *Chinmatra* (2) des philosophes indous ; il contient en puissance toutes les conditions de *Prajna* (3) ; il se résout en conscience, d'une part, et en univers objectif, de l'autre, par l'opération de son *Chichakti* latent (4).

« Il n'y a qu'une condition permanente dans l'univers, c'est l'état de parfaite inconscience, le pur *Chidakasam*, le « champ de la Conscience ». »

Le passage suivant, du même article, montre que les guerres de mots sont faciles, si l'on ne prend soin de préciser nettement, et si l'on ne juge de la pensée d'un auteur que par l'apparence trompeuse d'un passage isolé : « Les Arhats se proclament *athées* et ils ont raison, si le *théisme* implique l'existence d'un Dieu gouvernant l'univers par sa volonté. A ce compte, l'Adwaiti peut être appelé du même nom. Théisme et athéisme sont des termes de provenance douteuse, et jusqu'à ce que leur signification ait été bien définie, il vaut mieux s'abstenir de les appliquer à tel ou tel système philosophique. »

Il serait aussi injuste de prêter au *théisme* de M. A. Jhouney l'acception anthropomorphique, que de croire que les théosophes ignorent que l'inconscience qu'ils attribuent à Parabrahm est la *Vraie Suprême et Absolue Conscience.*

***

« Dans la Clef de la Théosophie il y a une définition extrêmement plus haute et meilleure et que la simple impartialité me fait un devoir de signaler : « La puissance créatrice, (5) omniprésente, omnipotente et même omnisciente. »

« Si cette définition était seule, on pourrait la regarder comme équivalente à celles que défendent les spirites, les ésotéristes chrétiens et l'Harmonie Messianique. Malheureusement, elle est précédée et suivie de restrictions qui en diminuent la splendeur théiste. Ainsi, plus haut, la même puissance créatrice (6) est déclarée incapable de créer.

« Et plus bas l'*inconscience absolue* est présentée d'après la *philosophie* (la philosophie Hégélienne sans doute et ses analogues) comme étant aussi la *conscience absolue.*

« C'est une erreur de dialectique et de métaphysique très grave. »

(1) Champ de la Conscience.
(2) Germe de l'idéation cosmique.
(3) Capacité de perception ; ce qui devient l'idéation.
(4) Pouvoir qui génère la pensée.
(5) Ne pas confondre la puissance créatrice avec Parabrahm, qui est la *Cause Incausée.*
(6) C'est Parabrahm qui est déclaré incapable de créer, et non la puissance créatrice.



H. P. Blavatsky, à son tour, est donc accusée de la même faute, et sans plus de raison ; car, pour elle, comme pour tous ses disciples, l'Inconscience prêtée à Parabrahm, c'est la Conscience *absolue*, une conscience qui diffère si complètement de la nôtre, qu'on ne peut la définir que comme négation de cette conscience. Les passages, qui, dans ses immenses écrits, prouvent ce que nous avançons, sont si nombreux, et nous sommes si limités ici, que nous ne pourrons en citer que quelques-uns. Mais l'idée est partout si clairement exposée, qu'il ne peut y avoir aucune obscurité dans l'esprit du lecteur.

« L'absolu (1) étant, — pour les sens limités de ceux qui décrivent cet indescriptible, — la Conscience *Absolue* et le Mouvement *Absolu*, est, en réalité, l'inconscience et l'immutabilité..... La conscience implique des limitations et des qualifications; quelque chose dont on est conscient et quelqu'un qui est conscient de cette chose. Mais la Conscience Absolue contient le connaisseur, la chose connue, et la connaissance ; les trois en elle, les trois *un*.....

« Il ne faut pas oublier, non plus, que nous donnons aux choses des noms en rapport avec les apparences qu'elles prennent pour nous. Nous appelons la conscience absolue « inconscience », parce qu'il nous semble que cela doit être nécessairement ainsi ; de même que nous appelons l'Absolu « Obscurité », parce que, pour notre compréhension finie, il apparaît tout à fait impénétrable; pourtant nous reconnaissons pleinement que notre perception de semblables choses est incapable de leur rendre pleine justice »..... (S. D. I. 56).

« Pour eux (2) Parabrahm est une Cause passive, parce qu'elle est Absolue, parce qu'elle est la *Mukta* (3) inconditionnée. *On ne lui refuse que l'Omniscience et l'Omnipotence limitées* (4), parce que cette omniscience et cette omnipotence ne sont que des attributs (réflétées qu'elles sont dans les perceptions de l'homme), tandis que Parabrahm, étant le « TOUT Suprême », l'esprit et l'Ame à jamais invisibles de la Nature, ne peut avoir d'attributs ; car l'Absolu empêche naturellement qu'on lui associe toute idée de fini ou de conditionné. » (S. D. I. 7)

Au point de vue auquel se placent les Védantins et les Théosophes, Soubba Row et H. P. Blavatsky, il est donc parfaitement exact de dire que la Conscience Absolue égale l'Inconscience.



« C'est une erreur de dialectique et de métaphysique très grave. Car elle (5) identifie l'Être et le Non-Être. »

(1) Parabrahm.
(2) Pour les Panthéistes.
(3) La libération de la vie sensible.
(4) Les *italiques* sont de nous.
(5) H. P. B. Blavatsky.

Pourquoi donc, au sens théosophique, l'Être n'égalerait-il pas le Non-Être?

L'Être, dans l'acception ordinaire du mot, suppose la limitation, et ne peut s'appliquer à l'Absolu sans définition particulière; mais jamais philosophe, digne de ce nom, n'a confondu l'être limité avec l'Être absolu, — H. P. Blavatsky moins que tout autre :

« Pour la compréhension et les perceptions des « Êtres » finis, CELA (1) est le Non-« Être », en ce sens que CELA est la seule ETRE-TÉ; car dans ce TOUT est cachée son émanation co-éternelle ou radiation inhérente, laquelle, en devenant périodiquement Brahmâ (la Puissance mâle-femelle), devient l'Univers manifesté. Narayana, qui se meut sur les eaux (abstraites) de l'Espace, est transformé en les Eaux de substance concrète mue par lui, et il devient alors le Logos ou VERBE manifesté. » (S. D. I. 7)

« L'Absolu est, outre l'état final, cette condition de subjectivité qui n'a de relation avec rien, si ce n'est avec la vérité absolue qui est sur son plan. *C'est cet état qui permet d'apprécier correctement la pleine signification du Non-Être, lequel, comme nous l'avons expliqué, est l'Être* ABSOLU (2). (S. D. I. 53.)

« Il s'ensuit que, pour la philosophie ésotérique, le *Non-être* est l'« Être ABSOLU » ; pour ses dogmes, Adi-Budha elle-même (la sagesse primordiale) est, en un sens, une illusion (Maya), pendant qu'elle est manifestée, puisque tous les dieux, y compris Brahmâ, (3) doivent mourir à la fin de l' « Age de Brahmâ » ; seule l'abstraction appelée Parabrahm, — que nous la nommions Ensoph, ou, comme l'appelle Herbert Spencer, l'Inconnaissable, — est la Réalité « Une et Absolue ». L'Existence une et sans seconde est ADWAITA (« Sans Seconde ») et tout le reste est de la *Maya*, enseigne la philosophie Adwaita. » (S. D. I. 54).

(*A suivre.*) **Dr Pascal.**

Petites nouvelles.

Le prochain n° du *Lotus Bleu* contiendra un nouvel article, de notre éminent collaborateur M. LECOMTE, faisant suite à celui publié dans notre numéro du 27 juin dernier, ayant pour titre *Le Dégagement astral et la limite de l'atmosphère terrestre*, et qui a causé une si vive impression dans le monde des savants et des penseurs.

(1) Dieu, Parabrahm, l'Absolu, l'Être-té, l'Être *absolu.*

(2) Les *italiques* sont de nous.

(3) Ne pas confondre Brahma (neutre) avec Brahmâ (mâle-femelle); le premier est identique à Parabrahm, le second est la Cause créatrice.



*
* *

A ce propos, nous devons signaler un fait, qui se produit pour la première fois parmi nos confrères.

La *Revue Spirite*, dirigée par M. Leymarie, frappée de l'intérêt hors ligne de l'article de notre collaborateur *M. LECOMTE*, l'a reproduit en tête de son propre numéro du mois de juillet, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, sans indiquer que cet article était emprunté tout entier au *Lotus Bleu*, de telle sorte que les lecteurs de la *Revue Spirite* ont dû croire que c'était un article original et du cru de leur Revue.

Nous sommes convaincu qu'il n'y a eu là qu'un oubli involontaire de la direction et non le désir de se parer des plumes du Paon.

Immédiatement, nous avons écrit à M. Leymarie, par lettre recommandée, pour lui signaler cet oubli, et le prier de le réparer, sans quoi nous serions obligés d'avoir recours à d'autres mesures.

Le *Lotus Bleu* est toujours heureux, quand on le reproduit, mais à condition qu'on indique l'origine des reproductions, comme il le fait lui-même scrupuleusement vis-à-vis de la presse spiritualiste française.

*
* *

Notre frère, notre ami, M. Vitte, plus connu sous le pseudonyme d'*Amo*, s'est embarqué, le 15 septembre, pour l'Inde.

S'il s'éloigne de nous matériellement, c'est pour aller se retremper aux sources de la lumière orientale, pour s'y armer de plus de science, pour continuer de là-bas l'œuvre d'amour, d'union, d'apaisement, de vérité, qu'il avait entreprise dans la vieille Europe.

C'est une âme théosophique par excellence, c'est l'homme du bien et du devoir, le type de l'apôtre que rien ne lasse, que rien ne détourne de la voie qu'il s'est tracée.

Pour juger et bien connaître cette âme, il suffirait de lire, dans *La Paix Universelle* du 16 30 septembre 1895, la sorte de testament qu'il laisse à ses frères d'Europe et qu'analyse, sous la signature *Philein*, ce journal, qui a été, jusqu'à présent, le principal confident des pensées d'*Amo*. Le manque de place nous empêche, malheureusement, d'en reproduire les plus beaux passages, aujourd'hui.

Qu'il sente que nous le suivons, là-bas, dans l'Inde, de cœur et d'esprit.

Nous avons, du reste, la bonne fortune d'annoncer à nos lecteurs, qu'*Amo* enverra de là-bas des correspondances au *Lotus Bleu*, qui sera trop heureux de les publier, sachant d'avance combien ces communications seront élevées, instructives et suggestives à tous égards.

*
* *

La Sous-Section Suédoise de la S.T., a reçu, du président de la S. T., l'autorisation de se constituer en Section Scandinave autonome et dirigée par le Dr Zander, son président.



La *nouvelle Section Américaine* de la S. T. a reçu ses titres du Président de la S. T., le 5 juin. M. Fullerton a été nommé secrétaire général, la revue *Mercury* est l'organe officiel de la Section dont le nombre de Loges a doublé en deux mois.

La Section Australienne est sans cesse en progrès ; son secrétaire général a fait une inspection des loges diverses et a rapporté une exellente impression du travail accompli. La comtesse Wachtmeister poursuit avec succès sa tournée de conférences, et la poursuivra en Amérique aussitôt après.

Deux des plus importants journaux de Londres, — le *Saint-James Gazette* et le *Pall Mall Magazine*, — ont donné hospitalité dans leurs colonnes à quelques articles d'Occultisme et de Théosophie. Le *Saint-James Gazette* étudiait récemment la vision astrale, et le *Pall Mall Magazine* donnait deux histoires intéressantes, basées sur la Réincarnation : c'est un signe des temps bien intéressant à constater.

La littérature théosophique anglaise augmente sans cesse. *The Birth aud the evolution af the Saul*, d'A. Besant, prix 1 fr. 25, est une exposition claire de la naissance et du développement de l'âme.

The Chaldean Oracles, forment un sixième volume à la *Collectanea Hermetica*, éditée par W. W. Westcott.

La London Lodge vient de produire *The Path of Initiation* par M. A. P. Sinnet, vice-président de la S. T.

A signaler aussi un livre très intéressant du Dr F. Hartmann, de Vienne, *Buried alive*, qui est une étude sur les causes occultes de la mort apparente, de l'état de transe et de la catalepsie, et *El Evangelio de Hombre*, par U. R. Quinones, un frère espagnol.

De magistrales réponses ont été faites çà et là, depuis deux mois, aux attaques venimeuses contre H. P.B. et la S.T. lancées par d'irréconciliables ennemis : M.M. Soloviotf, et Coleman. Ceux qui ont connu H. P. B., ou qui ont simplement lu *Secret Doctrine* savent la mesquinerie méchante de ces attaques.

Le Secrétaire général de la *Section Européenne*, notre ami et collaborateur, G. R. S. Mead, a passé trois jours à Paris, de retour d'une excursion en Autriche, où l'avait conduit la nécessité de rétablir sa santé fortement ébranlée par l'excès du travail.

Des *bains d'air* et des *bains de soleil* lui ont, en moins d'un mois, rendu toute sa vigueur, ainsi que nous avons eu le plaisir de le constater *de visu*, de même que tous les membres de la *S. T.*, présents à Paris, qui se sont réunis fraternellement pour lui souhaiter la bienvenue.

∴

Dans son avant-dernier N°, le *Lotus Bleu* annonçait la publication d'une réponse de notre frère et distingué collaborateur, M. A Oppermann. à l'article de notre collaborateur et ami, le Dr Pascal, au sujet de M. William Q. Judge.



Nos lecteurs ont pu s'étonner de ne pas trouver cette réponse dans le N° du 27 août.

Le fait ne peut être imputé à M. Oppermann. Ce n'est point lui qui a renoncé à cette insertion. Malgré son insistance et le vif regret que nous en ressentions, malgré le désir aussi de notre frère, le Dr Pascal, c'est nous qui, réflexion faite et sur l'avis conforme des Membres les plus autorisés de la Branche française de la *S. T.*, avons jugé qu'il valait mieux mettre un terme à cette discussion.

Le *Lotus Bleu* est une Revue d'Enseignement et de Doctrine. Il a toujours évité les polémiques, désireux de rester sur le terrain élevé des idées et de la Science, où tous les esprits sincères et amis désintéressés de la Vérité pour la Vérité, peuvent se rencontrer et s'unir.

Une fois seulement, nous avons dû ouvrir nos colonnes à l'article précité, afin de faire connaître, au moment de la scission qui divisait la *Société théosophique*, les raisons pour lesquelles, la *Branche française* se rangeait du côté du colonel Olcott et de Mme Annie Besant.

Mais, ceci fait, nous reprenons notre travail impersonnel et qui plane au-dessus de toutes ces contingences.

Du reste, la solution intervenue à la Convention de Londres, au mois de juillet, ayant tranché la question de la façon la plus simple et qui pouvait le mieux convenir à toutes les convictions, il n'y a plus lieu de revenir sur ce sujet pénible.

Tout cela a cessé d'exister pour nous.

Nous sommes Théosophes, nous regardons tous les hommes comme des frères et, à plus forte raison, ceux qui travaillent sincèrement sous le drapeau de la Théosophie, quel que soit le chef particulier qu'il leur ait plû de choisir.

La Direction.

Revue des revues.

Lucifer. Août 1895. A. BESANT. Sur la tour de garde. — MEAD. Orphée (suite). — IVY HOOPER. Deux maisons. — GLASS. Le Christianisme primitif et ses enseignements (suite). — WILHELMINE J. HUNT. La morale théosophique appliquée à l'éducation. — A. BESANT. La doctrine du cœur. — A. BESANT. Karma. — Questions périodiques. — B. K. Lettres inédites d'Eliphas Lévy. — Correspondance. — Nouvelles théosophiques. — Notes et revues.

Théosophist. Août 1895. OLCOTT. Feuilles d'un vieux journal. — LILLIAM EDGER M. A. L'idée théosophique sur la création. — NAKUR CHANDRA BISWAS. Une trace du culte aryen en Sibérie. — F. W. CHURSTAN M. A. Les épreuves et mystères de l'Egypte ancienne. — W. A. E. Conseils aux nouvelles recrues. — GULAB CHAND. La théorie du Jain sur la réincarnation ou la transmigration de l'âme. — MUKERJI. La Société Radhasouami d'Agra. — MANILAL DVIVÉDI. La nécessité de la culture spirituelle. — Notes.

Sphinx. Août 1895. ANNIE BESANT. Yoga. — ERNEST HAECKEL. Immor-



talité. — HUBBE-SCHLEIDEN. Indous et Bouddhistes. — FRANZ HARTMANN. Vampirisme. — LUDWIG DEINHARD. Explication de quelques termes théosophiques. — WILLY REICHEL. Notes sur le magnétisme. — Bibliographie.

Lotus bluten. Août 1895. HERBERT CORYN. Le Dévachan. — VERA JELIHOOSKY. H. P. Blavatsky. — Les symboles du chemin de la croix.

Dans l'*Exposition coloniale* (14, rue de Castiglione), nous trouvons l'article suivant, que nous reproduisons, en remerciant le journal de son haut esprit d'impartialité et de bienveillance. De semblables articles prouvent que les idées font leur chemin et que nous devons espérer beaucoup d'un prochain avenir :

« Le Bouddhisme est, certainement, de toutes les religions, la plus répandue, et peut-être celle que l'on connaît le moins en Occident, et notamment en France, bien qu'elle ait en plein Paris, en cette fin de siècle si matérialiste, si sceptique, si blasé, des autels, et des fidèles qui, d'ailleurs, appartiennent à la meilleure société intellectuelle. Ceux qui, sans abjuration tapageuse, se sont engagés dans les voies ouvertes par Çakya-Mouni, savent qu'ils poursuivent la recherche de l'Absolu philosophique ; mais le public, le « grand public » ignore cordialement le Bouddhisme, ainsi que beaucoup d'autres choses, et se fait une idée très fausse de cette religion qui, est en somme, la matrice du primitif christianisme. Pour beaucoup de gens, les bouddhistes sont simplement des êtres doux, inoffensifs, paresseux, et qui passent leur vie à regarder leur nombril.

« On lira donc avec fruit le résumé publié par M. Arthur Arnould (1) : car, si les sectes du bouddhisme sont nombreuses, le corps des croyances professées par toutes comprend quatorze articles fondamentaux, également adoptés par chacune d'elles.

« Savoir qu'elles sont ces croyances essentielles, c'est posséder l'ensemble de la religion bouddhique ; elles sont énoncées en termes clairs et précis, et les commentaires qui accompagnent chaque article ne laissent prise à aucune équivoque. Il faut bien avouer que ces dogmes, formulés pourtant dans une antiquité très reculée, sont absolument d'accord avec les enseignements de la science actuelle ; l'expérience confirme la révélation, ce qui n'est pas fréquent en matière de religion et de dogme. Le livre de M. A. Arnould est l'introduction nécesssaire à toute étude ayant le bouddhisme pour objet. »

Dans le même ordre d'idées, nous devons signaler les termes si sympathiques dans lesquels M. Marius Decrespe, l'écrivain remarquable dont nos lecteurs connaissent déjà le nom et la valeur, parle de la nouvelle publication du Dr Pascal, les *Sept Principes de l'homme*, que nous annonçons nous-mêmes, dans le présent numéro.

Voici en quels termes le collaborateur de la *Revue française* parle de ce volume :

(1) *Les croyances fondamentales du Bouddhisme.*



« Livre de science, de foi et de clarté, exposant avec méthode et précision la constitution occulte de l'homme, d'après la Théosophie. Je regrette vivement que la place me manque pour détailler plus longuement cette belle étude, je ne puis qu'en conseiller vivement la lecture. » **A. de Guéblange.**

Bibliographie

La librairie Chamuel (79, rue du faubourg Poissonnière) va mettre en vente, ces jours-ci, un nouvel ouvrage du Dr Pascal, ayant pour titre :

LES SEPT PRINCIPES DE L'HOMME

OU

SA CONSTITUTION OCCULTE

D'après la Théosophie.

Nos lecteurs apprécient depuis trop longtemps le haut savoir, l'esprit élevé, le talent sérieux, fait de science, de conscience et de sincérité, de notre collaborateur, le Dr Pascal, pour que nous ayons besoin de les prévenir de la valeur et de l'intérêt majeur de ce travail.

Dans ce volume, dédié à la mémoire de Notre Maître Vénéré, H.P. B., le Dr Pascal aborde l'un des points les plus importants, pour ne pas dire le plus important, de la Doctrine théosophique.

C'est par la connaissance de l'homme, c'est-à-dire de lui-même, que l'homme doit commencer, pour arriver à connaître l'*Univers* et le *grand Tout*.

De cette échelle de l'évolution, dont les deux extrémités opposées plongent également dans l'infini, le premier échelon de la remontée vers le Divin, — dont tout sort, où tout retourne, — c'est ce Microscome, qu'on appelle l'Homme, image fidèle et complète, pour qui sait y lire, du Macroscome.

De tous les Théosophes français, le Dr Pascal était, à coup sûr, le mieux qualifié pour aborder et traiter ce sujet immense.

Il l'a fait, avec clarté, précision et concision, de façon à rester à la portée du lecteur.

C'est un livre sur lequel nous reviendrons,en détail,et que tout Théosophe,à quelque degré qu'il soit,doit avoir dans sa bibliothèque. **A. A.**

ERRATUM

Décidément notre distingué collaborateur, M. Jean Paul CLARENS n'a pas de chance avec le *Lotus Bleu*. Avant-hier, on mettait *treize* pieds à ses vers ; hier, on changeait son nom contre celui de M. *Jean Paul Laurens*, un peintre de haut talent, il est vrai, mais qui n'a jamais, que nous sachions, écrit les deux belles pièces de vers que nous avons eu le plaisir de publier dans notre dernier n°. Espérons que, la prochaine fois les vers n'auront que leurs pieds réglementaires et qu'ils porteront le nom de leur auteur, à savoir Jean Paul CLARENS.

Le Directeur Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.



27 OCTOBRE 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 8

LE LOTUS BLEU

UNE NOUVELLE FORME DE DÉGAGEMENT ASTRAL

—

Dans le n° du *Lotus Bleu*, paru le 27 juin 1895, j'ai décrit la manière dont Mireille dégageait son corps astral et rappelé que d'autres sujets se dégageaient différemment. La différence consiste en ce que Mireille dégagée voit son corps physique et son corps astral, tandis que les autres voient leur corps astral et pas du tout leur corps physique.

Mireille dit que, chez elle, l'*esprit*, la partie consciente, se dégage avec le corps astral, tandis que, chez les autres, l'esprit reste dans le corps charnel, et que le corps astral se dégage seul.

J'ai observé également un sujet, Mme Z... qui présentait cette particularité de voir à la fois son corps astral et son corps physique, mais j'attendais, pour en parler, d'avoir une explication à proposer. Cette explication je puis la donner aujourd'hui, à la suite d'une séance où Mireille endormie a vu ce qui se passait.

Voici, du reste, l'historique de mes expériences avec Mme Z... Cette dame, une de mes amies, est âgée d'une cinquantaine d'années, fort intelligente et jouissant habituellement d'une excellente santé. Après avoir assisté chez moi à quelques phénomènes magnétiques, elle me pria d'essayer de l'hypnotiser pour lui donner, par suggestion, le sommeil dont elle était privée depuis quelque temps.

J'essayai et je réussis. Elle eut alors la curiosité d'aller plus loin et c'est avec elle que je déterminai pour la première fois la séparation du corps astral.

Je reconnus d'abord qu'elle passait facilement et régulièrement par les états ordinaires de l'hypnose, avec les phases de léthargie intermédiaires, et qu'elle présentait, d'une façon très nette, dès les premiers degrés, le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité.

A la 2[e] séance elle parvint jusqu'au 7[e] état (1) ; elle me dit alors qu'elle sentait son esprit se détacher de son corps. Ignorant ce qui allait se passer, je crus prudent d'arrêter l'expérience.

A la 3[e] séance (19 janvier 1893), poussée jusqu'au 8[e] état, elle vit se former, à environ un mètre d'elle, sur sa droite, une nuée lumineuse bleuâtre, ayant à peu près la forme de son corps vu de profil, et dont les membres suivaient les mouvements des membres de son corps charnel,comme une ombre ; toute sa sensibilité y était concentrée. En même temps que cette sorte de Double,elle voyait son propre corps qui lui faisait l'impression « d'une misérable loque dans laquelle il lui répugnait de rentrer ». Malgré cette répugnance. je déterminai la rentrée par des passes transversales qui amenèrent le réveil.

A la 4[e] séance (28 avril 1893), je présentai une épingle en face de son corps astral, et je la priai d'appuyer sur la pointe l'extrémité du doigt annulaire de la main droite de ce double. Elle fit, avec sa main droite charnelle, le geste correspondant à cette action, mais à un mètre de l'épingle ; puis elle retira vivement le doigt, en disant qu'elle s'était piquée, qu'il fallait la réveiller.

Ramenée à l'état de veille, elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé ; cependant elle ôta le gant de sa main droite, sentant quelque chose qui la gênait ; ensuite, pressant avec l'ongle du pouce l'extrémité de l'annulaire, elle en fit jaillir, à notre grand étonnement à tous, une goutte de sang, dix minutes environ après la piqûre astrale.

Le 1[er] février 1894, je voulus renouveler l'expérience ; mais ayant observé avec d'autres sujets la formation successive d'un demi-fantôme bleu à droite, puis d'un demi-fantôme rouge à gauche, enfin leur réunion en un fantôme complet bicolore en avant, je prolongeai les passes jusqu'à ce que j'obtinsse (d'abord la formation du demi-fantôme de gauche, qui, au lieu d'être rouge fût blanc), puis la réunion du demi-fantôme bleu de droite et du demi-fantôme blanc de gauche en un fantôme unique polarisé d'une façon assez confuse en bleu et blanc. Je cherchai alors, en explorant la sensibilité de l'espace où elle me disait le voir, la main droite de ce fantôme et je la piquai avec une épingle.Au réveil, nous constatâmes une goutte de sang perlant à la main charnelle, et (chose assez singulière, puisque j'avais piqué au hasard à l'emplacement de la main astrale) au même endroit exactement que dans la séance du 28 avril 1893.

A partir de ce moment M[me] Z., effrayée, ne voulut plus se laisser endormir ; elle n'y consentit que le 25 juillet 1895 pour se prêter, avec Mireille, à une séance de contrôle relative à un genre spécial de phénomènes que j'ai décrit dans un article dont le colonel Olcott a bien voulu réclamer la primeur pour le *Théosophist*.

(1) Voir les *Annales des sciences psychiques* : 1895 — n° 3, p. 145.



Incidemment, j'eus l'explication de la particularité relative à sa double vision.

J'endormis d'abord Mme Z., qui vit se former, comme dans les séances précédentes, son demi-fantôme bleu à droite, en même temps qu'elle voyait son corps charnel ; n'ayant pas besoin de la pousser plus loin pour le but spécial que je poursuivais, je la laissai dans cet état et j'endormis Mireille. Elle vit alors l'astral de Mireille se dégager comme une vapeur blanche qui l'enveloppait (formant une sorte de cloche couvrant la partie supérieure de son corps) et qui finit par se condenser en une boule de lumière au-dessus de sa tête.

Arrivée à ce point, Mireille interrogée me dit qu'elle voyait le fantôme de Mme Z, à l'endroit où j'avais reconnu sa présence ; mais elle voyait en outre une trainée fluidique réunissant ce fantôme au corps matériel de Mme Z, cette traînée présentant, vers le milieu de sa longueur, une partie beaucoup plus lumineuse que le fantôme lui-même (1). Elle ajouta que la lumière était l'Esprit de Mme Z., qui s'était bien dégagé du corps charnel en même temps que le corps astral, mais qui ne l'avait pas suivi jusqu'au bout. C'est pour cela, dit-elle, que Mme Z. voit, par son *esprit*, à la fois ses *deux corps*, et qu'elle se sent en dehors du corps charnel dans lequel elle répugne à rentrer.

Pour compléter l'expérience, il eût fallu pousser plus loin le sommeil chez Mme Z. et voir ce que devenait l'esprit après la formation de l'autre demi-fantôme et du fantôme complet ; mais je n'ai pas eu le temps de le faire, et je doute que je sois de nouveau autorisé à continuer mes recherches.

M. Lecomte.

NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

(Suite)

V

Nous venons de voir les Pitris inférieurs, en possession d'un Corps Astral dans une enveloppe éthérée, projetant cet Astral, leur chhaya, pour former le moule de l'homme physique, ce « déli-

(1) Chez Mme Z. la traînée fluidique reliant le corps charnel au corps astral est sensible, bien moins cependant que le corps astral ; chez les autres jets cette sensibilité est trop faible pour être accusée.



« cat modèle sur lequel travaillent les esprits de la nature » (vol. I, p. 225). Nous avons vu la Monade descendre et couver la coquille insensible, — le « Double Dragon, » comme on l'appelle quelquefois, — comme Atma-Buddhi (voir les commentaires cités, vol. II, p. 57). Nous pouvons envisager cette Première Race, les « fils de Yoga, » comme possédant seulement le Linga Sarira ou corps astral de l'homme : « le souffle (monade humaine) a besoin d'une « forme, les pères la lui donnent » (sloka 17). Le corps grossier fut moulé par les forces terrestres, dans les trois premières races ; il devint de plus en plus dense, de plus en plus compacte, au fur et à mesure que les âges firent leur révolution. Prana, le principe de vie, le « feu électrique, » lui vint du soleil : « l'Esprit de la terre « appela à son aide le feu solaire... le souffle avait besoin de l'es- « prit de vie : les Lhas solaires le soufflèrent dans son enveloppe » (slokas 16 et 17). Le commentaire exprime la même pensée : « Ils « furent les ombres des ombres des seigneurs. Ils se dilatèrent. « Les esprits de la terre les habillèrent ; les Lhas solaires les « réchauffèrent » (vol. II, p. 109). Ce don de la vie physique, du feu électrique, par le soleil, ne doit pas être confondu avec le don supérieur des « Anges Solaires, » qui contribuent, par l'apport de Manas, à la formation de l'homme. Nous nous trouvons ici tout-à-fait sur le plan physique, et nous ne nous occupons que de la construction du Quaternaire. Quand les « Lhas solaires » les eurent « réchauffés, » les « souffles possédèrent la vie, mais non « l'entendement, » et vécurent dans cet état, jusqu'à la troisième race. Le langage n'existait pas dans la première race, qui était dépourvue de mental sur notre plan (vol. II, p. 198). » Les mo- « nades qui animèrent ces coquilles vides restèrent aussi incons- « cientes que lorsqu'elles étaient séparées des formes et des « véhicules imparfaits qu'elles possédaient auparavant » (vol. II, p. 80) ; quant au langage, il était impossible à une monade inconsciente et à une coquille sans mental. (Le lecteur est prié de se rappeler ici que les monades ne sont pas des entités « séparées, » mais des rayons de la « Monade Une Universelle, » et dans notre ignorance « avidya », nous concevons ces monades comme « séparées »).

LA SECONDE RACE

La Seconde Race, née sous Brihaspati (Jupiter), sur le continent hyperboréen, se reproduisit à une époque si reculée que ses premières productions se firent, — comme tant d'autres manifestations primitives de la vie physique, — par bourgeonnements ou floraisons, suivis d'épanouissements. Ceux qui ont été témoins de ce processus, dans l'hydre, (1) par exemple, comprendront combien

(1) Les Hydres sont de petits polypes nus, des sortes de petits sacs, n'ayant qu'une ouverture, et pourvus de tentacules. (N. D. H. R).



il est naturel de rencontrer la floraison dans le développement d'une forme qui a encore beaucoup moins de consistance que l'hydre. Ce procédé est universellement appliqué aux premières formes des choses vivantes de nature gélatineuse, et il en est de même pour des formes plus hautement développées et plus complexes, dans les premiers stages de l'existence. L'œuf, dont le fœtus humain doit sortir, a son stage végétal, et nous rencontrons partout la multiplication parmi les stages primordiaux des choses vivantes. L'opinion que cette forme universelle de reproduction est celle par laquelle la seconde race a fait son apparition ne semble ridicule que parce qu'on l'applique à l'organisme compliqué de « l'homme, » tel que nous le connaissons. Mais les êtres de la Seconde Race précédèrent « l'homme » de millions d'années : ils se trouvaient sur le sentier qui les faisait évoluer vers l'homme; mais ces formes visqueuses, sans os, indéterminées, n'avaient rien d'humain, bien qu'elles fussent la semence d'où devait sortir l'homme, des millions de millions d'années plus tard. Ces êtres étaient faits d'une « substance homogène, » avec un « corps albu-« mineux sans structure » (vol. II, p. 164), le véritable type pour ce genre de reproduction, et, en fait, de tels êtres, se trouvant sans organes, ne pouvaient alors que perpétuer leur espèce. La forme physique dut évoluer graduellement, « d'après son type « éthéré, ou ce que, maintenant, nous appellerions un protoplasme » et cette humanité primordiale, nous dit-on, « eut « d'abord une forme éthérée, — ou, si on le préfère, une énorme « forme filamenteuse et gélatineuse, évoluée par les dieux ou « forces » naturelles, laquelle se développa, se condensa, pendant « des millions de siècles, et devint gigantesque dans son impulsion « et dans ses tendances physiques, jusqu'à ce qu'elle se fût fixée « en l'énorme forme physique, qui fut celle de la Quatrième Race « humaine » (vol. II, p. 150, 151). Ceux qui, dans leur ignorance, ont ri de la « Doctrine Secrète, » expliqueront peut-être la méthode de reproduction qui, en dehors de la multiplication ou du bourgeonnement, fut nécessaire à ces créatures gélatineuses et sans structure. Ces êtres étaient encore dépourvus de mental, et cependant les premières lueurs, encore bien faibles, d'une conscience embryonnaire firent leur apparition en eux, car les écritures nous apprennent qu'ils étaient doués « primitivement d'une « faible lueur (germe d'intelligence) » (vol. II, p. 165), et qu'ils produisaient des « sons ressemblant à des chants, et composés « seulement de voyelles » (p. 198).

Pendant l'évolution de la Seconde Race, la Première disparaissait devant les obstacles qui s'opposaient à la continuation de son existence : quand la Race « fut devenue vieille, les anciennes eaux « se mêlèrent aux eaux fraiches... l'extérieur de la première devint « l'intérieur de la seconde » (sloka 21). Les hommes de la Première Race, ayant disparu, furént absorbés dans les formes plus



condensées, mais encore visqueuses, de la Seconde Race, représentant les principes inférieurs des corps en évolution (vol. II, p. 121). Plus tard la Seconde Race, issue des êtres produits par la Première Race, est appelée « née de la sueur, » dans le commentaire (vol. II, p. 117), expression symbolique employée pour désigner un genre de reproduction qui marque un pas en avant dans l'évolution, mais qui peut être mieux décrit dans la première division de la Troisième Race Mère qu'il caractérise.

LA TROISIÈME RACE

La Troisième Race, qui devait devenir une race réellement humaine, fit son évolution sur le vaste continent de la Lémurie, le troisième grand continent du globe, et comme emblème ou symbole cosmique significatif, elle naquit sous Lohitanga, la Vénus au corps de feu, ou Sukra (vol. II, p. 29). Comme l'enveloppe physique s'était condensée et raffermie, elle n'était plus capable de floraison : aussi, à la fin de la Seconde Race et au commencement de la Troisième, la reproduction se fit par l'expulsion d'une cellule visqueuse, laquelle, par un procédé qui nous est familier, en tant que cellule divisée sans être séparée, se transforma en une boule ayant la forme d'un œuf, se développant et arrivant à maturité, comme la graine d'une plante, en dehors du corps de la mère. Pendant l'évolution de la Troisième Race, la cellule en forme de graine, ou « goutte, » acquit les propriétés caractéristiques de l'œuf animal, comme nous le voyons encore aujourd'hui, dans les animaux ovipares, et l'humanité, en évolution, après avoir été sans sexe ou asexuelle, devint graduellement bisexuelle ou hermaphrodite, développa ses organes, les affermit dans les tissus, et produisit les os, traversant, en réalité, ce que les savants de nos jours appelleraient des stages reptiliens et aviens. Cette transformation de la reproduction en oviparienne et le développement du squelette, observés pendant les deux premières divisions de la Troisième Race, mènent à la complète séparation des sexes, dans la troisième division, où se trouvaient dévoloppés, tout d'abord, des « êtres dans lesquels un sexe prédominait sur l'autre, « et finalement des hommes et des femmes distincts » (vol. II, p. 132). En réalité, les races suivirent, pendant des millions d'années, la voie du développement qui est maintenant rapidement parcourue, par l'homme, dans les premiers mois de la vie intra-utérine : le bourgeonnement de la cellule, son développement par multiplication, la forme fœtale, sans aucun sexe, la formation des os, le stage de l'hermaphroditisme, la séparation des sexes. Tout cela est familier aux étudiants en physiologie. C'est fort étrange, très merveilleux, plein de mystère, au point de vue des causes, mais plein d'évidence dans les effets ; cependant, cela n'est ni plus étrange, ni plus



merveilleux, ni plus mystérieux dans l'évolution des races que dans l'évolution de l'individu. Il n'est pas plus irrationnel de parler des races que de « l'être humain. » Il est vrai « que les hommes « des Première et Seconde Races n'étaient pas des êtres physiques, « mais simplement les rudiments des hommes futurs » (vol. II, p. 108). Mais la cellule germe, l'embyron sans sexe, le fœtus hermaphrodite, ne sont-ils pas décrits à bon droit comme appartenant à l'humanité, par cette raison qu'ils ont pour but de concourir à la formation de l'homme parfait? Pourquoi alors les stages primitifs de l'humanité, dans le sein de la nature, ne seraient-ils pas reconnus pour ce qu'ils sont, et pourquoi ne seraient-ils pas nommés du nom du résultat triomphal pour lequel ils travaillent, *la Construction de l'Homme?*

Avec la séparation des sexes coïncide le point critique de l'évolution : l'homme est devenu un centre de « forces polaires oppo- « sées, un composé harmonieux d'esprit et de matière, de positif « et de négatif, de mâle et de femelle » (vol. II, p. 84). Il possède maintenant la forme humaine, bien qu'elle soit encore « gigan- « tesque et semblable au singe » : elle a évolué « le véhicule du « désir, ou Kama Rupa » (vol. II, p. 116), s'assimilant, dans son progrès, les passions animales et les organes physiques, pénétrant ainsi dans les champs de la lutte, dans laquelle l'homme doit « de- « venir comme un dieu, connaissant le bien et le mal, » acquérant ainsi la Connaissance, sans laquelle la perfection est impossible. Abrité sous l'impeccabilité de l'inconscience, rempli de boue et de fange produites par le mal et conduisant vers la justice et la perfection, tel fut le sentier préparé pour l'homme : c'est dans cette Troisième Race que commença la bataille, il y a de cela dix-huit millions d'années. Le Quaternaire est maintenant complet : le corps physique possède une forme moulée sur le Linga Sarira; Prana le vivifie, Kama l'enflamme; Kama, le don de *Suchi*, le Soleil, le « Draineur des Eaux » (sloka 17), la dernière chose que les pouvoirs inférieurs pouvaient faire dans l'évolution de l'homme. Sur ce tabernacle charnel, arrivé maintenant à sa perfection, couvait encore le « divin pélerin », attendant la dernière touche qui unirait le Quaternaire à la Duade, attendant l'arrivée de l'Ego, qui, d'une main, s'attacherait à Atma-Buddhi, le Soi supérieur, et, de l'autre, toucherait au Soi inferieur, réunissant ainsi ces deux principes opposés. Tel est le travail des « Dhyanis de feu, » des « Pitris solaires, » les Agnishwatta. L'ésotériciste parle d'eux comme étant le Cœur du corps dyanchohanique (vol. II, p. 91), et ils représentent les trois classes des Pitris sans formes, intellectuels et spirituels, tandis que les quatre autres classes étaient corporelles, matérielles et privées d'intelligence (pp. 93 et 91). Ils sont le « tiers des Dhyanis » qui étaient « destinés par la loi de Karma et l'évolu- « tion à renaître (ou s'incarner) sur la terre » (p. 93). Quelques-uns d'entre eux, si ce n'est même tous, représentent les « faillis »



qui se sont trouvés parmi les Dhyan-Chohans : mais « comme ces « faillis » « sont déjà trop avancés et trop spiritualisés pour être « brutalement rejetés de la classe des Dyan-Chohans dans le tour- « billon d'une nouvelle et primordiale évolution à travers les rè- « gnes inférieurs », ils « ne traversent pas ces trois règnes commé « les Pitris inférieurs, et ne s'incarnent pas dans l'homme, avant la « Troisième Race » (vol. I, p. 188). Ailleurs, on parle d'eux, comme étant la « cinquième hiérarchie, — ces êtres mystérieux qui président à la constellation « du Capricorne, Makara ou Crocodile », et dont la mission consiste à « éclairer la forme animale vide et éthé- « rée et, à en faire l'homme rationnel » (vol. I, p. 233). Ils sont encore, cependant « les célestes « ancêtres » (entités des mondes précédents, appelées dans l'Inde les Sishta) » qui « descendent sur « notre plan, comme les Pitris l'avaient fait avant eux, pour for- « mer l'homme physique de l'homme animal, et s'incarner dans « le premier ». (vol. I, p. 248).

L'entrée graduelle en scène de ces entités manasiques est décrite ainsi dans le 24e sloka :

« *Les fils de sagesse, les fils de la nuit, prêts pour la renaissance,* « *descendirent ; ils virent les formes viles du premier tiers :* « *nous* « *pouvons choisir,* » *dirent les seigneurs,* « *nous avons la sagesse.* » « *Quelques-uns entrèrent dans le chhaya. Quelques-uns projetèrent* « *l'étincelle. Quelques-uns différèrent jusqu'à la quatrième race. Ils* « *remplirent le Kama de leur propre Rupa. Ceux qui furent pénétrés* « *devinrent Arhats. Ceux qui ne reçurent que l'étincelle restèrent* « *sans connaissance, l'étincelle était faible. Le tiers resta sans mental.* « *Leurs jivas n'étaient pas prêts. Ils étaient placés à part parmi les* « *sept. Ils devinrent des têtes-bornées. Le tiers était prêt.* « *Nous habi-* « *terons en eux,* » *dirent les seigneurs de la flamme.* » (vol. II, pp. 18, 19).

Ici l'étudiant doit remarquer ces phrases : « quelques-uns entrèrent, » « quelques-uns projetèrent l'étincelle. » Nous sommes dans la première époque de la Troisième Race. Avant que les sexes ne fussent séparés, les « fils de sagesse » qui « entrèrent » produi sirent, par le moyen de Kriyasakti, les « fils du brouillard de feu » ou les « fils de la volonté et de l'union. » Le premier d'entre eux est l' « initiateur, » le « grand sacrifice, » dont nous ne pouvons parler ici, et en eux s'incarnaient les plus hauts Dhyanis, « pour former une pépinière pour les futurs Adeptes » (vol. I. p. 207). Kriyasakti est « ce mystérieux pouvoir de la pensée qui rend ca- « pable de produire, par une énergie inhérente en lui, des phéno- « mènes perceptibles sur le plan de l'objectivité. Les anciens pen- « saient que toute idée doit se manifester *extérieurement*, si l'atten- « tion et *la volonté* sont profondément concentrées sur elle ; de « même une volition intense sera suivie du résultat désiré » (vol. II, p. 173). Les hommes ainsi formés se trouvent séparés du champ de l'évolution humaine, avant que la lutte ne soit commencée. Ils



ne prennent part à la marche en avant que comme guides, soutiens et maîtres ; dans les Manvantaras passé, sils avaient livré leur combat, et ils s'incarnent à nouveau pour aider les autres et non pour progresser eux-mêmes.

D'un autre côté, les hommes de la Troisième Race qui ne reçurent que l'étincelle projetée, parce qu'ils étaient à peine prêts, représentent l'humanité moyenne (vol. II, p. 167), luttant maintenant pour la marche en avant ; tandis que la troisième section, comprenant ceux qui n'étaient « pas prêts, » les plus en retard de la Troisième Race, « devinrent des têtes-bornées » et représentent maintenant les races humaines inférieures, l'Australien, les hommes du Buisson, les derniers insulaires évolués de la mer du Sud. Les Australiens sont les seuls descendants purs et en droite ligne, le reste est mêlé (vol. II, p. 199, note).

Avec le temps vint la séparation des sexes, et cependant beaucoup des « Seigneurs de la Flamme » s'étaient tenus à l'écart de l'incarnation, et beaucoup d'hommes se trouvaient encore sans mental. Ils habitaient parmi les animaux inférieurs, dont le développement était rapide, et dans leur insanité ils prostituèrent leurs pouvoirs sexuels nouvellement évolués, s'accouplant avec les brutes qui les entouraient et engendrant des monstres, « race muette dont il convient de cacher l'opprobe » (sloka 32). Ceux qui s'étaient tenus à l'écart de l'incarnation virent alors le mal : « les Amanas (sans Manas) ont souillé nos futures demeures. Tel est Karma. Ha- « bitons-en d'autres.Cherchons à les rendre meilleurs,de peur qu'ils « ne deviennent pires. » « Tous les hommes furent alors dotés du « principe manasique. Ils virent le péché des Sans Mental. » (slokas 34, 35).

Cette incarnation des « Seigneurs de la Flamme » marque le véritable commencement de l'homme, qui est maintenant le septénaire complet, — bien que la plus haute triade soit encore latente en lui, le développement complet de Manas appartenant à la cinquième race, celui de Buddhi à la sixième et celui d'Atma à la septième — l'homme est devenu un être intellectuel et Soi-conscient. Dans les premières sous-races de la Troisième, le langage de l'homme, « n'était qu'un faible progrès sur les sons variés qui « existent dans la nature, sur le cri des insectes gigantesques et « des premiers animaux ; » mais, à la fin de la Troisiéme Race, la parole articulée se développa ; elle ne fut d'abord que monosyllabique, tout en étant articulée, quelque chose d'un peu plus que les cris provoqués par l'émotion (vol. II, p. 198). Tel était le langage des « hommes nuancés d'or et de teint jaune, après leur sépara- « tion en sexes et le réveil complet de leur mental. » La couleur jaune dont il est ici question est « la couleur de la première race « humaine au corps dense, laquelle fit son apparition après le mi- « lieu de la Troisième Race-Mère, — après sa chute dans la généra- « tion. » (vol. II, p. 250) ; mais les races jaunes actuelles (les



Australiens exceptés) descendent des premières branches de la Quatrième Race-Mère, et sont des descendants mêlés des races Lenuro-atlantéenne (vol. II, p. 199, note).

Le « progrès matériel » fit son apparition, en même temps que la vie intellectuelle. Gouvernés et instruits par les « Fils de la volonté et de l'union, » les Lémuriens construisirent des cités et fondèrent les premières civilisations, qui furent ensevelies sous les flots, ce qui fit naître la légende d'un déluge universel.

Questions et réponses.

Q. — Le Quaternaire inférieur est évolué dans les quatre premières races, Manas dans la cinquième. Quelle est maintenant la situation de Buddhi, relativement à l'humanité actuelle? Je comprends facilement que, dans la sixième race, il s'incarne en quelque sorte dans Manas, comme Manasa-putra s'incarne actuellement dans le quaternaire inférieur.

Mais quels sont ces Manasa-putras qui s'incarnent maintenant en nous, et de fait ne sont autres que nous-mêmes; sommes-nous, à présent, comme Manasa-putras, prêts à recevoir Buddhi, ou bien ne faisons-nous que nous préparer à le recevoir, comme fit le Quaternaire inférieur pour Manasa-putra ?

S'il en est ainsi, nous sommes « sans Buddhi », comme les races antérieures étaient « sans mental. »

Quand un Buddhi prend possession de Manas et l'illumine, est-ce cela qu'on entend par devenir « Dwija » — deux fois né?

R. Le Quaternaire inférieur est évolué durant les « trois » premières races; le corps physique n'étant pas regardé comme un « principe » dans le sens réel du mot. La monade, Atma-Buddhi, comme cela a été complètement expliqué, couve le Quaternaire en évolution, mais ne peut entrer en contact avec lui, tant que Manas n'est pas là pour les mettre en rapport. L'article qui précède vous rendra peut-être cette question plus claire. Buddhi existe à l'état latent dans l'humanité actuelle, mais vous ne pouvez dire de lui qu'il « s'incarne » dans Manas; Manas n'est pas charnel. De plus, Manas aspire vers Buddhi, tandis que Buddhi ne s'arrête pas à Manas, Buddhi ne deviendra actif que durant la Sixième Race, mais vous ne paraissez pas comprendre que la monade est Atma Buddhi.

Si vous vous reportez à la page 167, vol. II, de la « Doctrine Secrète », vous verrez qu'il y est distinctement dit que « ceux qui étaient à moitié prêts, » ceux qui n'avaient reçu qu'une étincelle, constituèrent l'humanité moyenne. Il est donc incorrect de dire que « nous » sommes les Manasa-putras. Nous sommes une classe des Pitris lunaires, et nous avons reçu une étincelle des Manasa-putras ou Pitris solaires. Ceux qu'ombragent les Manasa-putras,



comme tels, n'appartiennent pas à la moyenne de notre humanité. Dwija signifie un Initié — ou un être dont l'Ego supérieur est actif; les brahmines initiés de l'ancien temps étaient appelés Dwijas.

Deux membres de la S. L.

(*à suivre.*)

LE PLAN ASTRAL

(*Suite*).

Son aspect.

Il faut dire tout d'abord que le Plan Astral comprend sept subdivisions, chacune desquelles a son degré correspondant de matérialité. En considérant successivement ces subdivisions, à partir de la moins matérielle, elles se rangent en trois classes distinctes : la première contenant trois subdivisions, la deuxième trois autres, et la troisième une seule, la plus basse. La différence entre la matière d'une de ces classes et celle de la suivante est analogue à celle qui existe entre un solide et un liquide, tandis que la différence entre la matière de deux subdivisions d'une même classe ressemble plutôt à celle de deux genres de solides, comme, par exemple, le fer et le sable. En ne nous occupant pas, pour le moment, de la septième, nous pouvons dire que les divisions 4, 5 et 6, du Plan Astral, sont le fond du monde physique dans lequel nous vivons, ainsi que ses accessoires ordinaires. La vie sur la 6e division est tout simplement la vie ordinaire terrestre, moins le corps physique et ses besoins, tandis qu'en montant aux 5e et 4e divisions, elle devient de moins en moins matérielle, et de plus en plus en dehors de notre bas monde, et de ce qui lui attient.

L'aspect de ces divisions inférieures est donc celui de la terre que nous connaissons; mais c'est plus encore, car les objets, même entièrement physiques, changent entièrement d'apparence, lorsqu'on les voit d'un autre point de vue, à l'aide des sens astrals. Comme nous l'avons déjà dit, celui dont les yeux sont pleinement ouverts ne voit plus un seul aspect des choses, mais plusieurs à la fois, ce qui ne laisse pas d'ajouter à la confusion ; si l'on ajoute que tous les points de l'intérieur d'un corps solide sont aussi



visibles que ceux de l'extérieur, l'on comprendra que dans ces conditions l'on puisse méconnaître les objets qui nous sont les plus familiers. Telle est la caractéristique de la vision astrale qui l'a parfois fait appeler vision de la *quatrième dimension*, expression des plus suggestives. Mais, en plus de ces sources possibles d'erreur, il s'ajoute cette complication que l'on voit dans l'Astral des formes de matière qui, bien qu'entièrement physiques, sont absolument invisibles dans les conditions terrestres ordinaires. Telles, par exemple, les particules de l'atmosphère, les émanations physiques diverses qu'exhale constamment tout ce qui vit, et aussi les multiples catégories de cet ordre plus raffiné qu'on appelle la matière éthérée. Cette dernière constitue à elle seule tout un système d'éléments pénétrant eux-mêmes tous les autres, et rien que l'étude de leurs modes de vibration et d'intéraction suffirait à intéresser et à occuper n'importe quel homme de science qui serait à même d'y procéder.

La question est d'ailleurs plus complexe encore, parce qu'en plus de ces nouvelles formes de matière physique, nous avons à considérer aussi les nombreuses et troublantes subdivisions de la matière astrale. Nous devons noter d'abord que chaque objet matériel, chaque particule même, a sa contre-partie astrale, correspondant à ce que dans l'être humain nous appelons le *Linga Sharira*; et cette contre-partie elle-même n'est pas simple, mais d'ordinaire un corps très complexe, composé de différentes sortes de matière astrale. De plus, toute créature vivante paraît entourée d'une atmosphère astrale qui lui est propre, que l'on appelle *Aura*; et, dans le cas de l'être humain, cette Aura forme d'elle-même une branche d'étude très séduisante. On la voit comme une masse ovoïde d'une sorte de brouillard lumineux, de structure composite, à laquelle sa forme a quelquefois fait donner le nom d'*œuf aurique*. Les Théosophistes apprendront avec plaisir que, même dès le début du développement de sa vue astrale, l'élève peut se rendre compte par lui-même de l'exactitude des enseignements donnés sur quelques-uns au moins des sept principes de l'homme, par l'intermédiaire de notre grand fondateur, H. P. B. En regardant l'homme, du point de vue de l'Astral, l'observateur ne voit point seulement ses contours extérieurs, mais il distingue clairement le *Lingua Sharira* exactement étendu sur le corps physique, et le *Jiva* ou *Prana* lui-même est parfaitement perçu dans son double office d'imprégnation et de spécialisation, circulant dans tout le corps, sous forme d'une luminosité rose, et fusant éventuellement, sous une autre forme, des personnes bien portantes.

Ce qui est le plus brillant et le plus visible de tout, peut-être, bien que cela appartienne à un ordre de matière entièrement différent, c'est l'*Aura Kamique*, qui marque, par les sortes d'éclairs aux couleurs changeantes qui le sillonnent sans cesse, les différents



ordres de désir qui passent à chaque instant par l'intelligence de l'homme. Par derrière, sous une forme de matière plus affinée, se trouve l'Aura du *Manas inférieur*, dont les couleurs ne changeant que lentement au cours de la vie, montrent les dispositions et le caractère de la personnalité ; tandis qu'infiniment plus belle et plus éthérée, lorsqu'elle est pleinement développée, se perçoit la lumière vivante de l'Aura du *Manas supérieur*, qui témoigne du développement du réel *Ego*, dans son long pèlerinage de naissance en naissance. Pour voir ce dernier, il faut toutefois avoir dépassé le point de la simple vision astrale. La 18e transaction du groupe d'Etudes de M. Sinnett, de la London Lodge, donne de plus amples renseignements sur ces Auras; mais nous en avons dit assez pour montrer que, comme ils occupent tous la même place (qu'ils partagent du reste avec l'Aura presque physique de la vitalité, les plus raffinés pénétrant les plus grossiers), il faut infiniment de pratique et de soin au néophyte, pour lui permettre de les distinguer, rapidement et exactement, les uns des autres. Cependant l'Aura humaine, ou, d'ordinaire, l'une de ses parties, est généralement l'un des premrers objets purement astrals perçus par les novices ; il est vrai qu'en pareil cas ses indications sont rarement bien comprises.

Bien que l'Aura humaine s'aperçoive surtout par le brillant des teintes colorées qui la sillonnent, la distinction entre la matière astrale et la matière physique est plutôt représentée par le fluide nerveux éthéré et le Linga Sharira. Dans la composition de ce dernier, il doit entrer un peu de chacune des subdivisions de la matière astrale classée par les écrivains du moyen-âge sous les noms de terre, eau, air et feu, correspondant aux quatre états de matière physique : solide, liquide, gazeux et éthéré ; mais, les proportions peuvent grandement varier, et sont déterminées par plusieurs facteurs, tels que la Race, la Sous-Race, le type de l'homme, aussi bien que par son Karma individuel. Et lorsqu'on se rappelle que ces subdivisions de matière ont toutes leurs Sept degrés de matérialité représentés dans chaque Linga Sharira, il s'en suit bien que ce troisième principe de l'homme est très complexe et le nombre de ses variations possibles pratiquement infini, de sorte que, quel que soit le Karma de l'homme, les *Lipika* sont en mesure de donner un moule sur lequel un corps approprié puisse être formé. Les affinités de ces différents ordres de matière pour leurs correspondants du niveau kamique expliquent les innombrables variétés de dispositions naturelles et de désirs que nous voyons autour de nous. Le progrès spirituel réagit même sur le Linga Sarira, affinant la matière qui le compose, et produisant un changement qui n'échappe point à l'œil du clairvoyant.

Un autre point est à mentionner, c'est que la vision astrale peut agrandir à volonté les particules physiques les plus tenues, comme avec un microscope, quoiqu'avec infiniment plus de grandissement.



L'atome et la molécule, ces deux postulats de la science, sont donc des réalités visibles pour l'étudiant occultiste, bien qu'il leur sache une nature plus complexe que ce que l'homme de science a encore découvert. Il y a là aussi un vaste champ d'étude auquel tout un volume ne suffirait pas, et un investigateur scientifique, qui posséderait cette vue astrale dans la perfection, verrait non seulement le processus ordinaire de ses travaux extrêmement facilité, mais se dérouler aussi devant lui de nouveaux horizons de connaissance qui lui demanderaient,du reste,la vie entière pour être examinés à fond. Par exemple, une belle et curieuse conséquence du développement de la vision astrale serait la découverte de couleurs non comprises dans l'échelle ordinaire du spectre solaire, le rouge ultra et le violet ultra, auxquels la science est arrivée par d'autres moyens et qui sont pleinement perceptibles en Astral. Mais nous ne devons pas nous laisser entraîner sur ces chemins incidents, quelque séduisants qu'ils soient ; et il nous faut reprendre notre essai d'exposition générale de l'aspect du Plan Astral.

On peut maintenant comprendre pourquoi, bien que les objets ordinaires du monde physique constituent la base de la vie, à certains niveaux du Plan Astral, le fait de percevoir bien plus de leurs apparences réelles et de leurs caractéristiques, les rend presque méconnaissables à nos yeux ordinaires. Appliquons ces mots au fait d'un rocher, par exemple. Pour une vue exercée en Astral, ce ne sera plus une simple masse inerte de pierre. D'abord, on verra la masse entière de la matière physique du rocher, au lieu de n'en voir qu'une partie ; ensuite, on percevra les vibrations de ses particules physiques ; troisièmement, le double Astral de l'objet appâraîtra composé de divers genres de matière astrale, dont les particules seront aussi dans un mouvement perpétuel ; quatrièmement, la Jiva ou vie universelle sera vue circulant dans tout l'objet et s'en irradiant ; cinquièmement, une Aura entourera le tout, — ce dernier point étant toutefois moins accentué que si l'objet appartenait à un royaume plus élevé, ne fut-ce que le règne animal ; sixièmement, enfin, l'*essence élémentale* surgira, pénétrant le tout, sans cesse en mouvement, toujours aussi en changement. Et dans le cas d'exemples tirés des règnes végétal, animal et humain, les complications seraient encore bien plus nombreuses.

On objectera peut-être que la plupart des psychiques, qui ont accidentellement des aperçus de l'Astral, ne parlent d'aucunes complexités du genre que nous venons d'esquisser, et qu'il en est de même de la part des entités qui se manifestent aux séances spirites ; mais la raison en est bien simple. Peu de personnes non exercées, sur ce plan, qu'elles soient vivantes ou mortes, voient de suite les choses comme elles sont vraiment ; même lorsqu'elles voient bien, elles sont trop troublées pour comprendre ou se rappeler ; ou enfin elles éprouvent les plus grandes difficultés pour traduire correctement leurs impressions, lesquelles, d'ailleurs, peuvent être



erronées, attendu que peu de gens procèdent scientifiquement.

La possibilité d'être induit en erreur est rendue plus évidente encore par le fait des nombreux tours joués par les malicieux habitants de l'autre monde, contre lesquels les gens non exercés ne peuvent guère se prémunir. Il faut se rappeler aussi que les habitants ordinaires du Plan Astral, qu'ils soient humains ou élémentals, ne sont conscients, — dans les circonstances normales, — que des objets mêmes de l'Astral, la *matière physique* leur étant aussi invisible que l'est la *matière astrale* à la majorité de l'humanité. Puisque, ainsi qu'on l'a dit, tout objet physique a son double Astral, qui devrait être visible à celui qui voit sur ce plan, il semble que la distinction précitée est sans importance, et cependant elle a sa raison d'être. A force de n'être appliqués qu'au travers d'un milieu intermédiaire, les sens astrals les plus raffinés peuvent se durcir, au point de ne plus reconnaître les plus hauts degrés de matière de leur propre plan et de mêler des objets physiques à ce qu'ils voient de l'Astral. Il n'y a que l'individu bien exercé à voir sur les deux plans qui puisse s'affranchir de cette erreur. Tout cela pour revenir sur la complexité de la question contre laquelle il y a lieu de se prémunir.

On peut dire que notre monde physique est également le fond de la septième et dernière subdivision du Plan Astral, bien que ce que l'on en voie ne soit que sa parodie, puisque tout ce qui est beau, bon et lumineux, semble invisible. Le manuscrit Egyptien du scribe Ani décrivait ainsi cet état de matière, il y a quatre mille ans : « Dans quel lieu suis-je donc venu ? Il n'a point d'eau, il n'a pas d'air ; c'est profond, sans fond, noir comme la nuit la plus profonde et l'on y erre sans espoir ; ici, l'homme né peut pas vivre le cœur tranquille. » Pour l'Entité infortunée qui se trouve à ce niveau, il n'est que trop vrai que « toute la terre n'est pleine que de ténèbres et de cruels séjours ; » mais ces ténèbres ne procèdent que de l'entité même, et c'est ce qui engendre pour elle la perpétuelle nuit de souffrance et d'horreur, — un véritable enfer, exclusivement créé par l'homme même, comme les autres enfers.

Beaucoup d'étudiants trouvent les investigations dans cette section très déplaisantes, parce qu'on y ressent une impression de densité et de grosse matérialité des plus pénibles pour le Corps Astral libéré, qui semble se mouvoir dans un milieu noir et visqueux, dont les habitants ou les influences sont des plus désagréables.

Les première, seconde et troisième subdivisions paraissent plus distinctes de notre monde physique et par suite moins matérielles. Les Entités habitant ces niveaux perdent de vue la terre et ce qui lui attient ; elles sont d'ordinaire profondément absorbées en elles-mêmes, et dans une large mesure elles créent leurs propres environnements, bien que ces derniers ne soient point purement subjectifs, comme dans le Dévachan, mais au contraire suffisamment objectifs pour être perçus par d'autres Entités et aussi par les



Clairvoyants. Cette région est évidemment le *Summer land*, la terre enchantée, dont témoignent tant les séances spirites, et les Entités qui en viennent et en parlent sont probablement assez souvent dans le vrai, en *ce qui les concerne*.

C'est sur ces plans que les soi-disant « esprits » trouvent une existence éphémère à leurs maisons, à leurs écoles et à leurs cités, car ces objets se réalisent généralement assez pour un temps, bien qu'une vue plus perçante les trouve bien inférieurs à ce qu'ils semblent à leurs enthousiastes créateurs.

Néanmoins, beaucoup des créations imaginaires, ainsi surgies, sont d'une beauté réelle, quoique temporaire, et un visiteur qui ne connaîtrait rien de plus élevé pourrait voyager à son aise dans les forêts de cette région, sur ses montagnes, sur ses lacs et dans ses jardins, ou même y construire les « châteaux en Espagne » qui lui passeraient par la tête.

Une énumération de la *scènerie* du Plan Astral serait incomplète, si l'on ne parlait de ce que l'on appelle communément les *Enregistrements de la Lumière Astrale*, représentation photographique de tout ce qui est jamais arrivé. Ces enregistrements sont vraiment imprimés à demeure sur ce medium supérieur qu'on appelle l'*Akasa*, et ne sont que réfléchis plus ou moins spasmodiquement dans la Lumière Astrale, de sorte que quelqu'un, dont le pouvoir de Vision ne dépasse point ce plan, ne peut obtenir que des tableaux partiels et incomplets du passé, au lieu de son entière reproduction. Quoiqu'il en soit, la représentation de toutes sortes d'événements passés abonde dans la Lumière Astrale et y forme une grande partie de ce qui entoure l'observateur.

C. Leadbeater.

A continuer.)

LES ÉLÉMENTALS KAMA-MANASIQUES

(*Suite*).

Souvent les signes prémontoires qui, pour un individu, dans une famille, ou chez un peuple, annoncent la mort, sont l'œuvre d'un Élémental kama-manasique. Chez les Ecossais, c'est un linceul aperçu sur le corps de la personne marquée par le destin ; il monte à mesure que le moment fatal approche, et, lorsqu'il arrive à la poitrine, le fil de la vie ne tarde pas à se briser.



Dans d'autres cas, le présage néfaste est un cercueil, un chant funèbre, un glas funéraire, une apparition de forme animale ou humaine, mais toujours la même pour un cas donné. La Dame Blanche ou Noire, selon le vêtement qu'elle porte,est bien connue dans certaines familles. Quelquefois le message fatal est porté par un membre du règne animal, plus particulièrement par un animal domestique et appartenant à la famille menacée : l'agitation caractéristique d'un chat, le hurlement douloureux d'un chien, en sont les expressions les plus communes.

D'autrefois, c'est un rêve, un pressentiment très vif, la vision, par l'individu menacé, de son propre « Double », des bruits particuliers dans la maison ; il n'est pas de signe, d'ailleurs, qui ne puisse être adopté pour annoncer l'événement lugubre.

Il est certain, que d'autres agents, que ceux qui font l'objet de cette étude, peuvent intervenir dans la production de ce phénomène. Un Élémentaire attaché à la terre, et soucieux de la vie de ceux qu'il a laissés, peut les surveiller pendant un temps très long et les prévenir, en adoptant un même signe pour annoncer la même chose. La pensée dévachanique d'un être aimé peut atteindre la conscience d'un incarné, pendant la veille ou le sommeil ; l'action fluidique de courants astraux menaçants peut éveiller la prévision chez une personne sensitive ; l'*Ego* peut, à son tour, dans un but spécial, illuminer un instant le champ obscur de l'avenir, dans le cerveau de la personnalité ; mais, souvent, et toujours pour certains présages, c'est un Élémental kama-manasique qui est en jeu.

Cet Élémental peut être créé volontairement ou involontairement ; être le produit de l'association des idées ou du hasard. L'idée de suaire ou de cercueil étant liée à celle de la mort, il est facile de concevoir le mécanisme de sa transformation en signe prémonitoire. La vue d'un malade, l'idée qu'il allait mourir, ont pu objectiver, dans le mental d'un sensitif, l'image d'un suaire ; le décès se produisant, l'imagination a fini par faire volontairement de l'image d'un linceul un signe de mort ; puis la concentration de la pensée a développé un être élémental qui, dès lors, veille sur ce point particulier, s'attache à percevoir les vibrations magnétiques qui s'échappent d'un organisme voué à la désintégration, et en prévient celui qui l'a créé, en imprimant sur son cerveau l'image dont il est l'âme occulte. Son action, limitée d'abord à ce sensitif, s'étend aux personnes de constitution ordinaire, lorsque la concentration de la pensée et de la volonté ont fait de lui un être vigoureux, puissamment organisé, bien individualisé ; malgré tout, les psychiques sont toujours les sujets privilégiés de ce genre de prophétie.

Le glas funèbre, les chants funéraires, deviennent des signes prémonitoires par le même processus. La Dame Blanche peut avoir une origine analogue, comme aussi elle peut, parfois, représenter



le fantôme (corps kamique) d'un parent défunt : un occultiste seul peut distinguer les deux formes.

Quand l'Élémental prémoniteur trouve de la difficulté à imprimer son message sur l'organisme de l'intéressé, il peut, par sa tendance à suivre la ligne de moindre résistance, se servir du corps psychique, toujours plus facile à influencer, d'un animal domestique, et le pousser à certains actes expressifs, d'interprétation facile et que l'on attribue bien vite au phénomène auquel ils se rapportent.

D'autrefois l'Élémental présente l'image prophétique, pendant le sommeil et provoque un rêve lucide ; lorsque les conditions ne sont pas favorables, son action se borne à une impression moins vive, à un pressentiment caractéristique et bien reconnaissable.

Il peut aussi se servir des véritables Élémentals de la nature et produire des bruits qui annoncent l'agonie prochaine ; ces bruits pourtant sont souvent le résultat de l'extériorisation du « Double » qui rôde inconsciemment dans la chambre du moribond.

La longévité de ces Élémentals artificiels varie avec la force qu'ils ont emmagasinée et la dépense qu'ils ont à faire. Il est rare qu'ils vivent beaucoup plus longtemps que la personne qui les a créés, mais ils fonctionnent avec beaucoup de précision, pendant la période de leur activité, car ils ne sont appelés que rarement à agir et ils conservent presque tout le potentiel dont ils ont été chargés. Pourtant, dans les cas rares, mais certains, où, dans une famille, un signe spécial annonce, de génération en génération, le décès prochain de l'un de ses membres, il faut bien admettre qu'une action prolongée et très énergique a vitalisé pour des siècles l'Élémental veilleur. L'expérience a prouvé la possibilité d'une semblable vitalisation, et l'on en trouve un cas singulier dans *Astral plane*. Un croisé, après avoir perdu dans un combat un fils idolâtré, a pu animer pour des siècles un de ces êtres étranges, en répétant, pendant des années, des chants lithurgiques dans la solitude de son cloître, et en voulant avec force que, dans l'avenir, aucun de ses descendants ne fût exposé à mourir, sans être averti qu'il fallait s'y préparer par les sacrements chrétiens : cet Élémental possède, actuellement encore, toute sa force et ne manque jamais à la mission qu'on lui a confiée.

*
* *

Ce sont les Élémentals kama-manasiques qui constituent les chaines magnétiques mentales.

Quand un homme de volonté énergique nourrit une idée avec tenacité, il en fait une force vivante et intelligente ; quand il désire ardemment que cette idée se répande et fasse des prosélytes, elle est lancée dans l'ambiance où elle cherche à réveiller des idées



semblables parmi les hommes, — chez les sensitifs surtout. — Elle forme ainsi des foyers secondaires de radiation, groupe toutes les idées-sœurs et établit une chaîne sans cesse grossissante. Cette chaîne ébranle l'atmosphère mentale et psychique, et entraîne dans son courant des masses d'unités humaines qui, sans elle, fussent restées dans une paisible tranquillité.

C'est ainsi que se préparent les grands mouvements sociaux, et que sont creusées les mines révolutionnaires, qui éclatent ensuite inopinément, au contact d'une étincelle fortuite. Lorsque la tension de ces courants mentaux est à son apogée, un mot, un cri, peut provoquer la décharge; on voit alors sortir bruyamment les forces cachées que la pensée avait accumulées dans la machine terrible, et de grands coups, tous inattendus, frappent de toutes parts. Malheur alors si le sang des apôtres est répandu. Ils reprennent le mouvement de l'autre côté de la tombe, hantent les plus suggestionnables de leurs alliés vivants, donnent à leurs bras une force nouvelle, et le fracas devient plus violent que jamais: le sang des martyrs est une semence éminemment féconde.

Les orateurs à succès sont ceux qui ont le pouvoir de créer une chaîne dans leurs auditoires. Une idée forte, un mot vibrant, un rayonnement magnétique, persuasif, peuvent contagionner rapidement l'assistance et centupler la force émise à la tribune. C'est alors qu'on peut voir des individus venus pour faire de l'opposition, enveloppés dans le courant, rendus impuissants, puis touchés plus profondément, et, finalement, ralliés à l'orateur et l'applaudissant avec la foule. Cela se voit fréquemment dans les réunions, dans les églises, partout où une passion sincère est fortement exprimée, partout où des masses de bonne foi vibrent à l'unisson d'une idée chaleureuse. Et le charme dure aussi longtemps que la chaîne est active.

Le mouvement anarchique qui, un moment, a terrorisé Paris, est l'expression violente d'une chaîne mentale basée sur des idées puissantes, et aimantée par quelques hommes énergiques et impersonnels. La partie faible de cette chaîne est sa tendance aux réalisations criminelles; sa vie réside dans l'urgence et la justice de ses revendications: de sa direction dépend sa destinee. Si la violence se réveille, elle provoquera une nouvelle réaction dans les classes dirigeantes, le bras de l'autorité retombera sur elle, et, à son écrasement matériel, s'ajoutera un funeste recul moral dans la société. Chaque semence produit son fruit: du désordre ne peut sortir l'harmonie, de la haine ne peut s'épanouir l'amour, de la vengeance ne peut s'exhaler le pardon: le Salut du monde est dans l'Amour.

Toutes les Sociétés Secrètes sont bâties sur le principe de la chaîne: unité de but, unité de règle, unité de travail. La Société de Jésus l'a bien compris, et elle doit à cette puissance Occulte la prospérité dont elle a joui, au milieu de luttes incessantes; sans la



vitalité intense que donnent à sa chaîne les rigueurs de la règle, ce corps ambitieux, sorti d'un soldat espagnol mutilé, aurait sombré de bonne heure, sous les représailles de la vengeance des peuples. De nos jours encore, ses membres forment la chaîne, unissent leurs volontés, s'aidant du désir ou de la prière, pour attirer la fortune et l'influence, pour opérer, parmi certains hérétiques marquants, des conversions retentissantes, pour réduire à l'impuissance les mouvements antagonistes. Le « personnalisme » seul a limité la puissance de cette chaîne étonnante, et, comme le mouvement irrésistible et envahissant de la vague d'évolution tend sans cesse à augmenter en elle cet élément de faiblesse, on peut assurer que ses jours sont comptés et que la désagrégation fera son œuvre, dans un délai assez limité.

Dans des circonstances particulièrement favorables, la *chaîne élémentale* donne lieu à de surprenants prodiges. Les tombeaux des saints, les sources miraculeuses, la plupart des lieux de pèlerinage, doivent leurs succès à la *chaîne mentale* formée par la foi des fidèles et les désirs ardents de guérison projetés par les patients. Les « sensitifs » augmentent singulièrement la force des chaînes de cette nature, car, chez eux, la substance astrale vibre avec une intensité considérable et détermine des courants énergiques dans l'ambiance ; comme ils extériorisent facilement leur force psychique et qu'ils rayonnent des éléments vitaux importants, ils attirent des légions d'êtres élémentals de toutes catégories, et les animent inconsciemment de leurs désirs. C'est alors que la puissance des « courants » prend des caractères magiques et que s'opèrent des phénomènes merveilleux.

Dr Pascal.

(*A suivre*).

MATÉRIALISTE ET THÉOSOPHE

—

Correspondance (*suite*).

Nice, le 8 septembre 1895.

Monsieur,

Mon ami Arthur Arnould, en me communiquant votre intéressante lettre, m'avait demandé si je consentirais à ce qu'il publiât mes lettres dans le *Lotus bleu*, en ne les signant pas. J'ai voulu lui



envoyer l'adhésion qu'il me demandait, quoique je trouve mes lettres indigne de cet honneur, attendu que, en cette matière, je suis un parfait ignorant, qui parle de ce qu'il ignore et qui se borne à exposer son propre état d'esprit. Une fois la plume à la main, je me suis laissé entraîner sur la voie de la discussion théosophique, et voilà comment, au lieu de vous l'adresser directement, c'est à lui que j'ai écrit la lettre qu'il vous communiquera.

Mais l'extrême amabilité que vous avez eue, au milieu de vos nombreuses occupations, de m'écrire les lignes si profondément intéressantes que j'ai reçues de vous, me faisaient un devoir de vous répondre aussi directement pour vous remercier, et c'est le devoir, très doux pour moi, que je remplis à cette heure, en laissant de côté, bien entendu, puisque vous les lirez, les points que j'ai traités avec Arthur Arnould.

Je tiens d'ailleurs à vous exprimer aussi ma gratitude pour l'appréciation bienveillante que vous avez bien voulu faire de mon œuvre politique.

Il est certain que j'ai lutté impersonnellement pour ce que j'ai cru utile à l'humanité, et que j'ai lutté avec la passion d'un homme qui aime l'humanité ardemment. J'ai lutté pour l'établissement de la République, j'ai lutté pour le divorce, j'ai lutté pour doter mon pays de la liberté de la presse et du droit de réunion.

J'ai réussi, et cependant je n'en éprouve ni orgueil ni satisfaction, parce que le découragement a suivi la lutte, que la République n a rien donné de ce que j'en attendais. Je me demande, à cette heure, si les résultats obtenus sont adéquats aux intentions qui les ont déterminés. Je suis tenté de me dire que rien ne vaut, ou, tout au moins, que l'évolution humaine se fait d'elle-même, le travail législatif étant une simple illusion, et je ne suis pas certain de n'avoir pas perdu mon temps. Vous voyez par là si je serais heureux de trouver dans une voie nouvelle l'enthousiasme qui, pendant 40 ans, m'a fait vivre et qui s'est retiré de moi. Mais, soit que votre doctrine soit fausse, soit que je sois encore trop peu évolué pour la comprendre, je m'y sens très rétif, et c'est ce que j'écrivais ce matin à Arthur Arnould.

Je voudrais bien, toutefois, sinon adopter, — ce serait un second stage, — du moins, comprendre le sens de ce que vous enseignez.

Ce ne sont pas les mots sanscrits qui me gênent : vous les expliquez, mais la pensée que je saisis mal. Je ne vois pas bien comment le Nirvana est l'absorption dans l'absolu sans l'être, comment le Manas-Buddhi (excusez si j'emploie mal ces mots) conserve la conscience dans l'Absolu inconscient, et c'est ce que j'écrivais, ce matin à notre ami.

Depuis ce moment j'ai relu votre lettre et j'ai cru comprendre ceci : le Manas-Buddhi qui nous anime ne sera jamais privé de corps ; même quand il ne s'incarnera plus, même lorsqu'il n'aura plus ni corps physique, ni double, il aura un corps, corps dont la



longévité s'accroîtra avec son degré de fluidité, mais qui existera à l'infini. Même en Nirvana, nous aurons un corps, un corps glorieux, qui maintiendra la conscience, tout en laissant transparaître avec assez d'éclat l'unité de l'être pour que la conscience demeure, quoique l'illusion de la séparativité ait cessé.

Est-ce bien là votre idée? Est-ce bien là l'enseignement théosophique? Cela ne lèverait pas mes doutes sur l'objectivité de cette conception; mais, au moins, si c'était cela, je comprendrais la conception elle-même et j'aurais une base pour la discuter et l'étudier.

Quant aux objections, elles m'apparaissent énormes. Je ne trouve pas que Karma donne l'explication du problème du mal, — vous en lirez les raisons dans la lettre qu'Arnould vous communiquera.

D'autre part, ces corps aromaux me paraissent bien hypothétiques. Qui dit corps dit forme. Or, la matière solide paraît seule susceptible de forme. Les liquides et les gaz ne le sont pas. Comment les fluides plus subtils le seraient-ils?

Quoi qu'il en soit, Monsieur, merci encore de la peine que vous avez prise et que vous voulez bien prendre encore, et veuillez agréer, avec mes remerciements, l'expression de ma haute sympathie pour votre grande érudition, votre talent éminent, et pour la noblesse du but qui vous guide.

X...
Député.

P. S. — Il y a à l'encontre des apparitions, des fantômes, tant des vivants que des morts, une objection que je n'ai lue nulle part, qui n'a jamais frappé personne et qui me frappe.

Au yeux des Théosophes, comme aux yeux des spirites, l'apparition, — celle des vivants surtout, car, je crois, vous attribuez les autres aux Élémentals, — sont dues au double astral de la personne qui quitte le corps visible et devient visible lui-même.

L'explication me paraîtrait plausible, si le fantôme apparaissait nu, mais il apparaît toujours vêtu, et cependant les vêtements n'ont pas de double astral. Il apparaît même vêtu, lorsque le corps physique, plongé dans le sommeil, est au lit déshabillé.

Ainsi, il y a deux ans, notre femme de chambre était allée au bal de l'Hôtel-de-Ville. Comme elle était rentrée éreintée, je l'avais envoyée se coucher à midi.

A 4 heures, quelqu'un ayant sonné à ma porte, j'allai ouvrir moi-même la porte, et, en traversant l'antichambre, je la rencontrai qui la traversait aussi, un balai à la main. Je ne lui parlai pas. Le soir, elle me déclara s'être couchée à midi et ne s'être levée qu'à 7 heures. Je me dis que j'avais été le jouet d'une hallucination, à moins qu'elle ne soit somnambule. Arnould, sans rejeter ces deux hypothèses, y ajoute celle du double astral. Donc cette hypothèse n'est point contradictoire avec la doctrine. Eh bien! je me de-



mande comment une femme, dont le corps physique gît au lit, déshabillé, — et fût-elle même habillée, — peut m'apparaître couverte de vêtements qui, eux, n'ont pas de double, et armée d'un balai qui n'en a pas davantage.

L'hallucination explique, au contraire, le fait sans difficulté. Je vois l'objet qui n'existe pas, tel que j'ai coutume de le voir, lorsqu'il existe en ma présence.

Cette objection vous fera peut-être sourire, mais elle me parait très grave. Maintenant, peut-être n'a-t-elle pas le sens commun.

—

20 septembre 95.

Réponse à la lettre de M. X..., du 8 *septembre* 95.

« Vous vous expliquez mal comment le Buddhi-Manas (l'Ego) peut conserver la conscience dans l'Absolu inconscient » ?

C'est que ce que nous appelons « conscience » n'est qu'un aspect limité, et, partant, illusoire, de ce qu'est la conscience vraie, absolue, infinie. Nous n'appelons cette dernière « inconscience » que parce que nous ne ponvons mieux la définir que comme négative de tout ce que nous connaissons comme conscience finie.

Je crois que, pendant les périodes où un Ego individualisé (soi-conscient) perd tous ses « corps, » il doit reprendre la *Conscience absolüe*. Màis j'ignore si une Entité en évolution dans un Univers quelconque peut jamais perdre *absolumènt* tout ses « corps » ; je crois, — sans savoir si je ne me trampe pas, — qu'un corps n'est détruit (quitté plutôt) définitivement que lorsque l'Ego n'a plus à s'en servir ; il sert alors à former des corps à d'autres Entités moins évoluées. Peut-on dire qu'un Etre sera jamais *absolument* développé ? Je ne le crois pas. L'échelle de la Connaissance est infinie ; celle des corps qui lui servent de véhicules doit, à son tour, être infinie ; et, pendant les grands Pralayas même, le *germe* des corps les plus transcendants doit persister dans *l'Essence* la plus élevée de la matière.

Il s'agirait de savoir si l'Etre peut faire vibrer sa conscience individuelle dans l'un de ces germes sublimes, ou si, pendant ces périodes larvées, il perd sa conscience individuelle, pour jouir de la Conscience Absolue, en attendant un réveil cosmique nouveau, qui lui permette de reprendre sa conscience individuelle, dans un nouveau corps produit par le vieux germe.

Ici je ne puis affirmer que mon ignorance profonde ; mais, jusqu'à plus ample information, je m'attache à une hypothèse que je crois d'accord avec la logique et avec la loi universelle de l'Analogie.



*
* *

« J'ai pu comprendre que le Buddhi-Manas qui nous anime ne sera jamais privé de corps ; même quand il ne s'incarnera plus, même lorsqu'il n'aura plus ni corps physique, ni double, il aura un corps, corps dont la longévité s'accroîtra avec son degré de fluidité, mais qui existera à l'infini. Même en Nirvana, nous aurons un corps, un corps glorieux qui maintiendra la conscience, tout en laissant transparaître avec assez d'éclat l'unité de l'être, pour que la conscience demeure, quoique l'illusion de la Séparativité ait cessé. »

Les lignes répondant à la question précédente vous ont exprimé déjà une partie de ma pensée à ce sujet. Je crois que, éternellement, nous aurons, ou un corps (pendant les périodes d'activité de notre évolution), ou le germe de ce corps (pendant nos Pralayas). Je crois que, pendant les Pralayas ou Nirvanas, nous reprenons la *Conscience absolue.* Toutefois, le sujet n'est pas de ma compétence ; elle est trop faible. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, l'Immortalité n'en est point affectée ; l'Etre EST ; qu'il SOIT sous son aspect individuel (limité), ou sous son aspect absolu, peu importe ; il EST.

*
* *

« Karma ne donne pas l'explication du problème du mal. »

Le problème du mal est celui du Manifesté. Dans l'Absolu (homogénéité suprême) il n'y a ni mal, ni bien, ni « paires d'opposés » d'aucune sorte. Dans le Manifesté (hétérogénéité, multiplicité), il y a tout cela ; bien plus, sans les « contraires » (ou paire d'opposés), il n'y aurait pas de multiplicité ou manifesté. Le *mal* n'est qu'un de ces pôles opposés ; il est le fruit de la limitation, des « contrastes ; » sans l'imperfection que nous appelons (par ignorance) le mal, l'Univers ne pourrait exister. car l'imperfection seule permet la multiplicité. *Métaphysiquement parlant*, le mal égale le bien ; au point de vue pratique, le bien c'est ce qui aide l'évolution, et le mal, ce qui la gêne ; nous devons nous associer aux forces du bien, si nous voulons évoluer et faciliter l'évolution universelle ; si nous nous allions aux forces du mal, nous serons détruits par elles. Les forces du bien sont *collectivisantes*, celles du mal sont *séparantes.*

Au point de vue limité de l'égoïsme individuel, il y aurait beaucoup à dire, à redire plutôt. Nous considérons la mort sous un prisme étrange ; autant d'individus, autant d'opinions différentes. Les uns veulent une mort rapide, d'autres une mort lente ; les uns préfèrent la destruction par un coup de feu, les autres par la chûte d'un lieu élevé ; tous les genres ont été choisis par les suicidés. Mourir sous la dent d'un tigre semble extrêmement effrayant au *mental* humain, tandis que ce genre de destruction est probablement bien plus doux que beaucoup de morts qui s'opèrent dans un

lit. Quoi de plus terrible que la lecture du récit d'un abordage annonçant 400 victimes! Quoi de plus doux que la mort par submersion, au rapport de ceux qui ont été submergés ! Le *mental* est le prisme trompeur, qui déforme tous les rayons. Ramenons *au point* tous les genres de mort, et il n'y aura pas une grande différence dans les souffrances qui les caractérisent. C'est ce qui existe pour les animaux qui ne prévoient pas, qui ne subissent point l'angoisse de l'attente et les cauchemars de l'imagination (1). Tout ceci peut paraître écrit pour les besoins de la cause ; il n'en est rien ; c'est la Réalité. *En un sens*, le Mal est donc la Fatalité qui tourmente les mondes inférieurs (2).

*
* *

« Les corps aromaux me paraissent bien hypothétiques. Qui dit corps, dit forme. Or, la matière solide paraît seule susceptible de forme. Les liquides et les gaz ne le sont pas. Comment les fluides plus subtils le seraient-ils ? »

Les liquides et les gaz sont des modalités de la matière du plan physique, et ont leurs *analogues* dans la matière de tous les plans de l'univers. Je crois que, dans tout agrégat, il est des molécules libres, — plus ou moins libres, du moins, car, en portant notre regard un peu plus loin, nous voyons ces molécules errantes, en apparence, obéir à l'attraction de leur centre d'agrégation et prendre la *forme* ovoïde ou sphérique. Les gaz du plan physique de notre planète forment son atmosphère et l'entourent d'une sphère. Si l'on s'en rapporte aux expériences de Reichembach, contrôlées par Babitt, Buchanam, Denton, Durville, de Rochas, et d'autres encore, nous voyons, sur un plan un peu plus subtil, une *atmosphère colorée* autour de toute chose ; nous voyons de plus que, DANS la substance physique, se trouve une substance plus subtile qui donne l'image lumineuse de l'objet ou de l'être que cette substance compose (le « double » des Théosophes).

Je sais bien que la matière est dite impénétrable, et que la science n'admet pas que le même point de l'espace puisse être occupé, à la fois, par deux molécules de substance. Mais la science ne compte qu'avec le plan physique, tandis que la Théosophie enseigne la pluralité des plans de la substance. Ce que nous appelons « substance » n'est qu'une vibration transformée en perception par nos sens psychophysiques ; et je ne vois aucune difficulté à admettre la possibilité de deux vibrations d'*ordre suffisamment différent* agissant dans un même point de l'espace. Ces mots « suffisamment différent » équivalent à « plans différents. » Quand l'intensité des courants alternatifs est telle, que leur vibration a passé à un plan

(1) Le même raisonnement peut être fait pour tous nos malheurs.

(2) Il y aurait beaucoup à ajouter sur ce chapitre, mais les grandes lignes suffisent ici, n'est-ce pas ?



supérieur, ils n'affectent plus directement l'organisme physique humain, tandis qu'avec une intensité bien inférieure, ils le foudroient : ce qui prouve que deux vibrations (ici, la vibration humaine *physique* et la vibration électrique) « suffisamment différentes » peuvent agir, en même temps, sur un même point de l'espace (le corps humain, actuellement). Dans le cas présent, la vibration électrique agit sur l'*Astral* (la substance du « double »), et amène des phénomènes curatifs remarquables : le physique n'est pas influencé, mais la substance du « double » est actionnée. Et pendant ce temps, les forces physiques continuent leur œuvre sur le corps ; deux vibrations ébranlent deux plans différents. Cela seul prouverait, pour moi, expérimentalement, la pluralité des *plans* de la substance.

Mais revenons à votre objection.

Sur le plan du « double » (*astral inférieur*), la substance se « modalise » en 7 ordres différents, (ou, pour être moins sujet à la critique d'un profane, en 4 ordres) de matière, — tout comme sur le plan physique. Et les molécules suivent partout la même loi, — modifiée par le milieu, comme toujours. Les unes sont agrégées en formes complexes (les « doubles » des corps), les autres en formes sphériques, — (les *auras*). La loi répète ces mêmes phénomènes sur les plans supérieurs du Cosmos manifesté, comme des « voyants » tout-à-fait dignes de foi l'affirment.

Je puis vous en donner un ordre de preuves analogue, quoique différent. Les sujets hypnotisés à un degré convenable deviennent voyants, et parfois voyants à un point extraordinare ; ils arrivent à voir les images créées par l'imagination du magnétiseur. L'expérience est assez facile à répéter, avec un bon sujet. On prend une vingtaine de morceaux de papier blanc, de même forme, et de même surface. Sur l'un de ces morceaux de papier, on projette mentalement l'image d'une montre (ou de tout autre objet) ; on fait au papier une marque imperceptible, et l'on mêle tous les morceaux. Puis on les présente au sujet, et on lui demande de trouver celui sur lequel se trouve une figure. L'expérience réussit toujours, si les conditions nécessaires sont respectées ; le sujet peut même dessiner la figure en suivant ses contours avec un crayon.

Avez-vous lu les *Fantômes des vivants* ? C'est un livre fait par une commission de Savants, difficiles sur les preuves, et d'une sincérité scrupuleuse. Vous y verrez des centaines d'observations d'apparitions à distance, dans lesquelles la personne qui se montre est vue dans l'état dans lequel elle se trouve physiquement, au moment de la projection de son image. Eh bien ! de quelle substance sont formées ces apparitions ? Pas de substance physique, bien sûr, *et pourtant elles ont une forme* !

Le secret en est dans le pouvoir créateur (*formateur*) du mental ; la force créatrice mentale, — ce que la Théosophie nomme *Kriya*-



sakti, — agrège les molécules de substance mentale (*astrale supérieure*) et en fait toutes les formes qu'elle imagine.

Si l'énergie est suffisante, elle se transmet dans cette forme mentale à un point tel, qu'elle actionne (par le même mécanisme) les molécules du plan immédiatement inférieur (*astral moyen*), et détermine une forme astrale ; si la force est très énergique, elle peut actionner, à travers ces deux corps, les molécules matérielles et produire la *matérialisation* de la forme. Cette matérialisation persiste aussi longtemps que la force idéatrice est en action ; quand elle cesse, les molécules deviennent libres et retournent à leurs plans respectifs ; la forme physique disparait la première, la forme astrale s'évanouit ensuite, et, enfin la forme mentale se dissipe la dernière. Il ne reste du « prodige » qu'une impression akasique (un résidu, un germe, une potentialité, je ne sais comment définir cette impression) sur le plan le plus subtil de la substance du monde manifesté. Ceci demanderait un nouveau chapitre d'explications ; qu'il suffise de dire, pour le moment, que rien ne se perd, et que, lorsque la force mentale cesse d'agir, elle passe à l'état latent, lequel est un état de *potentialité*, non de néant.

Les formes matérielles de l'univers sont produites par le même mécanisme, par la force de l'Idéation Cosmique, par *Fohat.* C'est pourquoi l'on dit souvent que l'univers est la pensée du Logos objectivée. Il y a des raisons aussi à *l'Aura* qui entoure tous les corps, sur tous les plans ; mais, en Occulte, il faudrait ouvrir, à chaque mot, une longue parenthèse, et, dans certains cas, on devrait soulever certains coins du voile qui donnent accès au terrain défendu. J'ajoute que les mystères fourmillent et que ce n'est pas un débutant comme moi qui peut avoir la prétention de les connaître tous, — ni même d'en connaître beaucoup, — mais les quelques explications que je viens d'essayer de vous donner vous montreront, j'espère, que la Théosophie n'est jamais en désaccord avec la logique. Vous me répondrez qu'elle ne s'accorde pas toujours avec la science. C'est vrai, mais, mieux que moi, vous savez combien la science est encore enfantine, sans que j'aie besoin de vous dire pourquoi.

*
* *

« Aux yeux des Théosophes, comme aux yeux des spirites, les apparitions, — celles des vivants surtout, car vous attribuez je crois, les autres aux Élémentals, — sont dues au double astral de la personne qui quitte le corps visible. »

Les apparitions ont des causes bien différentes.

Celles des morts peuvent tenir :

(1) A la matérialisation du « Double, » très peu de temps après la mort.

(2) A la matérialisation du corps psychique (*Kama-rupa*), un peu plus longtemps après la mort.



(3) A la matérialisation de la « Coque » (*Kama-rupa* qui a perdu son habitant, l'Ego inférieur), longtemps après la mort.

(4) A la matérialisation d'un *Mayavi-rupa* (corps mental temporairement créé par le désir du mort), au moment de la mort, le plus souvent.

Celles des Elémentals se produisent :

(1) Directement, par la condensation d'un nombre suffisant de molécules physiques sur leur propre corps (qui est fait de molécules du plan astral moyen). Leur apparition est extrêmement rare pour les personnes qui ne sont ni médiums, ni voyantes, ni psychiques.

(2) En entrant dans une « Coque » posthume, et attirant sur elle des molécules physiques (cas rare encore).

(3) En pénétrant dans le « Double » extériorisé d'un médium et s'en servant comme d'un corps qu'ils « moulent » à leur gré (cas fréquent).

Celles des vivants ont lieu surtout au moment de la mort, lorsque le corps physique a perdu sa force, et que le Désir intense de revoir un être aimé met en action, chez le mourant, le pouvoir créateur (*Kriyasakti*) du mental. Les « sensitifs », ou psychiques, sont d'ordinaire les récepteurs favorisés de ces messages, parce que leurs sens internes sont plus facilement excités que ceux des personnes de constitution ordinaire. Ces apparitions se présentent aussi, de préférence, pendant le demi-sommeil ou la nuit, au moment d'un réveil, car, dans ces moments, les sens internes sont dans un état de réceptivité favorable. Ces apparitions sont formées par des corps mentaux (*Mayavi-rupas*).

*
* *

« L'explication me paraîtrait plausible si le fantôme apparaissait nu ; mais il apparaît toujours vêtu, et cependant les vêtements n'ont pas de double astral. Il apparaît même vêtu, lorsque le corps physique, plongé dans le sommeil, est au lit, déshabillé. »

Il ne s'agit pas ici du « double » des vêtements (quoique ce « double » existe, puisque *tout* a un « double »), car il appartient au plan astral inférieur, tandis que le corps mayavique est formé de substance astrale supérieure : plusieurs mondes les séparent. Mais, en vous reportant à ma réponse à vos objections sur les « corps aromaux, » vous trouverez l'explication que vous cherchez.

Quand un homme apparaît en *Mayavi*, il se montre dans son habitus ordinaire, à moins que sa pensée ne soit pas suffisamment énergique, ou que les circonstances qui déterminent l'apparition ne modifient cet habitus accoutumé.

Chacun de nous, en pensant à soi, crée une image qui le représente, tel qu'il se voit ; un européen créera des vêtements à l'euro-



péenne, un chinois sera vêtu à la chinoise, dans sa photographie mentale ; un nègre sera nu, s'il est nu d'ordinaire.

Ces vêtements fantomatiques sont rarement bien nets dans leurs détails, car la pensée humaine se fixe beaucoup plus sur les traits du visage que sur toute autre chose. Il faut en excepter les apparitions des personnes qui meurent par accident, lesquelles portent souvent les détails caractéristiques du cas : du sang sur les vêtements, une blessure, etc...

Cela tient à ce que, dans ces circonstances particulières, la pensée du moribond se concentre naturellement sur ces détails, et à ce que le pouvoir créateur de l'imagination est vivement surexcité par le drame.

Quelquefois, — chez ceux qui meurent de maladie chronique surtout, — le vêtement prend l'apparence d'un suaire ; c'est la photographie mentale vague de ce qui a revêtu le malade pendant les derniers temps de sa vie ; les draps, la chemise, etc...

L'étude des variantes dans le vêtement porté par les apparitions est, à lui seul, une bonne preuve de la valeur de l'enseignement Occulte Théosophique sur ce point. Vous pourrez étudier ce côté avec fruit, dans les *Fantômes des vivants*.

Un Occultiste prend la forme mayavique qu'il lui plaît de revêtir, parce que sa puissance créatrice ne laisse dans l'ombre aucun des détails de sa personne fluidique.

Une explication analogue peut s'appliquer aux apparitions formées par des substances de fluidité inférieure, — *Kama-rupa*, « double, » car partout la Loi est une, partout le Mental (cosmique ou humain) crée les formes. Mais ce mental ne modifie pas toujours ces formes avec la même facilité ; il n'agit rapidement que sur le plan mental (astral supérieur) ; la genèse (l'incarnation), d'une forme mentale sur les plans astral moyen, astral inférieur, et physique, est une opération plus longue.

Il faut distinguer aussi les formes relativement fixes qui font partie du cadre évolutif, des créations passagères du mental humain. Ce chapitre est très complexe, et fût-on omniscient, l'on ne pourrait entrer dans tous les détails dans une lettre.

* * *

Dans le cas où votre femme de chambre s'est montrée à vous, pendant son sommeil, je crois à une matérialisation de son *Mayavi*, projeté automatiquement par son mental, au moment où le coup de sonnette s'est fait entendre et l'a pour ainsi dire appelée à son service. Vous croyez qu'une hallucination expliquerait mieux le fait. Mais le néant peut-il se rendre jamais objectif ! L'hallucination est *la perception d'une forme* astrale ou mentale extériorisée. Quand cette image est « matérialisée, » tout le monde peut la voir avec ses yeux matériels ; si elle est revêtue de molécules astrales, il



faut de la « voyance » pour l'apercevoir, plus sa substance est subtile, plus la « voyance » doit être développée pour l'apercevoir. Il y a dans l'homme plusieurs corps, ayant tous leurs sens, et appartenant chacun à un plan particulier de l'Univers ; il faut que ces sens soient éveillés pour que la « voyance » se produise : mais il faudrait une grande parenthèse, ici encore.

Pour finir, j'ajouterai que, ce que vous appelez une hallucination de votre vue vous a donné la preuve de l'existence de formes idéales objectives, et, par conséquent, la preuve que la substance qui les compose est susceptible de prendre une « forme, » bien qu'elle soit fluidique, bien plus fluidique même que les gaz, à moins d'admettre que le néant peut se montrer comme une image, ce qui serait le comble de l'absurde.

Je réserve pour de prochaines lettres l'élucidation de vos autres objections, et j'espère que vous conviendrez, au moins, de la logique des enseignements que vous cherchez à étudier. Dans tous les cas, continuez à être sans pitié dans vos objections, sinon nos efforts respectifs resteraient vains. Lorsque mes arguments vous paraîtront faux ou faibles, dites-le moi franchement. De mon côté, quand une question sera au-dessus de mes faibles connaissances, je vous l'avouerai sincèrement, cela ne sera point une preuve de l'infériorité de la Théosophie, mais simplement une confession de ma propre ignorance.

Croyez de nouveau à l'expression de ma sympathique admiration,

Un Théosophe.

ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

M. A. Jhouney et les doctrines théosophiques (*suite*).

La Théosophie n'admet pas de relations possibles entre le non-conditionné et le conditionné. (V. *Clé de la Théosophie*).

« C'est une erreur ; il n'y a pas de commune mesure entre l'Infini et le fini ; il n'y a pas de PROPORTIONS entre l'Infini et le fini ; entre le non-conditionné et le conditionné, mais il y a des relations incessantes intimes ; sans lesquelles le fini et le conditionné ne subsisteraient pas une seule minute.

Que deviendrait en effet un être dont l'Etre se retirerait ? »

« L'Inconnaissable ne peut avoir d'autres relation que celles



de ses diverses parties entre elles ; mais il n'existe point pour ce qui concerne les rapports limités. » (*Clé de la Théosophie*, traduct. française, p. 95).

L'Infini, — Dieu, — ne peut avoir de relation avec le fini ; les mathématiques donnent, en faisant $o =$ et le fini $= x$, la formule suivante :

$\frac{o}{x} = o$ Le rapport de l'Infini au fini, c'est donc l'Infini : ce qui veut dire que l'Infini (o) seul EST, et que le fini (x) n'est pas. La philosophie ésotérique exprime cela en disant que l'Univers est le produit de la Maya. *Maya* n'est point l'illusion, c'est la grande Force, la puissance primordiale, ce qui permet la manifestation de ce qui est incompréhensible pour nous à l'état de non manifestation.

Si jamais rapport pouvait exister entre l'Infini et le fini, ce rapport serait la *Maya*. Mais, en réalité, *tout est le Tout*, et le Tout ne peut avoir avec lui d'autre rapport que lui-même ; ce que nous appelons les relations du conditionné (fini) avec l'inconditionné (Infini) ce sont les énergies de l'*Etre-té* en action dans ce que Maya montre comme des véhicules illusoires, comme des êtres séparés, et ce qui n'est, en réalité, que le Tout (l'Absolu) en manifestation.

Et voilà pourquoi l'Absolu ne peut créer.

« Pour créer il faut qu'un Etre pense, fasse un plan.

Comment l'ABSOLU pourrait-il penser, c'est-à-dire, avoir la moindre relation avec ce qui est limité, fini, conditionné ? C'est une absurdité au point de vue philosophique et logique. Cette idée n'est pas même admise par la Kabale des Hébreux, qui fait de l'unique et Absolu principe Divin une Unité infinie, appelée EN-SOPH (1). Il faut que le Créateur devienne actif pour créer ; et puisque c'est une chose impossible à l'ABSOLU, le principe infini dut être représenté comme devenant indirectement la cause de l'évolution (et non de la création), c'est-à-dire, comme émanant de soi les Séphiroth (une autre absurdité, due cette fois aux traducteurs de la Kabale) (2).

(*Clé de la Théosophie*, trad. française p. 89).

« Nous refusons la pensée à l'ABSOLU, parce que la pensée est une chose limitée et conditionnée. Mais vous oubliez évidemment que, d'après la philosophie, *l'inconscience absolue* est aussi *la conscience absolue*, sans cela, ce ne serait pas *absolu*. »

(*Clé de la Théosophie*, trad. française, p. 93.

(1) *En-Saph*, ce qui est sans fin ou sans limite. dans la Nature et avec elle le non existant qui EST, mais qui n'est pas *un* Etre. (H. P. B.)

(2) Comment le principe éternel et non actif peut-il produire par émanation ou par émission ? Rien de semblable n'est attribué au Parabrahm des Védantins, ni à l'En-soph de la Kabale chaldéenne. C'est l'œuvre d'une loi périodique et éternelle, qui, au commencement de chaque Maha-Manvantara, au nouveau cycle de vie, fait émaner une force active et créatrice (le Logos) du principe unique, incompréhensible, et sans cesse caché. (H. P. B.)

« Non, CELA ne pense pas; tout simplement parce que c'est la *pensée Absolue* elle-même. Et CELA n'existe pas, pour la même raison, car c'est l'existence absolue, l'ETRE-TÉ et non pas un être.

(*Clé de la Théosophie*, trad. française, p. 93.)

Puisqu'il ne peut y avoir DEUX INFINIS ni DEUX ABSOLUS dans un Univers supposé Sans Limites, cette Soi-Existence peut être difficilement conçue comme créant personnellement. » (S. D. I. 7.)

« Lorsque les Panthéistes se font l'écho des Upanishads, lesquelles affirment, comme la Doctrine Secrète, que « Cela » ne peut créer, ils ne nient pas un Créateur, ou plutôt un *agrégat collectif* de créateurs, ils refusent seulement, avec beaucoup de logique, d'attribuer la « création » et spécialement la formation, c'est-à-dire une chose finie, à un Principe Infini. » (S. D. I. 7.)

Nulle part, dans les livres sacrés indous, base de l'enseignement théosophique, il n'est dit que la Cause absolue, Parabrahm, peut créer, au sens ordinaire du mot. L'être est *né* du non-être, mais il n'a pas été *fait:* « Au commencement CELA était non existant, et de là naquit tout ce qui existe. Il devint manifesté et non manifesté, défini et indéfini, supporté et non supporté, conscient et inconscient, réel et irréel. » (*Taittiriyaka Upanishad.*)

« Dans un âge antérieur des dieux, l'être naquit du non-être. » (*Rig. Véda.* X.)

L'*Univers se développe* en sortant de sa propre essence, il n'est pas *fait.* » (*Clé de la Théosophie*, trad. française, p. 94).

Quelle est donc la Genèse de l'Univers?

« Nulle raison humaine, pas même celle d'un Adepte, n'est capable de concevoir l'Absolu. » (S. D. I. 56.) Nulle intelligence humaine ne peut pénétrer les Commencements. » Ce n'est point parce que la raison dit que l'Infini ne peut « créer » que l'homme doit se croire obligé de comprendre les transformations primordiales qui forment la transition entre la Passivité absolue et l'Activité créatrice.

H. P. B. a pourtant essayé d'esquisser ce point, en distinguant la Cause incausée (le « Tout Etre-té ») et la Cause créatrice (le « Tout Etre ») ou Brahmâ (S. D. I. 55): « Brahmâ (ou Hari), le dieu à quatre faces qui, après avoir soulevé la terre du fond des eaux, « accomplit la Création, » est considéré seulement comme la Cause *instrumentale* et non, comme c'est très facile à voir par le contexte, comme la Cause *idéale.* Aucun Orientaliste ne paraît avoir pleinement compris le sens véritable des versets qui, dans le Purâna, traitent de la « création. »

« Brahmâ y est représenté comme la Cause des puissances qui doivent être générées plus tard, dans l'œuvre de la « création. » Lorsqu'un traducteur dit, « et c'est de lui que procèdent les puissances qui doivent être créées, après qu'elles sont devenues la cause



réelle, » il serait peut-être plus correct de dire : « et de « CELA (1) procèdent les puissances qui *créeront*, dès qu'elles seront *devenues* la cause réelle (2) sur le plan matériel). » (S. D. I. 55.)

« *Personne ne crée l'Univers.* La science appellerait ce procédé *évolution ;* les philosophes pré-chrétiens et les Orientalistes l'ont nommé *Emanation ;* nous, Occultistes et Théosophes, y reconnaissons la seule *Réalité* universelle et éternelle projetant sa *propre* réflexion périodique sur les profondeurs infinies de l'espace. Cette réflexion, qui vous semble être l'univers *matériel* objectif, nous la considérons comme une *illusion* temporaire et rien de plus. Ce qui est éternel seul est *réel.* » (*Clé de la Théosophie*, trad. française, p. 120.)

Toute la difficulté vient de ce que l'on considère l'Univers comme ayant une existence propre, tandis qu'il n'est qu'une illusion. Notre univers ne peut être autre chose que l'Absolu ; s'il parait limité, temporaire, imparfait, changeant, cela est dû à l'illusion : car rien ne peut être que l'Etre absolu.

Ici donc, encore, la Théosophie est d'accord avec M. A Jhouney : « Il n'y a pas de proportions entre l'Infini et le fini.. mais il y a des relations incessantes intimes... » Ces relations sont un effet de l'Illusion, car le Fini n'est pas *réellement*, il n'est que *relativement*, et le relatif c'est, en *réalité*, l'illusion, le Néant (3).

« Que deviendrait, en effet, un être dont l'Etre se retirerait ? » ce que les Théosophes traduisent par : que serait un être s'il n'était pas l'Etre absolu ?

*
* *

Une des relations entre le fini et l'Infini est justement la véritable prière . . . .

Or, « la prière véritable, l'adoration et l'imploration de Dieu, est rejetée par la Théosophie. . . . .

« L'Absolu du Naturalisme transcendental (4) reste donc passif dans l'œuvre du salut de l'homme ; il n'est ni pour ni contre. La prière proprement dite est vaine. L'homme est le seul auteur de son salut et n'attend rien de la grâce.

« L'ésotérisme théiste soutient, au contraire, que les relations entre le non-conditionné et le conditionné sont la vérité suprême et décisive, le nœud des choses, que le salut de l'homme est inspiré et dirigé par l'Absolu, et que la grâce et la prière sont l'âme de la Rédemption. »

(1) De l'Absolu, la Cause sans cause.

(2) Brahmâ, le Créateur.

(3) Ce qui n'empêche pas le relatif d'être une *réalité* par rapport au relatif ; aussi les « relations » dont parle M. A. Jouhney existent, *mais elles n'existent que pour notre personnalité*, laquelle est comme ces relations, une *relativité*.

(4) *La Théosophie.*



Ici encore la Théosophie et l'Esotérisme chrétien sont complètement d'accord, si l'on laisse à la Divinité son caractère d'Absolu, et si l'on distingue les différents genres de prière.

Si, par prière, l'on entend une *demande* faite par l'homme à un Etre tout-puissant, séparé et différent de lui, nous répondrons que ce n'est point ce que les Théosophes appellent de ce nom ; pour eux, cette prière est un acte d'ignorance, pouvant osciller, au point de vue moral, de l'aspiration sincère, mais grossière, à la magie noire, consciente ou inconsciente ; car cette dernière n'est autre chose que l'emploi des forces de le Nature pour des fins égoïstes. C'est ce qu'exprime noblement H. P. B. dans la *Clé de la Théosophie* (1) :

« Mais malheur aux Occultistes et aux Théosophes, qui, au lieu d'écraser les désirs de leur *Ego* inférieur et personnel, ou de l'homme physique, et de dire en s'adressant à leur *Ego supérieur* et spirituel inondé de la lumière d'Atma-Buddhi : « Que ta volonté soit faite, et non la mienne,... » dépensent les ondes du pouvoir de la volonté dans un but égoïste et sacrilège ! Car c'est de la magie noire, c'est une abominatien, c'est de la sorcellerie spirituelle (2). Et c'est malheureusement l'occupation favorite de nos hommes d'états et de nos généraux chrétiens, surtout, lorsque ces derniers envoient à la rencontre l'une de l'autre deux armées destinées à s'entre-tuer. On se permet des deux côtés un peu de sorcellerie, avant de commencer l'action, et chacun offre ses supplications au même Dieu des Armées, dans l'espoir d'être aidé à égorger l'ennemi. »

Si par prière l'on veut dire *adoration* d'un Dieu séparé de l'homme, quoique ayant des relations avec lui, nous dirons que, bien qu'infiniment supérieure à la précédente, cette attitude de l'âme est encore un fruit de l' « Illusion de la Séparativité, » la croyance absurde à une espèce de Dieu extra-cosmique, impossible à tous les points de vue.

Quant à ceux *qui s'adressent à l'Infini*, oubliant qu'il ne peut ni entendre, ni écouter, ni répondre, ils manquent involontairement de logique : « Les chrétiens font preuve d'un orgueil satanique, dit violemment H. P. B., en croyant que l'Absolu ou l'Infini s'abaisse jusqu'à écouter chaque prière folle ou égoïste, en admettant toujours qu'il puisse exister des relations entre le non-conditionné et le conditionné. Et ce sont eux aussi qui se rendent coupables de blasphème, en enseignant qu'un Dieu Omniscient et Omnipotent doit être informé par des prières de ce qu'il a à faire ! Ceci se

(1) Page 98.

(2) Cette prière, en effet, n'est que l'expression intense d'un *désir* égoïste, à laquelle le « fidèle » donne l'appui de la foi. Dans ces conditions, des forces élémentales plus ou moins énergiques s'associent avec les pensées et créent un courant psycho-mental, qui, en se frayant un passage à travers l'astral, cherche à se matérialiser sur le plan physique : d'où il arrive que la prière (le désir ici) ardente et projetée avec foi est souvent « exaucée. »

Dr P.



trouve ésotériquement dans les paroles de Bouddha et de Jésus. L'un dit : « N'attendez rien des Dieux impuissants, — ne priez pas ! *mais agissez plutôt*, car l'obscurité (1) ne s'illuminera pas. Ne demandez rien au silence (2), car il ne peut ni parler ni entendre (3). »

Puisque l'Être-té seule EST, et que le relatif, c'est-à-dire l'homme, n'est qu'une illusion ; puisque l'esprit de l'homme est, dans son essence, identique à l'Esprit universel, il est évident que la prière, au sens ordinaire du mot, est une absurdité logique : ce serait l'Esprit universel s'adressant à lui-même, pendant qu'il croit adorer un Dieu personnel. Nous ne pouvons donc, sans renoncer à la raison, accepter une prière qui n'est, le plus souvent, qu'un acte d'égoïsme, ou un fruit de l'illusion de la Séparativité.

La prière des Théosophes n'est point celle-là, et ils ont un autre mot pour l'exprimer : la *Yoga*, ce que l'Esotérisme chrétien appelle l'Union, ou encore la Communion. Ils ne prient pas pour « demander, » ils ne prient point pour « adorer » un Dieu séparé de leur propre Esprit divin ; ils aspirent à s'unir à l'Essence universelle qui vibre au fond de leur cœur ; ils veulent la sentir, l'entendre, la connaître, non parce qu'ils la croient séparée d'eux, mais parce qu'ils savent qu'elle est eux-mêmes. « Je suis Brahmâ, » telle est la pensée constante de l'Initié, pensée qui n'est point le fruit de l'orgueil, mais de la Connaissance.

« Pour nous, l'homme intérieur est le seul Dieu que nous puissions connaître. Et comment peut-il en être autrement ? Admettez notre théorie que Dieu est un principe infini, universellement répandu : — comment l'homme seul pourrait-il ne pas être baigné, extérieurement et intérieurement, dans la Déité ? Nous appelons « notre Père qui êtes aux cieux, » cette essence divine que nous connaissons en nous-mêmes, dans notre cœur et dans notre conscience spirituelle, mais qui n'a aucun rapport avec la conception anthropomorphique que notre cerveau physique ou notre imagination peut s'en faire : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu (du Dieu absolu) habite en vous » ? Mais que personne ne cherche à rendre anthropomorphe cette essence divine qui est en nous ! Et si les Théosophes veulent suivre la vérité divine, et non la vérité humaine, qu'aucun d'eux ne dise que ce « Dieu secret » écoute l'homme, ou se distingue, soit de la créature finie, soit de l'essence infinie, car tous sont Un (4). »

Nous prions « Notre Père qui est dans les cieux, » dans son acception ésotérique... Un théosophe adresse sa prière à *son Père qui est en secret* (lisez et tâchez de comprendre Mathieu, chap. VI,

(1) L'Absolu.
(2) L'Absolu.
(3) *Clé de la Théosophie*, p. 101.
(4) *Clé de la Théosophie*, p. 96.

6) et non point à un Dieu extra-cosmique, et, par conséquent, fini : ce « Père se trouve dans l'homme lui-même (1). »

« Je le répète, nous croyons à la « communion » et à l'action simultanée avec notre « Père qui est en secret ; » nous croyons aussi à ces rares moments de bonheur extatique, pendant lesquels notre âme supérieure, attirée vers son centre et son origine, se fond dans l'essence universelle ; — cet état est appelé *Samadhi*, pendant la vie, et *Nirvana*, après la mort (2). » Telle est la Prière.

Mais il est une forme inférieure de cette prière, qui est pratiquée par les Théosophes. Il savent, que, *dans le monde illusoire*, les êtres sont des réalités ; que ces êtres sont étroitement solidaires ; que les « Ainés » aident sans cesse les Egos moins avancés ; que la communication ne s'effectue que de proche en proche, et que, pour atteindre un plan élevé, il faut qu'un pont ait été jeté sur lui ; que le *Logos*, — la Cause créatrice — ne peut être atteint, par l'homme actuel, parce que d'innombrables échelons (3) les séparent de lui ; que, dans l'ascension nirvanique, le Pèlerin a besoin de la main de ceux qui ont vaincu. Pour ces raisons, et pour d'autres encore, les Théosophes prient les *Etres libérés* de venir à leur secours ; cela n'est point la prière *ordinaire.*

Ces êtres sont les seules Puissances anthropomorphes que l'homme puisse invoquer, de qui il puisse obtenir la « grâce, » sur qui il puisse s'appuyer. Mais ces « Pouvoirs » n'agissent que dans les limites tracées par Karma, l'inflexible Justice : nulle « faveur » à en attendre, en dehors de l'aide fraternelle, du secours autorisé par la Loi.

Le « Salut, » — ce que l'on a encore appelé la Délivrance, la Moksha, la Libération, le Nirvana, est le produit de la Cause créatrice, c'est-à-dire l'Évolution, aidée par les efforts des Êtres libérés et des individualités humaines en progression. L'Absolu n'a aucun rapport avec le salut *des individus*, parce qu'il n'a pas de relation avec ce qui est limité.

$$\frac{o}{x} = o.$$

Le fini n'est qu'un *aspect* de l'Infini, comme les êtres ne sont que des aspects de l'Être absolu, — *l'Etre-té* ; ce qui évolue, c'est la vibration qui constitue ce que nous appelons les substances-forces ; cette vibration est l'œuvre de la Maya (la Force primordiale), et la Maya est le premier et le plus haut aspect de Parabrahm. Tant que les êtres n'ont pas atteint à la Soi-Conscience, c'est-à-dire, ne sont pas arrivés à l'état humain, l'évolution se

(1) *Clé de la théosophie* p. 96.

(2) *Ibid.* p. 101.

(3) Ces « échelons » sont des êtres, des intelligences transcendantes, des « feux » et des « flammes, » des « Ainés » libérés des chaînes *inférieures.*

fait *malgré eux* et à leur insu ; quand ils sont devenus soi-conscients, ils peuvent, par ignorance ou en connaissance de cause, marcher avec l'évolution ou contre elle. L'Absolu n'a pas le pouvoir de s'opposer à l'erreur, parce qu'il est au-dessus de l'erreur et de la vérité : il Est ; l'erreur et la vérité, comme toutes les « paires d'opposés, » ne sont pas de son royaume, car elles sont illusoires.

Elles sont le *moyen* de l'évolution, sa condition *sine quà non*, et l'homme s'en sert volontairement pour opérer son salut. Une relativité (l'homme) peut se servir d'une autre relativité (le bien et le mal), mais l'Absolu ne peut se servir du relatif, parce que ce dernier est une illusion (1). Un Dieu *absolu* qui interviendrait dans l'évolution ne serait plus absolu. Le Dieu *créateur* (Logos, Brahmâ) pourrait intervenir, parce qu'il n'est pas Absolu (il n'est qu'un éphémère et un illusoire aspect de la Cause incausée), mais il est la Loi Universelle, et ne pourrait changer cette Loi, qui est lui-même, sans se détruire. Il peut nous *aider* (2), quand il peut atteindre notre conscience cérébrale, — ce qui n'est possible que rarement chez l'homme ordinaire, — mais il ne peut *faire notre salut*, sans notre volonté, sans nos efforts. Il est, dans notre cœur, sous la forme de Rayon Atma-buddique, et, quand il le peut, il nous impulsionne vers le bien, par l'intermédiaire de la Voix de la Conscience (*Manas supérieur*) ; mais notre volonté d'être soi-conscient, libre, autonome, quoique faible encore, ne peut être violentée, sans briser la Loi, sans détruire le Créateur ; car cette Volonté est un aspect de la Volonté cosmique (*Brahmâ, le Logos, le créateur*), et ne peut disparaître, sans la disparition de la Source dont elle émane.

Si l'homme inférieur (*Kama-Manas*) ne veut point se libérer, la *personnalité* sera détruite, retournera à l'état élémentaire, et l'Individualité (*Manas supérieur*) sera peut-être obligée d'attendre un Manvatara futur, pour reprendre une forme humaine et continuer à développer en elle la Connaissance ; mais jamais l'Absolu ne perdra sa suprême passivité, pour s'occuper de l'homme ; jamais la Cause créatrice ne provoquera le chaos universel, en changeant ou détruisant la Loi, c'est-à-dire elle-même, pour sauver un être Soi-conscient, malgré lui.

La « Grâce, » prise au sens chrétien de *faveur*, n'a pas plus de place que l'injustice dans la conception Théosophique de la Loi. La seule grâce que l'homme puisse attendre, c'est l'Inspiration spirituelle, et l'impulsion d'amour que répandent sans cesse les grandes Ames ; celles-là ne cherchent pas à nous éviter une salutaire douleur, elles nous poussent vers la Lumière, comme elles y sont poussées elles-mêmes par des Ames plus grandes encore,

(1) *Il n'y a d'existant que l'Absolu*, avons-nous dit ; tout ce qui paraît limité est le produit illusoire de Maya.

(2) Par l'intermédiaire des hiérarchies dhyaniques, immédiatement supérieures à nous.



comme ces dernières y sont poussées à leur tour par la Cause créatrice.

L'Évolution n'est qu'une immense poussée vers la Lumière, vers la Vie Soi-consciente, vers la Connaissance totale; et cette Évolution n'est qu'un aspect de l'Absolu.

Les lecteurs trouveront, il faut l'espérer, dans cette explication, les points communs de la Théosophie avec le Théisme de M. A. Jhouney, et verrons que les querelles de toutes les écoles sont souvent le fruit de mots mal définis, de formules incomplètement expliquées, d'opinions trop sommairement présentées. Nous sommes, personnellement, très reconnaissant à notre si distingué confrère, de nous avoir fourni l'occasion d'éclaircir quelques-unes des parties les plus généralement incomprises de l'enseignement théosophique; nous lui savons tout particulièrement gré, de la sincérité courtoise avec laquelle il a présenté sa critique, et nous serons toujours heureux, lorsque des objections analogues nous donneront le plaisir de jeter un peu de lumière sur les côtés obscurs de nos doctrines.

Dr Pascal.

Petites nouvelles.

—

SECTION INDIENNE

Le zèle de la *Branche de Calcutta* s'est trouvé stimulé par le secours qu'elle vient de recevoir du Secrétaire Général, en exercice, Bâbu Upendranath Basu, et il vient d'être formé des groupes pour l'étude de la littérature théosophique en général et des *Shastras* en particulier. L'*Union Aryenne* des jeunes gens, fondée et encouragée par cette Branche, s'est affiliée à l'*Association des enfants hindous*, et Bâbu Hirendranath Dutta a été élu vice-président pour le Bengale.

—

SECTION EUROPÉENNE

Les conférences de Madame Annie Besant, bien que moins nombreuses qu'il y a un ou deux mois, ont produit, comme toujours, un excellent effet. Celles qu'elle a faites à Plymouth et Tavistok auront pour résultat la formation de deux nouvelles branches, dont on espère beaucoup.

***

Le Président de la S. T. a séjourné en Europe durant le mois d'août, et a visité Paris, Berlin et Amsterdam. Il est retourné au quartier central de la section européenne, à Londres, en septembre.



SECTION AUSTRALIENNE

Les rapports, qui nous viennent d'Australie, sont particulièrement satisfaisants, et les idées théosophiques paraissent s'y répandre largement.

A Sydney, à l'*Association chrétienne des jeunes gens*, il a été fait une conférence contradictoire sur la Théosophie, en présence du Primat, qui occupait la chaire, d'évêques et autres membres du clergé. Cela montre combien la Théosophie tend à s'imposer dans les cercles religieux.

Cette circonstance amena la presse locale à parler du livre de Solovioff; ce qui donna lieu à un échange de correspondances, dans lesquelles les membres de la *Société* prirent la défense victorieuse de Madame Blavatsky, mise en cause dans ce livre.

Le Secrétaire Général, en faisant sa tournée dans les différents centres de la *Société Théosophique*, a constaté que les sentiments prédominant dans tous ces centres était, avec raison, que les vérités, les principes et les enseignements de la Théosophie, sont indépendants des personnalités, que la vérité, en tant que vérité, est invulnérable, et que les dissensions intérieures ou les attaques du dehors, relatives à notre *Société*, ne font que prouver la solidité de son édifice et l'impossibilité de jamais ébranler ses fondations.

La comtesse Wachtmeister réussit réellement à Melbourne, mais elle est si fatiguée qu'elle a dû se reposer, avant d'aller à Sydney, où elle est arrivée, le 4 août. On espère qu'elle pourra visiter Goulburn, Wagga et Armadale.

Les efforts de cette infatigable travailleuse ont amené un surcroît dans la vente des ouvrages théosophiques, à Maybauk, où il vient d'être créé un nouveau cercle appelé « *Lotus Cercle.* »

Une nouvelle branche a été tout récemment organisé par le Secrétaire Général, à Surrey Hills.

—

AUCKLAND, (NOUVELLE ZÉLANDE)

Le travail théosophique de la Loge locale y progresse avec régularité, quoique avec lenteur, et, pendant le dernier mois, il a été fait de véritables efforts pour faire avancer le mouvement.

—

JOHANNESBURG (AFRIQUE)

Le mouvement de ce côté commence à s'accentuer ; avec un peu de patience et de persévérance, nous pouvons espérer voir pousser bientôt dans ce pays d'avenir de nouvelles branches à l'arbre théosophique.

—



CEYLAN

C'est le 14 août dernier que fut posée la première pierre du bâtiment destiné à servir de dortoir pour les jeunes filles, ainsi que de bibliothèque, par Madame Higgins, assistée de Madame de Abrew. Ce bâtiment est solidement construit et couvert en tuiles, et sera relié au corps principal. Des aménagements ont été faits pour recevoir ceux de nos amis qui visiteraient Colombo.

Madame Higgins, dont nous avons entretenu nos lecteurs, il y a quelques mois, montre une ténacité et un courage vraiment rares, et tous les Théosophes se feront certainement un devoir de l'aider de leurs meilleures pensées.

Revue des Revues

—

CRÉMATION

Nous lisons, dans le *Lucifer* de septembre dernier, que la crémation fait de grands progrès aux États-Unis.

D'après le *Light*, il n'y aurait eu, en 1885, que 36 corps de brûlés, au lieu d'être enterrés, tandis que, pendant les sept premiers mois de 1894, il n'y en a pas eu moins de 876.

La terre, souillée par la matière en décomposition, l'atmosphère empoisonnée par le lent développement des gaz délétères, sont un danger toujours croissant pour le bien-être général, sans parler des inconvénients *psychiques* résultant de cette façon de disposer des cadavres. Il faut espérer, dit l'auteur de ces remarques, que nous verrons bientôt le feu exercer son action purifiante sur tous ces cadavres, en les dispersant rapidement et sans danger.

—

NIRVANA ET PERSONNALITÉ

Voici ce que le Professeur Max Müller écrit, à propos du Nirvâna, dans le numéro de mai 1893 du XIX[e] *Siècle :*

« On s'imagine généralement que le *Nirvâna*, qui a tant fait couler d'encre, est un terme inventé par Bouddha. Il est cité dans la *Bhagavad Gîtâ* et dans quelques Upanishads. Il signifia originairement rien de plus que l'extinction ou l'anéantissement de toute passion, le calme après l'orage, l'émancipation finale et le bonheur éternel, la réunion avec l'Esprit suprême (Brahma-Nirvâna) ; cependant, dans quelques écoles bouddhistes, sans qu'on sache comment cela s'est fait, on y adopta le sens de complète extinction ou annihilation. Quelle que soit a signification que *Nirvâna* ait pu avoir dans les derniers temps, il n'y



a aucun doute que, dans le commencement, il signifiait l'*extinction du feu des passions*. Cette époque est bien antérienre au Bouddhisme. Il faut aller la chercher dans l'antiquité du Brahmanisme. »

Dans un article à propos de la philosophie Vedantique, et sur la question de savoir si l'âme conserve sa personnalité, Max Müller fait la remarque suivante :

« Une question pareille ne peut se faire à un vrai védantiste. La personnalité terrestre est pour lui une chaîne et un obstacle, et se débarrasser de cette chaîne est le but le plus élevé de sa philosophie, le bonheur le plus grand auquel aspire le Vedantiste. »

—

THÉOSOPHIE ET HINDOUISME

On lit dans le *Théosophist* de septembre :

« Il est bon de noter que dans l'Inde l'expansion de l'étude de la Théosophie, parmi les hindous, semble marcher de pair avec la résurrection grandissante de l'Hindouisme, qui est maintenant admis et partout commenté. C'est surtout dans la plus jeune génération que cela peut être constaté ; et les associations des jeunes gens deviennent des centres d'activité théosophique. Une union formée à Saidapet, par exemple, a pour président le Professeur G. Krishna Prabhu, hindou instruit et pieux, qui est en même temps membre de la *Société Théosophique*, et a étudié, non seulement les Upanishads et la Bhagavad Gîtâ, mais encore la *Doctrine Secrète*, la *Clef* de la Théosophie, les manuels théosophiques, la *Voix du Silence*, etc. Dans cette voie, le véritable hindouisme se trouve vivifié dans tous les sens, et nous espérons voir de plus en plus l'antique religion manifester les beautés qu'elle renferme et briller d'un nouvel éclat, dégagée des adjonctions modernes qui ont obscurci sa lumière. Si cette évolution continue, la spiritualité indienne s'élèvera de nouveau pour aider le monde, et la terre chère à tous les cœurs épris de religiosité redeviendra un centre de vie spirituelle. Un plus noble service ne peut être rendu à la *Terre Mère*, par ses plus jeunes fils, que ce rétablissement de l'ancienne foi, dans cette pureté qui faisait sa gloire, alors qu'elle était elle-même la fille aînée de la Relilion-Sagesse. »

Paul Gillard.

—

Nous lisons dans la **Curiosité** :

« Dans le n° 79 de l'Etoile, notre savant confrère et ami Albert Jhouney donne sous le titre : Le Fluide, une méthode d'aspir, qui est très juste et capable de guérir des névralgies, mais comme nous connaissons un moyen plus puissant et aussi simple, nous le donnerons à la suite de Jhouney. Ce moyen servira du reste de preuve et de corollaire à la thèse de notre ami, à qui nous laissons la parole.



» *Communication entre le fluide atmosphérique et le fluide humain.* — Si l'on s'assied, le dos au Nord, de préférence à la campagne, au grand air et par un beau temps (1), et que l'on élève la main droite vers le ciel, la paume en dessus, les doigts légèrement en pointe, on se sentira pénétré peu à peu et rafraîchi par le fluide atmosphérique.

» Bien des fois, après un travail fatigant, j'ai éprouvé qu'on enlevait ainsi toute fièvre du cerveau. Le fluide atmosphérique pénètre par le bras, gagne la tête, il se produit un petit surcroît de fièvre et un fourmillement, puis la chaleur s'en va, la fraîcheur arrive, et l'on est sensiblement calmé et invigoré.

» Cette communication entre le fluide atmosphérique et le fluide humain, les appareils kénodynamiques l'établissent avec plus de force, il est vrai, que la simple pratique de l'*aspir* que je décris aujourd'hui.

» L'aspir ne sera peut-être pas éprouvé par ceux qui discerneront mal les impressions délicates.

» Mais les appareils kénodynamiques étant coûteux et difficiles à construire, j'ai voulu donner aujourd'hui un moyen plus simple et à la portée de tous, de rafraîchir et de fortifier la force vitale humaine, par communication de la force vitale atmosphérique.

» La main gauche attire également ; il y a des détails d'observation que je ne rapporte pas aujourd'hui. J'ai seulement posé le *principe*. Je crois que ses conséquences ne manquent pas, scientifiquement entendu. »

A. J.

« A ce qui précède, nous ajouterons ceci : c'est que, lorsqu'on est atteint de céphalalgie provenant d'une cause quelconque et principalement par excès de travail intellectuel, on n'a, pour être soulagé immédiatement, qu'à appuyer son dos, étant debout, contre le tronc d'un arbre le plus fort possible. Immédiatement ou quelques minutes après, suivant l'état dans lequel on se trouve, ou la sensibilité plus ou moins grande du sujet ; immédiatement, disons-nous, on sent un soulagement. En outre, si un magétiseur quelconque vous fait des passes de la tête aux pieds, on est immédiatement guéri ; mais le secours de la passe magnétique n'est nullement nécessaire, un fort tronc d'arbre sur lequel l'homme adosse son tronc suffit à vous soulager d'une manière instantanée. Le fait s'explique de lui-même, l'arbre entraîne un courant d'électricité de sa ramure à ses racines ; or, l'homme se trouvant dans l'axe du courant en profite, son corps est dégagé de l'excédant de fatigue qu'il renferme, par le courant électrique atmosphérique, et, comme dans la nature, il y a un échange constant de fluide que j'appellerai primordial, l'arbre qui en est puissamment pourvu en cède à l'homme une partie ; car il est bien entendu qu'il n'y a qu'une seule matière qui constitue tout ce qui vit dans notre monde, et que ce n'est que la différenciation de cette matière, qui constitue les différents corps.

(1) Il est possible de faire l'expérience dans une ville, à la fenêtre; seulement les conditions sont moins favorables.



« Arrivons à la question des appareils kénodynamiques ; notre ami Jhouney dit qu'ils sont d'un prix élevé et de difficile construction ; ceci est très juste, mais on peut remplacer ces appareils très coûteux, par celui-ci, dont je garantis l'efficacité, et voici le devis de la dépense :

Appareil à secousses sur planchette, avec poignées cuivre nickelées	5.00
1 pile bouteille 1/2 litre	3.25
Dose de sel chromique p. 1/2 lit, 80 gr.	0.45
Total... Fr.	8.70

» Avec cet appareil, on peut très bien s'électriser, et, en retirant plus ou moins le cylindre de cuivre, augmenter l'intensité du courant ; disons enfin que si l'on désire des appareils plus puissants, il en existe à 10 francs, et de grands modèles extra-forts à 15 francs. »

E. B.

La Paix Universelle du 15 octobre, qui contient plusieurs articles de réel intérêt, recommande vivement LES SEPT PRINCIPES DE L'HOMME du Dr Pascal, en quelques lignes, que nous nous faisons un plaisir de reproduire.

Les voici :

« Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage qui
« peut mettre le penseur au courant de vérités trop longtemps voilées et
« l'homme à même de mieux connaître sa nature intime, seule chose
« capable de l'aider dans la direction à prendre pour son évolution. »

—

Dans le *Figaro*, très intéressant article de notre confrère, M. Jules Bois, ayant pour titre : *L'Église spirite.*

C'est le commencement d'une série : LE MIRACLE A PARIS. — Cela est délicatement et spirituellement écrit, et promet de curieuses révélations à la masse du public, sceptique ou non, mais, en général, fort peu et fort mal renseigné, sur tout ce mouvement de caractère mystique.

Souvent le ridicule s'en mêle, et l'ignorance, comme la naïveté des fidèles, y éclate à chaque instant.

Souvent aussi, ces petites églises n'ont été fondées que pour satisfaire des vanités maladives, par des gens rêvant leur petite papauté en catimini.

Mais ce qui est sérieux là dedans, c'est la poussée grandissante des esprits, incultes ou cultivés, vers les problèmes de l'*Au-delà* ; — c'est la réaction presqu'universelle contre les hypothèses désolantes du matérialisme scientifique.

Nous ne pouvons donc qu'applaudir à tout ce qui attire l'attention vers les aspirations encore bégayantes de l'âme humaine, car c'est la THÉOSOPHIE qui hérite tôt ou tard, une fois la sélection faite, des esprits sérieux et sérieusement avides de Vérité.

Même les naïvetés, même le charlatanisme, en ces matières, éveillent leur désir de connaître et de savoir.



Peu à peu, ils cherchent le fonds réel, le fonds vrai, de toutes ces tentatives, de toutes ces théories, de tous ces phénomènes, qui ne les satisfont qu'à demi ou pas du tout, et ils arrivent à la Théosophie, dont les enseignements, appuyés sur les faits de la Science Occulte, satisfont la raison et la logique, et donnent seuls l'explication de tant de problèmes soulevés par des mains enfantines ou maladroites, par tant d'intelligences à qui manqua seulement le flambeau pour ne pas errer et tâtonner dans les demi ténèbres, où l'on prend les feux-o...s pour des étoiles.

—

Nous lisons également dans le *Figaro*, du 15 octobre, le récit suivant :

Voici une petite anecdocte qui plaira aux amateurs de merveilleux.

» Il y a quelques jours, de braves ouvriers de Mons-en-Barœul, près de Lille, recevaient la nouvelle que leur fils, soldat au 40e bataillon de chasseurs à pied, était décédé à l'hôpital de Suberbieville, dans la nuit du 5 au 6 septembre dernier.

» Or, à cette même date, la mère du pauvre jeune homme avait eu un horrible cauchemar. Elle s'était éveillée tout en larmes, disant à son mari qu'elle venait de voir, en rêve, son fils mourir.

» — Allons donc, ne vas-tu pas maintenant croire aux songes ? lui dit son mari, un brave ouvrier de l'usine de Fives. Ton fils est vigoureux et il n'a jamais été malade. Il reviendra, je te le garantis.

» — Non, non, je l'ai trop bien vu ! en mourant il a crié : Maman ! Maman ! Oh ! je l'ai bien entendu... mon pauvre Louis, je ne le reverrai plus, plus jamais ! »

» Et la pauvre mère eut une effrayante attaque de nerfs.

» Le lendemain, on écrivait au soldat. Les jours, les semaines se passèrent. Enfin, la nouvelle fatale arriva.

» En vérifiant les dates, on acquit la certitude que le rêve de la pauvre mère concordait, heure pour heure, avec la mort de son fils. »

Il s'agit ici, non d'une théorie mais d'un *fait*, et les *faits*, même lorsqu'ils paraissent extraordinaires ou lorsqu'ils contrarient nos plus chères opinions, il faut bien les accepter.

Rien de plus incontestable, de plus démontré que ce fait. — Ce n'est point une *hallucination*, puisque la *réalité* s'est trouvée conforme au *rêve*.

Il est bien évident qu'avec les données actuelles de la Science officielle, il n'y a point d'explication à ce fait, — et cependant il existe.

Mais ce que la Science officielle est impuissante à expliquer, la *Science Occulte* l'explique parfaitement et le regarde comme une chose absolument simple, naturelle, conforme aux lois véritables de la Nature et des milliers de faits semblables, tout aussi incontestables, prouvent clairement, pour tout esprit non prévenu, combien la *Science Occulte* et la *Théosophie* vont plus loin que le scientisme occidental.

Jusqu'à présent la science moderne en est réduite à nier ou à contester un grand nombre de phénomènes, parce qu'elle est impuissante à les



expliquer et à en donner la *Loi*, tandis que jamais aucune des Lois enseignées par la *Science Occulte* ne s'est trouvée muette ou impuissante devant un phénomène quelconque, et que toujours des *faits* nouveaux sont venus confirmer ses enseignements.

—

Dans la *Nouvelle Revue Moderne*, Jacques Brieu, reprend, avec sa haute et consciencieuse impartialité, la série de ses Etudes sur le *Mouvement Idéaliste*.

Voici ce qu'il dit de *Réincarnation*, le remarquable travail du Dr Pascal, connu de nos lecteurs :

« C'est un beau et bon livre, d'une lecture captivante. A travers ces pages, on sent vibrer l'âme ardente de l'auteur, de ce passionné de Justice et de Vérité. »

Vient ensuite une analyse concise et très bien faite, qui donne, en peu de mots, une idée complète de la portée et de l'esprit de l'ouvrage.

M. Jacques Brieu consacre également quelques lignes au *Lotus Bleu*, où il signale notamment « *Le dégagement astral et la limite de l'atmosphère terrestre*, dû à la plume d'un grand savant, dont la personnalité se cache sous le pseudonyme de M. Lecomte ; » puis la belle Etude d'*Emile Burnouf* sur le *Temps*, l'*Espace* et le *Mouvement*, les remarquables articles de *Guymiot*, du Dr *Pascal*, d'*Annie Besant*, etc., etc.

Du reste, quand on a lu les articles si documentés de M. Jacques Brieu, on est au courant de tout ce qui touche au mouvement spiritualiste contemporain. **A. de Guéblange.**

—

Réouverture des cours de l' « École pratique de Magnétisme et de Massage. »

L'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, qui vient d'être classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, a rouvert ses cours, lundi, 14 octobre.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme de *Magnétiseur-Masseur praticien*, pour s'en servir au point de vue professionnel, ou qui désirent seulement acquérir les connaissances nécessaires pour appliquer le magnétisme au foyer domestique, doivent se faire inscrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, de 1 heure à 4 heures.

Bibliographie

—

CHARLEMAGNE

Dans ce magnifique poème, (1) Strada nous expose ses vues sur les origines et sur les destinées de la France. Pour lui, la France

(1) *Charlemagne* par Strada. Paris. Ollendorff, 3 fr. 50.



est l'héritière occidentale du génie *arya* ; cet héritage lui a été apporté par les Franks. Les Gaulois, détruits par l'invasion romaine, ne sont plus représentés que par les Bretons sur notre sol et par les Gallois et les Irlandais dans les Iles Britanniques. Après la conquête de César, la Gaule fut repeuplée, d'abord par le viol des femmes gauloises, commandé aux soldats romains, puis par l'infiltration des Barbares venant d'au-de-là du Rhin. Les Franks furent les derniers de ces Barbares, race supérieure, purement aryenne, tandis que les autres étaient plutôt des Touryas.

> Vous croiriez à les voir des Aryas blancs et beaux,
> Des hommes en un mot ; ce sont des animaux ;
> Car le monde animal est celui de la Force !
> Or ces gens-là de l'homme ont une simple écorce,
> Puisqu'ils n'ont que la force au fond pour idéal.

La race franque apportait, en Occident, la *loi salique*, dont le principe est : *chercher la clef de la Science et la Justice par ses facultés.*

Il n'est pas besoin de longues réflexions pour voir que ce principe est la liberté de penser, l'apothéose de la Raison. C'est l'opposé du principe théocratique. Toute théocratie prétend être le porte-parole d'une Révolution surhumaine qu'elle déclare intangible pour la raison humaine, à jamais hors de sa portée. Toutes les théocraties disent : Croyez à ce que vous ne pouvez comprendre, et obéissez passivement à ceux qui vous apportent la parole venant de plus haut que l'intelligence des hommes. L'idéal salique signifie : Ne croyez qu'à une chose, à l'ignorance originaire de l'humanité ; en dehors de cette ignorance ne croyez à rien, et n'admettez pour vrai que ce que vous avez constaté être vrai. On ne croit pas au vrai, on le comprend, on le sait. Aussi longtemps qu'il n'est pas compris, il n'existe pas pour l'homme ; le vrai humain ne peut être atteint que par l'exercice des facultés humaines.

Les révélations demandent la Foi, qui est une prosternation de l'intelligence, un renoncement à l'existence de ses portions les plus nobles, une stupide amputation de l'âme humaine, tandis que l'idéal salique est la proclamation du libre examen de tout ce qui arrive à la portée de l'intelligence humaine.

D'après Strada, l'histoire de France est faite de la lutte des deux principes : celui du libre examen, proclamé par la loi salique, celui de la foi, proclamé par l'église romaine.

Il voit, dans la France, le soldat de l'Intelligence luttant contre la Foi, qui est la fille de l'Ignorance divinisée ; et cela seul lui suffirait, à défaut de documents historiques, pour prouver que les Français ne sont pas les descendants des Gaulois. Ceux-ci, toujours d'après Strada, étaient une race rêveuse et croyante, n'ayant guère que l'imagination parmi les facultés intellectuelles, étonnamment inapte à penser, ce qui lui donnait une fougue déraisonnable et



sans durée et un entêtement purement animal, effet non d'une résolution consciente des résultats à obtenir, mais de l'incapacité de prévoir rationnellement ces résultats.

Les Gaulois étaient soumis à une théocratie ; les Druides faisaient peser sur eux un féroce despotisme, caractéristique de toutes les théocraties. Avec ses dogmes passivement acceptés par les croyants, le Druide s'était donné le pouvoir de faucher toutes les têtes en qui la faculté de penser commençait à s'éveiller ; c'était le bon moyen de se débarrasser de tout compétiteur à la domination du peuple, et, pour que ce moyen pût être employé sans aucun danger, la caste druidique avait tellement abruti le peuple gaulois, en ne développant en lui que son imagination passive, que ce peuple considérait la mort infligée dans une cérémonie religieuse comme le plus grand honneur dont un homme pût être gratifié. Aussi que pouvait devenir une nation ainsi fauchée perpétuellement de toute intelligence qui apparaissait en elle, en dehors de la caste sacerdotale et en qui n'étaient entretenus vivaces que les instincts brutaux, que la bravoure des bêtes fauves, qui en faisait des guerriers redoutables pour une journée ou pour une campagne, mais incapables de concevoir un plan de travail qui rendît fructueux les efforts des générations. Les Gaulois firent triste figure devant la discipline des légions romaines, et les pouvoirs magiques des Druides ne furent pas d'un grand secours à leur peuple, parce que les pouvoirs magiques ne sont pas applicables avec continuité au plan physique, où ils ne peuvent produire que des phénomènes passagers.

L'honneur de l'esprit moderne est d'avoir affirmé le droit de penser, la liberté de l'intelligence. Ce fut aussi l'honneur de Bouddha, le plus grand révolutionnaire du monde qui a dit : N'acceptez rien, quelle que soit l'autorité sur laquelle on vous le propose, si ce n'est d'accord avec la raison ; — Bouddha qui renversa le système des castes, l'homme dont la pensée puissante et le grand cœur réussirent presque à balayer la théocratie de la face du monde. Il a dit : Nul homme n'a la vérité, mais tout homme peut l'avoir, et nul homme ne peut l'obtenir que par ses propres efforts et en montant au-dessus de l'humanité. Ce principe est la mort de la théocratie ; c'est la parole foudroyante qui réduit en poudre les statues de toutes les divinités et qui jette aux quatre vents du ciel les oripeaux de tous les sacerdoces. Le principe salique : *chercher la clef du Savoir et la Justice par les facultés humaines*, est un écho de la parole de Bouddha.

C'est ce principe qui, au long de l'histoire, a toujours dressé la France contre la théocratie romaine ; pour cette théocratie, tout homme de race française porte en ses veines un virus mortel aux religions ; aussi n'admet-elle plus qu'un homme de cette race puisse s'asseoir sur le trône pontifical ; le clergé français est suspect à l'Église ; il a en lui de l'esprit aryen ; c'est un briseur d'idoles, endormi, mais qui pourrait se réveiller.



Comme le dit Strada : Tous les peuples soumis aux théocraties sont simplement des animaux à forme humaine. En eux, l'humanité reste en germe jamais développé. Ce qui fait l'homme, c'est le désir de savoir, c'est la faim de comprendre. Les théocraties ayant toujours eu la prétention de dire le dernier mot sur tout, celui qui veut apprendre conteste par là même la valeur de leur savoir ; il est pour elles un ennemi mortel. La raison nous dit : Il n'y a pas de dernier mot pour l'humanité ; il n'y en aura jamais. Aussi loin que puisse aller son savoir, il restera toujours encerclé par de l'ignoré. La destinée de l'homme est de foncer toujours hardiment dans la nuit de l'ignoré pour la chasser avec les clartés grandissantes de la compréhension.

La lecture des Poèmes de Strada fournit une impression particulière que ne donne aucune autre lecture. Où est le poète qui soit, en même temps, un penseur de pareille envergure ? Où est le penseur qui sache assouplir et fluidifier la langue comme ce grand artiste ?

Entends-tu dans les bois la musique des feuilles ?

Il sait faire parler toute la nature ; il en exprime la pensée ; en un chant, il condense toute l'âme d'un peuple ; en vingt petits vers faits de fragments caillouteux, il dit toute la partie animale de l'âme du Breton, ce débris de la race gauloise, mieux que ne pourrait le faire tout un volume d'explications psychologiques.

Sa poésie exprime tous les sentiments humains et les plus hautes pensées qui puissent s'envoler d'un crâne d'homme. C'est un maître du verbe qu'il plie à volonté. Mais, en notre temps d'intellection aveulie, le grand art et la haute pensée de Strada passent bien au-dessus du cerveau de ses contemporains.

En lisant ses poèmes, l'imagination se reporte à ces journées du mois de juin où les blés jaunissants, engourdis par la chaleur, sont calmes comme des eaux d'étang qu'aucun souffle ne ride ; où les feuilles dorment aux branches, pendant que dans les hauteurs de l'atmosphère de grands nuages blancs s'en vont en larges bandes emmenés d'un bord à l'autre de l'horizon par les souffles d'un vent fort qu'on ne sent point d'en bas. Seules, les forêts des monts bruissent et chantent au passage de la fraîche brise, suivant dans les profondeurs de l'espace un chemin qui passe loin des torpeurs pesant comme un linceul sur les plaines dormantes, d'où sortent pour tout bruit des grésillements de sauterelles et de grillons.

Guymiot.

Le Directeur Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.



27 NOVEMBRE 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 9

LE LOTUS BLEU

Au moment de la mise sous presse du présent numéro, une perte douloureuse frappe la branche française de la Société Théosophique, dans la personne de son Président, notre frère et ami Arthur ARNOULD, qui vient de succomber à la cruelle maladie dont il souffrait depuis longtemps déjà.

LE PLAN ASTRAL

(*Suite*).

Ses habitants.

Après avoir légèrement esquissé le fond même de notre tableau, nous allons essayer d'y mettre les figures, en décrivant les habitants du Plan Astral. L'immense variété de ces entités rend leur énumération et leur classement très difficiles. La meilleure manière d'y parvenir nous paraît être de les diviser en trois grandes classes, les *Humains*, les *Non Humains* et les *Artificiels*.

I. — HABITANTS HUMAINS DU PLAN ASTRAL.

Les citoyens humains du Kamaloka appartiennent naturellement à deux groupes : les Vivants et les Morts, ou, pour parler plus exactement, ceux qui ont encore un corps physique et ceux qui n'en ont plus.

A. — VIVANTS. — Les entités qui se manifestent sur le Plan Astral, durant leur vie physique, peuvent être subdivisées en quatre classes :

1° *L'adepte ou Chela en Mayavi Rupa.* — Ce corps *Mayuvi Rupa* est, à proprement dire, le véhicule appartenant aux quatre divisions

inférieures, dites *Rupiques*, du plan dévachanique, et se trouve formé par la substance de l'*Aura* de la personnalité ou du *Manas inférieur*. Au début, l'élève ne peut se construire une telle enveloppe et doit se contenter du Corps Astral ordinaire, fait avec la matière moins affinée de l'*Aura Kamique* ; mais, à un certain point de son progrès, le Maître lui fait son premier *Mayavi Rupa*, l'instruit ensuite et continue de l'aider jusqu'à ce qu'il soit capable de se tirer lui-même d'affaire. Quand ce résultat est obtenu, ce véhicule mayavique est ordinairement employé au lieu du grossier Corps Astral, parce qu'il permet de passer instantanément du Plan Astral au Plan Dévachanique, et d'en revenir à volonté, en même temps que cela donne en tout temps l'usage des plus hauts pouvoirs appartenant au plan Mayavique. Il faut dire toutefois que quelqu'un voyageant en Mayavi Rupa n'est pas visible à la simple vision astrale, à moins qu'il n'ait voulu le devenir, en assemblant quelques particules de matière astrale autour de lui, et en se créant ainsi un corps temporaire convenant à l'Astral, bien qu'une telle formation ne ressemble au corps physique qu'à la façon de ce qu'on appelle les *matérialisations* ; dans chaque cas, c'est la manifestation, sur un plan inférieur, d'une entité élevée, dans le but de se rendre visible à ceux qui sont encore retenus sur ce plan. Que ce soit en Mayavi Rupa ou en Astral, l'élève, qu'un Maître qualifié introduit sur le Plan Astral, y jouit pleinement de toute sa conscience, et, en fait, paraît le même que sur la terre, moins, toutefois, les quatre principes inférieurs dans le premier cas, ou les trois derniers dans le second, avec, en plus, les pouvoirs et facultés inhérents à sa condition plus élevée, qui lui permettent de se livrer, avec beaucoup plus de facilité et d'efficacité, sur ce plan, pendant le sommeil, au travail théosophique qui fait la principale occupation de ses veilles. Le fait de se rappeler, plus ou moins exactement, ensuite, sur le plan physique, ce qu'il a fait ou appris ailleurs, ne dépend plus, comme il a été dit, que de la capacité de transporter exactement sa conscience d'un plan à un autre.

2° *La personne psychiquement développée qui n'est pas sous la direction d'un Maître.* — Une telle personne peut être ou non développée spirituellement, parce que les deux formes d'avancement ne vont pas forcément ensemble, et qu'un homme doué de pouvoirs psychiques naturels n'est que le résultat des efforts faits pendant une précédente incarnation, lesquels efforts ont pu être nobles et élevés, ou inspirés par les plus bas motifs. Ce psychique conservera d'ordinaire toute sa conscience, quand il se trouvera hors de son corps, mais, faute de préparation, il sera grandement sujet à se tromper au sujet de ce qu'il verra. Il pourra généralement se reconnaître au milieu des différentes subdivisions de l'Astral, comme s'il y appartenait, mais il sera parfois influencé au passage. Le souvenir de ce qu'il a vu dépend d'ailleurs de son



degré de développement et peut être altéré au point qu'il ne puisse plus rien se rappeler ou qu'il le fasse tout de travers. Enfin, il n'y paraît lui-même qu'en Corps Astral, puisque, par hypothèse, il ne sait pas comment former le *Mayavi Rupa*.

3° *La personne ordinaire.* — C'est-à-dire non psychique, qui flotte, plus ou moins inconsciente, dans son Corps Astral. Pendant un sommeil profond, les principes supérieurs semblent presque invariablement quitter le corps, mais l'Astral *spontané*, dans lequel ils résident temporairement, ne s'éloigne ordinairement pas de son logement physique, et se trouve, en fait, presqu'aussi endormi que ce dernier. Quelquefois, cependant, il est dans un état moins léthargique, et flotte rêveusement au gré des divers courants astraux, reconnaissant accidentellement des gens dans la même condition ; il est alors soumis à des expériences variées, les unes agréables, les autres déplaisantes, dont le souvenir confus et souvent des plus altérés lui fait, le lendemain matin, l'effet d'un rêve. Ces Corps Astrals, automatiquement formés, sont généralement sans contours définis, dans le cas surtout des races inférieures ou des individus peu avancés ; dès que l'on progresse en intellectualité et en spiritualité, au contraire, l'Astral flottant ressemble davantage au logement physique d'où il est émané. Puisque les facultés psychiques de l'humanité sont en cours d'évolution, et que les individus sont à tous les degrés du développement, cette classe tend à se fondre avec la précédente.

4° *Le Magicien noir ou son disciple.* — Cette classe correspond étroitement à la première, si ce n'est que le développement a été vers le mal, au lieu d'être vers le bien, et que les pouvoirs possédés sont employés dans des vues personnelles et non au bénéfice de l'humanité. Parmi les plus infimes individus de cette classe se trouvent les nègres qui pratiquent les rites lugubres des Ecoles Obeah ou Voodoo, et les soi-disants médecins de plus d'une tribu sauvage ; tandis que, bien au-dessus par l'intellect, et par suite plus coupables, se trouvent les magiciens noirs Tibétains, appelés parfois incorrectement Dugpas, titre qui ne convient, d'après le récent ouvrage du Dr Waddell sur le Bouddhisme du Tibet, qu'aux Bouthans, subdivision de la grande secte Kargyn qui appartient à l'école en partie réformée du Bouddhisme Tibétain. Il est vrai que les Dugpas s'adonnent notablement à la magie Tantrique, mais la secte non réformée des vrais *Capes-Rouges* est celle de *Nin ma pa*, qui a, bien en dessous d'elle, les *Bon pa* dont la religion est de la forme aborigène, sans teinte aucune de Bouddhisme. Il n'est donc pas exact de dire que toutes les sectes Tibétaines, sauf les *Gelupa*, soient nécessairement mauvaises ; la vérité est plutôt que la latitude des règles de conduite qui leur est propre engendre un plus grand nombre de chercheurs indépendants. L'investigateur pourra rencontrer sur le Plan Astral des étudiants en Occultisme appartenant à toutes les parties du monde et à des Loges



qui ne sont pas en relation avec les Maîtres que les théosophistes connaissent le mieux. Ces étudiants s'adonnent avec beaucoup d'ardeur à la recherche de la vérité ; et, à quelque Loge qu'ils appartiennent, ils n'ignorent généralement pas l'existence de la grande Fraternité Himalayéenne, ni qu'elle compte au nombre de ses membres les plus hauts Adeptes qui soient connus sur la terre.

B. — DÉCÉDÉS. — Nous ne disons pas *morts*, parce que, comme on le sait, la plupart des entités classées sous le titre ci-dessus sont aussi pleinement vivantes que nous-mêmes. Nous entendons plutôt par ce mot « décédés », ceux qui, pour le moment, ne sont pas attachés à un corps physique. Ils peuvent être divisés en neuf classes principales.

1° *Le Nirmanakaya.* — Cette catégorie n'est mentionnée que pour rendre complet ce catalogue, parce qu'il est naturellement bien rare qu'un être aussi élevé se manifeste sur un plan aussi inférieur que l'Astral. Lorsque, pour l'accomplissement de son œuvre sublime, un tel être juge à propos d'agir sur l'Astral, il se forme sans doute un corps de cet ordre, comme l'Adepte se met en Mayavi Rupa, sans quoi, son propre revêtement plus affiné n'y serait pas perceptible. De plus amples renseignements sont d'ailleurs donnés à ce sujet dans le *Glossaire Théosophique* et la *Voix du silence.*

2° *Le Chela en attente de Réincarnation.* — Il est établi dans la littérature théosophique que, parvenu à un certain stage, le disciple peut, avec l'aide de son Maître, échapper à l'action des lois naturelles ordinaires qui, après la mort, mènent l'être humain à la condition dévachanique, pour y recevoir la récompense qui lui est due par la mise en œuvre de toutes les forces spirituelles suscitées par ses plus hautes aspirations sur la terre. Comme, dans ce cas, le disciple est un homme de vie pure et d haute pensée, il est probable que ces forces spirituelles sont très grandes, et que, dès lors, le Dévachan qui s'en suivrait serait très long. Mais, si, au lieu de « prendre ce Dévachan », le disciple choisit, préfère le *Sentier de la Renonciation*, suivant ainsi l'exemple, bien que de loin et humblement, du Grand Maître de la Renonciation, *Gautama Bouddha*, il pourra employer cette réserve de forces dans une toute autre direction, en faire bénéficier l'humanité, et ainsi, si peu que ce soit, participer au grand œuvre des Nirmanakayas. En agissant de la sorte, il sacrifie sans doute des siècles de félicité intense, mais, d'un autre côté, il a le grand avantage de pouvoir continuer sans interruption sa vie de travail et de progrès. Lorsque meurt un disciple qui a pris cette voie, il sort simplement de son corps physique, comme il l'a souvent fait auparavant, et il attend sur le Plan Astral qu'une Réincarnation convenable lui soit préparée par son Maître. Les choses commençant généralement ainsi, il y a encore une permission très auguste à obtenir, avant de continuer, et, même alors, la force de la loi na-



turelle de laquelle on veut s'affranchir est si grande que le disciple, paraît-il, doit soigneusement se confiner dans le Kama loka, pendant que la matière se prépare, de peur que, s'il entrait moindrement sur le plan dévachanique, il fût porté par un courant irrésistible sur la ligne de l'évolution normale. Dans quelques cas, assez rares, il lui est permis d'éviter le trouble d'une nouvelle naissance, en étant directement placé dans un corps adulte dont le possesseur précédent n'a plus besoin. Le plus fréquemment, il doit attendre sur le Plan Astral l'occurence d'une naissance appropriée. Mais il ne perd pas son temps pour cela, car, n'étant point arrêté par les entraves du corps, il peut, pendant cette attente même, accomplir bien plus vite les tâches données par son Maître. Sa conscience est naturellement très complète et il se meut avec facilité dans toutes les parties du Kama Loka.

Le Chela en attente de réincarnation n'est nullement fréquent sur le Plan Astral ; encore peut-on l'y rencontrer, et forme-t-il l'une de nos classes. Du reste, à mesure que progressera l'évolution de l'humanité, et qu'un plus grand nombre de sujets entrera sur le chemin de la sainteté, cette classe deviendra de plus en plus importante.

3° *La personne ordinaire, après sa mort.* — Il va sans dire que cette classe est infiniment plus développée que celles qui précèdent, et que le caractère et les conditions de ses membres y varient dans les plus larges limites. La durée de la vie sur le Plan Astral varie tout autant pour ces entités, car certaines n'y passent que quelques jours, quelques heures même, et d'autres y demeurent des années, voire même des siècles. Un homme qui a mené une vie bonne et pure, dont les sentiments et les aspirations les plus ordinaires ont été désintéressés et spirituels, ne sera point attiré vers le Plan Astral et n'y séjournera guère, non plus qu'il ne verra ses activités éveillées durant le séjour qu'il y fera, si court soit-il. Car, il faut bien se rappeler qu'après la mort l'homme vrai se retire en lui-même, et de même que le premier œuvre du processus consiste à rejeter le corps physique, et presqu'aussitôt ensuite le *Prana* et le *Linga Sarira*, de même le corps *Kamique* doit être abandonné le plus tôt possible, pour passer à la condition dévachanique qui, seule, permet le développement des aspirations spirituelles. L'homme à l'esprit noble et pur sera capable d'agir de la sorte, parce que, durant sa vie, il a vaincu toutes les passions terrestres, que la force de sa volonté a été dirigée vers les voies élevées, et qu'il ne lui reste dès lors que très peu d'énergies, de l'ordre de celles qui ne se dépensent que dans le Kama loka. Son séjour y sera donc très court, et en forme de somnolence à demi consciente, jusqu'à ce qu'il tombe dans le plein sommeil, durant lequel ses principes supérieurs se dégagent eux-mêmes de l'enveloppe Kamique et entrent dans le repos béni du Dévachan. Pour la personne qui n'a pas encore atteint le chemin du développement



Occulte, le processus précité est l'objectif idéal, mais que, ni tous, ni même la majorité, n'atteignent. L'homme ordinaire, quand il meurt, n'est pas débarrassé de ses bas désirs; il lui faut passer une longue période encore de vie plus ou moins consciente sur le Plan Astral pour épuiser les forces qu'il a générées, et permettre ainsi la libération de l'Ego supérieur. Le corps qu'il occupe, pendant ce temps-là, est le *Kama Rupa*, formé de la matière de l'*Aura Kamique*, comme l'était son Corps Astral sur la terre, avec un contour plus défini toutefois, et avec cette importante différence, en outre, que le Corps Astral était susceptible de visiter toutes les subdivisions de son plan, tandis que le Kama Rupa est limité au niveau qui correspond à ses affinités. Il y a cependant quelque possibilité de progrès pour lui, parce que les forces qu'un homme a mises en mouvement pendant sa vie terrestre nécessitent, pour être dépensées, d'être appliquées sur plus d'une division du Kama loka, et, en pareil cas, il y est satisfait, en commençant par en bas, de sorte que, lorsque le Kama Rupa a épuisé ses attractions sur un niveau, les particules les plus grossières disparaissent, et il se trouve dès lors en affinité avec un état d'existence un peu plus élevé. Sa pesanteur spécifique décroît en quelque sorte constamment, et il monte ainsi, doucement, des couches denses à celles plus légères, ne s'arrêtant provisoirement que lorsqu'il est bien en équilibre. C'est évidemment là l'explication d'une remarque faite fréquemment par les Entités qui paraissent dans les *Séances*, à savoir qu'elles sont sur le point de passer dans une sphère plus élevée d'où il doit être impossible, ou du moins plus difficile de « communiquer » par un médium ; et il est vrai, en fait, qu'il est très peu facile d'entrer en relations médianimiques ordinaires avec une personne qui se trouve dans les plus hautes subdivisions de l'Astral.

Il faut peut-être expliquer ici que la netteté de contour qui distingue le Kama Rupa du Corps Astral d'une personne vivante est tout autre que celle qui est le signe du progrès dans l'Astral du vivant. Il n'y a pas moyen de se tromper, parce que, dans le cas d'un homme vivant, les différents ordres de particules astrales sont inextricablement mêlés et sans cesse en mouvement, tandis qu'après la mort leur activité est plus circonscrite, puisqu'elles se placent entr'eux suivant leur degré de matérialité, et deviennent en quelque sorte une série d'enveloppes servant de revêtement, les plus grossières à l'extérieur, se dissipant ainsi les premières.

L'idée poétique de « la mort qui nivelle tout », est une simple absurdité née de l'ignorance, car, en fait, la perte du corps physique ne fait généralement aucune différence dans le caractère et l'intellect d'une personne, et, il y a, par suite, autant de variétés d'intelligence parmi ceux que nous appellons les morts que parmi les vivants. Les enseignements religieux courants de l'occident, au sujet de ce qu'il advient à l'homme après sa mort, ont été, pendant



si longtemps, tellement erronés, que les personnes même les plus intelligentes sont souvent terriblement déroutées, lorsqu'elles recouvrent leur conscience dans le Kama loka, après la mort. Les conditions dans lesquelles se trouve le nouvel arrivé diffèrent si radicalement de ce qu'on l'a induit à attendre, qu'il lui arrive souvent de refuser de croire qu'il ait passé les portes de la mort. Et, en vérité, notre croyance si prônée en l'immortalité de l'âme, est de si peu d'utilité pratique que la plupart des gens considèrent le fait même d'avoir encore conscience comme une preuve absolue qu'ils ne sont pas morts. La doctrine horrible du châtiment éternel est responsable aussi de la grande terreur, d'ailleurs, non fondée, à laquelle sont en proie tant de personnes à leur mort ; et ces personnes, une fois mortes, passent souvent de longs temps encore à souffrir moralement, avant de se libérer de la fatale influence de ce hideux blasphème, et de se rendre compte que le monde n'est pas gouverné par le caprice d'un démon spéculant sur l'angoisse humaine, mais par la bienveillante, merveilleuse et patiente loi de l'évolution.

Beaucoup de membres de la Classe en question n'arrivent pas réellement à une intelligente appréciation du fait, mais font leur stage astral, de la même manière désœuvrée qu'ils ont dépensé ici-bas leurs forces physiques. Dans le Kama loka, donc, comme sur la terre, c'est le petit nombre qui comprend quelque chose à sa situation, et qui sait l'utiliser au mieux, tandis que la masse n'a pas encore acquis la connaissance nécessaire ; et là, comme ici, les ignorants sont rarement prêts à profiter des conseils ou de l'exemple des autres.

Mais, de quelque grade que soit l'intellect de l'Entité, il reste une grandeur variable, et, en somme, diminuant graduellement, parce que le *Manas inférieur* est tiraillé de deux côtés différents, par la *Triade supérieure*, qui agit au-dessus de son plan, et par le *Kama*, qui opère en dessous. Le Manas inférieur oscille donc entre ces deux attractions, avec une tendance croissante vers la première, à mesure que les forces kamiques s'épuisent. Et c'est ici qu'apparaît le mal de ce qu'on appelle le développement d'un esprit par un médium, — processus dont l'objet est de rendre plus intense la force du Kama, de réveiller la portion inférieure de l'entité (c'est le plus qui puisse être obtenu) de l'inconscience naturelle et désirable dans laquelle elle se trouve, et de prolonger anormalement ainsi son existence dans le Kama loka. On reconnaîtra le danger particulier que cela implique, en se rappelant que, pendant ce temps-là, le *Manas supérieur* est en quelque sorte replié sur lui-même, et devient de moins en moins capable d'influencer ou de guider sa portion inférieure, qui, cependant, tant que la séparation n'est pas complète, conserve le pouvoir d'engendrer du Karma, et se trouve dès lors plus exposée à en ajouter du mauvais que du bon à son *compte courant*. Le mal produit est donc triple :



d'abord, la séparation entre Manas et Kama est retardée, d'où dérive perte de temps et prolongation de l'intervalle entre deux incarnations ; ensuite, il est plus que probable, il est même presque certain que le mauvais Karma de l'individu se trouve augmenté, ce qui devra être expié dans les existences à venir ; troisièmement, danger terrible que l'accroissement anormal de la forme Kamique entrave tellement le Manas inférieur que la perte totale de l'incarnation s'en suive. Bien que ce dernier résultat soit heureusement très rare, il arrive cependant quelquefois, et, dans bien des cas semblables, le Manas inférieur a plus perdu par le fait de cette invasion Kamique que s'il avait été tranquillement laissé à lui-même, comme le veut la nature. On ne nie pas que quelque bien ne puisse être accidentellement fait dans des séances spirites à des Entités très dégradées; mais l'intention évidente de la nature est qu'une telle assistance ne soit donnée que par des Occulistes capables de visiter le Plan Astral de leur vivant même et instruits, par des Maîtres compétents, à agir comme il convient suivant les circonstances. Il est évident qu'une telle méthode de procéder, qui implique la référence possible à une autorité élevée, est bien plus sûre que l'assistance d'un médium qui ignore généralement les lois de l'Occulte et qui est aussi susceptible de tomber sous une mauvaise influence que sous une bonne.

En outre de l'effet fâcheux produit par l'immixtion d'un médium, ce qui retarde plus souvent encore l'accession du Dévachan, pour l'entité désincarnée, c'est l'acuité et le *dérèglement du chagrin* éprouvé par les parents survivants. C'est l'un des plus tristes résultats produits par les vues absolument erronées et même irréligieuses que l'Occident professe depuis des siècles sur la mort, que non seulement nous éprouvons une peine exagérée à la séparation temporaire de ceux que nous aimons, mais encore que cette peine même leur cause un sérieux dommage. Comme l'a dit l'un des plus éminents écrivains théosophiques, lorsque notre frère défunt s'abîme paisiblement et naturellement dans l'inconscience prédévachanique, « un réveil peut être causé par la douleur lancinante et les appels des amis en vie, et ces violentes vibrations Kamiques d'incarnés peuvent provoquer des vibrations semblables dans le désincarné, et atteindre ainsi et réveiller le Manas inférieur, non encore disparu ni uni à son parent, l'intelligence supérieure. Le premier peut donc être tiré de sa douce torpeur et rappelé au souvenir vivace de la vie qu'il vient si récemment de quitter. Ce réveil est souvent accompagné d'une souffrance aigüe ; mais n'en serait-il pas ainsi, que le processus naturel de libération pour la Triade supérieure serait rudement troublé et son achèvement retardé. » (*La mort et l'au-delà*, par Annie Besant). Ceux qui ont perdu des êtres affectionnés devraient donc apprendre de ces faits indéniables à restreindre l'expression d'une douleur qui, pour être légitime, n'en est pas moins égoïste dans son essence. Non que l'enseignement Occulte conseille



l'oubli des morts, loin de là ; mais il marque que le souvenir affectueusement gardé d'un ami disparu est une force qui, dirigée comme il convient, dans le sens d'un paisible passage du Kamaloka et de l'acheminement vers le Devachan, peut être d'une réelle efficacité, tandis qu'employée à pleurer et à vouloir faire revenir ici-bas l'absent cette force est non seulement inutile, mais même *nuisible*. C'est avec un véritable instinct des choses que la religion Hindoue prescrit les cérémonies Sraddha et l'église catholique ses prières pour les morts.

Il arrive cependant, quelquefois, que le désir d'entrer en communication se trouve de l'autre côté, et qu'une Entité de la classe que nous considérons en ce moment cherche à dire quelque chose à ceux qu'elle a laissés derrière elle. Accidentellement ce message peut être important, comme pour indiquer, par exemple, l'endroit où se trouve caché un testament ; mais généralement c'est absolument trivial. Quoi qu'il en soit, si un tel désir d'entrer en communication est fortement imprimé dans l'idée d'une personne défunte, il vaut certainement mieux qu'elle soit mise à même de s'en débarrasser, sans quoi, l'anxiété de le faire porterait sans cesse sa conscience en arrière, sur le plan de la vie, et l'empêcherait de graviter vers les sphères plus élevées. En pareil cas, un psychique pouvant le comprendre ou un médium, par lequel il puisse parler ou écrire, est d'une grande utilité pour le défunt. La raison pour laquelle un défunt ne peut ordinairement parler ou écrire, sans un médium, est qu'un état déterminé de la matière ne peut agir que sur l'état de matière qui se trouve en dessous de lui, et comme le défunt n'a pas, dans son organisme, de matière plus dense que celle dont le Kama Rupa est composé, il lui est impossible de faire vibrer la substance physique de l'air ou de remuer le crayon, sans emprunter la matière vivante de l'ordre intermédiaire contenu dans le Linga Sarira, au moyen de laquelle une impulsion peut aisément être passée d'un plan à l'autre. Un tel emprunt ne peut d'ailleurs pas être fait à une personne quelconque, parce que, d'ordinaire, les principes constitutifs sont trop fortement associés pour que leur séparation s'effectue aisément, tandis que la caractéristique même du médium est la dissociation aisée de quelques-uns des principes, de telle sorte qu'il est facile d'en soutirer la matière nécessaire aux manifestations, quelles qu'elles soient. Lorsqu'un défunt n'a point de médium, ou ne sait pas s'en servir, il fait parfois de maladroits et vains efforts pour communiquer de lui-même, et la force de sa volonté évoque inconsciemment des forces élémentales aveugles qui se manifestent par les phénomènes, en apparence sans but, de projection, de pierres, de sonneries de cloches, etc... Il arrive dès lors souvent qu'un psychique ou un médium, se trouvant dans une maison où ont lieu de telles manifestations, est à même de découvrir ce que veut marquer l'entité qui les produit et de les faire ainsi cesser. Il faut cependant dire qu'il n'en est pas toujours ainsi, parce que les



forces élémentales sont quelquefois mises en action par de tout autres causes.

Mais pour une entité rivée à la terre par son propre désir de communiquer avec ses amis survivants, il en est des milliers qui, laissées à elles-mêmes, n'auraient jamais idée de le faire, bien qu'elles répondent de suite à la suggestion qui leur en est transmise par un médium, et cela pour une raison bien simple, c'est que, de leur vivant, elles s'intéressaient sans doute moins aux choses spirituelles qu'aux affaires de ce monde, et qu'ainsi il n'est pas difficile de réveiller en elles des vibrations harmoniques aux sujets de l'existence terrestre. C'est cette tendance peu désirable de la partie inférieure du *Corps de pensée* du défunt qui est si souvent utilisée par des amis bien intentionnés, mais ignorants, pour essayer d'entrer en communication médianimique, avec ce résultat final que plus les amis réussissent et plus le défunt court de danger. Il faut dire en outre que le mal qu'on peut ainsi faire au mort n'est pas le seul qui résulte d'une telle pratique, parce que les personnes qui de leur vivant ont l'habitude de suivre les séances d'évocation contractent fatalement la tendance à faire de même après leur mort, de sorte qu'elles encourent à leur tour les risques auxquels elles ont soumis leurs devancières. Enfin, il est bien connu que l'énergie vitale nécessaire à la production des phénomènes physiques est fréquemment tirée des assistants, aussi bien que du médium, et l'effet éventuel sur ce dernier est constamment mauvais, ainsi que le montre le grand nombre de ces sensitifs devenus moralement ou psychiquement mauvais, les uns épileptiques, d'autres alcooliques ou adonnés à d'autres vices.

C. Leadbeater.

(*A continuer*).

LES ÉLÉMENTALS KAMA-MANASIQUES

(*Suite*).

Les guérisons de Lourdes, de la Salette, de tous les sanctuaires réputés des religions diverses, sont l'expression extérieure de la force cachée, générée par les fidèles et utilisée par l'Elémental gardien du lieu sacré. Cet être est intelligent par les pensées qui le dirigent : il a le pouvoir du choix, de l'action délibérée, et possède une espèce de volonté. Il entend les prières et les exauce souvent avec une certaine originalité ; mais lorsqu'on examine un certain nombre de ces « grâces », on ne tarde pas à y trouver le stigmate de l'inconscience morale. Nous avons vu des cas effrayants de ce pouvoir aveugle, où l'agent magique a provoqué des morts humaines, car, ne l'oublions pas, il opère selon la ligne de moindre

résistance, et non d'après les lois de la morale. Il ignore la valeur éthique d'un acte ; comme la balle, il va droit devant lui, visant le résultat, sans se préoccuper de la légitimité des moyens.

Une femme sans cœur et dépourvue de sens moral s'adressait, il y a quelques mois, à une chaîne magnétique puissante, qu'on appelle communément dans notre ville « saint Antoine de Padoue ». Son beau-père venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie ; une lettre lui annonçait le malheur et lui laissait prévoir qu'une perte plus ou moins complète des mouvements en serait le résultat. Elle se voyait, déjà, obligée de soigner un incurable paralytique. Elle appela saint Antoine à son secours et lui promit un don, pour qu'il fît mourir l'impotent. Quatre jours après, le résultat était obtenu, et la promesse religieusement acquittée.

D'autres cas, tout aussi effrayants, ont passé sous nos yeux, et leur rapide et magique fatalité nous a tristement confirmé ce que l'Occultisme nous avait enseigné : la force irrésistible et l'automatisme aveugle de l'action élémentale.

La foule avide des égoïstes qui vont s'agenouiller sur les autels de ces puissances mineures ne réfléchissent point qu'en demandant l'avancement d'un officier, par exemple, ils poussent l'agent magique à une action défavorable à tous les officiers supérieurs en grade à celui qui est l'objet de la demande: — à une retraite anticipée ou à la mort. La jeune fille qui va demander un mari oublie que, pour qu'elle soit exaucée, il faut qu'une suggestion Occulte entraîne vers elle celui qu'elle désire épouser ; elle ignore si des résultats funestes ne seront pas le fruit de cet acte de magie noire inconsciente. Le malade qui supplie le « saint » de lui donner la santé, ne se doute pas que, souvent, la vie qui lui manque et qu'on cherche à lui donner sera soustraite à son père, à son frère, à un proche, à un ami, en un mot, — à la personne la plus apte à fournir le précieux capital.

C'est l'ignorance qui pousse les humains à ces incessants désirs, à ce souci continuel du *moi*, à ces demandes si profondément égoïstes. Les disciples des Ecoles d'Occultisme, quand ils reçoivent un *pouvoir*, font le serment solennel de ne s'en servir que pour les autres ; jamais ils ne doivent l'employer pour eux, fût-ce même pour échapper à un danger mortel.

L'Elémental qui dirige les chaînes magiques est susceptible d'amour et de haine ; il est insensible à la flatterie, comme au mépris; il tient à son empire, il aime son autel, la fumée de l'encens, l'hymne des prières, la chaleur de la foi, la force du désir. Dans certain cas aussi, malheureusement, il aime le sang, et ses fidèles mêlent souvent de cruels sacrifices aux cérémonies de leur culte : cela se voit surtout dans l'Inde, dans l'Afrique, dans tous les pays où la tradition a perpétué les pratiques magiques. Malheur alors à l'imprudent qui vient profaner, par la raillerie ou le mépris, le sanctuaire d'un de ces êtres ! Sa colère est fatale ; l'on a vu des



hommes subir sa vengeance par une attaque de paralysie soudaine et même par le trépas. C'est à l'action de chaînes analogues que sont dus les cas de mort qui atteignent quelquefois les violateurs d'églises, les profanateurs de crucifix, d'hosties consacrées ou d'objets sacrés; l'anarchiste mis en lambeaux à la Madeleine fut certainement victime de la chaîne magique qu'il affronta si témérairement.

Tous les grands hommes politiques sont exposés à la mort violente ou à des maladies inattendues, car ils sont en butte aux chocs qui agitent sans cesse les courants populaires. Gambetta, Skobeleff, Ferry, le dernier Czar, en sont des exemples. Il est plus précieux qu'on ne croit de rester ignoré.

L'impersonnalité, la bienveillance pour tous les êtres, le sentiment de solidarité qui fait qu'un homme, quelles que soient ses croyances et ses opinions, se sent lié, par l'amour universel, aux forces et aux êtres les plus variés de la nature, sont le meilleur bouclier contre les êtres semi-conscients qui constituent les chaînes mentales. Les germes maléfiants ne peuvent prendre racine sur un sol pur et libre de tout égoïsme; l'amour qui rayonne d'un être hautement évolué suffit, à lui seul, pour calmer les colères les plus ardentes, les haines les plus vives; il dompte les fauves, il apaise aussi le courroux des divinités Élémentales : la haine est vaincue par l'amour, comme l'ombre par la lumière.

Il est dangereux pour ceux qui n'ont pas atteint un haut degré de pureté, d'altruisme et d'impersonnalité, de s'exposer à l'action d'une chaîne avec laquelle ils ne sont pas en sympathie; le danger est d'autant plus grand que leur « sensitivisme » est plus intense. C'est pourquoi les « psychiques » de toutes les catégories doivent éviter de se mêler aux foules, quand ils ne sont pas en communion d'idée avec elles. C'est à l'action d'un semblable courant que sont dues certaines conversions étonnantes; nous connaissons des individus, — des psychiques, — parfaitement instruits du symbolisme ésotérique chrétien et convaincus de l'inutilité, pour eux, de sa lettre morte, retourner à une pratique qu'ils désavouent, après avoir été enlacés dans un tourbillon mental, composé d'Élémentals conservateurs de *l'exotérisme* de ce culte. Le psychisme est souvent une véritable malédiction.

*
* *

Certains Élémentals artificiels ont une énergie particulièrement redoutable: ceux par exemple, que crée un suicidé, avant de mettre un terme à sa vie. Ils ont été vitalisés souvent pendant des mois, parfois durant des années, au cours d'heures terribles, remplies par l'angoisse et le désespoir ; ils ont reçu le baptême d'une mentalité puissante, d'une concentration de pensée qui les a doués d'une vigueur incroyable. L'homme tout entier s'est len



tement dissous en eux, et quand leur volonté est devenue plus puissante que la sienne, quand elle fait fléchir le dernier effort de sa résistance épuisée, l'acte néfaste s'exécute : l'âme humaine arme le bras pour détruire son corps.

Mais tout n'est pas fini ainsi ; les êtres obsesseurs ne disparaissent pas avec leur triomphe ; ils rôdent autour du lieu du suicide, et répandent dans l'atmosphère de redoutables vibrations. Les humains qui passent sur ces endroits funèbres sentent un malaise passer sur leur cerveau ; s'ils sont « sensitifs »,une oppression malsaine les accable, la tristesse les envahit, les déprime, les décourage ; ils perdent l'énergie qui fait vivre, des impulsions destructices semblent naître en eux, et si un solide équilibre mental ne leur forme point un bouclier, la volonté peut faillir, la raison peut s'obscurcir, un automatisme extérieur peut pousser leur bras et faire un nouveau malheur.

Telle est l'explication des séries de suicides qui se répètent parfois sans raison apparente. Napoléon pressentit la vérité Occulte, quand il fit brûler, à Boulogne, la guérite où les factionnaires se détruisaient successivement. Un de nos amis, qui est un médecin distingué, un homme d'une large intelligence et d'un robuste bon sens, M. le Dr Soyard, de Marseille, nous a raconté l'histoire d'une de ces séries de suicides commis dans d'étranges conditions de contagiosité. Voici son récit :

« Un officier de mon régiment, un lieutenant, M. D. de C.., avait acheté un fusil de chasse à une vente ; un fusil dont le propriétaire s'était servi pour se suicider.

« Un beau soir, dans une discussion, un officier reproche à M. de C... une malheureuse affaire arrivée à son père (une espèce de Panama en petit). M. de C... ne répond pas ; il sort, rentre chez lui, et se suicide avec le fusil en question.

« Il est remplacé à la compagnie par un nommé M. L... qui, à la vente des effets de M. de C..., achète le fusil. Six mois après, M. L..., se suicide avec la même arme.

« J'ai entendu mille fois des histoires de ce genre, y compris celle de la guérite que Napoléon Ier fit brûler. De celles-là je ne puis répondre ; mais de ce que j'avance ici, j'en garantis la véracité, ayant vu les choses se passer pour ainsi dire en ma présence. »

Quand, dans une armée en campagne, les fatigues, les privations et les souffrances de toute espèce ont abattu l'énergie des soldats et amené un certain nombre de suicides, une « chaîne » se forme de la collectivité de ses pensées de découragement et de soi-destruction, une épidémie peut se développer, s'étendre aux deux armées, et amener la mort volontaire d'un grand nombre d'hommes.

Quand un meurtre a été commis avec préméditation, des phénomènes analogues peuvent se produire sur le lieu fatal ; l'instinct



de l'homme répugne à l'idée d'habiter dans une chambre où s'est perpétré un crime ; il craint instinctivement les impressions subtiles des Élémentals sanguinaires créés par le meurtrier et aussi, celles des Élémentals de terreur projetés dans l'atmosphère par la victime affolée.

(*A suivre.*) **Dr Pascal.**

NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

(Suite)

VI

LA TROISIÈME RACE (*suite*).

Nous avons pris une vue à vol d'oiseau du cycle de vie de la Troisième Race ; nous allons maintenant étudier son évolution plus en détail.

La Troisième Race se divise naturellement en trois groupes principaux, qui se subdivisent en sept sous-races, avec leurs innombrables divisions. Le premier de ces groupes s'est trouvé formé de ces êtres dont il a été question dans l'article précédent, de ceux en qui les « Seigneurs de la Flamme sont entrés, » avant que leur différenciation en sexes n'ait eu lieu. Ces êtres, réunis aux descendants produits par Kriyasakti — les « Fils du Brouillard de Feu ou « les Fils de la Volonté et de l'Union » — composent le premier et le plus haut groupe. C'est aux hommes de ce groupe qu'il est fait allusion, dans les légendes de chaque nation, comme « demi-dieux, « héros, rishis », etc. A ce groupe appartiennent les sept Rishis de l'allégorie hindou (vol. II, p. 78), les fils de Vasishta-Daska. Il comprend les Nirmanakayas des autres Manvantaras et que nous voyons « dans tous les Pouranas réapparaître sur ce globe, dans le troisième « Manvantara, comme rois, rishis et héros » (vol. II, p, 94). « Ils « se sacrifièrent pour le bien et le salut des monades qui attendaient « leur tour, et qui autrement auraient été obligées d'errer sans « responsabilité, pendant des siècles sans nombre, dans des formes « quasi-animales, malgré leur apparence humaine » (vol. II, p. 94). Ils représentent cette « Troisième Race Sacrée » composée de ces hommes



donton a dit qu'ils étaient au zénith de la race et quiétaient « d'im-
« menses géants, divins par la force et la beauté, et dépositaires de « tous les mystères du ciel et de la terre........ Les principaux dieux « et héros des Quatrième et Cinquième Races sont, comme ceux de « notre antiquité, les images déifiées des hommes de la Troisième » (vol. II, pp. 171, 172). Ce groupe a, dit-on, habité « une île qui « n'a pas de rivale au monde pour sa beauté incomparable.......... « Le nom de cette île, qui n'est pas un mot, a fait autrefois le tour « du globe et existe encore, comme un lointain écho, dans le cœur « de quelques hommes privilégiés. Les hiérophantes de tous les « collèges sacerdotaux connaissaient l'existence de cette île ; mais « son nom n'était connu que du *Java Aleim* (Grand Cholan dans « une autre langue), ou du chef suprême de chaque collège, qui le « transmettait à son successeur, au moment de mourir...... Il n'y « avait aucune communication possible par mer avec cette île mer- « veilleuse, mais des passages souterrains, connus seulement de ces « hiérophantes, communiquaient avec elle dans toutes les direc- « tions » (vol. II, p. 220).

A l'opposé de ce Groupe, qui est le plus élevé de la Troisième Race, se trouve le groupe le plus bas, celui des « sans mental », dont il est quelquefois parlé comme représentant la Huitième Race « l'homme animal » (vol. I, p. 650), parce qu'il s'égara aussi loin du champ de l'humanité. Nous avons parlé de ces êtres, dans le dernier article, et nous avons seulement besoin de noter à ce sujet que ce groupe demi-humain fut renforcé par un croisement ultérieur des Lémuriens et des Atlantéens avec ces tribus semi-humaines, et que l'ethnologie ésotérique attribue cette origine aux Tasmaniens, aux Australiens, aux habitants de l'île Andamau, à une tribu couverte de poils habitant les montagnes de la Chine, aux sauvages de Bornéo, aux Veddahs de Ceylan, aux Bushmens, aux Negritos et à quelques autres (vol. II, p. 195 et 196 et les notes au bas de ces pages).

C'est à une des ramifications les plus inférieures de ce groupe que la Doctrine Secrète rattache l'origine des Anthropoïdes. « C'est « dans l'évolution subitement arrêtée de certaines sous-races et leur « divergence violente et forcée dans la ligne purement animale, au « moyen d'un croisement artificiel, absolument analogue au pro- « cédé d'hybridation que nous avons appris à utiliser dans le règne « végétal et animal, c'est dans cette évolution, disons-nous, que « nous devons chercher l'origine des Anthropoïdes. Dans ces mons- « tres, couverts de poils et aux cheveux rouges, résultat d'un rap- « prochement contre nature entre les hommes et les animaux, les « Seigneurs de Sagesse ne s'incarnèrent pas, comme nous venons « de le voir. C'est alors que les spécimens inférieurs de l'humanité « firent leur apparition dans la suite des temps, par une longue « série de transformations dues à un croisement contre nature « (sélection sexuelle hors nature), pendant que la bestialité et le



« fruit de leurs premiers efforts de reproduction bestiale engendrè-
« rent une espèce qui devint plus tard des Singes mammifères. Le
« commentaire explique que les Singes sont la seule espèce, parmi
« les animaux, qui, graduellement et à chaque génération et espèce,
« tendit de plus en plus à revenir au type original de son ancêtre
« mâle, le sombre et gigantesque Lemuro-Atlantéen » (vol. II, pp. 200, 201 et notes). Comme cette question de rapport entre l'homme et le singe est une des questions sur lesquelles les sciences ésotériques et exotériques semblent fortement en désaccord, il est peut-être bon de s'y arrêter un moment. D'abord, il faut bien établir que pas un savant ne parle de l'homme comme étant « descendu du singe ». C'est une erreur populaire. Darwin et ses élèves prétendent que l'homme et les singes sont descendus d'un *ancêtre commun*, que l'homme « descend, comme les autres mammifères, d'un « auteur commun. » (*Descendance de l'homme*, p. 607, éd. 1875). La science ésotérique n'a rien à objecter à cet exposé général ; mais, — malgré la différence existant entre l'homme d'autrefois et celui d'aujourd'hui, — la science ésotérique parle de cet ancêtre commun comme homme, ayant en vue le principal produit qui en dériva. Parlant de l'homme, dans la troisième Ronde, « qui se trouve « presque exactement le même dans la Troisième Race-Mère de la « quatrième Ronde, » un Mahatma le décrit comme « ayant la « forme d'un singe géant, devenu plus intelligent, ou bien plus « rusé que spirituel ». Dans la seconde moitié, « sa gigantesque « nature décroît et son corps se perfectionne comme tissu ; il de- « vient un être plus rationnel, bien qu'il soit encore plus près du « singe que du deva » (vol. I, pp. 188, 189). Ce « Singe-Géant » est « l'auteur commun ». Plus loin, le Mahatma dit :

« Le fœtus humain suit maintenant, dans ses transformations, « toutes les formes que la charpente physique de l'homme a prises « dans les trois kalpas (rondes), pendant la durée des efforts faits, « dans leur course aveugle, par des êtres sans sentiment (tant leur « organisation était imparfaite), afin d'envelopper la monade dans « une forme plastique. Actuellement l'embryon physique est une « plante, un reptile, un animal, avant de devenir finalement un « homme » (vol. I, p. 184). Quant aux détails de l'évolution, il y a désaccord entre les enseignements orientaux et occidentaux ; mais, attendu que tous les détails sont reconnus généralement comme hypothétiques dans l'Occident, que les principaux évolutionistes sont en désaccord à ce sujet, qu'enfin de nouvelles théories sont constamment émises, il en résulte que l'Occident n'a pas le droit de tenir à l'Orient un langage dogmatique. Tout ce que la science occidentale établit comme essentiel, afin d'expliquer des faits indéniables, c'est *l'unité d'origine de tous les mammifères* : toute autre théorie est considérée comme douteuse. La science orientale établit le même axiome et indique, en outre, avec la pleine connaissance qu'elle prétend posséder, les détails de l'évolution ultérieure. Et

ceux qui observent comment la science occidentale se rapproche de plus en plus des doctrines enseignées depuis longtemps par la science ésotérique assisteront patiemment à cette lutte de langage, en attendant qu'une connaissance plus complète de la vérité ait ramené l'harmonie. La différence fondamentale entre les sciences ésotérique et exotérique n'est pas sur l'évolution physique, mais sur l'évolution mentale de l'homme. Elles peuvent se tendre la main à propos de la forme du Singe-Géant et de la ruse de l'auteur commun : mais, pour l'ésotériciste, le mental est un principe animant, tandis que pour les savants il n'est qu'un produit du cerveau. « L'homme n'est certai-« nement pas une création spéciale ; il est le produit du travail graduel « et perfectible de la Nature, comme toute autre unité vivante sur « cette terre ; mais cela ne concerne que le tabernacle humain. Ce qui « vit et qui pense dans l'homme et survit à cette enveloppe, chef-« d'œuvre d'évolution, c'est l'Eternel Pèlerin, la différenciation « protéenne dans l'espace et le temps de l'Un Absolu Inconnaissa-« ble » (vol. II, p. 728).

« Le groupe restant, composé des « dernières sous-races de la « Troisième Race-Mère » (vol. II, p. 765), occupe le point intermédiaire entre le plus haut et le plus bas groupe, et comme il est la souche de notre humanité, il est d'un intérêt spécial pour nous. Les hommes appartenant à ce groupe furent les « ancêtres des « Atlantéens........ pareils à des singes, et intellectuellement des « géants sans sentiment » (vol. I, p. 191), dont la véritable sottise rendit possible un rejeton tel que le troisième groupe, et qui fut arraché à la dégradation générale par son association avec Manas. Ils furent les premiers hommes sexuels et physiques, dont la date d'apparition sur notre globe, suivant la chronologie ésotérique, date de dix-huit millions d'années. Ils sont les racines de notre humanité physique, dont la Quatrième Race, l'Atlantéenne, peut-être regardée comme le tronc. Les changements physiques qui eurent lieu sur le globe accompagnèrent les changements qui se firent dans l'homme, et la période de la lutte, commença. La différenciation en sexe signifie lutte, au lieu d'harmonie, et toute la nature physique fut en harmonie avec ces conditions défectueuses.

« L'éternel printemps se mit à changer constamment, et les sai-« sons se succédèrent. Le froid força les hommes à construire des « abris et à inventer des vêtements. C'est alors que l'homme invo-« qua ses ancêtres supérieurs. Les Nirmanakayas des Nagas, les « Sages Serpents et Dragons de lumière arrivèrent, ainsi que les « précurseurs des illuminés. Des rois divins descendirent et ensei-« gnèrent aux hommes les sciences et les arts, car ceux-ci ne pou-« vaient vivre plus longtemps sur la première terre, qui était de-« venue un cadavre blanc et glacé ». (vol. II, p. 201).

Ce fut sous la direction de ce Groupe supérieur de la Troisième Race que le dernier tiers, ou les Lémuriens, développèrent leur civilisation. « Sous la direction de leurs divins Maîtres, ils construi-

« sirent de grandes cités, cultivèrent les sciences et les arts, et « connurent l'astronomie, l'architecture et les mathématiques « jusqu'à la perfection. Cette civilisation primordiale ne suivit pas « immédiatement, comme on pourrait le penser, la transformation « physiologique des hommes. Dans l'intervalle qui sépare l'évolu- « tion finale et la construction de la première cité, il s'écoula plu- « sieurs centaines de milliers d'années. Cependant, nous voyons les « Lémuriens, dans leur sixième sous race, construire leurs pre- « mières cités avec des pierres et de la lave. Une de ces grandes « villes, de construction primitive, fut entièrement édifiée avec de « la lave, à environ trente milles à l'ouest de l'endroit où l'Islande « orientale déploie maintenant son étroite langue de terre inculte, « et fut entièrement détruite par une éruption volcanique. Les plus « anciennes constructions cyclopéennes dont il reste des débris « étaient toutes l'œuvre des Lémuriens des dernières sous-races ; et « un occultiste n'éprouve alors aucun étonnement en apprenant « que les restes en pierre, trouvés sur le petit morceau de terre « appelé Islande orientale par le capitaine Cook, ressemblent beau- « coup aux murs du temple de Pachacamac ou aux ruines de Tia- « kuanuco dans le Pérou, et qu'ils sont dans le style cyclopéen » (vol. II, p. 317). La civilisation augmente alors lentement chez les Lémuriens ; quelques-uns, nous dit-on, menèrent une « vie nomade et patriarcale », d'autres construisirent des cités et firent des progrès dans les arts et les sciences ; « l'Islande orientale apparte- « nait à la première civilisation de la troisième race », et les étranges statues qu'on y rencontre rappellent la manière des Lému- riens. Il est intéressant de noter que Haeckel, tout en se mettant à un point de vue tout-à-fait différent, place l'homme primitif dans la Lémurie. « Il est probable, dit-il, que le sud même de l'Asie ne « fut pas le premier berceau de la race humaine, mais bien la Lé- « murie, continent situé au sud de l'Asie, et couvert plus tard par « les eaux de l'Océan Indien ». (*La Généalogie de l'homme*, p. 73, trad. angl. 1883).

C'est aux Lémuriens qu'il faut faire remonter les nombreuses légendes des « cyclopes à l'œil unique » (êtres « au seul œil, l'œil « de sagesse, le troisième œil, l'œil de Siva, qui était en pleine ac- « tivité à cette période de l'histoire humaine, les deux yeux du « front ne s'étant pleinement développés qu'au commencement de « la quatrième race ») (vol. II, p. 769). Les trois cyclopes de la mythologie, fils du ciel et de la terre, représentent les trois der- nières sous-races de la troisième race.

Comme les siècles s'écoulaient lentement, les Lémuriens se sépa- rèrent graduellement en deux classes bien distinctes, les fils de l'obscurité et les fils de la lumière, entre lesquels s'était développé un antagonisme acharné. Lors de la décadence de la race, la divi- sion s'accentua de plus en plus et la naissance de la quatrième race coïncida avec la chute de la troisième. Les terres émergeant de



l'océan à l'ouest et au nord furent le commencement d'un nouveau continent, l'Atlantide de la race future ; et comme les Lémuriens du nord propageaient à l'ouest la première sous-race de la quatrième, les Lémuro-Atlantéens, ils se trouvèrent graduellement évolués, et de la portion atlantique de la Lémurie se répandirent sur la nouvelle terre ; perdant en même temps le caractère de la touche originelle, ils développèrent le pur type atlantéen. « La portion atlanti-« que de la Lémurie fut la base géologique de ce qu'on connaît « généralement comme Atlantis. Cette dernière, en effet, doit être « considérée plutôt comme un développement du prolongement « atlantique de la Lumérie que comme une nouvelle masse de « terre, soulevée pour répondre aux besoins spéciaux de la qua-« trième race-mère. Comme pour l'évolution de la race, dans ces « bouleversements successifs des massses continentales, il est impos-« sible de tracer une ligne de démarcation indiquant où finit l'an-« cien monde et où commence le nouveau, la continuité n'étant ja-« mais interrompue dans la marche de la nature. La Quatrième « Race Atlantéenne se développa donc d'un noyau de Lémuriens « septentrionaux, hommes de la Troisième Race, de nature concen-« trée, parlant un langage rude et habitant un point de la terre qui « coïncidait avec ce qui est maintenant le centre de l'Océan Atlanti-« que. Leur continent fut formé par le refroidissement de nom-« breuses îles et péninsules qui furent soulevées dans le cours or-« dinaire du temps et devinrent, finalement, la véritable demeure de « la grande race connue sous le nom d'Atlantéenne (vol. II, pp. 333, 334).

Quelques-uns de ces Lémuro-Atlantéens, nous dit-on, se mêlèrent à la race des hommes sans mental et dégénérèrent rapidement, tant au physique qu'au moral. Pendant ce temps, de vastes changements sismiques avaient lieu, le continent Lémurien fut brisé et divisé en petits continents, et son immense surface, « qui s'étendait autrefois « à la place actuellement occupée par les océans Indien, Atlantique « et Pacifique, consistait maintenant en îles énormes, qui disparais-« saient graduellement les unes après les autres, jusqu'à ce qu'une « convulsion finale engouffrât ce qui en restait » (vol. II, p. 327). L'action volcanique fut le principal trait caractéristique dans cette destruction, les feux volcaniques brisant les continents et creusant de vastes abîmes dans lesquels la mer se précipitait, submergeant les terres endommagées et ruinées. Il n'est pas douteux que les légendes relatives à un déluge universel trouvées dans les îles de la Polynésie, — sommets extrêmes des plus hautes montagnes de la Lémurie, — ont leur origine dans ces gigantesques cataclysmes qui séparèrent ces îles du reste du monde habitable (1). « L'effondre-« ment et la transformation de la Lémurie commençant presque au

(1) Les légendes les plus répandues et qu'on retrouve ailleurs, comme au Mexique, dans l'Inde, dans l'Asie Mineure, etc., se rapportent aux inondations qui détruisirent l'Atlantide.



« cercle arctique (Norvège), la Troisième Race termina sa carrière à « Lanka, ou plutôt sur le territoire qui fut Lanka sous les Atlantéens. « Le petit territoire actuellement connu sous le non de Ceylan est « formé par les montagnes du nord de l'ancienne Lanka » (vol. II, « p. 332). Il ne restait de cette race que des « hommes animaux », restes peu nombreux des Lémuro-Atlantéens, qui furent dispersés, après avoir échappé çà et là au cataclysme, avec le groupe supérieur que les convulsions de la terre ne pouvaient atteindre. La souche humaine, ou semence, suivant l'allégorie hindoue, est conservée par Vaivasvata Manu : « La Lémurie aurait, dit-on, péri sept cent « mille ans environ, avant l'apparition de ce qu'on appelle mainte- « nant l'âge tertiaire (Eocène), et c'est aussi durant ce déluge, « — cette fois un déluge géologique, — que Vaivasvata Manu est « encore indiqué comme sauvant l'humanité (allégoriquement, c'est « l'humanité, mais, en réalité, ce n'est qu'une partie de la Quatrième « Race qui fut sauvée ; c'est encore lui qui sauva la Cinquième Race « au moment de la destruction des derniers Atlantéens » (vol. II, p. 313).

Ce Vaivasvata Manu « est représenté avec un caractère généri- « que, dans diverses circonstances » (vol. II, p. 14), car il est « la « primordiale Manu-Racine de notre quatrième vague humaine « (le lecteur ne doit pas oublier que Manu n'est pas un homme, « mais une humanité collective) » ; plus tard, ce nom est donné comme radical au Manu-Racine de la Quatrième Race-Mère, désignant alors un des Manus mineurs (vol. II, p. 309). Ses différentes apparitions sur la scène, dans les traditions et allégories exotériques, ne doivent pas troubler l'étudiant.

Questions et réponses.

Q. — Les monades sont-elles une émanation du Saint-Esprit? Par cette expression, j'entends l'ensemble des dieux qui constituent l'Absolu, l'Un.

R. — Nous devrions éviter d'employer le terme « Saint-Esprit » parce qu'il implique l'idée d'un dieu personnel. Les monades sont des étincelles du Feu Unique, la Vie Universelle.

Q. — Les entités dont la collectivité constitue Atma, Buddhi, Mahat, sont-elles ces monades? Nos égos supérieurs sont-ils des hiérarchies spirituelles, dont nous ne serions que la réflection?

R. —La monade est Atma-Buddhi. Mahat est l'idéation kosmique. Si vous voulez dire Manas, Manas n'est pas la monade, comme vous l'auriez certainement vu, si vous aviez lu avec quelque attention les articles qui précèdent. Assurément, nos plus hauts égos forment une hiérarchie spirituelle, mais nous ne pouvons dire que le quaternaire inférieur en est une émanation. La formation de ce dernier a été soigneusement décrite pas à pas.



Q. — Quelle différence doit-on faire entre l'égo divin et la monade ? Ne pouvons-nous dire que l'égo divin est la résultante de nos incarnations et de nos expériences, et que cet égo est le réel individu, puisque la monade nous est venue du réservoir universel et par suite est impersonnelle.

R. — L'égo est le Manas, et comme nos incarnations lui donnent l'expérience, il se trouve en être partiellement la résultante ; mais n'oublions pas que c'est une entité indépendante, existant avant l'incarnation. Ne confondez pas l'égo avec le « Soi Supérieur, » qui est Buddhi. L'égo est l'individu, et vous avez raison de dire que la monade est impersonnelle.

Deux membres de la S. E.

(*A suivre.*)

MATÉRIALISTE ET THÉOSOPHE

—

Correspondance (*suite.*)

TROISIÈME LETTRE

25 septembre 1895.

Je vous remercie de la peine que vous prenez pour me répondre, et j'ai lu votre lettre du 20 septembre avec un très vif intérêt.......... ..... J'avais dit : « les corps aromaux me paraissent hypothétiques ; qui dit corps, dit forme. Or, la matière solide paraît seule susceptible de forme. Les liquides et les gaz ne le sont pas. Comment les fluides plus subtils le seraient-ils ? » Ici, votre réponse est très claire.

D'après l'enseignement théosophique, au lieu d'un seul plan de la matière, il y en a toute une série parfaitement séparés, et, sur chacun de ces plans, les mêmes lois se répètent. Ainsi, sans parler des 7 états de la matière, ou même des 4, — l'état radiant étant mal connu, — mais seulement des 3 que la science occidentale enregistre, la matière physique se présente à nous sous trois états : l'état solide, dans lequel les molécules sont enchainées les unes aux au-



tres par une assez forte cohésion pour permettre à leur assemblage des formes diverses ; l'état liquide, dans lequel les molécules, encore cohérentes, le sont cependant déjà moins, ont acquis une certaine mobilité, mobilité telle que leurs agrégats ne peuvent plus prendre que la forme des vases qui les renferment, ou, s'ils sont libres, et soustraits à l'action de la pesanteur, la forme sphérique ; enfin, l'état gazeux, dans lequel les molécules, quoique susceptibles d'être attirées par un centre non gazeux, et obéissant à la pesanteur, se repoussent entre elles au lieu de s'attirer.

Ces mêmes trois états existeraient sur les autres plans, et, autant que les mêmes mots peuvent être appliqués à des choses si différentes, il y aurait une substance astrale solide, une substance astrale liquide et une substance astrale gazeuse, et de même à tous les degrés.

La substance astrale inférieure solide, c'est-à-dire cohérente et susceptible de prendre forme, donnerait le *Double*, la substance astrale supérieure solide (pardon de ces néologismes qui éclairent votre pensée à mes yeux d'ignorant) donnerait le Mayavi-rupa, et ainsi de suite.

Jusqu'ici vous n'avez pas démontré l'existence des plans variés de la substance, et, pour moi, la chose demeure à l'état d'hypothèse, mais mon objection ne portait sur la démonstration, elle portait sur l'hypothèse même que je trouvais contradictoire.

Sur ce point, je me plais à le reconnaître, vous m'avez victorieusement répondu. J'ignore s'il y a plusieurs plans de la matière, mais il est certain que, s'ils existent dans les conditions où vous le supposez, ils peuvent donner des corps. Votre hypothèse se tient debout, et ne renferme aucune contradiction : à ce point de vue spécial, je rends les armes. Je ne vous chicanerai pas non plus sur l'impénétrabilité de la matière. S'il existe plusieurs plans, il ne me répugne pas d'admettre que l'impénétrabilité n'existe que pour les particules matérielles d'un seul et même plan. Les petites vibrations, dans l'air ou à la surface de l'eau, se traversent sans se gêner, et si la substance n'est qu'une vibration, il se peut que certaines vibrations soient assez différentes entre elles pour ne plus pouvoir interférer. L'expérience des courants alternatifs, dont vous me parlez et que je ne connaissais pas, tiendrait à le laisser croire.

Toutefois, ici, je rendrai moins complètement les armes que sur la question précédente, parce que je ne conçois pas une vibration sans matière, et que, dès lors, il m'est difficile de concevoir que la matière soit une vibration.

Une vibration est un déplacement rythmé d'une molécule matérielle ou éthérée, perpendiculairement ou longitudinalement à un axe. S'il n'y a plus de molécule pour se mouvoir, il n'y a plus de vibration ; s'il n'y a pas de corps qui se meuve, il n'y a pas de mouvement.

Ce mouvement ne peut donc se confondre avec la matière. Il ne



fait qu'un avec elle ; il est, comme elle, un aspect de ce qui est ; mais il me paraît impossible de supprimer un de ces aspects de l'être. — Toutefois, ceci est tellement métaphysique, et la science nous en dit si peu là-dessus, que je n'élève pas, de ce chef, une objection sérieuse.

Il n'en est plus de même lorsque vous parlez de l'hallucination, et lorsque vous me dites que le néant ne peut pas s'objectiver, lorsque vous en concluez que l'halluciné, ou le rêveur (car le rêve est une hallucination normale) voit réellement ce qu'il voit, mais le voit sur un plan différent.

Ici, mon désaccord avec vous est absolu, et, si même j'en arrivais à admettre, comme vous, la « voyance », j'admettrais, à côté de ces hallucinations par voyance, les hallucinations proprement dites.

Lorsqu'un objet extérieur frappe l'un de mes sens, qu'arrive-t-il ? Les papilles nerveuses extérieures de mes nerfs sensitifs subissent une impression. Cette impression se transmet au cerveau. Comment s'y transmet-elle ? Nous l'ignorons. Mais nous savons qu'elle s'y ransmet, puisque nous pouvons l'intercepter en coupant le nerf ; arrivée là, elle fait vibrer (manière de parler, car je ne sais pas quelle est la nature de ce mouvement), la cellule grise correspondante, et, soit que cette cellule soit elle-même le sensorium (hypothèse matérialiste), soit qu'elle représente un simple élément de transmission entre la matière et l'esprit, la perception a lieu. Mais, au fond, cette perception est une simple illusion. Nous ne savons pas si les objets extérieurs sont tels que nous les voyons ; ce que nous percevons, c'est la vibration de notre cellule grise centrale, et pas autre chose.

Supposez maintenant que cette cellule, qui a déjà vibré sous une impression venue du dehors, et qui a conservé ce mouvement à l'état potentiel (mémoire), se remette à vibrer sous l'influence d'un ébranlement intérieur quelconque, d'une filiation d'idées ou autrement ; le sensorium percevra la même sensation que s'il avait été impressionné par une action extérieure, il aura la même illusion que s'il avait reçu cette impression ; il verra ce qui n'existe pas.

Tel un diapason, mis en branle par le bruit d'une voiture qui passe sur le pavé, donne ensuite la note qui lui est propre.

A l'état de veille, nous pouvons, en fermant les yeux, en nous abstrayant de ce qui nous entoure, évoquer des images déjà vues, mais ces images, infiniment plus faibles que celles provenant d'une impression actuelle, ne peuvent se confondre avec celles-ci et donner le change. Je vois devant mes yeux l'image de mon père mort, mais je sais qu'elle n'est pas là objectivement, parce qu'elle est plus effacée que celle des objets qui m'entourent.

Mais que, sous l'influence d'une maladie cérébrale ou d'une circonstance fortuite, la vibration cellulaire *per se* devienne aussi puissante que la vibration produite par les objets extérieurs, je ne les



distingue plus, je crois voir ce qui n'est pas : je suis halluciné.

Toutefois, si, contrôlant mes sens les uns par les autres, la vue par le toucher, l'ouïe par la vue, l'odorat par le goût, je me rends compte que je ne vois pas ce que je crois voir, que je n'entends pas ce que je crois entendre, que je ne goûte pas ce que je crois goûter, que je ne sens pas ce que je crois sentir, je demeure sain d'esprit ; si, au contraire, la multiplicité et la fugacité de l'hallucination sont telles que tout contrôle disparaisse, je suis fou.

Dans le rêve, je suis toujours fou. Le rêve est, non seulement une hallucination normale, mais une folie normale.

Voulez-vous une preuve que, sur ce point, mon interprétation, — ou, plus exactement, celle de la science occidentale, — est la vraie ?

En rêve, on boit, on mange, on agit avec des êtres, qui, le plus souvent, ne sont même pas des personnes connues, mais bien des personnes inexistantes, créées par l'imagination.

Si l'hallucination et le rêve consistent à voir sur le plan astral des choses qui s'y passent réellement, direz-vous donc, quand je rève que je suis à table, que j'y mange des mets dont je sens le goût, que j'y bois des vins dont je sens le bouquet, direz-vous que je suis assis à une table faite de matière astrale, et que mon *Double* mange des mets et boit des vins astraux. Evidemment, on peut tout dire, tout prétendre.

Mais, entre deux hypothèses, celle-là est la meilleure, qui explique les faits avec le plus de simplicité, et la plus simple des deux, c'est celle de la science.

Je ne crois donc pas que ma servante ait projeté son Mayavirupa sous l'influence d'un coup de sonnette, qui a eu lieu un an après, car le coup de sonnette et mon hallucination sont deux phénomènes distincts, qui se sont produits à plus d'un an d'intervalle. Je crois que, dans le cas du coup de sonnette, quelqu'un a sonné réellement, et que, dans l'autre circonstance, ou bien ma servante a été somnambule, auquel cas je l'ai vue réellement, ou bien j'ai cru la voir, bien qu'elle n'y fût pas, par l'effet d'une hallucination.

Comme vous, je vous prie d'excuser mon griffonnage et de croire à mes sentiments de profonde sympathie.

X., député.

Toulon, le 3 octobre 95.

Bien cher Monsieur,

Je ne sais par où commencer ; mieux vaut, je crois, terminer le sujet de ma dernière lettre, puisque vous avez formulé de nouvelles objections, parce que je n'ai pas été suffisamment convaincant dans les autres points.



« Jusqu'ici vous n'avez pas démontré l'existence des plans variés de la substance et, pour moi, la chose demeure à l'état d'hypothèse. »

A cela, il y a deux ordres de preuves principaux :

Les preuves rationnelles qui disent que l'univers étant infini, ses modalités, — y compris les états de la substance, — sont en nombre infini, et *les preuves occultes* basées sur les degrés divers de la « voyance » et sur la variété des phénomènes et des formes du monde invisible.

***

« Je ne conçois pas une vibration sans matière et dès lors il m'est difficile de concevoir que la matière soit une vibration. »

D'accord, en partie, du moins ! L'enseignement théosophique ne sépare point la force de la matière ; sur tous les plans, ces deux « opposés » sont indissolublement unis, et lorsqu'on dit, par exemple, que la destruction de la matière libère de la force, on se sert d'une phrase incorrecte. — On devrait dire que la désagrégation d'une forme physique libère sa forme astrale, et que, pendant la désagrégation, des forces (*opposées* et, par conséquent, *doubles*, le plus souvent), sont perçues, mais ces forces ne sont que des *substances-forces*, ce qui n'empêche pas la pénétration d'un plan par un autre, comme le prouvent les « dédoublements » et autres apparitions.

***

« Même si j'en arrivais à admettre la « voyance », j'admettrais, à côté des hallucinations par voyance, les hallucinations proprement dites. »

Définissons les termes, d'abord, et admettons, par exemple, que l'hallucination vraie soit la vision d'une forme *mentale*, pouvant être créée par l'imagination humaine, n'importe à quel moment, même lorsque l'original physique de cette forme éthérée n'existe plus. L'hallucination par voyance sera, alors, la vision d'une portion d'un corps matériel (1) laquelle, bien qu'elle ne soit pas visible, dans le cas qui nous occupe, à l'œil de chair, n'est vue *que dans ce corps* matériel et disparaît, plus ou moins vite, lorsque ce corps est détruit (2). La Théosophie définit *cette hallucination vraie* comme la vision des formes *mentales* des corps (3), — que ces corps soient présents ou absents, agrégés ou détruits ; elle définit ce que nous avons convenu d'appeler *les hallucinations par voyance* comme la perception, par les sens internes des plans divers de notre nature, des plans

(1) *Matériel*, au sens général de ce mot ; il y a de la matière sur tous les plans ; elle n'est, *sur un plam donné*, visible que pour les sens *de ce plan* particulier.

(2) Le *Kama rupa* et le « *double*, » par exemple, qui sont dans le corps physique, ne sont vus que dans ce corps (sauf extériorisation), et disparaissent plus ou moins vite après la mort de ce corps.

(3) C'est-à-dire des formes créées par la pensée.



correspondants d'un corps soumis à l'examen, plans qui se désagrègent, quand ce corps est détruit, ou qui (sauf les cas de transport astral) ne sont plus perçus, lorsque le corps est éloigné.

Vous paraissez admettre, non seulement que les formes faites de substance mentale sont impossibles, mais aussi, comme corollaire, que le néant peut s'objectiver.

*
* *

« Au fond, toute perception sensorielle est une simple illusion ; nous ne savons pas si les objets extérieurs sont tels que nous les voyons ; ce que nous percevons est la vibration de nos cellules grises centrales et pas autre chose. »

Il est certain que nous ne connaissons, des corps de l'univers extérieur, que l'aspect vibratoire particulier qui nous en est transmis par nos sens ; modifions les sens, et l'aspect de l'univers changera. Nos perceptions sont donc des illusions, mais, par rapport à nous et à nos sens, ces illusions sont des réalités.

Si nous nous placions au point de vue de l'absolu, nous pourrions nous en tenir là et dire, avec raison, que l'univers est une illusion. Nous pourrions dire plus, et affirmer que tous les plans de l'univers sont illusoires ; le plan mental, — celui où les pensées deviennent des êtres en prenant des formes, — est illusoire ; les plans divins eux-mêmes sont illusoires. La seule Réalité c'est l'Absolu, et nous, nous sommes des hallucinés, des fous ; nous ne comprenons notre hallucination, nous ne cessons d'être fous que lorsque nous avons suffisamment vaincu la *Maya* (la force qui crée l'Illusion universelle) pour connaître notre état.

Mais, dans le royaume des illusions, les êtres sont des réalités, les uns par rapport aux autres, et des réalités souvent bien poignantes. On ne peut ne tenir compte que d'un seul aspect du problème ; le Relatif est le complément de l'Absolu ; l'un ne serait pas compréhensible sans l'autre ; nos cerveaux paresseux ont besoin d'un vigoureux contraste pour saisir *Ce qui est.*

*
* *

« Lorsque cette cellule revibrera, le sensorium percevra la même sensation que s'il avait été impressionné par une action extérieure ; il aura la même illusion que s'il avait reçu cette impression ; il verra ce qui n'existe pas... »

Lorsque le sensorium s'ébranle à nouveau, sous l'influence de la vibration cellulaire nerveuse, ce n'est pas la *même* sensation qui est perçue, c'est une sensation tellement faible qu'on peut l'appeler simplement *analogue*. Le point de départ n'est pas le même, la plupart du temps, et, d'ordinaire, l'impression est d'autant plus faible qu'elle affecte un plan plus éthéré et, par conséquent, plus éloigné de la conscience *cérébrale*.

L'image mentale d'un arbre est loin d'être aussi vive, quand



elle est provoquée par le souvenir, que lorsqu'elle est due à la présence directe de cet arbre ; il faut que les sens du *corps mental*, (si l'on est hors de son corps physique), ou ceux qui leur correspondent dans le corps physique, (si l'on est dans ce dernier), soient développés pour voir ce qu'on imagine aussi nettement que ce qu'on reçoit par le canal des sens physiques : les Occultistes avancés seuls ont ce pouvoir.

Dans certaines maladies ou intoxications, il se produit une excitation, plus ou moins désordonnée, de certains organes physiques, susceptibles de provoquer la voyance psychique et mentale, — l'alcool, le haschich, les solanées et bien d'autres poisons nerveux sont de ce nombre ; — l'individu voit alors les images, ou formes variées qui encombrent les plans mental et psychique. Parmi ces formes se trouvent des *habitants* de ces plans, des images fluidiques appartenant aux êtres des plans inférieurs (leurs *corps psychiques*) et des *formes* plus subtiles encore créées par l'idéation des êtres manasiques, — hommes, dévas et dhyanis. L'entraînement occulte permet d'arriver, à cette voyance, à l'état normal, les visions *psychiques* sont impossibles, et les visions *mentales* ne sont que des images très affaiblies de celles que déterminent les sens physiques.

Tout cela est pourtant une vision *réelle* (quoique plus ou moins affaiblie) de formes réelles, placées sur des plans divers de la nature. Qu'une forme ait été créée par le mental humain ou par le mental cosmique (1), qu'elle vive une heure ou un million d'années, que les molécules qui la composent soient subtiles ou grossières, peu importe, elle *est* ; l'on ne peut pas dire qu'elle n'existe pas, quel que soit le nom par lequel on exprime le genre de vision qui la rend objective. C'est le cas de le répéter : *le Néant ne peut s'objectiver.*

*
* *

« Le rêve est non seulement une hallucination normale, mais une folie normale. »

Le rêve est un état extrêmement complexe. Il suffira ici d'en parler en général. Cet état est, d'ordinaire, le résultat de la mémoire cérébrale qui, projetant de vagues reflets dans le champ mental, produit cette inchoérence que nous connaissons tous. Ces pensées informes (informes, incohérentes parce que le Rayon manasique, ou Ame, a quitté le Kama et s'est retiré dans l'Ego émanateur) sollicitent le corps passionnel (*Kama*) et peuvent provoquer tous les genres possibles de rêve. Si la sensitivité du Kama est très grande, ou si l'habitude l'a rendu très obéissant à la pensée, la sensation, portée sur le corps et réfléchie sur le Kama, pourra être aussi vive que pendant la veille. Mais cela ne prouve pas l'hallucination ou la folie. Cela prouve que le mental (*Manas inférieur*) et le psychique (*Kama*) sont les directeurs du corps ; cela

(1) L'Univers est l'ensemble des formes créées par le mental cosmique (Mahat).



prouve que, lorsque la raison (*rayon manasique*) est absente, l'animal (*Kama*) est sollicité par les déchets mentaux restés en lui, sous forme d'essence manasique inférieure, et qu'il s'en sert automatiquement pour se procurer des sensations. Ici, la vibration cellulaire cérébrale est provoquée *du dedans* et non, comme dans l'état de veille, du dehors : ce qui prouve la réalité des principes Kamique et Mental inférieur. Ce mental résiduaire (car le Rayon est absent, pendant le sommeil, sauf dans les cas où l'on rêve sachant *que l'on rêve*) *crée* des formes psychiques, et il les voit parfois aussi clairement que l'œil physique lui permet de voir des formes physiques. Et je trouve cette explication, qui est prouvée pour tout occultiste, bien plus simple, bien plus claire, que celle du matérialisme ; car ce dernier ne peut pas montrer toujours clairement la genèse de la *re*vibration cellulaire du cerveau, pendant le rêve ou dans l'association des idées.

Ces formes mentales et psychiques sont des *réalités* ; appelez-les vibrations, cela ne change rien à la chose ; elles sont si réelles qu'elles affectent le corps. Leur réalité se prouve aussi par la voyance.

⁂

« Le rêve est une folie normale. »

Ceci est aussi parfaitement exact que possible, car le Rayon de l'Ego (et par conséquent la Raison et l'Intelligence) est absent pendant le rêve, sauf de rares exceptions.

L'animal rêve, l'insecte rêve, tout ce qui possède un cerveau rêve ; mais l'Adepte ne rêve pas, car il commande à tous les principes inférieurs et les *paralyse*, avant de s'endormir ; il n'est plus permis alors, au mental résiduaire, au Kama, ou au corps, de provoquer des rêves.

⁂

« Que la vibration cellulaire soit aussi puissante que la vibration produite par les objets extérieurs, et je crois voir ce qui n'est pas, je suis halluciné. »

Les objets extérieurs du plan physique provoquent la vibration cellulaire nerveuse qui permet la sensation et la perception, (pourtant sans le *Kama* la vibration resterait éternellement de la vibration, et ne serait jamais transmutée en *sensation* ; sans le *mental*, jamais la sensation ne serait transformée en perception consciente, en image, en concept, en idée), mais le cerveau est une station curieuse ; les vibrations en partent, le plus souvent et y retournent ; quand elles ont atteint le kama et le Mental, elles reviennent au cerveau, comme sensations, perceptions et conceptions ; quand ce retour ne se fait pas, la conscience cérébrale ignore ce qui s'est passé sur les plans kamique et mental. Dans le rêve, les vibrations partent du plan kamique ; quand elles ne sont pas assez intenses pour faire vibrer le cerveau, on ne sait pas, au réveil, ce



qu'on a rêvé ; quand leur vibration est assez forte pour se propager au cerveau, on garde le souvenir de son rêve (souvenir vague et confus d'ordinaire, parce que ces vibrations sont faibles et non coordonnées par la raison) ; quand elle est suffisante pour ébranler vivement les centres nerveux et se propager jusqu'à la périphérie du corps (le long des nerfs), on a des actions physiologiques produites. Mais la vibration n'est rien sans *Kama-Manas* ; ce n'est pas elle qui nous fait voir des formes ; elle en est un facteur seulement. Et ces formes sont réelles sur leur plan ; le mental les crée. Que la vibration nerveuse (nécessaire à la conscience de l'état de veille) parte du plan physique ou du plan Kama-manasique, que le rêve parte d'un organe physique excité ou de la mémoire cérébrale, peu importe ; cette vibration est prise par Kama-Manas, transformée en percept, ou en concept, et donne lieu à des sensations et à des perceptions qui sont très réelles. Vous dites que ce sont des illusions ; je suis d'accord avec vous, si nous nous plaçons au point de vue *absolu* ; *mais, au point de vue relatif, ce sont des réalités*. Dans tous les cas, vous ne pouvez accorder aux unes ce que vous refusez aux autres ; leur résultat *final* est toujours une vibration cellulaire nerveuse déterminant la conscience physique c'est-à-dire cérébrale.

Nous sommes fous seulement lorsque le Rayon manasique n'est plus là pour interpréter, coordonner, diriger les phénomènes vibratoires. Les objets qui causent ces phénomènes que sont-ils ?... Vous l'avez dit, nous n'en savons rien ; nous ne pourrions les appeler qu'illusions, si le mental n'était là pour les traduire et les comprendre, — les comprendre jusqu'à un certain point, du moins, car notre mental actuel n'est pas beaucoup développé.

Pour résumer votre objection :

Tout serait de la vibration, les objets extérieurs nous seraient inconnus dans leur nature intime, et, quand la raison ne contrôle plus nos perceptions par l'intermédiaire des autres sens, nous sommes fous. Sur tous ces points, nous sommes d'accord ; la Théosophie les explique et, je crois, mieux que le matérialisme ; d'ailleurs, ils n'infirment pas la réalité des visions astrales ou autres ; ils prouvent l'enchaînement de tous les plans et « principes ».

Vous constatez que l'on peut percevoir le goût du vin ou des aliments pendant le rêve ; vous l'expliquez par la re-vibration des cellules nerveuses qui ont vibré déjà sous l'influence du vin et des aliments, et qui ont conservé ce mouvement à l'état potentiel. La Théosophie n'a, je crois, rien à objecter à cette explication ; elle la complète. Elle dit que l'excitant qui va faire vibrer de nouveau ces cellules, c'est, le plus souvent, l'élément psycho-mental ; la mémoire cérébrale, les formes (que vous niez) du plan psychique (1) réveillent le désir (*Kama*) et font descendre la vibration sur

(1) Mais qu'est-ce que la mémoire ? Des vibrations latentes ? Mais comment redeviennent-elles actives, quand aucune vibration semblable ne part du plan



le plan physique, sur le cerveau, — *et parfois jusque sur les organes sensoriels*.

Mais la nécessité de la re-vibration cellulaire, pour rendre la sensation perceptible à *la conscience cérébrale*, ne peut empêcher que l'enseignement théosophique sur la nature des visions ne soit rigoureusement logique ; et, comme des livres tels que *les Fantômes des vivants*, et des expériences du genre de celle dont je vous parlais dans ma dernière lettre (la carte à reconnaître par un hypnotisé placé dans la phase qui permet la vision psychique) sont, même pour un matérialiste, des preuves suffisamment convaincantes de sa valeur, je donne la préférence à cet enseignement sur l'hypothèse matérialiste qui n'explique que le processus *physique* de la voyance, et rien de plus.

Qu'importe que la table à laquelle vous êtes assis, en rêve, soit une table astrale, une forme créée par le mental ; elle n'en est pas moins réelle pour le rêveur. Qu'importe qu'elle soit une vibration nerveuse (puisque vous n'admettez pas la conception occulte du phénomène), elle *est*. Elle est au même titre que la table physique qui, elle aussi, n'est, à un point de vue, qu'une illusion (vous l'avez dit avec raison), mais une illusion capable de faire vibrer vos cellules cérébrales et d'être perçue par votre mental (puisque vous n'admettez pas qu'elle soit *transmutée* en image par le pouvoir créateur mental) comme table.

Le diapason qui vibre à l'unisson d'un bruit de l'ambiance prouve la propagation des ondes sonores à travers l'atmosphère (c'est sur ce principe qu'est basé le phénomène de la *répercussion*, sur lequel vous faites aussi des objections) ; il ne prouve pas que le mental ne puisse créer un diapason astral, et que celui-ci ne puisse, pendant le rêve, impressionner le Kama, puis le Linga Sharira (« double » endormi à ce moment) et le corps physique, permettant ainsi le transfert de l'image mentale de ce diapason et du son mental qu'il émet, à la conscience cérébrale où cette image et ce son sont perçus comme des choses objectives.

*
* *

Au sujet de l'apparition de votre bonne et du coup de sonnette, j'ai dû mal lire. J'ai cru que, pendant que cette personne dormait, un coup de sonnette s'était fait entendre à la porte ; que vous étiez allé pour ouvrir, et qu'à ce moment vous aviez vu la bonne traverser le vestibule, le balai à la main, tandis qu'elle était couchée et en sommeil.

physique ? Qu'est-ce que l'idéation ? De la vibration latente ? Pourquoi alors ne pense-t-on jamais si bien que lorsque la concentration mentale a paralysé les sens physiques ? La théorie des formes mentales et psychiques est bien plus satisfaisante, même au simple point de vue théorique ; de plus l'expérience la prouve.



J'en ai tiré la conclusion que le coup de sonnette, perçu par le sensorium animal (*Kama-Manas*) de la bonne en demi-sommeil, avait provoqué la formation d'un corps mayavique (1), lequel était allé dans l'antichambre pour ouvrir.

Le « double » (*Linga Sharira*) aurait pu aussi être projeté hors du corps, mais son extraction est assez difficile. Ce phénomène d'apparition, qu'elle qu'en soit la nature (dédoublement ou projection d'un corps mayavique) semble indiquer, chez vous, un certain « psychisme » sans lequel l'apparition n'aurait probablement pas été *perçue*.

J'admets aussi que le somnambulisme pourrait expliquer le cas ; il aurait fallu voir, à ce moment, si le corps physique de la servante était dans son lit.

Dans ma prochaine lettre, je traiterai la question du *Karma* ; plus tard, celle du *Double*, et enfin les autres.

Croyez à ma bien vive sympathie.

Un Théosophe.

VARIÉTÉS OCCULTES

LES PHÉNOMÈNES DE H. P. B.

En décembre 1879, nous trouvant à Bénarès, nous allâmes faire visite, Mme Blavatsky et moi, au Professeur Thibaut, Docteur ès-Sciences, principal du collège de la ville, indianiste distingué de l'école de Max Muller. Nous vîmes en lui un homme très agréable de rapports, très versé en Sanskrit, et cependant sans prétentions, en un mot le meilleur type du savant Allemand. Nous allâmes voir ensuite M. Wall, magistrat et collecteur du pays, titre qui ne signifie pas grand chose pour l'Européen, mais qui, dans l'Inde, désigne le fonctionnaire élevé qui exerce un pouvoir absolu sur les quelques millions d'Indous d'un même district.

Le soir de cette même journée, par un beau clair de lune, et un ciel sans nuage, nous avions du monde sur la terrasse de notre habitation. Nous étions bien une quinzaine de personnes : le Docteur Thibaut, les pandits du collège Sanskrit, le Swami Dyanand et son disci-

(1) Ou plutôt, *Kama-manasique*, car les corps mayariques sont formés d'une substance très éthérée, et demandent des circonstances particulières pour leur production.



ple Ram Rao, Damodar, Mme Gordon, femme du général commandant militaire, H. P. B. et moi, plus quelques autres, dont j'ai oublié les noms. Nous étions assis, les uns sur des chaises, les autres sur les tapis étendus à terre, et la conversation roulait, comme à l'ordinaire, sur les choses de l'ancienne Aryavarta. Le Swami contestait absolument que les Védas autorisassent l'idolâtrie. Les Pandits du collège soutenaient le contraire avec chaleur, et la plupart des Européens écoutaient sans mot dire. Quant à H. P. B., elle suivait de près la discussion et y plaçait, de temps en temps, son mot, avec une telle bonne humeur, ce soir-là, que cela nous amusait beaucoup, et un tel esprit, que ses répliques étaient irrésistibles. Les professeurs hindous, eux, ne perdaient jamais leur sérieux, comme si, bien que très intelligents, ils ne saisissaient point la plaisanterie ou ne se doutassent pas à quelle femme étonnante ils avaient affaire. Ce que voyant, H. P. B. se tourna vers nous et changea de sujet.

A la fin, quelques-uns des Pandits se retirèrent, et le reste de la compagnie rentra dans la maison. Nous n'étions plus que, H. P. B. Mme Gorgon, le Docteur Thibaut, le Swami, Ram Rao, Pranada Babu et moi. On se mit à parler des différents genres de Yoga.

« *Matam Plavatsky* », dit le Docteur Thibaut, avec son accent tudesque qui ne l'abandonnait jamais, — mais que nous ne suivrons pas davantage, — les Pandits me disaient tout à l'heure qu'au temps passé les Yoguis développaient les pouvoirs décrits dans les Shastras, c'est-à-dire les Shiddis, et produisaient de véritables merveilles, comme de faire tomber une pluie de roses dans une pièce telle que celle-ci ; mais que cela ne peut plus se faire maintenant...

Je vois encore ce bon Docteur, assis à la droite de H. P. B., sur le canapé, sa légère redingote boutonnée jusqu'au cou, la figure pâle et intelligente, mais aussi grave que lorsqu'il pouvait avoir à prononcer une oraison funèbre.

Il n'avait pas achevé sa phrase que H. P. B. bondit sur son siège, et jetant un regard de dédain :

— Ils ont dit cela ! s'écria-t-elle. Ils prétendent que personne ne peut plus maintenant... ?

Eh bien, je vais le leur faire voir ; et vous pourrez leur ajouter de de ma part que si les Hindous d'aujourd'hui étaient moins les valets de leurs conquérants, dont ils ne prennent que les vices ; s'ils ressemblaient davantage à leurs propres ancêtres, ils n'auraient pas à faire un tel aveu, ni à forcer une vieille femme comme moi à leur prouver la vérité de leurs Shastras !

Sur quoi, pinçant les lèvres et murmurant quelques paroles, elle fouetta l'air, de sa main droite, par un geste impérieux, et, merveille ! une douzaine de roses fraiches tombèrent sur les têtes des assistants.

Le premier moment de surprise passé, chacun se précipita pour ramasser les fleurs. Mais Thibaut resta fixé à sa place, semblant se demander comment c'était arrivé. Puis la conversation reprit. Il



était alors question de la Sankya, sur laquelle Thibaut faisait diverses questions à H. P. B. qui y répondait si bien que le docteur se prit à dire que, ni Max Muller, ni aucun orientaliste de sa connaissance, ne lui avaient jamais aussi bien expliqué la vraie signification de la philosophie Sankya, et il l'en remerciait infiniment.

Sur la fin de la soirée, comme le silence s'était fait, Thibaut se tourna vers H. P. B. et, tout en gardant, suivant son habitude, ses yeux fixés à terre, lui dit que, puisqu'il n'avait pas eu la bonne fortune d'avoir une rose, tout à l'heure, il se permettait de lui demander s'il ne pourrait pas être favorisé d'en recevoir une — « en souvenir de cette charmante soirée »...

Ce furent ses derniers mots. Peut-être pensait-il, à part lui, que si la première effusion avait été un tour de passe-passe, il n'en pourrait pas être de même une seconde fois, sur une demande imprévue.

— Certainement, répondit H. P. B., autant que vous voudrez.

Et, au même geste de sa part que la première fois, un second paquet de roses tomba brusquement du plafond. L'une des fleurs toucha la tête du Docteur et, comme il s'était levé, s'arrêta sur son vêtement. Je le regardais en ce moment et ne perdais rien de ce qui se passait. L'effet était du reste si drôle que je ne pouvais m'empêcher de rire. Il avait d'abord tressailli, ouvert, puis fermé deux fois les yeux, et, regardant la rose qu'il avait prise à la main !

— Le poids multiplié par la vitesse prouve bien qu'elle doit venir de loin, dit-il !

C'était le savant positif, qui traduit la vie en équation et marque ses émotions par des signes algébriques.

Mais nous n'en avions pas fini avec les surprises. Le Docteur Thibaut prenait enfin congé et je l'accompagnais à la porte, dont je relevais le store tenture, pour lui donner passage. Damodar suivait en tenant la lampe, une simple lampe de cabinet, avec abat-jour, une tige et suspension à anneau.

H. P. B. s'était levée et faisait quelques pas vers nous. Nous parlions, le Docteur et moi, de la beauté de la nuit, puis nous nous serrâmes la main et il franchit la barrière. J'avais à peine laissé retomber le store que je vis sur la figure de H. P. B. cet étrange aspect dominateur qui précède d'ordinaire chez elle la production de phénomènes. Je rappelai notre hôte et lui dis de regarder. H. P. B. ne proférait pas un mot, mais, prenant la lampe des mains de Damodar, elle la tint de la main gauche, la fixa fortement, puis, dirigeant dessus l'index de sa main droite, elle dit d'un ton impérieux :

— Monte ! — et la flamme s'éleva jusqu'au haut du verre.

— Descends ! fit-elle, ensuite, — et la lueur s'éteignit presque, jusqu'à paraître bleue, sur la mèche dénudée.

— Monte encore, je le veux ! — Et la flamme, obéissante, de remonter jusqu'au haut de la cheminée. Puis H. P. B. rendit la



lampe à Damodar, salua le Docteur et se retira dans sa chambre.

Tel est le récit, nullement augmenté, de ce qui s'est passé en notre présence.

Si le sceptique était porté à mettre la production ou l'apport des roses sur le compte d'un coup préparé, je ne crois pas qu'il puisse le faire pour le fait de la lampe.

H. P. B. nous dit le lendemain que rien n'avait été plus simple : un Mahatma s'était trouvé là; invisible à tous, sauf à elle, et c'était lui qui avait bien voulu tourner la clef de la lampe à sa demande. Mais ce n'est là qu'une de ses explications, car elle nous a dit aussi qu'elle avait pouvoir sur les Elémentals du feu, qui obéissaient à ses ordres.

Je tiens cette dernière explication pour la plus probable, ne serait-ce qu'en raison de la façon dont elle avait proféré ses demandes.

Quand aux faits, ils sont indéniables, et chacun est libre de les interpreter à sa manière.

Ils n'étaient du reste, pour moi, que quelques termes d'une longue série de phénomènes tendant à prouver qu'elle possédait des pouvoirs psychiques extraordinaires.

Mais le plus curieux encore, c'est qu'à certains jours H. P. B. se trouvait dans des dispositions telles qu'elle se prenait à nier les pouvoirs mêmes dont elle nous avait donné le plus de preuves siogneusement contrôlées par nous : elle prétendait alors qu'elle avait mis son public dedans ! — Phénomène psychologique d'un autre ordre, tout aussi suggestif, et montrant bien que cette femme étrange était un merveilleux et singulier agent pour agir, toujours, et pour subir, accidentellement, — à moins qu'elle ne voulût parfois se moquer de ses propres amis ?...

H. S. Olcott.

Nous lisons dans l'*Intransigeant*, le récit suivant, extrait de la *Revue des Revues*, et qui rentre trop dans notre cadre pour que nous ne le reproduisions pas.

UN RÊVE DE MAGISTRAT

Au moment où l'on poursuit les somnambules, les diseurs de bonne aventure, les praticiens de l'occultisme, un député, M. Bérard, publie dans la *Revue des Revues*, un conte qu'il affirme être vrai et qui plaide en faveur des sciences occultes.

C'était, il y a une dizaine d'années. M. Bérard était alors magistrat.

Il était allé se reposer quelques jours dans un petit trou, loin du



bruit, pays qu'il ne nomme pas, mais désigne seulement par un X...

Un soir, après une longue promenade, il se trouva à 10 kilomètres de X..., fatigué, affamé.

Il aperçut une auberge isolée, « au Rendez-vous des Amis », pauvre auberge de rouliers.

« J'entrai, dit M. Bérard.

« L'unique salle était fumeuse et obscure : l'hôtelier, taillé en hercule, le visage mauvais, le teint jaune ; sa femme petite, noire, presque en haillons, le regard louche et sournois, me reçurent à mon arrivée.

» Je demandai à manger et, si possible, à coucher. Après un maigre souper, — très maigre, — pris sous l'œil soupçonneux et étrangement inquisiteur de l'hôtelier, à l'ombre d'un misérable quinquet, éclairant fort mal, mais répandant en revanche une fumée et une odeur nauséabondes, je suivis l'hôtesse qui me conduisit à travers un long couloir et un dur escalier dans une chambre délabrée, située au-dessus de l'écurie. L'hôtelier, sa femme et moi, nous étions certainement seuls dans cette masure perdue dans la forêt, loin de tout village.

» J'ai une prudence poussée jusqu'à la crainte ; — cela tient à mon métier qui, sans cesse, me fait penser aux crimes passés et aux assassinats possibles. — Je visitai soigneusement ma chambre, après avoir fermé la porte à clef : un lit — plutôt un grabat ; — deux chaises boiteuses et, au fond, presque dissimulée sous la tapisserie, une porte munie d'une serrure sans clef. J'ouvris cette porte : elle donnait sur une sorte d'échelle qui plongeait dans le vide. Je poussai devant, pour la retenir, si l'on tentait de l'ouvrir du dehors, une sorte de table en bois blanc, portant une cuvette ébréchée, qui servait de toilette ; je plaçai à côté une des deux chaises. De cette façon,on ne pouvait ouvrir la porte sans faire de bruit. Et je me couchai.

« Après une telle journée, comme bien on pense, je m'endormis profondément. Tout à coup, je me réveillai en sursaut ; il me semblait que l'on ouvrait la porte et que, en l'ouvrant, on poussait la table ; je crus même apercevoir la lueur d'une lampe, d'une lanterne ou d'une bougie, par le trou resté vide de la sèrrure. Comme affolé, je me dressai, dans le vague du réveil, et criai « Qui est là ? » Rien : le silence, l'obscurité complète. J'avais dû rêver, être le jouet d'une étrange illusion.

Je restai de longues heures sans dormir, comme sous le coup d'une vague terreur. Puis la fatigue eut raison de la peur et je m'endormis d'un lourd et pénible sommeil, entrecoupé de cauchemars.

« Je crus voir, je vis, dans mon sommeil, cette chambre, où j'étais : dans le lit, moi ou un autre, je ne sais ; la porte dérobée s'ouvrait, l'hôtelier — mon hôtelier — entrait, un long couteau à la

main ; derrière, sur le seuil de la porte, sa femme debout, sale, en guenilles, voilant de ses doigts noirs la lumière d'une lanterne ; l'hôtelier, à pas de loup, s'approchait du lit et plongeait son couteau dans le cœur du dormeur. Puis le mari portant le cadavre par les pieds, la femme le portant par la tête, tous deux descendaient l'étroite échelle ; un curieux détail, le mari portait entre ses dents le mince anneau qui tenait la lanterne, — et les deux assassins descendaient l'escalier borgne, à la lueur terne de la lanterne. — Je me réveillai en sursaut, le front inondé d'une sueur froide, terrifié. Par les volets disjoints, les rayons du soleil d'août inondaient la chambre : c'était sans doute la lueur de la lanterne. »

M. Bérard se leva et partit, joyeux, comme s'échappant d'un enfer.

Il ne pensait plus à son rêve, quand, trois ans plus tard, il lui fut remis en mémoire par une note de journal annonçant la disparition subite et incompréhensible de M. Victor Arnaud, avocat, qui, après une course de quelques heures en montagne, n'était pas rentré à son hôtel, à X...

Trois jours après, le même journal lui apprenait que l'enquête avait établi que M. Arnaud était entré, le soir, à l'auberge : « Au Rendez-vous des Amis ». On avait des soupçons sur l'hôtelier. Celui-ci prétendait que l'avocat avait seulement mangé un morceau chez lui et qu'il était parti presque aussitôt. Une petite bergère affirmait avoir vu la femme de l'hôtelier lancer, dans une mare cachée sous bois, des draps ensanglantés.

On parlait aussi d'un Anglais disparu mystérieusement, six ans plus tôt.

M. Bérard se rendit aussitôt chez le juge d'instruction chargé de l'enquête.

Justement le juge allait interroger l'hôtelière.

M. Bérard demanda à son collègue la permission de rester dans son cabinet, pendant la déposition de cette femme.

L'hôtelière ne le reconnut pas ; elle ne fit même pas attention à lui.

Tranquillement, elle raconta qu'un voyageur, dont le signalement répondait à celui de M. Arnaud, était venu dans son auberge, mais qu'il n'y avait pas passé la nuit. Elle ajouta qu'au reste il n'y avait que deux chambres dans son auberge et que, cette nuit-là, elles avaient été occupées par deux rouliers qui déjà l'avaient déclaré au juge.

Mais laissons la parole à M. Bérard :

« Intervenant subitement : « Et la troisième chambre, celle sur l'écurie ? » m'écriai-je.

« L'hôtelière eut un brusque tressaillement et parut subitement, comme en un soudain réveil, me reconnaître. Et moi, comme inspiré, avec une audacieuse effronterie, je continuai : « Victor Arnaud a couché dans cette troisième chambre. Pendant la nuit, vous êtes



venue avec votre mari : vous, tenant une lanterne, lui, un long couteau ; vous êtes montés par l'échelle de l'écurie, vous avez ouvert une porte dérobée qui donne dans cette chambre ; vous, vous êtes restée sur le seuil de la porte, pendant que votre mari est allé égorger son voyageur, afin de lui voler sa montre et son portefeuille. »

« C'était mon rêve de trois années que je racontais: mon collègue m'écoutait ébahi ; quant à la femme, épouvantée, les yeux démesurément ouverts, les dents claquant de terreur, elle était comme pétrifiée.

« Puis, tous deux, ajoutai-je, vous avez pris le cadavre, votre mari le tenant par les pieds, vous le tenant par la tête ; vous l'avez ainsi descendu par l'échelle. Pour vous éclairer, votre mari portait l'anneau de la lanterne entre ses dents. »

« Et, alors, cette femme terrifiée, pâle, les jambes se dérobant sous elle : « Vous avez donc tout vu ? »

« Puis, farouche, refusant de signer sa déposition, elle se renferma dans un mutisme absolu.

« Quand mon collègue refit au mari mon récit, celui-ci, se croyant livré par sa femme, avec un affreux juron : « Ah ! la c..., elle me le payera ! »

M. Bérard conclut ainsi son récit :

« Mon rêve était donc devenu une sombre et terrifiante réalité.

« Dans l'écurie de l'hôtel, sous un épais tas de fumier, on retrouva le cadavre de l'infortuné Arnaud, et, à côté de lui, des ossements humains, peut-être ceux de l'Anglais disparu six ans auparavant, dans des conditions identiques et tout aussi mystérieuses.

« Et moi, avais-je été voué au même sort ? Durant la nuit où j'avais rêvé, avais-je réellement entendu ouvrir la porte masquée, avais-je réellement vu de la lumière par le trou vide de la serrure ? Ou bien, tout n'avait-il été que rêve, imagination et lugubre pressentiment ? Je ne sais, mais je ne puis songer sans une certaine terreur à l'auberge louche perdue le long du grand chemin, au milieu des grands bois de sapins, et jurant si étrangement avec la belle nature, avec le ruisseau aux cascatelles murmurantes, dont les gouttelettes étincellent comme des diamants au soleil. »

Bérard, député.



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE [1]

Sur l'alliance spiritualiste et le nouveau Congrès des religions.

Diverses Revues nous pressent de nous prononcer davantage sur les questions d'une Alliance Spiritualiste et d'un nouveau Congrès dit de l'Humanité.

Le *Lotus Bleu* a déjà donné son avis sur ces deux points.

Au sujet d'une Alliance Spiritualiste universelle, il a dit qu'il y était entièrement *sympathique*, en principe, comme à tout ce qui tendait à unir. En fait, c'est-à-dire en visant diverses applications proposées, nous pensons que la meilleure Alliance qui convienne est encore celle dont les éléments, Ecoles, Groupes, Revues ou Personnalités, veulent bien ne s'attaquer jamais, les uns les autres, quelle que soit la différence de leurs actions respectives, que nous admettons naturellement ne pas sortir du terrain de l'honnêteté. En pareil cas, il n'est pas plus nécessaire d'entrer dans le détail de l'Alliance que de s'astreindre à telles mesures particulières. Il suffit de *réaliser l'union*, en vivant plus spécialement en sympathie avec tous ceux qui, n'ayant pas le soutien des Eglises établies, ont au moins besoin de n'être pas entravés par les autres travailleurs indépendants.

En ce qui concerne un Congrès dit de l'Humanité, ou des Religions, à réunir, en 1900, à Paris, pour faire suite à celui de Chicago, qui a eu lieu en 1893, le rôle tenu dans ces dernières assises par la Théosophie, représentée par quelques-uns des membres les plus éminents de la Société Théosophique, a été trop important, pour que nous ne nous intéressions pas à tout ce qui s'y rapportera.

Nous pensons, il est vrai, que les circonstances ne sont pas les mêmes en Europe qu'en Amérique, parce que le nombre des esprits libres qui s'intéressent aux philosophies à tendances religieuses est relativement peu considérable chez nous. Nous déclarons, néanmoins, que si la préparation du Congrès, quand elle aura lieu, s'effectue sur des bases vraiment larges et éclectiques ; si une part sérieuse est faite aux doctrines élevées, sans considéra-

(1) — L'article nécrologique signé Dac, annonçant le décès de la Duchesse de Pomar, n'ayant pu trouver place dans le présent numéro, paraîtra en Décembre.



tion exclusive du nombre de leurs partisans, — sans quoi, les Religions existantes, dont l'exposé est d'ailleurs connu de tout le monde, risqueraient d'étouffer les opinions nouvelles ; — si les questions à traiter sont comprises dans un programme ferme, et que les conditions générales soient bien déterminées, le Théosophisme y fera entendre sa voix.

Dac.

Petites nouvelles.

—

SECTION AMÉRICAINE

La *Section Américaine* a ratifié la nomination, par le colonel Olcott, de M. A. P. Sinnett, comme vice-président de la *Société Théosophique*. Dix branches ont été unanimes à la voter ; les autres ne l'ont pas encore fait.

M. de Clifford travaille activement en Californie et donne de bonnes nouvelles des progrès faits à Los Angeles et à Pasadena. De la Californie, M. et Mme de Clifford, qui se dévouent entièrement tous deux à la cause théosophique, iront à Montana, à Dakota et à Minnesota.

—

SECTION EUROPÉENNE

Le président Fondateur, le colonel Olcott, a visité beaucoup de loges sur le continent, et a assisté à quelques réunions de loges anglaises ; malheureusement, l'état de sa santé ne lui a pas permis de faire un tour dans le nord de l'Angleterre, comme il se le proposait.

Il a quitté l'Angleterre, le 8 octobre, repartant pour l'Inde.

Les conférences faites par Mme Annie Besant à Queen's Hall ont été remarquablement réussies. Salle comble, chaque fois, et adhésion chaleureuse du public. En outre, elle a fait une tournée en province et a donné des conférences dans diverses localités, dont la Presse s'est occupée avec un vif intérêt.

Pendant le mois d'octobre, Mme Cooper-Oakley a visité les branches du Yorkshire et du Lancashire.

—

SECTION INDIENNE

Quelques membres de la loge de Calcutta cherchent à rendre la Théosophie populaire, en publiant des brochures à bon marché. Ils espèrent en vendre quarante ou cinquante mille par mois, et faire ainsi pénétrer notre doctrine dans les masses. Nous leur souhaitons bon succès.

Les écoles fondées par le colonel Olcott réussissent fort bien, notamment celle des *Enfants Parias*. Les résultats obtenus dans les examens dépassent de beaucoup la moyenne ordinaire en pareil cas.

—



AUCKLAND, N. Z.

Il règne une grande activité dans les diverses fractions de la loge d'Auckland, notamment dans la classe de l'étude de la *Doctrine Secrète.*

Les réunions publiques ont été nombreuses et les sujets traités des plus intéressants. C'est le côté *extérieur* ou public du travail, en opposition avec celui des classes, qui n'est accompli que par les membres des loges entre eux.

Revue des Revues

—

The Vahan. Octobre 1895. Ce numéro contient une notice exécutive adressée à la *Société Théosophique* et qui termine l'affaire W. Judge; la confirmation de la nomination de M. A. P. Sinnett comme vice-président de la Société Théosophique par l'unanimité des votes, à l'exception d'une seule voix. Après avoir donné la liste des conférences, qui doivent avoir lieu prochainement dans les Loges anglaises, *le Vahan* continue de reproduire la correspondance échangée au sujet de l'instituteur Lord. Cet honorable professionnel, se méprenant sur le caractère et le but de la Théosophie, réclamait l'établissement d'écoles pour les enfants de théosophes. M. Lord assimile la Théosophie à un système religieux quelconque et demande pour elle ce que les religions font pour leur culte et la propagation de leurs croyances. Les lettres adressées au *Vahan* sur ce sujet sont fort intéressantes, parce qu'elles touchent au côté pratique de la Théosophie. L'avis de M. Lord n'est pas généralement partagé, pour toutes sortes de bonnes raisons. La principale c'est que la Théosophie n'est pas une nouvelle religion, une nouvelle secte, avec des dogmes nouveaux, mais une philosophie vieille comme le monde, source de toutes les religions et, par suite, d'une largeur de vues et d'une élévation d'idées que les religions particulières ne peuvent atteindre.

Boderland. Octobre. C'est la première fois que le *Lotus Bleu* parle de cette revue trimestrielle, qui, bien que n'étant pas exclusivement théosophique, est du plus haut intérêt pour les lecteurs du *Lotus Bleu*. Cette volumineuse publication s'occupe de tout ce qui concerne l'*Occultisme*, et tous les articles qu'elle donne à ce sujet sont des plus complets et des plus documentés. Nous devons ajouter que cette Revue est restée fidèle à la *Société théosophique* présidée par le colonel Olcott et dirigée en Europe par M[me] Annie Besant, dont elle, a d'ailleurs, donné le portrait dans le numéro de juillet, avec une étude biographique des plus complètes sur cette femme remarquable.

Le numéro d'octobre contient notamment une étude fort importante sur la véritable base du nouveau catholicisme, par W. T. Stead, à propos



des récents efforts faits par le pape pour grouper autour de lui toute la chrétienté. — Vient ensuite le récit d'une série d'expériences sur la photographie spirite, avec reproduction de nombreux clichés obtenus par un photographe *voyant*, ce qui constitue la caractéristique de ce genre d'expérimentation. — Dans un article des plus intéressants, il y est raconté des merveilles sur la *psychométrie*, surtout au point de vue de la description des caractères. — Le sixième article est intitulé : *Loi de la guérison psychique*. Compendium pour guérir le corps au moyen de l'âme. — Les articles qui terminent cet important périodique sont relatifs à l'astrologie, aux rêves, à l'immortalité de l'homme, etc.

Glanes Théosophiques.

Chaque Théosophe peut être un centre d'activité.

Sous ce titre, le *Path* donne un premier article, dans son numéro d'octobre, qui nous a paru si instructif que nous en avons extrait les passages suivants pour les lecteurs du *Lotus Bleu* :

« Il y a quelques années, un de ces Maîtres, en qui tant de nos membres croient, engagea M[me] Blavatsky à écrire pour lui une lettre à un groupe de théosophes. Dans cette lettre, il disait que chaque membre deviendrait, dans son milieu, s'il était ardent, sincère et altruiste, un centre actif, d'où rayonneraient de puissantes forces invisibles capables d'influencer un grand nombre d'esprits.

« Parmi les gens qui sont seuls à penser théosophiquement, dans leur propre ville, il y en a trop qui se sont croisé les mains et ont fermé leur esprit, en se disant qu'ils ne pouvaient rien faire, qu'il n'y avait dans le voisinage personne pouvant s'intéresser à la Théosophie et que leur ville, en particulier, était « la plus difficile pour le travail. »

« La grande erreur, en pareil cas, est dans l'oubli de cette loi indiquée par M[me] Blavatsky dans sa lettre. C'est une chose que tout théosophe devrait connaître, à savoir que l'intelligence de l'homme peut arriver à ses fins, au moyen des intelligences qui l'entourent. Si nous nous asseyons en pensant qu'il n'y a rien à faire, notre esprit subtil en rencontre d'autres dans le rayon de notre sphère, et cela en grand nombre, et va leur murmurer : « Il n'y a rien à faire. » Naturellement, rien n'est fait ; si, au contraire, nous pensons à la *Théosophie* avec un cœur ardent et dénué d'égoïsme, en désirant que les autres en bénéficient comme nous, quand nous rencontrons des esprits dans les moments perdus de la journée et dans les longues heures de la nuit, nous leur crions « Théosophie » et « Aide et espérance pour toi. » Le résultat de cet appel doit être forcément un réveil de l'intérêt pour la question à la moindre occasion qui se présente. »

—



LA THÉOSOPHIE AU « NEW-YORK HERALD »

Le *New-York Herald* (*Paris*), du 15 octobre dernier, donne le récit d'une interview qu'un de ses reporteurs a eue avec le colonel Olcott, à l'hôtel Gilbraltar.

Après avoir rapidement passé en revue les phases diverses de l'évolution de la *Société théosophique*, le rédacteur termine par ces mots, qu'il met dans la bouche du colonel :

« En dépit des plus violentes attaques faites contre la *Société* et son principal co-fondateur, M[me] Blavatsky, c'est un fait que la *Société* n'est pas du tout morte et enterrée, comme on l'a affirmé.

« Cela tient à ce que les idées qu'elle représente se recommandent d'elles-mêmes à tous. La conception orientale du *Karma* a fini par pénétrer largement dans les esprits occidentaux. Cette conception est d'ailleurs basée sur l'ancienne théorie qui établit la suprématie de la cause et de l'effet appliquée au monde moral et au monde physique ; elle a pour conséquence cette autre théorie que l'âme humaine passe à travers une série d'existences, dont chacune d'elles a sa cause dans celles qui l'ont précédée.

« Je ne vois aucune raison pour que ce mouvement puisse s'arrêter. Il est soutenu par un très grand nombre de personnes, parmi les plus cultivées, les plus instruites et les mieux élevées, dans les quatre parties du monde. »

—

L'ASCÉTISME

Le mot *ascétisme*, pour les occidentaux, implique l'idée de jeûnes et de macérations, et il nous semble que le véritable ascète est celui qui torture son corps de toutes les façons, pour arriver à éteindre ses passions. C'est une grosse erreur, un préjugé, comme nous en avons tant en occident, et l'orient se charge, en cela comme en beaucoup d'autres matières, de nous donner une leçon.

Un des derniers numéros du *Théosophic Thinker*, journal publié à Madras, définit ainsi ce mot : « L'ascétisme ou *Sannyasam* consiste dans le *contrôle complet des passions et dans la pureté de l'esprit*, et non dans l'usage de vêtements d'une certaine couleur et dans l'habitude de se faire raser la tête. » D'après le Yogi Venama, ces signes ne sont que les symboles extérieurs de la vie ascétique, mais n'ont aucune action sur l'âme, ou, pour parler plus théosophiquement, sur le *Kama-rupa*, corps du désir. Le véritable ascète a, dans sa pensée, un idéal si élevé, que les gens du monde, « mêlés aux flots troublés du grand océan de l'illusion », ne peuvent ni le concevoir, ni l'apprécier, ni se l'assimiler.

—

LA BHAGAVAD-GÎTA ET LE DÉVACHAN

Nous extrayons ce qui suit d'un article paru dans le *Path* de septembre dernier, intitulé *Nature et but du Dévachan.*

« On trouve, dans la *Bhagavad-Gita,* le passage suivant : *Quiconque, par suite d'une méditation constante sur un sujet particulier y pense, quand il quitte sa forme mortelle, va dans la direction même que ce sujet lui imprime.*

« Cela nous donne la clef de toute la question ; car un homme, au moment de la mort, revoit le passé de sa vie entière, et la forme particulière de ses pensées imprime à sa vie passée un caractère dominant, qui représente la tendance et le point de mire, — inconscient peut-être, — de toutes ses pensées et de tous ses actes. L'homme est forcé de penser, au moment de la mort, à ce qu'il a pensé durant sa vie, il n'a pas le choix à ce sujet et il ne peut vouloir qu'il en soit autrement.

« Comme conséquence de cette philosophie, la vie terrestre donne le ton à la vie de l'Au-de là, c'est-à-dire à la vie dévachanique. »

—

THÉOSOPHIE ET SPIRITUALISME

Ce n'est pas qu'en France que les journalistes parlent trop souvent de ce qu'ils ne connaissent pas, surtout quand il s'agit d'opinions qui leur sont étrangères. Leur ignorance leur sert de tremplin pour critiquer ce qu'ils considèrent comme une erreur.

Nous lisons, dans le *Theosophic Gleaner* d'août, que « c'est pitoyable de voir ce que les journalistes de l'Inde, comme dans tous les autres pays civilisés, écrivent à propos de la *Théosophie,* sans avoir étudié le sujet. »

Un rédacteur du *National Guardian,* après avoir fait l'éloge de la *Théosophie,* déclare que les théosophes commettent une grande erreur en essayant de confondre le spiritualisme avec la théosophie... « Le spiritualisme, ajoute l'écrivain, est le roc sur lequel la *Société Théosophique* sombrera, et ceux qui sont chargés de diriger ce vaisseau, feront bien de gouverner de manière à lui éviter cet écueil. »

Le spiritualisme est une branche de la *Théosophie,* et il en fait si bien partie, que, s'il n'est pas éclairé des lumières de cette dernière, il est forcé de piétiner sur place, ou de se fourvoyer dans des théories qui l'éloignent de sa source en le dénaturant. Entrevu, au contraire, à travers le prisme théosophique, le spiritualisme devient rationnel, et les phénomènes qu'il présente s'expliquent facilement.

—



LE RÉEL ET LE NON RÉEL

Le *Vahan* d'octobre contient, sous les initiales J. W. B., à propos des mots *réel* et *non réel*, des réflexions si pleines de bon sens et de clarté que nous sommes heureux de les reproduire ici :

« Les mots *réel* et *non réel* sont une grande cause de confusion, quand on ne leur donne pas leur véritable sens. Les phénomènes de chaque plan sont réels sur ce plan, mais non réels sur le plan voisin : comme les esprits et les apparitions qui ne sont pas réels sur le plan physique et qui sont perceptibles astralement. De même, sur le plan spirituel, comparativement plus réel que celui sur lequel nous nous trouvons actuellement, les phénomènes de notre vie journalière n'ont pas de réalité et peuvent être appelés illusoires ; c'est cependant une faute de les appeler ainsi, attendu que nous vivons au milieu de ces phénomènes, qu'ils font partie de nous-mêmes, et que nous sommes incapables de percevoir quelque chose d'autre. *L'Initié* qui peut percevoir les vérités cachées et plus substantielles des choses, aussi bien que leur manifestation extérieure, a qualité pour traiter ces dernières d'illusoires, en vertu de sa faculté de voir les deux à la fois et de reconnaître les relations qui existent entre elles ; mais, pour l'homme ordinaire, qui n'est ni instruit, ni développé, parler ainsi c'est de l'affectation pure et l'imitation d'un langage qu'il est incapable de comprendre. »

—

H. P. B. ET LES MAHATMAS

Dans son numéro de septembre, le journal *The Path* publie la suite des lettres de Mme Blavatsky.

Nous avons trouvé dans ce numéro des détails fort intéressants, quoique trop brefs, sur le caractère des Mahatmas, avec lesquels H. P. B. était particulièrement en rapport. Nos lecteurs, qui sont toujours en quête de renseignements sur les *Maîtres*, nous sauront gré de leur avoir donné ceux qui suivent :

« H. P. B. a toujours dit à sa sœur, Mme Jelihovsky, que les deux Mahatmas, qu'elle connaissait personnellement, étaient très différents l'un de l'autre, comme caractère et comme manière de vivre. Le Mahatmâ K. H. était bien plus accessible et vivait avec sa sœur et ses neveux, dans Kuen Lun. Le Mahatmâ M., son maître particulier, n'avait pas de résidence fixe ; il était beaucoup plus sérieux et plus austère, il était toujours en mouvement, se rendant partout où il pouvait être le plus utile pour le moment. Le premier parlait et riait à la fois comme un homme ordinaire ; le second ne riait jamais, et son langage était très laconique ; il était d'ailleurs le plus âgé des deux. »

Paul Gillard.

Notes en réponse à quelques demandes, et pour correction d'erratum.

Une erreur s'est glissée dans *les Sept Principes de l'homme*, page 26, ligne 24.

Au lieu de : pendant le sommeil il s'associe à Kama...

Lire : pendant le sommeil il s'associe *quelquefois* à Kama.

En effet, le *Linga Sharira,* à l'état normal, *dort avec le corps physique.*

Il ne subit l'influence kamique et ne se remet en activité que pendant certains rêves intenses.

L'action manasique du dormeur peut l'extraire du corps pendant le sommeil, si l'opérateur est un *Initié* de l'*Occulte.* La volonté ferme, pendant la veille, de sortir en « double, » quand il sera endormi, peut former, chez un homme ordinaire, le *Linga Sharira,* pendant le sommeil et permettre le « dédoublement. »

Un magicien, placé à peu de distance d'un dormeur, peut en extraire le *Lingu Sharira,* et s'en servir pour de mauvais desseins. L'on a fait signer ainsi des pièces légales, et fait écrire des lettres que le dormeur n'aurait jamais signées, ni écrites, pendant la veille. Quand on fait parler le *Corps Astral* du dormeur à grande distance, l'on se trouve en présence d'un corps *Kama-manasique* et non du « Double » qui, lui, ne peut donner des renseignements, sans l'intervention du Psychique (*Kama-manas*) et qui, de plus, ne peut aller plus loin d'une centaine de mètres du corps physique.

—

Plusieurs personnes nous ont demandé de vouloir préciser l'origine exacte de deux citations prises, l'une à saint Augustin, l'autre à Bossuet, et qui se trouvent aux pages 10 et 11 de notre livre sur la *Réincarnation.*

Le passage de saint Augustin, cité page 10, est tiré de la lettre 166, intitulée : *De origine animæ hominis. Augustinus Hyeronymo,* etc. Elle est à la page 727 du tome 32 du *Patrolcgiæ cursus completus,* de Migne, Paris, 1845.

Le passage de Bossuet se trouve dans ses *Œuvres complètes, Paris, Gaume frères,* 1846, article Sfondrate, tome XI, pages 9 et suivantes. Célestin Sfondrate, abbé de Saint-Gal, en Suisse, puis cardinal, publia, sur la question des enfants morts sans baptême, un livre dans lequel il soutint des idées très libérales. Cinq évêques de France écrivirent, comme protestation contre ce livre, une lettre au pape Innocent XII. Cette lettre fut rédigée, en latin, *par Bossuet,* comme le prouve la correspondance ; elle est suivie de la réponse, en latin aussi, du pape, *qui approuve* la doctrine de ces cinq évêques.

Le passage cité dans *Réincarnation,* page 11, est la traduction incomplète et non littérale d'un long paragraphe de la lettre des évêques ; ceux qui voudront consulter l'original pourront s'assurer que la traduc-



tion que nous en avons donnée en résume parfaitement l'esprit et la teneur.

Dr Pascal.

Bibliographie.

—

La Bhagavad-Gita.

(Traduction d'E. Burnouf).

La deuxième édition de la *Bhagavad-Gita* vient de paraître à la *Librairie de l'Art, Indépendant*, 11, Rue de la Chaussée-d'Antin. C'est d'un heureux augure, car, à notre époque d'égoïsme à outrance, les versets du merveilleux poème sont nécessaires plus que jamais, et il est satisfaisant de savoir qu'une première édition est entre les mains du public.

Le thème du livre est de toutes les époques. C'est une page de haute initiation, enseignée pendant un combat fratricide. Arjuna hésite à se mêler aux horreurs d'une semblable lutte ; c'est alors que Krishna lui apparaît et met en relief les points saillants qui doivent déterminer les actes : *Ne pas se préoccuper du fruit des œuvres, agir avec la Loi.*

Puis il apprend à Arjuna à ne point s'identifier avec son mental (*Kama-Manas*). L'Ame (*Buddhi-Manas*) ne peut tuer, ni être tuée, dit-il ; il faut lutter par devoir, non par amour ou par haine ; ce qui agit c'est la Personnalité, — l'Instrument de l'Ame ; — c'est elle qui, par ses sympathies et antipathies, crée le Karma. Rendons-la un instrument impassionné, et nous pourrons agir, sans nous lier aux conséquences de nos actes.

Tout homme est un Arjuna qui doit apprendre au plus tôt la grande leçon de Krishna.

L'édition nouvelle de la *Bhagavad-Gita* est très soignée, le sanscrit y a été supprimé, et le prix en a été sensiblement diminué. La seule note discordante se trouve dans les mots : *Textes Rosicruciens*, placés en tête de la première page. La *Bhagavad-Gita* n'est pas plus un *texte rosicrucien* que Napoléon n'est Alexandre. Mais cette erreur n'a qu'une importance insignifiante et n'empêchera personne de faire l'acquisition du premier joyau de l'Esotérisme.

—

L'Eternel féminin et le mécanisme de l'amour, par Marius Decrespe, chez Chamuel, Editeur.

Sous ce titre, plein de promesses et de nature à piquer vivement la curiosité, notre confrère, M. Marius Decrespe, vient de publier



une élégante plaquette qu'il faut lire, non seulement pour ce qu'elle dit, mais aussi pour le monde d'idées qu'un semblable sujet éveille dans l'esprit de quiconque pense et réfléchit.

Bien des fois, ce problème a été soulevé, bien des fois on en a cherché la solution. Et, cependant, il semblerait qu'il reste entier, chaque fois qu'un nouveau venu vient, à son tour, interroger le Sphinx.

Le double écueil, en pareille matière, est l'apothéose, ou le dénigrement, car il est bien rare que l'homme, lorsqu'il prend la plume pour parler de l'amour et de la femme, sache conserver la pure sérénité philosophique.

Presque toujours, l'homme qui écrit sur la femme et sur l'amour n'écrit que la confession de son cœur et le récit plus ou moins dissimulé de ses joies ou de ses douleurs.

De là, la personnalité et le peu d'intérêt, au fond, de la plupart de ces Études, pour le Théosophe, par exemple, qui chercherait là autre chose que l'autobiographie des déceptions ressenties par l'auteur, demandant à la femme et à l'amour, au sens où on l'entend dans le monde, autre chose que ce qu'ils peuvent donner, et revenant, meurtri, de cette poursuite désespérée de l'idéal divin à travers la créature et la chair.

M. Marius Decrespe a su éviter le double écueil de l'apothéose et du dénigrement que nous signalions tout à l'heure.

Occultiste, préparé par ses études à voir et à sentir autrement et plus haut, il a voulu et su rester sur un terrain tout différent du terrain banal.

Il émet même une théorie de nature à choquer les opinions courantes, lorsqu'il écrit, parlant de la femme, au point de vue moral :

« Son rôle est, théoriquement, fort simple. Il est inverse du rôle physique, c'est-à-dire que, moralement, la femme est l'incarnation du principe masculin, et, par réciprocité, l'homme est la réalisation du principe féminin. De sorte qu'il serait aussi absurde de désirer que les femmes aient, normalement, la faculté des productions intellectuelles que de vouloir que les hommes puissent corporellement enfanter. L'âme de la femme est inspiratrice, fécondante ; l'âme de l'homme reçoit l'inspiration, en est fécondée, et met au jour les œuvres littéraires ou artistiques dont elle est capable et qui, sans l'influence et la saine direction que lui donne la raison de la femme, seraient désordonnées jusqu'à la monstruosité.

Ailleurs, nous trouvons ce passage exprimant, sous une forme saisissante, une grande vérité :

« Il nous souvient qu'une mère nous demandait un jour de lui faire apparaître sa fille, morte depuis peu. — « Madame, lui répondîmes-nous, il est, sans doute, possible de provoquer la formation d'un fantôme qui ait toutes les apparences de votre enfant ; mais il est presque



certain que ce fantôme ne serait que le reflet visible et tangible de vos propres pensées. Vous seriez victime d'une illusion. — Eh ! qu'importe ? dit-elle, pourvu que j'aie cette illusion ! »
« Voilà l'amour. »

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce travail. Nous en avons dit assez pour en indiquer l'intérêt, le mérite et l'originalité, et il ne faut pas priver le lecteur du plaisir de l'interroger et de l'apprécier par lui-même.

A. de Guéblange.

AVIS IMPORTANT

A la date du 1er janvier 1896, la **Librairie de l'Art indépendant** sera transformée en une Société en participation et son capital constitué par mille parts, de cent francs chacune, donnant droit au partage des bénéfices nets, lesquels dès à présent, assurent un intérêt qui ne saurait être inférieur à 7 1/2 0/0 et dépassera certainement ce taux. Sur les mille parts créées, cinq cents, les premières souscrites, sont privilégiées et comporteront la garantie d'un intérêt annuel fixe de cinq francs par part, sans préjudice des bénéfices nets.

La constitution de cette société ayant pour objet l'extension des affaires de la **Librairie de l'Art indépendant**, et, tout spécialement, le lancement de nombreux ouvrages théosophiques ou intéressant directement la Théosophie, le Président de la Branche française engage très vivement nos frères et amis à encourager cette excellente opération que garantit l'honorabilité de son Directeur.

Pour tous renseignements, demandes de statuts, etc., s'adresser à M. Limet-Bailly, 11, Rue de la Chaussée-d'Antin à Paris.

ARTHUR ARNOULD.

Le Directeur Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères.



27 DÉCEMBRE 1895

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 10

LE LOTUS BLEU

ARTHUR ARNOULD

La cause de la Théosophie en France vient de faire une grande perte par la mort d'Arthur Arnould. Ce très regrettable événement est arrivé au moment même où le *Lotus Bleu* de novembre allait sortir des mains de l'imprimeur, de sorte qu'on n'a pu en mentionner que la triste nouvelle.

Arthur Arnould n'avait que soixante-trois ans. Ses moyens intellectuels étaient encore dans toute leur vigueur, et l'on aurait certes pu espérer le conserver longtemps, — et, avec lui, son action sur le mouvement français, — si le dur labeur de toute sa vie, et les nombreuses épreuves, surtout, si dignement supportées, qui la sillonnèrent, n'avaient prématurément usé le fourreau de l'épée dont la lame est à se retremper maintenant dans les régions de l'au-delà !

Arthur Arnould était un charmant écrivain, et il n'a même pas été sans jouer, dans les temps troublés, il y a vingt-cinq ans, un rôle politique dans ce qu'il croyait être la cause de la Justice et de la Liberté.

Nous n'avons pas à nous étendre sur ces pages de sa vie, si ce n'est pour remarquer que c'est moins le succès, qui l'a jamais attiré ou retenu, que l'idéal même de l'altruisme et du dévouement.

Et, en effet, s'il a payé cher, jadis, ses luttes pour la liberté, lorsque, du plan des contingences sociales, il a passé, ensuite, sur celui des idées spéculatives, particularisées par la Théosophie, il ne s'est pas fait illusion et savait, dès le premier jour, qu'il ne courait pas à la fortune. Mais il continuait ainsi à travailler pour les autres, ce qui est le Grand Devoir. Il est resté dans ce sillon, il est mort à la peine !

C'est en 1884, au passage à Paris de H. P. B., qu'il fit la connaissance personnelle du promulgateur de la donnée théosophique



actuelle. Il reçut ses leçons et ne tarda pas à vouloir la seconder dans la mesure de ses moyens. En 1890, l'organe de la théosophie, en France, la *Revue Théosophique*, ayant cessé sa publication, Arthur Arnould fonda le *Lotus Bleu*, pour la continuer, et, avec une seule interruption motivée par son état de santé, pendant laquelle, du reste, son nom ne cessa pas de figurer sur ces pages, il ne le quitta qu'avec la vie.

L'action d'Arthur Arnould au *Lotus Bleu* était éminemment directrice, car, bien que versé en Théosophie, il écrivait moins des articles (1) qu'il ne choisissait ceux qu'il convenait de publier, et qu'il ne suscitait des concours, dans l'ordre intellectuel surtout.

Pour aider au mouvement, en France, un certain nombre de Théosophistes dévoués avaient fondé un Comité en 1893, et placé Arthur Arnould à sa tête, si bien qu'on était habitué à le considérer comme le Président de la Société Théosophique en France. Pour diverses raisons, ce Comité n'a pas donné les résultats qu'on s'en figurait. En ce qui concerne Arthur Arnould, le titre précité était incorrect, car la constitution de la Société Théosophique proprement dite, ne comporte, en dehors des Loges, qu'un seul Président, dans l'Inde, et un Secrétaire général par Section, c'est-à-dire par pays possédant au moins sept branches en plein exercice, ce qui n'est pas le cas pour la France ; mais il est certain que le Président de notre Comité était la personnalité théosophiste la plus en vue, chez nous, et à laquelle notre déférence, à tous, était pleinement acquise. Arthur Arnould présidait, en outre, la Loge ou Branche *Ananta*, de Paris.

C'est dans ces conditions multiples, d'autant plus méritoires, en somme, qu'elles ne présentaient qu'assez peu de ressources, qu'Arthur Arnould a conduit paisiblement la barque théosophiste. Sa direction était fraternelle et bonne. Son commerce des plus agréables. Nous le regrettons infiniment.

Il réalisait l'image du Sage antique, revenu des Voyages de ses jeunes ans, et philosophant au soir de sa vie. Que ne nous a-t-il été conservé davantage ?

La dernière Convention de la Section Européenne l'avait nommé membre du Conseil exécutif, ce qui prouve le cas que l'on faisait de sa valeur.

Il laisse un grand exemple de Sagesse et de Constance, dont s'inspireront ses continuateurs.

Que le Kama Loka lui soit court et paisible !

Dac.

(1) On lui doit cependant les *Croyances fondamentales du Bouddhisme*, ouvrage fortement pensé et brillamment écrit.



AUX LECTEURS DU *LOTUS BLEU*

Le fondateur du *Lotus Bleu*, notre regretté Directeur, Arthur Arnould, a exprimé, dans ses dernières volontés, le désir de voir le Docteur Th. Pascal continuer la direction de la Revue, et lui a associé, moralement, dans un grand nombre de ses lettres, le plus ancien théosophiste français, M. Dac, qui n'est pas libre d'agir en ce moment; mais qui, nous l'espérons, pourra un jour, bientôt peut-être, nous apporter le précieux appui de son dévouement, de son savoir et de son expérience.

Tous nos efforts seront consacrés à la fructification de ce pieux héritage, à la diffusion des enseignements théosophiques et de la Connaissance intégrale. La ligne de conduite suivie à l'avenir par le *Lotus Bleu* sera donc ce qu'elle a été jusqu'ici et ce qu'elle ne pourrait cesser d'être sans renier l'origine de la Revue et sans faillir au but spécial pour lequel elle a été créée.

Jamais polémique agressive ou discourtoise ne troublera le calme de ses pages; elle laissera les mesquineries aux personnalités, gardant pour les agresseurs, s'il s'en trouvait, la sérénité confiante et apitoyée de ceux qui savent que la Vérité enfante elle-même, avec les âges, les véhicules supérieurs qui unifient la Connaissance et rendent possible l'union de tous les hommes dans la grande Fraternité spirituelle.

La Vérité est Une ; ses récipients sont multiples, et lui impriment chacun une nuance particulière, semblables aux verres colorés qui donnent leur propre couleur à la lumière. Chaque récipient a son utilité, parce qu'il s'adapte plus particulièrement aux facultés de certains hommes; le plus parfait est celui qui modifie le moins la pure Lumière primordiale, tout en diffusant le plus largement ses rayons.

L'ignorance et l'orgueil humains sont cause que, sans cesse, les sectaires ne voient guère plus loin que leur idole, mais pour tous ceux qui, après avoir étudié la superbe synthèse scientifique, philosophique et religieuse qu'on appelle la Religion-Sagesse, réfléchissent et raisonnent, la Théosophie est, sans contredit, la plus belle et la plus lumineuse Révélation qui ait jamais murmuré la Parole sacrée à l'oreille humaine.

Quelle doctrine, en effet, a jamais formulé aussi pleinement et



aussi nettement l'Evolution universelle, la Solidarité, la Constitution humaine, l'Origine et la Destinée de l'homme? N'y trouve-t-on point la clé des mythes, des dogmes et des mystères; la clé des religions antiques et modernes, et celle des ouvrages occultes et mystiques laissés par les Initiés de tous les temps comme autant de feuilles sybillines?

Nous pouvons ajouter, à un autre point de vue, que, pour bien des faits obscurs, les progrès de la science ont déjà confirmé le côté extérieur de l'enseignement théosophique; nous savons, de plus, que le xxe siècle achèvera cette confirmation et rendra pleinement justice au *Messager de la Loge Sacrée*, — H. P. Blavatsky.

L'on a souvent dit que nos doctrines sont celles du Brahmanisme ou du Bouddhisme. C'est une erreur. L'Esotérisme bouddhiste et brahmaniste est identique à la Théosophie, car le même « Esprit qui vivifie », — l'Esotérisme, — se retrouve dans toutes les grandes Religions; la « Lettre qui tue » seule varie, car elle est le revêtement matériel de la divine Lumière. Le Christianisme, — son aspect Catholique surtout, — n'aurait qu'à être *illuminé* pour devenir, ce qu'il était à l'origine, un puissant instrument de régénération de l'Humanité, et c'est le devoir des théosophistes de rallumer l'étincelle perdue dans la fumée du dogme et de l'intolérance.

Le *Lotus Bleu* reste ouvert à toutes les bonnes volontés, mais il restera fidèle à sa ligne, en se bornant à l'exposition et à la paraphrase de la Connaissance théosophique; du reste, actuellement, il n'est pas de doctrine, si remarquable soit-elle, qui résolve mieux les grands problèmes de l'Être. A chacun son champ! Nous avons le plus fécond. Cultivons-le, sans nous attarder aux champs voisins; ce serait gaspiller nos forces.

Nous conseillons donc, avant tout, à ceux qui veulent bien connaître le côté intellectuel de la Théosophie, d'étudier les ouvrages de H. P. Blavatsky, et, pour cela, d'apprendre suffisamment l'anglais pour arriver à traduire les textes imprimés. C'est indispensable, puisque la dispensation théosophique, s'adressant au monde entier, a dû prendre pour véhicule le langage le plus universellement répandu: l'anglais.

Mais, comme bien des points de la doctrine sont « voilés » ou traités elliptiquement dans les ouvrages de H. P. B., les Revues ont pour premier objet de développer les enseignements et de rendre plus clairs les passages obscurs, lorsque c'est possible.

De plus, comme les principaux commentateurs sont, presque tous, des disciples directs de H. P. B. et que leurs travaux ont été écrits en anglais, la meilleure façon de profiter de leurs labeurs



c'est, comme on l'a dit dans le *Lotus Bleu* de novembre 1894, d'en donner la traduction dans les Revues. On l'a fait le plus largement possible jusqu'ici en France, et l'on continuera ; car, ce serait se tromper étrangement que de faire intervenir les questions éminemment personnelles de race et d'individus. — Nous avons le devoir strict de prendre la Lumière là où nous la voyons, sans nous préoccuper des suggestions dangereuses d'un faux amour-propre.

Enfin, la tâche que nous assumons est si lourde et nos moyens si limités que nous demandons à tous de vouloir bien nous accorder la sympathie la plus entière d'esprit et de cœur. Nous nous permettons d'y compter, car c'est dans l'union fraternelle que nous trouverons la force nécessaire à la diffusion de la Lumière.

La Direction.

DISCOURS

Prononcé par un Théosophiste Parisien (M. Kolly) à l'incinération du corps de M. Arthur Arnould.

Cher président Arnould,

Indépendamment de l'adieu des personnes qui vous ont apprécié comme littérateur, ou dans les autres champs de l'activité extérieure, voici celui de vos frères et amis Théosophes.

Si vous lisez dans nos cœurs, vous devez voir la sincérité et l'étendue de nos regrets.

Sans doute, le long labeur effectué, les nombreuses et dures épreuves si noblement supportées, vous ont donné droit au repos et à la lumière vers laquelle vous gravitez ; mais, pouvons-nous ne pas déplorer de ne plus vous avoir auprès de nous ?...

Ouvriers de la cause Théosophique, nous mettons en terre les grains que nous a donnés H. P. B, et nous tendons à étendre leur culture. Vous nous dirigiez dans ce travail, cher Président, et votre direction était fraternelle et bonne.

Dans le jardin théosophique, la fleur que vous avez créée, le *Lotus Bleu*, était l'un de ses plus beaux ornements, et elle vous était naturellement chère. Nous l'entourerons des mêmes soins. Nous continuerons votre œuvre dans toute la mesure de nos forces ; nous ferons, quoi qu'il arrive, notre devoir.



C'est, en effet, la parabole de tous les ensemencements d'idées qu'il suffise de jeter, de son mieux, les grains aux vents du ciel, et de s'en remettre, pour la fructification, aux terrains sur lesquels ces grains sont tombés.

Vous avez excellé dans cette œuvre, Arthur Arnould. Votre nom ne périra pas. Il restera celui d'un homme qui a travaillé pour ses frères.

C'est la meilleure des gloires, et c'est la vôtre !

DISCOURS DE M. JULES BOIS

Madame Arthur Arnould, en me demandant de prendre devant les cendres de celui qui n'est plus (ou plutôt semble ne plus être), m'a fait un grand honneur et m'a offert une tâche qui m'est douce ; car j'aimais celui qui est parti ; souvent ma jeunesse reçut un rayon de ses cheveux blancs ; il n'avait rien de la sécheresse de notre époque et il dégageait autour de lui cette rafraîchissante atmosphère de ceux qui, abdiquant les convoitises du siècle, ont le privilège de posséder une foi.

Je ne suis pas un théosophe, c'est-à-dire un de ceux dont il fut, lui leur président, en ce zèle délicat qui renouvelait sans cesse les élans de son âme, le serviteur et l'ami beaucoup plus que le chef. Je ne suis pas un théosophe, mais je n'en serai que plus impartial, étant seulement un passionné du Mystère. Et, certes, qui le fut plus qu'Arthur Arnould ? qui se voua davantage, en les dernières années de sa vie surtout, à ce culte de l'au-delà, à ce saint enthousiasme qui dévore le vrai mystique, celui qui ne croit pas par faiblesse d'esprit, par peur de la mort, mais qui croit parce qu'il a soif de vérité et de justice.

Tout est là, en effet. Tandis que le troupeau inconscient des foules va vers des temples pour s'enivrer d'illusions, quelques-uns, plus religieux et plus positifs, s'efforcent vers un idéal qui, à la fois, les réconforte, les rend meilleurs et plus utiles. Ceux-là échappent aux écoles et aux églises. Ils croient que, de plus en plus, l'avenir est aux intelligences et aux cœurs libres. La Vérité n'appartient pas à tel ou à tel, la vérité n'est pas extérieure, comprenons-le bien, elle n'est pas hors de nous, elle fait partie de nous-même. Elle se fermente dans notre cerveau, elle bondit dans notre cœur, elle brûle notre sang. La Vérité est en nous. Mais il s'agit de l'arracher de nous-même, il s'agit de la faire jaillir, d'extirper cette racine mystérieuse et solide du tuf confus de nos nerfs. Il s'agit de la faire naître, de la créer puis-je dire. Et ce ne sont pas les livres qui nous la donneront, ce ne sont même pas les maîtres ; car de ce



que nous entendons et de ce que nous lisons, nous retenons seulement ce que nous savons déjà. (Nous n'apprenons rien). Mais il est des cris, il est des chocs qui nous éveillent, nous révèlent à nous-mêmes, font surgir du profond de nous le maître qui se cache en tout disciple, le Dieu intime que l'Orient appelait la Voix du Silence et que l'Occident nomme le Père qui est aux Cieux.

Eh bien c'est cette voix, c'est le conseil de ce Père invisible mais toujours présent qu'Arthur Arnould a écouté. La vie avec ses cruautés, ses surprises, ses aventures, la vie méchante, mais si ardemment aimée par ceux qui n'ont pas le cœur inexorablement sec, la vie dévora Arthur Arnould qui s'était jeté tête baissée dans ses bras. Jamais il ne se ménagea, partout où il pensa qu'une idée généreuse se levait, — cette idée généreuse fût-elle dangereuse, — il alla vers elle, il l'étreignit comme une amante et il s'étonna trop souvent de n'avoir saisi qu'un fantôme décevant. C'est que nous sommes, comme nous l'a révélé Platon, dans le monde des reflets. Mais il n'est pas inutile d'aller ainsi de luttes en luttes, de projets en déceptions. Le Bonheur n'existe à vrai dire, que pour ceux qui n'ont pas de destinée et qu'aucune providence ne marque d'un signe redoutable. Tous les sots sont heureux, le ventre de la stupidité éclate de joie. Mais l'homme qu'une volonté supérieure désigne pour la victoire et la douleur, celui-là il semble que l'épreuve se plaise à naître sous ses pas. Epreuve bienfaisante par laquelle peu à peu l'esprit s'élucide, la chair s'allège, le cœur se purifie. Et chaque blessure devient en quelque sorte une porte par laquelle un dieu entre, un escalier par lequel il descend.

Voilà ce qui assied la sincérité de tels hommes, ce qui les différencie de la tourbe des charlatans et des faussaires qui eux aussi se disent mystiques ; mais ceux-ci ne parviendront jamais à nous donner le change avec ceux-là. Les bateleurs ne saliront jamais les apôtres. Je sais bien qu'ils se glissent parmi eux, mais un instinct sûr et les actes qui font vraiment l'homme autant que l'homme fait les actes, nous permettront toujours de discerner la brebis blanche du bouc impur et noir.

Ce sont les actes désintéressés, c'est l'être sagesse simple et limpide qui placent Arthur Arnould parmi les vrais esprits religieux Il avait renoncé aux rumeurs du monde pour se rapprocher de la nature et approfondir les grands mystères de notre existence, ces mystères dus à la foule et que bien des intellectuels eux-mêmes, ne savent pas franchir. Car le seuil splendide ne s'ouvre qu'aux nobles cœurs qui ont souffert. Et ayant touché la vérité, il entrevit la justice. Cette justice qu'il avait vainement cherchée parmi les hommes. Il comprit qu'elle ne se réalise ni par la force ni par la ruse, mais qu'elle se crée dans le cœur du sage. Le sage seul est juste. Et voilà pourquoi l'injustice déchire ce monde où il y a si peu de sages. Mais tout de même un plan magnifique conduit cet univers insensé. Quand on le regarde de haut, quand on ne s'ar-



rête ni à une vie, ni à un peuple, lentement une harmonie se dégage de ce désordre. Les sottises et les crimes disparaissent et seuls surnagent sur le gouffre effacé des apparences les sages qui sont seuls éternels, les fleurs sublimes de l'univers qui seules demeurent, les Bouddha, les Confutze, les Zoroastre, les Christ, qui ressemblent à ces colonnes majestueuses debout au milieu des ruines et avec lesquelles l'imagination reconstruit le Temple fastueux qui fut.

Oui, je l'ai dit et je le maintiens. Le sage est immortel. Dans la vie dejà il ne meurt plus, car il ne change pas. Tandis que la plupart des hommes ne sont jamais semblables à eux-mêmes, sont transformés par l'âge et les évènements, les maladies, le sage, lui, n'est même pas atteint par la mort. Et a fait de son « moi » un faisceau assez solide pour résister à toutes les tempêtes. Oui, je suis fier de le répéter ici devant ces augustes cendres qui témoignent de mes paroles, l'homme juste ne saurait mourir. Il a d'abord cette immortalité que lui accordait Renan, il survit dans les cerveaux et dans les cœurs de ceux qui l'aimèrent et l'admirèrent, il a laissé avant de disparaître une empreinte lumineuse dans les générations, et cette empreinte rappelle, par la durée, ces stigmates que de père en fils se lèguent les races.

Nous n'oublierons pas les heures légères d'Aulnay-les-Bondy, ce visage franc et réfléchi qui ne fut jamais pédant et solennel et qui sut sourire, nous n'oublierons pas l'hospitalière maison où l'art et la sagesse se donnaient la main, ces arbres au milieu desquels on causait du Bouddhisme sous ce beau plafond du temple qu'est le libre ciel.

Mais pour nous spiritualistes, Arthur Arnould aura encore, et dès maintenant, une autre immortalité, non pas subjective et comme rétrécie à quelques cervelles humaines, mais objective, réelle, vivante — que dis-je, la seule vivante ! Désormais, cette vérité et cette justice dont je parlais tout à l'heure au lieu de les entrevoir dans la douleur, il les contemple dans la joie. Il est justement à cette hauteur, d'où l'en bas se fait harmonieux, il est dans les régions où les Bouddhas demeurent, ces grandes intelligences attendries qui n'ont jamais pu se résoudre, malgré l'indignation des dieux, à abandonner entièrement l'humanité. Le nirvana de telles personnalités n'est pas plus le néant qu'un repos égoïste. Ils planent, mais ils nous suivent, nous regardent, nous aident. Ils appartiennent à cette armée d'ouvriers qu'on ne voit pas, mais qui font la bonne besogne. C'est ainsi que je conçois l'immortalité, une vie supérieure, plus libre, plus active, plus belle. Je crois bien qu'Arthur Arnould la rêva de la sorte, en tout cas il l'a. S'il travailla beaucoup ici-bas, là-bas il travaillera encore plus. C'est la grande consolation des spiritualistes de savoir que la mort c'est une porte d'ombre par laquelle on va vers plus de lumière, et qu'après le sommeil et les ténèbres de ce monde, nous contemplerons enfin, comme celui qui nous a devancé, le soleil qui ne descend plus dans la nuit.



LE PLAN ASTRAL

(*Suite*).

4° *L'ombre.* — Lorsque les principes constitutifs sont entièrement dissociés, la vie en Kamaloka est terminée, et, comme on l'a dit plus haut, l'on passe à la condition *devachanique*. Mais, de même qu'en mourant sur le plan physique, l'entité laisse son corps physique derrière elle, de même, en mourant sur le plan astral, elle abandonne son Kamarupa. Si elle s'est débarrassée de tous les désirs de sa vie terrestre, et qu'elle ait dirigé toutes ses énergies sur la voie des aspirations spirituelles désintéressées, son *Ego supérieur* pourra garder avec lui la totalité du Manas inférieur qu'il a mené à l'incarnation; dans ce cas, le Kamarupa laissé sur le plan astral n'est plus qu'un simple cadavre comme celui du corps physique, et il ne relève pas de cette classe, mais de la suivante. Même dans le cas d'un homme dont la vie n'aurait été que très peu parfaite, un résultat identique peut être obtenu s'il est donné aux forces du désir inférieur de s'élaborer paisiblement dans le Kamaloka, mais la plus grande partie de l'humanité ne fait que d'insignifiants efforts sur la terre pour maîtriser les impulsions les moins nobles de sa nature, si bien qu'elle se voue, non seulement à un long séjour sur le plan astral, mais encore à ce qui ne peut être autrement défini que par la perte d'une portion du Manas inférieur. Cette expression ne rend sans doute que grossièrement le grand mystère de la réflexion du Manas supérieur dans l'Inférieur, mais, puisqu'il n'est donné qu'aux pleinement initiés de connaître cette question, nous devons nous contenter de la seule approximation qui nous soit possible; et, en fait, une idée suffisamment exacte de ce qui se passe est donnée par l'hypothèse que le principe Manasique fait descendre une partie de lui-même dans le bas monde de la vie physique, à chaque incarnation, pour la retirer à la fin de la vie, enrichie de toutes les expériences effectuées. L'homme ordinaire, cependant, se laisse tellement dominer par toutes sortes de bas désirs qu'une partie de son Manas inférieur se mêle inextricablement au Kama, et, lorsqu'après la vie Kamalocique, la séparation intervient, le principe Manasique est en quelque sorte déchiré, et la portion dégradée demeure avec le Kamarupa. C'est ainsi qu'est générée la classe d'entités appelée « l'*Ombre* », — entité, remarquons-le, qui n'est nullement l'individu réel, (lequel est passé en Devachan), tout en possédant non seulement son exacte apparence personnelle,



mais aussi sa mémoire et toutes ses petites idiosyncrasies, de façon à pouvoir parfaitement le personnifier, ce qui arrive souvent dans les *séances*. Cette entité n'a nullement conscience de n'être pas la personnalité entière qu'elle semble, son intellect limité lui fait plutôt croire qu'elle est cette personnalité; mais quelle serait l'horreur des amis assemblés, s'ils venaient à se rendre compte que ce qu'ils prennent pour l'être qu'ils pleurent, n'est qu'un ramassis sans âme de ses pires qualités ! La durée de la vie en plan astral d'une telle entité dépend de la quantité de Manas inférieur qu'elle possède, mais comme ce dernier est tout le temps en voie d'évaporation, il s'ensuit que l'intelligence de l'entité décroit sans cesse, bien qu'elle puisse témoigner d'une sorte de perception animale assez étendue, et, au terme même de sa carrière, elle peut encore communiquer en empruntant momentanément de l'intelligence au médium. De par sa nature même, cette entité est très accessible aux mauvaises influences, et, comme elle est séparée de l'Ego Supérieur, elle n'a rien dans sa constitution qui réponde au bien. Cela la rend dès lors toujours disposée à se prêter aux moindres desseins de quelques-unes des dernières classes de magiciens noirs. Puis, la matière manasique qu'elle possède se désintègre, nous l'avons dit, retourne à la masse qui lui est propre, mais non à l'individualité, et, peu à peu l'ombre s'épuise et devient membre de la classe suivante.

5° *La Coque*. — Ce n'est plus que le corps astral, en voie de désintégration, et ayant perdu la dernière particule de Manas inférieur, C'est entièrement dénué de conscience ou d'intelligence, passivement balloté par les courants astrals, comme l'est un nuage par le vent qui passe; et, cependant, cela peut être galvanisé pendant quelques instants en une sorte de vie sépulcrale par l'imprégnation de l'aura d'un médium. En pareil cas, la coque prendra l'apparence de la personnalité disparue à laquelle elle aura appartenue, elle pourra même reproduire dans une certaine mesure ses expressions familières ou son genre d'écriture, mais tout cela par le seul automatisme des cellules astrales qui la composent, lesquelles tendent, sous la stimulation reçue, à répéter les actions auxquelles elles ont été accoutumées, et, quelque degré d'intelligence qui se trouve derrière de telles manifestations, ce n'a bien certainement aucune connexion, en cet ordre, avec l'entité disparue, mais uniquement avec ce qui a été prêté par le médium ou « ses guides » Les Coques sont, toutefois, plus souvent vitalisées par une action différente qui sera décrite plus loin. Les « coques » ont aussi la propriété de répondre aveuglément aux vibrations particulières — généralement assez basses — auxquelles elles ont été le plus fréquemment soumises comme « Ombres », d'où il suit que les personnes, dans lesquelles les passions ou les désirs vils prédominent, risquent fort de les voir renforcés en suivant les séances d'évocation.

Il y a un autre variété de cadavre astral qu'il faut mentionner



ici, bien qu'il appartienne à un stage bien plus antérieur de l'histoire posthume de l'homme. On a dit, en commençant, qu'après la mort du corps physique, le Kamarupa se formait très vite, et que le Linga Sharira était rejeté, ce dernier devant se désintégrer lentement, précisément comme doit le faire aussi la coque Kamarupique plus tard. Cette coque Linga, toutefois, ne disparaît pas immédiatement sur le plan astral, mais elle demeure à quelques mètres de la dépouille mortelle, et, comme sa densité est assez rapprochée de celle d'un élément purement physique, elle est parfois visible aux yeux du moindre sensitif, ce qui explique les nombreux faits d'apparition dans les cimetières. Une personne psychiquement développée peut voir dans une grande nécropole des centaines de ces formes vaporeuses, aux teintes bleu-pâle, voltigeant autour des tombes où se trouvent les restes qu'elles ont quittés ; et comme ces formes, ainsi que les cadavres, sont en voie de décomposition, la vue n'en est nullement agréable, Cette coque aussi, comme ses similaires, est entièrement dénuée de conscience et d'intelligence, et bien qu'elle puisse, dans certaines circonstances, être galvanisée dans une très horrible forme de vie temporaire, cela n'a lieu qu'au moyen de quelques-uns des rites les plus mauvais de la pire des magies noires, et il vaut mieux ne pas s'étendre davantage à ce sujet. On voit donc que, dans le processus de la vie terrestre au Devachan, l'homme ne rejette pas moins de trois véhicules qui sont voués à la désintégration, savoir, le corps physique, le Linga Sharira et le Kamarupa. Ces enveloppes se fondent ainsi dans leurs éléments constitutifs, lesquels sont utilisés à nouveau sur leurs places respectives par la puissante chimie de la nature.

6° La *Coque vitalisée.* — Cette entité ne devrait pas, à vrai dire, être classée dans le chapitre des entités « humaines », puisque ce n'est qu'un vêtement extérieur, une coque passive, insensible, qui n'a fait qu'appartenir à l'humanité. La vie, l'intelligence, les désirs et la volonté qu'elle peut parfois paraître posséder ne proviennent que de l'*élémental* artificiel qui l'anime, et, bien que ce soit la véritable et terrible création des mauvaises pensées de l'homme, encore n'est-ce nullement humain. Il vaudra donc mieux s'en occuper sous un titre qui lui convient mieux, celui des *Entités artificielles.* Il suffit de dire, en ce moment, qu'une telle entité est toujours mauvaise, que c'est un véritable démon tentateur dont l'influence perverse n'est limitée que par la mesure de sa force. Comme l'*ombre* du 4e paragraphe, l'entité que nous considérons ici est souvent utilisée dans les rites horribles des magies Voodou et Obeah. Quelques écrivains lui ont donné le nom d'*élémentaire,* mais ce titre ayant été appliqué indistictement à diverses classes d'entités, peut donner matière à confusion, et il vaut mieux l'éviter.

7° *Suicidés, ou victimes de mort soudaine.* — On admettra aisé-



ment que l'homme, brusquement arraché à la vie physique en pleine force et santé, soit par accident, soit par suicide, se traîne, sur le plan astral, dans de tout autres conditions que ceux qui l'entourent et qui sont morts soit de vieillesse, soit d'une longue maladie. Dans ces derniers cas, l'attirance des désirs terrestres est plus ou moins affaiblie,et les particules les plus grossières de l'être sont probablement déjà parties, de sorte que le Kamarupa se forme sans doute sur la 6e ou 5e subdivision du Kamaloka, ou peut être même plus haut ; les principes ont été graduellement disposés pour la séparation, ce qui rend le choc moins violent. Dans une mort accidentelle ou un suicide, rien n'a été préparé de la sorte, et la séparation des principes d'avec leur logement physique a été justement comparée à l'enlèvement du noyau d'un fruit non arrivé à maturité ; une grande quantité du genre le plus grossier de matière astrale colle encore, en quelque sorte, au Kamarupa, lequel se forme dès lors sur la 7e subdivision du Kamaloka, la plus inférieure. Cette région a été déjà signalée comme étant d'un séjour peu agréable ; il n'en est cependant pas ainsi pour tous ceux qui sont obligés de l'habiter momentanément. Les victimes de mort subite dont les vies terrestres ont été pures et nobles n'ont pas d'affinité pour ce plan, et, le temps qu'elles y passent est plein, d'après une lettre publiée à ce sujet, « d'une heureuse ignorance, d'un entier oubli, ou d'un sommeil tranquille, ou encore d'un sommeil aux songes de rose ». Les personnes, au contraire, dont les vies terrestres ont été basses et brutales, égoïstes et sensuelles, sont, comme les suicidés, pleinement conscientes du triste aspect de ces régions, et susceptibles de devenir de mauvaises entités. Excitées par toutes sortes d'horribles appétits qu'elles ne peuvent plus satisfaire, puisqu'elles sont dépourvues de corps physique, elles défèrent à leurs passions criminelles par l'intermédiaire d'un médium ou d'un sensitif qu'elles parviennent à obséder, et elles prennent un plaisir diabolique à se servir de tous les arts trompeurs que le plan astral met à leur disposition pour entraîner les autres aux mêmes excès qui leur ont pourtant été si fatals à eux-mêmes. La lettre déjà citée dit à ce sujet : « Ce sont les *Pisachas*, les *Incubes* et les *Succubes* des écrivains du moyen-âge, démons de la soif et de la gloutonnerie, de la débauche et de l'avarice, de la malice, de la méchanceté et de la cruauté, qui poussent leurs victimes à d'horribles crimes, et s'en réjouissent ensuite. » C'est de la dernière partie de cette classe que sont tirés les tentateurs, les démons de la littérature ecclésiastique ; mais leur pouvoir échoue contre la simple pureté d'esprit et d'intention, ils ne peuvent rien sur l'homme tant qu'ils n'ont pas fait naître en lui le goût du vice vers lequel ils veulent le porter.

Un psychique exercé voit souvent des masses de ces créatures infortunées assemblées auprès des boucheries, des cabarets ou d'autres endroits plus sujets à caution, partout où elles trouvent



les influences grossières dans lesquelles elles se complaisent, et où elles rencontrent des hommes et des femmes incarnés animés des mêmes dispositions. C'est un grand malheur pour une telle entité que de trouver un médium avec qui elle soit en affinité, parce que, non seulement cela l'expose à prolonger énormément sa terrible vie en Kamaloka, mais cela renouvelle pour une durée indéfinie son pouvoir d'engendrer du mauvais karma, et de se préparer ainsi une future incarnation du genre le plus dégradé, avec le risque, en outre, de perdre une grande partie, sinon la totalité, du Manas inférieur. Il lui faut demeurer sur ce degré abaissé du plan astral au moins aussi longtemps qu'aurait duré sa vie terrestre, s'il n'y avait pas été mis un terme prématuré ; et s'il a été assez heureux pour ne pas rencontrer un sensitif donnant carrière à ses passions, ses désirs inassouvis se consument peu à peu eux-mêmes, et la souffrance qu'il en subit sert sans doute à l'élaboration du mauvais Karma de sa vie passée.

La position du suicidé est, en outre, compliquée par le fait que l'acte inconsidéré qu'il a commis diminue énormément le pouvoir de l'Ego supérieur de rappeler à lui sa partie inférieure, et l'expose ainsi à plus d'un grand danger : mais il faut se rappeler que la culpabilité du suicidé varie notablement suivant les circonstances, depuis l'acte absolument non condamnable d'un Senèque ou d'un Socrate, jusqu'au crime hideux du misérable qui dispose de sa vie pour échapper au juste châtiment terrestre de ses forfaits, et que les situations *post mortem* diffèrent en conséquence.

Cette classe, ainsi que celle des « ombres » et des « Coques vitalisées », constitue ce qu'on peut appeler les *petits vampires*, parce que, toutes les fois qu'elles le peuvent, ces entités prolongent leur existence en soutirant la vitalité des humains qu'elles peuvent influencer. C'est pour cela qu'à la suite d'une séance spirite à effets physiques, médiums et assistants se trouvent très fatigués, et parfois même épuisés. Un étudiant en occultisme est instruit à se préserver de telles atteintes ; mais, sans notions spéciales, il est presque impossible de les éviter quand on s'y expose.

8° *Vampires et Loups Garous.* — Il nous reste à parler de deux possibilités, horribles, et heureusement peu fréquentes, qui, bien que différant entre elles, peuvent cependant être considérées de concert, parce qu'elles sont, l'une et l'autre, extra-terrestres et très rares ; ce dernier caractère dérivant principalement de ce qu'elles sont réellement des vestiges de races précédentes. Nous autres, de la 5e race-mère, nous en avons fini avec l'éventualité de tomber sous un tel destin, de sorte que des faits réputés de ce genre ne sont plus regardés que comme de simples fables datant du moyen-âge; et cependant il en est des exemples, même actuellement, bien qu'ils arrivent surtout dans les pays où il se trouve encore du sang de la 4e race, c'est-à-dire chez certaines populations de Russie ou de Hongrie, mais surtout en Chine. Les légendes populaires qui s'y



rapportent contiennent sans doute des exagérations, mais il y a quand même un terrible fond de vérité sous ces histoires fantastiques qui courent de bouche en bouche parmi les paysans de l'Europe centrale. Les traits caractéristiques de tels récits sont trop connus pour qu'on s'y arrête longtemps. *Isis unveiled*, vol. I, p 454 en rapporte un exemple; *Humanité posthume* de d'Assier en parle aussi. Les lecteurs Théosophiques savent bien qu'il est possible de mener une vie si dégradée et égoïste, si profondément méchante et brutale, que le Manas inférieur tout entier se noie absolument dans le Kama, et se sépare finalement de sa source spirituelle, l'*Ego supérieur*. Quelques écrivains semblent même croire que de tels cas ne sont pas rares, et que l'on peut rencontrer fréquemment dans les rues de ces hommes « sans âme » ; mais il n'en est heureusement pas ainsi. Pour atteindre cette épouvantable prééminence dans le mal qui implique la perte entière de la personnalité et l'affaiblissement de l'individualité qui doit se développer par derrière, un homme est forcé d'avoir éteint en lui tout rayon de dévouement ou de spiritualité, c'est-à-dire de n'avoir plus le moindre cœur, et si l'on réfléchit qu'il est rare que les pires d'entre les mauvais n'aient quand même quelque chose de pas absolument méchant, on se rendra compte combien faible doit être le nombre des personnalités abandonnées. Néanmoins il en existe, et c'est d'elles que proviennent les *Vampires*, plus rares encore. L'entité vouée à sa perte ne tarderait pas, après sa mort, à ne pouvoir demeurer dans le Kamaloka, et serait irrésistiblement portée, avec toute sa connaissance, à « sa propre place », la *mystérieuse huitième sphère*, pour s'y désintégrer lentement après des expériences qu'il vaut mieux ne pas décrire. C'est alors que, s'il périt par suicide ou par mort subite, et qu'il ait quelques notions de magie noire, il peut, dans certaines circonstances, chercher à éviter cet horrible destin par une sorte de vie dans la mort non moins horrible, l'existence du vampire. Comme la huitième sphère ne peut le prendre qu'après la mort de son corps, il conserve ce dernier dans une espèce de transe cataleptique par l'horrible expédient de la transfusion du sang que son Kamarupa semi-matérialisé soutire d'autres humains vivants, et il ajourne ainsi sa propre destinée en commettant une masse de meurtres. Ainsi que le suppose, et avec raison, la « superstition » populaire, le remède le plus simple et le plus sûr, en pareil cas, est d'exhumer le corps et de le brûler. On enlève ainsi son *point d'appui* à la créature du mal. Lorsque la tombe est ainsi ouverte, le corps apparaît généralement frais et plein de santé ; la bière est parfois même remplie de sang. Les pays où existe l'usage de la crémation sont naturellement à l'abri du Vampirisme.

Le loup garou, la *Lycantropie*, bien qu'aussi horrible, est le produit d'un Karma différent, et aurait pu être traitée dans la première division des habitants du Kamaloka plutôt que dans la se-



conde, puisque c'est toujours du vivant de la victime qu'ont lieu les premières manifestations. Il y faut absolument quelques notions des arts magiques, suffisantes au moins pour projeter le corps astral. Lorsqu'un homme très cruel et très brutal agit de la sorte, il arrive parfois que son astral peut être empoigné par d'autres entités du même plan et matérialisé, non dans la forme humaine, mais en celle de quelque animal malfaisant, le loup principalement. Dans ces conditions, cette matérialisation animale parcourt la campagne, tuant d'autres animaux, quelquefois même des humains, satisfaisant de cette manière, non seulement sa propre soif pour le sang, mais celle aussi des démons qui le poussent. En pareil cas, comme il arrive d'ordinaire avec le corps astral ordinaire, toute blessure infligée à la dite matérialisation est reproduite sur le corps physique de l'homme par l'étrange phénomène de la répercussion. Après la mort du corps physique, le Kamarupa continue parfois les mêmes manifestations, mais il est alors moins vulnérable, et d'ailleurs moins dangereux parce qu'il lui faut trouver un médium approprié, faute duquel il ne peut pas se pleinement matérialiser.

C'est la mode du siècle actuel de railler ce qu'on appelle les superstitions folles de paysans ignares ; mais, dans les cas dont nous venons de parler, comme dans bien d'autres, l'étudiant occultiste trouve à l'examen que de vieilles et obscures vérités naturelles se trouvent au fond de ce qui paraît à première vue dénué de sens, et il apprend ainsi à se garder autant d'un rejet irréfléchi que d'une acceptation inconsidérée. Les explorateurs à venir du plan astral ne doivent pas craindre la rencontre les déplaisantes créatures dont nous venons de parler parce qu'elles y sont en somme peu nombreuses et tendent d'ailleurs à devenir de plus en plus rares. En tout cas, leurs manifestations sont généralement limitées au voisinage même de leurs dépouilles mortelles, par suite de l'entière matérialité de leur nature.

9° *Le Magicien noir défunt ou son élève.* — Ce sujet est la contre-partie du Chela en attente d'incarnation, et au lieu de rechercher la faculté de progresser exceptionnellement, le magicien noir brave le processus naturel de l'évolution en se maintenant lui-même en Kamaloka par des procédés magiques qui sont parfois du genre le plus horrible. On pourrait faire plusieurs subdivisions de cette classe de sujets, suivant l'objet, la méthode et la durée d'existence sur le plan astral, mais ce n'est pas digne d'intérêt, et tout ce que l'étudiant occultiste a besoin de connaître à cet égard c'est le moyen d'éviter toute méprise ne sachant ce que sont de telles entités. Disons, pour terminer cette partie, que toute entité humaine qui prolonge anormalement sa vie sur le plan astral au-delà des limites naturelles, ne le fait qu'aux dépens d'autrui, en absorbant de la vitalité, d'une manière ou d'une autre.

(*A continuer*). **C. Leadbeater.**



LE SENTIER DE LA RELIGION

Voici le Dhammapada, le sentier de la religion, suivi par les disciples de Bouddha :

Tout ce que nous sommes est la conséquence de ce que nous avons pensé ; cela est basé sur nos pensées ; cela est construit avec nos pensées.

C'est par soi-même que chacun fait le mal ; c'est par soi-même que chacun souffre ; c'est par soi-même que le mal n'est pas fait ; c'est par soi-même qu'on est purifié. La pureté et l'impureté appartiennent à chacun ; personne ne peut en purifier un autre.

Il faut faire vous-même l'effort. Les Tathagatas ne font que vous donner les enseignements. Les hommes réfléchis qui suivent le Sentier sont délivrés des chaînes de Mara.

Celui qui ne se lève pas à l'heure où il est temps de se lever ; celui qui, bien que jeune et fort, est plein de paresse ; celui dont la volonté et les pensers sont faibles, cet homme paresseux et indolent ne trouvera pas le chemin de l'Illumination.

Si un homme se regarde comme précieux, qu'il se surveille soigneusement ; la vérité garde son soi.

Si un homme se fait lui-même ce qu'il conseille aux autres de devenir ; comme il se soumet lui-même, il soumet les autres ; il est difficile, en vérité, de se soumettre soi-même.

Si, dans les combats, un homme est mille fois vainqueur de mille hommes, et si un autre est vainqueur de lui-même, celui-ci est le plus grand des deux vainqueurs.

L'habitude des sots, aussi bien parmi les laïques que parmi les membres du clergé, est de dire : « Cela est fait par moi. Il faut que les autres me soient soumis. Dans cette affaire-ci, ou cette autre, le principal rôle doit être joué par moi. » Les sots ne pensent ni au devoir qui doit être accompli, ni au but qui doit être atteint ; ils ne pensent qu'à eux-mêmes. De toute chose ils songent à faire un piédestal pour leur vanité.

Il est facile de faire de mauvaises actions et des actions nuisibles à nous-mêmes ; ce qui est bon et profitable est très difficile à faire. Si une chose doit être faite, il faut s'y mettre vigoureusement.

Avant longtemps, hélas ! ce corps que voici sera gisant sur la terre, méprisé, sans intelligence, pareil à un morceau de bois inutile ; mais nos pensées existeront toujours. Elles seront encore des pensées et produiront des actions. Les bonnes pensées produiront de bonnes actions ; les mauvaises pensées produiront de mauvaises



actions. La réflexion sérieuse est le chemin de l'immortalité ; la légèreté de pensée est le sentier de la mort ; ceux qui pensent sérieusement ne meurent pas ; ceux qui restent sans penser sont comme s'ils étaient déjà morts.

Ceux qui croient voir le faux dans le vrai et le vrai dans le faux ne parviennent jamais à trouver la vérité et suivent les désirs vains. Ceux qui voient le vrai dans le vrai et le faux dans le faux parviennent à la vérité et suivent les désirs vrais.

De même que la pluie tombe dans une maison mal couverte, la passion entre dans un esprit sans réflexion. De même que la pluie n'entre pas dans une maison bien couverte, la passion ne peut pénétrer dans un esprit réfléchi.

Ceux qui creusent des canaux conduisent l'eau où ils veulent ; les archers courbent les arcs ; les charpentiers courbent les solives ; les hommes sages se façonnent eux-mêmes ; les hommes sages ne trébuchent pas entre le blâme et la louange. Ayant entendu la loi, ils deviennent austères comme un lac profond, uni, tranquille.

Si un homme parle ou agit sous l'impulsion d'une mauvaise pensée, la souffrance le suit comme la roue du chariot suit les pieds des bœufs qui le traînent.

Il vaut mieux laisser une mauvaise action sans la faire, car on s'en repentirait plus tard ; il vaut mieux faire une bonne action parce qu'après l'avoir faite on ne s'en repent jamais.

Si un homme commet un péché, qu'il ne recommence pas, qu'il ne fasse pas ses délices du péché ; la souffrance est la progéniture du mal.

Si un homme fait ce qui est bien, qu'il le fasse encore, qu'il s'y délecte ; le bonheur est la progéniture du bien.

Que personne ne pense au mal avec frivolité en disant dans son cœur : « Cela ne m'approchera pas. » De même qu'une cruche s'emplit d'eau goutte à goutte, le sot devient comble de mal en l'absorbant petit à petit.

Que personne ne pense au bien avec frivolité en disant dans son cœur : « Cela ne peut pas me servir. » De même qu'une cruche s'emplit d'eau goutte à goutte, l'homme sage s'emplit de bien quoiqu'il le ramasse petit à petit.

Le fou qui connaît sa folie est sage au moins jusqu'à ce point-là ; mais un fou qui se croit sage est véritablement un fou.

(*Dhammapada*).





NOTES SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

(Suite et fin).

VII

Il est bien difficile de se figurer les énormes périodes de temps comprises entre la naissance, la maturité et la décadence de chacune des races-mères de notre globe, ainsi que la lenteur avec laquelle chaque race a quitté le stage qu'elle avait si longtemps occupé. Même encore de nos jours, ainsi que nous l'avons vu, on rencontre sur la terre quelques rares descendants directs de la troisième race-mère, comme il y a également, parmi nous, quelques débris de souche atlantéenne qui ne se sont pas fondus dans la cinquième race. La « destruction de l'Atlandide », — suivant le terme consacré — causée par des « perturbations successives de l'axe de rotation » de la terre, demanda deux cent mille ans ; la fameuse île de Platon, qui en fut le dernier débris, disparut dans les temps modernes.

Nous avons vu la race lemuro-altantéenne se diviser sur le prolongement atlantique de la Lémurie, et émerger lentement, très lentement, le quatrième grand continent « constituant un pont sur l'Océan entre l'Amérique et l'Europe » (vol. I, p. 790). On a donné dans la Doctrine Secrète, vol. II, pp. 790 et suiv., une masse de preuves scientifiqnes établissant l'existence de ce continent. L'évidence qui en découle est si complète qu'il est aisé de voir que les savants ne tarderont pas à s'indigner de l'ignorance de celui qui refuserait d'admettre que ce continent a existé là où maintenant roulent les vagues de l'Océan Atlantique. L'intérêt spécial que l'homme de la race atlantéenne a pour nous, théosophistes, gît dans ce fait qu'il représente l'apothéose de la matière, l'incarnation la plus matérielle de l'humanité : c'est alors que « fut engendré le plus lourd karma de notre « cinquième race » ; que le troisième œil cessa de fonctionner comme organe physique et que la passion l'emporta sur la spiritualité ; c'est alors que l'humanité, ayant atteint l'apogée de son développement physique, vers le milieu de la période atlantéenne « la porte fut fermée », et dès lors il ne s'incarna plus de nouvelles monades sur notre globe (vol. II, pp. 302, 302). » Les Atlantéens, « ces premiers-nés de l'homme semi-divin après la séparation des sexes » (vol. II, p. 273), avaient tous les caractères extérieurs des hommes de



nos jours, sauf qu'ils étaient d'une taille gigantesque comparée à celle de leurs descendants de la cinquième race, suivant la même route que celle qui avait été parcourue par les plantes et les animaux, avec cette différence que les énormes organismes d'autrefois se trouvent maintenant représentés par des types d'une dimension comparativement petite. La quatrième race, issue des hommes les moins spirituellement développés de la troisième, commença sa carrière dans des conditions défavorables. « Doué de « pouvoirs divins et ayant conscience du dieu intérieur qui se « trouvait en lui, chaque homme de la troisième race sentit qu'il « était un homme-dieu par sa nature, bien que physiquement il ne « fût qu'un animal. La lutte commença entre les deux (1) à partir « du jour où ils goûtèrent au fruit de l'*Arbre de Sagesse,* lutte pour « la vie entre les éléments spirituel et psychique, psychique et « physique. Ceux qui vainquirent les principes inférieurs, en obte- « nant la domination sur le corps, se joignirent aux *Fils de la* « *Lumière.* Ceux qui furent victimes de leur nature inférieure « devinrent les esclaves de la matière. De *Fils de Lumière et de la* « *Sagesse* qu'ils étaient, ils finirent par devenir les *Fils de l'obscu-* « *rité.* Ils avaient été vaincus dans la bataille de la vie mortelle « contre la vie immortelle, et tous ceux qui avaient été ainsi battus « devinrent la semence des générations futures des Atlantéens. » (vol. II, p. 272). Mais ces Atlantéens dégénérèrent eux-mêmes dans la suite des siècles. Leurs premières tribus, nous dit-on, se séparèrent « en justes et en injustes ; ceux qui adorèrent l'esprit un « invisible de la nature, dont chaque homme homme sent un rayon « en dedans de lui-même, ou les Panthéistes ; et ceux qui rendirent « un culte fanatique aux esprits de la terre, aux pouvoirs obscurs, « kosmiques et anthropomorphiques, avec lesquels ils avaient fait « alliance. Ils furent les plus anciens *Gibborim,* « ces puissants « hommes qui, dans ces temps, étaient des gens de renom » « (Gen. VI) ; qui, avec la cinquième race, devinrent les *Kabirim ;* « avec les Egyptiens et les Phéniciens, les *Kabiri ;* avec les Grecs, « les *Titans ;* avec les races indiennes, les Râkshasas et les Daityas (vol. II, pp. 273, 274). » C'est pour cela que les derniers Atlantéens qui appartenaient à cette « race injuste » furent nommés « les pervers » ; dans les commentaires, l'Atlantide est désignée comme « le séjour des pervers » (vol. II, p. 401), et les Atlantéens « de l'ombre » devinrent le type des magiciens noirs, des sorciers, qu finalement furent détruits avec la terre qu'ils maudirent.

L'Atlantéen est le type de l'intellect sans spiritualité, de la sagesse terrestre, du triomphe de Kama-Manas. Il représente l'humanité de la quatrième ronde, qu'un maître a décrite ainsi : « L'intellect atteint, dans cette ronde, un développement énorme. « Les races, jusqu'alors muettes, acquièrent notre langage humain

(1) Entre le dieu et l'animal. N. D. T.



« actuel sur ce globe, où, depuis la quatrième race, le langage se « perfectionne et la connaissance augmente. A ce point de la « quatrième ronde (comme à celui de la quatrième race-mère, ou « atlantéenne), l'humanité dépasse le point tournant du cycle man- « vantarique mineur..., le monde devient fécond en résultats pro- « duits par l'activité intellectuelle et la décroissance de l'élément « spirituel (vol. I, p. 189). » Le langage des Atlantéens devint agglutinant, et, après avoir atteint son plus grand développement, passa à un nouveau stage : « Pendant que la *crème* de la quatrième « race gravitait de plus en plus vers l'apogée de son évolution « physique et intellectuelle, elle léguait à la cinquième race nais- « sante (la race aryenne) un langage chantant, extrêmement déve- « loppé, le langage agglutinant étant tombé en désuétude et aban- « donné comme un fragment d'idiome fossile, maintenant dispersé, « et dont l'usage est presque limité aux tribus aborigènes de « l'Amérique (vol. II, p. 199). » Comme couleur, le jaune de la troisième race brunit et devint « l'orangé (les Indiens rouges et les « Mongoliens en descendent), et finalement se transforma en demi- « brun, — couleur actuelle des races qui, avec les races jaunes, « forment la majeure partie de l'humanité (vol. II, p. 250). »

Nous devons la plus grande partie de nos lumières aux immenses progrès intellectuels réalisés par les Atlantéens dans les connaissances astronomiques léguées par eux à leurs descendants aryens. L'Atlantéen Asuramaya, « aussi grand magicien qu'astrologue et astronome illustre » (vol. II, p. 50), représente, pour l'occultiste, la source des connaissances astronomiques. C'est à lui qu'on attribue les divers ouvrages astronomiques, basés sur les annales du mystérieux Narada, dont le nom est intimement lié à l'histoire de la quatrième race, comme à celle des autres, mais sur qui il a été donné peu de renseignements. Il en est question dans les Pouranas, mais d'une façon si voilée que c'est plutôt fait pour égarer le lecteur que pour lui donner des renseignements dignes de foi ; ainsi, pour n'en donner qu'un exemple : Narada visite Patala, les régions infernales ; or Patala représente en réalité les antipodes — l'Amérique centrale — ainsi que nous le voyons en collationnant ce passage : « Quelques-uns des descendants des primitifs Nagas, les « serpents de Sagesse, peuplèrent l'Amérique à l'époque où son « continent se forma, durant les beaux jours de la grande Atlantide « (l'Amérique étant le Patala, ou les antipodes de Jambu-Dwipa, « et non de Bharata-Varha) (vol. II, p. 182). » H. P. B. nous montre encore que « Arjuna, compagnon et chéla de Krishna, « descendit, dit-on, dans Patala, les antipodes, et qu'il y épousa « Ulûpi, une Nâga (ou plutôt Nâgini), la fille du roi des Nâgas » — ajoutant dans une note au bas de la page : « Ulûpi a autour d'elle « un anneau entièrement Atlantéen. Comme le mot Atlantis, Ulûpi « n'est ni grec ni sanscrit, mais rappelle les noms d'origine « mexicaine (vol. II, p. 214). » Cela ferait supposer que c'est dans



l'Amérique centrale que nous pourrions espérer trouver des traces de la civilisation Atlantéenne ; et si c'est vraiment des Atlantéens que les Mexicains et les Péruviens sont descendus, nous aurions ainsi la solution d'un problème qui a embarrassé tant d'étudiants, en présence de leur étrange et unique civilisation. Il paraît probable que, de même que l'Atlantide fut d'abord peuplée comme un prolongement de la Lémurie, de même le cinquième continent aurait été d'abord peuplé comme un prolongement de l'Atlantide ; et alors, séparé de l'hémisphère oriental par la destruction de cette dernière, ce continent se serait développé suivant les lignes tracées par ses ancêtres Atlantéens, révélant, au moment de sa découverte par l'Orient, les débris de sa civilisation archaïque.

Revenons à Asuramaya, le disciple (?) de Narada, et à ses annales astronomiques. L'origine du Zodiaque se perd dans l'obscurité de ces régions : les dix signes primitifs du Zodiaque sont devenus les douze signes par la séparation en deux de la Vierge-Scorpion — symbole de la séparation des sexes, — et l'adjonction du signe connu plus tard sous le nom de la Balance (vol II, p. 502, note au bas de la page). Nous lisons à ce sujet dans « Isis dévoilée » : « La « vraie doctrine astrologique sabéenne enseignait secrètement que « dans ce double signe était cachée l'explication de la transforma- « tion graduelle du monde, de son état spirituel et subjectif en « l'état sublunaire caractérisé par les deux sexes... Pour parler « plus clairement, le signe de la Vierge-Scorpion... devint simple- « ment la Vierge, et le Scorpion fut placé entre la Balance (le sep- « tième signe, Enoch ou l'ange Metatron, ou le médiateur entre l'es- « prit et la matière, ou Dieu et l'homme). Il est devenu maintenant « le Scorpion (ou Caïn), lequel signe ou patriarche pousse l'huma- « nité à sa destruction, suivant la théologie exotérique ; mais sui- « vant la vraie doctrine de la religion-sagesse, il indiquait *la dégra- « dation de tout l'univers dans le cours de son évolution descendante, « de l'état subjectif à l'état objectif*. Le signe de la Balance est con- « sidéré comme une invention récente des Grecs ; mais ce qu'on ne « sait pas, en général, c'est que ceux d'entre eux qui étaient ini- « tiés n'avaient fait que changer des noms exprimant une idée « analogue à celle que le nom secret contenait pour ceux *qui « savaient*, abandonnant, comme toujours, les masses à leur igno- « rance. Et cependant ce fut une de leurs magnifiques idées que cette « Libra ou Balance, qui exprimait la vérité autant que cela pou- « vait être fait sans la dévoiler complètement, voulant faire com- « prendre qu'à partir du moment où le cours de l'évolution avait « amené les mondes au plus bas point de la matérialité, à ce point « où les terres et leurs produits étaient les plus grossiers, et leurs « habitants le plus abrutis, à ce moment le point tournant avait « été atteint, — les forces se trouvaient en équilibre. C'est alors, à « ce point le plus bas, que l'étincelle divine languissante com- « mença l'impulsion dans le sens ascensionnel. Les balances typi-



« fièrent cet équilibre éternel, qui est nécessaire à l'harmonie de « l'univers, à la justice absolue, à la balance des forces centripètes « et centrifuges, à l'obscurité et à la lumière, à l'esprit et à la ma- « tière (Isis dévoilée, vol. II, pp. 456, 457). » Tel fut le but caché sous les dessins du Zodiaque, et ce fut sous ces influences que l'Atlantéen Asuramaya acquit ses connaissances astronomiques. « C'est Asuramaya qui, dit-on, basa tous ses travaux astronomi- « ques sur ces annales (celles de Narada), qui détermina la durée « des périodes géologiques et cosmiques du passé et la longueur de « tous les cycles à venir, jusqu'à la fin du cycle de vie actuel, ou « la fin de la septième race (vol. II, p. 49). » C'est sur ses travaux que sont basés les calculs des brahmines initiés, l'astronomie de l'Hindoustan et par suite celle de l'Egypte. C'est là qu'il faut chercher l'explication de ces connaissances étonnantes de l'astronomie chez les Anciens, et dont la révélation a causé tant de stupéfaction parmi les étudiants modernes. « Il y avait des géants dans ce temps-là, » — ce qui doit s'entendre dans plusieurs sens.

Nous avons déjà dit que le plus lourd Karma de la cinquième race avait été engendré parmi les Atlantéens ; jusqu'à la fin de la troisième race la mort n'existait pas. Les « hommes de la troisième « commencèrent à mourir. Jusque-là, il n'y avait pas eu de mort « proprement dite, mais seulement une transformation de l'être, « car les *hommes n'avaient pas encore de personnalité*. Ils avaient les « monades, souffles du Souffle un, et aussi impersonnelles que la « source dont elles procédaient. Ils avaient des corps, ou plutôt des « ombres de corps, qui étaient sans péché, et par suite *sans Karma*. « Aussi, comme il n'y avait pas de Kama-loka, encore moins de « Nirvana et même de Devachan, puisque les âmes des hommes « n'avaient pas d'Egos personnels, il ne pouvait y avoir de « période intermédiaire séparant les incarnations. Pareil au « phœnix, l'homme primordial quittait son ancien corps pour en- « trer dans un nouveau ; et ce corps devenait plus solide et plus « parfait physiquement avec chaque génération nouvelle, confor- « mément à la loi d'évolution, qui est la *loi de la nature*. La mort « arriva quand l'organisme physique fut achevé, et avec elle, la « décadence morale (vol. II, p. 610). » Une fois que l'organisme physique fut complet et que son divin occupant put agir, la responsabilité morale commença, et la génération du Karma en fut la conséquence. Car « dans le cas des Atlantéens, ce fut précisément l'être spirituel qui pécha » (vol. II, p. 302). Non contents d'employer leur intelligence à acquérir de nouvelles expériences utiles à leur race, ils « suivirent volontairement le mauvais sentier » et marchèrent à leur destruction. Quelques-uns, — le tiers qui *resta fidèle*, — quittèrent les terres qui devaient être submergées, et devinrent les ancêtres de la cinquième race, quelques-uns gardant le type caractéristique de leur race pendant onze mille ans environ. « Les races sages avaient aperçu les dragons noirs, signe précur-



« seur de la tempête qui devait être déchaînée par les dragons de « sagesse, et s'étaient enfuis sous la direction des brillants protec- « teurs des terres meilleures, vraisemblablement les grands adeptes « des anciens temps, ceux auxquels les Hindous font allusion « comme étant leurs Manus et Rishis (vol. II, p. 425). » S'étant établis dans l'Asie centrale, ils produisirent les Touraniens, les Mongols, les Chinois, etc. C'est de ces restes de la quatrième race, leur ancêtre, que les nations aryennes naissantes apprirent les éléments de leur civilisation, « les vertus secrètes des pierres pré- « cieuses et autres, la chimie ou plutôt l'alchimie, la minéralogie, « la géologie, la physique et l'astronomie » (vol. II, p. 426). Les révoltés périrent avec la submersion du continent atlantéen ; les derniers géants atlantéens, vivant sur les continents Ruta et Daitya furent anéantis, il y a environ huit cent cinquante mille ans, vers la fin de l'époque miocène ; les Aryo-Atlantéens disparurent avec la dernière île atlantéenne — l'Atlantide de Platon — il y a environ onze mille ans seulement (vol. II, p. 435). Des Atlantéens de Ruta descendirent les Egyptiens, avec leur merveilleuse civilisation, leurs connaissances scientifiques, leur adresse mécanique. Et alors, tandis que les flots qui submergeaient l'Atlantide laissaient derrière eux les traditions qui firent supposer, en Occident comme en Orient, un « déluge universel », la connaissance qui fit la grandeur de l'Atlantide passait à ses enfants de la cinquième race, celle dont nous faisons partie et qui a encore des milliers d'années à vivre.

(FIN)

Traduit par **Mme Kolly et Paul Gillard.**

LA RELIGION DES SAGES

La Théosophie est incontestablement la véritable science de la sagesse.

Ses enseignements ont, en effet, pour principal objet, de mettre l'homme à même de pouvoir acquérir ce bien suprême que Sénèque considérait comme le bien le plus parfait de l'esprit humain.

« Que la vie est heureuse, disait-il, quand on a fait cette acquisition ; qu'elle est même douce aussitôt qu'on y a fait quelque progrès ! »



N'est-ce pas là le sentiment qu'éprouve quiconque a franchi la porte de la Douce Loi, et entrevu, à l'horizon lointain, les lueurs bien vagues encore de l'éternel matin ?

Qu'importent les peines, les tracas, les ennuis d'ici-bas à ceux pour qui la terre n'est qu'un triste lieu d'exil, la vie humaine une étape sur la route de l'Eternité, un acheminement à travers l'infini !

Qu'importent au vrai Théosophe les malheurs, les adversités, les maux de toutes sortes qui accablent et désespèrent le profane !

« Il sait que les larmes qui arrosent le sol desséché de la peine et de la douleur font pousser les fleurs et les fruits de la rétribution Karmique (1).

Les vicissitudes de l'existence sont pour lui des épreuves. Il les subit avec la plus profonde indifférence et il reçoit, sans s'émouvoir, l'assaut des vagues assaillantes qui montent du Grand océan de la Maya cosmique.

Il vit souriant, toujours, plus adouci.
Il contemple l'obscur, l'inconnu, l'Invisible.
L'œil fixé sur un but, il marche droit et fier
Sans la peur de demain, sans le souci d'hier.

Cette quiétude que rien ne peut troubler et au milieu de laquelle l'âme grandit comme la fleur sainte sur les lagunes immobiles, n'est-elle pas la caractéristique de la sagesse ?

Elle ne peut exister chez celui dont le Soi Supérieur n'a pas complètement maîtrisé la nature humaine.

C'est le cas de la généralité des hommes.

La plupart, aveuglés par un matérialisme grossier, ne songent nullement à réagir contre leur Moi inférieur, au contraire !

Pour eux, la sagesse consiste à jouir du présent, sans se préoccuper d'un lendemain auquel ils ne croient pas.

Soyons heureux, disent-ils,

Buvons ! car la coupe est remplie,
Car cette heure est à nous et le reste est folie !

Le bonheur ! ils le placent dans la satisfaction de leurs appétits brutaux. Toute leur énergie, toute leur intelligence, toute leur volonté sont dépensées sur le plan matériel. Ils deviennent promptement le jouet des forces instinctives de la nature, des jaloux *Lhamayin* de l'espace sans fin.

Les spiritualistes, eux aussi, sont trop souvent esclaves de ces entités mayaviques.

Les désirs, les sentiments, les idées même constituent, pour eux, dans bon nombre de circonstances, des liens plus ou moins

(1) Voix du silence.



résistants qui les retiennent captifs dans ce bagne terrestre et les empêchent d'aller chercher ailleurs,

Des printemps plus fidèles et des étés meilleurs.

Aussi longtemps qu'il n'a pas rejeté l'ombre de sa dépouille mortelle, cette source profonde de l'angoisse et de la douleur ; aussi longtemps qu'il ne s'est pas isolé de la lutte et de la convoitise ; aussi longtemps enfin qu'il ne s'est pas élevé au-dessus des manifestations menteuses de la Grande Illusion, de la crainte qui paralyse l'action, des amers regrets et des longs désespoirs, l'homme ne peut s'échapper de la « Salle de douleur » qui n'est que l'entrée sinistre menant au crépuscule qui précède la vallée de vraie Lumière, cette lumière qui brûle sans mèche ni aliment. Il ne peut prétendre à la paix et à la béatitude connues seulement au pays du silence et du non-être.

La Théosophie montre à ses disciples ce but à atteindre en même temps que la voie à suivre.

« Le sentier est un pour tous... Les moyens d'atteindre le but doivent varier avec les pèlerins. »

« Cherche la voie... mais non pas par un chemin unique. Pour chaque tempérament il y a un chemin qui semble plus avantageux (1). »

« Cherche la voie... en plongeant dans les splendides et mystérieuses profondeurs de ton être le plus intime. Cherche-la en analysant l'expérience acquise, en utilisant les sens, afin de comprendre le développement et la signification de l'individualité, ainsi que la beauté et l'obscurité de ces autres fragments divins qui sont engagés dans la lutte côte à côte avec toi et qui forment la race à laquelle tu appartiens. Cherche-la en étudiant les lois de l'être, les lois de la nature, les lois du surnaturel, et cherche-la en prosternant ton âme devant la petite étoile qui brûle à l'intérieur. Tandis que tu veilleras et adoreras avec persévérance, sa lumière deviendra de plus en plus brillante. Alors tu peux savoir que tu as trouvé le commencement de la voie. Et quand tu auras trouvé la fin, sa lumière deviendra soudainement la lumière infinie (2). »

C'est alors que l'aspirant à la sagesse des Dieux doit choisir entre le Samtan de la « Doctrine de l'œil », la quadruple Dhyâna, et les Pâramitas au nombre de six, ces nobles portes qui mènent à Bodhi et à Pradyna, la septième marche de sagesse.

La Théosophie est donc bien, par excellence, la religion des sages, la religion des Philosophes... et la possession des vérités qu'elle enseigne, en même temps que l'observance de ses préceptes

(1) Voix du silence.
(2) La Lumière sur le sentier.



sacrés, constituent bien la voie la plus directe et la plus sûre pour atteindre *Gnyana* et parvenir ainsi au plus haut degré de savoir et de vertu.

EMILE STYFFERT.

LES ÉLÉMENTALS KAMA-MANASIQUES

(*Suite*).

La folie, à son tour, devient parfois contagieuse, — la folie hystérique plus particulièrement, — surtout dans les communautés où les individus sont *sensitivisés* par des passions violemment réfrénées par les austérités d'un ascétisme sans raison, ou par les pratiques erronées d'un mysticisme intempestif. L'histoire moderne en a consigné d'éclatants exemples, — en Allemagne et en France, — dans les faits des épidémies de convulsionnaires. Dans les Cévennes, des bébés camisards à la mamelle faisaient des discours aux professeurs des facultés ; à Loudun les nonnes entransées avaient le don de la compréhension des langues et de la lecture de la pensée ; à St-Médard les possédés étaient à l'épreuve de l'eau, du feu, du poignard, et des coups les plus violents ; en Allemagne les malheureux énergumènes perdaient de leur poids au point de se mouvoir en dépit des lois de gravitation, grimpant le long des murs comme des mouches (1).

Le point de départ de ces étonnantes épidémies psycho-physiologiques se trouve dans les chaînes d'élémentals kama-manasiques, associées ici avec de puissants groupes d'Élémentals ordinaires, ou Esprits de la Nature. Ces derniers interviennent chaque fois que des phénomènes physiques se produisent, et il n'est pas de bizarrerie dont ils ne soient capables : lévitations, jets de pierres, bruits, ébranlement des édifices, odeurs variables, lecture de la pensée, don des langues. La nature des phénomènes varie avec l'espèce particulière des élémentals en jeu.

*
* *

Les élémentals de haine fourmillent dans l'atmosphère astrale, les explosions fluidiques qu'ils projettent illuminent ce plan subtil

(1) Voir FIGUIER : *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*.



de leur lueur rouge, et les voyants considèrent avec une juste frayeur leurs sauvages bataillons. Chaque sentiment de colère en engendre de nouveaux, les forces souterraines de la jalousie les réconfortent et leur fournissent des combattants ; la haine profonde des classes entre elles, des peuples entre eux augmente à chaque instant d'une quantité considérable leur terrible potentiel. L'orage astral amène du malaise psychique, il oppresse la partie subtile de l'organisation humaine, et fait dire à chacun : Les temps sont mauvais. Ce malaise est le résultat de la tension extrême des courants mentaux, il précède l'explosion ; nous sommes à la veille d'un de ces ouragans sociaux qui secouent violemment les peuples et qui, comme les orages physiques qui hâtent visiblement la végétation, précipitent leur évolution.

C'est parce que les forces qui la préparent sont emmagasinées sur un plan hors d'atteinte pour les forces humaines physiques que leur explosion est fatale ; toutes les armées du monde ne peuvent empêcher une révolution de faire son œuvre ; toute la force autocratique des monarques est impuissante devant le torrent invisible; les nations sont balayées par le cyclone mental incarné dans des éléments physiques.

Le plus souvent c'est l'homme qui est l'instrument des énergies destructives, — c'est la guerre. Guerres d'individus, assassinats, vols, calomnies, guerres de familles, de contrées, de nations, de races : le torrent prend toutes les formes, parce qu'il utilise des instruments très divers.

D'autres fois, le conducteur du courant est l'un des élémentals de la nature ; la force ébranle alors le plan physique. Des agglomérations fluidiques empêchent les pluies sur une partie du globe, tandis qu'elles inondent une autre partie ; des incendies s'allument par séries effrayantes et dévastent d'immenses forêts ; des changements extrêmes de température font naître d'épouvantables ouragans ; les décharges brusques des grands courants magnétiques font frissonner la terre avant de lui donner la fièvre (à la suite des tremblements de terre il y a presque toujours l'incendie).

Les peuples les plus agités, les plus enfiévrés par les passions sont ceux qui attirent le plus puissamment ces matérialisations, — ces incarnations plutôt, — des puissances mentales et psychiques. Les contrées en formation rapide et en ébullition ont le triste privilège de favoriser ces décharges fluidiques, — on peut le voir chez les Américains du Nord ; d'autres fois les désastres frappent violemment les terres en dégénérescence, car les forces de mal agissent surtout au moment des obscurations.

Les hommes simples disent alors, par instinct : Dieu nous punit de nos péchés. Ce n'est pas Dieu qui nous punit, c'est nous-mêmes; nous avons créé des semences de mal, nous en recueillons les fruits ; nous avons accumulé des fluides antagonistes et lorsque leur tension a atteint le degré voulu ils se recombinent avec des coups de fou-



dre. Nous engendrons des démons ; quand leur nombre est suffisant ils nous détruisent. Nous courbons violemment l'une des branches de l'arbre universel ; quand notre force s'épuise la branche se redresse d'autant plus violemment que nous l'avons fléchie davantage et elle nous écrase d'un soufflet. Nous voulons remonter le courant de la loi, nos efforts s'épuisent bientôt contre sa force irrésistible, et nous sommes balayés comme des épaves. Tout cela est d'une rigide précision, d'un inflexible automatisme, c'est Karma en action, et rien ne peut résister à Karma parce qu'il est la Force universelle et équilibrante.

C'est ainsi que la pensée lie l'homme aux éléments divers de la Nature, c'est ainsi qu'elle solidarise les individus et les nations, enchaînant les individus à la collectivité ; c'est ainsi qu'elle génère le Karma individuel, familial, national, terrestre, universel. C'est ainsi que chacun concourt à une œuvre commune et en recueille les fruits communs ; c'est ainsi que chacun fait une maille au réseau du filet social qui nous emprisonne ; c'est ainsi que nous subissons les avantages et les inconvénients de la collectivité parce que cette dernière est un corps dont nous sommes les cellules.

*
* *

L'ubiquité de la pensée, son énergie, la possibilité de son association, en chaînes, avec des pensées semblables sont un sujet de profonde méditation.

L'on peut voir l'immense responsabilité qu'on enquiert en pensant ; les êtres ainsi créés sont lancés dans l'espace astral et poussent les hommes à l'action. Par ces êtres-pensées nous sommes associés au crime comme à la vertu ; par eux, nous peuplons le monde de germes de bien ou de mal ; par eux, nous tendons à faire de la terre, un enfer ou un paradis ; mais par eux aussi, nous pouvons agir, partout et toujours, au milieu des foules comme dans la solitude, que nous soyons riches ou pauvres, heureux ou malheureux. Chaque désir pour le bonheur de l'humanité est une force qui tend sans cesse à se réaliser; toute vibration d'amour devient un foyer d'où s'irradie un fluide de paix ; tout effort vers la lumière est éclair illuminant l'obscurité dans laquelle s'agitent les humains. Nul n'a le droit de dire qu'il ne peut rien faire pour ses frères ; chacun possède un levier, le plus puissant qui soit au monde : la Pensée. C'est là, la force indestructible, l'Hercule qu'on ne peut charger de chaînes, l'énergie qui peut s'exercer au fond d'un cachot aussi bien que dans un palais.

Cette Force naît au milieu des obstacles, s'accroît avec la lutte, et grandit avec les résistances ; elle est l'instrument sublime que l'homme crée pour lui-même et que nul ne peut lui ravir ; quand l'humanité saura l'utiliser consciemment ses destinées seront singulièrement précipitées. Tout Théosophe doit s'unir, mentalement



et spirituellement, au courant cyclique lumineux pour augmenter sa force quand il est en action, et pour atténuer les effets destructeurs du cycle noir lorsque l'évolution nous fait passer par les phases sombres ; les âmes avancées sont des ballons qui tendent à s'élancer bien haut vers des régions spirituelles, mais que les chaînes terrestres retiennent captifs ; nous pouvons nous élever plus ou moins haut, mais la solidarité universelle nous retient attachés à nos frères par les liens du Karma. Qnand le nombre des âmes enlevées sera suffisant, l'humanité pourra être soulevée avec elle.

*
* *

Un magicien sait comment on développe les élémentals kamamanasiques, comment on les nourrit, comment on les intellectualise, comment on leur donne la soi-conscience, comment on les transforme en serviteurs d'une obéissance automatique et d'une puissance irrésistible.

Il n'est pas d'occultiste pratique qui n'ait à ses ordres un certain nombre de ces entités redoutables. Des Esprits de la Nature gardaient Swedenborg, le fameux voyant suédois, aussi ne fermait-il jamais les portes de sa maison ; les Élémentals artificiels sont des gardiens plus vigilants encore, car, à la puissance, ils unissent l'intelligence. Ils voyagent au loin et rendent compte à leurs maîtres de ce qui s'y passe ; il n'est pas de téléphone aussi merveilleusement organisé que celui-là. Les sorciers de l'Atlantide avaient dressé de semblables serviteurs et, quand l'heure du cataclysme sonna, les Adeptes de lumière eurent à déployer leur puissance magique pour endormir la vigilance de ces animaux-parlants et les empêcher de prévenir leurs maîtres de la destruction qui s'approchait à grands pas.

Plus d'un disciple est placé, par son Instructeur occulte, sous la surveillance et la protection d'une de ces entités étonnantes ; car il est exposé, dans certaines circonstances, à des dangers qu'il ne serait pas juste de lui laisser subir sans secours ; il voyage sur des plans infestés d'intelligences ténébreuses ; il est l'objet des attaques des magiciens noirs et, en général, de toutes les forces sombres : il a droit à l'aide magique, parce qu'il est le but des attaques de forces enchantées.

Quelquefois l'Elémental gardien est attaché à un objet matériel qui lui sert de véhicule : c'est *l'amulette*. Ce procédé de fixation facilite la surveillance de l'élémental ; mais il a un immense défaut, c'est que le charme protecteur n'a plus d'effet si l'amulette est éloignée. Les féticheurs, les praticiens des rites de la *Vodou*, un certain nombre des sorciers de bas-étage, qui remuent les immondices de la force astrale, possèdent plus ou moins le pouvoir de fixer les entités élémentales à un objet physique. La force magique ainsi attachée à



un objet peut être une force de destruction ; malheur alors aux mortels qui arrivent à son contact ! Une énergie subtile et puissante les envahit, oppresse leur volonté, annihile leur résistance et les fascine ; ils obéissent aveuglément à l'entité dominatrice et peuvent commettre les plus grands crimes, sous l'influence d'une suggestion irrésistible.

On dit qu'une hachette d'argent, dont l'histoire est rapportée dans l'un des premiers volumes du *Théosophist*, poussait à l'assassinat tout ceux qui la touchaient. Un homme d'une haute moralité, entre les mains duquel elle était tombée, commit un jour un horrible meurtre ; il s'acharna comme un fauve affamé sur l'un de ses meilleurs amis. L'étonnement fut général, on ne pouvait comprendre une pareille folie. Pendant l'instruction de l'affaire, le magistrat, ayant pris en main le terrible instrument, subit tout à coup la puissance du charme et se précipita sur les personnes qui l'entouraient. Les circonstances étranges attirèrent l'attention sur la mystérieuse hachette ; on la brisa et, dans le manche, on trouva un morceau de parchemin roulé portant des signes inconnus : c'était le véhicule d'une force élémentale fixée dans la hachette par la volonté d'un magicien noir.

Dr Pascal.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS OCCULTES

L'ALCHIMIE

Il n'est pas de science qui ait été plus ridiculisée que celle qui prétendait à la transmutation des métaux, et peu d'hommes ont été aussi méconnus que les *vrais* « souffleurs ». On en est bien revenu aujourd'hui, mais le stigmate imprimé par la ricaneuse ignorance sur le front de la Fée sera long à disparaître, et plusieurs générations passeront encore avant sa réhabilitation définitive. Jusqu'à ce moment il sera défendu de croire à l'Alcahest, à l'Elixir de longue vie et à la Pierre philosophale sans danger d'excommunication majeure, ou de brevet de démence, — même si l'on donne à ces merveilleux vocables la signification raisonnable qu'ils ont toujours eue pour ceux qui en connaissaient le sens intime.

Et d'abord, l'Alchimie est-elle quelque chose de réel ? Nous n'avons ni qualité, ni autorité pour imposer une opinion sur un



chapitre aussi important, mais nous pouvons placer quelques faits devant le lecteur, en lui laissant le soin de pousser plus loin ses informations s'il le trouve convenable ou intéressant.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les alchimistes connus, — qu'il faut bien distinguer de la foule avide des « souffleurs » de bas étage, — ont existé de tous temps, et ont sans cesse tenu une place unique dans la science de leur époque : Libavius, Geber, Arnauld de Villeneuve, Eireinius Philalethes (le Cosmopolite), Albert le Grand, Pic de la Mirandole, Basile Valentin, Kunrath, et, de nos jours, tous les occultistes vrais (qu'il ne faut pas confondre avec les inconscients qui essayent de ressusciter une magie dont ils ignorent la première lettre).

L'Alchimie doit être bien antique, puisque, il y a seize siècles, Dioclétien, effrayé des conséquences sociales que pouvait avoir la production artificielle de l'or, fit rechercher et brûler tous les manuscrits égyptiens qui traitaient de l'art spagyrique.

Sous Tibère, on put voir un produit bien étonnant de la transmutation, dans la coupe de verre malléable présentée à l'empereur par un esclave. Ce dernier, saisissant ensuite la coupe, la projeta sur le sol avec violence sans qu'elle se brisât ; comme elle était déformée par le choc, il prit un marteau et lui rendit sa forme primitive, aussi facilement que si elle eût été d'étain. Il existe, de nos jours encore, du verre malléable dans certaines lamaseries thibétaines ; H. P. Blavatsky nous l'assure.

Raymond Lulle, emprisonné par Edouard d'Angleterre, lui fournit six millions d'or artificiel, pour faire la guerre contre les infidèles ; et les collectionneurs conservent jalousement les rares pièces d'or venues jusqu'à nous et qu'on appelle, en souvenir de leur origine, des *Raymondines*.

Thomas Vaughan (1) (Eireinius Philalethes) vendait un jour pour 1,200 marks d'or alchimique à un joaillier, lorsque celui-ci, après l'essai, lui fit remarquer que cet or était trop pur pour avoir été tiré d'une mine. Vaughan, se voyant découvert, s'enfuit précipitamment, sans attendre le prix de l'or qu'il laissait entre les mains du joaillier.

Pic de la Mirandole, si hautement et si universellement estimé, donne, dans son livre *De Auro*, l'exposé des 18 cas de production d'or artificiel dont il fut témoin oculaire.

Voici plus de 40 ans qu'un savant français bien connu, Tiffereau, a communiqué à l'Académie un procédé chimique de production de l'or. Il avait reconnu que l'or se formait lentement dans les mines, qu'une mine épuisée restait féconde et donnait de nouveau de l'or après quelques siècles, que les parcelles de minerai n'étaient pas toutes au même point de maturité, que les mineurs savaient très bien les distinguer, et qu'ils laissaient dans la mine les parties in-

(1) 1612-1678, ancêtre de Diana Vaughan qui fait tant parler d'elle en ce moment.



suffisamment mûres. Il avait observé l'influence du soleil, dans sa production, celle du soufre et de l'azote (sous forme d'acides sulfurique et azotique surtout) ; et il fit une patiente série d'expériences qui lui permirent de fabriquer de l'or, en quantité infinitésimale, c'est vrai, mais bien appréciable.

Les grands maîtres actuels de la chimie ont commencé, depuis un certain nombre d'années, à prendre une attitude plus respectueuse vis-à-vis des possesseurs de la pierre philosophale. Davy, Dumas, Berthelot ont avoué que les prétentions de l'alchimie se basaient sur un processus possible et sur l'existence d'une substance homogène, composée d'atomes de même nature ; les divers modes de groupement de ces âtomes produisant, comme le prouve l'étude de l'isomérie, la variété dans les qualités des corps qu'ils constituent.

Tout récemment, le professeur Robert-Austen, dans une conférence à l'Institut royal de Londres, a fait une déclaration qui lave les alchimistes de bien d'injures et d'accusations que les chimistes leur ont prodiguées. Il affirme que « les métaux présentent d'étroites analogies avec les organismes vivants », que « leur histoire présente des phases distinctes dans le processus vital auquel ils sont soumis », que « les générations futures parleront de l'évolution des métaux comme nous parlons maintenant de celle des animaux, et que les observateurs porteront naturellement leurs recherches sur le soleil comme le champ le plus favorable à l'étude de leurs transformations ». Puis il ajoute : « Si les alchimistes ont constamment mis en parallèle les métaux et les êtres vivants, ce n'est point par ignorance, mais parce qu'ils reconnaissaient, dans les métaux, des attributs d'une étroite parenté avec ceux des organismes animés. Les premiers alchimistes étaient des gnostiques, et, dans les deuxième et troisième siècles, il se fit une fusion entre les antiques croyances de l'Egypte et celles de la Chaldée... »

La chimie, d'ailleurs, opère tous les jours des transmutations en miniature qui devraient dessiller ses yeux et lui montrer les hautes perspectives qui lui sont réservées dans l'avenir. L'aciérage n'est-il pas le premier degré de la transmutation ? Le diamant artificiel n'est-il pas produit ? Il est des alchimistes actuels qui donnent au cuivre la dureté de l'acier et savent le préserver de l'oxydation ; le Dr Hartmann, de Vienne, tient, de l'un de ces hommes, une médaille en cuivre durci et inoxydable.

Le *Daily News* de 1881 a rapporté la série d'expériences faites par le docteur Norman Lockyer, sur la transmutation métallique. Le cuivre était transformé en calcium par le procédé suivant. On le plaçait dans un tube de verre et on le volatisait au moyen d'un courant voltaïque puissant, puis on dissolvait le dépôt obtenu dans de l'acide chlorhydrique ; l'examen spectroscopique montrait alors que le cuivre s'était transformé en calcium. Dans d'autres expé-



riences analogues, il transmuta le nickel en cobalt, le calcium en strontium, etc.

C'est un fait accepté par tous les alchimistes indiens, que le diamant réduit en cendres, par un procédé dont ils ont le secret, et uni à de l'étain, se transforme en argent.

La prodigieuse H.-P. Blavatsky ne fabriquait-elle point, à volonté, l'or, le diamant, les perles et les pierres précieuses? Bien de ces produits artificiels sont encore entre les mains d'un assez grand nombre de personnes de haute notoriété ; nous avons vu (1) une bague en or, portant trois petits brillants, produite artificiellement, — magiquement serait plus exact ; la bague, — un large anneau plat et massif, — fut créée d'abord, dans le cœur d'une rose épanouie, où l'on voyait, pendant l'opération, une pluie de petites étincelles électriques ; les diamants furent obtenus un an après et insérés, d'une façon inimitable, dans trois trous produits sur la bague en même temps que les brillants se formaient.

Le docteur Peisse (*La Médecine et les Médecins*) admet la transmutation métallique ; Draper est plus catégorique encore ; Figuier hésite apparemment, bien qu'il ait donné trois exemples très positifs et bien prouvés de transmutation de mercure en or.

Ce que nous trouvons de plus étonnant c'est qu'on s'étonne de la possibilité de la transmutation métallique ; d'abord, parce qu'elle est logique et nécessaire, parce que la science n'a pas plus de limites que l'univers, parce que les anciens connaissaient des secrets physico-chimiques que les modernes n'ont pas retrouvés encore, parce que les plus grands savants ne sont pas ceux qui pontifient dans nos facultés ; et ensuite, parce que, pour qui sait regarder, la nature est pleine d'alchimie, la transmutation est la loi universelle, le processus unique et incessant de l'évolution et de l'involution.

Tout est sorti des atomes homogènes qui formaient, au début des cycles, la nébuleuse cosmique ; c'est de leurs transmutations prodigieuses que naquirent d'abord, les proto-éléments, — ceux des alchimistes, — et, en dernier lieu, les éléments physiques, — ceux que manipule la chimie.

N'est-ce point une magnifique alchimie que celle qui transmute les éléments du sol et de l'air en multiples produits végétaux : cellulose, fibrine, albumine, gommes, résines, matières colorantes, caoutchouc ! Quelle plus grande transmutation que le changement du gland banal en chêne majestueux ! La fermentation ne transmute-t-elle pas le sucre en alcool, l'alcool en acide acétique, etc. ? Et quel nom donner à la transformation de l'albumine et du jaune de l'œuf en un oiseau vivant?

Il n'y a qu'une substance ; de la variété des groupements de ses éléments primordiaux procède la variété de ses états et des êtres

(1) Au doigt du colonel Olcott.



qu'elle forme (1) ; la transmutation alchimique n'est qu'un changement de groupement atomique plus radical que celui de la combinaison chimique ; la combinaison opère sur un même plan, la transmutation fait intervenir l'action d'un plan supérieur sur un plan inférieur, elle est synonyme de génération spontanée.

La chimie exige la connaissance des forces du plan matériel ; l'alchimie demande la manipulation de celles du plan astral, et, par conséquent, la voyance et la science de la Nature naturante. La combinaison chimique se sert du contact intime, aidé par la chaleur ; la transmutation alchimique a pour levier la Volonté entraînée d'un opérateur sagace, transporté sur le plan invisible, et, souvent aussi, l'aide des forces semi-intelligentes de la nature, — les Elémentals.

Nous n'avons parlé que de l'alchimie matérielle ; il est une alchimie psychique et une transmutation mentale bien plus étonnantes encore ; mais à quoi bon donner le vertige à ceux qui n'ont jamais essayé de tenir l'équilibre sur ces sommets altiers.

Pierre Duvar.

DEUX MOTS D'ORGANISATION

Le comité de Direction du Théosophisme, en France, dont le regretté Arthur Arnould était le Président, se trouvant *ipso facto* dissous par la mort des uns et l'absence indéterminée des autres, nous croyons inutile qu'il soit reconstitué. Ce comité, qui n'a eu aucune action par lui-même, n'avait d'ailleurs pas de place régulière dans l'organisation même de la Société Théosophique.

Celle-ci ne comporte, en effet, que le Président de la Société tout entière, — le colonel H. S. Olcott ; un secrétaire général par section (nous appartenons à la section dite Européenne, dont le siège est à Londres) ; et les Présidents ou les Bureaux des Loges constituées.

Dans la terminologie théosophiste, le mot *branche* est synonyme de *loge*, de sorte que parler de la Branche Française, c'est manquer de précision. C'est uniquement parce que le mouvement théosophiste était peu développé en France que, par un consentement mutuel, dont le comité de 1893 était l'expression, il avait été déféré

(1) Le *Lotus Bleu* publiera prochainement, sous le titre de *Chimie Occulte*, des observations ayant conduit à la découverte de l'atome chimique ultime commun.



à Arthur Arnould une certaine autorité morale en dehors même de la Loge Ananta (de Paris) dont il était aussi le Président élu (1).

Si modeste que soit encore le mouvement chez nous, il y a tout avantage à *rentrer dans la règle commune*.

Il est donc très désirable que les Théosophistes Français se constituent en Loges, partout où ils sont en nombre suffisant, c'est-à-dire là où se trouvent cinq membres, en faisant les démarches nécessaires auprès du secrétaire général de la section. Les loges, une fois établies, sont autonomes, et peuvent agir comme elles le désirent, en se bornant à rester dans les termes des règlements existants.

La Revue française du mouvement, — le *Lotus Bleu*, — dirigée par d'anciens Théosophistes généralement connus, est d'ailleurs toute disposée à servir de trait d'union entre les diverses Loges, à aider de ses conseils et de ses services, et à établir, — sans s'immiscer aucunement dans les questions d'ordre particulier, — une suffisante coordination dans l'action des groupes divers, pour que la marche d'ensemble soit vraiment progressive. Il est bon de rappeler, en outre, que les Théosophistes de Suède, de Norwège et de Danemark, en procédant ainsi, ont donné à leur mouvement une importance telle qu'ils ont pu constituer une *Section distincte*. Il suffit, en effet, pour former une section, de compter au moins sept Branches fonctionnant régulièrement, et se servant toutes de la même langue ; or, la Belgique et la Suisse pourraient s'unir à nous dans ce but, s'il devait un jour se réaliser ; et, dans ce cas, la constitution même de la Société donnerait, sous le titre de Secrétaire Général, une sorte de Président secondaire au mouvement dans les pays de langue Française.

Un tel résultat peut avoir des avantages et n'est pas irréalisable ; mais nous en sommes loin encore, et il suffit pour le moment de mieux nous organiser.

Dans ce but, et en ce qui nous concerne, voici les premières modifications que nous jugeons utile d'apporter aux dispositions mentionnées au verso de la couverture de notre Revue.

1° Pour les *demandes de renseignements généraux* sur la Société Théosophique, la direction et la rédaction du *Lotus*, s'adresser au Directeur de la dite Revue, le Dr Pascal, rue Victor Clappier, 39, à Toulon (Var).

2° Pour le service et le paiement des abonnements au *Lotus Bleu*, la vente au numéro, les demandes d'ouvrages, etc., s'adresser à M. Bailly, éditeur de la Revue, rue de la Chaussée d'Antin, 11, à Paris.

3° Pour entrer dans la Société Théosophique, s'adresser soit au Président de la Loge à laquelle on veut appartenir ; soit au *Secré-*

(1) Depuis la composition du numéro, le Comité de 1893, dont il est question ici, a été pleinement dissous, du consentement unanime des membres qui le composaient.



taire Général de la Section Européenne, Avenue Road, 19, Regent's Park, à Londres.

4° Pour les *dons volontaires* à la Souscription permanente, s'adresser au Directeur du *Lotus Bleu*, en spécifiant nettement l'affectation que l'on entend donner à la somme versée, c'est-à-dire, si elle est destinée au soutien même de la Revue, aux publications d'ouvrages, ou à la propagande, en général. A ce sujet, nous croyons utile de faire savoir que la propagande n'a été, jusqu'à ce jour, que l'œuvre d'un petit nombre de théosophistes, et que, pour une diffusion suffisante, en France, des enseignements théosophiques, il est nécessaire que tous les membres, qui comprennent l'importance de la cause, lui donnent l'aide pécuniaire qui leur est possible. Une *Souscription permanente* est ouverte à cet effet à la dernière page du *Lotus Bleu* ; et des mesures spéciales seront prises pour renseigner les donateurs sur l'usage qui aura été fait des sommes versées.

5° Pour la Bibliothèque, laquelle est affectée à l'usage de tous les membres de la Société Théosophique, résidant ou de passage à Paris, — s'adresser à Mme Kolly, rue d'Estrées, 18. — Salle de lecture ouverte les mardi et samedi, de 1 à 6 heures de l'après-midi. Conversation, au même endroit, les 2e et 4e mercredi du mois, de 8 à 10 heures du soir.

La Direction.

LES DIEUX

Juger, c'est distinguer les attributs, les qualités des choses : l'arbre est vert, la maison est grande, sont des jugements. Tout jugement se rapportant à des êtres passagers implique la possibilité de son contraire, dans le passé et dans l'avenir ; il fut un temps où il n'y avait ni cet arbre vert, ni cette grande maison ; un temps viendra où ils ne seront plus.

Un être existe dans notre mentalité, comme notion ; entre autres choses, celle-ci est une collection d'attributs.

Les notions répondent à des êtres réels, ce qui veut dire physiques ou tout au moins manifestés au plan physique, ou à des êtres imaginaires.

Quand on dit : Ce cheval arabe est bon coureur, c'est un jugement tiré de la notion d'un être réel ; mais si l'on dit : l'éléphant volant est le plus puissant des oiseaux, c'est un jugement tiré de la notion d'un être imaginaire.

Il y a des éléphants volants au plan mental puisqu'on en peut imaginer ; il n'y en pas au plan physique.



Les éléphants volants ne feront pas la guerre aux oiseaux de l'atmosphère terrestre tant que les conditions de la vie sur terre ne permettront pas l'apparition de ces oiseaux d'un nouveau genre.

Le jugement : Dieu est un être infiniment parfait, est exactement de même nature que l'autre : Les éléphants volants sont les plus puissants des oiseaux. Sur terre on n'a pas plus perçu de Dieu que d'éléphant volant.

L'intellect humain vit dans la contradiction comme le poisson dans l'eau : d'un côté, il n'attribue aucune valeur propre aux idées, il les considère comme des riens; de l'autre, il leur attribue beaucoup plus de réalité qu'elles n'en possèdent réellement ; il imagine, en certains cas, que les idées peuvent prendre plusieurs degrés de réalité.

On se moque des châteaux en Espagne et on croit à la réalité d'êtres comme Dieu, le Diable, l'Absolu, l'Infini, la Raison, qui sont exactement de la nature des châteaux en Espagne.

Vulgairement nous appelons réelles les notions se rapportant à des choses ou des êtres du plan physique ; il y a des notions qui n'ont aucun rapport de cette sorte : la notion de Dieu est de ces dernières.

Qu'on la façonne comme on voudra, cette notion ; qu'on y introduise tous les ingrédients imaginaires qu'il plaira d'y introduire, Dieu ne fût et ne sera jamais qu'un être du plan mental, sans correspondance aucune avec un objet du plan physique, tout à fait de même espèce que les géants aperçus par Don Quichotte dans les moulins à vent.

Il en est de même de la notion de Satan.

Mais le plan mental est un lieu d'existence ; pour être différent du plan physique il est quand même, et il est peuplé de choses et d'êtres qui sont en lui ce que sont au plan physique les êtres et les choses que nous déclarons réels. C'est le côté de la question de la réalité qui échappe aux penseurs ordinaires.

La lune a un côté que les yeux humains n'ont jamais vu ; ce côté n'existe pas moins que celui que nous pouvons regarder.

Les Dieux, notions d'êtres imaginaires, sont des réalités du plan mental. Rien n'existe sans conditions d'existence ; de quelque façon qu'ils soient conçus, Jéhovah, Baal, Osiris, Ormuzd, Allah, Jupiter, Odin, le Grand Manitou, Brahmâ, tous les Dieux sont produits — au moins en partie — par des potentialités contenues dans l'idéation humaine ; aussi longtemps que ces potentialités deviennent actives, les Dieux sont produits ; que leur activité cesse et les Dieux perdent l'existence.

Incontestablement, les Dieux imaginés par l'homme sont des produits de l'imagination humaine ; les matérialistes le soutiennent avec raison ; où ils ont tort, c'est quand ils croient que les produits de l'imagination humaine ne sont rien ; ces produits ne sont rien physiquement, mais sont quelque chose mentalement.



La preuve que Dieu n'existe pas au plan physique, c'est que jamais on ne l'y a rencontré ; la preuve qu'il existe au plan mental, c'est que toujours les hommes ont conçu des Dieux. L'intellect humain produit des Dieux comme les champs produisent de l'herbe.

Cela veut-il dire qu'il n'y a de dieux que ceux créés ou fabriqués par l'imagination humaine ? Pas forcément.

C'est encore en quoi les matérialistes ont un nouveau tort.

Il y a des Dieux imaginaires, c'est-à-dire pour l'existence desquels l'imagination humaine est un facteur ; cela n'apporte pas forcément la conséquence qu'il n'y en ait pas d'autres non accessibles à notre imagination, ayant ailleurs qu'en elle leurs conditions d'existence, les facteurs de leur nature divine.

Pour l'humanité, les dieux imaginaires existent davantage que les autres ; ce sont eux qui ont le plus d'action sur elle ; l'histoire des religions est là pour le démontrer.

Les Dieux imaginaires sont des êtres collectifs que la connaissance, à mesure qu'elle progresse, dissout en leurs éléments composants ; pour le dévot ignorant le tonnerre est la voix de Dieu ; pour le physicien c'est seulement un bruit produit par la fusion de deux courants électriques, en sorte que l'électricité est un morceau du Dieu d'autrefois, absorbé par la compréhension humaine. La science dépèce Dieu à mesure que ses dents poussent ; le dépècera-t-elle jusqu'au deviner de ses éléments constituants ?

Les savants matérialistes l'espèrent ; les croyants en Dieu considèrent une telle espérance comme un blasphème horrible.

Reste à savoir s'il est bien nécessaire d'avoir une opinion sur ce point. Essayons tout de même d'en trouver une.

La démolition de Dieu (il s'agit toujours du Dieu imaginaire, bien entendu) nous a montré une chose, c'est que ce Dieu-là est un pseudonyme de notre Ignorance. Par lui on a toujours désigné les conditions déterminantes des phénomènes qui sont ignorés de nous. Il s'ensuit que, si loin que progresse le savoir humain, s'il ne parvient pas à absorber toutes les conditions déterminantes des phénomènes, il y aura toujours place pour Dieu dans l'Univers.

Mais si l'homme est d'une nature telle qu'il puisse parvenir à comprendre tout l'Univers Dieu disparaîtra ; il n'y aura plus de place pour un Dieu imaginaire. Ne restera-t-il plus rien alors ? Si ; il restera la compréhension humaine et comme celle-ci aura des conditions déterminantes qu'il lui sera peut-être tout aussi difficile de comprendre qu'il est difficile à un homme de monter sur ses propres épaules, Dieu réapparaîtra juste au moment où l'homme croira l'avoir dévoré.

Il y a dans les Religions un noyau fondamental que la Science n'absorbera jamais et qui restera tellement inattingible que les millions de Babels qu'elle pourra entasser les unes sur les autres



auront tout juste autant de valeur que si la Science n'avait jamais travaillé.

Les religions particulières peuvent craindre la Science, mais la Religion ne sera jamais vaincue, parce qu'elle peut battre en retraite à l'infini devant la Science.

Guymiot.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Anthropomorphisme (grec). Vient d' « anthropos » qui, signifie homme. L'action de donner à dieu, ou aux dieux; une forme, des qualités et des attributs humains.

Anu (sanscrit). Un « atome » ; un titre de Brahmâ, qui, comme l'univers infini, n'est, dit-on, qu'un atome. Allusion à la nature panthéiste du dieu.

Anu (Chaldéen). L'une des plus hautes déités Babyloniennes, « Roi des Anges et des Esprits, Seigneur de la cité d'Erech ». Il est le gouverneur et Dieu du ciel et de la terre. Son symbole est une étoile et une espèce de croix Maltaise, — emblèmes de la divinité et de la souveraineté. C'est une divinité abstraite ; on suppose qu'elle anime l'étendue entière de l'espace éthéré ou ciel, tandis que sa « femme » donne la vie aux plans plus matériels. Ils sont tous les deux les types de l'Ouranos et Gaia d'Hésiode. Ils sortirent du Chaos originel. Tous ses titres et attributs sont caractéristiques et indiquent la santé, la pureté physique et morale, l'antiquité et la sainteté. Anu fut le premier dieu de la cité d'Erech. L'un de ses fils fut *Bil* ou *Vil-Kan*, le dieu du feu, des métaux divers et des armes. C'est avec raison que George Smith voit dans cette divinité une étroite connexion avec une espèce de produit hybride qui tient le milieu entre « le Tubal Caïn biblique et le Vulcain classique »..... lequel est pourtant considéré comme « la divinité la plus puissante dans les charmes et dans la sorcellerie en général ».

Anubis (grec). Le dieu à tête de chien, identique à Horus, sous un certain aspect. Il est, avant tout, le dieu qui préside aux désincarnés, ou aux ressuscités à la vie *post-mortem*. Son nom Egyptien est *Anepou* ; il est une déité psychopompique, « le Seigneur de la Terre silencieuse de l'Ouest, la terre des Morts, le préparateur de la



voie qui conduit à l'autre monde » ; celui à qui les morts étaient confiés pour être conduits par lui à Osiris, le Juge. Il est en somme « l'embaumeur » et le « gardien des morts ». C'est une des plus vieilles divinités d'Egypte, car Mariette Bey en a trouvé l'image dans les tombes de la troisième Dynastie.

Anugita (sanscrit). L'une des *Oupanishads*. Traité très occulte.

Anuki (Egyptien). (Voir « Anouki » ci-dessus). « Le mot *Ank* signifie, en hébreu, « ma vie », mon être ; c'est le pronom personnel Anochi, tiré du nom de la déesse Egyptienne *Anouki* », dit l'auteur du *Mystère hébreu*, ou la *Source des Mesures*.

Anunnaki (Chaldéen). Les Anges ou Esprits de la Terre ; les Elémentals terrestres aussi.

Anunit (Chaldéen) La déesse d'Akkad ; Lucifer, l'étoile du matin. Vénus, considérée comme l'étoile du soir, était l'Ishtar d'Erech.

Anupaduka (Sanscrit). Anupapâdaka et aussi Aupapâduka ; il signifie « sans parents », « existant par soi », né sans parents ni progéniteurs. Terme appliqué à certains dieux créés par eux-mêmes, et aux Dhyani-Bouddhas.

Anyâmsam Aniyasâm (Sanscrit) *Ano-raniyânsam* (dans la *Bhagavad gîtâ*). *Litter.*, « le plus atomique des atomiques ; le plus petit des petits ». On l'applique à la déité universelle, dont l'essence est partout.

Aour (Chaldéen). La synthèse des deux aspects de la lumière *astro-éthérique* ; l'*od* — la lumière qui donne la vie, et l'*ob* — celle qui donne la mort.

Apâm Napât (Zend). Être mystérieux correspondant au *Fohat* des Occultistes. C'est à la fois un nom védique et avestien. Il signifie, littéralement, le « Fils des Eaux » (de l'espace, c. à. d., de l'Ether), car, dans l'*Avesta*, Apâm Napât tient le milieu entre les *yazatas du feu* et les *yazatas de l'eau* (Voir *Secret Doctrine*. Vol. II., p. 400, note).

Apana (Sanscrit) « Souffle inspirateur » ; un exercice de la Yoga. *Prâna* et *apâna* sont les souffles « d'expiration » et « d'inspiration ». On l'appelle, dans l'*Anugita* « le vent vital ».

Apap (Egyptien), en grec *Apophis*. Le Serpent symbolique du Mal. Le Bateau solaire et le soleil sont les grands destructeurs d'Apap dans le *Livre des Morts*. C'est Typhon, qui, après avoir tué Osiris, s'incarne dans Apap pour tâcher de tuer Horus. Comme Taoër (ou *Ta-ap-œer*), aspect femelle de Typhon, Apap est appelé « le dévoreur des Ames », et c'est vrai, puisque Apap symbolise le corps animal, ou la matière laissée sans âme et livrée à elle-même. Osiris est, comme tous les autres dieux Solaires, un type de l'Ego Supérieur (Christos), et Horus (son fils) est le Manas inférieur ou Ego *personnel*. Sur plus d'un monument l'on peut voir Horus tuant Apap et aidé dans son œuvre d'un certain nombre de dieux à tête de chien, armés de croix et d'épées. Un Orientaliste a dit : « Le dieu Horus considéré comme vainqueur du Serpent du Mal peut être



considéré comme la forme première de notre groupe bien connu de S[t] Georges (qui est Michel) et le Dragon, ou la sainteté écrasant le péché. » Le Draconisme n'est pas mort avec les religions antiques, mais il a passé corporellement dans la dernière forme du culte, le christianisme.

Apis (Egytien) ou *Hapi-Ankh*. Le « décédé vivant » ou Osiris incarné dans le Bœuf blanc sacré. Apis était le bœuf-dieu qui, arrivé à l'âge de vingt-huit ans (l'âge auquel Osiris fut tué par Typhon), était mis à mort en grande pompe. Ce n'était pas le bœuf qu'on adorait, mais le symbole d'Osiris, de même que les chrétiens s'agenouillent aujourd'hui, dans leurs églises, devant l'Agneau symbole de Jésus-Christ.

Apocryphe (grec). Considéré et adopté, tout à fait à tort, comme quelque chose de douteux et de faux. Le mot signifie simplement *secret, ésotérique, caché*.

Apollonius de Tyane (grec). Philosophe étonnant, né en Cappadoce, vers le commencement du premier siècle ; pythagoricien ardent qui étudia les sciences phéniciennes avec Euthydème, la philosophie pythagoricienne et d'autres savoirs avec Euxène d'Héraclée. Suivant les principes de son école, il resta végétarien toute sa vie, ne se nourrissant que d'herbes et de fruits, ne buvant jamais de vin, portant seulement des vêtements tissés avec les fibres des plantes, marchant pieds nus et laissant pousser complètement ses cheveux, comme tous les Initiés qui ont vécu avant et après lui. Il fut initié à Egée par les prêtres du temple d'Esculape (Asclepios), et il apprit à produire un grand nombre des « miracles » que le dieu accomplissait pour la guérison des malades. Après s'être préparé à une initiation supérieure par un silence de cinq années, et par un voyage à Antioche, à Ephèse, en Pamphylie et dans d'autres contrées, il se rendit dans l'Inde *via* Babylone, bien que tous ses disciples, même les plus dévoués, l'eussent abandonné craignant d'aller dans le « pays des enchantements ». Un disciple d'occasion, rencontré sur sa route, Damis, l'accompagna pourtant. Damis, copié dans cette narration par un nommé Philostrate cent ans plus tard, nous dit que les Chaldéens et les Mages l'initièrent à Babylone. A son retour de l'Inde, il montra qu'il était un vrai Initié, en prédisant des pestes, des tremblements de terre, la mort de certains rois et d'autres événements importants. A Lesbos, les prêtres d'Orphée, jaloux de lui, refusèrent d'abord de l'initier dans les mystères particuliers, mais ils revinrent sur leur décision quelques années après. Il prêcha la morale la plus noble et la plus pure, à Athènes et dans d'autres villes, et produisit des phénomènes aussi extraordinaires que nombreux et bien prouvés. « Comment se fait-il, disait Justin le martyr consterné, comment se fait-il que les talismans (*telesmata*) d'Apollonius ont de la puissance, qu'ils apaisent, *comme nous le voyons*, la fureur des flots, la violence des vents et les attaques des bêtes fauves ; et que, tandis que *les miracles de notre Seigneur ne*



sont conservés que par la tradition seulement, ceux d'Apollonius *sont très nombreux et se manifestent présentement par des faits réels ?* ».... (*Quæst.* xxiv).

La réponse en est facilement trouvée dans le fait qu'après avoir passé le Kush indou, Apollonius avait été conduit par un roi à la *demeure des Sages*, la même peut-être que celles des Sages actuels, et qu'il lui avait enseigné une Connaissance qui n'a pas été surpassée. Ses dialogues avec Ménippe le Corinthien nous donnent le catéchisme ésotérique et révèlent (lorsqu'ils sont compris) plus d'un mystère important de la nature. Apollonius était l'ami, le correspondant et l'hôte des rois et des reines, et il n'est pas de pouvoirs merveilleux ou « magiques » qui soient mieux prouvés que les siens. Vers la fin de sa longue et étonnante vie, il ouvrit une école ésotérique à Ephèse et mourut vers l'âge de cent ans.

Aporrheta (grec). Instructions secrètes sur des sujets ésotériques, données pendant les Mystères égyptiens et grecs.

Apsaras (sanscrit). Une Nymphe de l'eau ou Ondine du Paradis (ou Ciel) d'Indra. Dans la croyance populaire, les Apsarases sont les « épouses des dieux » et sont appelées *Surangandś* ; on leur donne aussi un nom moins honorable, *Sumad-âtmajâs* ou « filles du plaisir », car la fable dit que lorsqu'elles apparurent au moment du barattage de l'Océan, ni les Dieux (Suras) ni les Démons (Asuras), ne voulurent les prendre pour femmes légitimes. Les *Vedas* mentionnent, parmi elles, Urvasi et plusieurs autres. Elles correspondent, en Occultisme, à certaines plantes aquatiques « sommifères » et à des forces inférieures de la nature.

Ar-Abu-Nasr-al-Farabi, appelé en latin Alpharabius, était Persan et le plus grand philosophe aristotélien de son époque. Il naquit en 950 après Jésus-Christ, et mourut, dit-on, en 1047. C'était un philosophe hermétique ; il avait le pouvoir d'hypnotiser au moyen de la musique, et ceux qui l'entendaient jouer du luth riaient, pleuraient, dansaient et faisaient tout ce qui lui plaisait.

On peut trouver quelques-uns de ses ouvrages sur la philosophie hermétique à la Bibliothèque de Leyde.

Arahat (sanscrit). se prononce et s'écrit encore Arhat, Arhan, Rahat, etc.., « le digne », *littéralement*, celui qui « mérite les honneurs divins ». Ce fut le premier nom donné aux Jaïn et plus tard aux saints hommes Bouddhistes initiés dans les mystères ésotériques. L'Arhat est celui qui est entré sur le sentier le meilleur et le plus élevé, et qui s'est ainsi délivré des renaissances.

H. P. Blavatsky.

(*à suivre.*)

ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

FRANCE

La Loge *Ananta*, dont Arthur Arnould était président, vient d'être reconstituée sous le nom de Loge Parisienne Ananta, avec M. Paul Gillard, 18, rue d'Estrées, comme Président.

A Toulon, les Théosophistes ont formé la Loge du Lotus Bleu, président Dr Th. Pascal. D'autres Loges sont en formation ailleurs.

SECTION INDIENNE

La section locale continue ses progrès sous la direction de Jagannathiah, de Bellary, et de Nilakanda, de Caddepah. Ce dernier, qui a garanti 300 roupies par an, en faveur de la cause, a divisé, en vue de faciliter la propagande, son district en trois cercles, il fera de même pour le district de Bellary.

Une lettre de Ceylan, adressée au *Lucifer*, donne les meilleures nouvelles de l'école fondée par Mme Higgins, qui espérait prendre possession, vers le 15 novembre, de ses nouvelles constructions. Le nombre de ses écolières va en augmentant ; malheureusement elle ne peut, pour raison d'économie, augmenter celui des orphelines qu'elle prend à sa charge.

Les réunions de la loge *Espérance* se tiennent régulièrement. Le public y est admis. On espère, l'année prochaine, fonder une bibliothèque et établir un centre actif de propagande.

SECTION ANGLAISE

Le séjour prolongé de Mme Besant à Londres lui a permis d'entreprendre une nouvelle série de conférences sur l'Homme et ses divers corps. Cette série est considérée comme devant être la plus intéressante qu'elle ait encore faite.

Voici d'ailleurs les sommaires de ces conférences.

I. *Le corps physique*. — La partie visible : sa composition, sa purification et ses possibilités. La partie invisible : sa nature et ses fonctions, veille et sommeil. Médiums et matérialisations. La mort.

II. *Le corps astral*. — Sa composition, sa purification et ses possibilités. Ses fonctions pendant la veille et le sommeil. Apparitions à distance avant et après la mort. La mort.

III. *Les corps supérieurs*. — Le corps intellectuel : sa nature, son



développement et ses fonctions. Le corps causal : son développement et ses fonctions. Le corps spirituel. Corps artificiels temporaires. L'aura humaine, son développement et son contenu.

IV. *L'Homme.* — Comment la conscience travaille dans les différents corps. La mémoire. Transfert de l'intégrité de notre mémoire à travers le jour et la nuit, à travers la vie et la mort. La conquête de la matière de l'espace et du temps.

Voilà certes un beau programme, et quand on sait qu'il a été rempli par Mme Annie Besant, on peut, à juste titre, regretter de ne pas être Londonien.

Une nouvelle loge vient d'être organisée à Bulliol House, Toynbee Hall, et portera le nom de : *Loge orientale de Londres.* Comme elle est bien placée, elle a de grandes chances de réussir.

Le rapport annuel de la loge Blavatsky constate que, malgré le départ d'un grand nombre de membres effectué au commencement de l'année, de nouveaux membres ont comblé le vide créé par le départ des anciens.

Mme Cooper-Oakley a visité différentes loges anglaises, et, partout où elle a passé, elle a fait des conférences et tenu des réunions pour les étudiants et les chercheurs.

—

SECTION AMÉRICAINE

Le *Mercury* a augmenté son format et va bientôt marcher au premier rang des revues du monde théosophique. Il nous annonce que M. Melville S. Wadham, du comté de Newhaven, a offert d'imprimer à ses frais un journal mensuel analogue à l'ancien *Forum*, à l'usage de la Section américaine.

Le centre *Las Vegas* devient de plus en plus important et ses membres sont pleins d'ardeur pour l'étude. M. de Clifford écrit de Los Angeles que la branche *Harmonie* a des réunions pleines d'enthousiasme malgré la chaleur. L'activité règne à la fois dans les branches *Harmonie* et *Dhyâni*.

La branche *Toronto* annonce qu'elle est très florissante et s'empresse de protester contre les commentaires mensongers faits à son sujet par ceux qui ont abandonné la Société théosophique.

—

SECTION AUSTRALIENNE

L'intérêt du mois s'est concentré sur Sydney, où les conférences de la comtesse Wachtmeister ont continué d'être bien accueillies par le public et la presse ; sans compter ses réceptions du samedi, qui ont été suivies par des visiteurs de toutes nuances. Dans ses réunions privées, la comtesse a produit une très bonne impression et a détruit beaucoup de préjugés sur le but et la nature de la Théosophie. Son départ de Sydney laissera beaucoup de regrets, d'autant plus que le vide qu'il va créer ne sera pas facile à combler.



M. P. D. Khan est actuellement à Brisbane, d'où il a envoyé au quartier central des nouvelles vraiment encourageantes au sujet de l'activité et du zèle de la branche de cette localité.

Les sociétés de tempérance, devant lesquelles la comtesse a fait des conférences, sont très sympathiques au mouvement théosophique. Une conférence, faite sur *l'Abstinence* (1) *absolue et le Végétarisme, au point de vue théosophique*, avait été fort bien accueillie et même applaudie avec enthousiasme. Aussi des remerciements lui furent votés par acclamation pour le service rendu à la cause de l'abstinence absolue.

A Melbourne, le travail des deux branches locales se poursuit avec succès. La nouveauté de l'entreprise et l'unité dans l'action promettent d'excellents résultats.

Auckland N. Z. La loge locale a transféré son quartier central dans un magnifique immeuble, où elle se trouve bien mieux installée.

Les branches de cette section ont adressé à Mme Annie Besant une pétition, revêtue de nombreuses signatures, pour l'engager à rendre une nouvelle visite aux colonies, le plus tôt que cela lui sera possible.

La duchesse de Pomar.

Lady Caithness, duchesse de Pomar, est morte dans son hôtel Holy Rood, à Paris, le novembre dernier.

C'est une grande et vraiment noble existence qui vient de s'éteindre, parce que, si la duchesse ne se refusait pas à jouir de la fortune que Karma lui avait dispensée, elle en usait certainement plus encore en charités de tous genres dont le nombre et le détail seraient innombrables, et aussi en agissant éminemment sur le terrain de la haute bienfaisance intellectuelle, en répandant, surtout en France, sa patrie d'adoption, des flots de « Connaissance ».

Jamais la double composition de l'homme n'a été plus manifestée que dans le cas de Mme de Pomar. Sa personnalité, en quelque sorte, tenait une large place dans la Société du monde, en y étant constamment bonne, hospitalière et secourable ; tandis que son individualité propre travaillait, avec mille fois plus d'activité, à propager, par la conférence et par le livre, la diffusion de la lumière spirituelle dont notre siècle a tant besoin.

Spiritualiste de la première heure, la duchesse de Pomar était entrée dans la Société Théosophique dès son avènement, en 1876, et elle était intimement liée avec Mme Blavatsky. Elle était présidente de la Branche Française « *Orient et Occident* », dont l'esprit théosophique, bien qu'indépendant, avait gardé un caractère plus spécialement chrétien, et même un peu Spirite. Nous eussions assurément préféré qu'elle restât dans la donnée Orientale qui nous paraît plus rapprochée des sources premières; mais l'on sait que c'est le droit des Théosophistes de suivre, dans leurs

(1) Abstinence de liqueurs alcooliques.



recherches vers la vérité, les voies qui conviennent le mieux à leurs dispositions naturelles. La Société Théosophique admet tous les chercheurs indépendants et sincères, sans distinction de sexe, de caste, ou de croyance. Elle ne requiert qu'un seul *postulatum* commun, celui de la fraternité humaine. Nul n'y répondait plus que Mme de Pomar.

Ses publications ont été nombreuses. Voici les principales.

Le Spiritualisme dans la Bible.

Le mystère des Siècles.

Vieilles vérités sous un nouveau jour.

Fragments de Théosophie : ses aspects Oriental, Sémite et chrétien.

Interprétation ésotérique des livres Saints.

L'ouverture des Sceaux.

Le secret du Nouveau Testament.

Elle dirigeait la Revue mensuelle l'*Aurore du jour nouveau*. Et elle avait fait éditer à ses frais divers ouvrages, notamment la *Voix parfaite*, d'Anna Kingsford, et récemment la traduction française de l'une des meilleures histoires qui existent de Marie Stuart, sa reine favorite, comme l'on sait.

Mme de Pomar, nous le répétons, était un grand et lumineux esprit, libre penseur religieux, c'est-à-dire tendant vers l'au-delà qui nous entoure et nous domine, mais y tendant par ses propres efforts, aidés de la tradition, et sans suivre à la lettre l'interprétation manifestement imparfaite des meilleures Religions de l'occident. Quel que soit le jugement porté sur sa mémoire par les partisans même de ces Religions, l'honnêteté du but poursuivi et des moyens employés imposera le respect sur la tombe de la défunte à tout penseur sincère; et quant à nous, ses amis Théosophiques, nous la regrettons sincèrement.

Dao.

REVUE DES REVUES

The Irish Theosophist. Septembre 1895. JASPER NIEMAND. Lettres à une loge (suite). — C. Y. T. Une vieille histoire. — ARETAS. Le sermon sur la montagne. — Æ. Le vêtement du roi. 2e chant de l'antique magie. — A. STRAL. Le sixième sens et le septième qui est un non-sens. — Revue. — D. N. D. Par le chemin. — Notes et nouvelles théosophiques.

The Theosophic Gleaner. Septembre 1895. Nos salutations. — Le vrai bonheur. — Le Mahant de Bodh-Gaya et ses acolytes. — Prédictions faites en 1893. — Grande malgré tout. — Qu'est-ce que l'ascétisme ? — Le principe de la dualité. — Symbologie des parricides. — Cruauté et chrétienté. — Superstition et religion. — Le Borderland. — Obiter dictum. — Notes et nouvelles.



Journal de la société Maha-Bodhi. Septembre 1895. Notes et nouvelles. — Cas du Temple. — Maha-Bodhi. Découverte de ruines Bouddhiques. — Max Muller à Siam. — Bouddhisme et Hindouisme à Java. — La science de la mentalité. — Les meilleures femmes du monde. — Parmi les dieux. — La province du Bouddhisme. — Le plus ancien livre du monde. — Esquisse de l'ontologie bouddhiste et la doctrine de Nirvana dans l'école thibétaine de Mahayana. — Revues.

The Theosophic thinker. Le Bouddhisme dans l'Inde. — Appréciation du système des Castes. — Remarques sur les diverses écoles d'occultisme dans l'Inde. — Sur l'initiation. — Le choléra et la philosophie qui en découle. Nouvelles et notes.

Lucifer. Octobre 1895. Sur la tour de garde. — MEAD. Orphée (suite). — IVY HOOPER. Deux maisons (suite). — E. WOODS. L'analyse raisonnée de la vie (suite). — La Doctrine du cœur (fin). — ANNIE BESANT. Karma (fin). — LEADBEATER. Jagannath. — GLASS. Le christianisme primitif et ses enseignements (suite). — Notes théosophiques. — Revues. — Publications théosophiques et mystiques.

The Path. Octobre. A signaler les lettres toujours si intéressantes de Mme Blavatsky. Dans celles-ci elle déclare qu'elle ne peut s'expliquer le dévouement qu'ont pour elles tous ceux qui l'approchent de près, tels que le docteur Ellis et la comtesse Wachtmeister. — Fin d'un article sur la nature et le but du Dévachan, par FUSSELL. — Les sièges physiques de la conscience, par HERBERT CORYN. — L'homme dans ses quatre principes inférieurs, par CONNELLY.

Sphinx. Septembre. ERNEST DIENSTEL. Pensées sur Karma. — ANNIE BESANT. Le son dans le Cosmos. — J. A. ANDERSON. Le rôle du sexe dans la réincarnation. — LADWIG KUHLENBECK. Les procédés des gens de la médecine chez les Peaux-Rouges. — LADWIG KUHLENBECK. La Prophétesse des Chegoimegon. — SEBALD VON WERTH. La Magie moderne. — FRANZ HARTMANN. Les tremblements de terre et l'âme du monde.

— Octobre. Dr GOERING. L'éducation pour la vie religieuse. — ERNEST DIENSTEL. Bouddhisme et christianisme. — ANNIE BESANT. Le feu dans le Cosmos. — ADALBERT MATKÓWSKY. Les Revenants. — LUDWIG KUHLENBECK. Manas, poésie. Notes et critiques.

Curiosité. Décembre. Méthodes d'enseignement. Voyage en Astral.

A. de Guéblange.



AVIS

Le *Lotus Bleu* a été jusqu'ici servi, à *titre gracieux*, à diverses personnalités auxquelles il était désirable de faire connaître la donnée Théosophique et le mouvement qui la répand.

On peut espérer que celles de ces personnalités qui y ont pris un intérêt intellectuel ou moral voudront bien en témoigner en prenant un abonnement en règle.

Les modifications nécessitées, par les circonstances, dans la gestion matérielle de la Revue, nous conduiront d'ailleurs à réduire le nombre des dits services gratuits, à partir de la septième année du *Lotus Bleu* qui commencera en mars prochain.

La Direction.

Notre ami Amo, parti pour l'Inde en septembre, a été obligé de revenir prématurément par suite de l'état de sa santé. Il est arrivé le 9 décembre, et nous avons été heureux de constater son rétablissement.

Erratum.

Dans le *Lotus Bleu* du 27 novembre dernier, page 402, lire, aux lignes 12, 19 et 25, *Ile de Paques*, au lieu d'Islande orientale.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE DÉCEMBRE 1895

MM. Dac. . . . . 100 fr. (*Lotus bleu*).
Dr Pascal . . . . 100 » »

SOUHAITS

L'année 1896 aura sonné lorsque les lecteurs recevront ce numéro. Le LOTUS BLEU est heureux de leur offrir ses vœux les plus fraternels.

Le Directeur Gérant : Th. Pascal

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

27 JANVIER 1896

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 11

LE LOTUS BLEU

DE LA THÉOSOPHIE

ET DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Théosophie et Société Théosophique sont deux sujets dont il a été souvent parlé déjà dans le *Lotus Bleu*, et sur lesquels, néanmoins, il y a toujours à dire : d'abord, parce que chacun peut les voir sous un aspect particulier, et aussi, parce que ce sont les sujets les plus ordinaires de nos pensées, ceux qu'il convient surtout de présenter et de représenter sans cesse à l'attention du monde extérieur.

Nous allons essayer d'en dire quelques mots à notre tour.

I

Parmi les définitions qu'on peut donner de la Théosophie se trouve celle-ci: *La Théosophie est la connaissance intégrale de la Nature.*

Expliquons ces termes. Intégrale veut dire sur tous les plans ; et les plans, au point de vue théosophique, sont les degrés de différenciation ou d'évolution de la Substance-une, c'est-à-dire ses divers états. Quant à la nature, c'est, pour nous, tout ce qui existe.

Remarquons, en passant, que le mot « exister » renferme, à lui seul, de par la merveilleuse philosophie des mots, le secret même de l'univers manifesté, puisqu'il signifie expressément être de, pro-

venir de, et que la Théosophie ne tient, au fond, la nature que pour une ombre illusoire, *issue* de la seule et réelle Essence.

La science moderne, il est vrai, n'entend généralement par « la nature » que ce qui est accessible à nos sens externes, c'est-à-dire, le plan physique, appelant tout le reste « surnaturel, » alors même qu'elle en admettrait l'existence. La science reconnaît qu'elle ne sait encore rien du substratum des éléments physiques.

La Théosophie, elle, comprend bien *tout* dans la nature : ce qui est « Naturant » comme ce qui est « Naturé. » Elle considère dès lors l'univers entier, l'ensemble des êtres qui s'y trouvent, et les rapports qui les unissent. La connaissance de ces rapports facilite du reste singulièrement l'étude, parce qu'elle démontre que tout est dans tout, et qu'en haut ressemble à en bas, de sorte que connaître l'univers ou macrocosme, c'est connaître l'homme ou microcosme, et réciproquement.

En ce qui concerne l'homme, la Théosophie dit ce qu'il est, d'où il vient, où il va, et quelles lois président à son évolution.

C'est un champ d'études assurément très étendu, dont les parties les plus simples importent seules, pour le moment, au plus grand nombre, sous les titres de *Constitution de l'homme*, processus *post-mortem*, *Karma et Réincarnation*. Le reste, comprenant les causes premières et suprêmes, les lois d'unité et de périodicité, les forces diverses, les états de conscience, les pouvoirs et les hiérarchies, etc., constitue la Théosophie transcendante, à l'usage du petit nombre de ceux qui sont à même de la posséder. Sans doute, la Connaissance intégrale doit être finalement acquise par tous les hommes, mais le temps leur est donné pour y parvenir, pourvu qu'on ne s'arrête pas en chemin.

*
* *

Un mot sur l'aspect religieux de la Théosophie. A l'origine, la donnée théosophique a été la donnée religieuse, divulguée par des Êtres avancés, véritables Messies, venus d'autres sphères, ou après des périodes antérieures. Les religions en ont dérivé.

De même qu'il y a sept rayons d'effulgence du Logos manifesté, de même il y a, en quelque sorte, sept genres d'esprit, — donnant plutôt lieu à sept aspects de la vérité, — qui ont diversifié les Religions. L'action délétère du temps, dans les cycles d'obscuration surtout, et celle des circonstances les ont altérées encore. Inutile d'ailleurs de chercher à distinguer, parmi les Religions actuelles de l'humanité, les traces précises des sept rayons. Ces traces se sont intermêlées, et elles sont de nouveau plus marquées par les différences de dispositions mentales des individus que par celles des dénominations ou des rites. Elles se sont d'ailleurs successivement transformées. C'est ainsi, par exemple, que le Christianisme, ne

datant pas encore de 2000 ans, n'est évidemment pas l'unique représentation du Rayon auquel il atteint ; et ainsi des autres.

La Théosophie fait retrouver la vérité commune à toutes les Religions, discerner les apports dûs aux contingences et reconnaître la concordance immanente au fond. Elle éclaire donc hautement la Question :

A l'homme qui n'a pas de croyance religieuse, elle donne des notions qui l'unissent à l'au-delà ;

De celui qui croit déjà, mais qui ne veut pas se départir de l'aspect religieux de ses premiers ans, elle raffermit et éclaire les convictions ;

Pour celui, enfin, qui a la ferme volonté d'aller plus loin que ne le comportent les établissements actuels, elle le met, simplement, mais sûrement, à même de le faire ; — elle lui permet de franchir, d'un seul coup, une ou plusieurs incarnations.

Son formulaire pratique n'est hostile à aucune religion établie, et il défie les critiques les plus sévères. Il est, d'ailleurs, d'une simplicité extrême à énoncer, se réduisant, en somme, aux quatre termes suivants dont le développement se trouve dans nos ouvrages :

Purification, *Connaissance*, *Altruisme* et *Méditation*.

Voilà, très en résumé, ce qu'est la Théosophie.

*
* *

Nous arrêterions ici la première partie de notre esquisse générale, si l'agitation qui se fait depuis quelque temps sur certaines questions ne nous engageait à ajouter un seul mot particulier à l'adresse de ceux qui ne savent pas encore.

La Théosophie, avons-nous dit, éclaire tout. Elle dit notamment que la magie est l'exercice des pouvoirs de l'homme sur d'autres plans que le contingent, avec répercussion sur ce dernier. Elle informe sur ces pouvoirs et sur leur usage. Elle dit que, poursuivis dans un but personnel, quel qu'il soit, ils ne conduisent qu'au mal, et elle en éloigne absolument, — qu'il s'agisse d'hypnotisme, de spiritisme vulgaire, d'occultisme pratique, palladisme, etc., branches diverses de la magie noire, plus ou moins blamâbles — selon le cas. Elle assure, au contraire, que les bons pouvoirs viennent naturellement, d'eux-mêmes, par le développement de l'homme, effectué suivant la voie droite, c'est-à-dire par la mise en application des quatre prétextes précités, par l'ascension du quadruple sentier.

La culture de la Théosophie ne peut être l'objet de la moindre condamnation éclairée et honnête, ou sans parti pris.

Dac.

(*A continuer*).



UN CAS DE CHANGEMENT DE PERSONNALITÉ

I

Tous ceux qui ont étudié avec quelque soin les travaux récemment publiés sur l'hypnotisme connaissent certainement le phénomène désigné sous le nom de *changement de personnalité*. Je me bornerai donc à rappeler que, quand un sujet est devenu suggestible, il suffit de lui affirmer qu'il est tel ou tel personnage (qu'il connaît ou qu'il peut imaginer), pour qu'il entre dans ce rôle avec une telle perfection que souvent son écriture elle-même se modifie et prend le caractère de celle du personnage en question. Ce changement de personnalité peut durer des semaines sans jamais se démentir, même dans les circonstances les plus futiles et les plus imprévues ; il peut disparaître et reparaître, pour ainsi dire automatiquement, quand le sujet entre ou sort des conditions déterminées par les termes de la suggestion. C'est ainsi qu'un jeune commis, nommé Benoit, sur lequel j'ai expérimenté naguère à Blois, croyait être un de mes fils (alors absent) dès qu'il franchissait le seuil de ma maison ; il vivait alors, avec le naturel le plus parfait, dans l'intimité de ma famille, tutoyant ses frères et ses sœurs, donnant des ordres aux domestiques, portant des jugements sur Benoit lui-même quand on le mettait sur ce chapitre, prenant une écriture tout à fait semblable à celle de mon fils quoiqu'il ne l'ait jamais vue, je crois, trouvant enfin des prétextes habiles et vraisemblables pour ne point répondre aux questions qu'on lui faisait sur sa vie antérieure, lorsqu'il craignait de se tromper (1).

D'après M. Charles Richet, qui s'est occupé spécialement de ce genre de phénomènes, la suggestion aurait pour effet de modifier l'équilibre nerveux dans le cerveau du sujet, de manière à raviver d'une façon intense tous les souvenirs ayant trait au personnage suggéré, en éteignant au contraire momentanément tous les autres; sa conduite découle, d'une façon inéluctable, du raisonnement qui ne peut plus s'exercer que sur les premiers. Cette hypothèse me paraît simple et juste.

C'est donc avec une défiance très motivée contre toute autre explication basée sur l'intervention d'êtres invisibles que j'ai observé

(1) J'ai décrit ce cas en détail dans les *Forces non définies*, pp. 212-227. La *Revue philosophique* l'a reproduit quelques mois après.



le cas très net d'un changement de personnalité spontané où la nouvelle personnalité dit être l'*Esprit* (1) d'un ami du Sujet, mort depuis une dizaine d'années et revivant aujourd'hui dans un monde étranger à notre système solaire. Si je me suis décidé à reproduire ici le résumé des conversations tenues pendant près de dix-huit mois avec cet être hypothétique, c'est que : d'une part, si je ne suis pas du tout sûr qu'il existe, je ne suis pas sûr non plus qu'il n'existe pas, et que, dans tout ce qu'il m'a dit, malgré quelques contradictions de détail, rien ne répugne pas trop à ma raison ; d'autre part, dans une science en formation, toute observation peut devenir utile à un moment donné quand elle a été faite avec soin et sincèrement.

En admettant même que nous nous trouvions ici en présence d'un phénomène analogue au rêve, c'est-à-dire à la reviviscence d'une série d'images antérieures reliées par des raisonnements plus ou moins conscients, comme dans le cas du changement de personnalité, n'y a-t-il pas intérêt pour la science à montrer jusqu'à quel point peuvent s'objectiver, se préciser, et se coordonner les éléments de ces rêves provoqués par l'agent magnétique, rêves qui ont probablement joué un rôle considérable dans l'établissement de beaucoup de traditions religieuses ?

II

Le sujet que j'appellerai *Mireille* est une femme d'environ 45 ans, que je connais depuis son enfance et dont la mère était déjà un sujet remarquable, possédant parfois dans le sommeil provoqué le don de la vue à distance et l'instinct des remèdes. Très intelligente et d'un caractère élevé, elle cultive les arts avec succès, mais elle ne possède qu'une instruction fort ordinaire et n'est nullement versée dans la littérature théosophique, spirite ou occultiste ; toutefois il faut ajouter qu'elle vit depuis longtemps dans un monde parisien où les questions de science et de philosophie se présentent souvent dans la conversation, et je sais qu'elle a assisté à une partie d'une conférence de Mme Annie Besant.

Mireille souffrant d'une maladie interne ; elle me pria, il y a envi-

(1) A l'exemple de saint Paul et de plusieurs autres Pères de l'Église, j'admettrai, ne fût-ce que pour la commodité du langage, la division de l'homme en trois parties : **le corps matériel, l'âme animale** (*anima*) consubstantielle au corps et que l'on a pris l'habitude d'appeler aujourd'hui CORPS ASTRAL ; enfin **l'esprit** (*mens*), d'essence incorporelle et divine.

En 869, le quatrième concile de Constantinople condamna cette division en *anima* et *mens* ; il déclara (*Décret*. XI) que l'homme n'a qu'une seule âme, ce qui n'empêcha pas la scolastique de distinguer encore longtemps, d'après Aristote, trois parties dans l'homme : la partie végétative ou organique (*forma corporalis*), la partie sensitive ou animée (*anima sensitiva*), et enfin la partie intellectuelle ou raisonnable (*anima intellectualis*).



ron deux ans, de la magnétiser pour la soulager ; elle s'endormit dès la première séance, et, comme elle s'en trouva bien j'approfondis progressivement l'hypnose jusqu'au moment où son corps astral se dégagea. On trouvera dans le *Lotus Bleu* (n° du 27 juin 1895) la théorie qu'elle me donna elle même de ce dégagement, au bout d'un certain nombre de séances. Je me bornerai ici à ajouter quelques détails d'après mon registre d'expériences.

9 JUILLET 1894 (5e *séance*). — J'endors Mireille qui passe très rapidement par les diverses phases de l'état hypnotique. Elle voit se former, non une sorte de double situé à environ un mètre d'elle, comme cela se produit avec Laurent, Mme Lux, Mme Ol. et Mme Z, mais une enveloppe qui l'entoure de toute part, comme une cloche, et qui suit, à quelques centimètres de distance, toutes les sinuosités de la surface de son corps; elle voit cette enveloppe, de l'intérieur, de sorte que ses saillies lui paraissent en creux et inversement. En continuant la magnétisation, cette enveloppe se condense et s'élève dans l'espace; Mireille cesse alors de voir l'enveloppe, mais elle voit son corps charnel comme si elle était en dehors de lui et aperçoit autour d'elle des fantômes lumineux qu'elle compare à des cosses de balsamine quand, au moment de la maturité, elles s'ouvrent en se recroquevillant. « Quelques-uns, dit-elle, sont des larves qui s'approchent de moi pour tâcher d'aspirer la rosée de vie dont mon corps astral, encore en communication avec mon corps physique, est imprégné; d'autres me semblent avoir été des êtres humains. » Elle les redoute et repousse leur contact.

19 JUILLET 1894 (6e *séance*). — Je pousse la magnétisation plus loin que dans la séance précédente. Mireille se sent s'élever dans l'espace ; elle arrive dans une région supérieure où elle baigne dans une lumière intense qu'elle compare à celle d'un diamant jaune. Les êtres qui l'entourent maintenant ressemblent à des comètes à très grosses têtes et brillent d'un éclat vert, très variable, suivant les individus. Ces êtres paraissent avoir des affinités, se rapprochent et s'éloignent tour à tour; des êtres analogues passent en sillonnant l'espace avec une très grande rapidité, comme s'ils étaient appelés quelque part.

25 JUILLET 1894 (8e *séance*). — Mireille, emmenée dans la région supérieure, dont il est question dans la 6e séance, dit qu'elle reconnaît, parmi les fantômes qui voltigent autour d'elle, un ami d'enfance mort depuis une dizaine d'années, et auquel nous donnerons désormais le pseudonyme de *Vincent*.

Ici mon journal s'interrompt pendant plusieurs mois pour diverses raisons : d'abord un voyage me sépara de Mireille; puis ses révélations me parurent d'une nature si étrange que je ne voulus pas me donner la peine de les enregistrer jusqu'au moment où j'aurais pu me former une opinion sur leur degré de vraisemblance et sur leur origine dans son esprit.

Elle me racontait en effet ses explorations, en corps astral, dans les diverses planètes, et me donnait des détails sur la couche électrique limitant notre atmosphère dont il a été question dans le



numéro précédent du *Lotus Bleu* (1). Je me proposais de comparer ces récits avec ceux de Swedenborg et des autres mystiques.

Quant à Vincent, il assista pendant quelque temps à nos séances et, lorsque Mireille l'interrogeait, il lui répondait par une sorte de transmission de pensées, de sorte que j'étais naturellement porté à supposer que c'était le sujet qui se répondait à lui-même; mais vers le mois de novembre 1894, Vincent disparut tout d'un coup et ne vint plus à nos évocations.

III

Au commencement de janvier 1895, Mireille, dégagée de son corps physique, fut frappée par la vue de deux cercles lumineux planant au-dessus de nos têtes; malgré mes demandes réitérées et son penchant à vouloir trouver une explication à tout, elle déclara ne point se douter de ce que cela pouvait être.

Sans m'en inquiéter davantage, je continuai mes explications dans l'autre monde. Un jour, je voulus l'envoyer dans Mars; elle fut arrêtée par la couche électrique qui lui sembla beaucoup plus violente qu'autour de la Terre et dans laquelle elle n'osa s'engager. Suivant elle, il y avait dans cette planète de l'eau, puisque parfois des nuages interceptaient sa vue; elle voyait briller les mers et scintiller les glaces des pôles. Elle apercevait des canaux d'une énorme largeur (2). Elle ajoutait que ces canaux avaient été creusés à travers les continents par les *Martiens* qui, bien qu'amphibies,

(1) Je trouve dans l'*Essai sur les phénomènes électriques des êtres vivants* publié en 1894 par le Dr Fugairon, le passage suivant dont ni Mireille ni moi n'avions alors connaissance.

« La sphère de fluide électrique. — Le globe terrestre possède une électricité propre dont la cause est multiple. La croûte terrestre est électrisée négativement, tandis que l'atmosphère l'est positivement. Le potentiel de l'air augmente à mesure qu'on s'élève. Jusqu'à un mètre au-dessus du sol, on ne trouve aucun signe d'électricité. A partir de là Quételet a trouvé que l'intensité électrique est proportionnelle à la hauteur, résultat trouvé également par W. Thomson et par Mascart et Joubert.

« Peltier a reconnu avec un cerf-volant que l'électricité, qui croît lentement jusqu'à 100 mètres, augmente ensuite rapidement jusqu'à la hauteur de 247 mètres, la plus grande qu'il ait atteinte. Les observations faites dans les ascensions aérostatiques ont prouvé que l'air des hautes régions (6 à 7000 mètres) est fortement chargé d'électricité positive.

« Une couche épaisse de fluide électrique semble donc inonder les couches supérieures et régner aux limites de notre atmosphère. Cette sphère éthérée correspond à la zone de feu, au *ciel de feu* des anciens. »

Dans l'État de Baroda (Indes) on croit que le séjour des âmes après la mort ou *Vayu Loka* est une portion de l'espace entourant la terre. On dit que la terre a sept enveloppes et que *vayu* ou l'*air* en est une, l'*électricité* une autre.

(2) Il n'est pas besoin de faire remarquer que jusqu'ici les descriptions pouvaient être des souvenirs de ses lectures à l'état de veille.



vivent de préférence dans l'eau et s'en servent pour aller d'une mer à l'autre. Les Martiens seraient des êtres infiniment supérieurs aux hommes pour la force physique, mais inférieurs comme intelligence (1). Tout à coup elle cessa de parler et tomba en syncope avec ralentissement de plus en plus marqué du pouls. Je me hâtai de chercher à la réveiller par un acte énergique de la volonté et des passes transversales. Au bout d'une minute ou deux, le corps commença à remuer et j'entendis avec étonnement les paroles suivantes prononcées d'un ton brusque tout à fait différent de celui qu'a, d'ordinaire le sujet : « Vous l'échappez belle ! Pourquoi ne l'avez-vous pas retenue ? Vous savez bien qu'elle est très curieuse. Si je n'avais pas été là, elle était perdue, pour vous comme pour moi. — Qui êtes-vous donc, vous? — Je suis Vincent, j'assiste à toutes vos expériences qui m'intéressent à cause de Mireille. — Qu'a-t-elle fait, et où est-elle maintenant ? — Elle a voulu pénétrer dans l'atmosphère de Mars en traversant la couche électrique et je ne sais ce qui en fût résulté (2). Je me suis précipité à sa suite et je l'ai ramenée. J'ai déposé son esprit dans le véhicule qui me sert pour venir dans l'atmosphère de la Terre et j'ai pris son corps astral pour entrer dans son corps charnel et pouvoir communiquer avec vous. — Voulez-vous maintenant me la rendre ? — Oui, prenez-lui les mains et projetez du fluide dans son corps pour m'aider à me dégager. » C'est ce que je fis; au bout de quelques instants, Mireille parut se réveiller d'un profond sommeil, accablée de fatigue, parlant avec peine et par monosyllabes. Avant de faire rentrer son corps astral dans son corps physique, je lui demandai ce qui lui était arrivé ; elle me confirma les paroles de Vincent. Je procédai alors au réveil complet.

Dans les séances suivantes, je recueillis peu à peu les renseignements que je vais résumer.

Quelques semaines auparavant, Vincent, dont le corps astral et l'esprit avaient été, jusque-là, à l'intérieur de la couche électrique de la terre, avait perdu connaissance et s'était réveillé dans un autre monde, avec un corps approprié à ses nouvelles conditions

(1) Mireille ne pouvait voir tout cela, puisque le creusement des canaux avait eu lieu dans le passé et qu'elle se trouvait, hors de la couche électrique, à une distance trop grande pour distinguer les habitants, et, en tous cas, pour juger de leur intelligence. Il y a donc eu ou une conception purement imaginaire, ou l'effet d'un sens particulier que nous ne connaissons pas. Mais je penche plutôt vers la première hypothèse, ayant plusieurs fois constaté des erreurs quand Mireille se laissait entraîner à vouloir prédire l'avenir. J'éveille à dessein la défiance du lecteur sur des phénomenes dont l'objectivité me paraît extrêmement douteuse.

(2) Dans une séance ultérieure Vincent m'expliqua que le lien qui unissait l'esprit de Mireille à son corps pouvait bien traverser la couche électrique de la terre, mais qu'il aurait pu être rompu par son passage à travers une autre couche électrique plus violente, comme celle de Mars.



d'existence et au milieu d'êtres semblables à lui (1). Ce monde est situé en dehors du système solaire ; nous ne pouvons le voir. Les mondes sont, en effet, disposés par zones concentriques où ils sont agglomérés. Ces zones, dont le centre est à l'infini sur un point qu'il ne connaît pas, sont séparées entr'elles par des zones sans astres. Pour arriver à l'astre qu'il habite, il a dû traverser, en se rapprochant du centre, d'abord la zone à laquelle appartiennent notre terre et notre soleil, puis une zone vide, puis une zone pleine d'astres, puis une deuxième zone vide, à laquelle succède la zone stellaire dont il fait maintenant partie (2). Les habitants ont des corps nébuleux, sans jambes, car ils ne marchent point, et ils s'élèvent dans l'espace jusqu'au point où ils veulent aller (3). Ils n'ont entr'eux que des rapports intellectuels, chacun étant surtout absorbé par une vie intérieure, faite d'espoirs et de souvenirs, où ils étudient leur destinée, grâce à l'expérience des vies passées, avec une douce sécurité pour l'avenir. Suivant son expression, ils

(1) Son transport dans un autre monde a été une sorte de naissance nouvelle, différente de sa naissance terrestre, en ce qu'il a conservé dans sa vie actuelle un souvenir plus ou moins confus de ses existences antérieures, et un souvenir très net de sa dernière vie terrestre.

(2) On remarquera cette succession de condensations et de dilatations, de nœuds et de ventres, analogue à celles que nous observons dans les phénomènes terrestres.

(3) Il y a un grand nombre d'astres dont les habitants sont conformés à peu près suivant le type humain.

Les membres qui ne servent pas dans les conditions de vie spéciales à une planète s'atrophient et disparaissent. Ces Esprits continuent à voir, à entendre et à sentir les odeurs ; quelques-uns seulement parlent, les plus supérieurs communiquent entre eux par simple transmission de pensée.

De tous les animaux, l'homme seul a des bras qui ne servent pas à aider la marche. « Chez lui, dit Vincent, le bras est un organe d'affectivité : c'est avec les bras qu'il *embrasse* et témoigne son affection en dehors de toute passion sensuelle. Dans le corps des esprits supérieurs, les bras sont développés de manière à donner le maximum d'effet à l'*embrassement*, et n'ont plus les particularités relatives aux autres usages de ces membres chez l'homme, comme les mains et les doigts pour saisir les objets. Les Voyants qui n'ont guère le temps de préciser leurs perceptions ont presque toujours pris ces appendices pour des ailes parce que les Esprits leur apparaissent dans les airs. »

La vue et son organe ont également pris un grand développement ; les Esprits ont une sorte d'œil qui fait le tour de leur tête ; de là l'habitude de donner de très grands yeux aux anges.

Les Esprits sont sensibles aux parfums qui jouent un rôle considérable dans les vies supérieures ; c'est même uniquement par une sorte d'absorption de ces parfums qu'ils nourrissent leur corps astral. Les anciens avaient le sentiment de ce phénomène quand ils brûlaient des parfums sur la tombe des morts.

Quant à la bouche, elle est à peine indiquée puisque les Esprits ne mangent pas et qu'ils parlent peu ou point.

Le reste du corps, estomac, ventre, jambes, n'ayant pas d'emploi n'existe plus que sous la forme d'une légère nuée flottant dans l'atmosphère (*Réponses de Vincent dans la séance du* 18 *mars* 1895).



cuvent leur passé (1). Ils éprouvent les uns pour les autres une grande sympathie qu'on pourrait comparer au sentiment d'un Français retrouvant d'autres Français au milieu de peuples étrangers.

Ils ont à leurs ordres des êtres inférieurs ressemblant à des cloches diaphanes dans l'intérieur desquelles ils entrent lorsqu'ils veulent quitter leur astre pour aller dans d'autres ; ces cloches animées leur obéissent, les transportent et jouissent de la propriété de les isoler des couches électriques qu'ils auraient à traverser. Le bord inférieur de la cloche est plus lumineux que le reste, c'est ce bord que Mireille voyait dans les séances précédentes.

C'est le bord de ces cônes que les Voyants voient briller au-dessus de la tête des saints dans les apparitions et que l'on a coutume de représenter par un cercle de feu. Ce sont encore des êtres de ce genre, mais qui ont des formes diverses qu'on a appelés des chars ou des nuages de feu, quand on les voit, dans les assomptions, enlever les corps des bienheureux. De tout cela il n'est pas sûr ; son existence actuelle est justement destinée à pénétrer peu à peu ces mystères.

Vincent ignore quel est l'esprit qui est dans l'autre cône ; il ne peut le lui demander parce qu'il se sent inférieur à lui, il suppose qu'il vient pour moi, comme il est venu pour protéger Mireille.

Je lui demande s'il s'est désintéressé du sort des parents, des amis, qu'il a laissés vivants ; il répond qu'il s'intéresse toujours à eux, mais qu'il ne s'émeut pas plus de leurs tribulations passagères, conséquences inéluctables de leur vie terrestre, qu'un père ne s'émeut en voyant son enfant pleurer parce qu'il a cassé un jouet.

Lui et ses pareils ont le pouvoir de faire sortir à volonté leur Esprit de leur corps qu'ils abandonnent sur l'astre où ils vivent ; c'est seulement en esprit recouvert d'une autre enveloppe plus affinée (2) qu'ils entrent dans les cônes quand ils veulent voyager.

Ils peuvent converser avec certaines personnes habitant d'autres mondes, à l'aide d'une sorte de lien fluidique comparable à un rayon d'étoile.

(1) Une amie de Mireille, qui suit habituellement mes expériences, demanda un jour à Vincent comment il s'occupait et s'il n'avait aucune mission particulière à remplir. Vincent lui ayant répondu que non, la dame s'étonna d'une vie aussi oisive, à quoi Vincent répliqua : « Madame, vous êtes une femme active ; vous croyez avec raison remplir vos devoirs en vous occupant de la tenue de votre maison, de l'éducation de vos enfants, de vos relations mondaines, et quand il vous reste, ce qui arrive rarement, quelques instants de loisir, vous les consacrez à la réflexion : Eh bien ! nous, nous n'avons aucun besoin matériel, et notre occupation normale est précisément ce développement intellectuel pour lequel les conditions inférieures de votre nature physique vous laissent si peu de temps. »

(2) Suivant Vincent notre division en trois : *corps matériel*, *corps astral*, et *esprit*, n'est qu'une grossière approximation. Il y a une série de corps astraux de plus en plus affinés et qu'on pourrait comparer aux différents tubes d'une lunette s'emboitant les uns dans les autres. — Voir p. 497.



Vincent, ainsi appelé par Mireille, ou par moi me servant de Mireille endormie magnétiquement et déjà dégagée de son corps physique, arrive instantanément (il se transporte aussi vite que notre pensée se transporte vers son objet quelle que soit la distance), et peut communiquer avec moi à l'aide de deux procédés:

1° Indirectement, en se servant de l'esprit de Mireille auquel il suggère ce qu'il veut me dire par une transmission mentale ; mais ce procédé est imparfait, car Mireille n'est jamais bien sûre que la pensée qui lui vient ne procède pas de son propre fonds.

2° Directement, en se servant du corps de Mireille. Pour cela il faut que je magnétise encore plus fortement le sujet, de manière à le *détripler*, c'est-à-dire à dégager son Esprit de son corps astral. L'Esprit de Vincent entre alors dans le corps astral de Mireille à la place de l'Esprit de celle-ci (1) ; puis le corps astral de Mireille avec l'Esprit de Vincent, rentre dans le corps charnel de Mireille, de sorte qu'en définitive, il y a reconstitution d'un être vivant complet avec changement d'esprit.

L'Esprit de Vincent conserve dans le corps de Mireille la science qu'il a acquise, ainsi que les qualités et les défauts qui le caractérisent ; sa mémoire propre est cependant diminuée. Il ne se souvient plus que vaguement de sa dernière vie terrestre et n'a plus aucun souvenir des vies antérieures. Mais ce qu'il se rappelle de sa propre vie, il se le rappelle comme l'ayant *senti*, tandis que les souvenirs qui lui viennent de la mémoire de Mireille sont comme des choses qu'il aurait *lues*. En revanche,il possèderait presque complètement celle de Mireille,qui est emmagasinée dans le corps astral actuellement habité par lui, s'il avait l'habitude de s'en servir.

Au moment précis où s'effectue ce qu'on peut appeler indifféremment l'*Incarnation* ou la *Possession*, Mireille, qui depuis le début du sommeil magnétique avait présenté le phénomène de l'insensibilité cutanée, qui avait cessé d'entendre et de voir autre chose que le magnétiseur, qui, enfin, avait perdu toute mémoire (et cela par une progression durant encore près d'un quart d'heure, malgré son entraînement), Mireille redevient brusquement sensible à tous les attouchements, voit et entend tout le monde, et reprend toute sa mémoire. J'ai l'habitude de tenir entre mes mains, pendant toute la durée du sommeil, celles de Mireille qui me les abandonne avec un plaisir visible ; dès que Vincent est incarné, il retire ses mains avec un geste d'impatience, comme un homme qui se sent caressé

(1) L'Esprit de Mireille apparaît sous la forme d'une amande lumineuse. Il se dégage de la partie supérieure du corps astral, et celui-ci devient sombre dès qu'il n'est plus éclairé par l'Esprit qui, auparavant, était à l'intérieur. Cet Esprit pourrait rester dans l'air à côté de nous, mais Vincent préfère le faire entrer dans le cône qui l'a amené et où il le sait à l'abri des tourbillons astraux ou même des tentations de sa propre curiosité qui pourraient l'entraîner dans des régions inconnues et provoquer ainsi un abandon trop prolongé de son corps physique.



par un autre homme. Il y a là tout un ensemble de caractères physiques et moraux des plus caractérisés, qui me semblent sur ce point confirmer la réalité des affirmations du sujet (1).

Ainsi, dans ses premières incarnations, Vincent examinait avec curiosité ses vêtements ; il cherchait sa poche pour y prendre son mouchoir, disant que, de son temps, les femmes l'avaient plus commodément placée ; il se tâtait les cheveux, il allait se regarder dans la glace et se reculait brusquement avec une émotion qu'il expliquait en disant que, depuis bien longtemps, il n'avait ainsi vu Mireille à travers des yeux humains ; il demandait à fumer une cigarette qui lui rappelait sa vie terrestre, et il la fumait jusqu'au bout, bien que Mireille ne fume jamais.

« En somme, me dit un jour Vincent, je suis vivant, parfaitement vivant ; vous m'avez ressuscité ; pourquoi vous étonnez-vous de ce qui est une conséquence toute naturelle de mon retour à la vie ? Si je ferme parfois les yeux c'est qu'habitué maintenant à l'éclatante lumière astrale, votre lumière me fatigue ; quand j'ai les yeux ouverts, il me semble vous voir tous comme à travers de mauvaises lunettes. — Eh bien ! puisque vous êtes Vincent ressuscité et que vous paraissez dans l'état normal d'une personne éveillée, qu'arriverait-il si je vous endormais en vous magnétisant ? — Je n'en sais rien, essayez. »

Je lui pris alors les mains et projetai du fluide par la volonté. Le corps commença par devenir insensible, puis le sujet perdit la mémoire ; au bout de 2 ou 3 minutes, je vis reparaître la personnalité de Mireille qui me dit que l'esprit de Vincent avait été expulsé de son corps par mon action, qu'il l'envoyait pour m'en prévenir et me prier de le rappeler afin qu'il pût lui-même me donner des explications.

Je le rappelle par un acte de volonté et il revient dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire que Mireille renverse sa tête en arrière, perd connaissance ; puis, au bout d'une demi-minute reprend, avec la sensibilité cutanée, la personnalité de Vincent. Vincent, ainsi revenu, me raconte qu'il n'avait pas réfléchi que, le corps occupé par lui étant très chargé de fluide, il suffisait de très peu de chose pour le forcer à se dégager et que c'était en partie pour cela qu'il repoussait mes mains, parce qu'inconsciemment je le chargeais quand je les tenais.

Je lui posai ensuite différentes questions. « Qu'arriverait-il si une personne que vous avez connue, et pour laquelle Mireille n'éprouve pas les mêmes sentiments que vous, entrait pendant votre incarnation ? — Je l'accueillerais avec les sentiments qui me sont pro-

(1) Il faut remarquer qu'il se passe un phénomène inverse, mais bien moins compliqué, dans le cas de changement de personnalité à l'état de veille. Au moment où la suggestion se produit, le sujet perd brusquement la sensibilité cutanée pour ne la reprendre que quand la personnalité suggérée disparaît.



pres; mais je puiserais dans les souvenirs du corps de Mireille, que j'occupe en ce moment, les souvenirs nécessaires pour guider ma conduite. — Pourriez-vous vivre longtemps dans ce corps? — Je n'en sais rien ; il est probable qu'il se produirait, tôt ou tard, quelque accident. Il faudrait, du reste, savoir, avant tout, ce qui arriverait en me démagnétisant. Essayez, mais allez doucement. »

Suivant ce conseil, je démagnétisai le corps de Mireille avec des passes transversales. Je produisis d'abord une phase de léthargie. Au sortir de cette phase, je lui demandai qui elle était; elle n'en savait plus rien et était redevenue insensible. Je ne jugeai pas prudent d'aller plus loin, ce jour-là ; à l'aide de quelques passes longitudinales (endormantes), je rappelai la sensibilité de la peau et la personnalité de Vincent, personnalité que je fis disparaître par les procédés ordinaires et je ramenai Mireille à l'état de veille.

Quelque temps après, le 29 juillet 1893, je repris l'expérience. L'incarnation de Vincent s'étant effectuée, j'agis comme il me l'indiquait et je prolongeai les passes réveillantes jusqu'au point où le sujet me parût complètement réveillé. L'engourdissement de la mémoire avait semblé disparaître peu à peu, la sensibilité cutanée était revenue, mais ce fut la personnalité de Vincent qui se manifesta d'une façon très nette et assez effrayante. Vincent s'était brusquement levé, les yeux hagards, comme s'il était étonné de se trouver au milieu de personnes et de choses qu'il ne connaissait pas (1). Il paraissait embarrassé de sa contenance et cherchait, non sans violence, à sortir ; ce qui nous eût tous mis dans un cruel embarras, car il était dix heures du soir et nous étions à Saint-Cloud, dans une villa isolée. Je parvins cependant à lui saisir les mains, à le rassurer en lui rappelant que c'était avec son autorisation que j'avais tenté une expérience de magnétisme, expérience qui avait amené de la confusion dans ses idées, mais que j'allais le remettre à son état normal s'il voulait bien s'abandonner encore à moi pendant quelques minutes. Il y consentit et je me hâtai de le magnétiser avec énergie. Il passa de nouveau par toutes les phases de l'hypnose et je le ramenai à la période déjà connue de l'incarnation où il me sembla avoir repris son calme habituel, mais je ne jugeai pas opportun de prolonger l'entretien. Un peu inquiet du résultat, je le priai de me renvoyer l'esprit de Mireille qui revint dans les conditions ordinaires.

Je procédai alors au réveil. Mireille réveillée se trouva très lasse ; elle n'avait conservé aucun souvenir de ce qui s'était passé, sauf d'être restée assez longtemps dans le cône (2) qui, dit-elle, s'était,

(1) La séance s'était passée, *par exception*, chez la baronne de W., une amie commune à Mireille et à moi, où jamais évocation de Vincent n'avait eu lieu, il y avait, comme seuls spectateurs, deux parents qui assistaient pour la première fois à une séance de ce genre.

(2) Mireille réveillée ne se souvient de rien de ce qui s'est passé pendant son sommeil, c'est là du reste la règle ordinaire ; mais elle conserve très



selon la recommandation de Vincent, tenu perpétuellement au-dessus de son corps charnel en en suivant tous les mouvements afin de faciliter la rentrée de son esprit.

Le 6 décembre 1895, je renouvelai cette expérience chez moi, en présence du parent qui avait assisté à la première. Comme d'habitude, les rideaux étaient baissés pour laisser la pièce dans une obscurité presque complète.

Le sujet étant amené au point où non seulement le corps astral est dégagé du corps physique, mais où l'esprit est dégagé du corps astral, je demandai Vincent dont Mireille disait voir au-dessus d'elle le cône lumineux. Le changement de personnalité se produisit suivant le processus habituel. Je prévins Vincent de mon projet ; il l'approuva, alla recommander à l'esprit de Mireille transféré dans le cône de ne point chercher à en sortir ; car, dit-il, « l'esprit y est seulement abrité ; il n'y est point prisonnier et peut s'en dégager de lui-même s'il le désire. » Il me recommanda en outre de lui *suggérer à plusieurs reprises*, à mesure que je ramènerais le corps astral dans le corps physique : 1° de se souvenir « qui il était » sans préciser autrement pour qu'on ne puisse supposer que j'avais suggéré la personnalité de Vincent, 2° de n'avoir au réveil, ni peur ni trouble, en se rappelant qu'il se soumettait volontairement à l'expérience.

Je procédai alors au réveil par des passes démagnétisantes, en me conformant à ses indications.

En quelques minutes, il passa par les phases déjà observées : perte de sensibilité cutanée, perte du rapport avec les personnes présentes, obscurcissement complet de la mémoire ; puis, peu à peu, la mémoire s'éclaircit à nouveau, le rapport avec les assistants s'établit ; enfin, la sensibilité cutanée étant revenue, il ouvrit les yeux et regarda tranquillement autour de lui.

Ses premières paroles furent : « Pourquoi n'y voit-on pas ici ? » je fis donner un demi-jour en relevant les rideaux et lui demandai si il savait qui il était. Il réfléchit quelques secondes. « Attendez ! Tout ce que je sais bien, c'est que je suis mort, mais pourquoi suis-je ici ? » Je lui dis alors que nous nous connaissions depuis près de deux ans, parce que je communiquais avec lui, grâce à la personne dont il occupait le corps. — « Alors vous vous occupez de magnétisme ? — Oui. — Vous êtes médecin ? — Non. — Qu'êtes-vous donc ? Un savant ? — Je suis un... — Ah oui ? vos collègues traitent généralement la science de l'âme comme l'art des constructions ; ils ont peur de s'élever et restent terre à terre ». Puis il ajouta en souriant : « Eh bien ! que voulez-vous savoir ? »

Je l'interroge sur l'état de sa mémoire actuelle.

Il se souvient de sa forme humaine, de sa physionomie, des

nettement le souvenir d'avoir été dans le cône quand elle y a été. Elle dit qu'elle y éprouve une sensation délicieuse de calme et d'enveloppement, à laquelle elle s'abandonne sans penser à rien.



points saillants de sa vie terrestre et surtout des « faits passionnels. » Il s'attendrit au souvenir de ceux qu'il a aimés et notamment de sa mère encore vivante. Il se souvient avec beaucoup de précision des circonstances de sa mort, des sensations qu'il a éprouvées à ce moment-là, et de toute son existence dans l'atmosphère de la terre. Il ne se souvient pas de ce qui s'est passé pour lui depuis qu'il en est sorti ; mais il sent qu'il y a là une lacune que sa mémoire ne peut combler et qui doit correspondre à son état actuel, comme au réveil on sait qu'on a dormi. Quand il cherche à rappeler ses souvenirs, il entrevoit ceux qui lui sont propres et ceux qui appartiennent au corps astral dans lequel il est maintenant, comme des images reflétées dans une glace auxquelles se superposeraient d'autres images formées sur une buée recouvrant cette glace, en formant un tout confus qui se dissipe quand il veut préciser.

Je lui demande s'il veut se lever, entrer en conversation avec des personnes présentes, il répond que non ; il paraît fatigué et attristé. Je lui propose de le ramener à son état normal, ce qu'il accepte.

Je cherche à l'endormir ; mais, à mon grand effroi, il ne s'endort pas, il se retourne inquiet sur son fauteuil, ouvre de nouveau les yeux, reste sensible. Je me demande si l'expérience n'a pas duré trop longtemps et si je n'ai pas laissé s'opérer une réunion trop intime entre les différents éléments de cette nouvelle personnalité. Il voit mon émotion, me rassure, me dit qu'autrefois il n'était nullement un sujet et que, par suite, je dois avoir plus de difficulté à agir sur le corps astral de Mireille, occupé par son esprit à lui, que sur le corps astral uni à l'esprit de Mireille habitué depuis longtemps à mes manœuvres. Je redouble d'efforts ; et, au bout de quelques minutes d'actions énergiques dont je ne crois pas devoir divulguer le procédé, je le vois avec un réel soulagement tomber en léthargie. Le reste de l'opération s'effectua ensuite sans encombre, quoique plus lentement qu'à l'ordinaire.

Dégagé du corps physique qui a repris sa sensibilité, et de nouveau en rapport avec tout le monde, Vincent est maintenant en pleine possession à la fois de la mémoire de sa vie actuelle et de celle de l'état de résurrection momentanée qu'il vient de subir.

Répondant à mes questions, il m'explique que s'il avait paru si ignorant de tout ce qui l'entourait, c'était par paresse (défaut qu'il avait de son vivant) ; qu'il aurait pu retrouver dans la mémoire de Mireille tout ce qui me concernait, mais que, n'ayant pas l'habitude de s'en servir, il ne savait exactement quelles touches il fallait frapper pour en faire jaillir les souvenirs et qu'il avait trouvé plus commode de m'interroger. Si je l'avais laissé dans ce corps, dont il ne pouvait sortir sans mon intervention, il aurait senti la nécessité de ne pas passer pour « folle » ; « afin d'éviter la douche, » il aurait fait les efforts nécessaires pour dissimuler sa véritable per-



sonnalité et continuer de vivre, aux yeux des personnes non initiées à nos opérations, avec celle que je lui avais imposée, jusqu'au moment où le terme normal assigné à la vie du corps de Vincent l'aurait dégagé. Je lui aurais joué un bien mauvais tour en le forçant à subir les épreuves d'une nouvelle vie et d'une nouvelle mort terrestre ; mais, en somme, cette resurrection aurait été pour lui, au point de vue des conséquences, tout à fait identique à celle qui serait résultée d'une nouvelle incarnation par naissance naturelle ; ses actions auraient continué à lui acquérir des mérites ou des démérites pour l'évolution de son esprit. Quant à l'esprit de Mireille, il serait probablement sorti du cône au bout de quelque temps, et aurait rejoint le niveau auquel l'appelait sa densité morale, comme si elle était simplement morte par accident. « Vous venez, ajouta-t-il, de toucher à l'Arbre de la Science, dont parlent les traditions religieuses. C'est un privilège qui a été sans doute donné à bien peu d'hommes, et qui entraîne avec lui de grandes responsabilités. Vous l'avez acquis en vous servant simplement de votre raison et Dieu, qui l'a permis, a sans doute ses desseins. N'oubliez pas cependant qu'il ne suffit pas de ne pas commettre le mal ; il faut encore ne pas faciliter aux autres les moyens de le commettre. »

On ne s'étonnera donc point que, quelque soit le doute que je conserve sur l'origine de ces communications, je me refuse absolument à transformer les séances de ce genre en de simples spectacles, et que, dans cet article, je n'aie point décrit les procédés exacts par lesquels je détermine l'incarnation. Ces expériences sont, du reste, des plus dangereuses. Après la séance du 6 decembre 1893, Mireille se sentit, pendant plusieurs jours, extrêmement faible, anémiée, sans courage.

Le 14 décembre, je la magnétisai de nouveau et j'évoquai Vincent qui entra, suivant le processus ordinaire, dans le corps de Mireille endormie ; mais refusa de laisser de nouveau réveiller ce corps parce qu'il s'était senti lui-même *alourdi* à la suite de cette opération. Il me donna alors, sur cet alourdissement et sur la fatigue de Mireille, les explications suivantes :

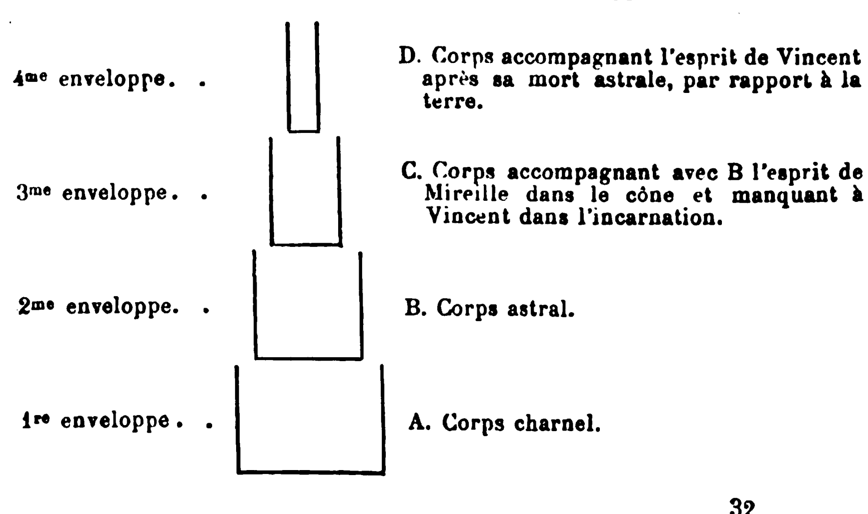
« Les esprits ont toute une série d'enveloppes de moins en moins materielles dont ils se défont successivement à mesure qu'ils s'élèvent sur l'échelle de leur évolution. Ce n'est que pour simplifier les idées qu'on n'en compte ordinairement que deux : le *corps charnel* et le *corps astral*, comme en physique on ne compte que sept couleurs dans le spectre tandis qu'il y en a un bien plus grand nombre. C'est également pour la commodité du style qu'on compare ces corps à des *enveloppes* ; en réalité, ils ne s'emboitent pas les uns dans les autres comme les tubes d'une lunette, ils se pénètrent dans toutes leurs parties, ce dont on peut se rendre compte en réfléchissant que le fluide nerveux, matière constitutive du corps astral, est obligé de baigner toutes les parties du corps physique pour y porter la sensibilité et la motricité.



« Quand vous endormez Mireille, son esprit se dégage d'abord du corps charnel en même temps que le corps astral ; puis il se dégage en grande partie du corps astral, n'entraînant avec lui qu'une enveloppe subtile qu'il ne peut abandonner tant qu'il est dans l'atmosphère terrestre et qu'il emporte avec lui dans le cône. »

Mais de cette enveloppe subtile (qu'on pourrait appeler la troisième), l'esprit de Vincent en a encore abandonné une partie, la plus grossière, dans l'atmosphère de la terre, quand il est mort de sa mort astrale, par rapport à cette terre (1), et il est parti revêtu seulement d'une quatrième enveloppe encore moins matérielle, de sorte que lorsqu'il revient dans le corps astral de Mireille, puis dans son corps charnel, il lui manque ce troisième corps pour former un *être humain complet dans les conditions de la vie normale.* Tant que le corps de Mireille est saturé de mon fluide, l'esprit de Vincent se sert de ce fluide pour se constituer momentanément l'enveloppe qui lui manque. Mais lorsque, par des passes magnétisantes, j'ai enlevé au corps de Mireille la quantité de fluide que j'y ai accumulé pour produire les états très profonds de l'hypnose, et que je l'ai ainsi ramené à son état normal de densité fluidique, lui, Vincent, se trouve privé du réservoir où il pouvait puiser sans inconvénient pour former son troisième corps, et il est obligé, pour le conserver, de soutirer aux

(1) En résumant ce que nous avons déjà dit, on voit que Vincent, quand il est mort de la mort que nous connaissons, a abandonné son corps charnel dont les éléments sont dissociés et sont retournés à la terre. Il a vécu ensuite pendant quelques années dans l'atmosphère de la terre avec un corps fluidique qu'il a abandonné en très grande partie quand il est mort de la mort astrale par rapport à la terre, et les éléments de ce corps astral se sont à son tour dissociés et répandus dans le réservoir de la vitalité planétaire. Actuellement, l'esprit de Vincent, qui a quitté la terre avec la partie la plus subtile de son corps astral, aurait revêtu un nouveau corps approprié à l'astre qu'il habite, et il se dégage momentanément de ce corps quand il entre dans le cône pour voyager revêtu seulement de la 4e enveloppe.



diverses parties de l'organisme le fluide dont il a besoin dans ce but. Il s'établit ainsi entre l'esprit de Vincent et le corps astral de Mireille une liaison assez forte pour que, quand on force l'esprit de Vincent à se dégager rapidement du corps démagnétisé de Mireille, comme cela a eu lieu dans la séance du 6 décembre, il se produise une résistance notable ainsi que je l'ai observé. De plus, l'esprit de Vincent, qui a condensé pour ainsi dire sur lui le fluide de Mireille, en emporte une petite partie lorsqu'il se dégage, ce qui affaiblit l'une et alourdit l'autre.

Un pareil inconvénient ne se présenterait plus si l'on opérait sur deux sujets vivants, susceptibles de se dégager de la même façon que Mireille. Les esprits, passant d'un corps dans l'autre, constitueraient deux nouveaux êtres humains complets et susceptibles de vivre normalement de la vie physique, mais avec des modifications différentes suivant la manière dont aurait été fait l'échange.

Si les esprits, seulement accompagnés de la troisième enveloppe, s'étaient substitués l'un à l'autre dans les corps charnels unis aux corps astraux, il y aurait eu simplement changement de *personnalité morale* ; si, au contraire, les corps astraux (deuxième enveloppe), avaient accompagné les esprits dans la substitution, le changement se serait étendu jusqu'aux allures et même, à la longue, jusqu'à la forme des corps physiques.

Quelle que soit l'authenticité de la source d'où proviennent ces théories, on ne peut en méconnaître l'originalité et, jusqu'à un certain point, la vraisemblance. Quels romans troublants pourrait en tirer un écrivain tel que Jules Lermina !

Sous ce point de vue au moins, il n'est pas sans intérêt d'exposer encore quelques-unes des opinions de Vincent.

« D'une manière générale, dit-il, vous ne connaissez pas assez l'importance et le rôle du corps astral pour l'explication des phénomènes que vous considérez comme plus ou moins surnaturels.

« Le corps astral ne prend pas passivement la forme du corps matériel ; c'est, au contraire, ce dernier qui est obligé de se modeler en grande partie sur le corps astral. Les sentiments émotifs, la peur, la bonté, etc., ne sont pas ressentis par le corps matériel ; ce n'est donc pas lui qui peut les exprimer. Dès lors, la physionomie, l'expression du corps matériel dépendent exclusivement des émotions du corps astral, qui se modèle lui-même sur l'âme.

« Il faut ensuite considérer qu'il y a autant de diversité entre les corps astraux qu'entre les corps matériels. Certaines personnes jouissent de la faculté de changer, dans des circonstances déterminées, la forme de leur corps astral. Ces personnes peuvent présenter le phénomène du changement de personnalité, lequel se produit de la manière suivante :

« Sous l'influence de la volonté de l'opérateur, le sujet A projette à distance une action de son corps astral vers l'individu B, qu'il doit connaître et dont il doit prendre la personnalité : cette

action à distance est plus ou moins sentie par A. Le sujet A modèle alors son corps astral sur celui de B, il photographie en quelque sorte le corps astral de B avec son propre corps astral. Il en résulte qu'il prend ainsi, au moins dans une partie appréciable, la physionomie et les allures de B. En outre, ce que vous appelez mémoire consistant en images emmagasinées dans le corps astral, le corps astral A voit, au moins en partie, les images emmagasinées par B, et principalement les plus apparentes ; cette vue s'opère plus ou moins par l'intermédiaire de l'opérateur qui connaît l'individu B. Ainsi A se trouve avoir, non seulement la physionomie et les allures, mais encore une partie de la mémoire de B.

« Si A ne connait pas B, rien ne peut se produire, puisque A ne sait pas où projeter l'action à distance de son corps astral.

« Si B est un personnage idéal, don Quichotte par exemple, A trouve dans sa propre mémoire et dans celle de l'opérateur le type sur lequel il devra modeler son corps astral ; il faut pour cela qu'il ait lui-même une notion de don Quichotte. Il donnera à son corps astral les formes qui correspondent aux qualités caractéristiques de don Quichotte, telles qu'il se les figure, et le corps astral ainsi transformé réagira sur le corps physique de A pour lui faire exécuter les actes conformes à la conception que A se fait de don Quichotte, conception complétée par celle que l'opérateur se fait du même don Quichotte. Le changement de personnalité provient, dans tous les cas et exclusivement, de la transformation du corps astral du sujet. »

Frappé de ce fait que, dans les manifestations médianimiques, la force qui agissait sur les corps inertes semblait douée d'une certaine intelligence comme les éclairs en boules dont il est difficile d'expliquer la marche capricieuse à l'aide seulement des circonstances physiques, je demandai à Vincent si la force électrique n'était pas, ainsi que la cellule, susceptible d'une évolution ascendante.

Il me répondit que, sur cette terre, les forces restaient toujours brutes, mais qu'elles évoluaient dans les autres mondes. Elles commencent par être plus facilement perméables à une intelligence étrangère, et, dans cet état, elles obéissent plus ou moins à l'intelligence qui les imprègne ; puis elles prennent peu à peu une intelligence propre et deviennent des *forces intelligentes* ; enfin, la proportion d'intelligence augmentant, elles deviennent des *intelligences-forces*.

L'hypothèse que la foudre globulaire pourrait avoir des rudiments d'intelligence est donc fausse pour la terre, mais elle est vraie pour le monde qu'il habite, où la couche électrique enveloppante est faite d'une électricité évoluée capable d'obéir à une intelligence étrangère. Constamment soumise à deux forces opposées qui sont, d'une part, l'attraction de l'astre qu'elle entoure



(force centripète), de l'autre, l'attraction du monde central (force centrifuge ou expansive), cette couche, comme celle qui enveloppe la terre, se trouve agitée par des courants violents qui produisent des remous, des enroulements, des détachements partiels de la substance qui les composent. Ces parties détachées constituent, sur la terre, les foudres globulaires qui ont la forme de sphère parce qu'elles n'ont qu'à obéir aux lois physiques de l'équilibre ; mais qui prennent, quand elles sont composées d'électricité évoluée, la forme voulue par l'intelligence qui en prend la direction et les transforme, par exemple, en des cônes semblables à celui qui lui sert de véhicule.

Du reste, plus la substance est subtile, plus elle est susceptible d'obéir directement à la volonté ; « ainsi, dit-il, votre fluide obéit, dans ses mouvements de projection ou de retrait, presque sans effort musculaire, à votre ordre mental : votre volonté seule suffit à diriger l'esprit de Mireille quand il est dégagé de son corps astral, l'enveloppe subtile qui l'entoure alors étant déjà intelligente et capable d'agir elle-même sur le fluide en le condensant ou le rejetant, selon qu'il en est besoin pour accomplir votre désir.

Une autre fois je manifestai à Vincent mes doutes sur la réalité de son existence en dehors de l'imagination de Mireille, me fondant sur ce que les révélations des extatiques diffèrent souvent les unes des autres sur le même sujet.

« Heureusement, me répondit-il, vos doutes ne m'empêchent pas d'exister.

« Au reste, il faut soigneusement distinguer l'origine des révélations dont vous parlez. Si c'est un esprit plus ou moins dégagé de son corps astral qui vous raconte ce qu'il voit, il peut prendre et il prend souvent pour des réalités l'objectivation de ses souvenirs et de ses propres pensées ; c'est pour cela que chaque extatique a des visions conformes à ses croyances religieuses.

« Quand la révélation vient d'un esprit désincarné, il faut connaître cet esprit avant de se fier à lui. Vous avez le tort de croire qu'il y a entre le monde des vivants et celui des morts une différence profonde, un hiatus. Rien n'est plus faux : la vie spirituelle se continue au delà de la tombe sans plus de transitions que si, dans la vie charnelle, les différents habitants d'une maison étant d'abord réunis dans un rez-de-chaussée à peine éclairé par quelques fenêtres étroites, quelques-uns se séparaient des autres en montant à un étage largement ajouré. Il y a donc, parmi les désincarnés, des gens de toute espèce, des ignorants, des vaniteux, des menteurs, des savants, des charitables, etc. C'est à vous de les distinguer et de ne point vous laisser tromper.

« Voici déjà bien des mois que nous sommes en communication, que nous causons toujours de choses sérieuses ; vous avez vu que jamais vous n'avez pu relever d'erreur dans ce que je vous ai dit ; quand je ne sais pas, je l'avoue sans hésitation. Si j'étais une de



vos relations terrestres, vous n'hésiteriez pas, je l'espère, à m'appeler votre ami et à me donner votre confiance ; ce ne serait pas à mon corps que cette confiance s'adresserait. Pourquoi ne pas me traiter de même, parce que je n'ai pas un corps spécial que vous puissiez voir ? N'avez-vous pas d'amis dont la personnalité ne fait pour vous aucun doute, et que vous ne connaissez cependant que par correspondance ? »

J'insistai de nouveau auprès de Vincent sur l'hypothèse qu'il n'était qu'un produit de l'esprit de Mireille, exalté dans ses perceptions par son dégagement du corps et objectivant le souvenir d'une personne qui lui avait été chère. « Si, lui dis-je, vous êtes réellement cette personne-là elle-même, vous devez savoir des choses que ne sait pas Mireille, le latin par exemple. Que signifient les mots : *arma virumque cano.* » — Vincent chercha quelques secondes et répondit : « Je ne me le rappelle pas ; mais remarquez que ces mots appartiennent à une langue qui n'était pas la mienne, et que les souvenirs qui s'y rapportent ont été emmagasinés uniquement dans mon corps astral terrestre que je n'ai plus (1). »

Il a, on le voit, réponse à tout.

M. Lecomte.

(*à suivre.*)

L'HOMME AU SPHYNX

Que caches-tu, ô Sphynx, au-delà du rideau de ton énigmatique face ? Quel mystère renfermes-tu au-delà de la suprême limite où ma compréhension, mon entendement perd pied, où mon concept, devant l'obscur, ne perçoit plus « *être* » que dans rétrograder ?.....

Qui suis-je ? Qu'es-tu ?

Est-ce là le secret que tu voiles ? La question surgit et elle ne te tire pas de l'impassible !...

« Que je me connaisse, que je te connaisse, » prie saint Augustin. « Connais-toi toi-même, » disent Socrate et les philosophes.

« Parviens à la Soi-connaissance, » répète l'occultiste qui s'attaque sans cesse à l'inertie que tu parais être ;

« Eveille toi-même, » clame le Bouddha par les mille bouches

(1) Cf. *Lotus bleu*, n° du 27 juin 1895, p. 147.



de ses disciples..... Oui, c'est là la clef qui peut seule me faire admettre à ton immuabilité, qui peut seule me faire participer à ta super-intensive vie, qui m'apparaît néant, l'immobile !..... Mixturé dans le mortier de la dualité, je suis le martelé des contraires, la bouée ballottée entre les extrêmes ; et le « vivre » est la navrante comédie de la douleur sans fin.

De mon être monte le besoin fou de la délivrance, de cette transmigration horrible à travers les épines de l'illusionnante mâya, de cette marche sans fin à travers les gluantes promiscuités duelles. Ahasverus semblant condamné toujours au « marcher sans cesse, » j'éprouve le désir violent d'échapper au joug qui m'oppresse : je veux l'Emancipation.

Partout j'ai cherché le refuge, ô Sphynx impénétrable, et toujours j'ai rencontré ta face impassible, tes yeux fixes, ton être immuable !.....

Ta face est le Mystère, c'est l'Inconnu !... Etre, non-être ; Dieu, Diable ; Brahma, Parabrahm ; Infini, fini ; Absolu, Relatif ; Suprême, Esprit, Matière ; atôme, âme suprême ; infiniment grand, infiniment petit ; Bien, Mal ; etc... etc... Voilà des tentatives de réalisation de ton énigme sans cesse posée ; voilà des termes vagues, imprécis avec lesquels on exprime les aspects de ta face ; voilà où mes recherches après le refuge, contre l'éternel devenir, m'ont invariablement amené.

Et je la contemple ta face infinie, dans son affolante et silencieuse impassibilité, dans son inertie immobile ; et de mon être s'élève le grondement des désillusions du passé des transmigrations et j'exhale l'appel désespéré qui veut ton éveil !..... Ecoute, Sphynx, les blasphèmes qui sortent du gouffre et volent vers ta face : ce sont les flèches des révoltés, ce sont les prométhéennes volontés qui veulent s'éveiller et te faire descendre dans l'antre ;... écoute ces hymnes, ces chœurs, ces prières qui s'élèvent des âmes et convergent vers ton omni-présente face : c'est l'appel du « qui te flatte » pour que tu sortes de ta léthargique indifférence !...

Mais ton silence nous laisse aux prises avec les dents de l'engrenage qui nous broient atrocement, mais ton immuabilité nous laisse collés dans le visqueux abîme de la Mâya !...

Qu'est-ce alors ?... Est-ce que éternel serait le calvaire de la vie et de la mort ?... Est-ce que nul refuge ne serait pour l'Ahasverus, pour le pèlerin franchissant les sombres états de l'illusion ?

Est-ce que le « *concept du refuge*, » ne serait que pour aviver davantage l'horreur de l'habitant de Mâya, que pour lui ajouter le supplice de Tantale ?.....

. . . .

Non, non, l'émancipation n'est pas la fleur vénéneuse de l'illusion ; l'Emancipation n'est pas la productrice des chaînes qui retiennent en l'abîme : Elle est le dissolvant des Karmiques attaches, elle extériorise de la Vie ! Sphynx, dans la nuit des temps, dans



l'obscur qui m'ambiance, j'entends la voix gigantesque du sublime illuminé, du glorieux Manou, j'entends la voix du Bouddha qui claironne aux peuples les paroles salvatrices et qui font comprendre !...

« Homme, dit la voix, cette graniteuse impassibilité qui t'affole et que ni menaces ni prières peuvent rompre ; l'inertie, l'immobilité de cette face que tu rencontres partout au cours de ton « recommencer toujours ; » ce Sphynx qui te pose sans cesse l'énigme du « qui tu es : » c'est le voile de l'illusion, le rideau de la Mâya qui te cache les somptuosités de l'Emancipation, les extra-mâyaviques splendeurs du Nirvâna. Homme,... CE NÉANT AUQUEL TES CONCEPTS SE BUTTENT, CE RIEN OU SE LIMITE TON ROYAUME DE COMPRÉHENSION, cette silencieuse réalité à laquelle tu t'adresses, c'est *la brume épaisse de ton inconscience, c'est le « toi-même néant » dont tu souffres.* Fils de Mâya, regarde en toi et autour de toi, tu trouveras toujours cette face aux suprêmes limites de ta perception, et si tu la rencontres sans cesse c'est que tu la portes en toi. L'inertie, le rideau, l'inflexible impassibilité, c'est toi.

C'est toi, Ahasverus, qui prononce le « marche » dont tu souffres ; c'est toi l'errant des infernaux séjours de la Mâya, que tu condamnes au « toujours devenir », au lamentable pèlerinage à travers les sites désillusionnants de la dualité ; c'est toi qui crée le Sphynx, le mystère, et qui t'interdis le somptueux refuge Nirvânique ; c'est toi qui tisses la toile qui te cache la délivrance, qui te cache le secret du Mystère. Homme, ce n'est pas l'illusion d'éveiller le Sphynx par tes blasphèmes, tes cris de révolte ou tes prières et tes hymnes qui te feront délivrer du Destin ; mais c'est en éveillant, en toi, l'occulte Nirvâny pour qui n'est plus le Sphynx, pour qui n'est plus le voile ; mais c'est en éveillant, en toi, le radieux Élu de l'au-delà pour qui Mâya, Karma, duel n'existent plus ; mais c'est en éveillant en toi le fils de « l'Au delà-Vie » pour qui il n'est plus de transmigration, pour qui la condition est « ÊTRE. »

Sache-le, ô tisserand de ta douleur, de tes désillusions, l'éveil n'est pas une chose que tu dois réserver à l'après-mort sthoulique ; Non ! non ! de suite, à l'instant, éveille l'Adepte de la Soi-Connaissance :

« *Nirvâna est la condition qui récèle en Elle les trois mondes et la Mâya et qui est hors de cela.* »

. . . .

. . . .

Sphynx, j'ai entendu le Verbe du Bouddha et je comprends à présent ton silence, ô toi qui n'es que par ma non-existence !

Dès cet instant tu n'es plus, ô pure illusion, car en mon entité a germé le promoteur qui doit éveiller l'illuminé, et ce promoteur c'est la compréhension de ton illusion, c'est la confirmation du pressenti qui me faisait chercher le refuge au-delà de ta face.

Absolu, Suprême, Vérité, Nature, etc., les mille déterminations vagues qui marquent les suprêmes limites où, en présence de ta



face, je patauge dans le bourbier de ma non-connaissance, les mille aspects qui sont les fils formant le rideau qui me cache le secret, je veux et je puis les percer à jour, car j'ai en moi le germe qui doit donner naissance à l'extra-illusion.

Je suis la Voie qui délivre de l'éternel devenir !

Luxâme.

LES ÉLÉMENTALS KAMA-MANASIQUES

(*Suite et fin*).

Les Elémentals artificiels, quand ils sont vigoureusement individualisés, peuvent, dans certains cas, échapper à la domination de leur maître. S'ils sont de mauvaise nature, ils s'élancent alors, cherchant des véhicules pour exprimer leurs terribles attributs ; ils préfèrent d'ordinaire des corps humains, mais on les voit, quelquefois, pénétrer des corps d'animaux, ou même des arbres. Dans tous les cas, ils agissent en démons véritables, tentant et obsédant partout. Ils sont les agents des pires possessions, et tourmentent affreusement les malheureux qu'ils ont envahis.

Quelquefois, ils dirigent leur méchanceté contre leur maître ; si ce dernier n'est pas suffisamment fort, ils le torturent, et quand ils ne peuvent pas le détruire, ils le blessent affreusement. On en voit souvent des exemples dans l'Inde.

*
* *

Si le vampirisme vrai, — le vampirisme par des humains décédés dont le corps astral va absorber la vitalité des vivants pour entretenir la vie du cadavre, — est une rareté occulte confinée à certains débris de la race Kamique par excellence, — la Quatrième, — le vampirisme par les élémentals Kama-manasiques est un fait très fréquent. Nos pays occidentaux sont infestés par les espèces les moins puissantes de ces monstres invisibles, car le scepticisme a heureusement détrôné la grande sorcellerie, et l'on ignore maintenant comment on peut les transformer en êtres sataniques ; mais dans les terres en obscuration, en Afrique, dans l'Inde, là où l'affaissement intellectuel des peuples a laissé toute sa force à la foi



superstitieuse, et où la tradition a répandu partout, comme pratiques mineures et tronquées, les enseignements autrefois florissants d'une puissante magie, — là, le vampirisme par des êtres magiques est une affreuse réalité. Le sorcier peut aussi facilement vider à distance la pulpe d'un melon, qu'absorber le fluide vital d'un humain : l'elémental qu'il dirige ne connaît guère d'obstacles.

Ces Elémentals-serviteurs ne sont vampires que sur commandement, ils ne vampirisent point pour soutenir leur vie, car leur maître pourvoit à leur existence. Au contraire, ceux qui ont brisé leurs chaînes, ceux qui ont échappé au contrôle de celui qui les avait créés, errent dans l'espace astral et vampirisent pour soutenir leur propre vie défaillante. Les sensitifs ont souvent à repousser les attaques de ces hideux assaillants, qui, lorsque la maladie leur ouvre une porte, accourent pour absorber du fluide vital.

Lorsqu'une émotion violente a disjoint, chez un humain, les molécules de l'aura kamique, un de ces élémentals peut entrer et se rendre maître du corps : c'est la *folie*. La vibration exagérée des cellules nerveuses cérébrales, sous l'influence d'un trouble physiologique, peut, il est vrai, se répercuter sur les élémentals psychiques qui sont préposés à leur action et déterminer l'aliénation et la manie ; mais ces aberrations affectent une nuance spéciale qui permet de les différencier de celles qui sont dues à la possession. Le médecin, assez observateur pour saisir ces nuances, dit : Le mal sera passager (1). L'occultiste ajoute : Ce n'est pas une possession.

La *folie physiologique* est d'une intensité proportionnelle aux troubles fonctionnels qui la déterminent. Elle affecte de préférence la forme maniaque ; c'est une espèce de délire généralisé, accompagné d'hallucinations de presque tous les sens, car l'excitation cérébrale est générale le plus souvent, et éveille une réponse *générale* dans le corps psychique (*Kama-Manas*).

Les points dominants de ces manies se rapportent à des centres « du corps psychique », qui, pendant la santé du sujet, avaient une prédominance marquée. Le *delirium tremens* en est un exemple typique ; le délirant fait des chiffres quand il est comptable, il prie s'il est d'une tournure d'esprit religieuse ; il compose ou chante s'il est porté à la musique ; il est méchant, colère, doux, compassionné, luxurieux, selon ses caractérisques morales habituelles. C'est pourquoi l'on a dit, en parlant de la folie alcoolique : *In vino veritas.*

La *folie vraie*, — la Possession, — au contraire, n'a pas pour cause un simple trouble physiologique ; elle affecte souvent la forme de monomanie, ou, quand elle revêt la forme maniaque, on ne voit plus, à travers l'orage psychique, la physionomie morale du sujet ; un être doux et bon peut être transformé en un monstre de co-

(1) Nous faisons abstraction ici des cas de folie par *lésions définitives* des centres nerveux : paralysie générale, méningite, etc....



lère et de méchanceté ; un homme profondément religieux, peut devenir un type accompli d'impiété. Des phénomènes extraordinaires accompagnent les *grandes possessions*, — lévitation, lecture de la pensée, don des langues, immunité contre les éléments, — et ne laissent pas d'hésitation dans leur diagnostic ; il n'en est plus de même pour les *petites possessions*, ce que nous avons appelé la folie vraie, et, pour éviter une erreur, le médecin doit, dans ces cas, comparer soigneusement la nature morale antérieure de l'individu avec celle qu'il revêt depuis l'apparition de la folie.

Un certain nombre de monomanies sont dues à l'obsession passionnelle ; un vice nourri à l'excès par un sensitif, chez qui se trouve une insuffisance de volonté, peut s'individualiser fortement et dominer son maître ; la manie de la persécution, celle des grandeurs et d'autres encore n'ont souvent pas d'autre cause. Ces manies sont, d'ordinaire, le résulta de la pénétration d'Elémentals kama-manasiques errants, dans l'aura d'un individu ; les grandes possessions sont dues à des forces considérables, — soit à une « chaîne élémentale », soit à des Esprits de la Nature en affinité avec le tempérament physique des sujets, soit encore à des Elémentals artificiels créés par la puissance d'un magicien, lesquels ont brisé leur chaîne, ou ont été mis négligemment en liberté quand on n'a plus eu besoin de leurs services.

*
* *

C'est parmi cette dernière classe que se recrutent les divinités mineures qui, dans les pays où l'atmosphère psychique est favorable à ces manifestations, — l'Afrique, l'Inde, les pays peu civilisés, où règnent l'ignorance et la superstition, — se fixent dans certains lieux et s'y intrônisent fortement. Les sanctuaires abandonnés, certains arbres, les sources sont leurs royaumes préférés, Dès qu'un « sensitif » passe par l'un de ces endroits, — et les « sensitifs » sont très nombreux chez les peuplades ignorantes et superstitieuses, — ils se manifestent à lui. Dès ce moment, le premier anneau de la chaîne est créé ; les prodiges commencent, et les foules ne tardent pas à accourir. La chaîne s'étend, elle grossit, et l'Elémental qui la dirige acquiert une puissance extraordinaire. Toutes les chaînes qui ont donné la célébrité aux lieux de pèlerinage, ont eu la même origine : un médium, un sensitif, des enfants (lesquels sont généralement sensitifs), un ou plusieurs Elémentals artificiels ou des Esprits de la Nature, et le courant magique se développe ; il en est toujours ainsi, en Europe, comme dans les autres continents, en France comme dans l'Inde, à Lourdes comme sur le tombeau d'un saint mahométan, ou dans le sanctuaire d'un fétiche.

Les plus bas de ces êtres ont acquis un corps astral puissant, qui

permet leur matérialisation lorsque les conditions requises sont présentes ; pour augmenter la vitalité de ce corps astral ils cherchent à absorber les éléments praniques et kamiques qui se trouvent dans les vapeurs du sang. Ils poussent alors leurs adorateurs aux sacrifices sanglants ; on leur immole des animaux et, peu à peu, la vie de ces monstres devient énergique ; ils vivent ainsi sur le seuil de notre plan matériel, cherchant à s'y manifester et à y prendre un corps. Leur instinct évolutif les conduit vers la terre, car tout être naît sur le plan mental, descend sur le monde physique, en passant par l'astral, puis remonte de nouveau vers les plans supérieurs, emportant avec lui ses récoltes d'intelligence et de soi-conscience ; plus tard, quand de nouveaux cycles le ressaisissent dans leurs tourbillons, cet être parcourt à nouveau le même chemin, dans des formes toujours complexes, jusqu'à la libération, qui le fait sortir du quaternaire inférieur.

Les dieux protecteurs des villages, des familles, des contrées, ne sont, le plus souvent, que des Elémentals kama-manasiques fortement évolués par un magicien ou par l'action mentale d'une chaîne puissante. Ils dirigent des forces élémentales d'ordre secondaire et se rendent aussi redoutables par leur puissance que par leurs caprices ; ils ne sont protecteurs que si les offrandes, les sacrifices ou les prières abondent au pied de leurs autels. Quand les cérémonies du culte sont négligées, ils se vengent en attirant la colère des éléments sur le territoire voisin ; des orages, de la grêle, des pluies torrentielles dévastent les campagnes et terrifient les populations superstitieuses. La puissance des féticheurs, — les prêtres de ces étranges divinités, — est empruntée à celle de leurs idoles, et c'est par ce moyen qu'ils tiennent les peuplades primitives dans une obéissante terreur. Dans l'Afrique non civilisée, tout chef de village est prêtre du « génie » du lieu, et l'idole, — une statue de bois souvent informe, — en est le réceptacle sacré ; quand le chef meurt, on jette le fétiche à la mer, ou dans le cours d'eau le plus voisin. Malheur, à ce moment, à l'imprudent baigneur qui s'aventure dans les eaux ! La colère de la divinité déchue se manifeste par des troubles étranges dans l'élément liquide, et, si l'individu est de constitution psychique, au danger de l'eau s'ajoute celui de l'hallucination magique. Les nègres connaissent ces faits, par expérience : « l'eau est fétiche aujourd'hui, » disent-ils, et ils s'éloignent.

*
* *

Le summum du développement d'une puissance élémentale par l'intervention magique culmine dans les créations aussi fantastiques qu'incroyables qu'on a nommées *Homoncules*. Il est possible de créer un être-pensée, de lui donner un corps psychique, — celui d'un élémental, — et d'en faire une entité vivante et intelligente



par la projection volontaire en elle de l'essence manasique.

Il est possible de donner à cet être un corps physique, par une fécondation alchimique dans laquelle l'une des cellules génératrices est remplacée par une espèce de bouillon de culture spécial, préparé par la voie magique.

La vie est insufflée dans ce composé par des passes magnétiques répétées à intervalles réguliers, et facilitée dans son action par une chaleur animale artificielle.

Après quelques semaines d'opération, les premiers produits de cette horrible incubation se montrent dans le liquide ; un corps y prend forme et se développe régulièrement. Mais il faut, pour la réussite de l'opération, l'intervention de ce que Paracelse appelait l'*Arcane du sang humain.*

Quand l'homoncule est développé complètement, il revêt la forme humaine, avec des proportions réduites ; il parle, il comprend et possède à fond la connaissance spéciale pour laquelle on l'a créé. Le Dr Hartmann cite, dans l'un de ses intéressants ouvrages, le récit d'un cas de production homonculaire dans lequel, un comte allemand et un prêtre magicien avaient créé une dizaine de ces êtres monstrueux ; ils s'en servaient surtout pour la connaissance de l'avenir et pour la direction des affaires politiques.

Les « animaux parlants » qui, d'après *Secret Doctrine*, étaient affectés à la garde des grands rois magiciens de l'Atlantide, avaient une origine analogue. L'homme est créateur, sur tous les plans, et, par les artifices abominables de la magie noire, il peut donner un corps physique aux fils de sa mentalité. Quelque effrayantes que soient ces possibilités, elles sont réelles, et Karma seul connaît l'affreuse réaction qui attend ceux qui prostituent à ce point les forces divines de la Nature.

Nous n'avons parle, dans cette étude, que des êtres éphémères créés par la pensée humaine, et des associations puissantes que la magie peut leur faire contracter. Il est des êtres analogues qui fourmillent sur le plan astral cosmique ; de ceux-là il ne faut rien dire, car leur force est si terrible et leur appel si facile pour ceux qui en ont la clef, qu'il vaut mieux les laisser prudemment dans l'ombre.

Dr Pascal.

FIN



L'HOMME D'APRÈS LE BOUDDHISME

Qu'est-ce que l'homme ? Une combinaison des cinq *Skandhas* qui sont : 1° *rupa*, la forme physique, le corps matériel ;

2° *Vedana*, les sensations agréables et pénibles, la substance dans laquelle apparaissent les phénomènes de notre conscience que nous nommons plaisir et douleur ;

3° *Sagna*, la perception, la substance par laquelle les phénomènes de l'ambiance entrent dans notre conscience ; quand cette substance est pure, homogène, les perceptions nous sont indifférentes ; quand elle est mélangée avec *vedana*, les perceptions sont agréables ou pénibles ;

4° *Sankara*, la substance par laquelle nous groupons ou séparons nos perceptions, qu'elles soient indifférentes, agréables ou douloureuses ; la substance par laquelle nous comparons, jugeons, raisonnons ;

5° *Vignana*, la substance par laquelle nous pensons, c'est-à-dire formons des conceptions avec le concours des précédentes. Les conceptions, quand on les groupe, forment des opinions si elles sont à nous, des croyances si elles viennent des autres. Opinions et croyances sont la condition de notre activité ; sans elles nous ne pourrions pas vouloir consciemment.

La psychologie bouddhique est une coupe de l'être humain différente de celle qui est présentée par le *Bouddhisme ésotérique* de Sinnett.

L'anatomiste qui étudie le corps humain en faisant une section le long de la colonne vertébrale et celui qui l'étudie par une section transversale trouvent bien tous deux les mêmes éléments anatomiques ; mais ils les voient arrangés d'une façon différente. Il en est ainsi des diverses psychologies.

Les *skandhas* diffèrent comme proportion dans les individus ; chacun à une formule personnelle de composition. Comprenons bien. Supposons que l'homme moyen, normal, doive posséder une fraction de chaque élément, de chaque skandha, représentée par le nombre 5 : nous aurons pour formule de l'homme normal 5R × 5V × 5S × 5S' × 5V'.

Supposons encore qu'il faille toujours le nombre 25 pour avoir un homme complet : nous aurons des hommes 4R, 6V, 5S, 5S'. 5V', 3R, 5V, 4S, 6S', 7V' et naturellement leur caractère sera différent.

Ce symbolisme arithmétique rend assez bien compte des faits



que nous constatons tous les jours. Il y a des gens en qui l'élément dominant est le corps et dont la formule semble être 9R, 7V, 6S, 2S' 1V'.

La proportion des skandhas est fixée par le Karma généré dans les existences précédentes ; chaque existence est la conséquence des anciennes ; le Karma est pour ainsi dire la semence, le germe de ces personnalités successives.

Le Bouddhisme du Sud n'admet pas de permanence de l'individu, parce qu'il lui manque un concept pour lui donner une raison d'être.

D'après la logique de son enseignement, pour s'affranchir de la misère des renaissances, il faut et il suffit de devenir une plante stérile, une plante ne produisant pas la graine d'un nouveau Karma.

Le Bouddhisme exotérique ne parle pas de triade supérieure ; cette triade est, il faut le remarquer, une simple affirmation du Bouddhisme ésotérique présenté par M[me] Blavatsky ; mais ne repose sur aucun fondement rationnel (1), ce qui veut dire qu'il reste quelque chose à nous révéler pour que nous soyons capables de comprendre la nature humaine comme l'expose la Théosophie.

Les adversaires de la Théosophie ont raison lorsqu'ils disent qu'une bonne partie de ses doctrines sont des affirmations en l'air, ne sont soutenues par aucune preuve. Où ils ont peut-être tort c'est quand ils affirment à leur tour que ces preuves n'existent pas ; ils ne sont autorisés à conclure qu'une chose, c'est que les preuves n'ont pas été données.

La plupart des écrivains théosophistes tournent le dos à la voie de la connaissance en raisonnant déductivement à perte d'haleine à partir des *affirmations gratuites* (2) fournies par H. P. B. S'ils commençaient par reconnaître la gratuité de ces affirmations, leur manque de base, ils s'approcheraient davantage de la Vérité, qu'en descendant la pente des déductions.

Tout ce qu'ils imaginent logiquement et intuitivement n'a qu'une valeur provisoire jusqu'à ce que les bases des affirmations soient solidement établies.

Les propriétés de la nature humaine sont le chagrin et la souffrance puisque cette nature est sujette à la naissance, à la maladie, à la vieillesse, au désespoir, à la mort.

La dignité de cette nature réside entièrement dans la capacité de raisonner et de penser, et aussi dans celle de vivre selon le pur idéal, c'est-à-dire d'atteindre à la pensée calme, à la sagesse, à la connaissance, et cela sans qu'il soit besoin d'une interven-

(1) Elles reposent sur des preuves, *occultes encore* pour la masse des hommes. N. D. L. R.

(2) *Gratuites*, parce que l'occulte n'est pas du ressort des preuves rationnelles ordinaires : le fait occulte ne se prouve que par les sens supérieurs. N. D. L. R.



tion extérieure, d'un sauveur par procuration, d'un rédempteur.

Le Bouddhisme du sud nie logiquement tous les avatars des Brahmanes, toutes les réincarnations d'êtres supérieurs, Rishis, Yoguis, Bouddhas. Il n'a pas de Grand Lama qui soit la réincarnation des Bouddhas.

Bouddha proclama qu'ici-bas l'homme pouvait mener une vie glorieuse, de liberté complète, une vie débarrassée de toute crainte et alimentée uniquement par l'eau de la Compassion.

Le plus humble est capable d'arriver à cette vie qui le rend supérieur à tous les grands de la terre.

L'imperfection de l'homme consiste dans sa capacité de se tromper et de faire ce qui n'est bon ni pour lui ni pour les autres.

La vie individuelle est une chose passagère, comme la chanson du vent dans les feuillages ; elle ne dure que peu de temps et ne sert qu'à produire un être nouveau, résultat des actions accomplies.

La vie individuelle se transplante ainsi, dans le temps, jusqu'à ce que l'homme, ayant cessé d'être le théâtre des passions et d'engendrer des désirs, ne fournisse plus d'éléments pour de nouvelles existences.

La nature de l'homme est de renaître, jusqu'à ce qu'il atteigne l'état de *Srotapatti*, le premier des quatre fruits de la sainteté, après lequel la descente est impossible, et *d'où il continue à avancer jusqu'à ce qu'il atteigne la Béatitude finale.*

Cette dernière phrase nous indique nettement que le Bouddhisme exotérique ne contient pas l'exposition de toute la Vérité.

Son dogme fondamental étant que la sagesse humaine consiste à ne pas produire de graines pour de futures existences semblables à la présente, à ne pas fabriquer de skandhas agrégeables en une nouvelle personnalité : si l'homme n'était composé que des skandhas, il n'y aurait plus de vie possible pour lui.

Conséquemment il y a dans l'homme autre chose que les skandhas ; et ici nous sentons qu'à l'état latent se trouve quelque chose portant le caractère assigné par les révélations de H. P. B. à la triade supérieure.

C'est deja un pressentiment que cette triade a des bases rationnelles et que son idée n'est pas en désaccord avec l'âme du Bouddhisme qui reste latente dans la forme extérieure de cette religion.

Ce résultat nous enseigne que le meilleur moyen de comprendre la vérité n'est pas d'adhérer strictement aux parcelles qui nous en sont révélées, comme les coquillages adhèrent aux rochers, mais que nous avons chance d'en découvrir davantage en nous plaçant en antagonisme chercheur et non immobile avec les parcelles de vérité qui nous sont communiquées.

Uportet hereses esse, il faut qu'il y ait des hérétiques, parce que



ce sont les chercheurs de la Vérité. Une doctrine qui n'a plus d'hérétiques est à l'agonie.

Il y a des théosophistes qui voudraient tuer la Théosophie en interdisant à tous l'examen des affirmations qui font le corps de sa doctrine et qui croient progresser en se contentant de répéter ces affirmations.

Sur terre, toutes choses ont une droite et une gauche ; la doctrine théosophique ne peut pas s'affranchir de cette règle pour vivre, et les membres de sa gauche sont indispensables, comme ceux de sa droite, à la continuité de son existence.

Guymiot.

MATÉRIALISTE ET THÉOSOPHE

QUATRIÈME LETTRE

Le 8 septembre 1895.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre ; j'avoue que tout cela ne me convaincs pas. Et ce n'est pas entêtement cependant. Je ne demande qu'à être convaincu. Cela tient peut-être à ce que je ne sais pas assez et ne comprends pas. Mais comment comprendre une doctrine et se convaincre de sa vérité, lorsque, tout en vous disant : « ne croyez pas sur parole, faites-vous une certitude par vous-même », elle réserve ses preuves aux seuls initiés.

Vous me direz peut-être que, par le travail, tout le monde peut aspirer à l'initiation. Soit ! lorsqu'on est jeune et libre, mais lorsqu'on est âgé, que l'on est tenu d'ailleurs par les fonctions étrangères à la philosophie auxquelles la vie nous attache, on a bien peu de temps libre. Il fallait 30 ans pour faire un druide, et je n'ai probablement pas 15 ans à vivre.

Et puis, se livrer à ce dur labeur lorsqu'on est sûr de cueillir au bout le fruit de la culture à laquelle on se livre ; c'est parfait. Mais si tout cela n'est, comme je le crains, que spéculation mentale et illusion généreuse, on aura perdu son temps et ses efforts. — Et cependant ces problèmes m'attachent, mais sans que la conviction fasse un pas.

Ainsi, j'ai lu un livre sur la réincarnation et la belle exposition qu'on y fait du Karma. — Je veux bien que nos actes engendrent



des effets, que nos pensées mè ne, — quoique ceci me paraisse plus douteux, — en déterminent. Je me sou nets à cette loi ici-bas, là où sûrement je la constate ; mais où la justice en tout ceci ? est-ce que je suis libre de commettre un acte ? oui, en ce sens que je puis obéir à ma volonte. Mais ma volonté n'est pas libre. Elle est la résultante des forces de toute nature qui agissent en moi, et il n'y a pas plus de mérite à faire le bien qu'à être beau ou bien portant, pas plus de mérite à faire le mal qu'a être laid ou malade. — Les mots crime et vertu devraient être rayés du dictionnaire au moral comme ils le sont au physique. Et alors ? pourquoi suis-je ainsi fait que je sois amené à commettre des actes mauvais, qui me créent un mauvais Karma, tandis que d'autres s'en créent un bon.

J'ajoute que, même au point de vue de ceux qui admettent cette théorie, contradictoire et incompréhensible à mes yeux, du libre-arbitre, avant le stage humain la volonté n'existe pas. L'animal n'est pas libre de se faire un bon ou un mauvais Karma. Il se le fait cependant. Où la justice en ceci ?

Direz-vous que ceci naît de l'illusion de la séparativité, que tous les hommes ne sont qu'un seul et même homme, que les pensées et les actes d'autrui nous influencent et agissent sur notre Karma ?

Je le veux bien, mais alors pas n'est besoin de tout cet échafaudage philosophique ; la théorie des moyennes suffit. Il y a dans une rue 500 meurt-de-faim et un milliardaire ; tout est dans l'ordre parce que la séparativité est une illusion, que les meurt-de-faim et le milliardaire ne font qu'un, que ceux-là jouissent en lui comme celui-ci souffre en eux et que, dès lors, la justice est satisfaite.

Non ! Il n'est pas exact que vous ayez réussi dans cette entreprise généreuse qui consisterait à expliquer le mal et à nous réconcilier ainsi avec lui. Et puis que de détails embarrassants.

Voilà un forban heureux un juste souffrant, pourquoi ? parce que l'un a mérité le bonheur, l'autre le malheur dans une autre existence ?

Soit ! mais pour mériter le bonheur il a fallu être bon et pour mériter le malheur il a fallu être mauvais — à moins qu'on ne doive son Karma à une action extérieure. — Comment alors le bon d'hier est-il devenu le mauvais d'aujourd'hui et réciproquement ?

Ce n'est pas tout. Cette personnalité qui s'éteint alors que le Penseur demeure. Ce Nirvâna qui semble être une absorption dans l'absolu et qui n'est pas cela. Toutes ces conceptions se heurtent dans mon esprit et le choquent malgré lui ; et cependant il voudrait les comprendre et les accepter.

Mais pour y croire il m'en faudrait voir les preuves comme je les ai dans les sciences naturelles ; et, si elles existent, elles ne me sont pas accessibles ; et en une matière aussi extraordinaire, je ne crois



pas au témoignage humain. — Vous voyez que je suis, hélas, loin du Nirvâna et de la connaissance qui éteint le désir, et cependant ce n'est pas ma faute mais bien celle de mon intellect.

Mille et mille amitiés.

X. *député.*

Bien cher Monsieur,

Prenons aujourd'hui votre lettre du 8 septembre.

« . . . . Je ne comprends pas, me dites-vous, mais comment comprendre une doctrine et se convaincre de sa vérité, lorsque, tout en vous disant : « Ne croyez pas sur parole, faites-vous une certitude par vous-même, elle réserve ses preuves aux seuls initiés. »

L'Adepte n'est pas la production d'une tierce personne, il s'est fait lui-même ; c'est aussi nécessaire que juste. Croire sur la parole d'un autre est une formule qui n'a pas de place dans l'entraînement occulte ; le disciple sait que son Instructeur possède la vérité, — Vérité dont la luminosité, varie avec le degré d'évolution de cet instructeur, — mais la foi aveugle ne donne pas la *Foi de la certitude*, et c'est cette dernière qui fait l'objet de tous les efforts du disciple. Cette Foi, — le *Savoir*, — ne s'acquiert que par le travail ; car ce travail seul développe les *véhicules* des facultés qu'on désire. Il en est ainsi sur tous les plans ; partout il faut un entraînement.

On ne donne, à proprement parler, aucune preuve aux initiés ; ils ont acquis les preuves pendant leur noviciat. Un élève en gymnastique ne développerait jamais la vigueur musculaire nécessaire à la maîtrise dans ces exercices, si le professeur poussait sans cesse son corps et employait sa force pour lui faire exécuter les tours.

Un étudiant de l'occulte est aidé, un maître lui montre le chemin, mais personne ne marche pour lui ; on le préserve des précipices de la route, quand cela est nécessaire, mais on ne déploie point pour lui l'énergie à dépenser dans l'ascension de la grande Montagne.

Résoudre les problèmes pour l'élève, c'est laisser ses facultés dans la passivité ; on peut bien, ainsi, agrandir un peu son champ *intellectuel*, mais son mental, insuffisamment exercé, faiblira au premier choc lorsque le maître ne sera plus là pour l'éclairer.

De plus, nul avancement ne peut se faire sur les plans spirituels sans une action vigoureuse et persistante de l'aspirant ; il faut qu'il crée le « Charriot du Saint-Esprit », le véhicule sublime qui fait un pont entre l'Esprit et le Mental, car, au degré actuel de l'évolution humaine, ce pont manque, et il ne sera construit que dans des siècles, — dans les rondes futures.

Un grand Maître pourrait-il construire ce pont pour le disciple? C'est probable, quoique je l'ignore, mais la Loi karmique le défend et pour bien des raisons, et d'ailleurs ce pont ne se maintiendrait que par une action constante de ce Maître.

Il est évident que des preuves sont placées entre les mains de l'aspirant, il est certain que ces preuves sont de plus en plus importantes au fur et à mesure de ses progrès occultes; mais ces preuves ne sont que des germes, des potentialités de preuves; il faut les évoluer et les pénétrer, — ce qui n'est possible qu'avec le développement progressif des pouvoirs latents du candidat. Si ce développement n'est pas opéré, ces preuves se confinent à des connaissances d'ordre *intellectuel*, se bornent aux plans inférieurs de la nature et sont des instruments dangereux placés entre les mains d'un enfant sans expérience.

Avec le temps, ces preuves s'illuminent davantage, pour le disciple qui monte; au contraire, pour celui qui stationne, elles restent inertes et opaques. Il faut le véhicule, le *sens* particulier de la Vérité pour apercevoir cette dernière; les animaux qui n'ont pas d'appareil visuel physique sont privés de la perception de la lumière physique; l'homme qui n'a pas développé les sens qui transmettent la Lumière mentale et la Lumière spirituelle, est un être inintelligent et in-intuitif; l'Intuition est le mode par lequel la Vérité s'imprime en nous; cette Intuition s'accroît avec le temps, et il faut expérimenter soi-même son *modus operandi* pour en comprendre la force et l'Infaillibilité; elle n'a rien de commun avec les rêveries de l'imagination cérébrale, ni avec certaines impressions intérieures familières aux psychiques. La Vérité inonde l'Univers, mais l'homme n'a pas créé encore l'organe qui doit la transmettre en lui.

Il faut le temps pour effectuer ce développement véhiculaire; le corps humain n'est pas construit en un jour, bien que la Nature, à chaque reconstruction de ce corps, puisse en opérer la formation un peu plus rapidement qu'à la formation précédente (surtout pour les étapes préliminaires, où cette rapidité est extrême); de même, la construction du Corps spirituel est un labeur lent, au stage évolutif actuel surtout. Commencez quand même, car il n'est jamais trop tard pour se mettre en route, et, selon vos potentialités (votre *Karma*), vous verrez ce corps pousser plus ou moins vite. Quand il poussera, vous le sentirez à l'arrivée progressive de l'Intuition; vous en aurez alors la preuve vous-même, et d'ailleurs, nul autre ne pourrait vous la donner.

Que faire, direz-vous, pour cela?

Vouloir créer ce pont; le vouloir souvent, profondément. Les détails de l'entraînement, vous les trouverez vous-même; chacun a son « sentier ». Les périodes d'action pourtant sont suivies de réactions *proportionnelles*; aussi les premiers efforts doivent être modérés, il faut se tâter, et voir venir. Mais tout ceci me paraît,



peut être, prématuré; je n'en dis un mot que pour éclairer certaines questions que vous ne manqueriez pas de vous poser sans cela.

∴

« Je veux bien que nos actes engendrent des effets, que nos pensées même, — quoique ceci me paraisse plus douteux, — en déterminent ; je me soumets à cette loi ici-bas, là où sûrement je la constate. »

L'action karmique est impossible à analyser dans ses détails, — pour les humains ordinaires comme nous, du moins, — mais elle est basée sur une loi d'une rigidité mathématique : l'égalité de l'action et de la réaction. Pour apprécier la valeur d'un genre quelconque de Karma, sur un plan donné, il n'y a donc qu'à juger de l'énergie de l'action qui l'y produit. Prenons un exemple.

Un homme devient assassin ; il plonge un poignard dans le corps d'un autre homme. Considérons la nature des forces mises en mouvement *sur le plan physique*: un effort qui fait pénétrer un instrument tranchant dans un agrégat moléculaire, rien de plus. Un coup de hâche porté sur un tronc d'arbre, un coup de massue sur un pieu planté en terre produisent une action physique semblable. Que sera la réaction, le Karma de ces divers actes *physiques?* Le choc en retour d'une vibration physique, la réception d'une série d'ondulations aériennes qui reviennent au point de départ, ou qui frappent tout d'abord au moment où elles se portent en dehors de ce point de départ.

Les considérations morales n'interviennent directement en rien sur le plan physique. L'âge, l'utilité, l'état mental de la victime et de l'assassin n'exercent, à ce moment, aucune action matérielle.

Supposons que le crime ait été commis sans vibration concomitante des plans psychique (*Kama*) et mental de la victime ou de l'agresseur, le Karma de ce dernier sera une quantité physique négligeable : c'est ce qui se passe lorsque, en marchant, nous écrasons, *sans le savoir*, des êtres qui n'ont pas un développement psychique ou mental suffisant pour vibrer sur ces plans au moment où ils sont écrasés.

Mais quand l'homme commet un crime, d'autres éléments sont en jeu ; le coup de poignard n'est que la matérialisation d'une série d'états vibratoires des plans intérieurs. Avant de frapper, l'assassin a ressenti les forces de la colère, de la haine, de la jalousie ; des Elémentals kamiques ont été mis en action, ils ont fait vibrer le plan astral ; l'ondulation passionnelle s'est répercutée rapidement sur toutes les parties de la sphère fluidique terrestre (symbolisée par le serpent satanique), elle a fait vibrer à l'unisson tous les Elémentals passionnels accordés avec elle et, comme le *Kama* des humains n'est qu'une collectivité d'Elémentals, elle a sollicité tous les hommes à la répétition de l'action qui lui a donné naissance.

Bien plus, ces forces kamiques ont été, — nous le supposons ici, du moins, mais c'est le cas ordinaire, — animées, dirigées, renforcées, par la pensée du meurtrier qui a réfléchi, prémédité ; elles font tressaillir le plan mental, et la tentation provoquée par les vagues astrales, en reçoit une force centuplée. La vibration se transmet partout, au-dehors et au-dedans ; elle tend à se matérialiser, à provoquer la répétition de nouveaux meurtres ; elle s'imprime, en même temps, de plan à plan, jusque sur la substance akasique (1) ; elle y reste comme un « germe » qui revivra dans un autre moment de la vie actuelle du meurtrier, ou au cours d'une de ses existences futures : chacun de nous possède en soi ce plan akasique, qui est notre racine, notre fondation, et qui a été nommé le « Livre du Jugement » parce qu'il conserve la potentialité de tous nos actes, de toutes nos impulsions, de toutes nos pensées.

Mais il y a plus encore. Ces passions mentalisées ne meurent point aussitôt après les actes qu'elles ont provoqués ; elles vivent avec le meurtrier, car elles font partie de son corps kamique, et lui survivent au-delà de la tombe comme *Larves*. L'un de leurs effets immédiats et permanents, c'est une tentation perpétuelle pendant la vie, si l'homme ne se ressaisit point et n'enchaîne pas la bête ; plus tard, après la mort, elles sont détruites dans leurs corps, mais non dans leur essence, et elles demeurent attachées à l'aura humaine supérieure comme *Skandas* (germes qui, dans leur ensemble, reproduiront la personnalité future de cet homme). *Tout l'homme est dans le mental, car il est le Penseur ; voilà pourquoi le Karma le plus énergique qu'il puisse produire est celui que génèrent ses pensées*. L'action involontaire et inconsciente n'a que des résultats physiques, sans importance durable pour celui qui en est la cause ; la victime subit une expiation karmique, mais si celui qui la tue n'en sait rien (la chose peut se présenter dans bien des cas), il n'en est pas plus responsable que ne l'est le rocher qui, dans sa chute, écrase un passant. La loi humaine a raison de faire grand cas de la préméditation.

Un Théosophe.

(*A suivre*).

(1) Celle qui condense le mouvement à l'état potentiel (latent).



VARIÉTÉS OCCULTES

EXTÉRIORISATION FORCÉE DU « DOUBLE » D'UN VIVANT

Mon ami, le Dr Pascal, dit à la page 429 du *Lotus Bleu*, de novembre 1895, qu'on peut extraire le *Linga sarira* d'une personne endormie, et lui faire écrire des lettres que le dormeur n'aurait pas signées pendant la veille. Voici un cas de ce genre dont je garantis personnellement l'authenticité, le tenant directement d'un des acteurs de l'histoire; et le fait ayant d'ailleurs été connu à l'époque de plusieurs Théosophistes parisiens.

Le colonel A. officier anglais, vivant en congé à Paris, avait confié des documents d'une grande valeur à la garde d'un Français, nommé B., dont la chambre se trouvait au-dessous de la sienne, dans la rue Favart, et qu'il croyait digne de toute confiance. Mais B., voulant malhonnêtement user de ces documents à son profit, commença par refuser de les rendre au colonel, puis finit par nier carrément les avoir même reçus en dépôt. Diverses circonstances empêchant le colonel de recourrir à la justice, il parlementa, pria, fit même des offres d'argent, le tout en vain. De guerre lasse, il se décida à évoquer le gardien infidèle pendant son sommeil. Il s'adjoignit à cet effet un Français de ses amis, M. C. occultiste puisssant. Ayant fixé une nuit pour l'opération, les deux amis passèrent la journée précédente en méditations et en prières.

Vers une heure du matin ils entendirent B. rentrer dans sa chambre, et, peu après, un ronflement sonore leur apprit qu'il était endormi. Ils attendirent un temps encore, puis unissant et concentrant leurs volontés, ils sommèrent le *double* de B. de se présenter à eux.

Presqu'aussitôt de violents coups retentirent dans l'appartement, et la table se prit à remuer. Le colonel, qui était réceptif, prit un crayon, du papier, et soudain, en réponse à la question suivante, faite à haute voix.

— Qui est-ce qui se trouve ici ?

Sa main, comme mue avec colère, traça ces mots sur le papier.

— Oui, c'est moi, B. — Qu'est-ce que vous me voulez ?

Il s'en suivit une scène aussi curieuse que violente. Les deux évocateurs insistaient pour que B., leur fit savoir où il avait caché les papiers; celui-ci s'y refusait obstinément, secouant la main du médium, la faisant sursauter, cassant le crayon, déchirant le papier, et remplissant la chambre d'etranges bruits, jusqu'à ce



que, vaincu par la force supérieure des opérateurs, il finit par confesser qu'il avait mis ces documents dans un tiroir secret, s'ouvrant au moyen d'un ressort, placé dans un cabinet qu'il décrivit et dont il donna l'adresse, rue Dugommier, n° , à l'opposé de la ville, — et sous la garde d'un homme à sa solde auquel il avait confié la clef de la chambre en question.

— Donnez-nous les moyens d'agir sur cet homme, dirent nos amis, pour qu'il nous laisse entrer dans la chambre et prendre les papiers.

— Faites ceci et cela, répondit B., en dictant un billet pour le gardien de la chambre ; mais la main du médium n'écrivait que lentement, spasmodiquement, comme par contrainte, — et il vous laissera entrer. Mais je me vengerai, reprit-il, en faisant trépigner le crayon, — je suis forcé de céder en ce moment, je ne vous lâcherai quand même pas. *Je vous accuserai de m'avoir volé ces papiers*; et vous serez obligés de me les rendre !

— C'est ce que nous verrons, dit froidement le colonel; et, après avoir adjuré B. de reconnaître sa méchanceté, les évocateurs le laissèrent à lui-même.

Bien qu'épuisés par une telle scène, les deux amis ne se couchèrent pas pour ne perdre aucun instant. Dès que le jour parut, ils frappèrent à la porte du gardien des documents, lui montrèrent le billet de B., et furent immédiatement introduits. Grâces aux indications reçues, ils ne tardèrent pas à trouver les papiers, et les portèrent de suite dans la chambre de C. où le colonel les mit sous enveloppe, puis à la poste, adressés à son homme d'affaires, à Londres, hors de la portée de B. — Ils n'avaient pas tort d'agir aussi promptement !

Le matin du même jour, B. s'était réveillé avec le souvenir parfaitement précis de la scène dans laquelle il avait joué un rôle aussi forcé, sans se rendre compte, toutefois, si c'était l'impression d'un rêve ou d'une réalité. Saisi soudain d'une grande inquiétude à l'endroit des documents, il s'était habillé en hâte, avait couru à la rue Dugommier, et, dès en arrivant, intimé à son homme de ne laisser entrer, sous aucun prétexte, qui que ce soit dans la chambre dont il avait la clef.

— Mais les deux Messieurs qui sont venus ce matin, presqu'avant jour, venaient de votre ordre, dit le gardien, je les ai donc laissés entrer.

Avec un terrible jurement, B. enjamba les escaliers, fit irruption dans sa chambre, et l'on peut imaginer sa rage contre le gardien et contre les évocateurs, quand il s'aperçut que les papiers avaient disparu.

Retournant de suite rue Favart, il força la porte du colonel, qui se trouvait du reste chez lui, et, s'épandant en violentes injures, l'accusa absolument — comme si les papiers n'avaient jamais été qu'à lui-même, B.; il ajouta qu'il le forcerait bien à les lui rendre.



— Je ne crois pas que vous y parveniez, lui répondit le colonel, car c'est déjà en route pour l'Angleterre, — où ce sera à l'abri de coquins de votre espèce !

Si incroyable que cela paraisse, B., aveuglé par la rage et la cupidité, voulut recourir à la justice pour recouvrer les pièces, et commença par assigner le colonel, par devant le juge de paix de l'arrondissement, — sous le chef de détention frauduleuse de documents, — dans le but d'obtenir l'autorisation de poursuivre en correctionnelle.

Lorsque les parties furent en présence du juge, B., qui était plaignant, fut invité à développer les termes de sa plainte. Il se mit à raconter la scène de l'évocation ; mais il avait à peine commencé que le magistrat, se figurant qu'il avait affaire à un fou, lui coupa la parole en disant :

— C'est assez, Monsieur. Je n'ai pas de temps à perdre avec des malades d'esprit. La cause est entendue !

B., saisi de colère, voulut continuer. Le juge fit un signe à l'huissier, et reprit :

— Si vous ajoutez un mot, je vous fais envoyer à Charenton !

B., n'en demanda pas davantage et disparut. Se tournant alors vers le colonel A. le magistrat s'excusa poliment de l'ennui que lui avait causé un homme dont l'esprit était certainement dérangé, et lui dit qu'il pouvait se retirer.

Et ainsi se termina l'affaire.

Le colonel avait évidemment bénéficié de l'ignorance dans laquelle l'on est communément sur les questions d'occultisme ; mais il convient d'ajouter qu'il n'avait rien moins fallu que l'existence de son droit, l'importance des intérêts dont il était chargé, et l'impossibilité, dans la circonstance, de les faire prévaloir par les voies ordinaires, pour le décider à faire usage d'un moyen aussi redoutable que celui d'une extériorisation forcée.

Dac.

DEMANDES ET RÉPONSES

Question I. — *Comment se fait-il qu'une doctrine aussi profondément scientifique, philosophique et religieuse que la Théosophie ait encore peu d'adhérents ?*

La Théosophie, *sous sa forme actuelle*, ne date guère que de 1875 ; elle n'a eu à sa disposition, pour prendre racine, aucun des avantages et des facilités que possèdent les aspects inférieurs de la Connaissance. Elle sort de la source pure de la Religion-Sagesse, c'est-à-dire, de la plus haute Spiritualité, de l'Intellectualité la plus subtile, de la Compassion la plus sublime.

Elle promet peu. Elle éloigne les étudiants du gouffre des phénomènes et renvoie les visions, les courses astrales, les dédoublements de tous les genres à plus tard, à bien plus tard.

Elle exige beaucoup. Elle demande la fraternité. Cela peut sembler peu exigeant quand on croit faire partie d'une véritable Humanité ; mais c'est, hélas ! beaucoup pour les faibles épaules des hommes actuels. Parmi ceux même qui font profession d'occultisme et de fraternité, il ne s'en trouve que trop qui ne parlent que pour déchirer, ne jettent des fleurs aux vivants et aux morts qu'après avoir dissimulé des stylets dans leurs corolles, ne se servent de leur intelligence que pour suivre la plus machiavélique des politiques, usent du boniment et de la grosse caisse pour attirer l'attention du passant.

La Théosophie sait que la Vérité est la première et la dernière des conditions ; elle sait que, pour amener des âmes à la Vie supérieure, il n'est pas permis d'user des appâts de la réclame commerciale. Le prosélytisme, — au sens vulgaire que lui donnent bien des chefs d'écoles, religieuses ou pseudo-occultistes, — est défendu par l'ésotérisme oriental ; il faut qu'une âme soit mûre pour qu'elle puisse entrer dans la cour extérieure du Temple ; si elle appartient encore à la foule bercée par l'ignorante *avidya*, l'atmosphère spirituelle suffoque ses poumons construits pour un air plus grossier, et ses ailes s'affolent et se brisent. Voilà pourquoi tant d'épaves sont répandues près de la Porte étroite.

La Théosophie demande, comme condition *sine qua non*, une lutte incessante, ardente contre les éléments inférieurs de la personnalité du candidat : égoïsme, ambition, orgueil, désir du pouvoir et des pouvoirs, impureté mentale et physique, etc.

Croyez-vous que ces dehors soient faits pour attirer beaucoup d'étudiants ? Ne pensez-vous pas, au contraire, que le bruit charlatanesque et les oripeaux de certaines boutiques, avec leurs entrées larges, et leurs promesses éclatantes, ne doivent pas avoir beaucoup plus de succès *momentané* ? Vous dire que la désillusion n'arrivera pas et que le spectacle sera aussi beau que l'affiche est alléchante, je n'oserais vous le promettre !

Mais revenons à l'importance du corps théosophique. Il ne serait pas juste de diminuer sa valeur numérique. En 20 ans, 409 branches ont été constituées, réparties comme il suit : 154 dans l'Inde, 23 à Ceylan, 101 en Europe, 101 en Amérique, 13 en Australie, les autres dissiminées au Japon, aux Iles Philippines, aux Iles Hawaï, dans le Sud africain et américain. 91 Branches américaines ont pris récemment leur autonomie et forment la « Société théosophique en Amérique » ; les 318 autres Branches constituent la Société mère. Toutes ces Branches représentent un nombre considérable d'individus ; nous n'en connaissons pas le chiffre exact, mais il est respectable ; la Loge Blavatsky, de Londres, possède à elle seule plus de 300 membres. En France, le mouvement est encore



très limité ; les théosophistes sont disséminés et ne se hâtent pas d'ailleurs de se constituer en Loges, car ils savent qu'un groupe, dans lequel ne règne pas une harmonie parfaite, est un centre actif de dissociation et de mal. La propagande théosophique a pour but, non de délivrer des diplômes, mais de répandre des idées élevées et de les laisser germer paisiblement. Ce qui importe, ce n'est point d'avoir des membres nombreux, mais des individualités spiritualisées et *prêtes au sacrifice* ; il ne s'agit pas de créer des associations de sorciers liliputiens, d'évocateurs aveugles, d'envoûteurs théoriques essayant, au petit bonheur, de mettre en pratique les spéculations fumeuses de leurs cerveaux dévoyés ; il faut développer des âmes, épurer des véhicules, préparer des « chars » pour le Saint-Esprit.

GLANES THÉOSOPHIQUES

SUR LA VÉRITABLE INTUITION

Sous la signature de Jasper Niemand, la revue intitulée *The Irish Theosophist*, de novembre, publie des extraits de « lettres à une Loge. » Ces lettres sont empreintes d'un mysticisme plein de séduction et, en raison de leur côté pratique, les étudiants de l'occultisme auraient beaucoup à y glaner.

Voici, à propos de l'intuition si souvent confondue avec l'instinct psychique, un passage digne de remarque.

«..... Ne vous mettez pas en état de passivité absolue, et ne vous appliquez pas à fixer des miroirs ; purifiez plutôt vos intentions, et cherchez à accomplir *La Volonté* (1), et votre Père qui voit en secret vous récompensera lui-même ouvertement. N'oubliez pas que le *Soi* se sert de qui il veut (2), et que les éclairs de vérité peuvent vous être envoyés, et vous sont effectivement envoyés. La méditation positive sur des thèmes sacrés vous aidera. Non pas que vous recevrez l'éclair intuitif *à cet instant*, il est plus probable que non, mais quand vous irez à votre travail journalier, alors vous le recevrez, et vous aurez ainsi à l'improviste un entretien avec les anges. »

«..... Beaucoup d'étudiants ont trouvé que, pendant que les sens étaient occupés d'une façon mécanique (comme pendant la promenade, la toilette, la copie et telle occupation qui les maintient dans

(1) La Volonté du Logos.
(2) Implicitement quand les conditions requises sont remplies.

un état positif et passif), l'éclair de l'intuition brillait tout à coup dans le cerveau. Quand nous avons posé une question sur la vie intérieure où *Soi*, le Père des Lumières, et que nous avons demandé à savoir et à faire *La Volonté*, nous pouvons aller à nos devoirs en toute confiance, sans nous préoccuper de la question posée, et avec la certitude que nous connaîtrons la réponse si nous vivons la *Vie*..... Celui qui se soumet en pensée et en désir à la volonté de son Père qui est dans le ciel, n'a pas à craindre d'ignorer tout ce qu'il lui est bon et nécessaire de savoir. Qu'il aspire ardemment et qu'il aille en paix ; la *Loi*, dans son ensemble, est avec lui, elle le pourvoira de toute la nourriture que sa nature est actuellement prête à s'assimiler. »

YOGA ET YOGI

Le *Theosophist* de novembre contient la suite des *Feuilles d'un vieux journal* par le colonel Olcott. Ce fragment offre un intérêt tout particulier, l'auteur y rapportant une conversation qu'il a eue sur la *Yoga* avec le Swami Dayânand. Ce qui est le plus à remarquer, c'est l'affirmation qu'il donne qu'on *ne peut* passer à la pratique de la *Raja Yoga*, sans avoir d'abord dompté le corps physique par un cours de *Hatha Yoga* ou entraînement physiologique, et que si quelqu'un réussit dans la *Raja*, c'est qu'il a pratiqué la *Hatha* dans sa vie actuelle ou dans une vie antérieure.

Le colonel Olcott ayant demandé quelles étaient les qualités requises pour celui qui voulait acquérir les pouvoirs des Yogis, voici la réponse qui lui fut faite par le Swami : « Les conditions requises en pareil cas sont : 1° Un désir *intense* d'apprendre. 2° Un contrôle parfait sur les passions et les désirs. 3° La chasteté, des compagnons purs, une nourriture saine, la fréquentation de lieux salubres, un air pur et l'isolement. Il faut, de plus, avoir assez d'intelligence pour comprendre les principes de la nature, pratiquer la concentration, en empêchant la pensée de vagabonder, et se contrôler, en dominant ses passions et ses faiblesses. Il faut enfin abandonner cinq choses : l'ignorance, l'égotisme (vanité), la passion (sensualité), l'égoïsme et la crainte de la mort. »

DIVERS

The Vahan. Décembre 1895. Ce numéro nous fait connaître, selon sa coutume, plusieurs questions intéressantes avec leurs réponses, que nous allons analyser ici succinctement.

A. Y. demande si les actions accomplies en rêve affectent le Karma de l'individu sur le plan physique.

D'après C. W. L., la réponse à cette question dépend du sens attaché au mot *rêve*. Si l'on entend par là les actions accomplies par



un Ego développé, comme celle, par exemple, de parler à ses amis et de les aider ou de les conseiller, on peut répondre affirmativement. Si, au contraire, l'emploi du mot *rêve* est limité aux drames construits par l'ego ordinaire non développé, et aux tableaux formés dans son cerveau physique ou éthérique, naturellement, il n'y a, dans l'espèce, aucune génération de Karma.

H. S. G. demande quelle est la différence entre l'occultisme oriental et l'occultisme occidental.

D'après A. P. S. il n'y en a pas. Il existe, en effet, entre les deux pays, des différences d'habitudes dans la pensée, et surtout dans les méthodes de développement des facultés supérieures; mais les distinctions géographiques ne peuvent avoir, à notre époque, aucune influence sur la nature de la pensée et de la conscience dans la période d'évolution, que nous désignons vaguement sous le nom d'adeptat. Il est évident que l'Occident a plus fait pour développer l'intelligence physique que pour développer les aspirations spirituelles; mais nous avons tort de regarder l'occultisme comme une science exportée de l'Orient. C'est naturellement de là que part l'impulsion vers les recherches occultes, mais il semble que la plus haute idée que nous nous puissions faire des Grands Maîtres de la Sagesse, est celle qui nous les fait considérer simplement comme les frères aînés de l'humanité.

A. Y. demande enfin si la vie, pendant le rêve, peut être contrôlée, et, dans le cas de l'affirmative, quelle est, en dehors de la concentration et de la méditation, la meilleure méthode pour exercer ce contrôle.

La vie en rêve, répond F. A., peut être la vie consciente de l'entité sur le plan astral pendant le sommeil du corps, avec des souvenirs plus ou moins imparfaits au réveil. Elle peut consister entièrement en impressions qui passent du cerveau éthérique au cerveau physique. Dans le premier cas, cet état peut être contrôlé, si l'ego, conscient dans la forme astrale, connaît et peut actionner ce qui l'environne. Dans le second cas, le contrôle est moins précis. Ce n'est qu'au moyen de l'état de veille que les impressions du rêve peuvent être réglées. C'est une question d'éducation du mental qu'on rend obéissant à la volonté de l'Ego. La meilleure méthode pour le contrôle en question consiste à essayer d'abord de mener une vie spirituelle, puis à étudier les lois occultes de notre être. L'auteur conseille de créer par la volonté une barrière magnétique autour de soi avant de s'endormir, en ayant soin d'imprimer dans le mental l'intention bien déterminée de contrôler les rêves qui pourront se produire.

Paul Gillard.



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France

Loge Parisienne Ananta.

Nous avons déjà annoncé qu'après la mort d'Arthur Arnould la Loge Théosophiste qu'il a fondée à Paris, et dont il était resté le Président, s'était reconstituée sous le nom de LOGE PARISIENNE ANANTA.

Le nouveau Bureau est ainsi formé.

Président : M. Paul Gillard.

Secrétaire : Mme Kolly.

Trésorier : M. Tourniel.

Les séances auront lieu au siège de la *Bibliothèque Théosophique à Paris*, rue d'Estrées, 18, où le Bureau prie d'adresser les communications qui peuvent le concerner.

La première réunion a eu lieu le 10 décembre, devant une assistance assez nombreuse. Le Président a ouvert la séance par une allocution dans laquelle il a fait, en termes excellents, l'historique de la LOGE ANANTA ainsi que l'éloge de son premier et regretté Président.

On a ensuite échangé des vues pour l'élaboration du nouveau Règlement dont la *Revue* parlera quand ce sera terminé.

Les réunions d'études de la LOGE PARISIENNE ANANTA ont lieu le mercredi, à 8 heures du soir.

Loge le LOTUS BLEU, de Toulon.

La loge le *Lotus Bleu, de Toulon*, a également tenu ce mois ci sa première réunion.

Elle a pris la méthode orientale de travail qui consiste à mettre une question à l'étude, à inviter chacun à méditer sur elle ; puis, au moment de la traiter, à ne pas discuter, mais à exposer successivement les divers aspects entrevus de la solution. La coordination se fait seule dans les Esprits, et souvent la Lumière luit à la suite.

ANGLETERRE

Une nouvelle loge vient de se former à Liverpool, sous le nom de *Loge de la cité de Liverpool.*

L'activité de la loge *Blavatsky*, de Londres, a bien augmenté le mois dernier. Les meetings ont été très suivis et leur succès fort grand, grâce à l'intérêt excité par le talent d'orateurs tels que Mme Besant et M. Leadbeater.

Mme A. Besant a visité Manchester et Bradford dans le milieu de novembre, et a fait des conférences devant un nombreux auditoire. Ses réceptions au Quartier général ont été très suivies ; on y compta plus

de 80 visiteurs à la dernière. Mme Besant est partie pour l'Inde le 6 décembre, et son retour n'aura lieu qu'en avril 1896.

HOLLANDE

M. Fricke a fait, en Hollande, une conférence à la société de la Libre-pensée, et il en a été fait d'excellents comptes rendus dans les feuilles locales.

SECTION AMÉRICAINE

Les théosophistes de Chicago ont célébré le vingtième anniversaire de la fondation de la Société Théosophique par un meeting spécial, tenu le 17 novembre au Quartier général. Ce qui prouve que l'activité règne de ce côté, c'est qu'ils demandent à la Section Européenne des brochures pour la propagande. Ils ont déjà fait imprimer *Théosophie*, *Réincarnation et Rétribution*, et *Constitution septénaire de l'homme*. Ils ont fait réimprimer un *Epitome de la Théosophie* et se préparent à en éditer un autre, dont la dépense sera payée par un théosophiste habitant les États de l'Est.

SECTION AUSTRALIENNE

La tournée de la comtesse Wachtmeister en Australie est suivie avec grand intérêt par les branches Théosophiques des colonies, surtout par celles qui se trouvent dans le nord de Queensland, lieu où elle est attendue sous peu. Là, l'intérêt se communique des membres au public, et l'on se prépare à la recevoir. Elle est actuellement à Brisbane, où ses conférences ont le plus grand succès, quand le temps s'y prête. Le résultat financier de ces conférences lui a permis de visiter plusieurs petites villes du voisinage. Reste à savoir si des résultats permanents seront le fruit de pareils efforts pour la propagande. Ils sont encourageants dans beaucoup d'endroits, mais dans d'autres l'intérêt facilement soulevé s'est éteint aussi facilement.

M. Davis, de la loge théosophique de Sydney, a fait beaucoup pour la cause dans le nord de Queensland. Grâce aux brochures répandues par lui, il a réussi à intéresser des gens de toutes classes.

A Sydney, c'est à la salle de lecture que se concentre l'activité des théosophistes. A Melbourne, la classe H. P. B. d'entraînement travaille avec plus d'ardeur qu'aucune autre. Les loges *Ibis* et le *Cercle du Lotus* sont des plus florissantes, et, dans les autres branches de la Nouvelle Zélande, chacun a son travail de prédilection.

SECTION INDIENNE

Mme Higgins a accusé réception, avec la plus grande reconnaissance, des 850 roupies qui lui avaient été adressées pour son orphelinat-école. Les jeunes filles y font de grands progrès.

Le Docteur English et sa fille sont attendus prochainement à l'Institution et y reprendront leurs fonctions, au retour du colonel Olcott à Adyar. Le colonel viendra probablement à Ceylan après la convention de décembre, pour apporter à la cause l'appui de sa présence. Mme Hig-



gins réclame de ses amis l'envoi de livres, revues, cartes géographiques et journaux pour la bibliothèque de son école.

La loge *Espérance* est en pleine prospérité et les meetings réunissent chaque fois de nouveaux chercheurs.

—

REVUE DES REVUES

Theosophist. Octobre, novembre, décembre 1895. *Feuilles d'un vieux journal* (suite). C'est l'historique même de la Société Théosophique, de sa fondation à nos jours, écrit par le Président fondateur, sur documents authentiques. La première partie de ces très intéressants mémoires vient d'être publiée en volume. — *Mahatmas et Saints*. — *Pouvoirs psychiques et facultés des saints Chrétiens*. Deux articles remarquables démontrant que le développement de l'homme, suivant une voie droite, conduit aux mêmes résultats, aux dénominations près. — De l'*Aura humaine*, par Leadbeater. Extrait des travaux de la London Lodge dont M. Sinnett, le Président, a publié, sous le même titre, et en brochure, le compte rendu *in extenso* (Le *Lotus Bleu* en parlera prochainement). — Rapport du Comité de Révision de la Constitution de la Société Théosophique.

Lucifer. Décembre 1895. Fin de l'*Essai sur les Rêves*, par Leadbeater (Le *Lotus Bleu* en parlera). — Suite d'*Orphée*, par Mead, et de l'*Etude sur le Christianisme primitif*, par Glass. — Fin de l'*étude sur le Quiétisme*, et des *Lettres inédites* d'*Eliphas Levi*. — *Situation de l'homme dans la Nature*, par Annie Besant.

Vahan. Décembre 1895. *Comparaison du Purgatoire Catholique et du Kama Loka*. — *Responsabilité Karmique encourue dans les Rêves*.

Mercury. Octobre. Novembre 1895. — *Des signes du véritable progrès spirituel*, par Bertram Keightley. — *La loi du sacrifice*, par Annie Besant. — *Autour du Zodiaque*, aperçus astrologiques. (Le *Mercury* est l'organe de la nouvelle Section américaine de notre société Théosophique qui a remplacé celle dont M. W. Q. Judge était le secrétaire général, cette dernière ayant gardé le *Path* pour organe).

Path. Novembre. Décembre 1895. *Lettres de H. P. B. à sa sœur*. — *Siège physique de la conscience*, par H. Coryn. — *Etudes sur les Livres de l'Inde*, par C. I. — *Réponse à des questions*, par W. Q. J.

Spiritual Review. Décembre 1895. — *Poésie sur la duchesse de Pomar*, par D. B. Montefiore.

Modern Astrology. Décembre 1895. — *Methode simplifiée d'astrologie élémentaire*, par Alan Leo. — *De l'influence des astres sur les mariages*. — *Indications astrologiques* du mois.

Sophia. Août 1895. — *Du sort réservé aux grandes nations*. — *Chronologie*, par T. et V. — *Le champ lumineux*, par H. P. B. — *La signification de la douleur*, par Annie Besant (La *Sophia* est la principale Revue Théosophique d'Espagne, éditée à Madrid).



Curiosité. Décembre 1895. — *Sur le Ka Egyptien*, par ERNEST BOSC. — *Voyage en Astral*, par M. A. B.

Aurore. A cessé de paraître par suite de la mort de la duchesse de Pomar.

Etoile. A cessé de paraître par suite du changement d'idées de M. LABERT JOUNET (d'Avignon). Le collaborateur de ce dernier, l'honorable M. RENÉ CAILLÉ, fonde dès maintenant une nouvelle Revue, à tendances analogues à celles de l'Etoile, et qui porte le nom de l'AME.

Revue Immortaliste. Cesse de paraître.

Paix Universelle (de Lyon). Décembre 1895. — *Expériences psychiques.* — *Notice sur Arthur Arnould.*

AVIS

Le *Lotus Bleu* a été jusqu'ici servi, à *titre gracieux*, à diverses personnalités auxquelles il était désirable de faire connaître la donnée Théosophique et le mouvement qui la répand.

On peut espérer que celles de ces personnalités qui y ont pris un intérêt intellectuel ou moral voudront bien en témoigner en prenant un abonnement en règle.

Les modifications nécessitées, par les circonstances, dans la gestion matérielle de la Revue, nous conduiront d'ailleurs à réduire le nombre des dits services gratuits, à partir de la septième année du *Lotus Bleu* qui commencera en mars prochain.

La Direction.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE JANVIER 1896

MM. D. B. M.	125 fr. 00	(*Lotus bleu*).
GACON.	10 » 00	*idem.*
De la Section Européenne	137 » 50	*idem.*

Le Directeur Gérant : Dr TH. PASCAL

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



27 FÉVRIER 1896

SIXIÈME ANNÉE NUMÉRO 12

LE LOTUS BLEU

DE LA THÉOSOPHIE

ET DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

(*Suite.*)

Après avoir esquissé à grands traits ce qu'est la Théosophie, nous arrivons à la Société Théosophique.

Rappelons à ce sujet que les Religions sérieuses dérivent toutes des révélations théosophiques, reçues uniformes à l'origine, mais que l'action du temps a tellement modifiées que leurs traits extérieurs sont généralement obscurcis. Toutefois, une partie de ces révélations a été plus sévèrement tenue à l'abri des effets dissolvants du dehors par des hommes que leur degré d'avancement antérieurement acquis permettait d'ailleurs de se retremper aux sources mêmes de l'inspiration, les plans supérieurs. Cela a fait des sortes de *Conservatoires* qui ont donné naissance à des Ecoles de Théosophie plus ou moins directement perpétuées jusqu'à nos jours. Celles de ces Ecoles qui sont connues sont peu nombreuses, si nous ne considérons que leurs têtes, sans entrer dans leurs ramifications ; elles sont, d'ailleurs, d'accord pour le fond. Il y a l'Ecole Aryenne ; l'école Chaldéenne, dont a procédé la Kabbale, et ensuite, les versions occidentales plus ou moins teintées de Christianisme ; et l'Ecole Egyptienne dont la forme seulement ne diffère davantage des autres qu'en raison du plus grand nombre d'éléments de source Atlante qu'elle possède. La donnée Atlante ne fait toutefois point défaut dans les autres Ecoles, parce qu'il y a des indices établissant

que si les nations qui ont vécu sur les terres placées entre l'Amérique et l'Europe, — terres définitivement disparues il y a onze mille ans, — ont envoyé, avant la catastrophe, des colonies dans la Méditerranée, notamment en Egypte, — l'Asie, d'autre part, a été, dans des temps plus préhistoriques encore, reliée à l'Amérique, par le continent que l'on appelle conventionnellement la Lemurie, et qui est, lui aussi, depuis longtemps recouvert par les flots de l'Océan. Disons en passant que l'Ecole Orphique, mère de la Théogonie grecque, et sur laquelle une très intéressante étude Théosophiste vient de paraître (1), procède simplement des précédentes.

En résumé, il existe notoirement, en dehors même des Religions établies, des filons de Théosophie pure qui peuvent s'épandre de par le monde et l'éclairer, quand l'impliquent les conditions relatives à l'avancement des sociétés. Il paraît que les Lois cycliques présidant à l'évolution des races humaines amènent périodiquement un maximum des conditions favorables précitées ; que l'une de ces époques serait, pour la cinquième race à laquelle nous appartenons, la fin de chaque siècle ; que la dernière manifestation a manqué son effet par suite du grand trouble apporté par la Révolution française ; que sa réalisation actuelle, enfin, serait le fait de la *Société Théosophique* dont nous nous occupons en ce moment. Quoi qu'il en soit, il est certain que le matérialisme du siècle a commencé par être ébranlé par l'avènement du Spiritisme, dès 1850, — bien que ce dernier ne soit, dans sa meilleure expression, qu'un chapitre de la Théosophie, — et que ce matérialisme est plus sérieusement pris à partie par le Théosophisme proprement dit.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici l'historique de la société Théosophique. On en trouvera d'ailleurs les éléments exacts dans les Mémoires que publie actuellement son Président fondateur, et qui obtiennent le plus légitime succès dans les deux mondes. Nous dirons seulement que, fondée en 1875, par l'intermédiaire de deux âmes d'élite, dont H. P. B., et sous l'impulsion même d'Adeptes élevés qui ne cessent de suivre sés progrès, elle s'est propagée dans les cinq parties du globe, sous le véhicule, remarquons-le, de l'idiome qui y est manifestement le plus répandu. Notons aussi que les Adeptes inspirateurs étant Orientaux, la version qu'ils ont redonnée se trouve en grande partie contenue dans les Livres Sacrés de l'Inde qui pourront ainsi servir de témoignage, — car ces ouvrages ne nous sont pas encore tous connus. Seulement, et voici ce qu'il y a de singulier dans le mouvement, c'est que, la corroboration à laquelle les Indianistes les plus réputés n'arrivaient que lentement, et relativement imparfaitement, les Pundits Hindous, versés dans leurs Ecritures, et que la domination anglaise a conduit à posséder également l'idiome occidental de Fondateurs de la So-

(1) Dans le *Lucifer*, par G. R. Mead.



ciété, sont maintenant à même de nous la donner sûrement. Ce sera la preuve la plus scientifique, dans l'ordre extérieur, de la véracité des enseignements Théosophiques.

Mais, pourra-t-on demander, si les ouvrages de H. P. B., ceux de ses principaux disciples, et des pundits Hindous fournissent toutes les données nécessaires, quel besoin y a-t-il d'une organisation spéciale, d'une Société dans le sein de laquelle l'on est invité à entrer? La réponse en est que la Société en question n'est qu'un simple encadrement destiné à grouper des efforts et à les mieux diriger. Parce que la Théosophie n'enseigne pas seulement à s'instruire, soi, et à se bien conduire. Elle dit surtout que le meilleur moyen de progresser, pour l'homme, c'est de *servir les autres*, et l'organisation a précisément pour but d'augmenter le rendement des efforts individuels dans cet ordre d'idées.

C'est pour servir ainsi le Monde qu'on a érigé en principes les trois objets de la Société Théosophique qui sont de former le noyau de la fraternité humaine, de connaître la littérature sacrée de l'Orient, et d'étudier les lois encore peu connues de la nature. Remarquons de nouveau, ici, que le second des objets précités semble spécifier que la donnée recommandée par la société est surtout celle de l'Orient. Les fondateurs soutiennent effectivement que la Version qu'ils ont divulguée est la mieux conservée qu'il existe. En attendant que cela soit pleinement reconnu parle monde, rien n'empêche assurément d'admettre que c'est l'aspect Oriental de la Théosophie que nous possédons. Plus tard, on dira avec certitude que c'est là *Théosophie proprement dite*. Telle est la première partie de la réponse à la question d'opportunité de l'organisation du mouvement.

La seconde est d'ordre plus particulier. L'accès de la Société Théosophique est aussi facile que ses impositions extérieures sont légères. Il y est départi des éléments de connaissance. Mais il y a autre chose aussi. L'attention des Adeptes inspirateurs est constamment portée sur la Société Théosophique qui est leur œuvre même, et, en quelque sorte, leur champ d'observation. C'est de ce champ que sortent ceux qui, devant à leurs propres efforts de se développer davantage, sont, le moment venu, l'objet personnel de l'assistance directe des Maîtres.

Nous savons d'ailleurs que, le hasard n'existant pas dans le monde, l'accession à la Société, et surtout la suite qui peut en dériver, sont le résultat de Karma; — *Karma*, l'auteur de nos épreuves, de nos maux comme de nos biens, — et qu'il suffit en toutes choses de se mettre dans les meilleures conditions nécessaires.

En résumé, pour devenir un véritable Théosophe, il ne faut pas se borner à lire les Livres ou n'entrer que de nom dans la So-



ciété (1), c'est là faire acte de simple Théosophiste ; — pour être un Théosophe, il faut conformer ses pensées, ses paroles et ses actions à l'idéal présenté, il faut *vivre la Théosophie.*

FIN

Dac.

CHIMIE OCCULTE (2)

Dans ces dernières années la Science a beaucoup discuté sur la genèse des éléments ainsi que sur l'existence et la constitution de l'éther. Les appareils, — seuls moyens de recherche des savants, — ne peuvent même pas atteindre les confins de l'éther, aussi ces derniers n'ont-ils sans doute jamais rêvé de pouvoir examiner leur atome chimique. Il y a, à propos de l'atome et de l'éther, une masse de spéculations, mais une réelle pauvreté d'observations, faute, naturellement, de moyens rendant l'expérimentation possible.

Or, l'homme possède des sens dont l'activité peut être évoluée et qui sont passibles d'observer les objets au-delà des limites des cinq sens. Ces derniers reçoivent des vibrations du monde physique, mais leur réceptivité est relativement étroite, et un grand nombre de vibrations, bien que d'un caractère physique, ne les affectent aucunement. Les sens plus subtils et plus délicats du corps astral n'existent qu'à l'état latent chez la plupart des hommes de notre race, et ne sont dès lors pas utilisables en général. Et cependant, ils constituent des instruments d'observation pour les niveaux élevés du plan physique, et ils mettent à leur portée les objets qui, par leur infinie subtilité, échappent à la vision ordinaire. Il paraît, en conséquence, à propos de présenter au public quel-

(1) Le *Lotus Bleu* donnera ultérieurement des renseignements plus détaillés sur la Société Théosophique, et, plus tard, sur ses règlements qui sont en ce moment l'objet d'une révision.

(2) Nous attirons spécialement l'attention du Lecteur sur ce remarquable article, que nous avons pris la peine de traduire du *Lucifer*, pour que le jour où la Science officielle connaîtra enfin, sous ces noms ou sous d'autres, de l'Ether, de ses subdivisions et des états afférents de la matière, il puisse être rendu à la Théosophie l'hommage mérité qu'ici — comme ailleurs — elle a été un précurseur. DAC.



ques observations recueillies au moyen de ces sens internes ; d'une part, parce que cela suggèrera peut-être d'utiles hypothèses dans la recherche scientifique des problèmes du genre, et d'une autre, parce que la Science marche à grands pas et qu'elle ne va pas tarder à aborder directement elle-même l'étude de quelques-uns de ces points. Il serait dès lors très bon pour la Société Théosophique que les premières données positives acceptées en ces matières provinssent de ses rangs.

*
* *

On admet que le monde physique comprend 60 à 70 éléments chimiques, agrégés en une infinie variété de combinaisons. Ces dernières se classent suivant les trois principales divisions de solides, liquides et gaz, sous-états reconnus de la matière physique, et on y ajoute l'éther, théorique encore et à peine tenu pour matériel. Pour le scientiste (1), l'éther n'est pas un sous-état, ni même un état de la matière, mais quelque chose à part. On n'admettrait pas que l'or pût être élevé à la condition éthérique, comme il pourrait être élevé à l'état liquide ou gazeux, tandis que l'Occultiste sait que l'état éthérique succède au gazeux, comme l'état liquide au solide ; il sait également que le mot « éther » qualifie quatre sous-états, aussi distincts les uns des autres que le sont les solides, les liquides et les gaz, et que tous les éléments chimiques ont leurs quatre sous-états éthériques, le plus haut étant *commun* à tous et composé des *atomes physiques ultimes*, — en lesquels tous les éléments sont finalement réductibles. L'atome chimique est actuellement regardé comme la particule ultime de chaque élément ; on suppose qu'il est indivisible et incapable d'exister à l'état libre. Les recherches de M. Crookes, cependant, ont conduit les chimistes les plus avancés à considérer l'atome comme un composé, comme une agrégation plus ou moins complexe de protyle.

L'éther est parfaitement perceptible à la vision astrale ; on le voit pénétrant toutes les substances et entourant chaque particule. Un corps « solide » est un corps composé d'un grand nombre de particules suspendues dans l'éther, chacune vibrant, en avant et en arrière, dans un champ particulier, avec une grande vitesse. Les particules sont attirées plus fortement les unes aux autres qu'elles ne le sont par les influences extérieures, c'est pourquoi la « cohésion », existe, c'est-à-dire, qu'elles se maintiennent les unes aux autres, dans l'espace, suivant un mode déterminé. L'examen attentif montre que l'éther n'est pas homogène, mais qu'il comprend des particules de plusieurs genres, différant entre elles dans le mode d'agrégation des corps infimes qui les composent ; et une analyse plus approfondie encore révèle qu'il a quatre degrés distincts, ce

(1) Le savant qui, n'ayant pas la lumière de ses sens psychiques, n'est forcément qu'un demi-savant. N.D.T.



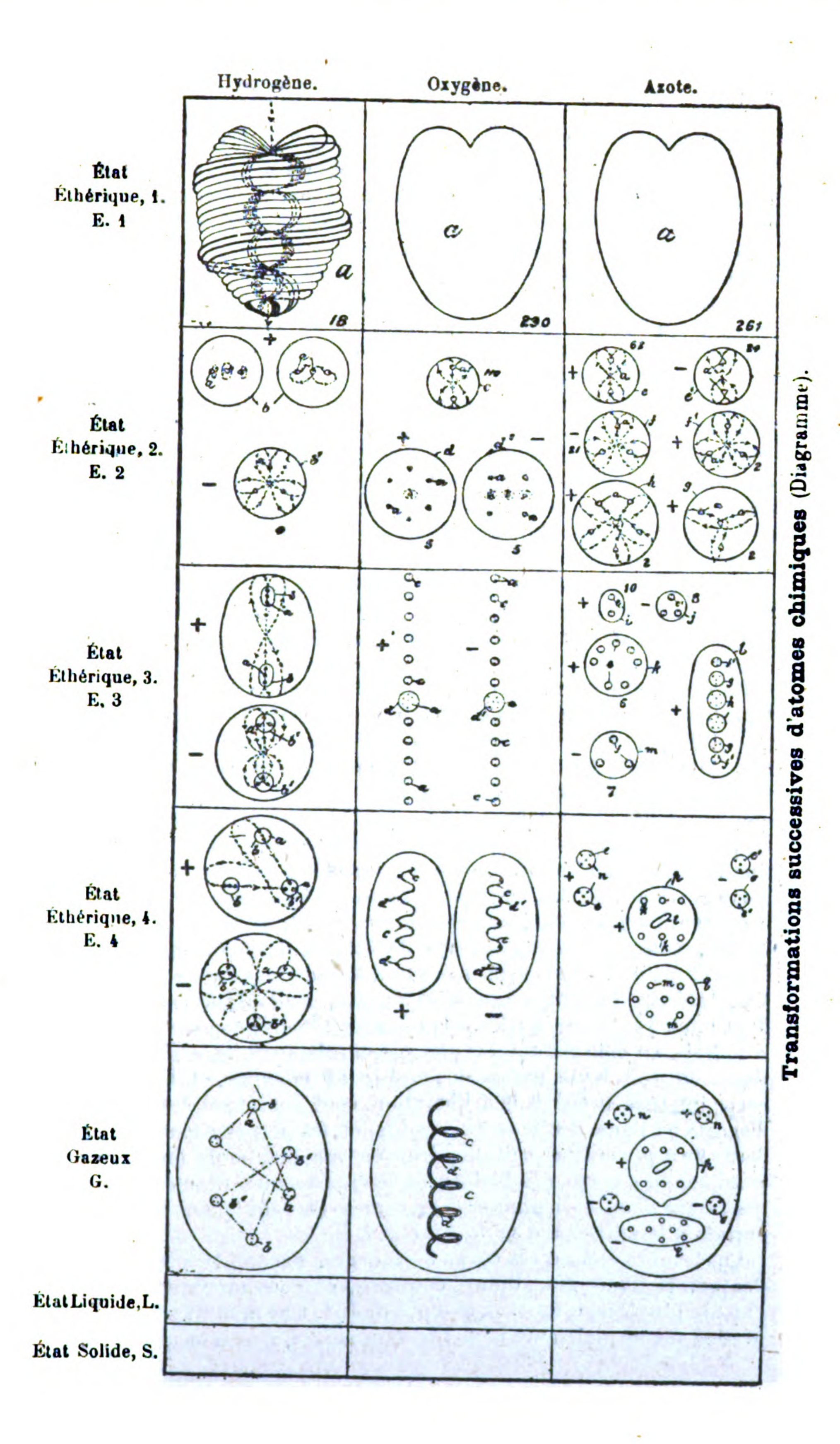
qui nous donne, avec les solides, les liquides et les gaz, ***sept sous-états de matière***, au lieu de quatre, dans le monde physique.

Ces quatre sous-états éthériques seront mieux compris lorsqu'on aura expliqué la méthode suivie pour leur étude. On a pris ce qu'on appelle un atome d'un gaz, et on l'a brisé successivement, jusqu'à ce qu'on ait atteint l'atome physique ultime, — résultat prouvé par le fait qu'en continuant d'opérer on n'a plus obtenu que de la matière astrale, et non de la matière physique.

Il n'est vraiment pas possible de décrire les conceptions nettes fournies à l'esprit par la vision directe des objets à l'étude. Le diagramme annexé à ce texte, si habilement tracé qu'il ait été sur les seules indications fournies par les observateurs, ne remplace qu'imparfaitement cette vision directe qu'on ne peut donner aux lecteurs. Les couches horizontales du diagramme correspondent aux sept sous-états de la matière : solide, liquide, gazeux, éther. 4, éther. 3, éther. 2, éther. 1. Sur la couche ou sous-état du gaz, l'on a représenté trois atomes chimiques distincts, l'un d'hydrogène, H, un autre d'oxygène, O ; et le troisième de nitrogène ou azote, N. Les changements successifs éprouvés par chacun de ces atomes sont spécifiés dans les colonnes verticales, de bas en haut, au-dessus d'un chacun. L'atome physique ultime est marqué par la lettre *a*, (couche E'), et n'est dessiné en détail qu'une fois, quoiqu'il soit le même dans les trois colonnes. Les nombres *18*, *290* et *261* sont ceux du total des *atomes physiques ultimes* trouvés dans l'atome chimique de chacun des gaz considérés.

Les pointillés et les flèches indiquent les lignes et les directions suivant lesquelles on a observé que s'exerce la force. Sauf pour l'hydrogène, colonne de gauche, où elles ont été suivies sur toutes les couches ou degrés éthériques, ces forces n'ont pas été spécifiées, sur le diagramme, au-dessous de l'Ether 2. Les mêmes lettres accompagnent les mêmes *particules* dans tous les degrés de leur différentiation ; telle est, par exemple, la lettre *d* que l'on retrouve aux couches E.4, E.3, E.2, en suivant le processus de l'atome chimique d'oxygène. Le diagramme n'indique d'ailleurs nullement les grandeurs relatives. Au fur et à mesure qu'un corps passe au sous-état d'en dessus, notre planche l'agrandit beaucoup pour la commodité de l'examen ; c'est ainsi que l'atome ultime esquissé en E.1, représente la simple particule *a* de la couche ou sous-état gazeux.

Hydrogène. — Le premier atome chimique soumis à l'examen a été un atome d'hydrogène, H. En le considérant attentivement, on voit qu'il consiste en six petits corps contenus dans une forme ovoïde. Cette forme tourne avec une grande rapidité autour de son axe propre, vibrant en même temps, et les petits corps internes accomplissant de semblables girations. L'atome entier se meut comme un fuseau et tremble : il faut l'arrêter et le fixer pour bien l'observer. Les six petits corps sont arrangés en deux groupes de trois, formant deux triangles non interchangeables, mais en rap-


Hydrogène.
Oxygène.
Azote.
État Éthérique, 1. E. 1
État Éthérique, 2. E. 2
État Éthérique, 3. E. 3
État Éthérique, 4. E. 4
État Gazeux G.
État Liquide, L.
État Solide, S.
18
290
261
Transformations successives d'atomes chimiques (Diagramme).

port réciproque d'objet à image. (Par exception, les lignes ponctuées reliant en deux groupes, sur notre diagramme, les six petits corps de l'atome chimique d'hydrogène, sur la couche gaz, ne marquent pas des lignes de force, mais simplement les triangles spécifiés ; et, d'autre part, l'interpénétration des triangles ne peut pas être clairement indiquée sur une surface plane). En outre, les six petits corps ne sont pas tous semblables : chacun contient trois corps plus petits, rangés en ligne droite dans deux d'entr'eux, et triangulairement dans les autres ; ces corps plus petits sont les atomes physiques ultimes.

La paroi du sphéroïde limitatif dans lequel les corps sont renfermés étant composée de matière du troisième degré, c'est-à-dire gazeuse, se dissipe au moment où l'atome gazeux monte au degré ou niveau immédiatement supérieur et les six petits corps sont libérés. Ils se replacent alors, d'eux-mêmes, en deux triangles, compris chacun dans une sphère limitative. Les deux petits corps *b*, du degré gaz, s'unissent à l'un de ceux marqués b[1], et forment ainsi un corps à caractère positif ; les trois petits corps restants forment un second corps de type négatif. Voilà ce qui constitue les particules d'hydrogène au degré inférieur de l'éther, marqué E.4 sur le diagramme.

En s'élevant encore, ces particules subissent une nouvelle désintégration, dès qu'elles perdent leurs parois limitatives. Le corps positif de E.4, par sa libération, se dédouble, forme deux corps : l'un consistant en deux particules marquées *b* reconnaissable à l'arrangement rectiligne des atomes ultimes qu'il contient et comprend dans une même paroi, l'autre étant le troisième petit corps qui se trouvait enfermé dans E.4. (+) qui est maintenant libre. Ce dernier n'est pas représenté sur le diagramme. De même, le corps négatif de E.4, en perdant sa paroi, forme deux corps, l'un consistant en les deux particules marquées b[1], (sur E.3, aussi) et l'autre, — le troisième petit corps de E.4, —, devenant libre.

Ces corps libres ne restent pas sur E.3, mais passent de suite en E,2, laissant les corps positif et négatif, à doubles particules, dont nous venons de parler, représenter l'hydrogène sur le plan E.3. Mais, en considérant ensuite ces derniers sur le degré supérieur, on voit leurs parois disparaître de nouveau, et les petits corps internes prendre leur libération, ceux contenant les atomes disposés en ligne droite étant positifs, et les autres négatifs. Ces deux formes représentent l'hydrogène sur E.2, mais on trouve aussi que des corps semblables de ce même degré de matière entrent dans d'autres combinaisons, comme on peut le voir en se reportant à la particule d'azote *f* sur E.2.

En élevant l'état de ces corps d'un degré, encore, la disparition des parois libère les atomes contenus, et nous arrivons enfin à l'atome physique ultime, la matière de E.1. Une nouvelle désintégration donne naissance à la matière astrale, de sorte que nous



avons réellement atteint ici la limite de l'état physique. Le Théosophiste notera avec intérêt que nous pouvons ainsi observer *sept* sous-états distincts de matière physique, et pas plus.

L'atome ultime, le même dans tous les cas observés, est un corps excessivement complexe : le diagramme n'en porte que les principales caractéristiques. Il est entièrement composé de spirales, celles-ci comprenant des spirilles, et ces dernières de plus petites spirilles encore. L'ouvrage de Babbitt sur les *Principes de la Lumière et de la Couleur* en donne une esquisse assez exacte, à la page 102. Les figures représentant les combinaisons atomiques sont, il est vrai, erronées et trompeuses, mais, en supprimant l'espèce de tuyau qui traverse le centre du simple atome, le dessin peut être tenu pour correct, et donne quelque idée de la complexité de cette unité fondamentale de l'univers physique.

Considérant maintenant le côté force de l'atome et ses combinaisons, nous observons que la force se déverse dans la dépression en forme de cœur qui se trouve au sommet de l'atome, sort par la pointe, et change de caractère au passage. En outre, la force court au travers de chaque spirale et de chaque spirille, et les lueurs de coloration changeante, qui surgissent des révolutions et vibrations rapides de l'atome, varient avec l'activité même des spirales. Tantôt l'une de ces spires, tantôt une autre se prend à agir avec plus d'énergie, et des changements de couleur répondent à ces changements d'activité.

En manière de synthèse, après l'analyse que nous venons de voir, la construction d'un atome gazeux d'hydrogène peut être suivie en descendant depuis E. 1. Les lignes du diagramme marquent toujours le jeu des forces qui se donnent carrière et produisent les diverses combinaisons. En général, les corps positifs sont marqués par le fait que leurs atomes dirigent leurs pointes les unes vers les autres, et vers le centre de leur combinaison, et qu'ils se repoussent en dehors ; les corps négatifs, eux, sont indiqués par la position en dedans des dépressions en forme de cœur et par une tendance à se rapprocher plutôt qu'à s'éloigner. Chaque combinaison commence par un jaillissement de force à un centre, ce qui forme le centre même de la combinaison. Dans la première combinaison positive d'hydrogène, sur E. 2, un atome évoluant à angle droit du plan du diagramme, — tournant tête à queue, si l'on peut ainsi dire, — et évoluant aussi sur son propre axe, forme le centre, et la force, s'élançant vers sa pointe, en sort et fait irruption dans les dépressions des deux autres atomes qui, alors, se placent eux-mêmes leurs pointes dirigées vers le centre ; les lignes sont marquées sur le cercle supérieur de droite (b +) du degré E. 2 ; le cercle supérieur de gauche indique la révolution propre à chaque atome. A mesure que cette triade atomique fait sa révolution, elle creuse elle même un espace, refoulant la matière non différenciée de ce plan, s'en fait une paroi tourbillonnante, et réalise ainsi le



premier acte dans la construction de l'atome chimique d'hydrogène. Une triade atomique négative est semblablement formée, les trois atomes étant symétriquement disposés autour du centre de jaillissement de la force. Ces triades atomiques se combinent alors, deux de celles qui sont en arrangement rectiligne s'attirent l'une vers l'autre, et deux de la disposition triangulaire s'attirent aussi, tandis que la force jaillit de nouveau et forme un centre, agissant sur les triades comme sur un simple atome, et une paroi limitative se crée de nouveau à mesure que la combinaison tourne autour de son centre.

Le stage suivant, en descendant, est produit de la façon ci-après : chacune de ces combinaisons, sur E. 3, attire à elle, de E. 2, une troisième triade atomique, du type triangulaire, et un nouveau centre de force jaillissante s'établit suivant les lignes tracées dans les combinaisons de E. 4. Lorsque deux de ces triades s'unissent et que leurs triangles s'interpénètrent, l'atome chimique est formé, et l'on trouve qu'il contient, au total, 18 atomes physiques ultimes.

Oxygène. — La substance qu'on a observée ensuite est l'oxygène, O, corps plus complexe et plus déconcertant que le précédent. Les difficultés d'observations sont très augmentées par l'activité extraordinaire que déploie cet élément, et par l'éclat éblouissant de quelques-uns de ses constituants. L'atome gazeux d'oxygène est un corps ovoïde, dans lequel tourne, avec une grande vélocité, un autre corps semblable à un serpent, enroulé en spirale, et sur les replis duquel reluisent cinq points lumineux brillants. Le serpent semble être un corps solide arrondi, mais en élevant l'atome au degré E. 4, ce serpent se divise suivant sa longueur, en deux corps ondulés, et l'on voit que son apparence de solidité n'est due qu'au fait que les deux corps précités tournent en sens contraire sur un axe commun et présentent ainsi une surface continue, comme on peut produire un anneau de feu en faisant tournoyer un tison ardent. Les corps brillants aperçus dans l'atome sont sur les sommets des ondulations du serpent positif et dans les creux du négatif. Le serpent lui-même consiste en petits corps en forme de grains, onze desquels sont placés entre les gros points brillants.

En élevant ces corps au degré E. 3, les serpents se brisent ; chaque point brillant emporte six de ces grains d'un côté et cinq de l'autre. Tout cela s'entrelace et se tord avec la même activité extraordinaire, donnant l'idée de mouches lumineuses lancées dans un tourbillon vertigineux. On peut voir que les plus gros corps brillants contiennent chacun 7 atomes ultimes, tandis que les grains n'en ont chacun que 2 (chaque tache brillante, avec ses onze grains, est enfermée dans une paroi accidentellement omise sur le diagramme).

Au degré ou stage suivant, E. 2, les fragments des serpents se divisent en leurs parties constitutives : les corps positifs et négatifs



marqués *d* et *d'* montrent une différence d'arrangement dans les atomes qu'ils contiennent. Ceux-ci, de nouveau, finissent par se désintégrer, laissant libres les atomes physiques ultimes, identiques d'ailleurs à ceux obtenus avec l'hydrogène. Le nombre des atomes ultimes contenus dans l'atome chimique d'oxygène est de 290; on l'obtient ainsi qu'il suit :

2 dans chaque grain, et il y a 110 grains.	220
7 — tache brillante, et il y a 10 taches . . .	70
Total	290

Arrivés à ce point, les observateurs comparèrent les nombres d'atomes ultimes de l'hydrogène et de l'oxygène. Le rapport $\frac{290}{18} = 16.11$ est précisément, ou à très peu-près, le nombre même que la science tient pour le poids atomique de l'oxygène par rapport à l'hydrogène...

On peut dire ici, en passant, qu'un atome chimique *d'ozone* ressemble à un sphéroïde aplati, avec les spirales inhérentes très comprimées et elargies au centre. La spirale de l'ozone consiste en trois serpents, l'un positif, et deux négatifs, formant un seul corps en révolution. En élevant cet atome chimique au stage le plus voisin, le serpent se divise en trois autres, chacun desquels est enfermé dans un œuf particulier.

Azote. — L'atome chimique d'azote fut le troisième objet de l'examen de nos expérimentateurs, parce qu'il semblait tranquille relativement à l'oxygène qui est sans cesse agité. On reconnut bientôt pourtant, qu'il était, dans ses arrangements internes, le plus compliqué des corps observés, et que son aspect calme était dès lors trompeur. Le corps en forme de ballon qui occupe son milieu est très remarquable avec ses six autres petits corps disposés en lui sur deux rangées horizontales, et un septième plus grand en forme d'œuf, compris entre les précédents. On vit quelques atomes chimiques dans lesquels l'arrangement interne des corps inhérents était modifié, les rangées notamment étant verticales. Ce changement semblait connexe d'une plus grande activité de l'ensemble ; mais les observations sur ce point sont encore trop peu nombreuses pour renseigner suffisamment. Le corps en forme de ballon est positif ; il est apparemment tiré en bas vers le corps négatif en forme d'œuf qui est en dessous et qui contient sept petites particules. En plus de ces gros corps, on en voit quatre petits, deux positifs et deux négatifs, les premiers contenant cinq petites taches et les autres quatre. En élevant l'atome gazeux d'azote au stage E. 4, la disparition de la paroi libère les six corps contenus, et le ballon, ainsi que l'œuf, s'arrondissent par le fait sans doute qu'ils cessent d'être près l'un de l'autre, comme s'ils s'étaient mutuellement attirés. Les petits corps à l'intérieur de l'œuf, marqués *q* sur le diagramme, en E. 4, ne sont pas sur un



même plan, et ceux à l'intérieur de *n* et de *o* forment respectivement des pyramides à bases quadrangulaires et triangulaires.

En élevant tous ces corps en E. 3., les parois se dissolvent comme toujours, et les contenus inclus dans chaque « cellule » sont libérés : *p*. de E. 4, contient six petits corps marqués *k*, et ces derniers sont vus en *k* aussi, sur E. 3, comme contenant chacun sept petits corps marqués *e*, chacun desquels a en lui deux atomes ultimes. La longue forme de *p* sur E. 4, marquée *l*, apparaît comme la longue forme *l* sur E. 3, et celle-ci a trois couples de petits corps dans son intérieur, f^1, *g* et *h*, lesquels contiennent respectivement trois, quatre et six atomes ultimes. D'autre part, *q*, de E. 4, avec ses sept particules inhérentes, *m*, a ces particules *m*, sur E, 3, montrant chacune trois atomes ultimes dans leur intérieur ; *e*, de *n*, sur E. 4, devient *i*, sur E. 3, avec les corps contenus, *e*, montrant chacun deux atomes ultimes. Tandis que e^1, de *o*, sur E. 4, devient *j*, sur E. 3, chacun de ces *j* ayant trois petits corps à l'intérieur, e^1, avec deux atomes ultimes dans chaque.

Sur E. 2, l'on voit l'arrangement de ces atomes ultimes, et les couples f^1, *g* et *h* sont portés avec l'indication des lignes de force. Les triades en *f*, — de *m*, sur E. 3, — se voient de même, et pareillement les dyades en *e* et e^1, — de *i* et *j*, sur E. 3.

Quand tous ces corps sont élevés en E. 1, les atomes physiques ultimes sont libérés, et ils sont identiques à ceux que l'on a décrits précédemment.

Récapitulant les atomes physiques ultimes trouvés dans un atome chimique d'azote, nous arrivons au nombre de 291 ainsi formé :

62	corps positifs,	à 2 atomes ultimes, chacun, ci . . .		124
24	» négatifs	2		48
21	» id	3		63
2	» positifs	3		6
2	» id	4		8
2	» id	6		12
			Au total.	261

Le rapport avec le nombre afférent à l'hydrogène, $\frac{261}{18} = 14,44$ est assez rapproché, comme l'on voit, du poids atomique donné à l'azote par la science.

Cette approximation, malgré des méthodes si différentes, et la complexité des éléments de l'azote, est assurément remarquable.

On a fait quelques autres observations tendant à montrer que plus les poids atomiques augmentent et plus l'on trouve de corps à l'intérieur de l'atome chimique. C'est ainsi que l'or montre 47 de ces corps. Ces observations ont d'ailleurs besoin d'être continuées.



L'investigation d'une molécule d'eau a révélé, dès la rupture des parois environnant les atomes chimiques, la présence de douze corps provenant de l'hydrogène, et du serpent caractéristique de l'oxygène. Là aussi il y a encore à faire.

*
* *

Le présent travail n'est qu'une suggestion vers une ligne de recherches passible de donner des résultats scientifiques du plus haut intérêt. Les observations que nous avons rapportées ici ont été répétées plusieurs fois, et ne sont pas l'œuvre d'un seul et même expérimentateur. Il y a lieu de les tenir pour suffisamment exactes.

Annie Besant.

L'IGNORANCE ET LA SCIENCE

Le Dieu d'*humaine conception* — comme tous ses rivaux des âges et pays divers — qui consacrait nos rois de France, rois de *droit divin*, par la parole intermédiaire de son prêtre, était cruellement démenti par dame Nature qui n'admet pas l'hérédité comprise ainsi. Un roi fou, comme Charles VI, un roi pourri, comme Louis XV, voilà les enfants royaux que le pape devait bénir ; à moins que, soupçonnant une erreur divine, il ne les détronât comme au Moyen âge. La noblesse n'est pas davantage héréditaire, qu'il s'agisse des qualités du corps, du cœur ou de l'esprit.

C'est que l'homme est fils de ses œuvres à travers ses existences ; il n'est pas la résultante de ses parents momentanés ; il ne doit à ces derniers que son corps matériel, les premiers soins tutélaires nécessaires à la frêle enfance et la protection touchante de l'amour familial pendant le cours de la vie. A ce titre, d'ailleurs, il leur doit pleine reconnaissance.

La Nature, œuvre de Dieu, contredirait-elle donc ce dernier, lorsqu'elle détruit les familles qu'il a privilégiées ? La réponse suggéré par l'exemple particulier ci-dessus est bien simple.

La Nature ne saurait, en ses aspects objectifs (pour nos sens actuels), obéir à des lois différentes de celles qui la régissent dans les profondeurs, le subjectif (astral ou spirituel).



Au mieux, les aspects naturels et spirituels de *l'Etre manifesté* doivent être soumis à une seule *Loi*, qui est la Justice rigide ou CAUSALITÉ.

Le cerveau moderne, martelé par nos sciences exactes dans leur application à la recherche des lois physiques, peut accepter volontiers la conclusion ci-dessus, conclusion longtemps perdue et que les Orientaux nous enseignent de nouveau, avec force. Car le temps est venu, où la foule peut subir une initiation plus haute que celles données jusqu'ici par les *Eglises extérieures*, lesquelles s'abîment dans la lettre morte et le cérémonial.

La Science moderne qui a pourtant fait, certes, une œuvre utile, hésite malheureusement dans la marche en avant, n'étudie que le monde révélé par les sens, alors même qu'elle soupçonne des forces plus subtiles encore. Patience ! Sa prudence est une garantie contre les malheureuses chutes passées et le renouvellement des monstruosités de la foi aveugle. *De nouveaux faits* la sollicitent, les foules attendent et, *nous ne reculerons pas*.

Que l'homme soit un ignorant uniquement sensualiste — néantiste ; un ignorant sentimental — foi aveugle ; un ignorant intellectuel — science moderne, il est toujours et surtout présomptueux.

Il ne doute pas de sa personne et de son infaillibilité. Erreur : tout ce que ne contient pas son cadre étroit.

Pourtant, chose curieuse, l'instinct ne le trompe pas en cela, complètement, car, il y a dans cet instinct, une perception de *l'Absolu* auquel se rattache notre Etre réel, qui est son unique dépendance (tout est dans tout, et, les choses supérieures se réflètent dans les inférieures).

A l'esclave des perceptions sensuelles, à ce *résonnateur* incomplet qui ne répond qu'aux vibrations grossières, rien à opposer. Il n'entendrait pas la Parole, il ne saurait contempler l'Idéal ; il faut que les tempêtes déferlent longuement sur cette *pierre*, que les agents des atmosphères terrestres et astrales l'agitent, la dissocient et la dissolvent avant qu'elle soit cultivable.

Cet homme souffrira en sa chair ; c'est le rôle sacré, le rôle rédempteur de la *sainte Douleur*.

Il faut l'aimer cependant, car il renferme la précieuse étincelle aussi bien que les dieux eux-mêmes, que les illuminés divins, nos frères aînés.

A celui qui ne croit qu'aux objets de son sentiment, on peut répondre que : « Dire je crois (ou je ne crois pas) ne change rien à *Ce* qui est ». C'est le naïf, qui pense ainsi résoudre simplement le grand problème, alors que Jésus même lui a dit : Efforce-toi sans cesse.

L'ignorant intellectuel se rattache à l'ignorant matérialiste, mais il occupe véritablement une place plus élevée ; il *pense*. Le positiviste même, souvent humanitaire, a droit à tout notre respect ;



son erreur n'a consisté qu'à poser des limites au connaissable. Mais que le *Désir* du *Savoir total* l'entraîne, et ses yeux s'ouvriront. Il pénétrera d'autant plus avant, qu'il sera plus brûlant d'*Amour* pour l'*Etre* : amour de la contemplation ou *Savoir*, amour de l'Amour, ou Unification, UNION.

En résumé, l'ignorant étant orgueilleux, le disciple de la Vidya, ou pure Science spirituelle, sera un *Simple* dès que la première lueur viendra caresser sa rétine interne.

Mais le *Silence* sera le nouveau *Devoir* qu'invinciblement il subira. Car l'ignorant, défendant son égoïté, aime son ignorance et malheur à qui tente de l'*éclairer avant l'heure* : sarcasmes, injures, mépris, hostilité agressive seront la récolte.

Le *disciple* ne s'en étonne pas ; il sait, il agit, il se tait. Il se revêt de *douceur*, et les plus misérables des hommes sont les objets de sa plus tendre sollicitude, car, il *sait* aussi, le disciple, que ces misérables sont sa propre misère, que ce monde externe est le tableau fidèle de son chaos interne, et que tout sera *Pureté et Splendeur* quand lui-même aura revêtu la robe blanche, en broyant son cœur, versant son sang et sacrifiant son moi à l'Humanité, à l'Universel, à l'Unité, à l'Etre...

Amo

UN CAS DE CHANGEMENT DE PERSONNALITÉ

(*Suite*)

IV

Jusqu'à présent je n'ai donné, à l'appui de la réalité des visions de Mireille que, son propre témoignage. J'ai cependant essayé d'en avoir d'autres en me servant de sujets amenés dans l'état d'hypnose où ils disent percevoir des phénomènes analogues à ceux dont il a été question.

J'ai eu ainsi deux séances avec deux contrôles différents.

Dans la première, celle du 24 juillet 1894, le contrôle était mon jeune ami Laurent, dont les *Annales des sciences psychiques* ont publié (numéro de mai-juin 1895), les impressions. Comme spectateurs, il y avait Mgr X., docteur en théologie, et M. de Y., ingénieur, que je priai de rédiger, chacun séparément, un compte-rendu. Ce sont ces comptes-rendus que je vais reproduire, en regard l'un de l'autre, avec leurs légères variantes.



Procès verbal de M. de Y.

La séance commence à 3 h. 1/2. Mireille et Laurent sont endormis simultanément de manière à se trouver ensemble dans les mêmes degrés hypnotiques. Laurent voit apparaître la moitié droite de son double ; Mireille ne voit rien.

Laurent voit la seconde partie de son double, Mireille ne voit encore rien.

Laurent voit le corps de Mireille comme enveloppé d'une auréole brillante ; un instant après M. de R. sent comme un vent froid et va se lever pour fermer une porte qu'il croit ouverte, quand Mireille lui dit que c'est son double qui vient de sortir d'un seul coup et de se poser sur les mains de M. de R. — Laurent confirme la chose. — La sensation de froid cesse pour M. de R., bien que le double de Mireille coutinue à se tenir sur ses mains. Mireille dégagée de son corps voit le double de Laurent en bleu. Laurent voit son propre double s'élever. Mireille le suit mal ; elle dit que la différence entre le fluide magnétique dont elle est chargée et le fluide électrique dont est chargé Laurent, est pour quelque chose dans la difficulté qu'éprouve son double de se rapprocher ds celui de Laurent et de le suivre.

Procès verbal de Mgr X.

La première série d'expériences consiste à endormir à la fois deux sujets. Mireille par les passes magnétiques de M. de R, Laurent par l'action des courants de la machine Wimburst actionnée par un autre opérateur, et de contrôler les sujets l'un par l'autre.

Laurent passe par les phases régulières qui sont la caractéristique de son état somnambulique, Mireille brûle en quelque sorte les étapes ; mais on arrive, avec quelques tâtonnements, à pousser les deux sujets parallèlement, de telle façon qu'ils se trouvent ensemble dans le même état.

Laurent voit se former d'abord, à un mètre environ à sa droite, une sorte de colonne lumineuse à peu près de sa hauteur, et de couleur bleue ; puis une colonne semblable, mais rouge, à la même distance à sa gauche ; enfin les deux colonnes se reunissent en une seule mi-partie bleu et rouge.

Ce double, à mesure que les états deviennent plus profonds (on a poussé Laurent jusqu'au 12e état), se déplace d'abord horizontalement, en s'éloignant du corps, puis s'élève un peu, comme s'il prenait son élan, et, finalement, est emporté dans les régions supérieures de l'atmosphère.

Mireille s'extériorise d'une manière différente. Les effluves sensibles se disposent autour d'elles en couches lumineuses parallèles à la surface de son corps, au travers desquelles Laurent la voit comme à travers des enveloppes concentriques ; puis cette matière se condense instantanément et le double se forme d'un seul coup sans passer par les deux formations partielles latérales comme chez Laurent.

Ce double est une colonne lumineuse (1) qui, plus tard, dans les

(1) Cette colonne lumineuse rappelle celle qui garda les Hébreux dans le désert.

régions supérieures où il est entraîné, se transforme en une sorte de boule avec appendice caudal qui la fait comparer à un têtard ou à une comète (1). Les dessins par lesquels les deux sujets essaient de représenter la manière dont ils voient leur double coïncident assez pour qu'on puisse en conclure une impression unique interprétée par deux observateurs différents.

Chacun des deux sujets a vu la formation et les différents états du double de l'autre, depuis le moment où il s'est formé jusqu'à celui où il s'est élancé dans l'espace.

Ici ont commencé les difficultés. Mireille qui, habituellement, s'élève tout de suite dans des régions lumineuses s'est plainte de se trouver retenue dans un espace beaucoup moins brillant. Elle a cessé de voir le double de Laurent ; angoissée de sa solitude, elle désire le voir et désire aussi que Laurent puisse voir le sien pour être ainsi assurée que ses impressions sont bien réelles et non point un effet de l'imagination.

M. de R. ordonne alors à Laurent de rechercher le double de Mireille, ce qu'il fait d'abord sans succès ; puis, tout-à-coup, sans transition, sans le voir venir de loin comme cela serait naturel, il s'écrie qu'il voit le double de Mireille à un endroit qu'il désigne et qui est bien celui où est Mireille qui, à son tour, voit Laurent et en témoigne une joie très vive.

On continue à approfondir simultanément l'hypnose des deux sujets : Mireille au moyen des passes ;

(1) Je trouve mention de formes semblables dans un récit d'Aksakoff. « Nous entrâmes dans une pièce obscure, et, au bout de peu de temps, nous vîmes se produire des corps lumineux semblables à des comètes, longs d'environ 30 centimètres, élargis à l'un des bouts et s'effilant en une mince pointe à l'autre extrémité ; ces corps lumineux voltigeaient çà et là, suivant une trajectoire curviligne. » (*Animisme et spiritisme*, p. 497 de la traduction française).



L'expérience continuant, Laurent continue à voir le double de Mireille ; mais, le sien s'éloignant de plus en plus, il cesse de le voir ; on le ramène alors en arrière d'une phase de l'hypnose en renversant le courant de la machine ; il revoit alors son double auquel il est relié, dit-il, par une colonne de fluide. Il voit le double de Mireille plus brillant que le sien. Les deux doubles se maintiennent l'un à côté de l'autre, en haut. On les ramène près du sol par la démagnétisation ; ils se tiennent sans action réciproque, « comme deux buches » dit Laurent.

A un moment Mireille témoigne une certaine souffrance ; elle pénètre, dit-elle, dans le double de Laurent. Les deux doubles étant de nouveau séparés, les sujets tentent, d'un commun accord, de se rapprocher.

La sensation perçue par Laurent est comparée par lui à une douche d'eau froide.

L'expérience est arrêtée. On réveille progressivement les deux sujets ; ils conservent après le réveil une sensibilité réciproque sur les côtés des doubles qui ont été en

Laurent au moyen de la machine.

Il est difficile de maintenir les deux doubles à la même hauteur, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui échappe ; et Mireille paraît très effrayée, quand elle a perdu de vue son compagnon. On ramène celui qui s'est élevé trop haut, soit avec des passes transversales (Mireille) soit en renversant le sens du courant de la machine (Laurent).

On demande à Laurent sous quelle forme il se voit. Il répond que son double est devenu de moins en moins perceptible pour lui à mesure qu'il s'élevait ; que, maintenant, il ne voit plus, mais qu'il sent, qu'il a la perception d'exister à un point déterminé.

On prie les deux sujets de juxtaposer leurs doubles, ce qui se fait.

Mireille voit les deux doubles.

Laurent voit celui de Mireille et perçoit le sien juxtaposé.

Les deux doubles amenés ainsi au contact restent inactifs, « comme deux bûches » dit Laurent.

La sensation produite sur Laurent par l'arrivée au contact du double de Mireille a été comparée par Laurent à celle d'une douche d'eau froide tombant sur le corps.

On prie les deux sujets d'essayer de faire pénétrer leurs deux doubles l'un dans l'autre ; l'opération se fait sans beaucoup de peine et n'amène aucune impression particulière, mais on ne la prolonge pas par prudence. On prévient les deux sujets qu'on va les réveiller. Mireille recommande à Laurent de bien surveiller la rentrée de son double à elle pour savoir s'il rentre par partie, comme celui de Laurent, ou tout à la fois, comme il est sorti.

On procède au réveil par les moyens inverses de ceux qui ont servi à produire l'hypnose.

Laurent voit revenir dans son corps son double qui d'abord se

contact : gauche pour Laurent et droite pour Mireille. C'est-à-dire que si on touche Mireille sur le côté droit, Laurent sent l'attouchement à son côté gauche et réciproquement. Ils se rappellent, par la méthode ordinaire, ce qui s'est passé pendant le sommeil et témoignent d'une grande sympathie réciproque.

dédouble ; puis le fantôme rouge rentre, enfin le bleu. Il voit le double de Mireille redescendre sur son corps, l'envelopper, puis rentrer d'un seul coup.

Les deux sujets réveillés ont, comme c'est la règle, perdu tout souvenir de ce qui s'est passé ; mais, en se pressant sur le front, le point correspondant à la mémoire hypnotique, ils cherchent à se rappeler les incidents de cette pérégrination commune dans l'espace.

Ce travail de reconstitution est assez pénible à cause du grand nombre d'incidents qui se sont produits (1), mais les spectateurs remarquent la sympathie née subitement entre Mireille et Laurent qui, au commencement de la séance, se connaissent à peine et éprouvaient plutôt l'un pour l'autre cette espèce de répulsion si souvent constatée entre les sujets. Nous attribuons ce changement à ce que leurs corps astraux se sont un instant pénétrés.

Dans la seconde séance, le contrôle fut Mme Z., femme fort intelligente, âgée d'environ 50 ans, qui, après avoir assisté chez moi à quelques expériences, me pria de la magnétiser pour lui donner par suggestion le sommeil dont elle était privée depuis plusieurs mois. Je réussis très facilement et il me fallut peu de temps pour arriver à extérioriser son corps astral dans des conditions différentes de celles de Mireille, en ce sens qu'elle voyait à la fois son corps charnel et son corps astral, tandis que Mireille ne voit généralement que son corps charnel.

Le 20 juillet 1895, j'endors Mme Z., je la pousse jusqu'au degré convenable, et je la prie de bien observer ce qui se passera ; puis j'endors Mireille et je provoque l'incarnation de Vincent suivant le rite ordinaire.

Voici le compte-rendu de la séance, rédigé par un des assistants.

Mme Z. a vu son propre corps astral se former à environ un mètre à sa droite sous la forme d'une nuée lumineuse bleuâtre. Quand M. de R. a endormi Mireille, elle a vu se dégager de la tête de celle-ci comme une boule de lumière qui s'est fixée au-dessus.

(1) Ces incidents n'ayant point trait directement au sujet traité dans cet article ont été supprimés dans les deux procès-verbaux.



« Mireille a alors vu le fantôme de Mme Z. à l'endroit indiqué, elle a vu, de plus, une traînée fluidique reliant ce fantôme au corps charnel de Mme Z. Cette traînée présente, vers le milieu de sa longueur, une partie beaucoup plus lumineuse que le fantôme lui-même. Mireille dit que la lumière est due à l'esprit de Mme Z. qui a quitté son corps charnel, mais sans suivre complètement son corps astral; c'est pour cela que l'esprit de Mme Z., placé entre les deux, voit l'un et l'autre.

« Mireille interrompt ces explications pour dire que le cône qui transporte Vincent est arrivé; elle le voit dans un coin du salon qu'elle désigne; puis elle tombe en léthargie et se ranime au bout de quelques instants avec la personnalité de Vincent.

« Mme Z. qui, toujours endormie, suit attentivement ce qui se passe et le raconte spontanément, voit à l'endroit désigné un cercle lumineux, dont les bords paraissent animés d'une sorte de frémissement et qu'elle compare à un brillant ostensoir sans pied; de ce cercle descend, vers la boule de lumière qui se trouve au-dessus de la tête de Mireille, un rayon qui les relie.

« Au moment où s'est fait le changement de personnalité, la boule de lumière est montée le long du rayon et est entrée dans le cercle; immédiatement après, une flamme est sortie du cercle, a suivi le rayon en sens inverse et est entrée dans le corps de Mireille.

« Quand l'incarnation a pris fin, Mme Z. a vu une flamme remonter dans le cercle, et la boule lumineuse redescendre par le même chemin sur la tête de Mireille. »

V

En relisant les pages précédentes, je ne puis m'empêcher de penser que, si elles avaient été écrites par un autre, je serais extrêmement porté à n'y voir qu'un mélange de souvenirs, d'auto-suggestions et de suggestions de l'opérateur. Je me rappelle les cas de somnambules, poursuivant avec une logique rigoureuse, quelquefois pendant des mois entiers, une série de visions dont la fausseté fut ensuite absolument démontrée (1). Je me dis que Mireille a une imagination très vive, et qu'elle a bien pu céder, plus ou moins inconsciemment, au désir de se montrer en relation avec un être supérieur qui manque rarement l'occasion de lui faire des compliments.

Et cependant j'ai tâché d'éviter toutes les causes de suggestion, j'ai obtenu le témoignage concordant des contrôles sur des phénomènes qui, n'ayant à ma connaissance jamais été décrits, n'auraient pas dû se présenter à l'esprit s'ils n'avaient point eu quelque réalité; les termes différents dans lesquels sont formulés

(1) *Les états superficiels de l'hypnose*, p. 50. — *Les états profonds de l'hypnose*, p. 56.



ces témoignages tendraient, du reste, à prouver qu'ils sont dûs non à une transmission d'idées, mais à la production de faits réels.

Quoiqu'il en soit, les récits de ceux qui se prétendent en communication avec les morts nous décrivent d'une façon raisonnable leur vie nouvelle et suffisent à faire rejeter un des principaux arguments des matérialistes.

« Si avec les logiciens, dit M. Bourdeau (1), on admet que le critérium de la certitude est l'inconcevabilité du contraire, il serait facile de démontrer par l'absurdité de la négative la nécessité de la mort. Quand on essaie de se représenter un état de choses dont elle serait exclue, on ne trouve, en effet, que conséquences irrationnelles, impossibilité pour la vie de durer et de se développer. »

Comment de telles affirmations osent-elles se formuler en présence des conceptions grandioses qu'ont inspirées aux penseurs une connaissance plus approfondie de l'immensité de l'univers et les preuves innombrables de l'existence de forces intelligentes que la science actuelle ne se refuse à admettre que parce qu'elles ne rentrent point dans le cadre étroit de son enseignement ?

Certes, nous pouvons être induits en erreur par ces entités dont nous ne connaissons pas la nature. Peut-être aussi ces révélations sont-elles dues à une envolée de notre âme momentanément dégagée des liens du corps charnel qui obscurcit les perceptions inhérentes à sa nature immortelle? Telle est l'hypothèse qu'a développée un esprit des plus distingués en même temps que des plus positifs, l'historien Henri Martin, à propos des visions de Jeanne d'Arc (2).

« Il existe, dit-il, dans l'humanité, un ordre exceptionnel de faits moraux et physiques qui semblent déroger aux lois ordinaires de la nature, c'est l'état d'extase et de somnambulisme, soit spontané, soit artificiel, avec tous ses étonnants phénomènes de déplacement des sens, d'insensibilité totale ou partielle du corps, d'exaltation de l'âme, de perceptions en dehors de toutes les conditions de la vie habituelle. Cette classe de faits a été jugée à des points de vue très opposés.

« Les physiologistes, voyant les rapports accoutumés des organes troublés ou déplacés, qualifient de maladie l'état extatique ou somnambulique, admettant la réalité de ceux des phénomènes qu'ils peuvent ramener à la pathologie et niant tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui paraît en dehors des lois constatées de la physique. La maladie devient même folie, à leurs yeux, lorsqu'au déplacement de l'action des organes se joignent des hallucinations des sens, des visions d'objets qui n'existent que pour le visionnaire.

« Un physiologiste éminent a fort crûment établi que Socrate était fou, parce qu'il croyait converser avec son démon.

« Les mystiques répondent non seulement en affirmant pour

(1) *Le Problème de la mort et la Science positive*, 1893.
(2) *Histoire de France*, tome VI, p. 143.



réels les phénomènes extraordinaires des perceptions magnétiques, question sur laquelle ils trouvent d'innombrables auxiliaires et d'innombrables témoins en dehors du mysticisme, mais en soutenant que les visions des extatiques ont des objets réels, vus, il est vrai, non des yeux du corps, mais des yeux de l'esprit. L'extase est, pour eux, le pont jeté du monde visible au monde invisible, le moyen de communication de l'homme avec les êtres supérieurs, le souvenir et la promesse d'une existence meilleure d'où nous sommes déchus et que nous devons reconquérir.

« Quel parti doivent prendre dans ce débat l'histoire et la philosophie ?

« L'histoire ne saurait prétendre déterminer avec précision les limites de la portée des phénomènes, ni des facultés extatiques et somnambuliques ; mais elle constate qu'ils sont de tous les lieux ; que les hommes y ont toujours cru, qu'ils ont exercé une action considérable sur les destinées du genre humain ; qu'ils se sont manifestes, non pas seulement chez les contemplatifs, mais chez les génies les plus puissants et les plus actifs, chez la plupart des grands initiateurs; que, si déraisonnables que soient beaucoup d'extatiques, il n'y a rien de commun entre les divagations de la folie et les visions de quelques-uns ; que ces visions peuvent se ramener à de certaines lois ; que les extatiques de tous les pays et de tous les siècles ont ce qu'on peut nommer une langue commune, la langue des symboles, dont la langue de la poésie n'est qu'un dérivé, langue qui exprime à peu près constamment les mêmes idées et les mêmes sentiments par les mêmes images.

« Il est plus téméraire peut-être d'essayer de conclure au nom de la philosophie; pourtant le philosophe, après avoir reconnu l'importance morale de ces phénomènes, si obscurs qu'en soient pour nous la loi et le but, après y avoir distingué deux degrés, l'un inférieur, qui n'est qu'une extension étrange ou un déplacement inexplicable de l'action des organes, l'autre supérieur, qui est une exaltation prodigieuse des puissances morales et intellectuelles, le philosophe pourrait soutenir, à ce qu'il nous semble, que l'illusion de l'inspiré consiste à prendre pour une révélation apportée par des êtres extérieurs, anges, saints ou génies, les révélations intérieures de cette personnalité infinie qui est en nous, et qui, parfois, chez les meilleurs et les plus grands, manifeste par éclairs des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle. En un mot, dans la langue de l'Ecole, ce sont pour nous des *faits de subjectivité*. Dans la langue des anciennes philosophies mystiques et des religions les plus élevées, ce sont les révélations du *ferouer* mazdéen, du bon démon (celui de Socrate), de l'ange gardien, de cet autre *moi* qui n'est que le moi éternel, en pleine possession de lui-même, planant sur le *moi* enveloppé dans les ombres de cette vie (c'est la figure du magnifique symbole zoroastrien partout figuré à Persépolis et à Ninive : le

ferouer ailé ou le *moi* céleste planant sur la personne terrestre).

« Nier l'action d'êtres extérieurs sur l'inspiré, ne voir dans leurs manifestations prétendues que la forme donnée aux intuitions de l'extatique par les croyances de son temps et de son pays, chercher la solution du problème dans les profondeurs de la personne humaine, ce n'est en aucune manière révoquer en doute l'intervention divine dans ces grands phénomènes et dans ces grandes existences. L'auteur et le soutien de toute vie, pour essentiellement indépendant qu'il soit de chaque créature et de la création toute entière, pour distincte que soit de notre être contingent sa personnalité absolue, n'est point un être extérieur, c'est-à-dire étranger à nous, et ce n'est pas en dehors qu'il nous parle; quand l'âme plonge en elle-même, elle l'y trouve, et, dans toute inspiration salutaire, notre liberté s'associe à sa Providence. Il faut, ici comme partout, éviter le double écueil de l'incrédulité et de la piété mal éclairée; l'une ne voit qu'illusions et qu'impulsions purement humaines ; l'autre refuse d'admettre aucune part d'illusion, d'ignorance ou d'imperfection là où elle voit le doigt de Dieu. Comme si les envoyés de Dieu cessaient d'être des hommes, les hommes d'un certain temps et d'un certain lieu, et comme si les éclairs sublimes qui leur traversent l'âme y déposaient la science universelle et la perfection absolue.

« Dans les inspirations le plus évidemment providentielles, les erreurs qui viennent de l'homme se mêlent à la vérité qui vient de Dieu. L'être infaillible ne communique son infaillibilité à personne. »

C'est à quelque chose d'analogue à cette dernière hypothèse que je suis tenté de m'arrêter pour le cas dont je viens de faire l'exposé.

D'une part, en effet, je suis très frappé par les changements si nets et si réguliers d'états physiques correspondant aux phases diverses du dégagement, mais, de l'autre, je n'ai point osé m'assurer si je ne pourrais pas reproduire, par de simples suggestions, ces changements d'état dont je ne m'explique du reste pas la cause. Ce que je connais de l'existence terrestre du prétendu Vincent, rend difficile à comprendre sa progression si rapide : deux zones de mondes ! Enfin, que penser de phrases telles que celles-ci. — « Voyons ! entre hommes, nous pouvons bien dire cela. » — Ou bien encore en parlant de Mireille : « N'est-ce-pas qu'elle est belle ? », qui lui échappent parfois au milieu de conversations où il expose avec une véritable éloquence, des doctrines du plus pur spiritualisme qui, d'ailleurs, ne m'étonneraient ni pour la forme ni pour le fond, dans la bouche de Mireille éveillée et un peu surexcitée (1).

(1) Dans la séance du 24 juillet 1894, le prélat qui a rédigé l'un des procès verbaux, voulant s'assurer que Vincent n'était pas un démon, le pria de réciter le *Pater*, ce qu'il fit avec une onction édifiante. Puis, Mgr X. discutant avec lui sur ce qui se passait après la mort de Mireille qui, éveillée et très



Dans tout ce que je connais et tout ce que connaît Mireille à l'état de veille, je n'ai rien trouvé qui puisse expliquer la conception du cône lumineux. Le colonel Olcott a bien voulu traduire le présent article en anglais pour le publier, à Madras, dans le *Théosophist* et consulter à ce sujet ses lecteurs de l'Inde. Peut-être trouverons-nous dans leurs réponses la solution de cette énigme.

M. Lecomte.

LES SENS INTERNES

L'homme est un Être complexe constitué de sept principes ou élément différenciés.

Son tempérament, ses tendances, son naturel sont déterminés par l'élément prédominant.

Pour la généralité, cet élément est le principe manasique qui est la *personnalité* (1) même de l'homme.

« Quand elle peut s'élever jusqu'à s'unir avec le sixième principe (2) (âme spirituelle) cette *personnalité*, dit M. A. P. Sinett, dans le *Bouddhisme ésotérique*, conserve, à travers des existences innombrables, une *permanente individualité.* »

Chez le plus grand nombre des individus, le Manas subit l'influence de Kama et est esclave des énergies du Soi-Inférieur.

Quiconque désire entendre la *Voix du Silence*, la Voix sans paroles de la Toute-Nature, doit préalablement avoir maîtrisé ces énergies grossières.

Aussi longtemps qu'on n'a pas brisé ses chaînes Kamiques, c'est vainement qu'on aspire à devenir un « Promeneur du ciel (3), » un de ceux qui marchent sur les vents, au-dessus des vagues, sans que leurs pas touchent les eaux (4)...

« Apprendre est impossible tant que la première bataille n'est pas gagnée (5). »

catholique et l'appelle respectueusement *Monseigneur*, finit par s'écrier d'un ton fort dégagé : « Allons donc ! Monsieur l'abbé ; je le sais mieux que vous qui ne parlez que par ouï-dire ; je viens d'y passer. »

(1) Personnalité, signifiant Manas inférieur.

(2) Elle doit s'unir, d'abord avec le Manas supérieur, et, plus tard, avec le sixième Principe.

(3) Le « Promeneur du Ciel » c'est l'Initié qui voyage en corps mayavique.

(4) Voix du Silence.

(5) Lumière sur le Sentier.

Cette première victoire, c'est, pour l'adepte, la conquête des sens externes qui entretiennent l'erreur de la personnalité physique, et la libération des sens internes qui, seuls, peuvent permettre de plonger dans les splendides et mystérieuses profondeurs de l'Être et d'étudier avec certitude les lois de l'Être, les lois de la nature, les lois du surnaturel... (1)

Jusque là « l'Ego humain » captif dans sa chrysalide de chair et de matière, est impuissant à s'unir au « Penseur silencieux » et ne peut apercevoir la lumière qui est en lui, la lumière du monde invisible, la seule qui puisse se répandre sur le Sentier.

L'existence des sens internes est niée par les matérialistes.

Et pourtant, en dehors de nombreuses expériences familières aux étudiants de la science sacrée, la plupart des manifestations de la vie ordinaire en démontrent la réalité avec une évidence qui s'impose.

N'est-il pas incontestable que sans la possession de sens spéciaux et d'organes afférents à chacun des plans de différenciation de la Substance, nous ne pourrions avoir conscience de ces plans ni des phénomènes correspondants ?

C'est ainsi que l'imagination, la mémoire, le rêve, qui consistent dans la perception d'images, de reflets existant dans la région astrale (ce réceptacle de toutes les formes), impliquent, de même que l'intuition et l'extase (qui consistent dans la perception d'entités appartenant aux mondes intelligibles), des sens et conséquemment des appareils de la vision subjective.

En effet, si, comme le prétendent les matérialistes, nous percevions ces images, ces reflets, ces entités avec les yeux du corps, les aveugles de naissance seraient dénués de toute faculté imaginative et spéculative.

Or, les faits sont là pour prouver péremptoirement que la cécité physique n'entraîne nullement la cécité mentale.

Est-ce donc à l'aide des sens et des organes matériels que les somnambules, que les sujets magnétisés voient et entendent, que les poètes, que les artistes perçoivent leurs plus sublimes inspirations, tels ces merveilleux acteurs, qui, jadis, dans les cryptes immenses des temples souterrains, dans les sanctuaires de l'Inde, du Thibet, de la Perse, de l'Egypte, de la Chaldée, endormis d'un sommeil extatique, puis réveillés dans la grande lumière intérieure, par les prêtres, allaient saisir dans l'Ame du Monde, la scène idéale, et la fixaient dans leur attitude et leur expression, devant les regards éblouis des Découthia, des Romana, des Aryavasta.

Est-ce avec les yeux de chair que le disciple peut trouver le sentier ardu qui conduit au Maître et acquérir la perception des choses existantes et la connaissance du non-existant ; que les Arhats,

(1) Voix du Silence.



que les Sages à la vision infinie, rares comme la fleur de l'arbre Oudombara, exercent leur faculté de voir et de savoir tout à distance aussi bien que sur place?

N'en déplaise aux Matérialistes, il y a en nous deux perceptions: l'une externe, limitée à notre plan de conscience terrestre, aux clartés décevantes, aux mirages trompeurs des illusions psychiques; l'autre interne, que l'âme réalise elle-même au moyen de sa sensibilité et de son diaphane, et ce n'est que lorsque les yeux de ce que Swedemborg appelle « notre homme intérieur », se sont ouverts, et que nous avons suffisamment développé notre clairvoyance intime, que nous pouvons apercevoir la Lumière une, qui illumine la vie, qui permet de distinguer le vrai du faux, le toujours éphémère du toujours-durable et de découvrir, au-dessus des fantasmagories mayaviques et des fausses suggestions de la fantaisie, l'immuable SAT, l'unique Réalité, l'éternelle et absolue Vérité.

Emile Syffert.

LE PLAN ASTRAL

(*Suite*).

II. — Ses habitants non humains

Bien qu'il ne soit pas difficile de se rendre compte actuellement que la terre même, avec tout ce qu'elle contient, n'a pas été exclusivement faite pour l'homme, l'on comprend également que la race humaine ait pu s'y méprendre dans ses débuts. Encore maintenant où il semble que nous devrions être revenus de cette illusion puérile et convaincus au sujet de notre véritable situation ainsi que des devoirs qui en dérivent, combien y en a-t-il qui y font défaut, ne serait-ce que par la cruauté exercée sur les animaux, sous le nom de Sport, par des gens qui se croient sans doute très civilisés? Assurément, le moindre néophyte dans la science auguste de l'Occultisme sait bien que toute vie est sacrée, et que, sans une compassion universelle, il n'y a pas de vrai progrès; mais ce n'est qu'en avançant dans ses études qu'il découvre combien multiple est l'évolution, et combien relativement infime est la place que l'humanité occupe réellement dans l'économie de la nature. Il



apparaît alors que, de même que la terre, l'eau et l'air contiennent des myriades de formes de vie qui, bien qu'invisibles à l'œil nu, nous sont révélées par le microscope, de même les plans supérieurs, qui sont reliés à notre terre, possèdent une population aussi dense, dont nous ne soupçonnons ordinairement pas l'existence. Et plus notre connaissance augmente, plus nous devenons certains que l'évolution agit sans cesse, d'une manière ou d'une autre, et que, ce qui nous semble être parfois une lacune de la nature, n'est qu'un défaut de notre perception.

En ce qui concerne la question dont nous nous occupons en ce moment, des habitants non humains du plan astral, il vaut mieux laisser de côté ces formes premières de la vie universelle qui évoluent, d'une manière dont nous n'avons pour ainsi dire pas notion, sous les enveloppes successives de l'atome de la molécule et de la cellule, d'autant plus que si nous commençions par le bas de ce qu'on appelle les royaumes élémentals, nous aurions à y comprendre des infinités d'habitants du plan astral que nous ne saurions même pas esquisser, d'autant plus que cela demanderait des volumes. La meilleure méthode à employer est peut-être de ranger ces habitants en quatre classes distinctes, en spécifiant que ces classes ne sont pas des petites subdivisions, comme dans le chapitre précédent, mais plutôt de grands royaumes de la nature, analogues, par exemple, aux règnes végétal ou animal. Quelques-unes de ces classes sont très inférieures à l'humanité, quelques autres à la hauteur, d'autres enfin bien en dessus comme force et comme bonté. Quelques-unes appartiennent à notre ligne d'évolution, c'est-à-dire que ses êtres ont été des hommes comme nous, ou le deviendront ; d'autres évoluent tout différemment. Avant de commencer, il convient de dire, pour aller au devant du reproche d'être incomplet, qu'il y a deux reserves à faire. D'abord, il n'est point parlé des apparitions accidentelles de très hauts Adeptes appartenant à d'autres planètes du système solaire, non plus que de plus augustes visiteurs encore venant de plus loin, parce que de tels sujets ne sont pas d'ordre exotérique ; et qu'il est pratiquement inconcevable, bien que théoriquement possible, que des Êtres aussi glorieux puissent avoir besoin de se manifester sur un plan aussi bas que le milieu astral. Quand il en est ainsi, un corps approprié leur est fait avec de la matière astrale, comme dans le cas des Nirmanakaya. Secondement, en dehors et sans relations aucunes avec les quatre classes précitées, il y a deux grandes évolutions qui, en ce moment même, se servent comme nous de notre planète, mais sur lesquelles il est défendu de donner aucuns détails, — sans doute parce qu'ils ne doivent pas avoir notion de l'existence de l'homme, ni les hommes de la leur. Si nous venons jamais en contact avec ces êtres, ce n'est sans doute que sur le plan physique, car leurs rapports avec notre plan astral est infime, et leur évocation sur ce plan ne pourrait provenir que d'un accident improbable dans un



acte de Magie cérémonielle, — qu'heureusement, un très petit nombre seulement des sorciers les plus avancés est à même de produire. Cet accident, si rare, est cependant arrivé une fois, et peut se reproduire, ce qui fait que, sans la défense susdite, il eut fallu faire entrer ces classes dans notre nomenclature.

1° *Essence Elémentale appartenant à notre évolution.* — De la même façon que le mot « Elémentaire » a été indistinctement donné, par divers écrivains, à quelques-unes ou à toutes les conditions *post mortem* de l'homme, le mot « Elémental » a souvent été employé pour marquer quelques-uns ou la totalité des esprits non humains, depuis le plus divin des Dévas, jusqu'à l'essence informe qui constitue les royaumes sous-jacents au règne minéral, en passant par les variétés des esprits de la nature. En voyant cela, l'étudiant est vraiment dérouté par une telle confusion. Aussi nous paraît-il à propos de restreindre l'usage du terme, et de ne l'appliquer qu'aux trois grands royaumes qui précèdent le règne minéral dans l'ordre de notre évolution. Il faut se rappeler que l'une des premières lettres d'un Adepte, parlant de ces trois royaumes élémentals, dit que les deux premiers ne peuvent être compris que par un initié. Grâce à cela, notre travail n'aura pas à s'en occuper, car ces royaumes existent et fonctionnent chacun sur les niveaux Arupiques et Rupiques du plan devachanique. Nous ne nous occuperons donc que du troisième de ces royaumes, celui qui précède le minéral ; et encore est-il des plus compliqués puisqu'il contient plus de deux mille quatre cents variétés distinctes d'essence élémentale, que l'étudiant, désireux de pouvoir manier la force astrale, doit savoir distinguer instantanément les unes des autres, et aussi employer, chacune de la manière spéciale qui convient. Naturellement, il suffit à la rigueur de bien posséder l'usage d'une ou deux de ces forces pour produire des phénomènes de diverses sortes ; mais l'Adepte préfère prendre la peine de les connaître toutes à fond, pour user dans chaque cas de la force la plus appropriée et atteindre son but avec une sûreté scientifique et une dépense minimum d'énergie.

Il n'est pas exact, à propos du groupe dont nous nous occupons, de parler d'*un* élémental, parce que cela n'existe pas ainsi. Ce qu'il y a, c'est un grand amas d'essence élémentale, merveilleusement sensitive à la moindre pensée humaine, et répondant, avec une inconcevable délicatesse, et instantanément, à la vibration provenant même de l'émission la plus inconsciente de la volonté ou du désir de l'homme. Mais, dès que, par l'influence d'une pensée ou l'exercice d'une volonté, cette essence est en quelque sorte moulée en une force vivante, que l'on peut alors appeler *un* élémental, cette essence cesse d'appartenir à la présente catégorie et devient un membre de la classe artificielle. Même dans ce cas, son existence séparée est très fugitive, et, dès qu'a disparu l'impulsion qui lui a donné naissance, l'entité se fond dans la masse non différenciée de



la subdivision d'essence élémentale d'où elle provenait. Il serait fastidieux d'essayer cataloguer ces subdivisions, et, y parviendrait-on, que ce ne serait guère utile à l'étudiant qui ne pourrait en connaître pratiquement. Nous allons en donner quelques aperçus seulement. Vient d'abord la grande division qui a donné aux Elémentals leurs noms, d'après le genre de matière qu'ils habitent. Ici comme ailleurs, paraît le caractère septénaire de notre évolution, puisqu'il y a sept groupes principaux d'élémentals de ce genre, quatre matériels et trois astrals. Les quatre premiers sont les plus bas dans l'échelle, ce sont les habitants de l'intérieur même « de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, » ou, pour passer du symbolisme Moyen âge à la terminologie moderne, dans les états solides, liquides, gazeux et éthérés de la matière physique. On a raillé longtemps la prétendue ignorance des alchimistes du Moyen âge qui donnaient le titre d' « éléments » à des substances que la chimie moderne a montré n'être pas simples, mais, en fait, nos ancêtres en savaient plus que nous à ce sujet. Ils n'avaient peut-être pas catalogué les soixante ou soixante-dix corps simples, mais ils ne les auraient point appelés des éléments, — parce que leurs connaissances en occulte leur avaient appris qu'il n'y a qu'un seul élément, l'*Akasa*, dont n'importe quelle forme de matière n'est qu'une modification, vérité que commencent à peine de soupçonner quelques-uns des plus grands chimistes actuels.

Nos ancêtres si raillés nous ont donc devancés sur ces questions. Ils ont été à même d'observer l'éther qui n'est encore qu'un postulat de notre science ; ils savaient qu'il consiste en de la matière physique dans un quatrième état, au-dessus, et distinct de l'état gazeux. Ils n'ignoraient pas que tous les objets physiques se composent de matière appartenant à quelques-uns de ces quatre états, et que, dans la composition de chaque corps organique, chacun des quatre états entre en proportion différente, d'où leurs appellations des humeurs ignées ou aqueuses, ou des « éléments » qui nous semblent si ridicules. Le mot « éléments » ne signifiait pour eux que « parties constitutives, » et non pas substances indécomposables. Ils savaient enfin que chacun de ces ordres de matière servent d'*Upadhi*, de véhicules servant à la manifestation d'une grande classe de l'essence Monadique en cours d'évolution, et c'est pour cela qu'ils avaient donné le nom « Elémental » à cette essence.

Ce dont nous devons nous convaincre, c'est que, dans chaque particule de matière solide, tant qu'elle demeure dans cette condition, il se trouve, pour employer la phraséologie expressive du Moyen âge, un élémental de la terre, — c'est-à-dire une certaine quantité de l'essence vivante élémentale qui lui convient ; et qu'il en est de même dans les particules de matière liquide, gazeuse ou éthérée, pour des élémentals de l'eau, de l'air et du feu.



Les trois classes supérieures d'élémentals qui complètent cette première grande division septénaire sont moins souvent mentionnées parce qu'elles ne résident pas dans la matière physique, mais dans l'astrale. La première, ou la plus haute de ces classes, prend pour *Upadhi* la matière des trois premières subdivisions du Kama loka, tandis que la seconde se sert des trois subdivisions suivantes, et la troisième ne se manifeste que sur cette sorte de frontière de matière presque physique qui forme le niveau le plus bas du plan astral. Il faut remarquer que la première grande division du troisième royaume élémental est en quelque sorte une division horizontale, c'est-à-dire que ses classes respectives sont comme des marches d'échelle, chacune représentant une matérialité moindre que celle d'en dessous, la différence étant d'ailleurs insensible : et il est aisé de comprendre comment chacune de ces classes peut encore être divisée horizontalement en sept parties, puisqu'il y a évidemment divers degrés de densité parmi les solides, les liquides et les gaz. Il y a cependant aussi ce qu'on peut appeler une division perpendiculaire, laquelle est assez difficile à faire saisir, en raison surtout de la grande réserve qu'observent les Occultistes sur les faits qui s'y rapporteraient. Tout ce que l'on peut en dire, c'est que, sur chacune des classes, ou sous classes horizontales, se trouvent sept types d'élémentals parfaitement distincts dont les différences sont moins dans le degré de matérialité que dans le caractére et l'affinité. Ces types réagissent tellement les uns sur les autres que, bien qu'il leur soit impossible d'échanger leur essence, l'on trouve encore dans chacun d'eux sept sous types qui se distinguent par la coloration donnée, à leur caractéristique originelle, par l'influence qui le domine. Les divisions perpendiculaires différent entièrement de caractère avec les horizontales ; dans ces dernières, l'évolution est infiniment lente, chaque royaume élémental passant tour à tour dans chacune des divisions ; dans les premiers, au contraire, tout y est permanent, les types et sous types n'y changent nullement durant l'évolution même. Enfin, il ne faut pas oublier que l'évolution élémentale a lieu sur ce qu'on appelle la courbe descendante de l'arc, c'est-à-dire qu'elle marche vers l'entier enfouissement dans la matière que nous observons dans le règne minéral, au lieu d'en sortir, comme dans la plupart d'autres évolutions connues ; et ce fait semblerait présenter une singulière apparence de recul si son objet n'était complètement saisi.

Malgré ces multiples subdivisions, certaines propriétés sont communes à toutes les variétés de cette étrange essence vivante ; mais c'est tellement en dehors de ce dont nous avons notion sur le plan physique, que c'est bien difficile à expliquer à ceux qui ne peuvent voir par eux-mêmes. Disons donc d'abord que lorsqu'une portion de cette essence demeure pendant quelques instants à l'abri de toute influence extérieure (condition bien rarement réalisée, il est



vrai), elle est sans forme aucune, bien qu'en mouvement rapide et non interrompu ; mais au moindre trouble, ne fût-il produit que par le passage d'un courant de pensée, elle part en une masse confuse de fermes mobiles et changeantes, tourbillonnant, paraissant et disparaissant avec la rapidité des bulles d'air sur la surface d'une eau en ébullition. Ces formes fugitives, bien qu'ayant l'apparence de créatures vivantes, humaines ou autres, ne marquent pas plus l'existence d'entités séparées que ne le font les vagues subitement levées sur un lac tranquille par la venue d'une rafale. Ce ne sont sans doute que de simples reflets, tirés du grand amas de lumière astrale, ayant toutefois quelque rapport avec le caractère du courant de pensée qui les a provoqués, mais toujours avec des proportions qui les rendent d'apparence grotesque et souvent désagréable ou même terrifiante. Quelle est donc, dira-t-on, l'intelligence qui tend ainsi à produire ces formes? Nous ne nous occupons pas du puissant et vivace élémental artificiel créé par une forte et ferme pensée, mais simplement du résultat produit par le courant des pensées involontaires demi-conscientes que la majorité de l'humanité laisse échapper du cerveau, de telle sorte que l'intelligence en question n'émane évidemment pas de l'esprit du penseur; et elle ne provient pas davantage de l'essence élémentale elle-même, puis que cette dernière appartient à un royaume moins individualisé encore que le minéral, sans la moindre parcelle de qualité manasique. Mais cette essence possède une adaptabilité merveilleuse qui ressemble à du manas en éveil, et c'est ce qui a fait dire que les élémentals étaient les créatures semi-intelligentes de la lumière astrale. Nous en trouverons des exemples quand nous traiterons de la classe artificielle. L'expression d'un élémental bon ou mauvais ne peut se rapporter qu'à une entité artificielle ou à l'une des nombreuses variétés des esprits de la nature, car, à proprement dire, les royaumes élémentals n'admettent pas de telles conceptions que le bien et le mal, bien qu'il y ait une tendance plutôt hostile qu'amicale envers l'homme, ce dont n'ignorent pas les néophytes, puisque, dans la plupart des cas, leur première impression, sur le plan astral, est qu'ils sont entourés d'une masse de spectres protéens qui s'avancent l'air menaçant, mais qui se retirent ou se dissolvent sans faire mal si on les regarde hardiment en face. C'est à cela que sont dues les apparences contrefaites et déplaisantes précitées, et les écrivains du Moyen âge nous disent que l'homme n'a à s'en prendre qu'à lui-même. Bien des légendes marquent l'existence d'un âge d'or antérieur au Kaliyuga, pendant lequel les hommes étaient moins égoïstes, plus spirituels, et les élémentals plus amicaux, tandis que le changement proviendrait de l'indifférence et du manque de sympathie que nous avons actuellement pour les autres êtres vivants. Nous n'avons pas la démonstration directe de cela ; mais la délicatesse avec laquelle l'essence répond à la plus faible action de notre in-



telligence ou de nos désirs montre bien que le royaume élémental n'est, en somme, que ce que le rend la pensée collective de l'humanité. Quiconque pensera, un seul instant, combien peu élevée est l'action de cette pensée collective, ne pourra pas s'étonner que nous ne recueillions que ce que nous avons semé ; et que cette essence, qui n'a pas de pouvoir de perception, mais ne fait que recevoir aveuglément et refléchir ce qui est projeté sur elle, manifeste d'ordinaire des tendances si peu amicales. Il n'y a pas de doute que dans les races ou les rondes à venir, quand l'humanité aura atteint un niveau plus élevé, les royaumes élémentals ne soient différemment influencés par les pensées qui les imprégneront, et que, d'hostiles qu'ils sont, ils ne re deviennent dociles et dévoués. Il en sera de même du règne animal. Quoi qu'il soit advenu dans le passé, nous pouvons donc espérer dans un retour suffisant de l'âge d'or, quand la majorité des hommes sera devenue noble et altruiste. Les forces même de la nature collaboreront alors avec l'homme.

L'influence que nous exerçons sur les royaumes élémentals montre la responsabilité que nous en encourons, suivant la manière dont nous l'employons. C'est qu'en vérité, lorsque l'on considère les conditions d'existence des règnes élémentals, il paraît bien évident que l'effet produit sur eux, par les pensées et les désirs de toutes les créatures intelligentes qui se trouvent dans leur monde, doit entrer, dans le plan de notre système, comme un facteur de leur évolution. Malgré l'enseignement défini de toutes les grandes religions, la masse de l'humanité ne se préoccupe aucunement de ses responsabilités sur le plan de la pensee : dès qu'un homme peut se flatter de n'avoir péché ni par parole ni par action, il se croit quitte de tout, sans se rappeler qu'il peut avoir, des années durant, exercé une influence mauvaise sur les intelligences des personnes qui l'entourent, et peuplé son milieu des créations néfastes d'un esprit méchant. Nous aurons à considérer la question sous un aspect plus sérieux encore quand nous traiterons de l'élémental artificiel ; en ce qui concerne l'essence élémentale, il suffira d'établir que nous avons certainement le pouvoir d'accélérer ou de retarder son évolution, suivant l'usage conscient ou inconscient que nous en faisons.

C'est en vain que nous essaierions d'expliquer, dans les étroites limites de ce travail, les différents usages auxquels les forces inhérentes aux variétés multiples de l'essence élémentale peuvent être portées par quelqu'un de bien exercé à les manier. La plus grande des cérémonies magiques repose entièrement sur cette manipulation, soit directement par la volonté du magicien, soit par le concours de quelque entité astrale bien déterminée évoquée à cet effet. C'est de la sorte que sont produits la plupart des phénomènes physiques des séances spirites, et, aussi, ce qui agit généralement dans les cas des projections de pierres ou de tintements de cloches,



dans les maisons hantées, ces genres de phénomènes ayant pour but d'attirer l'attention, et étant produits par des entités humaines rivées à la terre, ou par les simples et malicieuses récréations d'esprits de la nature assez inférieurs appartenant à la troisième classe spécifiée. Mais ce n'est jamais l'élémental qui prend l'initiative : il n'est, lui, qu'une force latente qui a besoin d'une action extérieure à elle pour être mise en mouvement. Il convient d'ajouter que, bien que toute les classes de l'essence puissent, comme il a été dit, refléter les images de la lumière astrale, il en est, toutefois, qui se prêtent davantage à recevoir certaines impressions particulières, à former dès lors presque constamment, comme d'elles-mêmes, certaines formes de préférence, à moins d'en être empêchées, ce qui donne à ces formes, quand elles se produisent, plus de consistance que d'ordinaire.

(*A suivre.*) **C. Leadbeater.**

LA DIVINITÉ

Dieu est la Vérité, la Sagesse et l'Infini.

L'âme humaine et Dieu, — l'âme de l'âme, — sont comme deux beaux oiseaux vivant en amis et compagnons.

Ses yeux sont partout, sa bouche est partout.

Les Brahmes appellent l'Être unique par différents noms tels qu'Agni, Yama et Matarichouara.

Tu es notre père, tu es notre mère.

Tu es nous, nous sommes toi.

Comme l'œil voit l'étendue du ciel, l'esprit du sage voit partout la présence de Dieu.

Rig-Veda.

Celui qui est dans notre âme est aussi dans le soleil. Il est un.

Les hommes pieux qui le connaissent comme existant dans leur âme obtiennent la félicité éternelle ; personne autre ne peut obtenir cette félicité.

On ne peut pas le voir par les yeux. On ne peut pas le décrire par la parole. Aucun de nos sens ne peut l'atteindre. On ne peut parvenir à lui par les austérités ni par les pratiques du culte. L'homme dont l'esprit a été purifié par le savoir divin est seul capable de voir, par la contemplation, le Dieu qui est hors de la portée de nos sens.

Upanishad.



Il est partout présent, en tout immanent ; c'est la plus subtile de toutes les essences.

Mundakopanishad.

On ne peut pas obtenir Dieu en récitant les Vedas, ni par le ouvenir de ce qu'on a appris sur Lui. Il n'y a que celui qu'Il accepte qui puisse l'obtenir ; à son âme il révèle sa nature.

Kathopanishad.

Dieu n'est pas né ; il ne meurt pas. Il n'est pas les choses et ne le deviendra jamais.

Upanishad.

Dieu est aussi distinct de l'âme humaine que la lumière est distincte des ténèbres.

Kathopanishad.

L'être intelligent, — l'âme, — est ce qui voit, ce qui pense, ce qui connaît, c'est le Maître. Il est situé dans l'Etre Indestructible.

Prasnopanishad.

Il faut adorer le grand Brahma seul, celui en qui l'âme est située.

Manu Samhita.

Dieu est différent des objets connus et des objets inconnus.

Talavakar Upanishad.

Dieu est différent de ce monde causé.

Katha Upanishad.

Connaissez-vous celui qui a fait apparaître tous ces êtres ? Etant distinct de tous, il est immanent dans notre âme.

Yajur Samhita.

Dieu est sans attributs ; il n'a ni nom ni forme. Il n'est pas sujet au déclin, à la destruction, au changement, à la naissance. Tout ce qu'on peut affirmer de lui, c'est qu'il est.

Vishnou Pourana.

L'homme qui connaît Dieu n'a pas besoin de pratiquer un culte ni d'adorer des idoles. Quand le vent souffle, on n'a pas besoin d'éventail.

Koularnava Tantra.

Si les images produites par l'intellect étaient capables de procurer le salut, un homme pourrait devenir roi au moyen d'un royaume conquis en rêve.

Mahanirvana Tantra.

Les hommes n'obtiennent le salut ni par les pratiques du culte, ni par la récitation des textes sacrés, ni par l'adoration des images : ceux-là seulement sont sauvés qui arrivent à connaître le Grand Esprit au moyen de l'esprit.

Mahanirvana Tantra.

VARIÉTÉS OCCULTES

UNE APPARITION DES PLUS UTILES

(Au Directeur du Lotus Bleu)

M. de G., mon beau-père, a entendu raconter plusieurs fois à son grand-oncle, l'abbé Roubaud, auteur d'un ouvrage intitulé « les Synonymes français » et qui était très lié avec les auteurs de l'Encyclopédie du XVIII[e] siècle, d'Alembert, Diderot, Condorcet, le fait suivant survenu à Paris et que je vous livre sans commentaires, tel qu'il m'a été raconté par mon beau-père.

Ces Messieurs avaient un ami commun, M. de X..., qui un soir, vers les minuit, avant d'être endormi, vit tout à coup une lueur au pied de son lit ; cette lueur s'étendit en surface et tout en s'étendant se condensa à son centre pour laisser apparaître un vieillard à barbe blanche très longue, vêtu d'une sorte de tunique de laine blanche et dont le regard perçant était dirigé sur lui avec une fixité toute particulière. Au bout de quelques secondes, ce vieillard tira de son sein un rouleau de parchemin qu'il déploya en face de M. X. et sur lequel étaient écrits des mots ou caractères que celui-ci supposa être d'une langue et écriture étrangères. Puis la vision s'évanouit tout à coup, laissant M. de X... dans un étonnement profond, car il était parfaitement éveillé.

Cependant il n'hésita pas à attribuer cette vision à des hallucinations de son cerveau fatigué par maint travail intellectuel. Mais voici que la nuit suivante la même apparition eut lieu dans les mêmes conditions et sous la même forme, en même temps que les regards du vieillard étaient d'une fixité extraordinaire et semblaient l'inviter à bien lire le document écrit qu'il lui présentait. Puis, comme la nuit précédente, la vision s'évanouit brusquement, laissant M. de X... profondément émotionné par cette persistance de l'apparition.

Le lendemain, M. de X... n'eut rien de plus pressé que de raconter le fait à ses amis, en n'oubliant aucun détail de cette étrange aventure. Après examen et discussion entre ces Messieurs de l'Encyclopédie, il fut convenu que M. de X... tiendrait sur sa table de nuit du papier et un crayon et qu'il s'efforcerait, si c'était possible, de copier exactement les signes ou caractères qu'il avait vus tracés sur le parchemin, et qu'ensuite on aviserait.

En effet, comme obéissant à un ordre impérieux, la nuit suivante l'apparition eut lieu comme les nuits précédentes, et lorsque



le vieillard déroula le parchemin, M. de X... se mit incontinent à reproduire le mieux qu'il lui fut possible les caractères qu'il présentait à son attention. Mais, *chose remarquable, et qui est spécialement à noter*, c'est que l'apparition eut une durée plus longue que les autres nuits, et que le vieillard attendit patiemment que M. de X... eût reproduit exactement les caractères, lesquels étaient difficiles à reproduire pour lui qui n'en avait pas le sens.

Sitôt le travail terminé, la vision s'évanouit *et ne se reproduisit plus.*

Le lendemain, M. de X... courut chez ses amis porter le document qu'il avait copié la nuit précédente. Ces Messieurs reconnurent que c'était une langue orientale, mais comme ils ne la comprenaient pas, on porta le document à la Sorbonne, chez le professeur de langues anciennes ; ce dernier reconnut que le document était en caractères hébraïques très anciens et d'une grande pureté de langage. Sur la prière de ses amis, il le leur traduisit et parut étonné lorsqu'il leur communiqua le résultat de sa traduction.

M. de X... était averti, par ce document, que dans un certain nombre de jours, la maison qu'il habitait s'écroulerait subitement et ensevelirait ses locataires sous ses débris. En présence de la nature des phénomènes qui s'étaient produits, M. de X... n'hésita pas à déménager et fit une visite à chacun des locataires pour les avertir, en leur faisant le récit de ce qui était arrivé. La plupart firent comme lui, mais quelques incrédules payèrent de leur vie la ruine de la maison qui eût lieu exactement au jour et à l'heure qui avaient été prédits par le document.

Procès-verbal fut dressé de cette affaire et signé par les membre du cénacle scientifique de la fin du XVIIIe siècle.

Docteur Ch. de L...

UN ASCETE HINDOU

M. Russett est un ascète métis (de parents hindous et européens) qui demeure au temple de Hunyman à Simla. Il a donné les détails suivants sur son existence :

« Je suis allé pendant sept ans à l'école de l'évêque Cotton ; j'eus la naïveté, à ma sortie de cette école, de siguer une donation de mes biens en faveur d'un de mes parents ; plus tard je me repentis de cette imprudence qui me plongeait dans la pauvreté ; désespéré, je rejetai toutes mes habitudes européennes et me réfugiai près de Gopal Dass, à présent Sadhu du temple de Hunyman.

Il m'adopta ; je restai pendant un an et demi sous un arbre, près du temple, pour y faire pénitence, ne mangeant que du lait et des



pommes de terre, gardant strictement le silence et endurant patiemment toutes les souffrances de mon noviciat. Ensuite je me rendis en pèlerinage à Budrl-Naran, Ganga Sagur et Umranath, afin qu'après ma mort Rama pût prendre mon esprit pour l'empêcher de se réincarner en ce monde. Je passai aussi quatre mois avec *le Gourou de Mme Blavatsky, à Goumta*, un endroit où l'eau a un tel pouvoir pétrifiant que les Lamas ne peuvent s'en servir ni pour boire, ni pour le lavage. Nous ne buvions que du thé fait avec de l'eau entretenue constamment bouillante dans un chaudron.

Le voyage de Goumta est long et difficile. J'y allai avec Jamath de Sibdou qu'on dit âgé de trois cents ans, ce que je n'ai aucune peine à croire car je n'ai pas aperçu en lui le moindre changement depuis les vingt-cinq ans que je le connais.

Il m'enseigna beaucoup de prières et de charmes. Je l'ai vu guérir la lèpre en cinq jours, et les maladies des yeux avec des cendres. Il est grandement honoré par tous les chefs indiens du Nord.

Après deux ans de séjour avec lui je me rendis dans l'Etat de Jhang où je vécus fort heureux pendant douze ans, y étant l'objet de beaucoup de bontés de la part de Rama Hurri Chand. Les peaux de léopard dont je suis vêtu sont des dons qu'il m'a faits.

Son fils, qui devint son successeur, il y a deux ans, s'étant mal conduit avec moi, je suis actuellement en procès contre lui. Je crois que je dois avoir de l'argent, mais je ne puis pas en prendre possession avant la fin du procès, et par conséquent ne suis pas en état de répondre aux demandes de secours qui me sont faites.

Je suis revenu dans ma ville natale avec l'intention d'y demeurer Sadhou jusqu'à la fin de mes jours.

G.

DEMANDES ET RÉPONSES

QUESTION I. — *Qu'entend-on par Esotérisme? Pourquoi ne le révèle-t-on pas à tous les chercheurs de bonne volonté ? Où faut-il chercher un Maître?*

L'Esotérisme est une chose absolument « suis generis », parce que c'est une chose qui concerne les plans dits occultes. Occultes pour tous ceux qui n'ont pas développé les *sens* spéciaux qui permettent la vie consciente sur ces plans.

L'Esotérisme a deux aspects :

L'aspect inférieur, qui concerne les plans du Quaternaire, et l'aspect supérieur qui concerne les plans du Ternaire divin. Sur les plans du quaternaire, l'*intellect cérébral* joue un rôle important ;



mais, si l'on veut échapper à l'*Illusion astrale*, il faut regarder au « cœur » des formes qui s'y agitent, avec les yeux de la Mentalité supérieure (*Buddi-Manas*).

Sur les plans du Ternaire divin, la mentalité cérébrale (*Kama-Manas*) disparaît, car elle n'est pas de ce royaume. Le mot « Esotérisme » s'applique surtout à la Connaissance supérieure, celle des plans spirituels ; il est donc absolument irrévélable *intellectuellement*, et c'est en vain que les secrets ésotériques seraient écrits (si l'on *pouvait* toutefois les écrire) et livrés publiquement. Il n'y aurait à les comprendre que ceux qui ont des yeux spécialisés à leur lumière.

L'Initiation est un développement intime et non un enseignement ordinaire ; ceux qui promettent la révélation instantanée des grands ou petits Arcanes sont des ignorants ou des charlatans.

L'on peut donner des conseils, mais non apprendre l'ésotérisme ; on peut signaler des livres qui ouvrent des canaux intellectuels, et qui mènent jusqu'au pied du *Mur*. Là, vous devrez « changer de corps » pour traverser (ce qui ne veut pas dire « mourir »).

Il est pourtant, dans l'occulte le plus inférieur, des secrets intellectuels, semblables aux secrets de la science. Ceux-là sont révélables, dans leur aspect grossier ; mais si le disciple n'est pas prêt, ils ne conduisent guère qu'à de la sorcellerie. Or, c'est de la science occulte et spirituelle que vous cherchez, c'est pourquoi l'on vous conseille le courant théosophique. Il synthétise d'ailleurs tous les autres et les explique.

Avant H. P. Blavatsky, l'on ne savait rien de *précis* ; depuis qu'elle a parlé, les contre façons ont abondé, mais elles ont été souvent de mauvaise qualité. Vous le verrez en comparant, après étude sérieuse, la source limpide avec les canaux que les plagiaires en ont dérivés.

Dans les Ecoles orientales, les secrets inférieurs de l'occulte ne sont révélés au disciple que lorsqu'il est prêt.

Le MAITRE est *Atma* ; préparez-lui un véhicule et *Il* se manifestera.

Les Maitres (au sens d'Adeptes), incarnés ou désincarnés, sont là quand le disciple est prêt.

QUESTION II. — *Que faut-il faire pour fixer sa pensée ?*

Il faut vaincre les sens et le mental ; les sens, par le mental ; le mental, par l'Ame ou Manas. Les pouvoirs mentaux viennent avant la Lumière ; ils suivent la conquête de l'animal kamique ; la Lumière ne brille que lorsque la Conscience a quitté le cerveau pour se fixer dans l'Ego supérieur (*Manas*). A ce moment, l'on ne pense plus en *mots*, mais en *formes*. Avant de penser en formes, l'on passe par la période de vide, — ce qu'on a appelé la « page blanche », ou encore, la table rase. On obtient cette dernière par la suppression volontaire de la pensée inférieure.

Quand la pensée est devenue la Conscience de l'Ame, le rayon s'est uni au Soleil manasique : la Communion est obtenue. On est alors *éveillé* spirituellement, et l'on peut lire suffisamment les consciences pour discerner sans erreur les bergers de l'enseignement occulte et les loups qui en revêtent le manteau.

QUESTION III. — *Que faut-il faire pour se baigner dans l'Etre universel ?*

Quand il a conquis sa liberté, l'Ego peut regarder en dedans, *dans l'Etre qui est en lui.*

L'étudiant peut être leurré dans ses premiers efforts ; il peut « fusionner » avec l'ambiance psychique, le jardin « où sous chaque fleur se cache un serpent » (1), et s'exposer à tous les ennuis des ingérences des êtres astraux.

Pour éviter ces méprises, il faut avoir appris à distinguer les couches concentriques de l'être, en connaître les caractéristiques, en avoir fait très souvent l'expérience : mais ceci est de l'occulte et ne doit pas être traité publiquement. Aux imprudents qui veulent s'avancer sans guide dans la nuit, l'on ne peut donner qu'un seul conseil : ne laissez jamais le fil de la soi-conscience se briser, et tendez la volonté au maximum pour bâtir autour de vous un mur infranchissable aux larves.

QUESTION IV. — *Quelle différence y a-t-il entre un médium et un psychique ? A quoi attribuer la somnolence qui saisit parfois l'étudiant pendant la concentration ?*

Le médium et le psychique ont, tous les deux, une prédominance du « corps lunaire » ou astral, avec développement plus ou moins grand de ses sens. Ils attirent, tous les deux, quoique inégalement, les êtres de l'espace invisible : Elémentals et Elémentaires.

Le psychique a une volonté suffisante pour ne pas devenir leur esclave ; le médium est leur victime. Plus la passivité, — volontaire ou involontaire, — est grande, plus grand est le danger.

La somnolence qui s'empare des médiums pendant la concentration est un grave danger. Ils doivent lutter vigoureusement pour rester positifs, maîtres et conscients ; sinon leur médiumnité s'aggrave, et ils sont progressivement obsédés.

Un médium ne doit jamais s'adonner à la pratique occulte, sauf dans des cas exceptionnels, dont nous n'avons pas à parler ici.

(1) *La Voix du Silence.* (H. P. B.)



ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

SECTION EUROPÉENNE

France.

Par suite de la mort du regretté Arthur Arnould, M. Dac, délégué des centres français à la Convention Européenne de 1895, a été nommé membre du conseil exécutif de la Section.

Les Français, généralement épris de clarté et de précision, sont portés à abondonner l'usage théosophiste du mot *Branche*, en tant que synonyme de *Loge*, comme donnant matière à confusion. Si la première de ces expressions s'entendait de *l'ensemble des Loges et des Centres* établis dans un même pays faisant déjà partie d'une section déterminée, cela pourrait aller encore, mais la Constitution de la société ne l'entend pas ainsi. En fait, le mot Branche a été introduit par les Américains, au début de la société, et les Anglais, dès 1886, y ont substitué, et fait prévaloir, en Europe du moins, le mot Loge. Il y aurait quelque chose à faire de ce côté.

A propos de Révision, la dernière Convention Européenne a constitué un premier comité pour la révision du *Règlement général de la Société*, lequel comité a déposé son rapport qui est publié dans le *Théosophist* de décembre 1895. Il reste à soumettre ce rapport aux autres sections, et à délibérer finalement, en l'Assemblée générale, à Adyar. Une chose est à relever dans les premières propositions du Comité Européen, c'est que, dans le but, sans doute, de pousser à entrer dans les Loges, l'on augmenterait le montant de la cotisation annuelle qui, sans l'abonnement au Vahan, est, en ce moment, de 3 fr. 15 — pour le porter à une guinée, soit 26 fr. 50. Il nous parait à craindre qu'une telle mesure n'aille à l'encontre du but même poursuivi, c'est-à-dire qu'elle n'écarte plutôt d'entrer dans la société Théosophique les personnes résidant à grande distance de loges constituées. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui sera finalement décidé.

Rien de particulier à signaler pour la loge parisienne *Ananta*, si ce n'est qu'elle ne spécifie plus d'avance les mercredi dont les séances seront consacrées à l'étude ou à la conversation.

Angleterre.

Grande activité partout. Rien de particulier.

Espagne.

La Bibliographie annonce, d'autre part, la publication du premier volume de *Secret Doctrine*, traduit en espagnol : ce remarquable résultat est principalament dû à notre distingué frère et ami J. Xifré. La revue théosophique de Madrid, *Sophia*, a, en outre, déjà publié l'important article d'Annie Besant, *Chimie occulte*, destiné à un grand retentissement, même même dansle mondede la science officielle.



Hollande.

Série de conférences théosophiques, à Amsterdam même, suivies avec succès.

Allemagne.

Le Dr Hubbe Schleiden, directeur de la revue théosophique, le *Sphinx*, est actuellement dans l'Inde, d'où il envoie des correspondances à sa revue. Le mouvement théosophiste allemand n'est pas encore sorti de l'ordre des travaux écrits, — comme chez nous, du reste.

La revue *Lotus Blüthen*, dirigée par F. Hartmann, relève plutôt de la « Société Théosophique en Amérique »,dont W.Q.Judge est le président; mais cette distinction n'a guère trait qu'à quelques contingences, sans importance, tandis que la donnée théosophique y est la même que dans nos Revues.

SECTION SCANDINAVE

(*Suède, Norwège, Finlande et Danemark*).

Rien à signaler.

SECTION INDIENNE

Rien de particulier concernant exclusivement l'Inde. La Convention générale de la Société a eu lieu, comme d'ordinaire, à Adyar, le 27 décembre 1895 et jours suivants. Annie Besant y représentait la Section Européenne. La Convention s'est passée sans incidents, au milieu d'une grande affluence, et à la satisfaction générale. Aucune mesure spéciale nouvelle n'y a été prise. Nous pourrons, du reste, revenir sur le détail de cette Convention.

SECTION AMÉRICAINE

Rien de particulier, non plus. La nouvelle section s'est toutefois accrue d'une Loge, à Saint-Paul.

SECTION AUSTRALIENNE

La comtesse Watchmeister se trouve encore en Australie, et son action donne un redoublement d'activité aux loges de Melbourne, de Sydney, et même à celles de la Nouvelle-Zélande où elle s'est transportée en personne.

L'Afrique étant rattachée à la section Européenne, pour sa partie Nord; et à la section Australienne, pour sa partie Sud; il est intéressant de savoir qu'une Loge théosophiste existe à Johannesburg, *en plein* Transwaal.

Dac.



NÉCROLOGIE

MADAME DE MORSIER

La mort a de nouveau emporté une personne distinguée qui a naguère occupé une certaine place dans le Théosophisme actuel. Nous voulons parler de Mme Emilie de Morsier qui vient de succomber aux atteintes d'un mal cruel.

Dans les premières années de la Société Théosophique, Mme de Morsier était dans l'intimité de Mme Blavatsky, mais ces relations cessèrent par suite de simples divergences d'idées dans des questions d'ordre contingent. Depuis, Mme de Morsier s'était plus spécialement adonnée à l'œuvre parallèle poursuivie par la duchesse de Pomar, et il est particulièrement étrange que les deux principaux pionniers du mouvement logosophique disparaissent en même temps. — Mme de Morsier avait l'une des plus belles intelligences de l'époque, et la mettait au service des causes altruistes principalement appliquées à la diffusion de la connaissance et à l'amélioration du sort des femmes,— des plus déshéritées surtout. C'était un grand cœur que la vivacité de son esprit, entaché d'un peu d'exclusivité, peut-être, a pu momentanément séparer des personnes qui l'appréciaient le plus, sans lui avoir jamais enlevé une parcelle de leur estime ou même de leur affection.

Dac.

REVUE DES REVUES

Theosophist. Janvier, 1896. — Suite des feuilles d'un vieux journal, par H. S. OLCOTT. — Le Corps Astral et les maladies, par le Dr SALZER. — Sur H. P. B., par H. S. OLCOTT. — Suite des pouvoirs psychiques et des facultés des saints chrétiens, par Mme COOPER-OAKLEY. — Légende de Dwaraka, par MURRAY SPEAR. — Théorie Zoorastrienne sur les actes de la pensée, de la parole et de l'action même. — Traduction de l'article donné également au *Lotus Bleu*, sur le Changement de personnalité, par la personnalité dont le nom de plume est M. LECOMTE. — Variétés.

Lucifer. (1) Janvier 1896. — Le premier article, visant généralement des questions du jour considérées au point de vue théosophique, traite, cette fois, sous la signature du secrétaire général de la Section, Européenne, d'un sujet sur lequel des écrivains intéressés ou superficiels, de langue française surtout, ont peut-être fait plus de bruit qu'il n'y a de réalité, nous voulons parler du *Satanisme*. Quoiqu'il en

(1) Nous attirons l'attention du lecteur sur le paragraphe relatif à Lucifer.

soit de son expansion, en France, ou ailleurs, M. Mead le flétrit naturellement, comme le produit abject de l'hystérie mêlée, consciemment ou non, aux actes les plus bas de la magie noire. M. Mead serait même disposé à attribuer la recrudescence d'un tel ordre de choses à la réapparition actuelle sur la terre, par le fait des renaissances, des collectivités d'individus, qui, sur la fin de l'empire Romain, se sont adonnés aux Saturnales que les historiens nous ont rapportées. Il y a lieu d'ajouter ici que la donnée Théosophique nous permet, plus qu'à bien d'autres, de mettre toutes ces questions *au point*, non seulement celle du Satanisme qui est assez malpropre pour que l'on ne tienne guère à s'en occuper, sauf par devoir, pour en préserver, mais celle aussi du *Lucifêrianisme* sur laquelle il a été également fait de l'agitation. Nous n'avons du reste pas besoin d'insister auprès des personnes de bonne foi qui suivent le mouvement Théosophique pour empêcher de confondre le Lucifer de Charleston, dont Diana Vaughan était naguère une adepte, avec le *Lucifer* de *Luciferus*, porteur de la Lumière, étoile du matin, qui sert de titre à la principale Revue Théosophique Anglaise. Quelle que soit l'entité astrale, qui ait répondu aux appels des Pike et Vaughan, le *Lucifer* théosophique est le Manasa putra, l'ange planétaire, le bon ange qui est venu *informer* l'homme, le faire tendre à la fusion divine, d'où dérive le salut, et dont Jésus, l'Homme-Dieu, est l'une des plus parfaites réalisations, puisqu'il est dit, dans Pierre, II, 19, que « l'étoile du matin doit se lever dans nos cœurs » ; et dans l'Apocalypse, XXII, 16, « moi, Jésus, je suis l'étoile brillante du matin »... Il y a là un travail à faire, pour plus tard.

Le *Lucifer* de janvier continue par : les Mouvements de la Terre, par SINNETT. — Orphée, par MEAD (suite). — L'homme et ses corps multiples, par ANNIE BESANT. — Etude sur le Quiétisme, par WELLS. — DEVACHAN, par LEADBEATER.

Vahan. Janvier 1896. — Action préalable possible sur les Rêves. — Sur l'Angoeidès.

Sophia. Janvier 1896. — La quatrième année de notre publication, par la Rédaction. — Chimie occulte, par ANNIE BESANT. — De l'immortalité conditionnelle de l'âme humaine, par J. MELIAN.

Sphinx. Janvier 1896. — Sur la double conscience, par KLUGER. — Lettres de l'Inde, par le Dr HUBBE SCHLEIDEN. — Doctrine du cœur, par ANNIE BESANT.

Lotus Blüthen. Novembre et Décembre 1895. — Etude sur le sermon de la montagne. — Sur le Vampirisme, par SCHLUSS. — Le mythe de Prométhée, tiré des « Siftings ».

Mercury. Décembre 1895. — Un mot sur l'hypnotisme et sur le magnétisme, par KITCHU. — Rêves. — Derrière le voile. — Théosophie pratique, et Théosophie pour le jeune âge.

Path. Janvier 1896. — Suite des lettres de H. P. B. à F. Hartmann. — Des



Yugas, par Vosburgh. — Sur les doctrines Asiatiques. — De la Théosophie et des problèmes sociaux de l'époque.

Modern Astrology. Janvier 1896. — Suite de la méthode simplifiée d'astrologie élémentaire. — Indications astrologiques pour le mois, par Alan Leo. — Ce numéro, paru dans les derniers jours de décembre 1895, et dont la page 159 vise assez clairement les événements du Transwaal et la mort du prince de Battemberg, gendre de la Reine, accomplis dans le courant de janvier suivant, justifie les prétentions de la science astrologique et aussi le savoir du calculateur.

Borderland (4e trimestre 1895). — Cette remarquable revue trimestrielle du mouvement contemporain ayant trait d'une manière éclectique aux questions visant *l'au-delà*, s'occupe, dans le présent numéro : des Religions établies, pour parler de la tentative de rapprochement entre le catholicisme Romain et l'Anglicanisme essayée par Léon XIII ; de la Théosophie, pour critiquer la manière dont Herbert Burrow a dernièrement donné à grand fracas sa démission de membre de la Société Théosophique, de Spiritualisme, enfin, pour citer d'intéressants rapports d'expériences de psychométrie, photographie, matérialisations, et autres.

Curiosité. Janvier 1896. — Chronique, Démonstration de faits occultes et Dynamothérapie, par Ernest Bosc. — Suite du voyage en Astral, par M. A. B.

Paix Universelle. Janvier 1896. — L'occultisme et le culte. — L'oubli des existences passées. — Gourou et divine conscience.

Ame. Décembre 1895. — Vieux monde et monde nouveau, par René Caillé. — L'Eglise invisible, par le même. — Témoignage des faits.

Journal du Magnétisme. Décembre 1895. — Suite du cours de de magnétisme par Durville.

Chaine magnétique. Décembre 1895. — De l'atmosphère fluide humain, et de l'extériorité de la sensibilité, par Horace Pelletier.

Le **Devoir.** Septembre 1895. — Participation et Coopération, — le mouvement féministe, — le familistère de Guise.

La **Plume** (fin 1895). — L'enseignement, par S. Faure. — Etude sur le socialisme actuel, par Retté.

Journal des Artistes. Janvier 1896. — L'art et la presse. — La Bibliothèque nationale.

Revue Moderne (fin 1895). — Le Mouvement social, — des Etages de l'esprit humain, — du Pessimisme.

Semaine de Paris. Janvier 1896. — Mouvement des idées.

Bulletin des Sommaires. — Mentionne tout ce qui se publie.

Dac.

—



BIBLIOGRAPHIE

DICTIONNAIRE D'ORIENTALISME, D'OCCULTISME ET DE PSYCHOLOGIE

Le savant directeur de « la Curiosité », M. Ernest Bosc, vient de faire paraître, chez Chamuel, éditeur, 79, rue du Faubourg-Poissonnière, deux beaux volumes in-12°, de 400 pages chacun, formant un dictionnaire de la Science occulte.

Un semblable ouvrage manquait, en France, et nous ne pouvons que féliciter le laborieux auteur d'avoir comblé cette lacune. Ce dictionnaire est une œuvre importante parmi celles nombreuses qu'a déjà publiées Ernest Bosc ; elle a dû lui coûter un long travail et mettre en jeu toutes les ressources de sa vaste érudition.

Nous avons remarqué avec plaisir que, dans bien des mots du début du 1er volume, l'auteur s'est inspiré du *Theosophical Glossary* de H. P. Blavastky, dont la traduction se continue dans le *Lotus Bleu*. Par ailleurs, certains mots importants ont reçu un développement considérable et sont, à eux seuls, de véritables monographies; l'étudiant y trouvera des renseignements curieux dans une foule de passages et ne regrettera point d'avoir fait l'acquisition de cet excellent ouvrage.

A signaler quelques lacunes, évidemment voulues, mais regrettables, celle, par exemple, de l'absence des maîtres contemporains de l'occultisme ; et quelques erreurs théosophiques dans certains passages concernant nos doctrines. Mais ces imperfections n'amoindrissent pas la valeur et l'intérêt de ces volumes que nous recommandons à nos lecteurs.

P.

—

ETERNELLE DOULEUR est un volume de vers, bijou typographique édité chez Ollendorff à Paris, et dédié par *Jean Paul Clarens* « à ceux qui souffrent du mal éternel d'aimer et de connaître. »

En un vers limpide et harmonieux, le délicat poète nous dit la douleur de vivre et l'enseignement qu'elle donne d'un au-delà. Puisque l'aspiration au bonheur est le noyau de l'existence pour chaque être (doctrine bouddhiste), et que jamais sur terre cette aspiration n'est satisfaite, il doit y avoir au-delà de la terre des conditions d'existence qui fournissent la satisfaction en vain cherchée ici-bas.

Ce thème poétique est heureusement suivi avec des variations captivantes dans de nombreux domaines de la pensée.

Le poète s'est imprégné des doctrines théosophiques. Il nous dit, en échos harmonieux, les grandes idées de l'Inde ; disciple de Strada, ce penseur d'Europe, frère des penseurs Indous, Jean-Paul Clarens a saisi la portée des doctrines orientales qu'il nous fait apparaître en des vers d'une clarté scintillante.



Les pièces du volume sont courtes, mais elles sont bonnes ; c'est de la grande pensée poétiquement vêtue.

Au point de vue de l'art, le courant d'idéation qu'elles ont pour but d'exprimer se déroule d'un bout à l'autre du volume comme une jolie rivière serpentant par des prairies vertes sous des aulnes, des peupliers et des saules.

Ce livre de vers est, dans le monde de la pensée, ce qu'est dans le monde physique un de ces délicats paysages comme on en trouve tant sur notre terre de France, et comme les Grecs les aimaient : de la simplicité, de la douceur, de la grâce, de la clarté et, de temps à autre, la brume transparente des tristesses supérieures en laquelle tinte un vers mélancolique comme le chant d'adieu d'un oiseau isolé au soleil qui se couche.

Jean-Paul Clarens est un poète ayant les touches délicates de Corot; quand il nous exprimera en vers sa pénétrante vision des paysages et leurs accords avec les états de l'âme humaine, ces paysages intérieurs, ce sera une bonne fortune pour tous ceux qui aiment le beau. En attendant, *Eternelle Douleur* ouvrira des horizons à tous ceux qui aspirent à penser sur les hauteurs.

G.

—

LA DOCTRINA SECRETA (de H. P. B.)(1)

Traduction Espagnole.

La petite mais énergique phalange des Théosophistes Espagnols donne un exemple merveilleux de ce que peut la volonté ferme, active et soutenue. Non seulement leurs Revues sont des plus intéressantes et constamment à la hauteur du mouvement, mais l'immense et haut labeur que notre très distingué frère, J. Xifré, a entrepris sur *Secret Doctrine* vient d'entrer en réalisation par la publication de la traduction Espagnole du premier volume de cette œuvre monumentale. L'édition en est extérieurement parfaite, et le texte des plus clairs. C'est un honneur pour le Théosophisme en Espagne, en même temps qu'un grand service rendu à la cause de la *Connaissance.*

C'est aussi un grand exemple qui nous est donné, à nous autres Français. Il est vrai que nous subissons encore des conditions que nous n'avons pas personnellement créées, et dont il convient de commencer à parler.

Le privilège de *publier, en France*, la traduction française de *Secret Doctrine* a été donné, en 1890, par M[me] Blavatsky elle-même, à la comtesse d'Adhémar qui dirigeait alors la *Revue Théosophique*. Cette Revue commença effectivement à publier les premières pages de l'ou-

(1) 40 francs les deux volumes.



vrage, mais cet organe théosophique n'ayant pas duré au-delà de sa première année, la *Secret Doctrine* en resta là. Nous sollicitons en ce moment l'autorisation de pouvoir reprendre et continuer la publication dans le *Lotus Bleu*, et ultérieurement, en volumes; la traduction restant d'ailleurs entièrement à faire. Nous osons espérer que la gracieuse comtesse ne voudra pas laisser la lumière sous le boisseau (1).

Dac.

AVIS

Le *Lotus Bleu* a été jusqu'ici servi, à *titre gracieux*, à diverses personnalités auxquelles il était désirable de faire connaître la donnée Théosophique et le mouvement qui la répand.

On peut espérer que celles de ces personnalités qui y ont pris un intérêt intellectuel ou moral voudront bien en témoigner en prenant un abonnement en règle.

Les modifications nécessitées, par les circonstances, dans la gestion matérielle de la Revue, nous conduiront d'ailleurs à réduire le nombre des dits services gratuits, à partir de la septième année du *Lotus Bleu* qui commencera le mois prochain.

La Direction.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour le LOTUS BLEU

La publication d'ouvrages théosophiques ou la propagande.

LISTE DE FÉVRIER 1896

MM. J. B., étudiant en théosophie.	100 fr. 00	(*Lotus bleu*).
P. GILLARD	20 » 00	*idem*.
W.	105 » 00	(*Publications*).

---

(1) L'autorisation en question nous arrive précisément au moment de terminer la composition du numéro. Nous en sommes profondément reconnaissants envers Madame la comtesse d'Adhémar, et nous allons prendre nos dispositions pour commencer la publication de *Secret Doctrine*, en français, dès la VII[e] année du *Lotus Bleu*, c'est-à-dire au prochain numéro.

Dac.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer plusieurs articles au prochain numéro.

Erratum

Au numéro de décembre, page 437, Discours prononcé à l'incinération du corps de M. Arthur Arnould, lire : (Madame Kolly), au lieu de M. Kolly).

FIN DE LA VIe ANNÉE

Le Directeur Gérant : D^r Th. Pascal

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.

